M.C. DAVET

La nouvelle malle des Indes

TF1
TELEVISION FRANCAISE

Editions Ramsay

Et si on allait de Londres à Calcutta en trois mois ?
En trois mois, au lieu de six, c'est de la folie !
Thomas Waghorn, un jeune officier de la marine britannique, vient de lancer ce défi. En 1829 !
Pour gagner du temps, au lieu de passer par le cap de Bonne-Espérance, à la voile, il propose la voie directe, par l'Egypte et avec un bateau à vapeur.
On refuse de l'écouter. Il décide de partir quand même pour prouver qu'il a raison.
Paris, Corfou, Alexandrie, Le Caire, La Mecque, quel voyage !
Et Thomas Waghorn, malgré les policiers lancés à ses trousses, les femmes fatales ou les bandits payés par les agents de la ligne régulière, gagne son pari.

La nouvelle malle des Indes, c'est la rencontre d'Alexandre Dumas et de Jules Verne dans un roman de Rudyard Kipling. L'aventure, sur un fond de vérité historique, y retrouve les couleurs fabuleuses du technicolor.

Michel-Christian Davet

La nouvelle Malle des Indes

ou
le défi de Thomas F. Waghorn

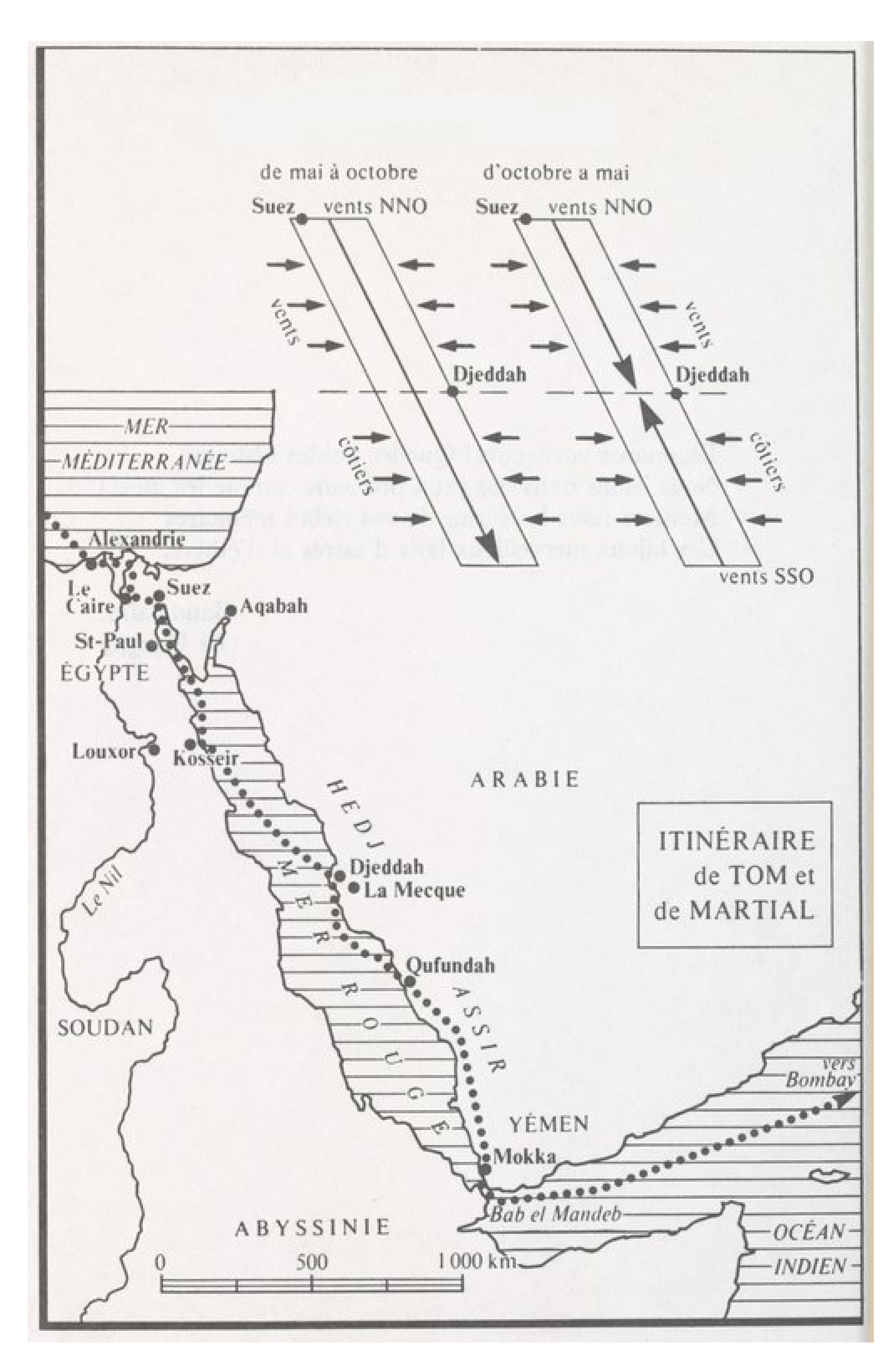
Roman

Édition Ramsay
9, rue du Cherche-Midi, 75006 - PARIS

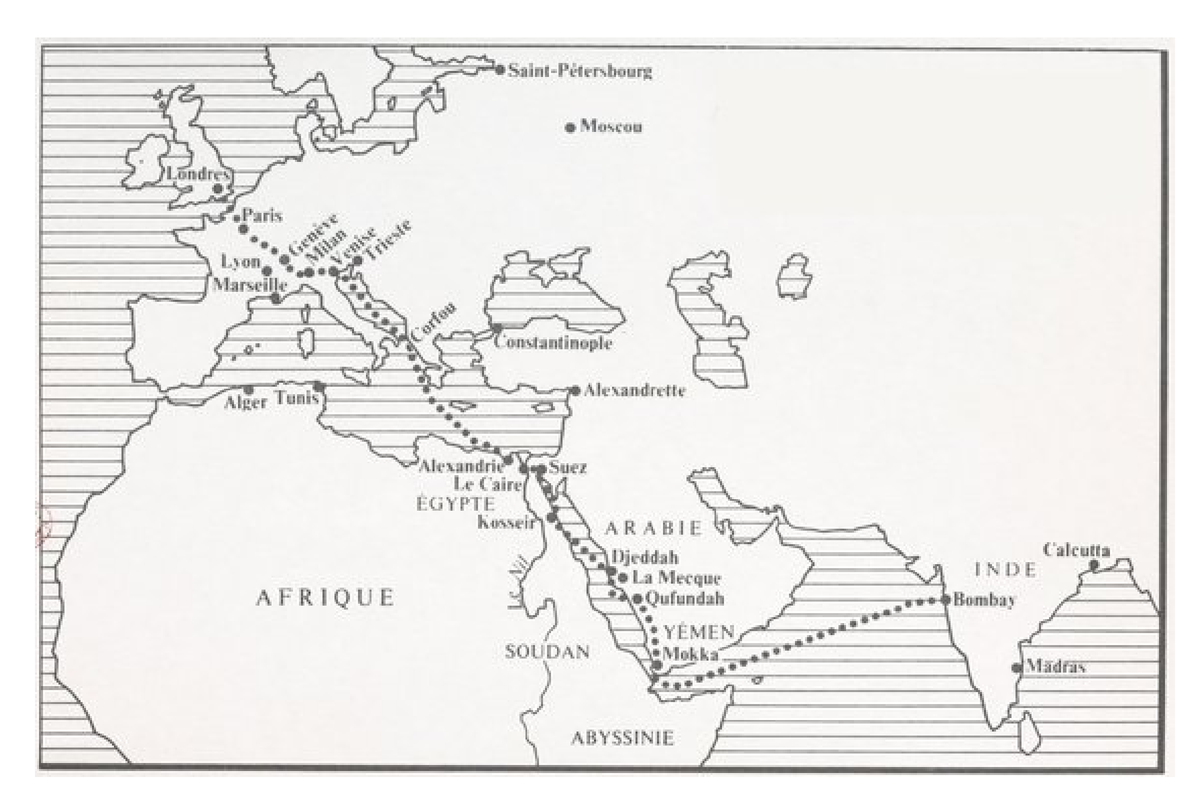
Sommaire

Etonnants voyageurs ! Quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires
Ces bijoux merveilleux faits d’astres et d’éthers.

Baudelaire.
(Le Voyage.)



ITINÉRAIRE de TOM et de MARTIAL



ITINÉRAIRE DU VOYAGE ACCOMPLI DE LONDRES À BOMBAY par Thomas Waghorn et Martial de Sassenage (1829-1830)

L’inauguration

« Les routes sont filles de l'histoire. Elles connaissent tour à tour le faste ou la décadence. Aujourd'hui désertes, abandonnées, elles peuvent redevenir demain les plus fréquentées des avenues du monde... »

La voix de l'orateur ne portait pas, les mots s'envolaient, les phrases étaient hachées par les coups de vent, couvertes par le claquement des drapeaux, le brouhaha de la foule.

C'était le 10 août 1888, à Chatham, port sur la Medway, non loin de Londres. Lord North Brook, quatrième du nom, représentant la reine Victoria, présidait l'inauguration d'un monument tel que les citoyens désireux d'honorer la mémoire de leurs grands hommes en élèvent, par souscription publique, sur les places des cités.

« ... Tel le Prince charmant tirant la Belle au bois dormant de son long sommeil, il a rendu une nouvelle jeunesse à cette route légendaire qui conduit vers les Indes... », poursuivait lord North Brook, impassible dans la tourmente.

Sur la place, entourée de pimpantes maisons de briques aux fenêtres pavoisées, une foule endimanchée se pressait autour de l'ouvrage encore dissimulé sous un voile de tulle blanc que le vent tantôt gonflait, tantôt plaquait, laissant alors deviner les formes d'une statue sur son piédestal. Gentlemen en tubes et redingotes sombres, amiraux et généraux aux bicornes emplumés, élégantes aux chapeaux fleuris, assis sur des chaises dorées, formaient le carré autour de la tribune tendue de bleu et de rouge. Groupés, des journalistes prenaient des notes, relevant les noms des personnalités présentes.

— Qui est ce grand bonhomme sec, le troisième au premier rang, le favori grisonnant, l'œil triste, demanda l'un d'eux à un confrère.

— C'est Phileas Fogg.

— Non !

— Si !

— Le tour du monde en quatre-vingts jours ?

— Exact.

— Il ne doit plus être de la première jeunesse...

— La soixantaine... Il avait à peu près quarante ans, lors de son voyage, en 1872.

— Et le petit gros, à côté, rigolo, couperosé, ce serait donc...

— ... Passepartout.
— John, je crois ?
— « Jean, n'en déplaise à Monsieur », rectifia l'autre, épelant le prénom du valet de chambre et compagnon de voyage français de Mr. Fogg.
Dans le ciel d'un bleu délavé, les nuages gris-blanc filaient vers l'est. Le tonnerre gronda dans le lointain.

La péroraison de lord North Brook fut allégorique : la Grande-Bretagne, sous les traits de Victoria, recevait l'hommage de ses fils qui l'avaient le mieux servie, le visage auréolé d'une patriotique lumière.
Emu et essoufflé, l'orateur descendit de la tribune, salué par des applaudissements, et s'avança vers le monument pour procéder à son office. Dès qu'il en donna le signal, lentement, le voile fut amené, laissant paraître la statue en bronze verdissant d'un lieutenant de Marine à l'attitude noble et conquérante, désignant l'Orient de sa main droite, et conviant du regard les spectateurs à le suivre. Le piédestal portait pour toute inscription, gravée dans la pierre : « Thomas Frederick Waghorn, 1800-1850. » Aux premiers accents du *God save the Queen* que fit retentir la fanfare de la garde, musiciens en veste rouge et coiffés de hauts bonnets à poil, un demi-silence s'établit dans la foule, les gentlemen se découvrirent, les militaires se raidirent dans un impeccable salut jusqu'à la dernière note de l'hymne national.
La cérémonie achevée, guidé par le lord-maire, lord North Brook s'avança vers les notabilités locales.
— Permettez-moi de vous présenter Mr. Donovan Herbert Pentwick, demanda le magistrat municipal.
Mr. Pentwick était un beau vieillard aux cheveux blancs, au regard clair sous des sourcils broussailleux. Le représentant de la reine s'inclina cérémonieusement.
— Il est de mon devoir de vous remercier au nom de tous, Mr. Pentwick, déclara-t-il. Ce monument a été élevé grâce à votre initiative. Vous avez su, par votre action obstinée, rappeler à vos concitoyens les mérites trop oubliés du lieutenant Waghorn. Vous pouvez être heureux et fier, justice lui a été rendue.
— Il a tant compté pour moi. C'était mon ami.
— Qu'il le soit de tous dorénavant, conclut lord North Brook, serrant les mains du vieillard.

Lorsque le cortège fut passé, un journaliste à son tour aborda Mr. Pentwick.

— Je me nomme Douglas, je suis reporter au *News Chronicle.*

— Très honoré, monsieur Douglas.

— Pardonnez-moi de vous importuner mais pourquoi avoir attendu trente-huit ans après la disparition de Mr. Waghorn pour faire élever ce monument ?... Lord North Brook a parlé d’injustice...

— Votre question est fort pertinente, monsieur Douglas, à un point que vous ne pouvez imaginer. Mais pour y répondre, il me faudrait revenir loin en arrière, au grand voyage que fit Waghorn en 1829 de Londres à Bombay.

— Vous avez dit être l’ami de Mr. Waghorn, insista le reporter. Cette inauguration est l’occasion de le faire mieux connaître. J’aimerais recueillir votre témoignage.

— Ce serait en effet un utile complément à ce beau monument, car les statues, bien vite, ne disent plus rien aux passants, elles sont comme des gravures sans légende. Mais excusez-moi...

Mr. Phileas Fogg, canne et haut-de-forme à la main, s’était approché, visiblement désireux de saluer le vieillard. Il n’avait guère changé depuis 1872, année de son tour du monde en quatre-vingts jours. On eût pu encore dire avec son biographe qu’il était « l’un des plus beaux gentlemen de la haute société anglaise et qu’il ressemblait à Byron — par la tête, car il était irréprochable quant aux pieds — mais un Byron à moustache et à favoris, un Byron impassible, qui aurait vécu mille ans sans vieillir. »

— Je tenais à dire, monsieur, déclara Fogg, digne et solennel, que le tour du monde en quatre-vingts jours aurait été mathématiquement impossible sans la nouvelle route des Indes qui doit tant à votre ami. C’est en témoignage de ma reconnaissance que j’ai souhaité assister à cette cérémonie.

— Mr. Waghorn aurait été certainement très touché de la présence d’un si illustre voyageur, monsieur Fogg, assura Mr. Pentwick.

— Permettez-moi d’exprimer un regret, reprit Fogg, j’ai toujours été, et je reste, un grand lecteur de récits de voyage. Je n’ai jamais pu lire sur ceux entrepris par Mr. Waghorn que de trop brefs rappels...

— Mais nous allons combler cette lacune, intervint promptement Douglas, lisez le *News Chronicle,* monsieur Fogg !

Mr. Pentwick confirma, amusé.

— C’est bien, monsieur le journaliste, approuva le célèbre voyageur, j’attends avec impatience votre prochaine livraison.

Passepartout qui se tenait un pas derrière son maître, chapeau à la main s’avança pour lui rappeler l’heure du train. Fogg sortit sa montre de gousset.

— En effet, il est 15 h 37, nous devons partir.

Et comme il avait mis neuf minutes, trente secondes pour aller de la gare à la place, portant cinq cent soixante-quinze fois son pied droit devant son pied gauche et cinq cent soixante-seize fois son pied gauche devant son pied droit, il était prêt à prendre le pari qu’un temps identique lui serait suffisant pour se rendre de la place à la gare et qu’il lui serait donc possible de prendre le train de 15 h 47.

Ayant salué Mr. Pentwick et Douglas, Phileas Fogg et Passepartout s’éloignèrent sans hâte ni précipitation.

Le ciel s’était assombri. Tandis que, sur la place qui se vidait, la fanfare, jouant d’un air alerte et guilleret, manœuvrait entre deux haies de badauds, Mr. Pentwick entraîna le journaliste en direction de la vieille ville d’un pas vif et décidé.

Ils croisèrent deux demoiselles d’un certain âge, sœurs jumelles sans aucun doute, coiffées du même chapeau de paille fleuri de trois marguerites, vêtues de la même robe jaune assortie à leurs ombrelles, portant le même sac de taffetas rose, qui sourirent malicieusement.

— Bonjour, Virtus, bonjour Victory !

— Bonjour, monsieur Pentwick ! répondirent en chœur les deux misses.

La pluie se mit à tomber. Ils s’engagèrent dans une rue étroite bordée de maisons de deux étages, toutes semblables, aux façades de briques peintes, séparées de la chaussée par une tranchée aménagée en entresol que franchissaient les marches d’un perron. Sur chaque porte protégée par un porche à colonnes, brillait un heurtoir de cuivre. Un homme en chemise, au milieu de la chaussée, agitait les bras vers le ciel, le visage radieux. Douglas le regarda, surpris.

— Vous voilà satisfait, Major ! le salua Mr. Pentwick.

— Merveilleux, merveilleux !

Ils passèrent.

— Il a longtemps vécu dans le désert. Depuis, la pluie l’émerveille. Il n’en manque pas une goutte, expliqua le vieil homme qui énonca : Nous y voici.

Avant qu'il n'eût le temps de frapper, la porte s'ouvrit devant lui, une vieille servante apparut, les cheveux blancs serrés dans un bonnet amidonné. Elle s'adressa vivement à lui, négligeant la présence de Douglas.

— Je l'avais bien dit à Monsieur que le temps se gâterait. Monsieur ne veut en faire qu'à sa tête ! Monsieur est trempé. A nos âges, Monsieur sait pourtant bien qu'il ne faut pas faire le jeune homme !

Le vieillard prit un air penaud.

— Ce n'était que le début de l'averse, je vous assure, Margaret, se défendit-il, retirant son manteau avec son aide.

Le hall était orné d'un renard naturalisé, la gueule ouverte, laissant paraître ses crocs blancs sur un fond de babines rougeoyantes, il fixait de ses yeux de verre figés et brillants un perroquet qui se tenait immobile sur son perchoir pendu sous l'escalier. Des papillons multicolores, dans leurs boîtes de verre, couvraient les murs.

— Magnifique ! s'exclama Douglas.

— Des souvenirs, indiqua Mr. Pentwick.

Margaret continuait son plaintif monologue.

— Que dira Virginia si, en arrivant demain, elle trouve Monsieur malade, dans le fond du lit. Elle repartira chez elle et elle aura bien raison.

Le vieil homme l'interrompit, cette fois fermement.

— Débarrassez donc ce monsieur qui vient me voir pour que je lui parle de Mr. Waghorn.

A l'énoncé de ce nom, Margaret parut découvrir Douglas et, changeant de visage, porta sur lui un regard de complicité. Elle s'avança vers le jeune homme pour le débarrasser de son macfarlane.

— Entrez, monsieur Douglas ! lui fit signe Mr. Pentwick, désignant la porte du living-room.

La pièce servait à la fois de salon, de bibliothèque et de cabinet de travail. Un feu de bois ronflait dans la cheminée. Les lieux donnaient une impression de confort et de bien-être. C'était un bric-à-brac de livres, de journaux, d'objets divers, accumulés au fil des années qui, pour la plupart, évoquaient le voyage, boussoles et sextants, éperons et pistolets d'arçon, malles, cartes parcheminées ou entoilées, roulées ou déployées. Les murs étaient garnis de gravures et de tableaux représentant des scènes de diligence et de relais de poste ou de marines et, sur des étagères, s'empoussiéraient des maquettes de bateaux, à voiles et à vapeur, jalonnant quelques siècles d'histoire.

— C'est mon petit musée ! lança Mr. Pentwick, occupé à remettre des bûches dans le feu.

Face à la fenêtre, la bibliothèque occupait tout un pan de mur : mémoires, récits, études y côtoyaient les romans ; ouvrages descriptifs et didactiques, les purs fruits de l'imaginaire, avec tous pour point commun de se placer sous le signe de la quête et du voyage.

A l'état des reliures, Douglas put remarquer les plus souvent consultés, l'*Aperçu général sur l'Egypte* de Clot Bey, un guide et des instructions aux voyageurs en Egypte, de Riffaud, un *Voyage en Arabie* de Burckhardt, un autre d'Alexandre Dumas, un troisième de Tamisier ; un *Voyage dans l'Inde* par un certain Victor Fontanier ; les voyages en Orient de Chateaubriand et de Gérard de Nerval. Mais il observa aussi la présence de Don Quichotte qui prenait place entre le *Voyage sentimental* de Lawrence Sterne et le *Voyage en Italie* de Théophile Gautier ; le *Séjour d'une famille américaine en France*, de Fenimore Cooper, entre les *Impressions de voyage d'un Lyonnais* et *Les Gentilshommes-chasseurs* du marquis de Foudras ; le *Tom Jones* d'Henry Fiedling entre *Le Véritable Conducteur parisien* de Richard et *Le Livre des snobs* de Thackeray.

Son regard balayant les rayons de cette vaste bibliothèque, tomba en arrêt sur quatre ouvrages signés Thomas Frederick Waghorn. Il lut les titres : *Renseignements concernant un voyage par la route des terres de Londres à Bombay par le continent, l'Egypte et la Mer Rouge ; l'Egypte en 1837 ; l'Egypte et la Mer Rouge ; Courrier vers l'Inde et la Chine.*

— Voilà ce qu'il me faut ! s'écria le journaliste.

Mr. Pentwick s'approcha.

— Hélas ! monsieur, je crois que si vous n'emportiez de chez moi que ces légers opuscules, vous seriez déçu, vos lecteurs bien davantage, et vous ne serviriez pas la cause de mon ami.

Le vieil homme tira du rayonnage *Le Voyage de Londres à Bombay.*

— Cet ouvrage date de 1830. Waghorn y rend compte de son voyage historique que j'évoquais tout à l'heure et qui justifierait à lui seul la consécration dont il est enfin aujourd'hui l'objet. Or ce texte de quarante-sept petites pages, voyez vous-même, ne contient que des observations générales, de brèves notes écrites au jour le jour, des indications d'itinéraire, un bref lexique anglo-arabe. Ces informations nous sont précieuses mais elles ne peuvent rendre la magnificence de ce périple accompli par un homme qui fut l'un des derniers grands voyageurs à

traverser les continents, à franchir les mers avec les seuls moyens dont disposaient les hommes depuis des millénaires, avant notre ère de progrès technique. Je connais par cœur ces pages griffonnées par lui ; elles m'ont ému mais je ne doute pas que le récit plus complet que je suis en mesure de vous faire de ce grand voyage servira mieux sa mémoire que ce trop bref document. Comme les hommes hors du commun, les grands voyageurs sont souvent trop modestes et hésitent à rapporter les plus spectaculaires de leurs aventures. Parlerait-on de Mr. Fogg si M. Jules Verne n'avait conté ses exploits ? Qui sait même si le héros du *Tour du monde en quatre-vingts jours* ne se souvient de son voyage que ce qu'il en a lu dans l'ouvrage de son biographe ? Les brillants qui ne sont pas sertis restent sans éclat dans le fond des coffres-forts. De même que j'ai réussi à faire dresser la statue de Thomas Waghorn, je veux voir inscrire son nom dans les encyclopédies et les dictionnaires, ces livres d'or du monde moderne. Voulez-vous m'y aider ?

— J'y suis tout disposé, assura Douglas. Rappelez-vous cependant que mon journal me demande un témoignage, c'est-à-dire un récit véridique.

— Il le sera, soyez-en sûr, d'un bout à l'autre, récit très véridique et aussi, je l'espère, très divertissant.

Ils s'installèrent devant l'âtre, dans des fauteuils de cuir à hauts dossiers et à oreillettes. Un thé fumant était servi à leur portée sur une table basse. Douglas sortit son carnet pour prendre des notes. Mr. Pentwick bourra sa pipe avec soin. Le tonnerre continuait à gronder, la pluie martelait les carreaux. Le bois léché par les flammes craquait dans le feu. On se serait cru déjà en automne.

Au-dessus de la cheminée, trônait un portrait de Thomas F. Waghorn, la chevelure abondante et rebelle, la bouche gourmande, un peu engoncé dans son habit, gêné par son col haut et sa large cravate. Il semblait les regarder, assis dans leurs fauteuils, l'air goguenard. Mr. Pentwick, se concentrant, tira sur sa pipe quelques bouffées, puis commença son récit.

Chapitre I

Le départ

Rendez-vous à la Compagnie des Indes — Fait d'armes de Waghorn — Conflit au sujet de la navigation à vapeur — La mission de Waghorn — Mauvais accueil des directeurs à la solution proposée — le poids de l'Histoire — Seul contre tous — Retour à Chatham — La bastonnade — Les amis de Waghorn — Virginia — Réunion à l'auberge de Gatt's Hill — La course au penny — La chasse au renard — Les menaces de Taylor — Création de la *Globe Express Company* — Départ de Waghorn — Confidences de Mr. Pentwick — Waghorn et Phileas Fogg — Guiseppe et Bartoldo à bord du *Fury.*

Le 21 octobre 1829, en début d'après-midi, dans la City de Londres, Thomas F. Waghorn se présentait devant l'East India House, un antique et élégant mais, somme toute, modeste bâtiment de deux étages aux façades percées de hautes fenêtres, siège de la fameuse Compagnie des Indes orientales, l'*East India Company.* L'entrée avait des allures de temple grec avec ses six colonnes doriques, son fronton triangulaire sur lequel se dressait la déesse Britannia casquée, armée d'une lance, se protégeant derrière un bouclier, un lion dompté à ses pieds. Waghorn franchissant le seuil, pénétra dans un hall circulaire orné en son centre d'une prise de guerre, un tigre mécanique dévorant un soldat anglais, caprice de Maharadjah. Il régnait une atmosphère de grande maison paisible et ordonnée. Un huissier, le cou alourdi d'une chaîne d'argent, en bas et gants blancs, s'avança aussitôt à sa rencontre.

— Je suis le lieutenant Thomas Waghorn attendu à la Cour des directeurs, indiqua-t-il.

S'inclinant, l'huissier le pria de le suivre,

Thomas Waghorn avait alors vingt-neuf ans. Sorti de l'école des mousses de Southampton, il avait fait toute sa carrière aux Indes où il avait été remarqué pour ses qualités de courage et de détermination. A vingt-quatre ans, jeune aspirant, il avait réalisé un exploit qui était resté dans toutes les mémoires.

En 1824, à la suite d'incidents de frontière, lord Amherst, gouverneur des Indes, avait décidé de mettre à la raison le bouillant roi de Birmanie, Bodawpaya. Les plans prévoyaient qu'une flotte de plusieurs vaisseaux remonterait l'Irawadi jusqu'à la capitale, Rangoon. Mais un obstacle

imprévu surgit. Les Birmans avaient installé une batterie sur un piton et tenaient l'embouchure du fleuve sous le feu de leurs canons. L'expédition semblait compromise et la flotte allait se retirer lorsque le jeune aspirant proposa un plan audacieux et se porta volontaire pour l'exécuter. Tandis que les vaisseaux faisaient mine de s'éloigner, en pleine nuit, il gagnait la côte à bord d'une chaloupe avec quelques hommes et, après une escalade périlleuse, au petit jour, prenait l'ennemi à revers, et enlevait la position. Les canons basculés dans le vide, la flotte put passer. Quelques jours plus tard, Rangoon était prise. Ce fait d'armes valut à Waghorn ses galons de lieutenant de marine et son nom fut donné au piton rocheux.

Il était revenu en Angleterre depuis six mois, chargé par ses compatriotes vivant aux Indes, et auprès desquels il jouissait d'un grand prestige, d'une mission de confiance qui le conduisait, pour la seconde fois depuis son retour, à affronter des hommes parmi les plus puissants d'Angleterre.

Société privée, l'Honorable Compagnie avait reçu en 1600 de la reine Elisabeth Ire le monopole du commerce avec les Indes. Bien que les quelques comptoirs d'alors fussent devenus en deux siècles, un empire aussi étendu que l'Europe, peuplé de dizaines de millions d'hommes, les droits reconnus à la Compagnie à l'origine étaient les mêmes. Le président et les membres du conseil d'administration, que l'on appelait la Cour des directeurs, tous cooptés parmi les plus riches et les plus importants actionnaires, véritable gouvernement des Indes siégeant à Londres, décidaient de tout, de la paix, de la guerre, comme des impôts à lever. Ils nommaient les gouverneurs, disposaient de l'administration et de l'armée, gérant ce territoire où vivaient plusieurs dizaines de milliers de sujets britanniques, civils et militaires, comme leur bien, avec un seul objectif : en tirer les meilleurs profits. Le roi d'Angleterre, le gouvernement, le Parlement n'avaient sur la Compagnie qu'un simple droit de regard.

Or, depuis deux ans, un conflit opposait la Compagnie à ses administrés à propos de l'emploi d'une invention récente : la navigation à vapeur, qui avait fait son apparition au début du siècle, s'était répandu très vite sur les lacs, les fleuves, les rivières, le long des côtes, en Amérique puis en Europe.

Sous certains climats, comme celui des Indes où la mousson d'hiver et la mousson d'été dictaient aux voiliers le moment des départs et celui des arrivées, pouvoir échapper aux caprices des vents, c'était se libérer d'un véritable esclavage. Aussi était-ce avec un fol espoir que les Anglo-Indiens

vivant dans une contrée peu sûre à l'intérieur, menacée de l'extérieur, si éloignée de la mère patrie, avaient accueilli les perspectives ouvertes par ce mode de navigation qui permettrait d'établir des liaisons permanentes, indépendantes des vents, de recevoir des renforts à tout moment si le besoin s'en faisait sentir. Elle leur apparaissait comme le gage irremplaçable de leur sécurité et de leur prospérité.

Aussi réclamèrent-ils très tôt que des expériences soient entreprises. Et de fait la première eut lieu en 1825.

Une seule route était alors pratiquée entre l'Europe et l'Asie, la route maritime, découverte trois siècles plus tôt par Vasco de Gama, par le cap de Bonne-Espérance. Les distances étaient considérables, 11450 miles, plus de 20 000 km, largement trois fois la traversée de l'Atlantique vers l'Amérique. Il fallait de cinq à six mois aux voiliers pour se rendre de Londres à Calcutta, Madras ou Bombay.

L'Enterprise, bateau mixte à voile et à vapeur, qui comptait Waghorn dans son équipage, était parti de Falmouth et, après des escales à Sainte-Hélène et au Cap, avait rallié Calcutta en cent trois jours, marchant soixante-quatre jours à la vapeur. Les Anglo-Indiens, estimant la démonstration probante, lui avaient réservé un accueil triomphal et avaient réclamé que, sans tarder, soit établie une ligne régulière.

Mais l'Honorable Compagnie n'avait pas tiré de l'expérience des conclusions aussi positives. L'*Enterprise* n'ayant transporté que le charbon dont il avait eu besoin, à l'exclusion de toute charge utile, passagers ou marchandises, les directeurs avaient jugé que ces bateaux à vapeur n'étaient que des « machines à brûler les livres sterling » et avaient décidé de renoncer à toute autre tentative.

Aux Indes, cette nouvelle avait provoqué un tollé. Les résidents s'étaient mobilisés. Dans chaque ville des comités pour le développement de la vapeur avaient été créés. On fit circuler des pétitions, on collecta des fonds qui servirent d'abord à l'envoi à Londres d'émissaires chargés de convaincre l'Honorable Compagnie de revenir sur sa décision.

A Calcutta, ses compatriotes avaient choisi Waghorn pour les représenter.

Soucieux de répondre à la confiance que ses concitoyens avaient mise en lui, Waghorn avait entrepris sa mission avec l'ardeur dont il était coutumier. Durant le long voyage vers l'Angleterre, mettant à profit les escales, il avait réuni notables et commerçants du Cap et de Sainte-Hélène pour les rallier

au mouvement en faveur de la vapeur. Arrivé à Londres, il avait aussitôt demandé audience à la Cour des directeurs où il avait été reçu une première fois. Il avait avec chaleur exposé les doléances de ses compatriotes. Mais sa démarche avait été un échec. Les directeurs avaient pleuré misère. Les guerres menées depuis trente ans avaient coûté cher à leur compagnie qui s'était lourdement endettée. Ils n'avaient plus d'argent.

— Cet empire est trop vaste pour une gestion rentable, se plaignèrent-ils.

Bref, ils avaient maintenu leur refus, renvoyant le représentant de leurs administrés vers le gouvernement. La Compagnie était prête à accepter de nouvelles expériences, mais si l'Etat payait.

Waghorn s'était alors lancé dans la tournée des antichambres ministérielles. Sans plus de résultat. Les ministres l'avaient renvoyé à la Compagnie des Indes, estimant que l'affaire était de son ressort.

Devant cette situation sans issue, Waghorn avait tenté de forcer la main du gouvernement et celle de la Compagnie en s'adressant à l'opinion publique. Il avait visité plusieurs grandes villes et les principaux ports, rencontré des parlementaires, des journalistes, des hommes d'affaires, des banquiers, des armateurs ; il avait organisé des réunions publiques, faisant partout valoir que le développement des communications entre l'Angleterre et les Indes, grâce à la vapeur, bénéficierait à tous. Le mouvement d'intérêt, certain, qu'il avait suscité, n'avait pas suffi. L'Etat et la Compagnie étaient restés sur leurs positions.

Sans se décourager, Waghorn s'était interrogé sur la manière de sortir de cet imbroglio.

Cette fois, il était persuadé avoir trouvé la solution qui concilierait les préoccupations des directeurs de la Compagnie et les aspirations légitimes des Anglo-Indiens.

L'huissier en gants et bas blancs le conduisit à travers un dédale de couloirs aux boiseries de merisiers et au sol de marbre gris jusqu'à un salon d'attente. Une double porte finement sculptée d'arabesques et de motifs floraux sur laquelle une plaque de cuivre rutilante indiquait « Cour des directeurs » s'ouvrit bientôt et un jeune secrétaire, sec et pincé, parut.

— Monsieur Waghorn, s'il vous plaît, susurra-t-il.

La séance était suspendue. Les directeurs, tous chenus, vêtus de noir, assis à une longue table d'acajou massif au-dessus de laquelle pendaient, d'un plafond chargé de peintures allégoriques, trois lustres aux cristaux

scintillants, conversaient entre voisins à voix basse ou lisaient le *Times* largement déployé devant eux. L'un d'eux somnolait, le lorgnon sur le nez, dodelinant de la tête, expirant bruyamment, la bouche entrouverte. D'autres avaient quitté leurs places et marchaient de long en large, mains derrière le dos, raides et pensifs, passant et repassant devant les portraits, accrochés dans d'épais cadres dorés aux murs tapissés de soie cramoisie, de quelques-uns des nombreux présidents qui s'étaient succédé à la tête de la Compagnie depuis sa fondation, uniformément représentés l'air grave et impérieux.

Quelques regards distraits se portèrent sur Waghorn à son entrée. A l'invitation du secrétaire, il vint s'asseoir à un bout de la table, face au président, lord Ellenborough, bel homme au visage fin au front haut encadré d'une abondante chevelure blanche qui, secouant sa sonnette, annonça bientôt que la séance reprenait.

Les directeurs rejoignirent leurs places et se firent attentifs. Le président rappela la première visite de Waghorn qui avait demandé à être entendu une seconde fois pour exposer de nouvelles propositions sur l'emploi des vapeurs.

— Messieurs, commença Waghorn, il faut à nos voiliers de cinq à six mois pour se rendre de Londres à Calcutta, Madras ou Bombay par le cap de Bonne-Espérance. Il est possible aujourd'hui d'aller deux fois plus vite en adoptant, grâce à la navigation à vapeur, un autre itinéraire, une voie plus directe, l'ancienne route des Indes par l'Egypte.

Dès qu'il eut prononcé ces mots, la stupeur et la consternation se lurent sur les visages des directeurs.

— L'Egypte ! grondèrent même quelques voix.

— Messieurs, intervint lord Ellenborough, laissez le lieutenant achever son exposé.

Waghorn s'expliqua : Jusqu'alors la mer Rouge avait constitué un obstacle entre l'océan Indien et l'isthme de Suez, le régime des vents la rendant impraticable à nos voiliers ; passagers et marchandises étaient obligés à un long transbordement, à dos de chameaux, à travers l'Arabie et l'Egypte jusqu'aux côtes méditerranéennes. Il avait été longtemps plus commode, plus rapide et plus sûr de prendre la longue route du Cap. Aujourd'hui, grâce à la navigation à vapeur, la mer Rouge ne serait plus un obstacle mais un lien. Défiant l'humeur des vents, les vapeurs pourraient relier directement Bombay à Suez. Il ne resterait que l'isthme à traverser.

Or la distance entre Bombay et Suez, de 6 000 km environ, était à la portée des vapeurs qui maintenant traversaient l'Atlantique de Londres à New York. Mieux même, la mer Rouge, toute en longueur sur 2000 km, offrirait la possibilité d'escales pour le ravitaillement en combustible, comme le long d'un fleuve, ce qui accroîtrait le volume des marchandises et le nombre de passagers qu'il serait possible d'emporter, l'océan Indien seul, sur 4000 km, se faisant d'une traite.

Une occasion s'offrait de s'assurer des avantages de cet itinéraire. *L'Enterprise* entreprenait un voyage expérimental dans l'océan Indien et en mer Rouge. Son arrivée était prévue pour le 10 décembre à Suez.

Waghorn proposait d'aller à sa rencontre par le continent, la Méditerranée, l'Egypte et d'embarquer à son bord pour Bombay. Il demandait leur aide aux directeurs pour effectuer lui-même ce premier voyage, la poursuite des expériences sur cet itinéraire, la création, si les résultats étaient satisfaisants, d'une ligne régulière entre Bombay et Suez, l'organisation d'un service de transport du courrier et des passagers à travers la France, la Méditerranée à partir de Marseille, l'Egypte.

Un lourd silence, ponctué seulement de quelques toussotements gênés, entoura la fin de son intervention. Les membres de la Cour échangèrent des regards éberlués. Alerté par les mines inhabituelles de ses collègues, un directeur dur d'oreille se mit à agiter en tous sens son cornet.

— Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il dit ?

Lord Ellenborough invita ses collègues à exprimer leurs avis. Ce furent d'abord autour de la table quelques grommellements sourds, comme le grondement d'un volcan avant l'irruption, puis tout à coup une explosion d'indignation désordonnée.

— Folie ! Absurde ! Impossible ! Jamais !

Les critiques se firent plus explicites. Waghorn se sentit fusillé du regard.

— Auriez-vous oublié Napoléon ?

— Autant se jeter dans la gueule du loup !

— Mon fils, monsieur, a été tué par une balle française.

— Veut-on livrer les Indes à l'étranger ?

— Laisserons-nous nos communications dépendre du bon vouloir du pacha d'Egypte ?

— La route du Cap a assuré notre prospérité depuis trois siècles. Pourquoi l'abandonner ?

— Traverser des pays où l'on ne parle même pas anglais !

— Et où le thé n’est d’ailleurs pas bon...
— Je n’ai jamais de ma vie entendu une aussi stupéfiante incongruité.
Lord Ellenborough secoua sa sonnette.
— Messieurs, s’il vous plaît, ne parlez pas tous en même temps, on ne s’entend plus.
A cet instant, un directeur le crâne brillant, le teint rose saumon, le visage envahi de larges favoris descendant jusqu’aux bajoues, leva la main.
— L’amiral Latimer demande la parole, indiqua lord Ellenborough.
— Permettez en effet à un vieux marin d’observer ceci, commença-t-il, savourant d’avance l’effet qu’il allait produire : à moins que les fonds des océans et des mers se fussent modifiés sans que j’en eusse été averti, les récifs de corail, en mer Rouge, rendent les côtes inabordables. Les vents y sont d’ailleurs si forts que nos vapeurs, s’ils voulaient se mesurer à eux, feraient, au mieux, du surplace à moins qu’ils ne fussent repoussés en arrière toute...
On sourit. Mais un toussotement se fit entendre à l’autre bout de table. Un petit homme blême, sec et voûté leva la main à son tour.
— L’amiral Beach souhaite répondre, annonça le président.
— Mon honorable collègue me permettra-t-il de lui objecter qu’il existe de nombreux navires qui naviguent le long des côtes dont il parle...
Les têtes qui s’étaient tournées d’un côté revinrent vers l’autre.
— Peut-on appeler navires ces boutres indigènes de quelques pieds de long...
La discussion risquant de s’enliser, lord Ellenborough préféra l’interrompre et, remerciant Waghorn, annonça le débat clos.

Waghorn, connaissant les réticences des directeurs de la Compagnie à l’égard de la navigation à vapeur et leur crainte de se lancer dans de nouvelles dépenses, s’attendait à des objections mais la violence des réactions le surprit. Trop jeune pour avoir connu les guerres napoléoniennes, achevées en 1815, resté éloigné d’Europe la plus grande partie de sa vie, esprit pragmatique davantage tourné vers l’avenir que vers le passé, il n’avait pas mesuré le poids que trois siècles d’histoire et de tradition britannique faisaient peser sur les mentalités. Sur la route du Cap, l’Angleterre avait fondé sa puissance et sa prospérité aux dépens des pays méditerranéens dont le déclin avait commencé avec l’abandon des routes des Indes par les terres. Durant trois siècles, depuis la découverte de la route

du Cap par Vasco de Gama, aux cours desquels la France et l'Angleterre s'étaient livré bataille pour la possession des Indes, le rêve des nations méditerranéennes avait été la résurrection de la route des Indes par l'Egypte grâce à la construction d'un canal qui couperait l'isthme de Suez. Ce vieux rêve, jamais abouti, la révolution française et Bonaparte, en lutte contre l'Angleterre, en avaient assumé l'héritage. « La reprise de la route de Suez, disait Talleyrand, influerait sur l'Angleterre d'une manière aussi fatale que la découverte de la route du cap de Bonne-Espérance influa sur les Génois et les Vénitiens », et les instructions du Directoire à Bonaparte enjoignaient au « général en chef de l'armée d'Orient de s'emparer de l'Egypte, de chasser les Anglais de toutes les possessions d'Orient où il pourra arriver, et, notamment, de détruire tous les comptoirs sur la mer Rouge ; de faire couper l'isthme de Suez et de prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer la libre et exclusive possession de la mer Rouge à la République française. »

Si l'Angleterre était parvenue à faire échouer l'expédition, les soupçons séculaires à l'égard de la France demeuraient d'autant plus vifs que le passage de Bonaparte sur les bords du Nil avait donné naissance à une Egypte nouvelle, puissante et ambitieuse, qui avait étendu sa domination en Afrique et sur tout le pourtour de la mer Rouge. Cette renaissance, le pacha, Mehemet Ali, surnommé le « Napoléon de l'Orient », l'avait accomplie, entouré de nombreux conseillers français, officiers, médecins, ingénieurs qui avaient largement contribué à la modernisation du pays et assuraient une profonde influence française.

Les propositions de Waghorn avaient sonné aux oreilles des membres de la Cour comme un défi. Face à leur refus indigné, sa conviction n'en demeurait pas moins entière. Se levant pour quitter la table du conseil, lui qui était jusqu'alors resté coi, s'entendit lancer, avec le même sentiment de l'évidence que Galilée assurant aux inquisiteurs que « pourtant la terre tournait » :

— Que vous le vouliez ou non, cette route sera et, parce que je la crois utile, je m'y emploierai, avec vous ou sans vous, de toutes mes forces !

Les directeurs en demeurèrent bouche bée. Comme il sortait, raccompagné par le secrétaire, il entendit l'un d'eux interpeller lord Ellenborough en s'étonnant que le gouverneur des Indes eut pris l'initiative de faire voyager l'*Enterprise* en mer Rouge sans les en avertir.

Après ce second refus, Waghorn rejoignit Chatham, sa ville natale, seul, démuni, s’interrogeant sur la manière dont il pourrait forcer le destin.

Notre ville n’était pas encore la grande place de guerre que nous connaissons aujourd’hui. C’était un gros bourg où se côtoyaient marins, ouvriers, marchands et fermiers, avec des maisons de briques rouges d’un ou deux étages, des docks construits sous Henri VIII, et des arsenaux, établis par Elisabeth Ire et, aux alentours, s’étendaient des collines à moutons, des vergers et des bois.

J’avais fait la connaissance de Waghorn peu après son retour des Indes dans des circonstances dont je me souviendrai toujours. Je vivais alors sans souci, en bonne entente avec mes parents ; j’avais un frère, de deux ans mon aîné, dont je me sentais très proche et une sœur cadette. Mon père possédait une petite fabrique de bière et nous connaissions l’aisance. J’avais dix-sept ans, le temps des premières amours.

Un soir, empli d’ardeur amoureuse, avec la complicité de mon frère Flinders, j’avais quitté en cachette la maison familiale pour retrouver ma bien-aimée, la jeune et belle épouse d’un vieux barbon de charpentier. La rue était sombre, silencieuse, déserte. Avec agilité, grimpant le long du mur jusqu’au premier étage et enjambant la balustrade, j’étais entré par la fenêtre ouverte et, comme de coutume, m’étant dévêtu en silence, je m’étais glissé entre les rideaux du lit à alcôve. Je cherchais à tâtons sous les draps le corps chaud de ma maîtresse, sans doute endormie, quand je me sentis saisi par une poigne de fer. En un instant, j’étais tiré du lit et jeté à terre dans le plus simple appareil.

— Cette fois, je te tiens, me criait aux oreilles le barbon.

En même temps, une porte s’ouvrit, la pièce s’éclaira, des hommes surgirent, l’on se mit à me rouer de coups. Me débattant comme un beau diable, je réussis à récupérer mes habits et, je ne sais comment, m’échappant, je parvins jusqu’à la rue. Rattrapé, je fus à nouveau battu comme plâtre. Mes cris, les invectives de mes bourreaux avaient réveillé tout le voisinage. Les fenêtres s’éclairèrent, des volets s’ouvrirent. On s’interrogeait entre voisins.

— Que se passe-t-il ? — Quel tapage ! — Pourquoi ce bruit ?

Mais, malgré mes appels, personne ne bougeait le petit doigt pour me porter secours, lorsque, soudain, une voix se fit entendre, enjouée,

moqueuse. Elle semblait tomber du ciel et je la bénis.

— Arrêtez ! Arrêtez ! Maître John, vous allez lui briser le cou !

Interloqués, cherchant qui les interpellait, le barbon et ses aides suspendirent leurs coups. Je profitai de ce répit pour commencer à me rhabiller.

— Quel est l'impudent qui se permet de se mêler de mes affaires ? hurla John qui me retenait par le bras.

La lune, jusqu'alors cachée, éclaira la scène. La silhouette d'un homme trapu, la tignasse bouclée, debout sur le toit se détacha dans la pénombre.

— Qui es-tu ? cria John.

— Monte, monte, ici, il fait clair comme en plein jour, tu me reconnaîtras...

— Qui que tu sois, cesse ton jeu, ou il pourrait t'en cuire ! lança le charpentier.

Et se tournant vers moi, le barbon ajouta :

— Allons-y, celui-ci, à mon goût, n'a pas eu son compte ! Tiens donc, vaurien !

La bastonnade reprit. J'étais à terre, enroulé sur moi-même comme un hérisson, le dos en capilotade, serrant les dents à chaque coup, sans plus assez de souffle pour crier.

— Ce sont William, Edward, Philips qui t'aident, reprit l'autre du haut de son toit. Ça, par exemple ! Eux des justiciers ! Est-ce le remords de t'avoir fait cocu ? C'est qu'elle est belle, Martha !

Derrière les volets, on s'esclaffa. Le stratagème réussit. Fou furieux, lâchant la proie pour l'ombre, maître John entraîna les autres à la poursuite de l'impertinent. Profitant de l'aubaine, je pris mes jambes à mon cou et je filai dans la nuit. Derrière moi, résonna le tumulte d'une bataille, ponctuée de cris, de jurons, de vitres brisées. Une cheminée tomba avec fracas ; des chats terrifiés s'enfuirent en miaulant.

Au coin d'une rue qu'éclairait faiblement une lanterne se balançant au bout de sa potence en grinçant, je tombai nez à nez avec un inconnu, presque aussi essoufflé que moi. J'eus un mouvement de recul.

— Vite ! vite ! me dit-il, ils arrivent !

Je compris, c'était mon sauveur. Le guet, alerté par ce tintamarre, approchait, quatre hommes armés d'épées et de halebardes, entourés d'un halo de lumière diffusée par leurs torches. Nous les croisâmes comme si de rien n'était, d'un pas tranquille puis reprîmes notre course.

L'inconnu m'entraîna jusqu'à une taverne. Lorsque nous entrâmes je lus la stupéfaction dans les regards qui se tournèrent vers nous, puis ce fut un éclat de rire général. Dans ma précipitation, j'avais remis ma culotte devant derrière. Les vêtements de mon compagnon, le visage noir de suie, étaient en loques. Nous nous mîmes à rire d'aussi bon cœur que les autres. Cet inconnu, c'était Waghorn qui revenait lui aussi de quelque rendez-vous galant.

Tom, c'était ainsi que nous l'appelions, logeait au-dessus de l'épicerie que ses parents tenaient dans une rue étroite de la vieille ville. Sa chambre avait les dimensions et la sobriété d'une cabine de vaisseau ; elle n'était meublée que d'un lit étroit de bois blanc, d'une malle, de quelques objets que, pour certains, vous pouvez voir ici, sabres, pistolets, instruments de marine. Je lui ai connu un perroquet, baptisé, autant que je m'en souvienne, « Cook » et un chat du nom d" « Astrolabe ».

Parfois, sa mère l'appelait de la boutique par l'escalier en colimaçon qui montait à l'étage. C'était une femme forte, au visage ouvert et doux, avec des yeux bleus dont il avait hérité. Elle avait besoin de lui, prétendait-elle.

— Je ne sais où sont passés ton père et tes sœurs. Ils s'en vont toujours au moment où l'on a besoin d'eux.

C'était un prétexte. Elle était fière de son fils. C'était un plaisir de l'avoir auprès d'elle quand la boutique était pleine. Thomas jouait le jeu.

— Peux-tu peser cinq onces de menthe pour Mrs. Bakefiels, Tom chéri ?

Les clientes, émoustillées, assuraient que rien ne pressait ou plaisantaient.

— Vous avez engagé un nouveau commis, Dorothée ?

— Oui, il est un peu encombrant, mais, ma foi, assez leste et dur à la tâche, je crois qu'il fera l'affaire, répondait Mrs. Waghorn, aux anges.

Les clientes riaient.

Lorsque Tom séjournait à Chatham, le soir nous le retrouvions souvent dans une taverne du port à l'enseigne des « Trois ancres rouges » que fréquentaient marins et charpentiers des arsenaux, filles et fermiers.

Je me souviens de quelques-uns de ces plus fidèles amis. Donald, nerveux et frêle, le fils d'un riche squire des environs sur lequel veillait, comme un frère aîné, un jeune fermier de son père, Brian, robuste et placide. Bob et Willy, rouquins au visage parsemé de taches, des jumeaux, ouvriers à l'arsenal qui se ressemblaient au point, disait-on, que leur propre

mère ne les distinguait pas. Pour les reconnaître, leur père les avait marqués de petites entailles, l'une en croix, l'autre en V. Leur facétie favorite était de se faire passer l'un pour l'autre. Il y avait aussi Albert, un clerc de notaire, imbattable au jeu des fléchettes. Habituellement taciturne, il devenait prolixe et gai devant une cible de liège, accompagnant ses lancers de formules ésotériques, parfois en grec ou en latin :

— La spirale est plantée de mots. *Jus et virtus !*

Raide, rapide, précis, il accumulait les points que ses amis, admiratifs, comptaient en chœur.

Je me souviens aussi, parmi les habitués des « Trois ancres rouges », d'un vieil aristocrate français aux manières désuètes qui s'était refusé à rentrer dans son pays après la Révolution. Il arrivait de bonne heure, majestueux malgré ses vêtements loqueteux mais de bonne coupe, appuyé sur une canne, saluant à droite et à gauche comme un roi au milieu de sa cour. Il restait des heures devant sa chope de bière, seul, digne, silencieux, aimable et courtois si l'on s'adressait à lui, la plupart du temps les yeux perdus dans le vague. Il habitait non loin de là un modeste logement. Il ne se prêtait guère aux confidences et l'on savait peu de choses de lui. Je crois me souvenir qu'il se présentait sous le nom d'Amédée Martel de Valombreuse-Gassignac. On l'appelait le Comte. Aussi insolite qu'eût pu paraître sa personne aux clients habituels de la taverne, il était entouré du plus grand respect. Jamais personne ne lui fit la plus petite offense. Malheur à celui qui s'y serait risqué. Waghorn aimait converser avec le Comte qui fut pour beaucoup dans sa connaissance du français. La première phrase que le Comte lui avait enseigné avait été : « Je suis, Monsieur, votre très obéissant, très humble, très dévoué serviteur. »

Lorsque nous disposions de loisirs et que le temps s'y prêtait, nous quittions Chatham. L'auberge de Gatt's Hill, sur la route de Gravesend, entre Chatham et Rochester, était un de nos points de ralliement favoris. Parfois, le pasteur de St-Bartholomew, chapelle toute proche, nous appelait à l'aide pour l'entretien de l'édifice. Nous remettions en place quelques ardoises dérangées par le vent ; nous fauchions l'herbe entre les pierres tombales, taillions les haies, graissions les huis des portes, tandis que Victory et Funny Girl, deux filles des « Trois ancres rouges », un peu avec nous comme en famille, lavaient les dalles et époussetaient les autels. Le pasteur, reconnaissant, nous offrait un verre de vieux rhum, don d'un paroissien qui, par cette sorte d'exvoto, remerciait le ciel chaque fois

qu’arrivait à bon port une de ses cargaisons d’alcool venu des Iles. Pour les dames, le révérend avait une attention particulière : il leur réservait un peu de liqueur de framboise confectionnée par sa mère. Victory et Funny Girl, à qui des boissons plus raides ne faisaient pas peur, touchées de cette attention, redescendaient à Chatham, en répétant après chaque visite, rêveuses, que là-haut, c’était un peu le paradis.

Tom et ses amis, bons cavaliers, aimaient prendre part aux courses organisées à l’occasion des fêtes de village. Donald et Brian fournissaient les chevaux. On engageait les paris. Vainqueurs, ils étaient portés en triomphe. Mais, gare s’ils ne gagnaient pas. La course achevée, nous nous saisissions du perdant encore ruisselant de sueur, nous le conduisions jusqu’à la rivière ou l’étang le plus proche, ou, à défaut, vers quelques abreuvoirs et nous l’y jetions tout habillé.

Après les démarches infructueuses, les attentes dans les antichambres, les déceptions, Waghorn était heureux de retrouver à Chatham, ses parents, ses amis, communauté fraternelle dans laquelle il aimait à retremper son courage, bonnes gens simples, gais et cordiaux dont il était la fierté. Je dois avouer, monsieur, que j’ai, toute ma vie, eu la nostalgie de ces jours heureux. Jamais je n’ai retrouvé autant d’amitié, autant de joie.

Après le refus de la Compagnie d’examiner au fond ses propositions, Waghorn continua à estimer que la meilleure manière de tenir le défi qu’il avait lancé, était d’effectuer quand même le voyage de Londres à Bombay à l’occasion de la venue à Suez de l’*Enterprise*. Ce fut alors qu’il envisagea, puisqu’il n’avait plus aucune aide à attendre de la Cour des directeurs, de faire appel à ses amis de Chatham et de créer avec eux une société dont la raison sociale serait le transport du courrier et des passagers par Suez. Le premier appel de fonds fournirait les cent cinquante livres nécessaires à son voyage exploratoire. Il invita ses amis et les amis de ses amis à se réunir à l’auberge de Gatt’s Hill, le dimanche suivant, pour entendre ses propositions.

— Ah ! non, monsieur ! interrompit Margaret qui s’affairait depuis un moment autour de nous, chargeant le feu, allumant les chandelles.

— Eh bien ? Qu’y a-t-il, Margaret ?

— Monsieur oublie Virginia ! C’est qu’elle a compté !

— C'est tard, Margaret, il faut que nous avancions, s'excusa mon hôte, embarrassé.

— Mais, c'est indispensable ! reprit-elle avec autorité. Cela plaira aux lecteurs de Mr. Douglas ! Cet épisode m'a tiré des larmes des yeux chaque fois que je l'ai entendu.

J'intervenais à mon tour auprès de Mr. Pentwick.

— Bon, se résigna le vieil homme, quoique je ne sois pas absolument sûr de la véracité de l'anecdote.

— Cela ne fait rien, c'est si beau, estima Margaret.

Mr. Pentwick poursuivit donc.

— La première personne que Tom rencontra en arrivant à Chatham fut Virginia. Elle avait l'âge de Maria, la plus jeune des deux sœurs de Waghorn, de douze ans sa cadette. Enfant déjà, Virginia qui fréquentait la boutique n'avait d'yeux que pour Tom. C'était un sujet de taquinerie. Waghorn n'avait réapparu que de temps à autre durant plusieurs années. Virginia lui avait toujours témoigné jusqu'à l'adolescence la même naïve admiration. Elle était maintenant une belle jeune fille, le visage rond, les pommettes saillantes, blonde aux yeux bleus, souriant gracieusement. Elle était aussi plus réservée, mais on devinait que son penchant pour Tom ne l'avait pas quitté. Il venait de la diligence. Elle venait de la boutique. Elle semblait bouleversée, serrant dans sa main une enveloppe, les joues ruisselant de larmes.

— Que se passe-t-il, Virginia ? l'interrogea Tom inquiet.

Tout essoufflée, la jeune fille haleta.

— Maria m'a dit que tu allais partir pour les Indes, que tu irais deux fois plus vite. Peux-tu emporter cette lettre ?

Waghorn, éberlué, parut hésiter. Elle insista :

— Ma mère est très malade. Je suis sans nouvelles de mon frère James. Il faut qu'il vienne. Il faut le prévenir ! Prends cette lettre, Tom, je t'en prie !

Il prit l'enveloppe. Viriginia se jeta dans ses bras. Ils s'étreignirent un instant.

— Ne t'inquiète pas, James aura bientôt la lettre et tout s'arrangera, je te le jure.

Ce fut la première lettre confiée au courrier de la nouvelle route des Indes. Certains prétendirent, et la légende voulut, que l'intervention de Virginia compta beaucoup dans la résolution de Tom ; les larmes d'une

petite fille auraient suffi à dissiper les doutes nés des objections d'une assemblée de vieillards.

— N'est-ce pas une belle histoire ? demanda Margaret, émue.

Elle quitta la pièce, satisfaite. Nous échangeâmes un sourire. Lorsqu'elle fut sortie, Mr. Pentwick remarqua : « Je n'en crois rien car la détermination de Tom ne lui fit, à mon avis, jamais défaut. » Puis il poursuivit.

J'avais convaincu mes parents de m'accompagner à l'assemblée des amis de Tom. Ce fut une merveilleuse journée. Nous étions partis en calèche tous les cinq avec ma sœur et Flinders. J'entends encore les éclats de rire de ma mère à nos pitreries. Je vois ma sœur en robe de dentelles blanches appuyant sa tête contre l'épaule de mon père.

Le temps pour la saison était exceptionnellement beau et chaud. L'aubergiste avait installé sous un grand chêne des tables recouvertes de nappes de coutil. Notre assemblée, bruyante et joyeuse, était composée des personnes les plus diverses qui avaient répondu à l'invitation de Tom que nous nous étions employés à faire connaître, de porte à porte, par le tambour de ville ou par affiches fabriquées par nos soins. Ils étaient venus à pied, à cheval, en charrette, de la ville et de la campagne, squires, propriétaires et leurs fermiers, le pasteur entouré de dames de charité, demoiselles collet-monté qui côtoyaient, faisant mine de ne pas les voir, les amies de Victory et de Funny Girl aux toilettes de vives couleurs, des ouvriers des arsenaux et des marins, habitués de la taverne du port, marchands et boutiquiers. La bière coulait à flot. Les enfants, formant la farandole, zigzaguaient entre les tables, poursuivis par les chiens qui mêlaient leurs jappements à leurs cris et à leurs rires.

Lorsque Tom monta sur une caisse, comme un prédicateur de Hyde Park, pour exposer son projet, le silence se fit aussitôt. Il reprit pour nous tout l'historique de l'affaire, expliqua son intention de démontrer les avantages de cette route, sa conviction de réussir et la nécessité sans doute d'organiser, lorsqu'une ligne régulière de vapeurs serait établie entre Suez et Bombay, le transport des passagers et du courrier entre Suez et Londres.

— Seul, faute de moyens, je ne pourrais agir. Mais tous ensemble, nous surmonterons les obstacles. C'est pourquoi je fais appel à vous.

Il avait été écouté avec attention et gravité.

— Si tu veux être à Suez le 10 décembre, il n'y a pas de temps à perdre. A nous tous, c'est bien le diable si on ne ramasse pas sur-le-champ de quoi

payer le voyage ! proposa quelqu’un.

— Je ne vous ai pas réunis pour faite la quête, répliqua Tom, mais pour vous proposer une association. Je ne partirai pour Suez que lorsque notre société aura été créée.

Comme on était déjà le 24 octobre, il fut décidé de se retrouver deux jours plus tard à la taverne des « Trois ancres » pour la souscription.

L’après-midi s’acheva dans l’allégresse. Nous trinquâmes à la santé de Waghorn, de la nouvelle route des Indes et de notre future société. Deux violoneux s’installèrent sur des tonneaux dressés et nous nous mîmes à danser au son d’une musique stridente et rythmée.

Comme chacun voulait participer à cette nouvelle société, le lendemain matin commença à Chatham une course mouvementée au penny. On sortit les bourses des armoires à linge. On tira les bas de laine des matelas. On vida les tirelires. Les enfants eux-mêmes gagnés par cette fièvre, on assista à de curieuses scènes.

Deux d’entre eux s’étaient postés sur le parvis d’une église, vêtus de loques, l’un, un bandeau noir sur les yeux se faisant passer pour aveugle, l’autre, avec des béquilles, pour paralytique. Ils tendaient leurs sébilles, demandant la charité en gémissant. Les passants, touchés par tant de misère, versaient leurs aumônes. Mais chaque parvis d’église a ses mendiants attitrés. Ils apparurent bientôt, le paralytique juché sur les épaules de l’aveugle et le guidant. Quel ne fut pas l’étonnement des enfants lorsque les deux infirmes, qu’ils voyaient là depuis des années, les firent déguerpir et se mirent à les poursuivre, bon pied, bon œil, en les menaçant, s’ils les attrapaient, de leur frotter les oreilles.

D’autres s’étaient faits marchands des quatre saisons. Les ménagères accouraient ; leurs fruits et légumes étaient moitié prix. Le vicaire de Saint-Bartholomew comprit par quel miracle. Accompagné de sa gouvernante, il faisait ses emplettes sur le marché, répondant courtoisement aux saluts des uns et des autres lorsqu’il aperçut sous un étalage deux de ses jeunes ouailles en train de dérober un potiron et un sac de haricots. Il resta pétrifié. Son regard rencontra celui d’un des petits voleurs qui ne se démonta pas pour autant. Un doigt sur la bouche, il fit signe à l’ecclésiastique de garder le silence. Devant tant de bonne conscience, le vicaire prit sur lui de se taire. Levant les yeux vers le ciel, il joignit les mains et passa son chemin.

Quelques instants après, les deux enfants, débarrassés de leurs lots, vinrent s'expliquer.

— C'est pour Mr. Tom !

Le pasteur intervint cependant pour que ce trafic cessât.

L'occasion nous fut donnée aussi de grossir notre contribution. Pour lutter contre les renards qui pullulaient dans le comté et causaient de graves dommages aux poulaillers, une course était organisée avec une prime de cinq livres offerte pour chaque carnassier capturé. Nous signalâmes à nos amis l'aubaine et nous partîmes à cinq tenter notre chance : Tom, Donald, Brian, Flinders et moi.

Le rendez-vous était fixé au petit jour à Lockfield, un manoir Tudor rustique aux murs de briques roses envahis par le lierre. Lorsque nous nous présentâmes, une quarantaine de cavaliers étaient déjà rassemblés sur une grande pelouse, squires en habits rouges et bottes à revers ou fermiers en chemises, gilets et larges pantalons de velours, chaussés de brodequins cloutés. Les chiens au poil dru, blanc tacheté de fauve et de noir, tournoyaient autour des piqueux, jappant, aboyant, se battant, impatients de s'élancer sur la trace du gibier. Le maître d'équipage, d'un coup de corne, donna bientôt le signal du départ. Précédés de la meute, nous nous engageâmes au pas dans la campagne vallonnée par des chemins creux. Le soleil luisait dans un ciel presque sans nuages. Mais la brume s'accrochait encore dans les bas-fonds humides. La rosée trempait l'herbe miroitante. Au-dessus des toits de chaumes ou d'ardoises des fermes isolées ou des hameaux, enfouis sous les fleurs et la verdure, se dressaient les tours à houblon, massives comme des donjons.

Les chiens couraient à travers les prairies entrecoupées de haies et de bosquets, le nez collé au sol, conduits par on ne sait quel fil d'ariane dans un invisible labyrinthe, s'enfonçant dans un taillis, ressortant aux aguets, brillants de rosée, s'ébrouant, reprenant dix fois leur quête au même endroit, flairant dix fois la même trace. Des premiers jappements donnèrent l'alarme, les aboiements plus assurés des leaders succédèrent. La fièvre gagna la meute. Les chiens, clabaudant, accélérèrent leur course, le front plissé par l'effort, balançant la queue furieusement, communiquant leur excitation aux chasseurs et à leurs montures. Tenant nos chevaux, nous nous tenions prêts au cas où la bête déboucherait. Mais l'alerte ne fut que de courte durée. Revenant sur leurs pas, hésitants, désorientés, les chiens

redevinrent silencieux. Le renard avait sans doute fréquenté les lieux, tôt le matin ou la veille. La rosée avait noyé la piste.

La matinée passa ainsi. La fatigue se faisait sentir. Les montures tiraient les rênes. Les chiens, découragés, s'arrêtaient, tournant vers les chasseurs des regards interrogateurs. Nous voyant aller de l'avant, ils poursuivaient leur quête, de moins en moins vaillants. Nous convînmes d'une pause. Nous mîmes pied à terre sur les bords ombragés d'une petite rivière, rejoints bientôt par une carriole chargée de paniers de victuailles. Et, comme de bien entendu, à peine avions-nous délesté nos montures, des aboiements furieux retentissaient. A cent mètres de là, poursuivi par quelques chiens zélés, un renard d'un beau roux décampa devant nous à travers la prairie. Le temps d'harnacher, il était trop tard. La bête avait réussi à nous fausser compagnie.

En fin d'après-midi, après une journée morne et harassante, nous n'étions plus que sept. Il ne restait dans la course, avec nous, qu'un jeune squire un peu fat, en habit rouge, qui se piquait d'être le meilleur chasseur du comté, et un de ses amis, bègue. Le jour commençait à tomber. Or soudain...

— Ta... ta... ta..., s'écria l'ami du jeune squire, désignant, l'index tendu, le gibier qui détalait.

Nous démarrâmes à bride abattue. Surpris par ce départ fulgurant auquel son cheval voulut participer, le bègue bascula cul par-dessus tête et se retrouva à terre. Nous l'entendîmes derrière nous achever son cri.

— Taïaut !

Les chiens hurlaient. Nous nous donnions à plein, fonçant à travers champs, sautant barrières, haies, ruisseaux, au risque cent fois de nous briser le cou. Nous galopions ainsi depuis trois quarts d'heure lorsque quelques chiens, se détachant des autres, cernèrent un buisson. Le jeune squire, observant leur manège, s'approcha au galop, sauta à terre, et, plongeant la main dans le fourré, tira par la peau du dos un renardeau paralysé de frayeur.

— Je le tiens ! Je le tiens ! annonça-t-il fièrement.

— Damnation ! jura Brian, cinq livres perdues !

Nous hésitâmes. Mais le gros de la meute avait poursuivi sa course comme si rien n'était et pénétrait dans un bois proche, aboyant avec la même furie. Intrigués, Flinders et moi, la suivîmes et entrâmes sous le couvert. Nous fîmes bien. Les chiens encerclaient un renard, la gueule ensanglantée, les crocs féroces. La meute l'assaillait de toute part mais il faisait face et résistait aux attaques. Deux chiens, saisis à la gorge, étaient

restés sur le terrain. Flinders, d'un coup de pistolet, abattit la bête furieuse et spontanément l'offrit à Tom qui arrivait derrière nous.

— Avec tous mes vœux de succès, lui dit-il.

Waghorn le félicita, touché de son geste.

— En souvenir de cette journée, proposa-t-il, nous souscrirons ensemble pour cinq livres d'actions au nom du renard de Lockfield.

Lorsque nous sortîmes du bois, le squire, encore tout à son succès, brandissait fièrement sa proie.

— C'est moi ! C'est moi ! Je le tiens !

Mais, d'un coup de rein, le jeune goupil, retrouvant ses esprits, se libéra de la main du chasseur. En quelques sauts, il gagna le bois et disparut.

— Il ne faut... faut... pas... pas... vendre... la peau... peau..., tenta de conclure le bègue.

Nous rîmes si fort que nous ne pûmes entendre jusqu'au bout la morale de l'histoire.

Le lendemain matin, Waghorn repartit pour Londres. Il avait écrit au président de la Compagnie, lord Ellenborough, pour lui faire connaître son intention de se rendre à Bombay par Suez. Dans sa lettre, il lui demandait comme une faveur de pouvoir porter des copies de dépêches envoyées dans les précédents jours par la route du Cap. Il comptait ainsi frapper les esprits en remettant à leurs destinataires les messages adressés par la Cour des directeurs aux gouverneurs avec trois mois d'avance sur le courrier officiel. Après l'accueil qu'il avait reçu précédemment, il n'était pas sûr du succès de cette nouvelle démarche. Mais lord Ellenborough, noble personnage qui saura en d'autres circonstances montrer de la bienveillance à l'égard de Tom, accepta de lui donner satisfaction. Un secrétaire remit de sa part à Waghorn un étui de cuir, fermé d'un cachet de cire aux armes de la Compagnie des Indes, destiné au gouverneur de Bombay. Tom n'en demandait pas plus.

Comme il retraversait le hall, un huissier s'approcha, et, s'inclinant, lui tendit un plateau d'argent sur lequel était déposée une enveloppe à son nom. Surpris, Waghorn lui demanda quel était l'envoyeur. L'huissier, se tournant, indiqua :

— Ces messieurs.

Dans un coin, debout, immobiles, se tenaient trois hommes, vêtus de noir, coiffés de haut-de-forme, cannes à la main qui le toisaient, menaçants. C'est

qu’en effet ses activités ne valaient pas à Tom que des amis.

Quelques semaines après son arrivée en Angleterre, Waghorn avait été approché par un émissaire venu, lui, de Madras. Il se nommait J.W. Taylor. Il lui avait adressé une lettre lui proposant une rencontre pour unir leurs efforts.

J.W. Taylor n’était pas tout à fait un inconnu pour Tom qui avait entendu parler de ce neveu d’un des directeurs de la Compagnie des Indes. Joueur impénitent et couvert de dettes, coupable de malversations, il aurait eu à choisir par protection entre l’exil aux Indes ou bien la prison. Quoique occupant un modeste emploi dans l’administration civile, il menait grand train et, aimable, élégant, joli garçon, il participait activement à la vie mondaine. Lorsqu’il avait été question d’envoyer des émissaires pour présenter les revendications des comités pour le développement de la vapeur, on avait cru habile à Madras de désigner un porte-parole qui avait ses entrées à la Compagnie.

Bien que le personnage ne lui inspirât guère confiance, Waghorn avait décidé de se rendre à son invitation, estimant utiles des démarches communes. Taylor habitait, sur le Strand, un hôtel particulier dont la façade à fronton ocre rouge évoquait les opulents palais italiens. Waghorn frappa du heurtoir. La porte s’entrebâilla. Un domestique passa la tête, le dévisageant avec morgue.

— Qu’est-ce que c’est ? grogna-t-il, peu avenant.

— Je souhaiterais voir Mr. Taylor, indiqua Tom.

— Je ne sais s’il est là. Qui le demande ?

— Thomas Waghorn.

Le valet de chambre hésita un instant puis ouvrit, s’effaçant devant le visiteur. Le hall tout de marbre blanc ne démentait pas le riche frontispice. Le laissant là, le domestique partit s’informer. A travers les portes résonnèrent des rires aigus des femmes. Une voix sourde s’éleva tout à coup, impérative.

— Non, je ne veux être dérangé sous aucun prétexte.

Les rires fusèrent de plus belle.

Le valet de chambre, encore plus raide et plus méprisant, réapparut. Muet, il se dirigea vers la porte d’entrée et l’ouvrit.

— Désolé, monsieur, Mr. Taylor est absent. Il m’est impossible de dire quand monsieur sera de retour, débita-t-il sans regarder Waghorn.

Tom ne bougea pas. Son visage se crispa.

— Je suis venu voir Mr. Taylor à son invitation. L'affaire est importante. Allez lui dire que j'insiste. Il me pardonnera certainement, répliqua-t-il sèchement.

Le valet de chambre blémit.

— C'est impossible, monsieur, je vous demande de sortir.

— Faites ce que je vous dis, ordonna Waghorn, impassible.

— Giuseppe ! Bartoldo ! appela le domestique.

Deux hommes apparurent à l'autre bout du hall. Ils étaient petits, rablés, les cheveux noirs, le teint blafard, de noir vêtus. Ils s'avancèrent, menaçants.

— Il faut obéir, gentleman, lança l'un d'eux d'une voix rauque, avec un accent étranger.

Waghorn, hors de lui, s'apprêtait à faire face lorsque Taylor apparut.

— Que se passe-t-il ? Quel est ce remue-ménage ? demanda-t-il, d'un ton ennuyé.

— Ce monsieur Waghorn ne veut rien savoir, il insiste...

Vêtu avec recherche d'une veste d'intérieur de velours rouge et noir agrémentée d'un jabot de dentelles, des traits fins presque efféminés, Taylor s'avança, un rictus sur les lèvres, et tendit vers Waghorn une main molle.

— Monsieur Waghorn ? Andrews, crétin ! ne pouvais-tu clairement me dire qui était là ! Excusez cet imbécile de valet de chambre, monsieur Waghorn, il s'est mal exprimé, mais je suis très content de vous voir !

Il fit dédaigneusement signe aux deux hommes qui se tenaient derrière lui.

— Allons, vous autres, disparaissez !

Pliant l'échine sous l'injure, Andrews s'était précipité pour ouvrir à deux battants les portes du salon, vaste pièce somptueusement décorée. Taylor pria son hôte de s'asseoir et se dirigea nonchalamment vers une cave à liqueur.

— Puis-je vous offrir un peu de porto, monsieur Waghorn ?

Tom le remercia.

— Il est vieux, un centenaire.

Waghorn refusa à nouveau. Il tendit alors une boîte en argent massif.

— Un cigare, je les fais venir de la Havane, ce sont les meilleurs du monde.

Waghorn n'en voulut pas.

— Ah ! monsieur Waghorn, je crains que vous soyez un homme austère, vous négligez les plaisirs de l'existence, commenta-t-il, choisissant avec soin un cigare.

Il prit son temps pour l'allumer et vint s'asseoir en face de Tom, soufflant avec volupté vers le plafond la fumée de ses premières bouffées.

— Eh bien, monsieur Waghorn, où en êtes-vous ? l'interrogea-t-il.

Tom estimait, bien qu'il ne fût alors qu'au milieu de sa campagne, la création d'une ligne de vapeurs par le Cap, ou même toute nouvelle expérience, fort compromise.

— Il me semble que nos affaires vont mal, dit-il.

— Ah ! Croyez-vous ? Je n'en suis pas si certain ! assura Taylor.

— En tout cas, travailler ensemble accroîtrait nos chances. Ce serait de notre intérêt et de celui de nos compatriotes, reprit Tom qui éprouvait un malaise croissant.

Taylor se leva, en ricanant.

— L'intérêt de nos compatriotes ! Vous êtes touchant, monsieur Waghorn, vous vous exprimez comme un pasteur de campagne ! Parlons-en de nos compatriotes !

Il se mit à marcher de long en large et à tourner autour du fauteuil dans lequel Tom était assis.

— Ce ne sont que de petits marchands besogneux, des soldats ignares, des fonctionnaires sans le sou. Je les hais.

Il s'arrêta devant Waghorn et lui fit face.

— Vous avez raison, unissons nos efforts, mais pour servir nos intérêts à nous, il n'y a que cela qui importe.

Il reprit son manège, sans prêter attention à Tom.

— Il y a des hommes qui ne souhaitent pas voir la vapeur se substituer à la voile. Ces hommes sont influents. Ces hommes sont généreux...

Taylor fit un tour sur lui-même, désignant tout ce qu'il possédait. Il poursuivit :

— C'est en leur nom que je m'adresse à vous. Je crois qu'ils seraient prêts à se montrer reconnaissants à votre égard si vous vouliez bien cesser votre propagande en faveur du développement de la vapeur. Vous pourriez rencontrer mes amis, quand vous le voudriez, pour mettre au point un intéressant accord...

Il insista sur « intéressant ». Sans se rendre même compte de l'état de stupeur dans lequel il avait mis Waghorn, il poursuivit en ricanant.

— Quant à nos compatriotes, je crois avoir trouvé un moyen de faire un bon usage de leur argent. Il suffirait que nous nous mettions d'accord pour dire aux Comités, à notre retour aux Indes, qu'à Londres...

Tom, n'en pouvant plus, s'était levé, furieux.

— Monsieur, permettez-moi de me retirer. Vous me faites injure en croyant pouvoir tenir devant moi de tels propos.

Taylor pâlit.

— Je ne vous retiens pas, lança-t-il, tâchant de faire bonne contenance.

« Crétin, rustre, petit officier de rien, ne put-il s'empêcher d'ajouter derrière son dos.

Tom ouvrit la porte. Les deux hommes en noir l'obstruaient. Waghorn fit face au maître des lieux.

— Dites à ces individus de se retirer.

— Encore un mot, monsieur Waghorn, lança Taylor. Nous pensions trouver en vous un homme raisonnable. Vous ne l'êtes pas. Mais souvenez-vous toujours que nous savons rendre les fous de votre espèce intelligents...

Waghorn ne broncha pas.

— Laissez-le passer, ordonna Taylor à ses sbires qui s'écartèrent.

Ses premières démarches auprès de la Compagnie ayant échoué, Tom n'en avait plus entendu parler.

Les trois hommes en noir qui l'attendaient dans le hall de *l'East India House* étaient Taylor et ses hommes de main. Ses commanditaires n'avaient donc pas désarmé et pour qu'ils fussent si bien renseignés sur le jour et l'heure de sa venue, il fallait qu'ils disposassent de complicités jusqu'au sein même de la Cour des directeurs.

Waghorn, calmement, décacheta l'enveloppe apportée par l'huissier et lut.

« Vos activités sont décidément désagréables à mes amis. Ils vous conseillent de les cesser sur-le-champ et de renoncer au voyage que vous envisagez. Si vous deviez passer outre, vous seriez amené à le regretter. »

Le carton n'était pas signé.

— Y a-t-il une réponse, monsieur ? demanda l'huissier.

— Certainement, répondit Waghorn qui déchira le carton anonyme et replaça les morceaux sur le plateau, la voici.

L'huissier, interloqué, s'inclina et fit demi-tour, cherchant en vain à travers le hall les destinataires. On ne pouvait plus clairement rejeter leur

ultimatum. Mais Tom était averti, il devrait se tenir sur ses gardes.

Lorsque Tom, de retour de Londres, arriva à la taverne des « Trois ancres rouges », il y avait déjà foule. Dans une atmosphère de kermesse, ses amis poursuivaient leurs collectes de fonds. Albert, le clerc de notaire, avait organisé un championnat de fléchettes ; il battait tous ses adversaires, les troublant avec ses fameuses formules magiques, latines ou grecques. Dans un autre coin, Bob et Willy, les jumeaux, empochaient tout ce qu'ils voulaient en prenant les paris qu'on ne les reconnaîtrait pas. Le joueur qui avait eu un instant les yeux bandés, pendant qu'ils changeaient de place à moins qu'ils ne conservassent la même, les fixait avec attention avant de se décider, toujours sûr de son coup. Mais, la chance qui aurait pu, seule, l'inspirer, était ce soir-là du côté des deux frères. Lorsque Bob et Willy, relevant leurs manches, découvraient les entailles en croix et en V, les exclamations de dépit des perdants étaient accompagnées des rires des spectateurs.

Tom présent, on ouvrit la souscription.

Albert inscrivait sur un gros livre noir le nom, l'adresse et la somme versée par chaque souscripteur. Le premier fut Waghorn avec cinquante livres, toute sa fortune. Puis, il ajouta cinq livres, somme en face de laquelle il fit porter les noms des cinq chasseurs du renard de Lockfield. Derrière lui, ses amis, en file, se pressèrent dans la bonne humeur. Les livres, les guinées, les shillings, les pence s'entassèrent sur la table. Les faux mendiants souscrivirent pour un shilling et six pence et les chapardeurs pour quatre shillings et trois pence.

Des acclamations saluèrent l'entrée de Victory et de Funny Girl, accompagnées d'une dizaine de filles du port en robe de couleurs crues.

— Quelle adresse ? demanda Albert à Victory.

— Inscrivez : le port, on m'y trouve toujours ! répliqua-t-elle provoquant applaudissements et rires.

Le comte Martel de Valombreuse-Gassignac fit appeler Tom.

— Voici ma modeste contribution à votre grande entreprise pour laquelle je formule les vœux les plus sincères de succès, lui dit-il lui remettant un louis d'or.

Tom le remercia, ému, en l'assurant qu'il serait toujours son « très obéissant, très humble et très dévoué serviteur ».

On commença les comptes. Le résultat dépassa les espérances. Au lieu des cent cinquante livres nécessaires, on en avait récolté deux cent cinq, dix shillings, quatre pence et... un louis d'or. Sous les vivats, debout sur une chaise, Tom proclama la naissance de la *Globe Express Company* et annonça son départ.

Les nouveaux associés eurent de la peine à se séparer. Jusque tard dans la nuit, nous fêtâmes l'événement.

Le lendemain matin, au lever du jour, après avoir embrassé ses parents et ses sœurs, et échangé avec Virginia un tendre et long baiser, Tom quittait Chatham. Je l'accompagnai avec Donald et Brian à Douvres. Le *Fury* qui assurait la liaison avec Boulogne, près de partir, fumait à gros tourbillons. Sur le quai au milieu des familles des voyageurs, s'effectuaient les derniers préparatifs. Les matelots couraient en tous sens. Des retardataires arrivaient hors d'haleine. Des colis étaient montés à bord. Le bruissement de la vapeur, qui s'échappait par les côtés, absorbait le tapage et couvrait les voix. A l'avant du navire, une cloche tintait sans discontinuer.

Waghorn franchit la passerelle, enveloppé dans son ample manteau de voyage qui tombait jusqu'au revers de ses bottes, son haut-de-forme basculé un peu en arrière, d'où sortaient des mèches rebelles, ses sacoches de selle, son seul bagage, jetées sur l'épaule. Les roues à aubes se mirent à battre l'eau blanchie d'écume. Les amarres lâchées, le vapeur s'éloigna du quai et, virant sur place, prit la direction de la haute mer. Appuyé au bastingage, Waghorn répondit à nos adieux jusqu'à ce que, passé le goulot, le bateau disparût à nos yeux.

Dans les jours qui suivirent le départ de Waghorn, je crus que le ciel me tombait sur la tête. Le malheur frappa ma famille avec la soudaineté de la foudre. Mon père se trouva du jour au lendemain ruiné par les agissements d'un associé avec lequel il travaillait en toute confiance depuis des années. Il n'évita la prison qu'en vendant la fabrique et la maison familiale pour couvrir des dettes faites en son nom à son insu. Ce ne fut pas tout. Quelques jours plus tard, on découvrait l'associé mort. Il avait été tué d'un coup de pistolet en pleine tête et mon père fut, bien entendu, aussitôt soupçonné du meurtre. Deux policiers, dont le comportement était tel qu'en dépit du tragique de la situation ils parvenaient à nous faire rire, s'acharnèrent sur lui. Ils ne purent rien prouver et ne trouvèrent d'ailleurs pas le véritable

assassin, ce que je ne leur reprochais pas tant je nourrissais de haine à l'égard de cet homme qui avait trompé mon père et que j'avais moi-même envisagé de tuer. Mon père qui avait tout perdu, « fors l'honneur », était sorti rompu de cette épreuve.

Pendant ces jours difficiles, l'attitude de Flinders, mon frère aîné, me déçut profondément. J'espérais trouver en lui un soutien. Il s'enferma peu à peu dans un mutisme total et au lieu de prendre ses responsabilités, il commença à se désintéresser de tout, comme insensible à la situation dans laquelle nous nous trouvions. Lorsque je tentais de comprendre les raisons de sa conduite, il me répondait, énigmatique.

— J'en ai fait assez !

Il annonça bientôt son départ pour l'étranger et nous abandonna sans autre explication. J'étais en deuil d'un frère qui avait été aussi pour moi un ami.

Nous partîmes pour Londres. Mon père diminué, ma mère désespérée, ma sœur encore toute jeune, c'est moi, presque encore un enfant, qui dus tenir le rôle de chef de famille. Jeté ainsi brutalement dans le feu de la vie, lorsque je me sentais envahi par le doute, la lassitude, le découragement, le désespoir, je songeais à Tom, je le revoyais debout sur le haut du toit, veillant sur moi comme un dieu tutélaire, toujours prêt à me porter secours, j'imaginais sa chevauchée à travers le monde, surmontant les obstacles, bousculant ses adversaires, magnifique de courage et d'obstination. Dans ce difficile voyage qu'était alors ma vie, il me servait de réconfort et d'exemple. Depuis cette époque, il est resté présent à mon esprit.

Plus tard, lorsque mes affaires s'arrangèrent, j'accumulai tous les détails sur ce voyage que j'avais imaginé du fond de mon enfer. Je reconstituai chaque épisode. Aujourd'hui, il ne manque guère de pièces à mon puzzle et je suis heureux de pouvoir confier ce récit achevé à l'écrin de votre jeune mémoire.

Par la porte du vestibule ouverte, une forte odeur d'huile d'olive envahit la pièce. Mr. Pentwick eut une moue d'impatience.

— Encore ces horribles effluves ! Le leur avez-vous dit, Margaret, qu'ils nous incommodaient ?

— Cent fois, Monsieur, mais ils recommencent !

Mr. Pentwick grogna :

— Ah ! ces satanés Napolitains avec leur cuisine à n'importe quelle heure du jour !

Il rumina son mécontentement quelques instants puis reprit.

A vrai dire, l'itinéraire choisi par Waghorn pour se rendre à Bombay ne nous étonne plus. C'est celui qu'emprunte aujourd'hui n'importe quel voyageur et, depuis l'ouverture du Canal de Suez, en 1869, la plupart de nos navires.

M. Phileas Fogg, en 1872, a été l'un de ces voyageurs. Parti de Londres le 2 octobre au soir, il est arrivé le lendemain matin à Paris. Il a traversé en chemin de fer le continent pour embarquer à Brindisi, au sud de l'Italie, à bord du paquebot Mongolia. Le 9, il était à Suez et le 20 octobre à Bombay. Il a ainsi effectué le trajet en dix-huit jours. Voyage sans histoires : il n'a d'ailleurs fallu qu'une trentaine de pages à M. Jules Verne pour rapporter cette partie du périple de son héros.

Aujourd'hui Mr. Fogg pourrait faire le tour du monde en moins de quatre-vingts jours et dans des conditions plus favorables encore. Sur les chemins de fer, roulent à travers les cinq continents des express de wagons-salons et les paquebots qui voguent sur les mers et les océans sont devenus de véritables châteaux flottants. Il n'aurait même plus à suspendre son éternelle partie de whist, si ce n'est pour prendre, comme à son accoutumée, à heures fixes, ses trois repas par jour et pour dormir ses huit heures par nuit. Et déjà on parle de conquérir les airs avec des ballons et des aéroplanes et on dit que les voitures à chevaux ne tarderont pas à faire place à des automobiles.

Que le monde a changé en soixante ans !

Lorsque Waghorn s'élance vers Bombay, l'isthme de Suez est tel que Dieu l'a fait, les chemins de fer n'existent pratiquement pas, la navigation à vapeur n'en est qu'à ses débuts. Le voyageur ne dispose, pour l'aider dans ses déplacements sur terre, que de la force animale et, en mer, que de celle des vents capricieux.

Impossible pour lui de s'isoler dans sa tour d'ivoire comme nos modernes voyageurs qui, enfermés dans leurs compartiments de train ou leurs cabines de navire, se rient des éléments et des hommes. Il devait alors payer tribut à l'Histoire et partager, bon gré, mal gré, un peu du destin des pays qu'il traversait. Il ne pouvait prétendre vivre comme Mr. Fogg qui, « en dehors de toute relation sociale », nous dit son biographe, ne « se frottait à personne » sous prétexte « que les frottements retardaient ».

Mais les « frottements », parfois, ne sont-ils pas une fête ?

Lui-même aux prises avec les forces du passé, Tom se sentait en harmonie avec ce monde en bouleversement qui allait donner naissance à un monde nouveau, comme le soliste dialoguant sur un même thème avec l'orchestre qui l'entoure.

Lorsque les côtes de l'Angleterre eurent disparu dans la brume, Tom quitta le bastingage. Se retournant, il aperçut à l'autre bout du pont, deux hommes qui l'observaient ; c'étaient Giuseppe et Bartoldo, les sbires de Taylor. On était le 27 octobre 1829. Waghorn avait devant lui quarante-cinq jours pour atteindre Suez.

Chapitre II

Rencontres

Premier contact avec la France — Un brigadier compréhensif — Boulogne en état de siège — Le service des diligences suspendu — De la difficulté de trouver un cheval — Le commis voyageur connaît les bonnes adresses — Le convoi des bagnards — Une taverne mal fréquentée — Mise en garde de Rose-Marie — Waghorn en mauvaise position — Intervention inespérée de Chefdor — Hospitalité de Rose-Marie — Tapage nocturne — Le forçat évadé — Perquisition — Confusion de Giuseppe et Bartoldo — Le récit du forçat — Waghorn quitte Boulogne dans la voiture du colporteur — Le cheval de Jean — Diverses rencontres — Un Anglais très attendu — Fontanier et Vacherin, inspecteurs de la Sûreté — La diligence pour Paris — Incident de route — Martial de Sassenage au secours de Tom — La conviction de Fontanier est faite — L'énigme du perroquet vert.

Le *Fury* entra dans le port de Boulogne-sur-Mer vers une heure. Durant la traversée, les sbires de Taylor ne s'étaient pas manifestés. Mais, lorsque Tom débarqua avec les premiers passagers et se dirigea vers le bureau de la police et de la douane, de l'autre côté du quai, où une file d'attente s'était déjà constituée devant les guichets des visas sous l'œil vigilant de gendarmes embicornés, bousculant au passage quelques voyageurs, ils le suivirent et vinrent se placer non loin derrière lui.

— Destination ? interrogeait, bougon, un préposé.

— *Excuse me, I don't understand,* s'affolait, poli, le voyageur anglais questionné.

Le fonctionnaire, l'air excédé, prit à témoin un de ses collègues.

— Ça vient en France, ça ne parle pas le français !

La cérémonie risquait d'être longue. La correspondance pour Paris était dans trois quarts d'heure. Tentant sa chance, Waghorn, sacoches sur l'épaule, quitta la file d'attente et se dirigea vers un brigadier qui, plastronnant, divertissait ses subordonnés aux dépens des nouveaux arrivants.

— Regardez-moi celui-là avec son pantalon à carreaux ! C'est carnaval !

Voyant Tom approcher, le brigadier fronça le sourcil.

— Cornegidouille, que veut-il, celui-là ? Dans le rang, l'ami, lui lança-t-il.

Waghorn, sans se démonter, s'inclina très respectueusement et énonça :

— Je suis, monsieur l'officier, votre très humble, très dévoué, très obéissant serviteur !

La formule eut un effet magique. La moustache du brigadier frissonna d'aise, son visage revêche s'épanouit tout à coup.

— Il est correct, ce garçon ! s'exclama-t-il, l'air étonné.

Un gendarme approuva.

— Il vous a parlé respectueusement, Chef, y a pas à dire.

— Eh bien, l'ami, je t'écoute, admit le brigadier, campé sur ses deux jambes, tournicotant d'un doigt sa moustache en crocs, le sourcil arqué.

Waghorn expliqua qu'il était en transit. Il comptait gagner Marseille et, là, embarquer vers l'Orient. Avait-il besoin de faire viser son passeport ? Il souhaitait ne pas manquer la correspondance pour Paris, ce qui le retarderait. Sans hésiter, énumérant une suite d'articles, de paragraphes, de lois et décrets, le brigadier conclut par l'affirmative.

— Il faut un visa, aussi vrai que je m'appelle Chefdor, Jules, Emile, Joseph du nom de mes trois grands-pères...

Les gendarmes s'esclaffèrent.

— Et, où allez-vous, comme ça, jeune homme ? l'interrogea-t-il.

— Aux Indes, monsieur l'officier.

— Par Marseille ? C'est curieux. Je me serais plutôt embarqué à Lorient ou à Brest. Enfin, ce sont vos affaires... La géographie n'est pas mon fort.

Le brigadier, désignant Waghorn d'un air protecteur, ordonna à un gendarme de s'occuper des formalités. Il avertit cependant Tom. Il y avait eu des troubles en ville. Il pourrait y avoir du retard dans le service des diligences.

Son passeport visé, Tom s'inclina profondément en remerciant le gradé. Le brigadier porta un doigt à la hauteur de son bicorne.

— A votre service, jeune homme !

Le voyant partir, les deux Siciliens qui avaient suivi la scène, décontenancés, s'avancèrent à leur tour, chapeaux bas, vers Chefdor. Invoquant la Madone, ils implorèrent le gendarme de les aider. Ils étaient très pressés. Le brigadier se redressa, impatienté.

— Tiens, tiens, vous n'iriez pas aux Indes par hasard ?

Giuseppe et Bartoldo s'épanouirent.

— *Si, signore,* justement, vous avez deviné, répondirent-ils en chœur, tournant leur couvre-chef entre leurs doigts grassouillets.

— Et par Marseille, sans doute ?

Ils firent signe, plus timidement, qu’en effet...

Le brigadier rugit.

— Foutez de moi ? Il faudra trouver autre chose ; les Indes par Marseille, cette blague, on me l’a déjà faite ! Une fois passe encore ; le brigadier Chefdor est bon garçon ; deux fois, c’en est trop ; rompez et sans traîner, saperlipopette !

Tom, qui s’était arrêté à la douane, eut le temps de voir les deux sbires, penauds, regagner la file d’attente. Les voitures pour Paris se prenaient à l’ « Hôtel de Londres », place de France. Il quitta le port.

Une atmosphère d’insurrection régnait dans la ville. Les rues étaient désertes. Les boutiques étaient closes. Des devantures défoncées, des restes calcinés, des pavés arrachés, indiquaient que des affrontements avaient eu lieu. Des gendarmes patrouillaient, signalés de loin par le tintement des fers de leurs chevaux. Les rares passants, ouvriers en blouse et casquette, bourgeois en haut-de-forme et redingote, pressaient le pas, marchant droit devant eux, la tête dans les épaules.

Soudain, dans le silence pesant qui régnait, s’élevèrent les implorants accents d’un cantique repris en chœur. Une procession déboucha au coin d’une rue. Derrière une ligne de soldats, une théorie d’enfants de chœur de toutes tailles et de tous âges, robe rouge et surplis blancs, chantaient, mains jointes, entourant un crucifix d’argent que brandissait le plus grand d’entre eux ; ils étaient suivis de diacres et de sous-diacres, qui balançaient des encensoirs au bout de leurs chaînes d’où s’élevaient des volutes parfumées d’encens, ouvrant la voie aux prêtres, revêtus de riche chasuble et de chape brodée, porteurs du Saint-Sacrement dans son ostensoir rayonnant comme un soleil d’or. Les fidèles, hommes, femmes et enfants, autour des bannières aux couleurs de leurs paroisses et de leurs confréries, se pressaient graves et recueillis.

Venez Français ! Le Dieu dont la puissance
Fait triompher et le trône et la foi,
Veut aujourd’hui qu’on chante dans la France :
Gloire au Très-Haut, vive notre bon roi,
Vive la France, vive le roi !
Toujours en France, les Bourbons et la foi.

Le cortège passé, Tom se pressa vers la place de France. Mais lorsqu'il y arriva, il n'y avait devant l'hôtel ni la fièvre qui accompagnait le départ des diligences, ni même une seule voiture ; quelques voyageurs, avec leurs bagages, conversaient, l'air morne. Un avis collé sur la porte de l'établissement l'instruisit de la fâcheuse nouvelle : le service était suspendu jusqu'à nouvel ordre.

— Peut-on louer un cheval ? interrogea Tom à la cantonade.

— Pas de montures, assura un voyageur dépité, repartant, suivi de son domestique qui poussait ses bagages dans une brouette.

— « Mon royaume pour un cheval », marmonna Tom.

Fâché de ce contretemps, il pénétra dans l'hôtel.

Des voyageurs emplissaient une grande salle enfumée. Certains dormaient sur leur siège. D'autres, maussades et désœuvrés, buvaient en jouant aux cartes ou aux dominos. L'hôtelier courait en tous sens, harcelé de commandes et d'appels.

— Aubergiste, s'il vous plaît ! l'interpella Tom.

— On vient ! fit-il connaître, filant en direction opposée.

C'était un petit homme rond au visage rose et au crâne dégarni. Il réapparut, s'essuyant le front avec un coin de son tablier blanc qui lui tombait jusqu'aux pieds.

— Ah ! mon pauvre monsieur, quelle histoire ! Ils ne sont pas raisonnables. Ils veulent tout, tous en même temps. Ils se fâchent si l'on n'est pas là assez vite.

Il parlait, précipitamment, sans s'interrompre.

— Monsieur est anglais aussi, sans doute, comme beaucoup de ces messieurs. Certains sont très corrects. Mais d'autres fort exigeants. Ils se plaignent de tout : des lieux, du service, de la qualité des plats, même s'ils en redemandent. Voyez ces deux messieurs, ils m'appellent pour la troisième fois, comme si je n'avais à m'occuper que d'eux.

Déjà il repartait. Waghorn tenta de le retenir.

— Je souhaiterais seulement savoir...

— Je reviens, je reviens, assura l'aubergiste.

Dans un coin de la salle, un client, le sourcil épais, la figure rouge saumon, le cou étranglé dans sa cravate avec un nœud immense qui débordait le gilet des deux côtés, proféra avec la fureur d'un homme exaspéré :

— O ! O !

Chacun se tourna vivement, pensant, à voir la figure et les gestes du voyageur, qu'il éprouvait un violent malaise. L'aubergiste, sans s'émouvoir, apporta une bouillotte.

— Voilà, colonel, voilà !

Ainsi que l'observait Thackeray, témoin d'une même scène, l'Anglais croyait sans doute que O ! voulait dire en français eau bouillante.

L'aubergiste, de retour, se plaignit d'héberger trois voyageurs par lit et avertit Tom qu'il ne pourrait lui proposer, pour tout gîte, que des bottes de paille, et le couvert, s'il trouvait une place assise dans la salle. Waghorn ne souhaitait pas s'attarder à Boulogne.

— Où pourrais-je trouver un cheval ? lui demanda-t-il.

A nouveau, appelé ailleurs, l'aubergiste tourna les talons.

Waghorn, désespérant d'obtenir de lui le moindre renseignement, s'apprêtait à quitter les lieux lorsque un homme, l'air jovial, l'aborda.

— Le père Duchesne est déchaîné aujourd'hui, plaisanta-t-il, désignant l'hôte.

Le chapeau en arrière, le gilet ouvert, il tendit à Tom une main molle, blanche et potelée.

— Je me présente : Félix Bothorel, commis voyageur ou, comme on dit maintenant, voyageur de commerce, cela fait plus moderne : montres de gousset, tabatières, cartes à jouer, articles de Paris, mais, aussi, dentelles d'Arras, de Tournai et, ajouta-t-il, s'accompagnant d'un clin d'œil, dessous féminins !

Il se mit à rire très fort. Tom se tourna, surpris.

— Ne voudrait-on pas vous loger ? l'interrogea le voyageur de commerce.

Waghorn lui indiqua qu'il aurait besoin d'un cheval pour se rendre à Paris plutôt que d'un lit.

— A Paris ! Ah, je vous comprends ! s'esclaffa l'homme. Paris !... Quelle ville ! Il y a de quoi faire, je vous assure ! Tenez parfois, je me dis, tellement on s'y amuse : « Félix, heureusement, tu n'y vis pas, tu deviendrais fainéant. »

Il commença à évoquer, avec un air égrillard, les mille plaisirs offerts par la capitale. Waghorn tenta de ramener la conversation sur le sujet qui l'intéressait, pour l'instant, en priorité : comment se rendre à Paris sans le service des diligences. Bothorel s'enflamma, indigné.

— Ah, ne m’en parlez pas ! C’est la faute de ces canailles qui attaquent les voitures de blé et de farine, pillent les boulangeries. Où va-t-on ! Et pourquoi ne s’en prendraient-ils pas aussi aux vendeurs de montres de gousset, tabatières...

Waghorn l’interrompit :

— Et de dessous féminins !

Bothorel éclata de rire et poussa Tom du coude.

— Ah ! Ah ! Vous êtes un sacré gaillard... L’humour anglais, j’apprécie. Ce n’est pas donné à tout le monde ; moi, si je le comprends, c’est que j’ai un peu ça dans le sang...

Il était né, confia-t-il à Tom, de maman picarde mais de père breton. Bretagne, Grande-Bretagne, il y avait un lien. Tom approuva poliment.

— En somme, vous voudriez vous procurer un cheval ? reprit Bothorel qui fut formel : rien de plus facile !

Le commis voyageur s’étonna que Waghorn ne sût pas que Boulogne était célèbre pour ses élevages de chevaux.

— Belles bêtes, les Boulonnais, du sang vif et le sabot solide, pour la monte comme pour le trait.

Il lui proposa tout de go de l’accompagner chez un marchand, un des mieux pourvus de la région. Tom reprit espoir. Il chargea ses sacoches sur l’épaule et ils partirent à travers la ville.

La tension restait forte. Un attroupement contenu par quelques soldats s’était formé devant une boulangerie. Des voix menaçantes s’élevaient de la foule :

— Accapareur ! Spéculateur ! Du pain !

Un escadron arrivait en renfort. Quelques rues plus loin ils croisèrent un convoi de trois charrettes de gendarmes, qui emmenaient des prisonniers, enchaînés. Tom remarqua l’un d’entre eux, qui paraissait tout jeune. Sur leur passage, un homme, correctement vêtu, tendait son chapeau aux passants qui y jetaient quelques pièces. Bothorel éclaira Tom : c’étaient des bagnards. Une ancienne coutume voulait que des personnes charitables, appartenant à la confrérie des visiteurs de prison, quêtassent pour eux à la traversée des villes et villages. Bothorel rechigna :

— Je n’approuve pas. Donner pour des voleurs ! Jamais ! Qu’ils aillent se faire pendre !

Voyant Tom verser son obole, il se résigna à lâcher un centime.

— Nous y sommes, indiqua bientôt Bothorel.

Sur un mur, on lisait en effet en grandes lettres peintes au goudron : *Marchand de chevaux du Boulonnais et de toutes autres races, pour la monte comme pour le trait. Etalons et pouliches.* Ils pénétrèrent par une porte cochère surmontée d'une tête de cheval dans une cour circulaire entourée d'écuries aux portes toutes closes. Un maréchal-ferrant referrait un cheval sous l'œil attentif de deux gendarmes.

Bothorel prit la parole pour indiquer avec autorité la raison de leur visite :

— Monsieur est anglais, il souhaite acquérir un cheval et un bon.

Le forgeron faillit en laisser tomber de surprise son marteau. Ne savait-il donc pas que toutes les montures avaient été réquisitionnées pour la troupe ? Il leur montra les stalles vides. Il n'était même plus approvisionné. Dans les campagnes, les éleveurs préféraient garder leurs bêtes chez eux. Et même, ils les cachaient.

— Mais, c'est contrariant, protesta Bothorel, qui, se tournant vers les gendarmes, demanda si cela allait durer encore lonqtemps.

— Ça se pourrait bien, convint un des deux militaires, l'air entendu. L'autre approuva.

Tom, déçu, envisageait de quitter la ville à pied mais Bothorel lui fit une nouvelle proposition avec la même assurance.

— Je connais, dans la ville haute, quelques estaminets que fréquentent des gredins. Voilà des gens qui doivent être fort capables de vous dégoter un cheval. De plus, le vin y est bon et il y a là, aussi, quelques bougresses fort appétissantes !

Waghorn décida de tenter cette dernière chance.

Quand ils parvinrent à la citadelle, qui dominait le port, le jour baissait déjà. Une petite pluie fine s'était mise à tomber. Aux abords de la vieille forteresse octogonale, les ruelles tortueuses et sombres étaient bordées de vieilles maisons à colombages qui surplombaient la chaussée. Le vent faisait battre les volets mal arrimés. Les enseignes accrochées au bout de leurs potences, les lanternes, encore éteintes, suspendues au-dessus des pavés inégaux et luisants, se balançaient en grinçant. De faibles lumières éclairaient de pauvres échoppes. Des éclats de voix, des rires gras et prolongés provenaient de tavernes aux allures suspectes. A travers les vitres dépolies et souillées, on devinait des buveurs attablés. Bothorel n'avançait plus que d'un pas hésitant dans ce décor sinistre.

— Il faisait jour quand je suis venu l'autre fois. Peut-être ferions-nous bien de remettre cette visite à demain...

Waghorn fit mine de ne pas entendre et poursuivit son chemin. Il en avait vu d'autres aux escales, de ces quartiers louches, de ces bouges à filles où se retrouvent filous et forbans prêts à plumer les matelots en goguette et à dévaliser les voyageurs imprudents. Bothorel maintenant marchait derrière lui.

— Y sommes-nous bientôt ? lui demanda Tom.

— Voici.

La taverne en question était lugubre. Tom entra le premier dans la salle éclairée par quelques chandelles de suif charbonnantes, à moitié consumées, disposées sur les tables. Un grand feu brûlait dans la cheminée. Dans un coin de la pièce aux poutres noircies, quatre hommes à la mine patibulaire, les seuls clients, dévisagèrent les nouveaux arrivants. Bothorel, tremblant, n'osait regarder. Ils s'attablèrent près de l'âtre.

Le tavernier, torchon sous le bras, se plantant devant eux, s'enquit de leur désir.

— J'ai les meilleurs vins, messeigneurs, assura-t-il, un régal pour le palais et du bien-être pour tout le corps.

Ils commandèrent un pichet.

— On m'a dit que je pourrais trouver ici des vendeurs de chevaux. En connaîtriez-vous ? interrogea Waghorn.

Le bonhomme blêmit et, se mettant à essuyer la table avec vivacité, se pencha vers Tom.

— Non, non, je ne vous conseille pas de chercher cela ici..., souffla-t-il à voix basse, vous ne trouveriez que des ennuis...

— Ah ! On m'avait dit...

— Je vous assure, vraiment, je vous assure ! n'insistez pas !

Waghorn fit mine de se résigner.

— Bon, n'en parlons plus !

— Partons, si vous voulez, proposa Bothorel qui jeta vers les clients des regards inquiets.

Mais Tom, que la frayeur même du tenancier avait rendu plus confiant dans la possibilité d'une tractation, protesta.

— Ne m'avez-vous pas parlé de bons vins et de jolies filles ? lui demanda-t-il, alors, à nous la fête !

Le tavernier apporta un pichet. Au troisième verre, Bothorel avait retrouvé tout son aplomb. Il se mit à conter la bataille du Trocadéro contre les Espagnols à laquelle il prétendait avoir participé six ans plus tôt.

— ... Mais, à peine avait-il sorti son pistolet, clama-t-il, parlant fort et mimant les scènes qu'il décrivait, je lui coupai le bras d'un terrible coup de sabre ; emporté par l'élan, mon cheval présenta son poitrail devant la bouche du canon. Je donnai de l'éperon. La bête fit un écart fulgurant ; le boulet tiré à bout portant arracha mon épaulette droite. L'odeur de la poudre nous donna des ailes. Je chargeai la batterie ; les artilleurs, surpris de tant d'audace, ils étaient bien quinze, abandonnèrent le canon, je les poursuivis et je les hachai menu.

On entendit quelques ricanements dans le fond de la taverne. La porte du cabaret s'ouvrit. Deux filles apparurent, blondes et roses.

— Après la guerre, voici l'amour, le repos du guerrier, lança le voyageur de commerce émoustillé, par ici, mes belles !

Il se leva et, frétillant, invita les demoiselles à s'asseoir à leur table. Elles acceptèrent sans manière, souriantes, et commandèrent, à l'invitation de Tom, un poiré et un sirop de framboise. L'une se nommait Rose-Marie, l'autre Mathurine.

De l'autre côté de la salle, une voix rauque se fit entendre.

— A boire, tavernier !

Les visages des deux filles se figèrent. Le bonhomme s'était précipité.

— Ils sont encore là ! souffla Mathurine, craintive, à Rose-Marie.

Waghorn, intéressé, demanda qui ils étaient.

— Ce ne sont pas là de bonnes gens, murmura Rose-Marie.

— Ne vous inquiétez pas ! lança Bothorel, fanfaronnant, grisé par le vin, vous ne craignez rien, nous sommes là pour vous protéger. Avant qu'on touche à un cheveu de vos jolies personnes, il faudra passer sur mon corps ! Et, croyez-moi, lorsque l'on a participé à la prise de Cadix, plus rien ne vous fait peur !

Les filles, affolées, lui firent discrètement signe de baisser le ton.

— Ce n'est pas à nous qu'ils s'en prendraient, mais à vous, affirma Rose-Marie qui s'expliqua.

Ces individus, elles en étaient certaines, détroussaient les voyageurs. La veille au soir, un homme s'était arrêté ici même. L'imprudent avait laissé paraître une bourse bien pleine. Sous prétexte de lui proposer une affaire, ils l'avaient entraîné dehors. Ils étaient revenus peu après, de l'argent plein les

poches et, ce matin, on avait retrouvé sur la grève le cadavre d'un homme dans un sac. « Ce serait l'imprudent voyageur », acheva Rose-Marie.

Bothorel avait changé de couleur. Il n'osait plus se retourner. A cet instant, sortant de la pénombre, les quatre hommes approchèrent d'un pas lent et assuré, le visage grimaçant d'un sourire sardonique. Ils portaient, en évidence à leurs ceinturons, des poignards. Ils entourèrent Waghorn.

— L'Anglais, il paraît que tu as besoin d'un cheval, j'ai ce qu'il te faut, l'interpella l'un d'eux, qui devait être le chef.

— Cela pourrait m'intéresser, en effet, confirma tranquillement Tom.

Bothorel, essuyant de son mouchoir son front ruisselant de sueur, intervint.

— Non, messieurs, c'est une erreur, nous prendrons la diligence demain pas besoin de cheval !

Le même le coupa.

— Toi, Trocadéro, ferme-la. C'est avec monsieur que l'on a affaire.

Rose-Marie et Mathurine se levèrent et quittèrent la table, toutes tremblantes. L'autre s'adressa à nouveau à Tom, adoptant un ton faussement posé.

— Avant de discuter, il faut qu'on sache si tu es un client sérieux, l'Anglais, tu comprends, si tu as, comme on dit, du répondant...

— Du répondant, qu'est-ce que c'est ? interrogea Tom.

— Des louis ou des sterlings, de l'or, si tu préfères,... enfin de quoi payer, expliqua-t-il, s'impatientant.

— Ne vous inquiétez pas, assura Tom ; si vous m'amenez un cheval, je vous le paierai comptant.

Les quatre hommes firent un pas en avant, serrant de plus près Waghorn, portant la main à leurs couteaux.

— On s'est mal compris ; nous, on ne croit que ce que l'on voit, montre ce que tu as !

Les filles reculèrent jusqu'à la porte et sortirent précipitamment. Bothorel, blafard, s'était éloigné de la table et les imita. Le tavernier, réfugié dans un coin de son estaminet, n'osait plus bouger.

— Bon, si vous voulez, fit mine d'accepter Tom, se penchant pour se saisir de sa sacoche à ses pieds. Se levant d'un bond, il tournoya sur lui-même, son bagage à la main, bouscula ses adversaires surpris et, rompant l'encerclement, sauta sur une table. Ses assaillants s'avancèrent vers lui pointant leurs couteaux. D'un coup de botte, il fit voler le poignard du plus

proche, écrasa le visage d'un autre d'un coup de sacoche et, s'élançant entre les deux autres, parvint à gagner l'âtre où il se saisit d'un tisonnier. La partie était plus égale. Ses adversaires s'immobilisèrent.

— Ton argent ! ordonna l'homme à la voix rauque, le menaçant d'un pistolet.

Se rendre, rentrer piteusement à Chatham, jamais !

— Ton argent, répéta l'autre.

Une décharge assourdissante retentit entre les quatre murs de la taverne. Tom, instinctivement, avait fermé les yeux. Il fut surpris de ne pas avoir ressenti le choc de la balle. Devant lui, l'homme au pistolet, grimaçant, tenait sa main ensanglantée. Les autres avaient levé les bras. Ebahis, ils regardaient en direction de la porte. Une arme encore fumante dans une main, l'œil sévère, le brigadier Chefdor les tenait en respect avec un deuxième pistolet. Des gendarmes l'entouraient, fusils baïonnettes aux canons. Rose-Marie entra tout essoufflée, le visage défait. Elle se précipita vers Tom.

— Vous n'avez rien ? s'inquiéta-t-elle.

Le chef de la bande, dans un sursaut de rage, souleva son pistolet en direction du brigadier. Chefdor resta impassible.

— Attention, brigadier ! s'écria un gendarme qui épaula.

Chefdor, levant le bras, lui fit signe d'abaisser son fusil.

— Brindorge, ne fais pas l'idiot ! cria-t-il au bandit. Tu as joué, tu as perdu. Lâche cette arme.

Glissant ses pistolets dans son ceinturon, il avança vers le hors-la-loi la main ouverte.

— Donne-moi ça !

L'autre visa le cœur. Un silence de mort régnait dans la taverne. Les deux hommes se mesurèrent un instant du regard. Brindorge laissa choir son arme.

— A la bonne heure ! s'écria Chefdor, allez ouste, emmenez-moi ce gibier de potence !

Il se tourna alors vers Tom.

— Eh bien, jeune homme, je vous croyais pressé ! Que faites-vous là-haut perché ? Vous cherchez un raccourci ?

Waghorn voulut s'expliquer. Il n'avait pas trouvé de cheval... le brigadier, caressant sa moustache, regardant Rose-Marie l'œil en coin, le coupa d'un air entendu.

— Inutile, j’ai compris, vous avez voulu vérifier si toutes les Françaises étaient rousses ! Cette blonde vous a sauvé la vie !

— Elle a été mon bon ange, mais nous n’aurions rien pu sans votre aide, monsieur l’officier.

— Je vais vous faire un aveu, monsieur l’Anglais ; je ne suis pas officier. Après trente ans de service, je ne suis même pas brigadier-chef. Et je ne le serai jamais. Savez-vous pourquoi ? Mes supérieurs me l’ont très bien expliqué. Parce que mon nom est Chefdor. Cela ferait brigadier-chef Chefdor !

Il éclata d’un rire qui se communiqua à ses subordonnés. Sur ce, il donna l’ordre du repli. Tom, ne sachant comment le remercier de sa prompte et efficace intervention, proposa de trinquer. Il refusa tout net.

— Jamais pendant le service, voir le règlement de la gendarmerie ; sachez, monsieur, que j’ai servi la République, le Directoire, le Consulat, l’Empire, et que je sers aujourd’hui la Monarchie. Les régimes passent. Le règlement reste. C’est ma bible.

Il s’arrêta sur le pas de la porte, claqua des talons et salua.

— Bon voyage, l’ami !

Bothorel avait disparu. Mathurine n’était pas revenue. Tom restait seul avec Rose-Marie. Le tavernier, encore tout affolé, insista pour qu’ils acceptent un verre de sa meilleure eau-de-vie de cidre.

Tom s’était tiré d’une mauvaise situation grâce à la présence d’esprit de Rose-Marie mais il se retrouvait à une heure tardive sans plus de moyen de quitter la ville. Le logement de Rose-Marie était proche. Elle lui offrit l’hospitalité.

Quelques rares lanternes, diffusant une pâle et vacillante lumière, éclairaient les petites rues tortueuses de la Citadelle endormie. Ils entendirent des pas résonner derrière eux. Les ombres projetées de deux hommes, lorsqu’ils se retournèrent, disparurent. Ils parvinrent devant la vieille maison à colombage, étroite et toute en hauteur, où habitait Rose-Marie. Des bougeoirs de cuivre étaient déposés au pied de l’escalier en colimaçon.

— J’ai une idée, annonça, au troisième palier, Rose-Marie à qui Tom avait expliqué son souci.

Sa chambre, sous les toits, était petite et coquette. Les murs s’égayaient d’une tapisserie aux arabesques colorées. Un christ argenté, crucifié sur

fond de velours vert, veillait au-dessus du lit en cuivre, recouvert d'un édredon ventru. Une commode servait aussi, avec son miroire basculant, de coiffeuse. Plusieurs images pieuses de Vierge à l'Enfant ornaient le pourtour de la glace. Un vase garni de fleurs était disposé sur la table encadrée de deux chaises. Des rideaux de cretonne unie agrémentaient la fenêtre mansardée.

Retirant son bonnet et sa pèlerine, Rose-Marie expliqua à Tom qu'elle partait le lendemain, à la première heure, à bord de la voiture d'un de ses amis, colporteur ; elle se rendait, comme chaque semaine, à Hardelot, à quelques kilomètres de Boulogne, chez son frère, fermier. Il avait un cheval. Si les travaux de la terre le permettaient, peut-être pourrait-il le lui prêter.

Aussi incertaine que fût cette solution, Tom n'avait pas le choix. Il accepta avec reconnaissance.

Elle défit ses nattes ; ses cheveux or roulèrent sur ses épaules. Elle acheva de se dévêtir, laissant tomber sa robe, ses deux jupons à ses pieds, dénudant ses formes généreuses et sa peau nacrée, sans gêne ni apprêt. Elle passa une large chemise de nuit à l'aspect soyeux et se glissa dans le lit où Tom la rejoignit bientôt, rendant grâce à la femme qui recueille le voyageur égaré.

La chandelle n'était pas encore consumée jusqu'au bout, lorsque provint de la rue le bruit de pas précipités, de cliquetis d'armes, de voix hurlant des ordres. Tom se précipita à la fenêtre. Les façades des maisons étaient illuminées. Des soldats, des gendarmes, des policiers en civil, s'éclairant de torches, fouillaient chaque recoin. En face, des bonnes gens, dérangés dans leur sommeil, regardaient derrière leurs rideaux, en chemise et bonnet de nuit.

— Que se passe-t-il ? interrogea une voix.

— Des forçats se sont évadés, répondit un militaire qui recommanda de n'ouvrir à personne.

Soudain, bondissant de l'encoignure d'une porte, un homme bouscula deux soldats et détala.

— Halte ! Halte ! crièrent les militaires en guise de sommations.

Ils épaulèrent. Plusieurs coups de feu claquèrent, résonnant sinistrement dans les rues étroites de la citadelle. Des cris, des appels se firent entendre. Quelques instants plus tard, les soldats repassaient, portant le corps d'un homme d'un certain âge suspendu par les pieds et les mains. Un gradé s'avança.

— Pour lui, c'est fini, dit un des soldats.

— Il faut retrouver l'autre maintenant, ordonna le gradé.

Rose-Marie appela Tom à voix basse. Elle avait entendu des pas, puis un râle, derrière la porte. Tom tendit l'oreille. C'était la respiration rapide et forte d'un homme à bout de souffle. Il enfila son pantalon et prit un pistolet dans sa sacoche. Rose-Marie fit jouer la serrure et entrouvrit la porte précautionneusement. Sur le palier, un homme jeune, vingt ans peut-être, était assis, le dos appuyé au mur, haletant, épuisé. Ils approchèrent, le bougeoir à la main. Il les regarda, immobile, muet. Tom crut reconnaître le jeune bagnard vu l'après-midi. Des bruits de bottes résonnèrent dans l'escalier. On frappait aux portes. Les soldats fouillaient chaque maison. L'inconnu ferma les yeux. De ses paupières, s'échappèrent des larmes qui roulèrent sur ses joues. Rose-Marie s'avança vers le jeune homme.

— Aide-moi ! ordonna-t-elle à Tom.

Le risque était grand. Dans tous les pays du monde, qui donne asile à un forçat est bon pour le bagne. Tom admira qu'elle n'eût même pas hésité. Ils l'aidèrent à se relever et le poussèrent dans la chambre. Il était temps. La porte fut bientôt ébranlée de coups impératifs.

— Ouvrez ! Ordre du roi !

Ils prononçaient « roué ».

Tom répondit d'une voix ensommeillée. L'ordre fut réitéré. Il ouvrit, se présentant à moitié nu, grognant et bâillant. La chandelle était éteinte, la chambre plongée dans l'obscurité. Une lanterne l'éblouit. Les militaires, s'excusant, expliquèrent qu'ils avaient reçu l'ordre de fouiller la maison, à la recherche d'un forçat évadé.

— Il n'est pas ici ! cria Rose-Marie du fond de son lit.

— On n'a rien vu, assura Tom.

— C'est un ordre, répéta le militaire.

Waghorn s'effaça. Ils entrèrent à quatre, promenèrent leur lanterne sous le lit, ouvrirent la fenêtre, examinèrent les gouttières et le toit. Une trappe au plafond les intrigua.

— Faut voir, estima un caporal. Où ça mène ? interrogea-t-il.

— A un grenier vide, assura Rose-Marie, la voix légèrement voilée.

— Faut voir, confirma le gradé.

Monté sur les épaules d'un de ses camarades, un militaire souleva la trappe avec précaution.

— Prends garde, il est peut-être armé. Fais d’abord les sommations, lui conseilla-t-on.

— Sors de là, tu es pris ! s’écria le militaire.

Rien ne bougea. Il leva son shako par l’ouverture. Sans résultat. On lui passa la lanterne. Il entra jusqu’à mi-corps.

— C’est vide, annonça-t-il.

Ils ressortirent. Lorsque Tom se fut assuré qu’ils avaient quitté la maison, il ralluma la chandelle et souleva l’édredon. Le jeune homme était allongé au milieu du lit aux côtés de Rose-Marie.

— C’est moi qu’ils cherchent, confirma le jeune homme, se relevant, je ne sais comment vous remercier.

Il s’avança vers la porte.

— Je ne veux pas, dit-il, vous faire courir plus de risques. Je souhaite que l’avenir me permette de vous prouver que j’étais digne de la chance que vous m’avez donnée.

Mais à peine debout, il s’affala, pris de malaise. Ils l’assirent sur une chaise et lui firent boire un verre d’eau-de-vie de cidre. Il reprit peu à peu ses esprits.

— Partir maintenant ne serait pas prudent, ni pour vous ni pour nous, lui assura Waghorn.

Les militaires et policiers poursuivaient dans les rues voisines leur chasse à l’homme. Il devait attendre qu’ils eussent abandonné les recherches dans le quartier. Waghorn, qui observait derrière le rideau leurs va-et-vient, sursauta.

— Que font-ils là, ceux-là !

Il avait reconnu les deux sbires de Taylor qui remontaient la rue. Ils se dirigèrent presque directement vers la maison de Rose-Marie.

— Ils arrivent bien !

Ils avaient dû le chercher à travers la ville et le tavernier leur aurait donné l’adresse de la jeune fille.

— Qu’y a-t-il ? s’inquiéta Rose-Marie.

— Deux bonshommes qui me suivent et que je ne veux pas voir.

Giuseppe et Bartoldo s’arrêtèrent devant la porte, hésitèrent, puis entrèrent.

— Grand Dieu, ils montent !

Il n’y avait pas une minute à perdre.

— Monsieur, déclara Waghorn, s’adressant au forçat, vous n’aurez pas eu à attendre longtemps pour me rendre à votre tour un grand service. Déshabillez-vous !

Comme son injonction avait saisi d’étonnement Rose-Marie et le jeune homme qui hésitait :

— Vite, monsieur, ils arrivent ! répéta Waghorn.

On entendait dans l’escalier les pas lourds des deux Siciliens. Tom expliqua au forçat, qui se dévêtissait, et à Rose-Marie ce qu’ils devraient faire. Il souffla la chandelle.

Les sbires de Taylor étaient derrière la porte. Ils frappèrent plusieurs coups vigoureux. Dans la pénombre, le jeune homme répondit par un grognement tandis que Rose-Marie protestait :

— Encore !

Waghorn se tenait près du forçat, brandissant une chaise, prêt à frapper. Le jeune homme en chemise et bonnet de nuit ouvrit.

Giuseppe et Bartoldo, un pistolet d’une main, un bougeoir de l’autre, le fixèrent, écarquillant les yeux de surprise.

— Que voulez-vous ? Ce n’est pas une heure pour se présenter chez les gens, gronda le forçat.

— *Ma que,* imbécile, ce n’est pas lui, éclata Giuseppe.

— Nous ne sommes pas chez la signora Rosé-Maria ? demanda l’autre.

— Rosé-Maria ? Connais pas ! s’exclama furieux le jeune homme.

Les deux Siciliens battirent en retraite, bafouillant :

— C’est ouné erreur, excousez...

Le jeune homme claqua la porte. Les deux hommes redescendirent en s’injuriant. Des protestations s’élevèrent à leur passage et, au moment où ils ressortaient, pour la plus grande joie de Tom, pots de chambre et seaux d’eau se déversèrent sur leurs têtes.

Bien que tout danger parût s’éloigner, ils préférèrent rester sur leurs gardes et décidèrent de ne pas s’abandonner au sommeil. Le jeune homme leur demanda alors comme une grâce de lui permettre de leur exposer, en témoignage de sa gratitude et de sa confiance, toute la vérité sur les tristes circonstances qui l’avaient injustement conduit dans les chaînes du bagne dont il s’était échappé afin d’agir pour que justice lui soit rendue.

— Un grand nombre de romans, de pièces de théâtre, de chansons ont été mis en scène tout le long de notre siècle, observa Mr. Pentwick, sur le

drame vécu par les victimes d'erreur judiciaire et leur combat pour faire triompher, en dépit de tout, la vérité. Ce thème n'a plus, semble-t-il, la faveur du public.

— Peut-être est-ce parce que les erreurs judiciaires sont moins nombreuses, suggérai-je, grâce à la rigueur scientifique des enquêtes sur lesquelles se fondent les jugements. Voyez Mr. Sherlock Holmes. Mais, ajoutai-je, c'est peut-être aussi parce que le public est las de ces œuvres d'une imagination débridée qui ne rendent pas assez compte de la réalité.

Mr. Pentwick m'assura alors que ce reproche ne pourrait être fait au récit que j'allais entendre, aussi étonnant qu'il pût me paraître ; il remarqua que l'invraisemblance des faits, impossible à inventer, était parfois le meilleur gage de leur authenticité.

— J'en convins.

LE RÉCIT DU FORÇAT

Tout avait commencé comme un conte de fées : il était une fois en Bourgogne, un comte amoureux d'une lingère. Il se nommait Précomtal. Il était veuf et n'avait pas de descendance. Elle s'appelait Prudence. Elle était servante au château. C'était une fille d'une très grande beauté et de beaucoup de caractère. La différence de leurs conditions avait empêché tout mariage. Ils ne s'en aimèrent pas moins avec passion durant des années. Pour vivre ce secret amour, ils avaient redécouvert toutes les ressources du château en souterrains, doubles cloisons, portes et escaliers dérobés. Ainsi menaient-ils une vie parallèle, secrète, se rejoignant, selon leur désir, à toute heure du jour ou de la nuit. Bien vite, il était né un fils auquel sa mère avait donné son nom : Véran. L'enfant fut élevé au château et, lui aussi, fréquenta ce dédale clandestin qui reliait, pour leur plus grand bonheur, son père et sa mère. Hélas ! Prudence mourut, toute jeune encore, emportée par une phtisie. Véran n'avait que six ans.

Le chagrin du comte de Précomtal fut immense. Ses médecins le pressèrent de s'éloigner du château tout habité du souvenir de son amour. Il partit en voyage, visita l'Amérique et l'Orient. Mais rien ne put lui faire oublier Prudence et sa douleur resta égale. Il sombra dans une profonde mélancolie et mourut à son tour, sans être revenu à Précomtal, sans avoir revu son fils.

L'enfant avait été confié à des parents nourriciers. On avait choisi des cousins de Prudence, espérant que cette parenté serait une garantie de bon traitement. Ces gens étaient pauvres, et vivaient dans une ferme isolée. La garde de quelques « petits Paris », comme étaient nommés les enfants placés en nourrice dans des familles du Morvan par des Parisiens, complétait leurs maigres revenus tirés d'un lopin de terre.

Le comte avait promis à Prudence, sur son lit de mort, de veiller sur Véran et d'assurer son avenir. Dans son testament, il avait reconnu son fils et en avait fait son légataire universel. Mais, souhaitant qu'il ne fût pas privé de la tendre chaleur d'une vie familiale, il recommanda de ne pas séparer Véran de ses cousins avant sa majorité, une substantielle pension leur étant régulièrement versée. Il était prévu qu'il disposerait à vingt et un ans de la fortune et du titre dont il était héritier.

Les parents nourriciers de Véran avaient un fils, Crespin, du même âge que lui. Mis au courant des dispositions testamentaires, une idée diabolique germa dans leurs esprits : substituer Crespin à Véran. Lorsque Maître Marchepied, un notaire ami du comte, chargé de veiller à la bonne application du testament, vint leur rendre sa première visite, ils présentèrent leur fils comme le descendant de Précomtal. Le notaire, qui voyait les deux enfants pour la première fois, ne pouvant soupçonner une telle vilenie, ne se douta de rien. Le sort de Véran était scellé. Crespin fut élevé dans l'idée qu'il était le fils du comte. Ses parents le privilégièrent, l'envoyant dans les meilleures écoles et les meilleurs collèges tandis que son frère de lait, remords vivant, devenait leur souffre-douleur.

Vint le jour fatidique des vingt et un ans. Crespin, impatient de disposer de sa fortune, se présenta chez le notaire, accompagné de ses parents, qui savouraient ce moment venu de récolter la moisson de leur crime. Un fait nouveau, surgissant au dernier instant, bouleversa leurs plans. Mais, une fois encore, pour le malheur de Véran.

Le comte avait joint à son testament une enveloppe cachetée à n'ouvrir que le jour où serait dévolue la succession. Comme s'il avait eu un pressentiment, Précomtal demandait au notaire de vérifier l'identité de son fils par un signe distinctif qu'il portait à la hauteur de l'omoplate gauche. Il s'était souvenu que, tout enfant, Véran, jouant

dans la lingerie du château, s'était brûlé à un fer chaud. Le notaire pria le jeune homme de se plier à ce qui ne pouvait être à ses yeux qu'une formalité. Devant ses parents blêmes, Crespin, qui ne doutait pas être le fils du comte, accepta sans hésiter de se prêter à cette vérification et se dévêtit. Le notaire resta interdit.

— Il n'y a rien ! s'exclama-t-il, cherchant la brûlure à l'endroit indiqué.

Les parents jouèrent la surprise et l'indignation. Mais le notaire, malgré leurs protestations, accompagnées même de quelques menaces, demeura intransigeant. Il ne pourrait donner suite au testament sans que l'affaire de la cicatrice fût éclaircie.

Crespin était décidé à tout faire pour que l'héritage, sur lequel il comptait, lui revint. Ils se présentèrent à nouveau chez l'officier public, accompagnés cette fois de Véran et, sans avoir rien révélé auparavant à leur fils adoptif, devant lui et le notaire éberlués, ils confessèrent leur crime : oui, Véran était bien le fils du comte. Le malheureux, comprit, en un éclair, la machination dont il allait être la victime. C'était déjà trop tard. Avant qu'il n'ait pu réagir, Crespin avait bondi ; armé d'un couteau, il se précipita sur le notaire et le poignarda. Il s'empara de la lettre du comte, seule preuve de la véritable filiation, et la jeta dans le feu qui brûlait dans l'âtre. Lui et ses parents se mirent alors à appeler à l'aide. Clercs et domestiques accoururent. Le calvaire de Véran se poursuivait. Comme dans les plus terribles des cauchemars, il se voyait accusé par ceux qui, malgré tout, restaient pour lui ses parents et son frère, du meurtre du notaire.

La thèse des parents qui simulèrent à partir de cet instant le plus profond désespoir était simple : leur fils Véran, jaloux, n'avait pu supporter de voir son frère de lait bénéficier des faveurs de la fortune. Il avait voulu tuer le fils du comte. Le notaire s'était interposé. Véran l'avait frappé à mort.

Devant tant d'ignominie, Véran n'eut même pas la force de se défendre. Toutes les apparences étaient contre lui. L'opinion publique lui fut d'emblée défavorable. Ses avocats, commis d'office, ne mirent aucun zèle pour tenter de le sauver et lui-même, accablé, resta muet. Il fut condamné à mort. Sans doute au grand regret de sa famille nourricière, qui pensait s'être débarrassée de lui pour toujours,

compte tenu de son jeune âge, la peine fut commuée en travaux forcés à perpétuité.

— Vous l'aurez deviné, je suis Véran, soupira le jeune homme. Durant des mois, au fond de ma cellule, je suis resté amorphe, résigné, hébété, souhaitant mourir. Le contact du monde extérieur, à l'occasion de ce transfert vers le bagne, le grand air, peut-être, m'ont réveillé. J'ai senti revenir en moi le goût de vivre et l'envie de me défendre. Un prisonnier, vieux briscard du bagne, m'a proposé de m'évader avec lui. Sans votre intervention miraculeuse, que je prends pour un signe du ciel, je serais à nouveau entre les mains de mes geôliers, ce que je ne pourrais plus, je crois, souffrir, ou je serais mort comme mon compagnon, ce qui est préférable aux chaînes du bagne. Mon seul désir est que justice me soit rendue et que les coupables soient châtiés. Je ferai tout pour qu'il en soit ainsi.

La sobriété, la retenue de son récit qui ne laissaient pas de doute sur la véracité des faits touchèrent Tom et Rose-Marie, les yeux embués de larmes. Ils s'enquirent de la manière dont Véran comptait faire éclater la vérité. Les plans du jeune homme n'étaient pas encore nettement établis. Avant toute chose, il désirait se rendre en Bourgogne, à Précomtal dans le Morvan, pour retrouver des preuves de sa filiation, réunir des témoignages et, en tout état de cause, mener la vie dure à Crespin.

L'aube pointait. L'heure du départ approchait.

Quitter la ville serait difficile au bagnard. Rose-Marie fit une fois de plus la preuve de sa générosité en l'invitant à partir avec eux. Véran refusa d'abord, pour les trop grands risques qu'il leur ferait encourir. Mais elle insista. Il n'avait pas le choix et mieux valait pour lui, comme pour eux, qu'on ne le retrouvât pas.

Le quartier avait retrouvé son calme. Ils sortirent les bras chargés des paquets que Rose-Marie destinait à sa famille. Le colporteur habitait à deux pas. Il ne faisait pas encore tout à fait jour lorsqu'ils frappèrent à sa porte.

Rose-Marie expliqua la situation avec franchise. Le marchand ambulant grimaça. Mais en définitive il accepta, se souvenant peut-être que lui-même avait connu la prison et qu'il eût aimé rencontrer, s'il lui avait été possible de s'en évader, une main secourable.

La voiture du colporteur, qui avait pu garder son cheval, nécessaire à l'exercice de sa profession, était un camion bâché rappelant les « wagons » des émigrés en route vers le Far West américain. Véran dissimulé à

l'intérieur, entre les paniers de vaisselle et d'ustensiles de cuisine, les coupons de tissus, que le colporteur emportait jusqu'au fond des campagnes, Rose-Marie et Tom prirent place sur la banquette au côté du conducteur.

A la porte sud où ils se présentèrent pour sortir de la ville, des gendarmes contrôlaient les voitures. Une file d'attente s'était constituée. Il n'y avait pas moyen d'y échapper. Lorsque leur tour vint, le colporteur, aux allures de saltimbanque, engoncé dans sa houppelande bleue, un feutre cabossé sur la tête, sauta à terre et souleva avec assurance la bâche qui fermait la carriole à l'arrière.

— Ces messieurs désirent-ils monter leur ménage ? plaisanta-t-il sans succès.

Un gendarme grimpa dans la voiture qu'il se mit à fouiller avec soin.

Rose-Marie et Tom retenaient leurs souffles. Le gendarme sauta à terre.

— C'est bon, dit-il, vous pouvez passer.

Ils sortirent de la ville au pas. Mais ils n'avaient pas fait cent mètres, que des cris retentirent derrière eux :

— Halte ! Halte !

Un gendarme monté s'était lancé à leur poursuite. Le colporteur hésita. Fallait-il fuir au galop ? Il renonça. Cela ne servirait à rien. Ils seraient rattrapés. Il s'arrêta. Le militaire s'immobilisa à leur hauteur :

— Et alors ? interrogea-t-il, impassible.

Le colporteur restait pantois et muet. Le gendarme, triomphant, brandit le fouet. Il était tombé tout à l'heure de la voiture lorsqu'il était descendu. Ils dissimulèrent leur soulagement avec peine. Le colporteur remercia le cavalier. Mais Tom et Rose-Marie reprirent en chœur, avec une insistance si marquée qu'elle aurait pu paraître suspecte. Ils s'éloignèrent cette fois rapidement, tremblants d'émotion, et ne se sentirent tout à fait rassurés qu'hors de la vue de tout bicorne. Il leur fallut chacun une bonne gorgée d'eau-de-vie pour se remettre d'aplomb.

La route, courant le long des falaises, surplombait la mer, puis s'enfonçait dans la forêt d'Hardelot. Le colporteur arrêta la voiture dans un chemin de terre désert. Véran sortit de sa cachette. En coupant à travers bois, en évitant les routes, le forçat pourrait quitter la région sans faire de mauvaises rencontres. Véran leur exprima à nouveau toute sa reconnaissance et émit le vœu de pouvoir, un jour, les recevoir en

Bourgogne, en homme libre. Ils lui souhaitèrent bonne chance. Il disparut dans les taillis, et eux poursuivirent leur route vers la maison de Jean, le frère de Rose-Marie, qui n'était plus loin.

Contournant le château d'Hardelot dont les tours et l'austère façade guerrière se reflétaient dans les eaux d'un étang, ils s'enfoncèrent dans un chemin creux. La chaumière apparut au milieu des pommiers dans un pré clos d'arbres. Un chien accourut au-devant de la voiture en aboyant et cinq bambins, qui jouaient devant la maison, se précipitèrent.

— Rose-Marie ! Rose-Marie !

Dès qu'elle posa pied à terre, elle fut assaillie par les enfants qui l'étouffèrent de baisers. Jean et son épouse Amélie les invitèrent à entrer. Une forte odeur de soupe aux choux régnait dans la salle commune aux poutres noircies, d'où s'enfuirent des poules caquetantes. Amélie disposa sur la table une miche de pain, un saladier de fromage blanc et un pichet de cidre. Encombrée de paquets, Rose-Marie déballa ses cadeaux de la semaine devant les enfants excités. C'était pour l'un, une paire de sabots neufs, pour l'autre un tablier, pour le troisième, un plumier, et encore une couverture, une écharpe de laine, un bonnet qui protégerait mieux des frimas du proche hiver. Rose-Marie, là-bas fille à matelots, était regardée ici comme la bonne fée, toujours prête à venir en aide.

La jeune fille posa la question du cheval. Le visage de Jean s'allongea :

— Un cheval ? Je ne sais pas si j'aurais ce qu'il faut pour ce monsieur...

Tom pestait. C'était, une fois encore, l'impasse.

— En as-tu besoin ? l'interrogea Rose-Marie.

— C'est pas tant ça, mais...

Il avait l'air ennuyé :

— Mais quoi donc, Jean ? intervint à son tour Amélie.

— C'est qu'il n'y a que le Pavois et la bourrique.

— Eh bien, dit Amélie, montre toujours, monsieur dira.

— Moi, je veux bien, c'est comme monsieur voudra.

Ils se rendirent à l'écurie derrière la maison. C'était un boulonnais, grand comme un cheval de Troie, tout en rondeurs et en muscles.

— Un cheval !

Tom se serait agenouillé, tant il lui semblait beau.

— Magnifique ! se contenta-t-il de s'exclamer.

Le visage de Jean alors s'épanouit.

— Ah ! bon, il vous plaît... C'est que, voyez-vous, je ne pensais pas...

— Eh bien ! vous conviendrait-il ? lui fit confirmer Rose-Marie.

— C'est le plus beau cheval du monde !

Jean se mit à rire, heureux.

— Alors, il est à vous, si cela peut faire votre affaire.

Il assura que c'était avec plaisir qu'il le lui prêtait ; sa seule inquiétude avait été que son cheval ne fût pas digne du cavalier. Ils convinrent que Tom laisserait la bête au premier relais qui disposerait de montures. Il lui ferait savoir le lieu par la poste. Jean refusa tout dédommagement que lui offrait Tom et se déclara trop heureux de rendre service à un ami de Rose-Marie.

Il n'y avait pas non plus de selle. Une couverture en fit office. Vint le moment des adieux. Rose-Marie formula le souhait de revoir Tom un prochain jour. Il le lui promit, serrant une dernière fois dans ses bras cette inconnue au cœur si grand, qui lui avait tant donné en si peu de temps.

Tom partit au galop à travers la campagne. Il lui semblait que, sous les sabots de ce pur-sang au large poitrail et à l'épaisse croupe, la terre tremblait.

Il était tôt encore. La journée s'annonçait belle. Des parfums de paille coupée et de terres retournées par les premiers labours flottaient dans les airs. Ici, il dérangea un couple de lièvres qui s'enfuirent par les sillons rectilignes. Là, c'était une compagnie de perdreaux qui s'envolait lourdement des chaumes, faisant vibrer les airs, puis planant à faible hauteur, disparaissait à la faveur d'une haie. La campagne se peupla.

— Hue ! Ho !

Les ordres des laboureurs à leurs chevaux de trait se faisaient écho. Les bergers rappelaient leurs chiens qui aboyaient à son approche. Les faucheurs se redressaient un instant et aiguisaient leurs outils en le regardant passer.

A un carrefour, Tom hésita sur le chemin à prendre. Un moine encapuchonné se trouvait là, plongé dans son livre de prières, agenouillé au pied de la croix sur les marches d'un calvaire.

— La route de Longvilliers, mon père, s'il vous plaît ? l'interrogea-t-il, non sans quelques scrupules d'interrompre le religieux dans sa pieuse pratique.

— Longvilliers ? C'est par là, mon fils, tu ne peux te tromper, lui répondit le moine, rejetant en arrière sa capuche et découvrant un crâne

rond largement tonsuré, un visage rose, replet et souriant.

S’étant excusé de l’avoir interrompu et l’ayant remercié, Tom s’éloignait lorsque le moine le rappela et courut vers lui.

— Peux-tu me rendre un service, mon fils ? lui demanda-t-il, salivant, la bouche gourmande et l’œil brillant.

Tom s’y déclara tout disposé.

— En passant devant l’auberge du Moulin, si tu vas à Longvilliers, tu ne peux pas ne pas la voir, appelle la mère Tanguy et annonce-lui, elle comprendra, que le capucin soupera ce soir chez elle, qu’elle me prépare une simple soupe aux choux mais avec un peu de lard et de graisse d’oie, puis du brochet, fait au beurre, une moitié me suffira ; une fricassée de poulet, ensuite, fera l’affaire, moins les ailes que je ne mange pas, et j’achèverais d’un peu de gâteau à la crème, si elle en tient encore ; elle le fait bien. Pour le reste, nous verrons. Te souviendras-tu ?

Tom assura que oui.

— Alors, va, mon fils, va, lui fit signe le moine en le bénissant.

Mais sans doute s’inquiéta-t-il pour la commission car il rappela sa commande, criant de plus en plus fort au fur et à mesure que Tom s’éloignait. L’écho répondait dans la campagne silencieuse et déserte à la litanie joyeuse du moine, dont le fumet, montant vers Dieu, devait agrémenter la prière, comme le volubilis ou le liseron ornent leur tuteur.

— Choux !... brochet !... fricassée !... moins les ailes !... gâteau à la crème !

La commission fut faite à la mère Tanguy.

Le soleil était chaud. Tom avait retiré son lourd manteau de voyage. Il s’enfonça avec délice dans la pénombre apaisante d’une forêt de chênes et de hêtres. Il arrivait à une fourche que n’indiquait pas sa carte, et piétinait lorsque son cheval fit un écart. Une très vieille femme en guenilles, appuyée sur un bâton, sortit d’un fourré, tenant en laisse, au bout d’une ficelle, une poule blanche. Elle jeta sur Tom un regard d’un bleu perçant. Il leva son chapeau et lui demanda la route de Montreull. Elle pointa son bâton dans la bonne direction, lançant d’une petite voix aiguë :

— Prenez garde, bonhomme, ça danse ! Ça danse !

Puis elle se mit à ricaner. Tom n’y prêta pas attention et repartit. Derrière lui, la vieille femme, errant entre les taillis, se mit à chanter tout en frappant les arbres de son bâton et la forêt résonna de sa voix d’une étrange pureté cristalline :

Saute haies, saute buissons
Fais-moi aller où ils sont.

Tom repensait à cette rencontre insolite, respirant l'odeur des champignons qui montait des sous-bois, lorsqu'un sourd craquement se fit entendre. Un coup violent à la tête lui fit perdre connaissance.

Lorsqu'il s'éveilla, il était allongé sur un lit de feuilles. Trois bûcherons, l'air contrit, étaient penchés sur lui. On lui expliqua ce qui s'était passé. Un arbre lui était tombé dessus. Grâce à Dieu, la branche qui l'avait atteint ne l'avait que frôlé. La blessure était sans gravité. Sa monture était indemne. Ils le priaient de les excuser. Les passages n'étaient pas fréquents, ils ne l'avaient ni vu ni entendu venir. La vieille femme apparut à quelques pas. Ils voulurent la chasser.

— Va-t'en ! Va-t'en ! Sorcière ! lancèrent-ils.

Ils la menaçaient du poing. C'était elle qui attirait le malheur, affirmaient-ils.

Il comprenait maintenant. A sa manière, elle l'avait prévenu du danger en le mettant en garde contre les « arbres qui dansaient ». Etait-ce sa faute s'il avait confondu, encore tout absorbé par leur rencontre et distrait par la voix à la pureté cristalline, les coups de bâton donnés par la vieille femme contre les arbres et les derniers coups de hâche des bûcherons avant la chute de l'arbre ?

Trottant à nouveau sous les hautes futaies, Tom se surprit à chantonner :

Saute haies, saute buissons,
Fais-moi aller où ils sont.

Laissant derrière lui la citadelle de Montreuil ombragée de grands arbres, il suivit la vallée marécageuse et boisée de la Canche qu'il quitta pour Ecouires et Boisjean, puis il traversa la vallée de l'Authie. Non loin de Nampont-sur-Saint-Martin, Pavois se mit à boîter. Un de ses sabots s'était déferré. Tom dut continuer à pied jusqu'au village. Des enfants jouaient devant une maison forte retranchée derrière ses douves et ses poternes. Il leur demanda de lui indiquer le maréchal-ferrant. Ne pouvant donner que des explications trop confuses, ils décidèrent de l'y accompagner. Tom traversa le village au milieu d'un cortège d'enfants qui ne le quittèrent plus jusqu'à ce qu'il eût repris sa route.

Il était deux heures de l’après-midi lorsqu’il arriva en vue de Picquigny, petite cité au pied d’un château en ruines, toute ceinturée de murailles. Les trois quarts de la distance jusqu’à Amiens avaient été franchis. Le cheval de Jean était fourbu. Lui-même se sentait affamé. Il se décida à une brève étape.

Entrant dans la ville, il fut frappé d’un singulier contraste. Tout semblait prêt pour une fête. Des arceaux de fleurs décoraient les rues ; des oriflammes, des guirlandes, des tapis, pendaient aux fenêtres, les passants étaient revêtus de costumes anciens aux couleurs vives comme pour un bal costumé. Mais il n’y avait aucun entrain. Tous semblaient abattus, les figures étaient mornes et inquiètes. Passant devant une église, Tom aperçut le chœur illuminé de cierges et il entendit réciter à haute voix des prières.

Un dédale de petites rues le conduisit jusqu’à la place du marché. Laissant son cheval attaché à un anneau, il pénétra dans une auberge et s’installa au milieu des buveurs silencieux et préoccupés. L’hôte approcha, l’air ennuyé :

— Que se passe-t-il donc ? l’interrogea Waghorn, intrigué.

Le visage de l’aubergiste se pétrifia. Il écarquillait les yeux, comme saisi par l’étonnement. Puis, le rose lui montant aux joues, il se mit à sourire largement.

— Répétez !

— Qu’ai-je dit ? demanda Waghorn qui ne comprenait pas. Que se passe-t-il ? dit-il tout naturellement une fois encore.

Les buveurs alentour se mirent à le regarder comme s’ils assistaient à une apparition miraculeuse.

— « Que se passe-t-il ! » répéta l’aubergiste, esquissant un pas de gigue, bras levés. « Que se passe-t-il ! » continuait-il en essayant d’imiter, tout épanoui, l’accent caractéristique de Tom.

Il se précipita sur le pas de la porte et se mit à crier joyeusement :

— Il est là ! Il est arrivé !

Comme s’il s’agissait du Messie.

Un des clients s’approcha, respectueux, son chapeau à la main :

— Monsieur est anglais ? demanda-t-il.

— En effet ! avoua Tom, abasourdi.

Avec un ensemble parfait, se levant soudain, les clients de l’auberge, tournés vers lui, verres et chopes à la main, se mirent à crier avec enthousiasme :

— Vive Edouard ! Vive Edouard !

Leur faisaient écho d'autres cris venus de l'extérieur.

— Vive Edouard !

— Mais, il doit y avoir erreur, tenta d'expliquer Waghorn, de plus en plus éberlué, mon prénom est Thomas... Je m'appelle Thomas Waghorn.

— Vive Edouard ! reprenait tout le monde de plus belle.

La joie était indescriptible.

La foule, qui se pressait à l'entrée de l'auberge, s'entrouvrit.

— Place à monsieur le maire ! criait-on.

Précédé de l'aubergiste en sueur, un honorable vieillard en redingote noire, l'air grave sous sa chevelure blanche, une énorme rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière, s'approcha, chapeau et gants à la main. Avant que Tom, qui souhaitait s'expliquer, n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, le magistrat municipal s'inclina solennellement :

— Monsieur, vous êtes notre bienfaiteur, la paix est sauvée !

Tom, debout, protestait.

— Monsieur, il s'agit d'un invraisemblable quiproquo...

Mais sa voix était couverte par les applaudissements, par les cris de la foule de plus en plus nombreuse des citadins costumés qui se pressaient sur la place. Le bruit assourdissant empêchait tout dialogue. Le maire, souriant, fit signe à Tom de le suivre. On s'écarta respectueusement pour les laisser passer. Lorsqu'ils parurent sur le seuil de l'auberge, les cloches se mirent à sonner à toute volée. Une délégation de personnalités officielles, notables en redingote et haut-de-forme noirs, officiers aux uniformes chamarrés, ecclésiastiques en soutane, attendait sur la place. Ils le saluèrent, aimables, souriants et solennels, tandis que tout autour la foule manifestait sa joie.

On peut dans de telles circonstances s'interroger sur son état de veille ou de sommeil, ou s'inquiéter même de sa santé. Waghorn pensa d'abord à des hallucinations dues à la faiblesse, à une trop grande fatigue, qui disparaîtraient lorsqu'il se serait rassasié et qu'il aurait pris un peu de repos. Il se demanda s'il n'était pas plutôt tout simplement à cheval, en train de dormir et de rêver. Il se regarda et vit qu'il était debout. Il ne put s'empêcher de se pencher sur le côté pour tenter de provoquer une chute qui le réveillerait. Ce fut sans succès : ses jambes le soutinrent. Il se tâta, mais se sentit. Le maire lui cria à l'oreille :

— Vous allez rencontrer Louis XI !

Tom sursauta. Sans s'éveiller.

— Mais, pourrait-on me dire, à la fin, de quoi il s'agit ? se mit-il à hurler, s'impatientant.

Un homme maigre, élancé, sans âge, au visage osseux, blafard, allongé par un front dégarni, vint vers lui. Ses petits yeux brillants, ses lèvres minces exprimaient une sourde passion.

— Excusez mes compatriotes et leurs superstitions d'un autre âge, déclara-t-il d'une voix monocorde. Je me présente : Auguste Barbarin, maître d'école.

Il poursuivit, hachant ses phrases :

— Seul le développement de l'instruction mettra fin à ces manifestations de l'obscurantisme, comme elle débarrassera les esprits de la mainmise de la religion. Avec le retour des Bourbons, nous avons fait un pas en arrière d'un quart de siècle.

Il s'interrompit, regarda autour de lui, en homme traqué, et ajouta, plus près de Tom :

— La République apportera la lumière. Cela ne tardera plus maintenant. Mais, méfiance, la police a partout des oreilles...

Une troupe d'archers à cheval, des hommes d'armes en cotte de mailles, lanciers coiffés d'un casque rond, entrèrent sur la place.

Un cortège se forma. Tom se retrouva en tête des personnalités officielles. Il réitéra sa demande d'explication à l'instituteur resté en sa compagnie.

— Pardonnez-moi, je croyais que l'on vous avait mis au courant, s'étonna Barbarin qui lui dit ce qu'il en était, au milieu des vivats et des tintements de cloches.

C'était une affaire ancienne puisqu'elle remontait à l'an de grâce 943, au jour où Arnoul, comte de Flandre, avait fait assassiner à Picquigny, au cours d'une entrevue, Guillaume Longue-Epée, duc de Normandie. A la suite de ce funeste événement, la ville n'avait cessé, durant plus de cinq siècles, d'être l'enjeu de guerres. En 1475, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, en lutte contre Louis XI, roi de France, avait décidé les Anglais à débarquer en France et, de fait, Edouard IV avait pris pied à Calais, le 5 juillet, avec 14000 archers à cheval, autant d'hommes d'armes, une foule de gens de service. Le Bourguignon lui avait proposé de marcher sur Reims pour se faire sacrer roi de France. Mais avec une habileté consommée, Louis XI était parvenu à convaincre le roi d'Angleterre de renoncer à ce

projet, lui versant 75 000 écus pour le dédommager de ses dépenses et lui promettant 50000 écus par an tant que lui, roi de France, vivrait.

Le traité avait été signé à Picquigny. Edouard IV et Louis XI s'étaient embrassés à travers un treillage de bois disposé au milieu d'un pont enjambant la Somme. La trêve était prévue pour sept ans. Elle avait mis fin à la guerre de Cent Ans. Elle avait permis à Picquigny d'enfin retrouver la paix et, depuis cet heureux jour, tous les sept ans, les habitants de la ville avaient commémoré cette rencontre avec la crainte, s'ils s'interrompaient, de voir la guerre ravager à nouveau leur cité. Ils l'avaient fait quarante-cinq fois jusqu'en 1789. La Révolution, la République, l'Empire avaient suspendu cette cérémonie, qui avait été rétablie après 1815. Comme, selon la coutume, un Anglais devait tenir le rôle d'Edouard, on faisait habituellement venir un acteur du Royal Theater de Londres. Or, sans doute avait-il été retenu, lui, à Boulogne. En tout cas, il n'était pas arrivé. Les habitants de la ville s'étaient affolés. Il avait été décidé que tout Anglais se présentant à Picquigny serait fait roi. Tom fut le premier.

Tandis que le maître d'école parlait, le cortège avait pris de plus en plus d'ampleur. Bannières et oriflammes aux couleurs du roi d'Angleterre, flottaient en tête. Aux fenêtres, tout à l'heure désertes, se pressaient enfants et gentes dames qui jetaient par poignées des pétales dont elles avaient fait provision dans de petites corbeilles d'osier.

Le cortège s'arrêta sur une petite place et de nobles barons, qui jouaient leur rôle avec le plus grand sérieux, agissant avec solennité et déférence, couvrirent les épaules de Tom d'un manteau d'hermine, posèrent sur sa tête une couronne d'or incrustée de pierres précieuses, suspendirent à ses côtés une épée au pommeau d'argent dans son fourreau brodé et cousu de perles, objets dont certains, un peu défraîchis, dataient des premières cérémonies. Transformé en roi, Waghorn fut porté sur le dos d'un cheval magnifiquement harnaché d'une selle de cuir gaufrée d'or jetée sur une pièce de velours rouge et bleu brodée d'or et d'argent. Les hourras reprirent de plus belle.

— Vive Edouard ! Vive Edouard !

Le cortège prit la direction de la Somme.

Sans doute, cette étape n'eût-elle laissé dans l'esprit de Tom qu'un souvenir pittoresque et insolite si, à cette occasion, n'avaient surgi deux personnages qui allaient prendre dans son voyage une place considérable.

A la fin de ce mois d'octobre 1829, neuf mois seulement avant que n'éclatât la révolution de 1830, « les Trois Glorieuses », le régime absolutiste de Charles X était aux abois. Devant la multiplication des oppositions, le pouvoir réagissait par la répression confiée à une police omniprésente. Toute manifestation publique, fût-elle la plus anodine, même autorisée, était l'objet de la plus stricte surveillance. Les fêtes de Picquigny n'avaient pas échappé à la règle. Il y avait même une raison supplémentaire pour que la police y portât une attention particulière, la présence d'un Anglais, attendu de Londres, alors que le gouvernement croyait voir dans la propagation des désordres la main de l'étranger. Aussi avaient été dépêchés, de Paris, deux membres de la Sûreté, l'inspecteur principal Victor Fontanier et son adjoint Auguste Vacherin, policiers zélés et fort désireux de se faire valoir. Pour mieux assurer leur mission, ils avaient décidé de payer de leur personne et s'étaient fait attribuer par le maire, qui n'avait rien à refuser à l'administration qui l'avait nommé, des rôles dans la cérémonie.

Dès que Tom eut reçu les attributs de sa souveraineté, Vacherin, vêtu d'un pourpoint, de chausses, longs souliers pointus, coiffé d'un chapeau à bord étroit en pain de sucre qui allongeait encore sa silhouette haute et maigre, fendant la foule, s'était dirigé aussi vite que possible vers l'hôtel de ville. Il avait gravi quatre à quatre les marches du perron et était entré en coup de vent dans une salle où attendaient une vingtaine de figurants assoupis et maussades, eux aussi en costumes gothiques, parmi lesquels, on reconnaissait Louis XI, coiffé de son célèbre feutre pointant en avant, décoré d'amulettes, qui se promenait de long en large comme un ours en cage ; petit homme rondouillard aux chausses trop grandes qui accentuaient sa démarche en canard, il maugréait, fulminait contre cette longue attente.

— Eh bien ! Vacherin ! s'exclama-t-il, excédé, en aura-t-on bientôt fini avec ces facéties ?

— Il est là, monsieur l'Inspecteur, annonça le messager encore essoufflé.

— Taisez-vous, le reprit aussitôt à voix basse Louis XI, qui n'était autre que Fontanier ; ne vous l'ai-je donc pas assez dit de ne pas m'appeler inspecteur ! Nous sommes ici *incognito*, ou, si vous ne connaissez pas le latin, en mission secrète... Est-ce clair ? Dites Majesté, comme tout le monde, que diable !

Louis XI se tourna vers les figurants.

— Mes amis, une grande nouvelle, nous pouvons y aller, Edouard est arrivé !

Le soulagement fut général. Rapidement, le second cortège s'ébranla, plus simple et plus austère que celui du roi d'Angleterre. Il devait se présenter au pont de la rencontre en passant sur l'autre rive de la Somme. Vacherin chevauchait aux côtés de son chef.

— Alors, Vacherin, vos premières impressions ?

— Bizarres, Majesté, bizarres..., répondit l'adjoint, énigmatique.

— Ah ! Ah ! commenta le principal, alléché.

— Il a eu un entretien avec ce monsieur Barbarin, porté sur nos fiches comme un dangereux républicain...

— Ah ! Ah ! Suspect alors ?

Le grand mot était lâché.

— Majesté, je le subodore...

Le visage de Louis XI s'épanouit.

— Cette longue attente n'aura donc pas été vaine. Nous voilà récompensés ! s'exclama l'inspecteur Fontanier, l'air satisfait, ajoutant devenu grave, d'un ton sentencieux :

— Voyez-vous, Vacherin, je l'ai toujours dit : il faut être présent dans les fêtes comme sur les champs de foire. Les gens boivent, ils se déboutonnent. Et puis cette histoire d'Anglais venu de Londres pour jouer Edouard, pas besoin d'être une fine mouche pour sentir que c'était louche ! Tiens, ça rime.

— Ça, Majesté, je crois que vous avez visé juste, approuva chaleureusement l'adjoint ; d'ailleurs, plus j'y pense, plus je suis persuadé que nous tenons là un suspect.

Fontanier jubilait.

— Nous voici au cœur de l'action, Vacherin, je crois que se présente à nous une bonne occasion de montrer de quoi nous sommes capables. Faites-moi confiance !

— Certainement, monsieur l'Inspec... Majesté ! se reprit l'adjoint.

L'autre poursuivit, se rengorgeant :

— J'ai toujours cru en la valeur du déguisement pour tromper l'adversaire. Je n'ai pas attendu pour y avoir recours ce M. Vi... Vi... son nom m'échappe...

— Vidocq, Majesté.

— Dites-moi, interrogea-t-il encore son second, qui pourrait se douter qu'il y a sous ce costume ridicule, sous cet habit minable, un inspecteur principal de la Sûreté, qui ? Je vous le demande ?

Sans attendre la réponse, l'inspecteur ajouta :

— Croyez-moi, mon petit Vacherin, on en parlera longtemps encore du flair du père Fontanier !

L'adjoint avait approuvé. En grand état d'exaltation, Louix XI lança, débonnaire, à sa petite troupe :

— Allons, les enfants, courage, nous touchons au but !

Les deux cortèges s'avançaient l'un vers l'autre, sur les rives opposées.

Tom avait décidé de mener l'affaire rondement. Passé l'enceinte de la ville, il avait mis son cheval au petit trot. Le cortège royal s'était allongé sur plusieurs centaines de mètres et ce fut, tout époumonées, congestionnées, suantes et soufflantes, qu'arrivèrent au bord de la Somme les personnalités officielles, qui suivaient à pied, sans oser trop protester.

La troupe de Louis XI avait dû, à son tour, se presser pour être exacte au rendez-vous, ce qui mit l'inspecteur Fontanier hors de lui et l'indisposa encore à l'égard de l'Anglais.

— C'est un fou furieux, clama-t-il, galopant.

Il avait recommandé à son adjoint la plus grande vigilance.

Tout le monde se trouvant à pied d'œuvre, la cérémonie put commencer. Le ciel était bleu. Le vieux pont de pierre se reflétait dans l'eau transparente. Des algues ondulaient dans le courant. Gens de Picquigny, mais aussi des environs, s'étaient déplacés pour la circonstance, rassemblés sur les deux rives dans une atmosphère joyeuse et bon enfant.

Comme en 1475, lors de la rencontre historique, un treillage barrait le pont en son milieu. Les deux rois s'avancèrent à pied l'un vers l'autre, accompagnés de leurs suites.

Il fut remis à chaque monarque un parchemin sur lequel étaient inscrites les paroles historiques qu'ils devaient prononcer.

— Je te salue Louis ! lut Tom dévidant son rouleau.

— Je te salue Edouard ! répondit Fontanier, qui, contrarié de ne pas voir le suspect à travers les branches feuillues de la barrière, demanda, à voix basse, à Vacherin de pratiquer une ouverture.

On vit, avec étonnement, de l'autre côté du pont, des doigts percer le feuillage.

— Veux-tu la paix pour sept ans afin que nos peuples puissent vivre, sans craindre les méfaits de la guerre, prospérer et multiplier comme Dieu, qui nous a en sa sainte garde, en a donné commandement ? interrogea Waghorn.

— Veux-tu la paix pour sept ans ? déclama Fontanier. Nous la consacrerons au gouvernement de nos sujets et à la prière. Que la Vierge Marie, que saint Georges et saint Denis nous protègent !

Ils reprirent en choeur :

— Nous la voulons. Que Dieu nous accorde ici-bas sa paix éternelle !

Conformément à la coutume, ils s'accolèrent au treillage, les bras en croix comme s'ils s'embrassaient. Fontanier espérait bien à cette occasion voir le visage de l'Anglais, mais il avait beau se mettre sur la pointe des pieds, il ne voyait rien.

— Vous avez fait le trou trop haut, crétin ! pesta-t-il contre Vacherin.

La foule applaudit, acclamant les deux rois.

— Vive Louis ! Vive Edouard !

Les cloches de Picquigny sonnèrent à toute volée. La cérémonie était achevée. Chacun en était maintenant sûr. La paix était assurée pour sept ans.

Tandis que le cortège s'en retournait vers la cité, Waghorn fit part au maire de la nécessité pour lui de poursuivre son chemin sans plus tarder. Le bonhomme leva les bras au ciel.

— La fête continue, Majesté, vous allez être reçu à l'hôtel de ville, des cadeaux vous serons remis, un grand banquet est offert en l'honneur des deux rois.

Cette fois, Tom ne céda pas. Il devait partir. Le magistrat municipal exprima ses regrets mais s'inclina de bonne grâce. Lui et ses administrés avaient déjà à l'égard de Waghorn une grande dette de reconnaissance pour leur avoir retiré, par son arrivée impromptue, une douloureuse épine du pied. Le maire lui conseilla de se rendre à Amiens où il trouverait à cette heure, il le lui assura, une voiture qui le conduirait dans la nuit à Paris. Il lui proposa de prendre avant son départ une collation, ce que Tom accepta avec plaisir. Une demi-heure plus tard, il quittait la bonne ville de Picquigny sur un cheval frais, en compagnie d'un guide, jeune homme dénommé Gaston, qui devait le mener jusqu'à Amiens.

Cet épisode du voyage de Tom ne serait pas tout à fait complet si l'on ne disait pas que, quelques jours plus tard, arrivèrent à Hardelot chez Jean, avec le trapu boulonnais, bouchonné, frisé, pomponné comme une pouliche de concours, deux ou trois charrettes chargées de coffres de riches étoffes, de caisses d'étains ciselés, de vaisselles peintes, de bouteilles cachetées, au milieu desquels bêlaient des agneaux enrubannés. C'étaient tous les cadeaux que les habitants de Picquigny destinaient au roi d'Angleterre et

que Tom, trop heureux d'offrir à Rose-Marie et à ses protégés un témoignage de sa reconnaissance et de son amitié, avait demandé au maire comme une faveur, aussitôt accordée, de leur faire porter.

Il est parfois des rôles, dévolus par le hasard, qui collent à la peau. Celui que venait de jouer Tom eut une suite brève mais piquante.

Galopant le long des rives de la Somme, Waghorn et son guide arrivèrent bientôt en vue d'Amiens. Les tours dentelées et la nef géante de la cathédrale, la plus vaste de France dominaient de toute leur hauteur les maisons aux toits bruns enserrées autour d'elle. Ils franchirent l'enceinte fortifiée. De petites rues biscornues et populeuses, bordées de maisons à pans de bois et aux murs tout de guingois, les amenèrent jusqu'à une place ombragée de platanes où, devant une solide bâtisse, l'auberge de « l'Ecrin d'Or », sur la façade de laquelle s'étalait en grandes lettres l'indication *Poste aux chevaux*, une diligence de seize places des Messageries royales se préparait, dans la fièvre, au départ.

Les postillons, en gilet rouge et veste bleue, boutonnés et galonnés d'or, serrés dans leurs culottes de daim blanches, alourdis de leurs hautes bottes noires à l'écuyère, leurs chapeaux ronds de cuir à cornes enfoncés sur l'œil, achevaient d'atteler, avec l'aide des palefreniers, six chevaux alezan, gris, bai ou pie, sous l'œil attentif du conducteur, maître à bord après Dieu, à la casaque plus chamarrée encore. Les garçons de l'auberge disposaient les bagages sous la bâche à l'impériale.

— Cré Dieu ! jura le conducteur faisant sursauter hommes et chevaux de sa voix de stentor, vous chargez trop en arrière, plus en avant, plus en avant et dans l'axe !

Devant l'auberge, des voyageurs entourés de leur famille attendaient le signal de l'embarquement. Quelques retardataires arrivaient en courant.

Tom et son guide mirent pied à terre, Gaston donnant du « Majesté » à Waghorn, comme tout Picquigny l'avait fait. Impressionnée, une servante qui passait par là, entendant de surcroît ladite Majesté exprimer sa gratitude pour les cadeaux qui lui avaient été offerts, alerta l'aubergiste. Lorsque Tom, Gaston reparti, entra dans l'établissement pour les formalités d'usage, le bonhomme s'avança vers lui, embarrassé, marmonnant des paroles de bienvenue :

— Un grand honneur... un plaisir certain de vous avoir parmi nous... Majesté...

Se glissant derrière son bureau-pupitre, l'aubergiste ouvrit le grand registre à couverture noire sur lequel devaient être obligatoirement inscrits le nom et la destination des voyageurs, plongea sa plume d'oie dans l'encrier et, déférent, interrogea :

— Quel nom dois-je porter ?

— Waghorn, indiqua Tom qui épela.

L'hôte parut surpris, puis, souriant d'un air complice, chuchota :

— Ne vous inquiétez pas, Majesté, nous saurons être discrets...

Tom se résigna à jouer son rôle jusqu'au bout, comprenant qu'il ne gagnerait rien à nier. Il lui fit un clin d'œil :

— Je compte sur vous !

— Vous pouvez, Majesté.

L'aubergiste lui dispensa des attentions particulières et, délicatesse digne d'un roi, lui servit un bordeaux 1802, année où fut signée la paix d'Amiens entre la France et l'Angleterre, dans un verre de cristal qui, assura-t-il, se trouvait sur la table de nuit de Bonaparte, Consul, dans une chambre de cette même auberge, lorsqu'il vint dans la ville à cette occasion et dans lequel, peut-être, il but. Tom apprécia tout le bouquet du vin et le sel de la situation. Levant le verre de Bonaparte, il souhaita, pour la seconde fois de la journée, la paix entre l'Angleterre et la France. Grâce à la discrétion de l'aubergiste, le quiproquo s'arrêta là.

Les voyageurs furent invités à prendre place dans la voiture. Les portes étaient déjà verrouillées lorsque des cris s'élevèrent. Deux cavaliers arrivaient en trombe, haletants et suants. C'étaient les inspecteurs Fontanier et Vacherin. Dès qu'ils avaient appris que Tom avait quitté Picquigny, voyant dans ce départ précipité une confirmation de leurs soupçons, ils s'étaient élancés à ses trousses. Le conducteur accepta d'attendre, fait exceptionnel, les deux retardataires. Les formalités expédiées, ils s'engouffrèrent dans la rotonde arrière.

Le conducteur souffla dans sa trompe. Les postillons, rennes en main, firent claquer leurs fouets et donnèrent de la voix.

— Hue, Cocotte ! Hue, Basile ! Hue, Troupier !

Le lourd véhicule s'ébranla. Aux fenêtres, les voyageurs échangèrent avec les leurs, agitant leurs mouchoirs, un dernier au revoir. La patache sortit au pas de la ville puis elle prit de la vitesse, dépassées les dernières maisons, s'élançant au petit trot à travers la campagne.

Tom était monté à l’avant dans le coupé, compartiment qu’il partageait avec deux couples. Les présentations eurent lieu aussitôt comme il se devait.

— Tournesol, apothicaire, annonça l’un des voyageurs, replet et épanoui, et voici mon épouse.

Mme Tournesol, brune bien en chair, sourit gracieusement aux autres passagers.

— Barbier, sous-chef de bureau à la Préfecture, annonça l’autre, qui, maigrelet et souffreteux, jeta par-dessus ses lorgnons, des regards craintifs vers Mme Barbier, grande femme sèche aux lèvres crispées.

— Chef de bureau, rectifia l’épouse sèchement, son ton surprenant tout le monde.

— Mais non, nous n’en savons rien, attendons de voir, protesta le petit homme, affligé.

— C’est toi qui me l’as dit... Il faut toujours que tu te rabaisses, lança Mme Barbier, sur un ton pointu.

La gêne envahit le compartiment.

— On peut le supposer, admit l’époux, conciliant.

Mais elle s’entêtait, prenant à témoin les voyageurs.

— Mon mari a été convoqué par le sous-directeur du personnel du ministère de l’Intérieur, dit-elle, donnant à sa voix une solennité d’huissier aboyant le nom des invités à la porte d’une réception officielle. Croyez-vous que M. Laffond, poursuivit-elle, évoquant le nom de ce haut fonctionnaire comme s’il devait être connu de tous, le fasse venir à Paris et le reçoive si ce n’était pour une affaire importante.

Les voyageurs sur la réserve prirent un air entendu. Après un bref silence, elle conclut :

— C’est pourquoi, comprenez-vous, j’ai préféré l’accompagner...

Cette brève scène de ménage éteignit toute velléité de conversation. Les voyageurs restèrent chacun dans leur coin. Le silence fut seulement un instant rompu par l’apothicaire qui, sommeillant, les yeux mi-clos, son gilet déboutonné, interrogea à haute voix :

— Bibi, tu n’as pas oublié la potion digestive et le baume à orteils, au moins ?

Mme Tournesol, confuse, écrasa de son talon le pied de son mari.

— Eh bien ! qu’y a-t-il, Bibi, grogna-t-il la regardant surpris.

Elle lui jeta un œil noir et on l’entendit lui dire, malgré le grincement des essieux, le martèlement syncopé des sabots frappant les pavés, le tintement des grelots accrochés autour des colliers :

— Je t’en prie, ne m’appelle pas Bibi et tiens-toi un peu !

La route était bonne, c’est-à-dire régulièrement pavée et suffisamment large pour que les voitures puissent se croiser sans s’arrêter. On parcourut les quatre lieues, soit seize kilomètres, qui séparaient généralement les relais en une heure environ. Comme le règlement l’y autorisait, le conducteur, s’il jugeait l’attelage assez frais et robuste, sautait une étape. Au relais, la durée de l’arrêt, fixée à cinq minutes le jour, était portée à quinze la nuit.

Margaret s’était glissée discrètement derrière Mr. Pentwick. Elle se pencha vers lui.

— Monsieur pourrait proposer à Mr. Douglas de rester dîner. L’heure approche et je vois que vous n’êtes encore qu’au début de votre récit.

Je protestai poliment, je ne voulais pas abuser de l’hospitalité qui m’était offerte.

— Mais si, vous avez raison, Margaret, insista Mr. Pentwick, bien entendu, Mr. Douglas dînera ici, nous passerons à table quand vous le voudrez.

Je le remerciai, confus. Mr. Pentwick observa que je lui avais posé une question et qu’il convenait qu’il me répondît. Il reprit.

Ils roulaient maintenant depuis plusieurs heures et avaient passé les relais d’Hébecourt où ils ne s’étaient pas arrêtés, de Flers, de Breteuil et s’approchaient de Wavigny, à moins que ce ne fût de Saint-Just. Le jour commençait à tomber. La voiture marchant d’un bon trot était engagée sur une route rectiligne bordée de peupliers à travers lesquels jouaient les rayons du soleil couchant.

Tom sommeillait. Devant lui, les croupes arrondies et dansantes des chevaux emprisonnés dans les harnais de cuir noir sautaient en cadence. Faisant claquer leurs fouets, les postillons donnaient de la voix :

— Allez, Cymbale ! Hue, Marquise ! Marche, Clairette !

La trompette du conducteur soudain retentit à plusieurs reprises. La diligence ralentit. Devant eux, trois charrettes chargées de pierres, marchait

au pas, occupaient le milieu de la chaussée et leurs conducteurs ne semblaient vouloir mettre aucun empressement à se ranger.

— Place ! Place ! hurlaient les postillons en vain.

Charretiers et terrassiers les regardaient en ricanant. La diligence avançait au pas. Le ton commença à monter. On échangea une kyrielle de jurons. Devant la mauvaise volonté des charretiers, le conducteur des Messageries, furieux, s'engagea sur la gauche pour forcer le passage. Une roue de la berline vint s'encastrer dans la roue d'une charrette. Sous le choc, la voiture s'immobilisa. Les injures fusèrent de plus belle. Le conducteur et les postillons mirent pied à terre et les charretiers descendirent à leur tour. On commença à échanger quelques horions. Des fenêtres de leurs compartiments, des voyageurs lancèrent des appels à la raison qui ne furent pas entendus. Les charretiers, supérieurs en nombre, se jetèrent sur le conducteur et les postillons. Les voyageurs, effrayés, regagnèrent leurs places. Seul Tom, désireux de poursuivre dans la voie de la conciliation, descendit du coupé, des paroles de paix à la bouche. Mais les charretiers le voyant s'avancer vers eux, lui tombèrent dessus à bras raccourcis. Tom roula à terre. Tout estourbi, il se relevait lorsque deux de ces diables se ruèrent à nouveau sur lui. S'estimant cette fois en état de légitime défense, il les reçut à sa manière. Parant un coup mal donné, il décocha au premier un direct du droit qui lui écrasa le nez et le fit basculer à la renverse, puis, pivotant sur lui-même, il esquiva les deux autres poings qui le menaçaient et porta à son second adversaire un crochet du gauche au creux de l'estomac. L'homme se plia en deux en grimaçant et tomba à genoux.

Cependant la situation restait délicate. Le conducteur, à terre, se tordait de douleur. Malgré la belle défense des postillons, à trois contre dix, Tom et ses alliés avaient du mal à contenir les rudes attaques des charretiers. C'est alors qu'un renfort inespéré fit son entrée sur le théâtre des opérations. Débouchant d'un chemin de traverse, à quelques centaines de mètres de là, un cabriolet, au moment de tourner sur la grand-route, après un instant d'hésitation sur la direction à prendre, se dirigea vers eux. La voiture était conduite par un jeune paysan en chemise et gilet, auprès duquel était assis un homme à l'élégance recherchée, guère plus âgé que lui, vêtu d'un habit vert pomme, et coiffé d'un haut-de-forme assorti, ganté de gris, les deux mains posées sur une canne noire à pommeau d'argent. Ils se rangèrent près des charrettes et descendirent sans précipitation. L'un retira son gilet, l'autre son haut-de-forme et sa redingote qu'il déposa sur la banquette,

soigneusement pliée, gardant ses gants et sa canne et, marchant d’un même pas, ils s’avancèrent, en chemises d’épais coton ou de fine batiste, vers le lieu des affrontements.

— Allons, messieurs, c’est assez ! lança l’homme à la canne, la partie est par trop inégale.

Deux charretiers, qui venaient de terrasser un postillon, s’élancèrent furieux vers lui, lui conseillant en termes grossiers de s’occuper de ses affaires. Pour toute réponse, le premier se vit assener un coup du pommeau d’argent sur le haut du crâne et il s’écroula comme une masse tandis que l’autre, bousculé par le fermier, reculait de dix pas. Il était temps. Tom était aux prises avec trois charretiers. L’adversaire dut alléger son dispositif pour contenir la poussée des intrus. La jonction fut bientôt faite avec le miraculeux renfort. Tout en bataillant, Tom salua les nouveaux arrivants :

— Merci, gentlemen, c’est...

Mais il ne put achever sa phrase, devant faire face à une puissante charge. Il porta à l’assaillant un uppercut qui l’atteignit au foie. L’homme s’immobilisa, le souffle coupé, ce qui laissa le temps à Tom d’achever sa phrase :

— ... le ciel qui vous envoie !

— Je vous en prie, quoi de plus naturel ! eut juste le temps de répondre, souriant, l’élégant jeune homme qui, objet d’une impétueuse attaque, leva avec force et souplesse le bout de son escarpin verni jusqu’au menton carré de son vis-à-vis qui resta sur place, l’air hébété, puis s’en alla dans un coin cracher quelques dents. Toujours digne, se tournant vers Tom, l’homme à la canne se présenta :

— Martial...

Il dut s’interrompre. Une nouvelle menace pointait. Se fendant comme un escrimeur, il porta le bout de sa canne au creux de l’estomac du charretier ; l’homme, poussant un cri de douleur, se mit à vomir.

— Martial de Sassenage, compléta-t-il.

— Très... honoré !... déclara Tom, ponctuant ses paroles au rythme des coups qu’il donnait.

Un autre de ces méchants drôles mordit la poussière. Sassenage apprécia en connaisseur.

— Voilà, monsieur, une très jolie démonstration de boxe anglaise.

Ils avaient fait le vide autour d’eux. Profitant de ce bref instant de répit, Tom se présenta à son tour.

— Thomas Waghorn, lieutenant de marine.
— Votre maître d’armes, monsieur ? l’interrogea le Français, intéressé.
— Les matelots et la pègre des ports.
— Excellente école, ma foi !
— Attention, monsieur le Comte ! s’écria le fermier, les prévenant d’une nouvelle vague d’attaquants.
— Ah ! Merci, Germain !
Ecumant de rage, un charretier, corrigé une première fois, fonçait sur Tom, le prenant à revers. Il esquiva, crochetant au passage le pied du perfide qui, emporté par son élan, poursuivit sa course.
— Monsieur, à vous ! annonça-t-il à Sassenage qui, impassible, tendit sa canne.
L’homme, perdant l’équilibre, vint se cogner à la boule d’argent et s’effondra. C’était net et précis comme du billard. Tom admira la précision du geste.
— Etes-vous champion de boxe à la française ?
— Non, naturaliste-voyageur. Mais, que voulez-vous, de nos jours, ni les rues ni les routes ne sont sûres !
La fougue des charretiers commençait à s’émousser. Plusieurs se traînaient à terre. Les derniers valides lâchèrent du terrain puis battirent en retraite. Chargeant les blessés sur leurs tombereaux, ils dégagèrent la route sans demander leur reste.
Les voyageurs, rassurés, débarquèrent alors par toutes les portes de la voiture et, entourant les combattants, les congratulèrent. Ils se mirent à commenter avec fièvre les événements. Certains assurèrent même que, si la bataille s’était poursuivie, ils seraient descendus prêter main-forte aux postillons pour en finir et ne pas être retardés davantage.
M. Tournesol, l’apothicaire, sortit sa petite pharmacie portative qui contenait, en cas d’accident, conformément aux recommandations du guide Richard, baume du Pérou, flacon de sel d’ammoniac, liqueur anodine d’Hoffmann, eau-de-vie, vinaigre des « quatre voleurs », sangsues, de quoi soigner plaies, bosses et autres ecchymoses. Pansés et requinqués, les blessés furent bientôt sur pied.
Le conducteur et les postillons remercièrent Tom et les deux inconnus qui étaient venus à la rescousse. Martial de Sassenage, accompagné par Germain, se rendait au tout proche relais de poste où il devait embarquer

pour Paris à bord de la diligence lorsque leur attention avait été attirée par la bataille rangée que se livraient postillons et charretiers.

Les dégâts causés à la voiture n'étaient pas aussi importants que l'on avait pu le craindre. A l'avant, l'essieu des roues avait été légèrement désaxé et un palonnier brisé par le choc. Les postillons soulevèrent au cric la diligence et effectuèrent eux-mêmes la réparation. Moins d'une heure plus tard, la voiture pouvait gagner le relais. Sassenage, qui avait précédé les voyageurs pour remplir les formalités d'usage, prit place avec Tom dans le coupé avant. Des chevaux frais attelés, on repartit.

Les deux jeunes gens reprirent leur conversation engagée sur le terrain. Martial ne cacha pas sa surprise lorsque Tom lui indiqua sa destination : les Indes. Waghorn lui fit part de sa certitude que l'ancienne route des Indes par l'Egypte serait régénérée grâce à la navigation à vapeur, la durée du trajet entre l'Europe et l'Asie raccourcie de moitié et lui expliqua comment il comptait en faire la démonstration en réalisant le voyage de Londres à Bombay.

De la même génération que Tom, le comte Martial de Sassenage avait bien des raisons de faire bon accueil à son initiative. C'était un de ces jeunes aristocrates qui, loin d'être comme leurs pères dont on disait « qu'ils n'avaient rien appris et tout oublié » de la Révolution, sans renier leurs origines, vivaient de plain-pied avec leur siècle et, influencés par les idées saint-simoniennes, croyaient, non sans une certaine naïveté, comme bon nombre de jeunes gens de leur âge, ingénieurs, polytechniciens, étudiants, en l'avènement d'une ère nouvelle où les progrès de la science et de la technique permettraient de créer une société plus prospère et plus juste, fondée non plus sur les privilèges de la naissance ou de la fortune mais sur le travail et la compétence. Lui-même participait au mouvement scientifique. Bien que fortuné, il exerçait une profession, toute récente, celle de naturaliste-voyageur, qui le mettait en rapport avec les plus illustres savants du Museum d'histoire naturelle de Paris, le plus prestigieux des établissements scientifiques de l'époque, Vauquelin, Lamarck, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire auxquels il fournissait des spécimens d'animaux, connus ou encore inconnus, recueillis dans toutes les parties du monde.

— Savez-vous, observa Sassenage, enthousiaste, que votre raccourci représente pour nous un grand intérêt. Les collections d'animaux naturalisés ne suffisent plus aux études de nos savants ; nous avons commencé à

constituer, dans une partie du Jardin des Plantes, un Jardin zoologique d'Acclimatation où les animaux vivront dans les décors qui leur sont propres. Mais les délais de voyage sont tels avec certaines parties du monde, comme les Indes, que les animaux sauvages ne supportent pas le trajet, nous ne pouvons rapporter que des animaux naturalisés, empaillés. Votre route pourrait nous offrir de nouvelles possibilités.

— Alors il ne vous reste plus qu'à m'accompagner. Vous reviendrez avec un tigre du Bengale, plaisanta Waghorn.

— Ce serait avec joie. Mais je ne peux décider seul. Je suis à la disposition du Museum.

Sassenage, désireux de procurer à Tom tous les appuis qu'il pouvait désirer, lui proposa de rencontrer ses amis saint-simoniens qui avaient constitué une communauté à Paris, non loin de chez lui, rue Monsigny. Ils voyaient dans les transports et les échanges une source essentielle de progrès. Les projets de Tom ne pourraient que les intéresser. Leur influence grandissante n'était pas à négliger. Waghorn, reconnaissant, accepta. Il devrait cependant quitter Paris dans la journée.

Le long conciliabule des deux jeunes gens, qui dura toute la nuit, n'échappa point aux deux inspecteurs de la Sûreté. Cependant, faute d'être dans le même compartiment qu'eux, Fontanier et Vacherin ne purent surprendre que des bribes de conversation, aux étapes, dans les salles d'auberges, en s'asseyant le plus près possible des suspects.

— Ouvrez les oreilles, ouvrez-les grandes, avait recommandé l'inspecteur principal à son adjoint.

Après l'arrêt du souper qui dura trois quarts d'heure, Vacherin, le mieux placé, répéta à son chef ce qu'il avait pu saisir.

— Alors, Vacherin ? l'interrogea Fontanier, impatient.

L'adjoint était perplexe.

— Ils parlent en code, chef, assura-t-il.

Fontanier fronça le sourcil.

— Comment cela ? expliquez-vous !

— Une intonation revient souvent dans leurs bouches, quelque chose comme Souize...

— Suisse ? le pays ?

— Non, pas exactement.

— Soué...

— Suer ? Transpirer ?

— Non, pas vraiment non plus.
Fontanier rongeait son frein.
— Eh ! bien, décidez-vous, Vacherin, on entend ce que l'on entend, que diable !
— C'est que, Chef, ils ne le disent pas de la même façon l'un et l'autre.
— Ah ? Ils ne doivent pas se comprendre alors. Répétez-moi voir ça.
— L'un dit plutôt Souize, l'autre Suese.
— Bien, nos services ont des spécialistes, nous leur exposerons le cas. Quoi encore ?
— Le Français a parlé d'un projet et il a assuré l'Anglais qu'il intéresserait certainement ses amis.
Fontanier redoubla d'attention.
— Continuez !
— Ils ont parlé de la rue Monsigny.
L'inspecteur principal ne put contenir sa satisfaction. Son visage s'éclaira. Il tira de sa poche un carnet et une plombagine, et nota ces précieuses informations, puis referma le carnet et le glissa dans sa poche.
— Vacherin, c'est du gros poisson !
— Cette adresse vous dit quelque chose, Chef ?
— La rue Monsigny ? Je ne connais que cela, c'est un repaire de révolutionnaires lubriques !
— Ah ! vous pensez alors... ?
— Mon opinion est faite. Je tiens cet Anglais pour un espion, un dangereux agitateur, déclara-t-il affirmatif.
L'inspecteur ajouta, paternel et bonasse :
— L'affaire prend tournure, nous entrons dans une phase décisive, je sens que nous sommes sur un gros coup ; un conseil, Vacherin, restez dans mon sillage, je vous entraînerai loin.

Dans un grand pré, au bord de la Somme, époumoné, suant, terrifié, Fontanier était poursuivi par le roi d'Angleterre, revêtu de son manteau d'hermine, coiffé d'une couronne scintillante de bougies de diverses couleurs, brandissant une épée flamboyante. Un chevalier bondissant l'accompagnait, qui faisait virevolter en tous sens sa canne à pommeau d'argent. Ricanant diaboliquement, ils se rapprochaient à grands pas de leur victime. L'eau était proche. Ils étaient là. Ils allaient frapper. Il perdit l'équilibre... la chute était interminable...

L’inspecteur principal s’était endormi.

— Mon petit Vacherin ! Comme je suis content de vous voir ! avait-il d’abord murmuré, en s’éveillant, encore haletant, serrant la main de son adjoint contre son cœur. Puis, se ressaisissant, il s’était redressé, l’air revêche.

— Il n’y a plus aucun doute à mes yeux, Vacherin... Nous sommes à la veille de livrer une grande bataille ! Il y a des signes qui ne trompent pas. Rappelez-vous *l’Iliade, la Guerre des Gaules ;* comme Agamemnon, comme César, j’ai fait un songe prémonitoire... *Alea jacta est !* D*’ailleurs,* ajouta-t-il, s’empourprant de rage, donner des cauchemars à un inspecteur de la Sûreté dans l’exercice de ses fonctions, sans discussion possible, devant n’importe quel tribunal, je vous en fiche mon billet, c’est un délit d’outrage à agent de la force publique. Vacherin, depuis cette nuit, le dossier des suspects, car j’en suis maintenant certain, ils sont complices, s’est singulièrement alourdi.

Un peu éberlué, Vacherin qui n’avait pas pour habitude de contredire son chef, opina du bonnet.

— Dès notre arrivée à Paris, nous nous rendrons à la Sûreté, leur compte est bon, avait conclu l’inspecteur principal.

Le jour se levait. Les voyageurs, emmitouflés dans les couvertures, les yeux bouffis, le visage chiffonné, s’éveillaient, courbatus. A l’entrée de Lingueville, la diligence, qui avait ralenti, s’arrêta à la hauteur d’un attroupement. Des gendarmes entouraient un homme.

— Que se passe-t-il ? questionna le conducteur.

— Un voleur de chevaux, assura un villageois.

— Qu’on le pende ! rugit l’employé des Messageries royales. La voiture repartit. A cet instant le prisonnier se tourna. Tom reconnut Véran.

Effaré, lui qui croyait à l’innocence du bagnard, conta à son compagnon de voyage les circonstances de leur rencontre et rapporta le récit poignant du jeune homme. Martial de Sassenage lui promit d’interroger sur cette affaire son oncle, M. de Belleyme qui était à Paris le Procureur du roi.

— La Bourgogne, le Morvan, Précomtal, n’est-ce pas sur ma route ? demanda Waghorn.

— En effet, approuva Sassenage, que voulez-vous faire ?

Tom ne répondit pas mais, à cet instant, sans trop savoir encore ce qu’il pourrait y entreprendre d’utile pour lui, il est à peu près certain qu’il était

décidé à se rendre sur les lieux où s'était déroulé le drame vécu par le jeune forçat.

— Monsieur est servi !

Margaret venait d'entrer. Il se répandait dans la pièce une délicieuse odeur de rôti. Mr. Pentwick m'entraîna vers la salle à manger. Repassant par le hall d'entrée, devant les papillons, le perroquet, le renard naturalisé, je demandai à mon hôte s'il s'agissait de souvenirs de Waghorn. Mon hypothèse l'amusa.

— Il s'agit, me dit-il, de souvenirs personnels. Mais souvent mes souvenirs personnels ont un lien avec lui.

Mr. Pentwick m'invita à m'asseoir. Le couvert était joliment dressé, sur une nappe blanche brodée, avec une vaisselle de faïence fine de Scaffordshire discrètement fleurie et une argenterie brillante. La pendule de la cheminée indiquait sept heures trente. Margaret nous servit des plats simples et appétissants. J'admirai le solide coup de fourchette de mon hôte qui, entre deux bouchées, répondit à ma question :

— Je vous l'ai peut-être dit, mon souhait était d'être marin. J'ai dû y renoncer. La vie m'a orienté vers des activités plus lucratives : le commerce. La maison qui m'employait avait des relations avec l'étranger. J'ai pu ainsi réaliser en partie mon rêve de jeunesse, voyager. Je me suis rendu à Moscou. Vous connaissez l'hospitalité des Russes. Mon correspondant m'a couvert de présents. Il y avait, parmi eux, ce splendide renard de Sibérie, que j'ai surnommé « Lockfield » en souvenir du renard capturé par mon frère et offert à Tom. Quant au perroquet et aux papillons...

Mr. Pentwick suspendit sa phrase et son visage s'assombrit.

— Il me ramène à l'énigme que constitue encore pour moi mon frère Flinders. Parti en nous abandonnant, il participa, je crois, à toutes les grandes migrations qui ont vu tout le long de notre siècle des aventuriers venus du monde entier se précipiter en Amérique, de l'Alaska à la Terre de Feu à la ruée vers l'or. Ses lettres étaient rares comme s'il nous avait oubliés.

Pourtant, entre lui et moi, un lien a été maintenu, fort ténu. Régulièrement, chaque Noël, sans exception, où qu'il fût, il m'a envoyé un papillon comme s'il voulait me rappeler l'heureuse époque où nous partions ensemble les chasser dans la campagne aux alentours de

Chatham. Ce geste, répété à travers le temps, a entretenu en moi l'espoir de le retrouver et de comprendre ce qui s'était passé. Quant au perroquet, eh bien, figurez-vous qu'un jour, il y a plus de vingt ans de cela, Flinders a frappé à ma porte. Nous ne nous étions pas vus depuis des années. Il avait beaucoup vieilli ; moi, sans doute, aussi ; il était grave et pensif. Il m'a embrassé et m'a tendu une cage enveloppée de papier. C'était le perroquet naturalisé que vous avez vu dans le hall d'entrée. Surpris, un peu sottement, je lui ai demandé en bafouillant : « Mais pourquoi ? » Il a baissé les yeux, marmonnant mystérieusement : « Garde-le soigneusement ; un jour, tu comprendras. » Je suis resté perplexe, embarrassé. Je n'ai pas insisté. J'étais ému. Nous nous quittâmes sans nous dire grand-chose. Il partit cette fois pour l'Amazonie et s'installa à Manaus, au bord du Rio Negro. Les années passèrent. Il se maria et eut un fils. De temps à autre, nous échangeons des nouvelles. Récemment, il m'a écrit, m'annonçant pour l'été une surprise. Nous sommes le 10 août et je n'ai encore rien vu venir...

Mon hôte resta un moment silencieux, pensif. Le repas s'acheva par une exquise crème à la vanille dont nous fîmes grands compliments à Margaret qui rosit de plaisir.

— En avez-vous gardé pour Virginia ? demanda mon hôte.

— Oh ! je lui en ferai d'autres, des grandes, pour elle toute seule, assura la vieille servante.

Mr. Pentwick me fit un clin d'œil. Ce nom de Virginia, dont il avait été question dans le récit, me surprenait bien que je susse qu'il s'agissait de la petite nièce de mon hôte. Ils se faisaient une joie, lui comme la vieille servante, de sa visite.

Nous regagnâmes le salon. Mr. Pentwick réactiva le feu, tira de la bibliothèque quelques ouvrages qu'il posa près de lui, bourra sa pipe avec soin et nous servit un verre de brandy.

— Connaissez-vous Paris ? m'interrogea-t-il.

— J'y ai séjourné quelques jours, lui dis-je, ajoutant que je comptais me rendre à nouveau dans la capitale française pour l'Exposition universelle.

— Vous verrez donc cette fameuse tour actuellement en construction.

— La tour de M. Eiffel ? On dit qu'elle atteindrait trois cents mètres !

— Eh ! bien, pour l'heure, oubliez ce Paris, et même celui de M. Haussmann avec ses longues avenues rectilignes bordées d'immeubles bourgeois aux façades homogènes, dégarnissez la butte Montmartre de la blanche basilique du Sacré-Cœur et remplacez-la par des moulins, barrez le

Jardin des Tuileries de son Palais-Royal ; dans la cour du Louvre, ajoutez tout un quartier de vieilles maisons et imaginez les Champs-Elysées comme une promenade ombragée d'arbres montant vers le carrefour de l'Etoile où l'Arc de triomphe est en chantier, vous aurez déjà une meilleure idée du Paris où nous arrivons avec Tom au-dessus de la tête duquel des nuages s'étaient accumulés.

Chapitre III

Paris

Le double visage de Paris — La diligence de 22 h 30 — Mme Tulipe — Le poète et l'huissier — Visite à la girafe — Querelles de savants — Enthousiasme d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire — Scrupules chez Waghorn — Chez le changeur de monnaie — Un lieu très à la mode — Pauline et Aldegonde, comédiennes — La mission de Fontanier et de Vacherin — Le fiacre fou — Le faux médecin — Tom et Martial dans l'Empire de la mort — La joyeuse farandole — Les saints-simoniens accueillent Waghorn — Un curieux couple — Irruption de la police — Martial sur les toits de Paris — Tom entre les mains du Grand Inquisiteur — Intervention du Procureur du roi — Trahis par Judas — Fontanier et Vacherin réveillent Canelleri — Révélations — Adieux à Aldegonde et à Pauline.

A l'approche de Paris, la route s'était élargie, la circulation était devenue plus intense. Traversant le parc et les jardins de Chantilly, ils aperçurent le château en ruine. Ils s'arrêtèrent à Luzarches. Les relais disposaient d'un plus grand nombre de chevaux, jusqu'à quatre-vingts au lieu d'une douzaine précédemment, et plusieurs voitures pouvaient relayer simultanément. Cinq minutes plus tard ils repartaient. Après Ecouen, en une heure de route, ils atteignirent Saint-Denis, dernière étape avant Paris. Les voyageurs furent priés de ne pas descendre de voiture.

Tandis que, jurant et vociférant, palefreniers et postillons s'activaient à changer les chevaux, la porte du coupé s'ouvrit, un petit homme vêtu d'une redingote noire étriquée parut, salua d'un large coup de chapeau et se hissa dans le compartiment. On voulut lui faire place sur la banquette. Mais il refusa, préférant s'installer sur un strapontin dos à la route et face aux voyageurs.

— Camille Vastier-Duparc, comédien, se présenta-t-il avec aisance, enchaînant, ces dames et ces messieurs se rendent-ils à Paris pour la première fois ?

Il poursuivit aussitôt d'un même souffle sans attendre les réponses, sur le ton du bonimenteur de foire présentant la femme tronc.

— Je vous envie. Découvrir Paris donne les plus agréables sensations. Il n'existe pas au monde de ville plus riche, plus belle, plus gaie, mieux ordonnée pour l'agrément de ses habitants et de ses visiteurs. Cette moderne Babylone dispose des plus beaux, des plus grands palais, pas

moins de deux cent vingt et une églises et chapelles qui rivalisent par la taille et la magnificence, de quarante mille maisons dont la plus haute, par dérogation exceptionnelle du préfet, atteint la hauteur astronomique de neuf étages. Les rues, plus de mille, aux noms différents sont toutes numérotées ; les plus récentes, comme la rue Rambuteau, larges de dix mètres sont bordées de trottoirs qui protègent les passants des roues des voitures. Vingt-six kilomètres d'égouts, presque autant que dans la Rome antique, entraînent vers la Seine les immondices. Lorsque la nuit tombe, cinq mille trente-cinq réverbères remplacent avantageusement le soleil consommant chaque année six cent mille livres d'huile.

« Je n'énumérerai pas tous les musées, remplis des plus fabuleuses œuvres d'art bien souvent conquises sur l'ennemi par nos armées victorieuses, ni les jardins publics dont les dessins charment les âmes les plus insensibles, ni les lieux de promenade où il est possible de contempler les plus beaux équipages ou de rencontrer les plus fameux de nos contemporains. Et lorsque vous serez las de contempler tant de grandeur, mille distractions s'offriront à votre choix. Vous admirerez dans les vitrines des magasins de Paris des vêtements, des parures, des coiffures et des bottes qui atteignent un degré de perfection tel que peu d'étrangers ou de provinciaux résistent au désir de s'habiller « parisien » de pied en cap.

« Vous pourrez dîner et souper à toute heure. Le soir venu, treize théâtres vous offriront les meilleurs spectacles susceptibles de satisfaire tous les goûts, des opéras italiens aux vaudevilles de M. Scribe.

Soudain le comédien changea de masque et de registre.

— Hélas, mesdames, messieurs, proclama-t-il l'index levé, péremptoire, Paris a un autre visage. Cette hydre a deux têtes, ce Janus se présente à la fois sous les dehors les plus enchanteurs et sous les traits les plus repoussants du crime et du vice, tristes fruits de la misère. Outre les mendiants qui pullulent, poursuivent les passants, assiègent les portes des églises, pénètrent dans les habitations, rançonnent les marchands, on compte une trentaine de corporations de voleurs dont je ne puis vous citer que les variétés les plus banales et les plus prolifiques : fourlineurs à la tire, à la rencontre, à la fourchette qui travaillent avec les doigts, faucheurs qui emploient les ciseaux, tiraillons et tirelaines, charrieurs, carroubleurs à l'esbrouffe, boucaniers, escarpes à la cambriole, rouliers et rouletiers, lionneurs cachés derrière les arbres des boulevards, détrousseurs à la vrille, au bonjour, au pardessus, à la cire, à la location, à la filée, à la valtieuse, au

trimbalage, à la broquille, à la détourne, casseurs à la recherche des bijoux, peignots et autres faiseurs...

Les visages des voyageurs s'étaient allongés.

— Mais n'y a-t-il pas de police à Paris ? s'exclama Mme Barbier, remplie d'effroi.

— Si fait, il y a même deux préfets et la police est la plus méticuleuse et la plus sévère. Aussi évitez au café, dans les restaurants, à la promenade, aux spectacles dans tous les lieux publics, la moindre observation sur la marche du gouvernement ou sur le caractère des personnes en place. Car, c'est de cela dont la police s'occupe et c'est à Paris plus que partout ailleurs que les murs ont des oreilles...

— Mais que peut-on faire alors ? interrogea M. Barbier.

— Eh bien, rappelez-vous toujours que nulle ville n'offre une aussi grande réunion d'aventuriers de toutes espèces qui savent déguiser fort adroitement leurs perfides intentions sous les formes les plus engageantes. Aussi ne saurait-on être trop circonspect sur le choix des personnes dont on ne doit la connaissance qu'au hasard. Méfiez-vous des cercles où un inconnu vous introduit, des femmes auxquelles il vous présente, et jusqu'aux bonnes actions auxquelles il veut vous faire participer. Serrez soigneusement les cordons de votre bourse ; donnez quelquefois, ne prêtez jamais. Evitez les coupe-gorge. Ne descendez qu'à des adresses sûres...

— C'est que nous n'en connaissons pas, avouèrent en chœur les deux couples de voyageurs.

— Je pense avoir ce qu'il vous faut, les rassura Vastier-Duparc heureux d'être arrivé à ses fins et sortant de ses poches une collection de cartes. Mais, poursuivit-il, Paris est grand. L'hôtel, ou la pension, qui vous conviendra dépend de la raison de votre voyage. Etes-vous venus solliciter un ministre ou un fonctionnaire ? Vous auriez alors avantage pour la commodité de vos démarches à loger dans le Ier arrondissement, aux alentours du palais des Tuileries, ou le Xe arrondissement, dans le quartier du Palais-Bourbon. Si vous êtes gens de lettres, descendez dans le faubourg Saint-Germain. Pour les affaires de banque ou de bourse, je vous conseille les rues d'Antin, Bergère, Provence, Taitbout et Richelieu. Si vous êtes, que sais-je, pacotilleurs et que vous vouliez vous fournir en articles de Paris, ce sera le quartier du Temple, l'ouest du Marais.

Mme Barbier, avec un air d'importance, précisa que son mari devait rencontrer le sous-directeur du personnel au ministère de l'Intérieur, 121 rue

de Grenelle-Saint-Germain ; Vastier-Duparc leur recommanda l’hôtel de Castellane au 67 de la même rue dans le Xe arrondissement. M. et Mme Tournesol, en voyage d’agrément, furent affectés à l’hôtel de Malte, 65 rue de Richelieu, établissement proche du Palais-Royal. Il demanda qu’ils voulussent bien se recommander de lui. Il proposa aussi de leur faire visiter Paris. Il suffisait de prévenir les portiers de leurs hôtels qui savaient où le trouver. Il les emmènerait contempler l’ensemble de cette immense capitale à partir des meilleurs points de vue qui étaient, selon lui, les tours de Notre-Dame, la colonne Vendôme, le pavillon du Jardin des Plantes, la montagne de Montmartre, le plateau du Père-Lachaise et surtout les buttes Saint-Chaumont, confiant que, s’il était bien de métier comédien, ses cachets, hélas, ne suffisaient pas à nourrir ses treize enfants.

— Au théâtre, quel est votre emploi ? lui demanda-t-on.

— Les traîtres, annonça-t-il d’une voix caverneuse, ajoutant qu’à son grand regret dans le vaudeville, à la mode, ce rôle n’était pas assez fréquent à son goût.

On pénétrait dans les faubourgs. La campagne s’abâtardisait. Le long de la route pavée, les habitations étaient plus denses, les chemins se transformaient en rues, les champs laissaient place aux cultures maraîchères et aux jardins, et le linge des lavandières ne séchait plus étendu dans les prés mais aux fenêtres. Avant la barrière Saint-Denis, la diligence, prise dans les encombrements de voitures et de charrettes, n’avança plus qu’au pas. L’octroi passé, la voiture s’enfonça vers le cœur de la capitale par la rue du Faubourg-Saint-Denis. Ce ne fut pas l’étape la plus aisée du voyage. Malgré l’heure assez matinale, la diligence était arrêtée à tout instant dans cette artère étroite et populeuse, gênée d’un côté par le flux des attelages qui venaient en sens inverse, de l’autre par la foule des passants qui débordait constamment vers le milieu de la chaussée. Ils aboutirent par la rue de Cléry à la place Notre-Dame-des-Victoires.

Dans ce quartier étaient regroupées avec la poste royale la plupart des entreprises de diligences. Les voitures, attelées d’un ou plusieurs chevaux, allaient et venaient dans un tintamarre de vociférations, de hennissements, de grincements, un concert de trompes et de grelots. Débouchant de portails ou de portes cochères, hauts comme une malle-poste à impériale, des coches, sur le départ, fraîchement briqués, tirés par des chevaux fringants, emportant des voyageurs frais et dispos, croisaient des voitures arrivées à

destination, maculées de boue, grises de poussière, bêtes harassées, équipages abattus, passagers ébouriffés et l'œil morne.

Dès que la diligence s'immobilisa rue Notre-Dame-des-Victoires au terminus des Messageries royales, elle fut aussitôt entourée d'une petite foule de parents, de porteurs, de cochers de fiacre, de guides venus proposer leurs services, d'hôteliers ou de leurs représentants vantant la qualité de leurs établissements tandis que palefreniers et hommes de peine s'occupaient de dételer les chevaux et de descendre les bagages de l'impériale.

Tom souhaita s'informer des heures de départ pour Marseille. Vastier-Duparc, qui avait expédié les deux couples aux adresses indiquées par lui, se mit à leur disposition.

— Je vais vous dire cela tout de suite, assura-t-il, sortant de sa poche le livre de poste pour l'année 1829.

Il y avait quotidiennement plusieurs services. Deux routes menées jusqu'à Lyon, l'une par Nevers, plus courte mais plus escarpée, l'autre par Auxerre, Avallon et Saulieu. Il était recommandé de prendre la correspondance des vapeurs à Chalon ou à Lyon, selon l'itinéraire choisi, jusqu'à Avignon, les routes qui suivaient la vallée du Rhône étant réputées mal entretenues et encombrées de lourdes charrettes chargées de marchandises. Au-delà d'Avignon, il fallait poursuivre en voiture, le fleuve n'étant pas navigable.

— Je souhaiterais passer par le Morvan, précisa Tom qui gardait le souvenir de Véran présent à l'esprit.

— Le Morvan ? Sombre pays..., commenta Vastier-Duparc qui consulta la carte de France des relais jointe au livre de poste.

— C'est là, dit-il, entre Avallon, Saulieu, Château-Chinon.

Il lui conseilla de se rendre jusqu'à Auxerre par la diligence puis de continuer à cheval.

— Est-ce un grand détour ? interrogea Tom.

— Non, le rassura-t-il, car ensuite vous pouvez gagner la vallée de la Saône et prendre le vapeur à Chalon.

Martial avait proposé de se rendre avant le départ de Tom chez les saint-simoniens qui se réunissaient le soir vers 8 heures. La dernière voiture quittait Paris à 22 h 30. Tom réserva une place à bord. Ne séjournant pas plus de vingt-quatre heures dans la capitale, il n'avait pas besoin de permis de séjour et il ne lui était donc pas nécessaire de déposer son passeport à la

Préfecture ni de signaler sa présence à son ambassade. Martial glissa dans la main du comédien une pièce d'un franc qui leur valut de chaleureux remerciements.

Leurs bagages confiés à un porteur, ils se dirigèrent à pied par la rue des Petits-Champs et la rue de Beaujolais vers la rue de Montpensier où demeurait Sassenage.

Le visage naturellement renfrogné de Mme Tulipe, la portière, grande et forte femme coiffée d'un bonnet blanc, les épaules recouvertes d'un fichu à franges, en train de balayer le hall d'entrée, s'éclaira à leur arrivée.

— Mais c'est mon petit monsieur le Comte ! s'exclama-t-elle.

— Bonjour, Mme Tulipe, salua Martial en se découvrant.

— Eh bien, vous voilà de retour ? demanda-t-elle appuyée sur son balai, jetant vers Tom des regards interrogateurs.

Sassenage présenta son compagnon. Sonia Tulipe, minaudant, évoqua les bonnes relations qu'elle avait entretenues du temps de sa jeunesse avec des étrangers, des militaires, anglais, mais aussi russes, prussiens, autrichiens, lors de l'occupation de Paris par les Alliés, quatorze ans auparavant.

Une porte claqua dans les étages. Un pas lourd résonna dans l'escalier. Un grand diable d'officier en tenue de hussard dégringolait les marches et passa au pas de charge.

— Bonjour, Sonia ! Bonjour, messieurs ! Excusez-moi, je suis en retard !

La portière le regarda, l'œil critique.

— Ah ! celui-là, toujours pressé, il ébranle la maison de la cave au grenier à chaque passage.

Le lieutenant réapparut, repassa tout aussi vite.

— Mon sabre !

Il remonta quatre à quatre :

— Un vrai courant d'air ! commenta Mme Tulipe à qui Martial demanda de leur faire livrer quatre seaux d'eau chaude pour leurs bains. Au moment où ils atteignaient le dernier étage, une des portes palières s'ouvrit ; un jeune homme, tout en noir, pâle, les cheveux longs, passa la tête, l'air inquiet.

- — Bonjour, Martial ! N'avez-vous pas vu un obèse aux allures de croque-mort attendre en bas ? interrogea-t-il.

Sassenage lui indiqua que non. Il brandit alors une feuille de papier.

— Ecoutez-moi cela, je crois avoir composé cette fois l'un des plus beaux poèmes de tous les temps. J'ai pleuré en écrivant ces vers. Je pleure en les relisant.

— Non, Victor, pas tout de suite, supplia Martial, nous avons voyagé toute la nuit, nous ne serions pas en mesure d'apprécier...

Mais le poète déclamait déjà.

— *« Volupté des voluptés, tout est volupté.*

« Du berceau jusqu'à la tombe... » Ah ! Ça ne va pas !

Il fit demi-tour et leur claqua la porte au nez sans autre commentaire. Sassenage soupira.

— Ah, ces poètes !

Les fenêtres de l'appartement de Martial, deux pièces mansardées, donnaient sur les jardins du Palais-Royal. L'ameublement de citronnier était récent et clairsemé : un bureau chargé de livres, quelques bergères, une armoire, une commode, un lit-bateau. Sur les murs, des gravures d'animaux ; sur les meubles, des oiseaux naturalisés rappelaient les activités du jeune homme. Mme Tulipe, qui passait régulièrement par là, tenait propres les lieux. Ils n'étaient entrés que depuis un instant qu'on frappait à l'une des fenêtres. Une silhouette s'agitait derrière le rideau. Martial, sans sourciller, alla ouvrir. Le poète réapparut, chapeau sur la tête, l'air traqué. La balustrade qui courait sur la corniche le long du toit permettait de communiquer d'un appartement à l'autre.

— Combien de fois vous ai-je dit, Victor, que ce n'était pas une manière d'entrer chez les gens ? protesta Sassenage.

— Mes créanciers me cherchent, expliqua-t-il à voix basse, l'huissier a installé un commis devant ma porte ; ce jeune homme, par chance, ne me connaît pas ; je cours chez mon éditeur lui emprunter quelques écus pour les désintéresser. Souffrez que je sorte par chez vous.

Sassenage, résigné, lui laissa le passage. Avant de sortir, Victor lui serra la main.

— Merci, monsieur le Comte ! Vous avez bien mérité des Arts et des Lettres, que les Muses vous bénissent !

Le commis, assis sur un tabouret devant la porte du poète, se leva et s'inclina respectueusement. Victor lui rendit son salut d'un coup de chapeau et avança, digne.

Les bagages livrés, le porteur d’eau à son tour se présenta avec ses seaux de cuivre, vieil Auvergnat trapu en blouse grise et coiffé d’un bonnet rayé.

— Chaud ! monsieur le Comte, chaud ! annonça-t-il lorsque Martial vint lui ouvrir.

— Passez, père Valette, passez.

Le porteur connaissait le chemin. Il se dirigea vers le cabinet de toilette et versa dans la baignoire de cuivre les deux seaux d’eau chaude.

— Et deux autres dans une demi-heure, père Valette, lui commanda Sassenage.

— Ben vrai, c’est le jour de la grande lessive, plaisanta l’Auvergnat ; monsieur le Comte, attention de ne pas vous noyer.

— Et le fils, père Valette ? demanda Martial.

— Ça va, fait toujours le fiacre. Au lieu de porter, il se fait tirer. C’est déjà mieux que le père.

— Saluez-le de ma part.

— J’y manquerai pas, monsieur le Comte... Bon, alors, je m’en vais vous chercher les deux autres.

Lorsqu’ils furent débarrassés de la poussière de la route, rasés de près, remis de la fatigue de leur nuit de diligence, enfin frais et dispos, Martial proposa à Tom de l’accompagner au Museum d’histoire naturelle. Ce serait pour lui l’occasion de traverser Paris.

Ils hélèrent un fiacre qui s’enfonça dans un dédale de petites rues tortueuses bordées de vieilles maisons de brique, de bois ou de torchis, couronnées de pignons et flanquées de tourelles. Ils longèrent le palais des Tuileries, et franchirent la Seine par le Pont-Royal. Il régnait une activité fébrile sur le quai des Grands-Augustins où se tenait le marché aux volailles ; de l’autre côté du fleuve, s’étendait le Louvre jusqu’à Saint-Germain-l’Auxerrois ; à partir du Pont-Neuf, face à l’île de la Cité, le quai Saint-Michel était le rendez-vous des revendeurs de meubles ; le quai de la Tournelle, à la hauteur de Notre-Dame et du pont aux Doubles, se trouvait encombré de marchandises hétéroclites, parallélépipède de tuiles, de briques, d’ardoises, sacs de grains, bottes de fourrage, paniers de fruits, pommes, châtaignes, et raisins, pyramides de tonneaux de vin, en cours de chargement ou de déchargement. Au-delà, les quais faisaient place à la grève. Des barques étaient tirées sur le rivage. A leur droite, la grille de la

nouvelle halle aux vins courait le long du boulevard. Tom fut frappé de la variété de visages qu'offrait Paris.

Le fiacre s'arrêta devant la porte du Jardin des Plantes au fond duquel se dressaient les galeries du Museum. Des promeneurs flânaient dans les allées bordées de tilleuls entre les carrés de rosiers et les parterres de plantes officinales. Martial entraîna Tom vers le Jardin d'Acclimatation. Lions, éléphants, singes, ours, reptiles, oiseaux vivaient dans des enclos imitant autant que possible des sites naturels. Certaines de ces bêtes descendaient de sujets de la ménagerie du roi à Versailles ; d'autres, de celles confisquées par le général Pichegru et les armées de la Révolution au stathouder de Hollande.

— Vous le voyez, observa Martial, nous ne sommes pas intéressés qu'aux musées.

Ils poursuivirent leur visite.

— Et voici la coqueluche de toute l'Europe, annonça-t-il.

C'était une girafe offerte deux ans plus tôt par Mehemet Ali, pacha d'Egypte, au roi de France, Charles X. Une foule de curieux, dont beaucoup de provinciaux et d'étrangers, observaient l'animal qui gambadait et tendait son long cou en direction des visiteurs. Des exclamations de surprise accompagnaient chacun de ses mouvements.

— Ainsi pourrez-vous témoigner auprès de nos amis égyptiens que l'air de Paris lui convient, observa Martial.

Ils gagnèrent le Museum et ils traversèrent une longue galerie où se trouvaient, méthodiquement rangés, des échantillons des trois règnes de la nature, animal, végétal et minéral, spécimens de roches, squelettes ou herbiers, qu'entouraient des groupes d'étudiants attentifs aux explications de leurs maîtres. Ils se rendirent d'abord chez Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, le responsable du Jardin d'Acclimatation dont dépendait une partie des activités de Martial. Mis au courant du voyage de Tom, très intéressé, il leur proposa de rencontrer son père qui, grand maître de la zoologie, avait fait partie du groupe de savants emmenés par Bonaparte lors de l'expédition d'Egypte où il avait conservé, encore membre de l'Institut français du Caire, de nombreux amis.

Ils se dirigeaient vers le laboratoire du directeur du Museum lorsqu'ils croisèrent un vieillard aux cheveux blancs, marchant d'un pas alerte, légèrement courbé, mains derrière le dos, grommelant, l'air distrait. Portant sur eux un regard vif, il s'arrêta, souriant.

— Bonjour, Isidore ! Bonjour, M. de Sassenage ! lança-t-il, cordial.

C'était le baron Cuvier. Le savant remercia Martial de ses récentes collectes, rendant hommage aux naturalistes-voyageurs sans lesquels, eux tous, dans leurs laboratoires et leurs bibliothèques, seraient coupés du monde.

— Monsieur le Baron, je vous remercie de vos paroles encourageantes.

— Baron, il n'y a pas de baron ici, monsieur, gronda Cuvier, malicieux, il n'y a que des savants cherchant la vérité et s'inclinant devant elle.

Il jeta un coup d'œil sur sa montre-gousset.

— Je dois vous quitter, mes étudiants m'attendent, à bientôt.

Replongé dans ses pensées, il fit quelques pas. Puis, se retournant, il rappela Isidore.

— Si vous voyez votre père, conseillez-lui d'être raisonnable, il devrait comprendre qu'il a tort, et l'admettre.

Isidore approuva poliment de la tête. Cuvier poursuivit son chemin.

— Ce sont des enfants ; ils se querellent avec tant de force que, parfois, nous craignons qu'ils n'en viennent aux mains, expliqua le jeune Geoffroy Saint-Hilaire.

Tom, surpris, lui demanda quel pouvait être l'objet de telles disputes.

— Eh bien ! c'est très simple, assura Isidore, Cuvier soutient aujourd'hui, car telle n'a pas été toujours sa thèse, la théorie de la préformation et du fixisme des espèces. Je résume : tel on naît, tel on meurt, tandis que Geoffroy Saint-Hilaire, comme le chevalier de Lamarck, croit à la modification des espèces sous l'influence directe du milieu et de l'hérédité des caractères acquis. Ils envisagent de porter le débat devant leurs pairs, à l'Académie des sciences. Si cette joute a lieu, on dit M. Goethe prêt à venir d'Allemagne pour y assister.

Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, le corps sec, le visage émacié, les yeux brûlants d'intelligence et de passion, écouta Tom avec attention.

— Vous vous engagez là, monsieur, dans une entreprise qui servira votre pays mais que je crois aussi d'un intérêt universel. Votre idée rejoint et complète un projet bien français de percement de l'isthme de Suez.

Le savant rappela ce vieux rêve de canal, parfois réalisé dans la plus haute Antiquité et constamment repris par les Vénitiens, les Génois, les Turcs et les Français déjà au temps de Louis XIV puis sous la Révolution,

lorsque Bonaparte avait fait étudier par la Mission française les possibilités de le mettre en chantier.

— J'estime, ajouta le savant, que rien ne pourra se faire sans l'accord de nos deux pays. Nous devrons travailler ensemble, ou cette route, qui serait bénéfique à tous, ne sera pas.

Isidore évoqua la proposition de Sassenage de profiter dans l'avenir de la durée réduite du trajet pour rapporter des Indes des animaux vivants.

— Excellente idée, s'exclama le grand savant, mais pourquoi ne partiriez-vous tout de suite, ainsi il ne sera pas dit que cette route de Suez, qui est aussi un peu la nôtre, s'ouvrira sans nous.

Tom et Martial échangèrent un coup d'œil satisfait.

— Eh ! bien, soit pour les tigres du Bengale ! accepta Sassenage. Enthousiasmé, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire rédigea sur-le-champ une lettre de recommandation destinée à M. Mimault, le consul de France, dont il leur lut la teneur : « Cher ami, je vous témoignerai une reconnaissance éternelle de bien vouloir accueillir MM. de Sassenage et Waghorn comme des amis très proches et de les aider dans leur voyage vers les Indes. »

Ils convinrent de s'en tenir à ce que Tom avait prévu. Ils partiraient le soir même après leur visite aux saint-simoniens qui se réunissaient vers les 8 heures.

— Eh ! bien, auriez-vous déjà des regrets d'emmener votre premier voyageur ? lui demanda Martial, voyant Tom soucieux, tandis qu'ils s'en revenaient vers le Palais-Royal.

Waghorn estima de son devoir de mettre Sassenage au courant des menaces dont il avait été l'objet avant son départ, de la présence sur le *Fury* et à Boulogne des deux hommes de main de Taylor. Il ne connaissait pas leurs intentions mais le risque était certain, il tenait à l'en avertir et hésitait maintenant à le partager avec lui.

— Les avez-vous revus depuis Boulogne ? l'interrogea Martial.

— Non, avoua Tom.

— Ils ne vous retrouveront plus, affirma le Français.

Tom n'en était pas aussi sûr. Il se demandait si la bataille avec les charretiers sur la route de Paris n'avait pas été montée par ses adversaires qui, sans doute, allaient tout faire pour le décourager d'aller jusqu'au bout. Sassenage éclata de rire. Des accrochages de ce genre, suivis d'affrontements entre postillons et charretiers, il y en avait tous les jours des

centaines sur les routes de France sans que la main de Taylor n'y fût pour rien.

— S'il y a danger, très bien, mieux vaut être deux, conclut Sassenage incrédule.

Ils se firent déposer 10 rue Bergère, chez **B.L.** Fould et Fould Oppenheim. Sassenage demanda à son banquier de lui établir des lettres de change, puis ils se rendirent chez un changeur de monnaie, M. Berger, 8 rue du Mont-Blanc, pour se procurer des pièces turques qui avaient cours en Egypte, sequins en or à 7 francs 30, grouchs d'argent à 1 franc 35, piastres de quarante paras à 2 francs et des paras de trois aspres à 4 centimes. Tom en profita pour changer trois guinées d'or de 21 schellings et trois couronnes (crowns) d'argent de cinq schellings ce qui lui fit quatre pièces de 20 francs en or, quatre pièces de cinq francs en argent, neuf pièces de 1 franc en argent et le reste en pièces de cuivre de un à dix centimes, datées de l'Empire et certaines, plus grandes, de l'Ancien Régime, qui avaient encore cours. Ils s'en revinrent vers la rue Montpensier.

A l'angle de la rue de Beaujolais, ils trouvèrent Vitry, le commissionnaire, que Sassenage chargea de retenir une place dans la diligence du soir et de se rendre ensuite chez son oncle, M. de Belleyme, qu'il souhaitait saluer avant son départ, pour que le Procureur lui indiquât l'heure à laquelle il pourrait lui rendre visite. Puis ils montèrent chez Martial dont le bagage fut vite prêt.

— Qu'avez-vous emporté ? demanda-t-il à Tom.

— Deux chemises de laine, trois paires de bas.

— Voilà qui est fait, annonça Sassenage.

Le petit canon des jardins du Palais-Royal retentit.

— Midi, indiqua Martial.

Ils avaient plusieurs heures devant eux. Ils redescendirent. La foule se pressait sous les arcades du Palais-Royal, dans les jardins ombragés de marronniers, autour des pelouses et des parterres de fleurs ; du bassin, jaillissaient les eaux de l'Ourcq ; les galeries abritaient de nombreux cafés, les boutiques les plus luxueuses.

— Je ne vois pas le vice annoncé par notre ami guide-comédien, observa Tom avec une nuance de regret.

— A Dieu ne plaise, Monsieur, que je vous indique, proclama Martial sur un ton réprobateur et grave, aucun des arsenaux de corruption et d'immoralité qui abondent ici et vers lesquels on ne se sent que trop vite

entraîné par les séductions les plus dangereuses ; qu’un énorme bénéfice et de hautes raisons politiques, que nous ne comprenons pas, engagent l’autorité à protéger ses établissements honteux ; nous, nous ne souillerons pas notre bouche de leurs indications, préférant mille fois le reproche d’inexactitude à celui d’avoir entraîné un jeune étranger sans expérience dans les deux gouffres où vont s’engloutir l’espérance et le bien-être des familles qui sont...

— ... le jeu et la prostitution, reprirent-ils en chœur.

Des mendiants en loques appuyés aux piliers, accroupis, tendaient leurs chapeaux. Un homme s’approcha d’eux et sortit de sa redingote une montre en or. Ils passèrent.

— Montre suisse de contrebande, commenta Martial.

Une jeune personne à la tenue excentrique leur lança des œillades.

— Si vous ne voulez pas me dévoiler les bonnes adresses des tripots et des maisons de rendez-vous, peut-être au moins pourrions-nous nous asseoir dans un de ces cafés.

— Choisissez à votre gré. Voici « Le Valois », connu des joueurs d’échecs, rendez-vous des restes vertueux de la Vendée et de l’émigration. Voici « Le Lambelin » où se réunissent les débris de nos vaillantes armées.

Tom fit la moue.

— Alors voilà « Le Café des mille colonnes » dont la caissière est assise sur le trône de Joseph Bonaparte, à moins que vous ne préfériez « Le Montansier », un café-théâtre où l’on peut, en prenant sa demi-tasse, assister à la représentation d’un vaudeville.

— Ah ! L’esprit français ! C’est trop fort pour moi.

— Alors, il nous reste « La Rotonde », et c’est fort bien ainsi, car c’est le plus agréable, le plus à la mode des lieux de la capitale et il compte dans sa clientèle parmi les plus jolies nymphes de Paris.

— Bravo ! Vous êtes le meilleur des guides.

Le pavillon, aux trois quarts circulaire, s’appuyait contre les arcades du côté de la galerie du Beaujolais et s’avançait dans les jardins. Deux pavillons dressés devant la porte donnaient les journaux à lire à raison de 5 centimes la feuille. Mais ils négligèrent les nouvelles et entrèrent. Un brouhaha ponctué de rires aigus s’élevait de la salle comble. Les tentures des murs aux tons de pastel sur lesquelles se détachaient les bustes des maîtres de l’opéra, Glück, Puccini, Philidor, Grétry, Sacchini,

s’harmonisaient avec les habits multicolores et les robes claires. Des jeux de glaces réfléchissaient le décor à l’infini.

Tom et Martial, faute de places, s’apprêtaient à rebrousser chemin, lorsqu’on leur fit signe.

— Messieurs ! Messieurs !

Ils reconnurent Vastier-Duparc. Le guide de la diligence se trouvait en compagnie de deux demoiselles fort avenantes.

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter Pauline et Aldegonde, deux excellentes comédiennes qui me font l’honneur de partager avec moi la scène des Variétés.

Tom et Martial les saluèrent respectueusement.

— Il se moque un peu de nous, minauda Pauline.

— Nous ne sommes que des débutantes, ajouta Aldegonde.

— Mais rien qu’à vous regarder, on a déjà envie de vous applaudir, les complimenta Tom.

— Et c’est avec regret que nous quitterons la capitale sans vous avoir vues sur scène, continua Martial.

— Ah, vous partez en voyage ? les interrogèrent-elles, encore roses de plaisir.

Ils annoncèrent que leur destination était les Indes, les deux comédiennes furent fort impressionnées. Sassenage, pour fêter l’événement, commanda du champagne.

L’assistance était jeune, élégante et gaie. Parfois les regards se portaient sur un nouveau venu et l’on chuchotait un nom de table en table. Un jeune homme au port altier et à la belle figure vint s’asseoir au milieu d’un groupe qui semblait tout à sa dévotion. Vastier-Duparc se mit à réciter à mi-voix :

Dans Venise la rouge,
Pas un bateau qui bouge
....
La lune qui s’efface
Couvre son front qui passe
D’un nuage étoilé
Demi voilé.
....
Tout se tait, fors les gardes
Aux longues hallebardes,

Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux.
....
Sur sa couche embaumée,
La Vanina pâmée
Presse encore son amant,
En s'endormant,

Et Narcissa, la folle,
Au fond de sa gondole,
S'oublie en un festin
Jusqu'au matin.
....

— Ces vers sont de lui, rappelez-vous son nom, ajouta-t-il, il est déjà célèbre : Alfred de Musset.

Il leva son verre.

— A nos succès, à votre voyage !

Les coupes tintèrent dans la bonne humeur.

Soudain Waghorn se dressa, le visage figé.

— Que se passe-t-il ? l'interrogea Martial inquiet.

— J'ai vu Taylor et ses sbires, affirma-t-il regardant tout autour d'eux.

— Où ?

— Dans la glace, là.

Mais les mille reflets que se renvoyaient les miroirs du salon circulaire ne lui avaient pas permis de déterminer l'exact endroit de leur apparition.

— Décidément, vous les voyez partout, plaisanta Martial ; ces miroirs sont trompeurs.

— Je souhaite que vous disiez vrai.

Le champagne leur avait creusé l'appétit, ils se transportèrent à deux pas, au restaurant « Le Véfour », sous la galerie du Beaujolais, attenante.

Dès leur arrivée à Paris, Fontanier et Vacherin s'étaient précipités à la Sûreté, rue de Jérusalem, entre le quai des Orfèvres et la place Dauphine, pour rendre compte de leur mission à Canelleri, le très craint et très puissant chef de la Sûreté.

Fontanier qui avait demandé à son adjoint de l’attendre dans l’antichambre trouva le haut fonctionnaire soucieux et amer.

— La situation est grave, lui dit-il, l’opposition exploite la crise économique, la hausse du prix du blé, les difficultés de l’industrie du textile. Les bonapartistes, les républicains, les libéraux relèvent la tête et font chorus. Ils recrutent chez les étudiants, ils trouvent des partisans, Dieu où va-t-on, chez les fonctionnaires, les magistrats, les officiers et même dans le clergé. Pour un oui ou un non, on s’attroupe devant les octrois ; on incendie les barrières pour protester contre les taxes d’entrée dans les villes ; on menace les employés des contributions directes ; les ouvriers, je vous demande un peu, réclament le droit de se coaliser ; les ministres du culte sont interrompus en plein sermon ; on profane les églises ; on vole les vases sacrés ; les sociétés secrètes se multiplient et, bien entendu, la presse soutient la sédition.

— Mais, monsieur le Directeur, il faut sévir !

— Vous l’avez dit, Fontanier, il faut sévir ! Mais ce qui apparaît l’évidence à des hommes simples, de bon sens, au contact des réalités comme vous et moi, poursuivit le chef de la sûreté, ne semble pas effleurer l’esprit de ces messieurs. En haut lieu, on ne veut rien savoir. Je comptais sur la réputation de fermeté de M. de Polignac, notre ministre des Affaires étrangères qui sera, je vous le dis en confidence, dans quelques jours le chef du prochain gouvernement. « Vous dramatisez, Canelleri, vous dramatisez », c’est tout ce qu’il a trouvé à me répondre.

Il réfléchit un instant.

— J’ai d’ailleurs songé, depuis, que son épouse était anglaise, ce qui pourrait expliquer... Mais passons.

Il reprit, indigné :

— Quand je pense qu’ils ont distribué, à Paris, à trois cent mille Parisiens, un sur trois, déclarés en « état de gêne » et inscrits dans les bureaux de charité, des cartes pour obtenir le pain à 16 sous au lieu de 19 ! Des fainéants qui devraient gagner leur vie, comme nous, Fontanier, à la sueur de leur front ! Le gouvernement qui en espérait quelque reconnaissance et un peu de tranquillité ! Illusion ! Et dire que l’année dernière, par ordonnance, on avait décidé de chasser les mendiants. Ils avaient un mois pour rejoindre leur lieu de naissance. Cette mesure, je l’avais suggérée, elle était bonne, l’ordre eût été renforcé, Paris débarrassé,

d'un coup, de ses bons à rien, de ses indigents, de ses crève-la-faim, toujours prêts à faire la révolution... Eh bien, elle n'a pas été appliquée !

Canelleri, au comble de l'exaltation, parut se ressaisir.

— Heureusement, Fontanier, que nous, nous savons ce qu'il faut faire. Nous devons agir, s'il le faut à leur insu et même malgré eux, pour le bien de la France et du roi !

— Monsieur le Directeur sait qu'il peut compter sur mon entière loyauté. Je ne me reconnais qu'un chef, lui.

— Très bien, Fontanier ! Vous m'avez compris, approuva Canelleri. Ah ! soupira-t-il, si tous les fonctionnaires étaient aussi bons serviteurs de l'Etat que vous, loyaux, consciencieux, opiniâtres, méthodiques, je dirais même, scientifiques...

Fontanier était aux anges.

— Ah ! monsieur le Directeur est trop bon !

— Non pas du tout, je dis la vérité, Fontanier ; d'ailleurs, ce que vous avez fait à Picquigny, c'est très fort. Avoir démasqué cet Anglais qui s'apprêtait à prendre contact secrètement avec les saint-simoniens, ces criminels qui n'hésitent pas à s'attaquer aux piliers de notre civilisation, la propriété privée, l'héritage, ces êtres immoraux qui réclament l'égalité de l'homme et de la femme...

Fontanier ne put s'empêcher de rire :

— L'égalité de l'homme et de la femme !

Canelleri le foudroya du regard.

— Ne riez pas, Fontanier ! Rappelez-vous le marquis de Sade, en 1789 ; on commence par des extravagances perverses et on finit par guillotiner le roi !

Regrettant vivement de s'être laissé aller, au risque peut-être de compromettre bêtement sa carrière, l'inspecteur se figea dans une expression sinistre. On avait frappé à la porte.

— Entrez ! commanda Canelleri.

Un fonctionnaire parut et déposa devant le chef de la Sûreté une chemise cartonnée. Canelleri l'ouvrit ; son visage se tendit.

— Fontanier, j'ai fait décrypter les indications codées saisies dans la conversation entre vos deux suspects. Voici la conclusion de nos services, ils sont formels : Suez veut dire Egypte.

— Egypte ! s'étonna Fontanier.

— Oui, en effet, réaffirma Canelleri, nos services qui comptent, comme vous le savez, les meilleurs spécialistes, nous indiquent que Suez est une ville d'Egypte, exactement, car ces gens aiment être précis, un port sur la mer Rouge.

— Rouge ?

— Oui, rouge en effet, mais qu'importe, bleu ou rouge, ne nous perdons pas dans les détails ! Notre affaire prend une singulière ampleur ; une nouvelle hypothèse s'échafaude au grand galop dans mon esprit ; cet individu pourrait ne pas être seulement un agitateur, mais aussi un espion chargé de faire échouer une opération de toute première importance que nous préparons avec l'Egypte, en Méditerranée.

Le chef de la Sûreté prit ostensiblement un air mystérieux.

— Mais, excusez-moi, je ne peux, pour l'instant au moins, vous en dire plus. Nous ne sommes que trois ou quatre dans la confidence, le roi, M. de Martignac, M. de Polignac, encore un ou deux ministres, et moi...

L'inspecteur s'inclina avec respect.

— Fontanier, cet Anglais doit être neutralisé... Je crois que vous êtes l'homme de la situation, ajouta Canelleri.

— Je suis à votre disposition, monsieur le Ministre...

Canelleri sourit.

— Non, pas encore !

— Oh ! Excusez-moi, ma langue a fourché... monsieur le Directeur.

Quelques instants plus tard, Fontanier sortait du bureau du directeur de la Sûreté et retrouvait son adjoint, tout pénétré de sa mission.

— Cette fois, Vacherin, on frappe un grand coup, lui lança-t-il.

L'autre, tout oreilles, attendait la suite.

— Bien entendu, vous le comprendrez aisément, je ne pourrai pas entièrement vous dévoiler ce que M. Canelleri m'a confié, ajouta-t-il, se gonflant d'importance. Nous ne sommes que quatre ou cinq dans la confidence, le roi, M. de Martignac, M. de Polignac, encore un ou deux ministres, M. Canelleri et moi.

Vacherin siffla d'admiration.

— Alors, en effet, commenta-t-il, impressionné.

— Mais, mon petit Vacherin, ajouta Fontanier, protecteur, tout va bien, même très bien. Canelleri, monsieur Canelleri, car c'est un Monsieur, il parle au prince de Polignac comme je vous parle, monsieur Canelleri, dis-

je, est tout à fait satisfait de notre travail. Il m'a même dit textuellement : cette affaire est de première importance, vous êtes l'homme de la situation.

— Ah, bien ! marmonna Vacherin, qui ne savait plus comment exprimer assez son ravissement.

— Et maintenant, il n'y a plus de temps à perdre. Mon plan est prêt, approuvé par les plus hautes autorités. Leur compte est bon, annonça Fontanier, entraînant son adjoint vers le Pont-Neuf en direction de la rive droite.

Le repas s'était déroulé joyeusement. Après avoir apprécié les rissoles de volailles, le turbot sauce aux huîtres, le rosbif pommes Robert, la laitue à la nivernaise, les desserts, le tout arrosé de chambertin, d'un laugan blanc et d'un château-Yquem, ils avaient proposé à Pauline et Aldegonde, qui devaient se rendre en fin d'après-midi à une répétition, de les raccompagner chez elles, rue des Moulins, en faisant un détour par la rue de Montpensier où Sassenage pensait trouver la réponse de son oncle, M. de Belleyme lui fixant une heure de visite. Mme Tulipe la lui remit, en effet. Le rendez-vous était prévu pour dix-huit heures en son hôtel du faubourg Saint-Germain. Voilà qui leur laissait encore un peu de temps.

Vastier-Duparc les suivit jusqu'à l'angle de la rue de Richelieu et de la rue des Petits-Champs mais là, s'excusa de devoir les quitter ; des travaux ménagers l'attendaient dans son village de Clichy. Treize enfants, c'était une lourde charge. Il avait à cueillir les pommes de son jardin, à couper du bois et à referrer les sabots avant l'hiver. Il serait de retour à Paris dans la soirée. Tom et Martial apprécièrent sa discrétion.

Aldegonde au bras de Tom, Pauline serrée contre Martial, ils s'engagèrent dans la rue des Petits-Champs. La rue des Moulins était proche. Dans ces artères sans trottoir, les piétons occupaient le haut du pavé. Soudain, un fiacre, qui venait de tourner à l'angle de la rue de Richelieu, s'élança au grand trot, se déportant vers eux. Ses roues droites évitèrent de peu Martial et Pauline qui marchaient en arrière.

— Attention ! cria Sassenage.

Tom et Aldegonde n'eurent que le temps de s'accoler au mur. Mais une roue heurta une de ces bornes de pierre qui, à défaut de trottoir, empêchaient les voitures d'écorcher les murs, les angles des maisons et de détériorer les devantures des boutiques, et le marche-pied de la voiture

accrocha au passage la robe d'Aldegonde qui fut jetée violemment à terre. Son front porta contre le pavé. Le fiacre continua sa course folle et disparut par la rue de Gaillon sans qu'aucun d'eux n'eût pu relever son numéro barbouillé de boue, ni distinguer le visage du conducteur dissimulé sous son chapeau enfoncé sur les yeux et par le col relevé de son manteau. Aldegonde avait perdu connaissance. Tom la souleva dans ses bras. Déjà, un attroupement s'était constitué.

— Ces rues sont dangereuses, ils vont de plus en plus vite, commentait l'un.

— La police ne fait rien, jugea l'autre.

— Elle n'est pas assez nombreuse, estima un troisième.

— Il n'en manque jamais pour tendre l'oreille à ce qu'on dit et tracasser les libéraux, lança un quidam qui d'ailleurs ne s'attarda pas.

Pauline écarta les badauds.

— Ramenons-la à la maison, vite, demanda la jeune fille...

Vastier-Duparc qui avait assisté à la scène de loin accourut, blême.

— Allez chercher un médecin, lui demanda Martial.

Un commerçant, sur le pas de sa porte, leur indiqua une adresse.

Pauline et Aldegonde occupaient deux pièces au troisième étage d'un immeuble modeste de la rue des Moulins. L'appartement était tout tendu de taffetas rose et bleu. On eut dit une bonbonnière. Tom étendit la blessée sur son lit. Elle portait au front une grosse bosse marbrée de bleue. En attendant l'arrivée du médecin, Pauline, bouleversée, appliqua avec douceur des linges mouillés. La jeune fille, reprenant connaissance, se plaignit, la tête lourde, d'ecchymoses sur tout le corps.

Tom était songeur.

— Je sais ce que vous pensez, lui dit Sassenage, c'est encore « lui »...

A nouveau, il s'interrogeait en effet.

— Ce n'est pas la première fois qu'un cheval emballé provoque un accident ; ce sont les dangers de la circulation en ville, rappela Martial.

— Voilà beaucoup d'accidents, observa Waghorn.

La clochette de la porte d'entrée tinta.

Pauline alla l'ouvrir. Un homme, la barbe grise, des lorgnons sur le nez, strictement vêtu, une trousse de cuir à la main, se tenait sur le palier.

— Je suis le médecin, se présenta-t-il, on m'a demandé de passer voir une personne blessée.

Vastier-Duparc avait fait diligence. Pauline le fit entrer. Il s'arrêta sur le seuil de la chambre d'Aldegonde et retira son chapeau.

— Voici donc notre petite malade, déclara-t-il d'une voix rassurante.

— Oui, docteur, répondit Pauline.

Il se débarrassa de son chapeau et retira lentement ses gants, tout en observant Aldegonde allongée sur le lit.

— Une mauvaise chute ?

— Oui, docteur, un fiacre...

— Eh bien, nous allons voir cela !

Il ouvrit devant eux sa trousse, y plongea les mains.

— Pas un geste, ordonna-t-il, pointant deux pistolets sur Tom et Martial qui s'apprêtaient à quitter la chambre.

— Attention, vous deux, sa vie est entre vos mains, les avertit le faux médecin tournant vers Aldegonde, pétrifiée sur son lit, le canon d'un de ses pistolets ; reculez doucement jusqu'à la porte d'entrée, ordonna-t-il, et ouvrez-la !

— Alors vous y croyez maintenant ? demanda à voix basse Tom à Martial, ou me pensez-vous toujours atteint du délire de la persécution.

— C'est peut-être un amant jaloux.

— Silence ! ordonna le médecin menaçant, ouvrez !

Ils obéirent. Deux hommes aux mines patibulaires se glissèrent dans l'appartement.

— Ce sont vos amis ? demanda Sassenage à Waghorn.

— Non.

— Les mains en l'air, leur commandèrent les nouveaux venus, leur enfonçant dans le dos le canon de leurs armes.

Ils sentirent un choc derrière la tête et s'affalèrent de tout leur long.

Lorsqu'ils revinrent à eux, il faisait nuit. Le faux médecin et les deux inconnus les regardaient à la lueur de torches de résine. Ils étaient assis sur un sol humide, mains attachées derrière le dos. Un courant d'air froid leur cingla le visage.

— Debout ! ordonna le faux médecin. Sa voix résonna et se répercuta en multiples échos.

Ils étaient dans une caverne. Les flammes vacillantes des torches faisaient briller les parois suintantes, couvertes de mousses ou de champignons en plaques verdâtres ou blanches. On les fit relever.

— Où nous emmenez-vous ? demanda Martial.

Ils ricanèrent sans répondre.

— Pour qui travaillez-vous ? interrogea à son tour Tom.

— Pour qui nous paye, répondit l'un des hommes ; nous, on ne pose pas de question. En tout cas, c'est sûrement pas des gens qui vous veulent du bien !

Les autres s'esclaffèrent.

Ils traversèrent une succession de salles de dimensions diverses, creusées dans le roc et reliées entre elles par d'étroites ouvertures. A certains endroits, l'eau montait jusqu'aux chevilles. Pas la plus petite lueur du jour ne pénétrait dans cet antre où pourtant se manifestaient d'inquiétantes formes de vie. Des chauves-souris, aveuglées par les torches, se détachaient des parois où elles vivaient en grappes et s'éparpillaient, voltigeant affolées, au-dessus de leurs têtes. Des animaux aux formes fantastiques, cloportes gris, coléoptères jaunes, podures sauteuses, crevettes d'eau, aselles aux longs poils tactiles, thysanoures broyeurs aux interminables abdomens en forme de fourche, acariens velus ou myriapodes grouillaient dans chaque flaque.

— C'est la soupe des sorcières, commenta un des hommes.

— Attention à ceux-là, prévint un autre, écrasant de sa botte un scorpion blanc sans yeux, leur morsure est mortelle.

Plusieurs galeries se présentèrent à eux. A l'entrée de l'une d'elles, on pouvait lire, gravés dans la pierre, ces mots : *« Arrête, ici commence l'Empire de la mort.* » Ce fut celle que leurs gardiens choisirent. Ils les poussèrent dans le couloir sombre. Des milliers de crânes et de tibias étaient soigneusement entassés le long des parois.

— Les catacombes ! souffla Martial, nous sommes dans le sous-sol de Paris.

— Ils finiront leurs jours à l'ombre des « os rangés », plaisanta un des hommes que ce méchant calembour fit rire.

A un carrefour de plusieurs galeries, dont la voûte était soutenue par un pilier central, le faux médecin donna l'ordre de s'arrêter.

— C'est bon, attachez-les là.

Les mains déjà liées dans le dos, on leur entrava les pieds, on leur banda les yeux et on les bâillonna, puis on les fixa, debout, au pilier par une corde. Des pas résonnèrent sous la voûte.

— Voilà qui est fait, messieurs, entendirent-ils dire.

Les nouveaux arrivants tournèrent autour d'eux, contrôlèrent les attaches.

— Bon travail ! apprécièrent-ils, et vous z'êtes zour que personne n'entre ici ?

Tom reconnut les voix de Giuseppe et de Bartoldo. On leur montra, sans doute pour les rassurer, un tas de squelettes.

— *Si,* voyez les derniers visiteurs.

La plaisanterie plut aux deux sbires de Taylor qui s'esclaffèrent.

— *Bellissimo !*

— Combien de temps comptez-vous les laisser là ?

— Nous allons voir cela avec le patron. S'ils ne sont pas raisonnables, jusqu'au dix décembre et, s'il le faut, plous longtemps...

— Au bout d'un mois, ils ne seront pas beaux à voir, commenta le faux médecin.

Ils s'éloignèrent. La lueur que Tom et Martial percevaient à travers leurs bandeaux s'atténua et disparut. Ils entendirent encore un moment leurs voix et leurs pas résonner sous les voûtes, puis ce fut le silence. Les deux jeunes gens eurent alors seulement conscience de la gravité de leur situation. Ils étaient à la merci de Taylor qui pouvait décider de leur vie ou de leur mort à moins que, sans attendre, un scorpion blanc sans yeux... Leur premier réflexe fut de tenter de s'échapper. Ils s'efforcèrent de faire glisser leurs liens, mais ils étaient solidairement attachés et une corde tirée par l'un serrait l'autre davantage, de les user contre la roche, mais elle était trop friable, trop humide. Ils ne parvinrent qu'à faire glisser les bandeaux qu'ils avaient sur les yeux.

La nuit comme le silence leur parurent d'abord complets. Mais, peu à peu, en même temps qu'ils entendaient des bruits divers, gouttes d'eau tombant des parois suintantes, chutes de pierres se décrochant des voûtes, murmures modulés des courants d'air dans les galeries, cris aigus et battements d'ailes des chauves-souris, tout un grouillement de vie qui s'organisait là comme dans le moindre recoin de la terre, ils perçurent des nuances dans les noirs, des clairs-obscurs, des points phosphorescents comme des vers luisants, des flaques d'eau miroitant par la grâce d'un mystérieux jeu de lumière qui se réfléchissait dans ce dédale clos de salles et de couloirs.

L'humidité et le froid les pénétraient, leurs membres s'ankylosaient. L'image des crânes et des tibias entassés revenait à l'esprit de Tom. Il voyait Virginia, ses parents, ses amis venant le reconnaître, hésitant entre

tant de squelettes, se trompant et le laissant là pour l'éternité. Il tentait de réagir, chassant ces mauvaises pensées mais elles l'assaillaient à nouveau, de plus en plus tyranniques. Qu'avaient voulu dire les sbires de Taylor ? s'interrogeait Tom qui pensait à Sassenage, entraîné dans cette aventure par sa faute. Si Taylor se présentait, s'il avait le choix, il n'hésiterait pas. Il devait tirer de là Martial, il renoncerait à ce voyage.

De son côté, Sassenage se faisait quelques reproches. Pourquoi ne pas avoir tenu compte plus sérieusement des craintes de Waghorn ? Ils ne seraient pas dans cette situation impossible s'ils avaient pris quelques précautions.

Grelottant, claquant des dents, ne pouvant échanger entre eux que des gémissements sous leurs bâillons, ils sentaient leurs esprits s'engourdir et la fatigue les gagner. Soudain ils crurent entendre l'écho d'une musique lointaine ; ils pensèrent tout d'abord avoir franchi, sans même s'en rendre compte, l'Achéron ; le temps aboli par la mort, déjà sonnaient les trompettes du Jugement dernier. Mais la musique persista et elle semblait même se rapprocher. Mêlés aux trompettes, ils distingèrent les accents plus graves de trombones et les éclats rythmés des cymbales. D'abord pâle, la lumière qui éclairait la voûte s'intensifia. Le vacarme devint assourdissant. Débouchant d'une galerie, une farandole de silhouettes blanches, fantomatique carnaval de danseurs endiablés, entrechoquant des crânes, battant tambours à coups de tibias, hurlant et chantant, fit irruption dans la salle soudain illuminée. Ils étaient à quelques mètres. Tom et Martial, un peu cachés par le pilier contre lequel ils étaient attachés, gémirent, s'agitèrent pour attirer l'attention de ces âmes errantes dans l'Empire de la mort. Mais il semblait qu'elles n'avaient ni yeux ni oreilles. Le cortège obliqua sans s'arrêter vers la galerie la plus proche poursuivant son infernal tintamarre. Nos deux amis regardaient s'enfoncer dans la nuit leur dernière espérance.

Tout semblait bien perdu, en effet, lorsqu'une forme blanche se détacha du groupe avec sa torche. Elle s'approcha à quelques mètres des deux prisonniers et, retroussant son suaire d'une main, se mit à satisfaire un besoin bien réel. Tom et Martial, dans la pénombre, redoublèrent d'efforts pour se faire remarquer, émettant des sons les plus stridents possibles. Le fantôme, levant enfin les yeux sur eux, poussa un cri de frayeur et, s'interrompant, partit en courant.

La fanfare se tut. Ils entendirent une galopade dans la galerie. La salle s’éclaira à nouveau. Trente visages jeunes et rassurants les regardaient, les yeux ronds d’étonnement. L’heure de la résurrection avait sonné.

Ces gais fantômes n’étaient autres que des étudiants en médecine, des carabins qui, en chaque début d’année universitaire, entraînaient les nouveaux élèves dans les catacombes pour les familiariser avec les dures réalités de leur métier et récolter au passage quelques pièces de squelettes utiles à leurs études. Cette promenade initiatrice était connue sous le nom de « descente aux enfers » ou de « danse macabre ».

Débarrassés de leurs liens et de leurs bâillons, Tom et Martial furent ramenés à la surface. L’escalier en colimaçon emprunté par les étudiants aboutit dans les caves de l’hôpital du Val de Grâce, rue Saint-Jacques. Leurs sauveurs se contentèrent de leurs explications : des amis leur avaient fait une mauvaise farce. Ils trouvèrent même la plaisanterie assez drôle. Mais comme Tom et Martial, transis, frissonnaient et éternuaient à tout va, ils ordonnèrent aux deux rescapés un bain brûlant puis, tandis que leurs vêtements séchaient devant la cheminée de la salle de garde, ils leur administrèrent, en guise de reconstituant, deux grands verres de fine champagne. Ce traitement de cheval remit leurs deux patients bientôt sur pied. Ils observèrent, non sans fierté, qu’ils avaient sauvé deux vies humaines, résultat dont, estimèrent-ils, bien peu de leurs confrères, plus avancés dans la carrière médicale, pouvaient se targuer.

Pour cette fois, ils s’étaient miraculeusement tirés d’affaire. Tom était décidé à tirer la leçon de l’épreuve. Il devrait poursuivre seul.

— Mes adversaires, dit-il à Sassenage, sont prêts à tout. Je pense donc que...

— Vous renoncez ? l’interrompit Martial.

— Moi ? Non.

— Moi non plus.

— Mais ?

— Après ce qu’ils m’ont fait, j’ai un compte à régler avec ces messieurs et la meilleure façon de répondre à leurs menaces, c’est d’arriver à Bombay. A deux, nous avons plus de chance de réussir.

— Alors vous persévérez ? insista Tom.

— Oui, sans nul doute, confirma Martial.

— L’affaire est entendue. Je vous aurai mis en garde.

— Soit. Où en étions-nous ?

Sassenage regarda sa montre qui marquait sept heures trente. Ils étaient restés près de quatre heures prisonniers de Taylor.

— Nous avions prévu de nous rendre chez les saint-simoniens.

— Respectons notre programme mais soyons vigilants dorénavant, recommanda Tom.

— Chez eux, vous ne trouverez que des amis, je m'en porte garant.

Un fiacre les conduisit rue Monsigny, à l'hôtel de Gesvres qu'occupaient les disciples du comte de Saint-Simon. Les événements de l'après-midi avaient fait manquer le rendez-vous fixé par M. de Belleyme. Martial proposa à Tom de, tout de même, rendre une rapide visite à son oncle avant de quitter Paris. Il confia au cocher un bref message à porter au Procureur du roi pour s'excuser, lui expliquer les causes de ce fâcheux contretemps et l'avertir de son passage tardif.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la salle de réunion au premier étage de l'hôtel particulier, Tom fut saisit d'étonnement. Deux hommes de haute stature, d'âge moyen, se tenaient assis derrière une table, vêtus d'habits bleus très clairs et de gilets blancs. Ils s'adressaient tour à tour à un public d'une cinquantaine de personnes, hommes et femmes, jeunes pour la plupart, qui, eux aussi, portaient des vêtements de divers bleus. Parfois un membre de l'assistance intervenait et appelait ces deux hommes « pères », tandis que eux nommaient les autres « fils ».

— Qui sont-ils ? demanda Tom à Martial.

— Enfantin et Bazard, les papes du « nouveau christianisme ».

— Pardon ?

— Oui, ils sont si sûrs de leur doctrine que, sans attendre l'accomplissement de la société parfaite qui résultera de son application, ils ont créé une Église avec ses chefs, sa hiérarchie, son rituel, ses temples, son costume plus ou moins bleu suivant le degré d'initiation franchi, préfiguration de la société future.

Ici même, rue Monsigny, les saint-simoniens vivaient entre eux, dans une communauté fraternelle.

Le débat portait sur la place de la femme dans la société nouvelle. La doctrine n'était pas encore bien établie et les opinions des pères eux-mêmes divergeaient. Bazard parlait, tournant entre ses doigts une tabatière, et ne

levait les yeux que pour souligner une idée. Enfantin, écoutant avec un air singulier de majesté, promenait des regards caressants sur l'auditoire.

— J'admets, comme toi, le principe, disait Bazard, de l'affranchissement complet des femmes et de l'égalité des droits de l'un et l'autre sexe. Mais je crois qu'avec le divorce, la femme serait plus complètement que jamais livrée à l'exploitation. Il faut maintenir l'indissolubilité du mariage qui est un progrès dans la voie de l'affranchissement.

— Non, répliqua Enfantin, dont le visage s'anima d'une brûlante passion dès qu'il ouvrit la bouche, s'exprimant avec une grande assurance de manière incantatoire, car l'affranchissement ne peut être réel tant que la femme, comme l'homme, restera soumise à la loi de l'éternelle fidélité qui ne tient pas compte des instincts profonds de la nature humaine. Déclarer l'inviolabilité du mariage, c'est refuser de regarder la réalité en face, c'est conduire certains êtres à affection vive à chercher la satisfaction de leur désir de changement dans l'adultère ou la prostitution. Il faut lever l'anathème prononcer contre l'amour par le christianisme, s'écria-t-il avec fougue. Il faut réhabiliter la chair !

— Je me sens devenir saint-simonien, souffla Tom à Martial.

Cependant un peu avant leur arrivée, un couple étrange s'était dirigé vers le siège de la religion nouvelle. Lui était petit de taille. Il portait une barbe et une moustache noires. Il était, en saint-simonien zélé, vêtu d'une chasuble et d'un pantalon bleu clair. Elle, le dominait d'une demi-tête. Sa robe, un peu courte, laissait voir des pieds inhabituellement grands. Un châle enserrait ses longs cheveux tombant sur les épaules. Elle avançait d'un bon pas, ouvrant la marche ; derrière, le petit homme peinait.

— Moins vite, que diable ! Et soyez plus gracieuse, Vacherin !

Fidèles à leur stratagème, les deux inspecteurs avaient eu recours une fois encore au déguisement. Ils avaient pris place parmi les adeptes de la religion nouvelle. L'apparition de Tom et Martial avait provoqué chez les deux policiers une intense satisfaction. Leur plan s'exécutait selon leurs prévisions. Les espions tombaient dans le piège. On allait bientôt pouvoir passer à l'action.

Les propos d'Enfantin sur la réhabilitation de la chair avaient rendu Vacherin hilare.

— Ce n'est pas drôle, se fâcha Fontanier, se souvenant de l'observation de Canelleri ; on commence par guillotiner le roi et ensuite, on se laisse aller à des extravagances perverses...

L’adjoint ravala son rire.

Bazard avait nettement marqué son désaccord.

— Tu vas trop loin, Enfantin, avait-il dit.

Le père, sentant désorientés les fidèles, avait aussitôt demandé que, selon la coutume, pour conserver une atmosphère fraternelle aux débats, en dépit parfois de leur véhémence, l’on suspendît la séance pour s’embrasser. Vacherin éprouva un cruel embarras.

— Allez, rappelez-vous que vous êtes une saint-simonienne, jouez le jeu, que diable ; embrassez les messieurs, lui ordonna Fontanier ; ce n’est pas le moment de se faire remarquer.

— Vous m’en demandez trop, monsieur l’Inspec...

— Chut, le coupa Fontanier, obéissez !

— Soit, j’obéirai, accepta soudainement l’adjoint, mais alors souffrez que je commence par vous, Chef !

Fontanier se recula, poussant un cri.

— Quelle horreur ! Dans ces conditions, je vous en dispense. Surveillez plutôt nos deux lascars.

Profitant de l’entr’acte des embrassades, Tom et Martial s’étaient approchés de Bazard et d’Enfantin. Sassenage avait présenté Tom aux « pères », La foi de Waghorn dans l’avenir de la route de Suez, revivifiée par la navigation à vapeur, coïncidait avec leur prévision. Tout devait être fait pour développer les transports et les échanges, sources de richesses. L’idée du percement de l’isthme de Suez était présente à leur esprit. Prophétisant, ils mirent cependant en garde Waghorn :

— Les Anglais n’ont jamais voulu et ne voudront jamais, lui dirent-ils, ni de la route par la terre ni d’un canal, dans la crainte de voir encore la puissance de l’Egypte et de Mehemet Ali, son vice-roi, grandir sur les pachas de la côte orientale d’Arabie, du golfe Persique et de la Perse jusqu’à Bombay. En vérité, ils pensent ne pouvoir conserver les Indes qu’autant que personne n’ira et ils ne verront que de graves inconvénients aux investigations vers la mer des Indes.

A la demande d’Enfantin, Tom s’adressa à l’assemblée. Les saint-simoniens l’acclamèrent. Enfantin reprit la parole et salua Waghorn comme un de ces hommes qui voient loin dans l’avenir. Il appela ses disciples présents, Péreire, Lafitte, Duveyrier, Blanqui, Comte, Chevalier, Fournel, jeunes ingénieurs et polytechniciens et tous ceux pour qui l’âge d’or était devant eux et non, comme une fausse tradition voulait le faire croire, perdu

dans le passé, à imiter Waghorn sur le chemin de la novation et du progrès. Il assura Tom que lui-même et tous les saint-simoniens se tenaient à sa disposition pour faciliter la réalisation de sa grande entreprise.

Les heures tournaient. Le moment du départ approchait, Tom et Martial demandèrent la permission de se retirer. Ce fut alors que Fontanier s'avança vers une fenêtre, devant laquelle il promena un chandelier par trois fois de long en large. Sortant sous les acclamations, Tom et Martial allaient s'engager dans l'escalier lorsque la porte du hall d'entrée s'ouvrit brusquement, des policiers et des gendarmes surgirent.

— Par ordre du roi, personne ne bouge !

Tom et Martial restaient stupéfaits, se demandant si cette injonction les concernait, quand, derrière eux, parurent Fontanier et Vacherin sous leurs déguisements.

— Arrêtez-les ! Arrêtez-les ! s'écria l'inspecteur principal.

L'apparition de ce couple bizarre plongea dans la perplexité gendarmes et policiers.

— Ben, qui sont ces drôles ?

Mais, arrachant coléreusement barbe et moustache, Fontanier se fit reconnaître :

— Ah ! c'est vous, monsieur l'Inspecteur, s'exclamèrent ses collègues.

— Arrêtez-les, vous dis-je ! reprit, furieux, Fontanier.

Les policiers s'élancèrent vers Tom et Martial.

— C'est cela, votre endroit sûr ! s'écria Waghorn. M. Vastier-Duparc avait raison, Paris est mal fréquenté.

— Cela ne se passera pas comme ça !

Sassenage, profitant de l'instant d'hésitation des collègues de Fontanier, avait fait demi-tour et remontait l'escalier.

Fontanier et Vacherin, sur le palier, cherchant à s'interposer, il les repoussa avec une telle vigueur que Fontanier roula sur le plancher et que Vacherin en perdit sa perruque et déchira sa robe. Un policier déchargea, sans l'atteindre, son pistolet en direction du fuyard qui gagna quatre à quatre les étages supérieurs. Policiers et gendarmes se rabattirent sur Tom.

— Crétins, rattrapez-le ! Je le veux vivant ! hurla Fontanier, fou de rage et s'agitant en tous sens.

Descendant l'escalier, il désigna Tom, solidement ceinturé.

— Et celui-là, passez-lui les menottes, aux mains, aux pieds, enchaînez-le, ordonna-t-il ; je le tiens, il paiera pour deux.

— Mais monsieur, qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas, s'étonna Tom.

Fontanier, s'approchant, lui parla sous le nez.

— Moi, monsieur, je vous connais, très bien même, mon cher Edouard, c'est là ma force ; Louis XI, vous vous souvenez ? C'est moi !

Il ricana satisfait.

— Serviteur, monsieur, mais cela ne m'explique pas pourquoi vous m'arrêtez.

— Vous allez comprendre bientôt, car sachez, monsieur l'Anglais, qu'en France, la Sureté de l'Etat est bien assurée..,

— La Sûreté de l'Etat... ? interrogea Tom, abasourdi.

— Parfaitement, la Sûreté de l'Etat ; qu'on le conduise où vous savez ! ordonna-t-il.

Alertés par le coup de feu et les cris, les saint-simoniens étaient apparus sur le palier, Enfantin et Bazard à leur tête.

— Emmenez-moi ce joli monde ! ordonna Fontanier, se débarrassant de son costume bleu et blanc.

Enfantin et Bazard voulurent protester. Mais Fontanier les interrompit.

— Tous au dépôt !

Puis il ajouta, maugréant :

— Ah ! On veut réhabiliter la chair ! Satyres ! Impies ! Régicides !

Des rangs des saint-simoniens, s'élevèrent cris et injures. Mais Enfantin se tourna vers ses disciples et leur dit :

— Restez dignes et paisibles car nous sommes porteurs de la vérité.

Dociles, les fidèles se formèrent en procession derrière les « pères » et, s'engageant entre deux haies de gendarmes en bicornes qui avaient envahi l'escalier, ils entonnèrent leur hymne :

Salut, Père, salut !
Salut et gloire à Dieu !
Le Christ quittant les apôtres
Leur dit : Veillez, ils ont dormi !
Vous nous avez dit : travaillez !
Nous voici : l'œuvre commence.

Sassenage avait gagné les toits. Il s'était laissé glisser le long de la couverture en zinc. Les pieds dans la gouttière, il attendait, tapi dans l'ombre. Ses poursuivants tournaient en tous sens au-dessus de lui, fouillant

chaque recoin. Gendarmes à cheval et policiers en civil occupaient la rue qu'éclairait la pâle lumière des réverbères.

De sa cachette, Sassenage assista à l'embarquement de Waghorn porté, pieds et mains liés comme un grand criminel, jusqu'au fourgon cellulaire. Puis ce fut le tour des saint-simoniens de monter à bord des voitures sous l'œil de quelques badauds que les policiers et les gendarmes tenaient à distance. Le convoi s'ébranla, encadré de gendarmes à cheval et suivi d'un fiacre dans lequel Fontanier et Vacherin avaient pris place. Sur les toits, les recherches se poursuivirent un moment puis les policiers quittèrent les lieux. Il ne resta bientôt plus que quelques sentinelles montant la garde devant la porte de l'hôtel de Gesvres.

Martial avait repéré plusieurs lucarnes par lesquelles il espérait pouvoir quitter le toit. Il progressa prudemment le long de la gouttière. La première ouverture donnait sur une mansarde misérable, éclairée faiblement par une lampe à huile. L'air farouche, une femme, jeune encore, au masque tragique, portait dans les bras un enfant en larmes. Deux autres bambins, effarés, s'abritaient derrière elle. Un homme sans âge, sale, déguenillé, leur faisait face, une bouteille de vin à la main, titubant, hurlant des menaces et montrant le poing. Mieux valait ne pas attirer l'attention de ce fou furieux. Sassenage poursuivit sa progression.

La mansarde voisine présentait un contraste saisissant avec la précédente. Tout y était clair, propre et gai. Près d'un petit lit de cuivre recouvert d'organdi, devant sa table de toilette éclairée d'un chandelier argenté, une jeune fille, les épaules dénudées, brossait soigneusement ses longs cheveux acajou. Dans le miroir, Sassenage pouvait apercevoir son minois de poupée de porcelaine, pommettes hautes et lèvres écarlates. On frappa à la porte. Ses yeux brillèrent d'une joie intense. Elle se leva vivement, couvrit ses épaules d'un châle de dentelle, ouvrit la porte derrière laquelle apparut un jeune homme endimanché dans une redingote un peu étriquée, qui, ému, lui tendait un bouquet de roses. La porte refermée, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, échangeant un fougueux baiser. Martial n'osa pas les déranger.

A travers la troisième lucarne, un autre aspect de la réalité de son siècle se présenta à ses yeux. Dans la pièce aux murs nus, un jeune homme d'une remarquable beauté, vêtu avec raffinement, était assis, prostré sur le lit défait, fixant du regard le bougeoir où achevait de se consumer une bougie à la flamme vacillante. Il tenait, du bout des doigts de la main gauche, une

enveloppe blanche qu'il laissa tomber sur la tomette rouge. Puis il leva lentement le bras droit. Sassenage vit alors qu'il tenait un pistolet dont il dirigea sans hésitation le canon vers sa tempe. Sans perdre un instant il frappa à la vitre. Le jeune homme leva les yeux, stupéfait. Dans cet instant d'extrême exaltation, l'émotion fut trop forte. Lâchant l'arme, le désespéré s'écroula sur le sol, évanoui. Par le vasistas ouvert, Sassenage se glissa dans la mansarde.

Il étendit le jeune homme sur le lit, ramassa l'enveloppe, l'ouvrit et lut ces quelques mots écrits d'une main tremblante : « Ma chère mère, je suis un mauvais fils, je vous entraîne dans ma ruine. Le jeu m'a perdu. Je ne puis supporter de vivre davantage. Pardonnez-moi. Adieu. Rodolphe. » Martial déchira le billet, en jeta les morceaux par la fenêtre, tira de sa poche une bourse qu'il plaça dans la main du jeune homme. Ayant pris soin de décharger le pistolet, il se munit du bougeoir et sortit. Quelques instants plus tard, il gagnait la rue sans encombre. Il héla un fiacre et se fit conduire au domicile de son oncle dans le faubourg Saint-Germain.

Le convoi approchait de la Conciergerie. Fontanier, assis à côté de son adjoint, était dans un de ces moments d'euphorie qui le mettaient en veine de confidences.

— Voyez-vous, Vacherin, j'eusse aimé vivre au Moyen Age, être Grand Inquisiteur, combattre le désordre, les hérésies, faire avouer un coupable, rendre bavards les muets ! A cette idée, je frissonne de plaisir.

Il ajouta, songeur.

— Ne croyez-vous pas que l'emploi des moyens d'alors serait nécessaire de nos jours pour assurer la tranquillité du royaume ? La flagellation, la roue, les fers rouges...

— Certainement, monsieur l'Inspecteur, approuva l'adjoint, que cette évocation avait rendu plutôt mal à l'aise.

Lorsqu'ils arrivèrent à la Conciergerie, sur leur ordre, les gardes avaient déjà conduit Waghorn dans une salle voûtée qu'éclairaient des flambeaux disposés aux quatre angles. On lui avait attaché les mains au-dessus de la tête à un anneau scellé dans le mur.

— Ah ! mon ami, s'écria d'emblée Fontanier, entrant, suivi de Vacherin, à nous deux, l'heure des aveux complets est venue !

— Je ne comprends rien à toute votre histoire. Où suis-je ? Qui êtes-vous ? protesta Tom persuadé qu'il y avait erreur sur la personne.

— Ah ! Ah ! ricana Fontanier, procédé classique, on joue à la victime, on fait l'innocent. Très bien, très bien, ça commence toujours ainsi, c'est que nous sommes sur la bonne voie... Je vais répondre à vos questions mais ensuite, ce sera à vous de parler, si vous le voulez bien. Vous êtes, monsieur, à la Conciergerie, expliqua Fontanier sur un ton posé, dans les locaux de la Sûreté, entre les mains de deux inspecteurs de grande qualité qui vous pistent depuis hier et qui, malgré leur air de ne pas y toucher et leur apparence bonhomme, ne lâchent pas aisément la proie qu'ils tiennent.

— Je suis citoyen britannique. Prévenez mon ambassade.

Fontanier s'esclaffa.

— Citoyen britannique ! Ah cela, merci nous le savons et ce n'est pas une circonstance atténuante.

— Et de quoi m'accusez-vous ?

— Espionnage, agitation révolutionnaire, complot et sans oublier le délit d'outrage à agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions..., évoquant le cauchemar qu'il avait eu le matin dans la diligence.

— Qui ? Moi !

— Ah non ! s'impatienta Fontanier, changez de système de défense ou je serai amené très vite à changer de méthode d'interrogatoire, assura-t-il. Le père Fontanier est patient mais il n'est pas sot, sachez-le. D'ailleurs, poursuivit-il, nous savons tout, mais nous aimerions l'entendre dire de votre bouche. Tenez, si vous voulez, je vais vous mettre sur la voie. Vacherin, écrivez.

L'inspecteur s'assit derrière un pupitre et se saisit d'une plume d'oie.

— Que faisiez-vous à Picquigny ? Ah ! interrogea-t-il, sûr de lui.

— Roi d'Angleterre invité par Louis XI, je venais signer une trêve qui mettait fin à la guerre de Cent Ans. Avouez que cela commence mal.

Fontanier hocha la tête en grimaçant.

— Alors, c'est ça, on fait le malin...

— Et comment se fait-il que la première personne à qui vous ayez adressé la parole soit l'instituteur républicain Barbarin ? Ah ! embarrassante question, je vous l'accorde.

— C'est tout simple, il m'expliquait ce qui allait se passer.

— Voilà, triomphait Fontanier, en somme, il vous donnait des consignes pour la suite de votre mission ; sans être indiscret, quelles étaient-elles ?

— Elles étaient simples, je devais vous rencontrer, Majesté.

Vacherin pouffa derrière son pupitre.

— Saperlipopette de crénom d'un chien, prendriez-vous le père Fontanier pour un drôle ? Vous allez le regretter, éclata l'inspecteur ; Vacherin, faites chauffer les fers.

L'adjoint le regarda, ahuri.

— Mais, Chef, nous n'en avons pas.

— Nous en aurons bientôt, relisez au relaps la dernière phrase de notre procès-verbal.

— « Saperlipopette de crénom d'un... » annonça Vacherin.

— Crétin, biffez-moi ça ! bondit Fontanier. Quelles consignes ? Je veux connaître les consignes ! cria-t-il sous le nez de Tom.

La porte s'ouvrit brusquement.

— Libérez cet homme ! Ordre du roi !

Fontanier, ébahi, reconnut le Procureur du roi au côté duquel se tenait Sassenage. Le directeur de la prison, l'air gêné, et quelques gendarmes les accompagnaient.

Dès que Martial eut expliqué sa rencontre avec Waghorn, leur projet de voyage et l'incompréhensible arrestation dont il avait été victime, M. de Belleyme avait fait atteler sa voiture et ordonné qu'on le conduisît au dépôt où le tri des prisonniers s'effectuait. Les saint-simoniens n'étaient pas de ses amis mais il s'étonna. Lui seul aurait pu autoriser une telle opération. Il n'avait été averti de rien. Il fit libérer sur le champ Enfantin et ses disciples et apprit que Waghorn était entre les mains de la Sûreté.

— Encore les manigances de cette canaille de Canelleri ! gronda M. de Belleyme, il ne sera satisfait que lorsqu'il y aura la révolution !

Les grilles de la Conciergerie s'ouvrirent devant lui comme d'elles-mêmes. On ne résistait pas au Procureur du roi.

— Libérez immédiatement cet homme ! répéta-t-il, l'œil sévère.

Fontanier, blêmissant, la gorge nouée, s'inclina avec respect, bafouillant des « oui, monsieur le Procureur » à peine audibles. Vacherin, bouche bée, restait pétrifié.

— Eh bien ! Vacherin faites ce que l'on vous dit, insista Fontanier.

L'adjoint ne comprenait pas :

— Mais monsieur l'Inspecteur, c'est un suspect...

— Obéissez, vous dis-je, répéta, contrarié, Fontanier insistant sur le titre du magistrat, « monsieur le Procureur du roi » sait mieux que nous ce qu'il

faut faire.

Puis, après un soupir, il poursuivit sur un ton de regret :

— Vous avez commis une erreur, Vacherin, voilà tout.

— Moi, monsieur l'Inspecteur ? voulut protester l'adjoint.

— Ne discutez pas, ne faites pas attendre monsieur le Procureur, voyons, détachez M. Waghorn, commanda Fontanier qui, en espérant être entendu de M. de Belleyme, regretta à mi-voix que le recrutement laissât à désirer dans la police.

— Nous ne sommes plus aidés, on ne peut pourtant pas tout faire soi-même, ajouta-t-il.

Le directeur de la prison raccompagna le procureur furieux jusqu'à la porte de la Conciergerie et les gendarmes lui présentèrent les armes.

Il était plus de dix heures et demie. La diligence était partie. Ils firent un détour par le bureau des Messageries. La première voiture était le lendemain matin à six heures. Tom et Martial réservèrent deux places.

M. de Belleyme les invita à souper chez lui. Ulcéré par les agissements du chef de la Sûreté, il regretta que la France n'eût pas adopté les lois et les pratiques britanniques de *l'habeas corpus,* qui assuraient mieux que tout autre, convint-il, la liberté individuelle. Il demanderait des sanctions mais il ne cachait pas que, malheureusement, en ces temps troublés, la police, avec la complicité du pouvoir, échappait de plus en plus au contrôle de la justice.

Au cours de la soirée, Tom évoqua le cas de Véran, sans préciser les circonstances de sa rencontre avec le bagnard. Bien que le procès ait eu lieu devant les assises de la Côte-d'Or en Bourgogne, M. de Belleyme était au courant de l'affaire. Ce que Tom apprit de la bouche du Procureur du roi le ravit et l'inquiéta. Une demande de révision avait été déposée à la suite de témoignages nouveaux et surprenants. Il n'était pas impossible que la recevabilité fût déclarée et que le dossier fût à nouveau examiné, mais l'évasion de Véran, le vol de chevaux dont il était accusé n'allaient-ils pas compromettre ses chances de réhabilitation ?

Il était plus de minuit lorsqu'ils prirent congé de M. de Belleyme. Tom remercia vivement de sa démarche et de son accueil l'oncle de Martial.

Malgré l'heure tardive, ils décidèrent de passer chez Pauline et Aldegonde pour les rassurer sur leur sort et prendre de leurs nouvelles. Les jeunes filles n'en crurent pas leurs yeux et leur sautèrent au cou. Aldegonde allait mieux et elles leur racontèrent ce qui s'était passé après qu'ils eurent perdu connaissance. Les inconnus les avaient emportés dans des sacs et

avaient menacé de revenir si elles dévoilaient quoi que ce fût à quiconque de ce qui s'était passé sous leurs yeux. Cependant, lorsque Vastier-Duparc était arrivé avec le vrai médecin, elles lui avaient tout raconté et le guide-comédien avait couru aussitôt au bureau de police le plus proche. Mais comme il ne savait que peu de choses sur les identités de Waghorn et de Sassenage, sa déclaration avait été accueillie avec **scepticisme ; les policiers l'avaient pris pour un affabulateur** et l'avaient menacé de le retenir, l'accusant de se moquer d'eux. Vastier-Duparc n'avait pas demandé son reste et était parti sans insister, bien content de pouvoir quitter les lieux. Elles et lui n'avaient plus su quoi faire et avaient attendu. Vastier-Duparc était resté à Paris. Il était ressorti dans la soirée, leur promettant de revenir les voir mais à leur grand étonnement, il n'avait pas réapparu. Et pour cause.

Depuis que Giuseppe et Bartoldo lui avaient annoncé leur succès, Tom et Martial, hôtes de « l'Empire de la mort », s'il le voulait, pour toujours, Taylor n'avait cessé de manifester sa bonne humeur et avait commencé à jouir des distractions qu'offrait Paris. Il avait traîné ses sbires de maisons de rendez-vous en tripots et de tripots en maisons de rendez-vous, dépensant sans compter, attirant bientôt à lui une bande de viveurs et de flambeurs qui ne demandaient qu'à profiter de ses largesses. Ils avaient provoqué déjà plusieurs scandales et étaient à la recherche de divertissements nouveaux et piquants, lorsque Taylor, inspiré, leur proposa d'aller trinquer avec deux de ses amis qui, disait-il, s'étaient retirés dans les catacombes. L'idée parut superbe.

— Je parierais bien vingt écus, lança à Taylor un de ses compagnons de débauche, que vous ne parviendrez pas à faire tinter votre coupe avec celle d'un seul de ces coquins étendus là, à moins que vous ne vous contentiez de cogner votre verre contre des crânes vides.

— Pari tenu, releva Taylor qui s'amusait à l'idée d'offrir à boire à ses deux prisonniers.

Ils remplirent deux fiacres et traversèrent Paris, en buvant et en chantant, jusqu'à la barrière de l'Enfer. Ils pénétrèrent dans une taverne louche, guidés par Giuseppe et Bartoldo et, moyennant quelques pièces supplémentaires, le propriétaire accepta de les conduire dans sa cave d'où partait l'escalier emprunté dans l'après-midi avec Tom et Martial et il leur fournit des torches. La vue des amas de restes humains, pyramides de

crânes, milliers de tibias croisés, l'air humide et froid qui régnait dans ce gigantesque caveau, ne firent qu'exciter encore la verve et l'entrain de ces débauchés. Taylor, sous le regard inquiet de ses sbires qui, comme tous leurs compatriotes, entouraient la mort d'un respect superstitieux, se saisit d'un crâne et, pour la plus grande joie de ses autres compagnons, se mit à jouer Hamlet.

— *To be or not to be, that is the question...*

En guise d'applaudissements, ils firent claquer les dents de quelque mâchoire intacte et entrechoquèrent des tibias, en vidant à la ronde des fonds de bouteilles sur les crânes entassés.

— Où sont tes amis ? demanda-t-on à Taylor.

— Pas loin, assura-t-il.

Arrivant dans la salle vide, Giuseppe et Bartoldo crurent d'abord s'être trompés. On tourna et retourna dans les galeries. Mais Taylor découvrit lui-même les cordes abandonnées. Son visage prit une telle expression de fureur que, tout ivres qu'ils fussent, ses compagnons blêmirent et se turent. Faisant demi-tour sans dire un mot, l'Anglais se dirigea d'un pas précipité vers l'escalier, suivi de ses sbires abasourdis ; derrière eux, les autres, plus ou moins titubants, leurs élégants fracs maculés de boue, pataugeant dans l'eau, s'égrenaient le long des couloirs comme une armée en déroute.

Vastier-Duparc, qui attendait devant « La Rotonde », son point de rendez-vous habituel, quelque client, se vit soudain entouré de trois hommes, l'air décidé et menaçant.

— Où est-il ? lui demanda Taylor.

— Qui donc ?

— L'Anglais qui était avec toi.

— Quand ?

— Ce matin, dans ce café, avec deux filles.

— Je ne saurais vous dire.

Il comprit vite cependant que les inconnus ne se satisferaient pas de cette réponse. Il sentait la pointe des couteaux de Giuseppe et de Bartoldo à travers son habit.

— Dépêche-toi, parle ! commanda Taylor.

Il devrait de toutes les façons dire quelque chose. Mieux valait que cela lui profitât.

— Mais je vous en prie, messieurs, ne nous fâchons pas ! Je suis tout disposé à vous aider, déclara-t-il enjoué ; que ne ferais-je pour des amis de

M. Waghorn ? Il nous serait plus facile de nous entendre sans cette gêne que j’éprouve dans le dos et si vous acceptiez de plus heureuses manières de rafraîchir la mémoire d’un pauvre père de famille qui a de nombreux enfants à nourrir, ajouta-t-il en tendant la main...

Taylor fit signe à ses sbires de rentrer leurs armes et plaqua dans la paume ouverte de Vastier-Duparc une bourse sonnante.

— Merci, bon prince, souffla-t-il en faisant disparaître l’argent dans son habit.

Il leur fit signe de s’approcher.

— Ils parlaient, l’Anglais et le Français, d’aller à Marseille en passant par la Bourgogne, dans le Morvan, à Précomtal. Ils doivent partir ce soir même. Ils ont retenu deux places dans la dernière diligence des Messageries, à dix heures trente, murmura-t-il à l’oreille de Taylor avec des mines complices. C’est tout ce que je sais, assura-t-il, je ne les ai pas revus depuis cet après-midi, ils auraient été enlevés...

Taylor et ses sbires disparurent dans la foule et rejoignirent leurs amis retrouvés au Palais-Royal. Lorsque l’adversaire de Tom annonça son intention de partir sur-le-champ et indiqua qu’il comptait se rendre à Précomtal, ils éclatèrent de rire. Qu’allait-il faire chez le comte ? Ils le connaissaient tous, tant il était vrai qu’était petit le cercle des roués. Ils le considéraient comme leur maître : il était, plus que tout autre, cynique, brutal, immoral, dépensier et tricheur. Il vivait à Paris dans le faste le plus criard, jouait, entouré de femmes, jusqu’à son dernier sou, puis repartait dans sa province pour pressurer ses fermiers et, si cela ne suffisait pas, vendre quelques terres de son immense domaine que l’on disait déjà fortement écorné. Le personnage ne pouvait que plaire à Taylor. Deux ou trois des plus proches de Précomtal l’engagèrent à se recommander d’eux. Ils l’assurèrent qu’il s’ennuyait lorsqu’il séjournait dans son château et que sa visite serait la bienvenue.

Seul, Vastier-Duparc avait sorti la bourse, pour compter son gain, mal à l’aise.

— Eux, des amis de M. Waghorn ? Certainement pas.

Il fit glisser les pièces d’une main dans l’autre.

— Comme Judas... Trente deniers... A la ville comme à la scène... Me voici condamné à jouer les traîtres.

Sur le moment, pour se tirer d'affaire, il avait donné aux trois inconnus des indications sur Tom et Martial pensant qu'elles étaient caduques puisque ses deux clients avaient disparu, mais maintenant il s'interrogeait : et s'ils embarquaient comme prévu et faisaient le voyage envisagé ?

Il regarda sa montre. Il était dix heures. Pris de remords il s'était alors dirigé vers le siège des Messageries royales avec l'intention de les prévenir s'ils venaient. Les rues étaient sombres et désertes. Dans l'étroit passage des Petits-Pères, deux hommes se jetèrent sur lui. Il reconnut les hommes du généreux donateur. Il reçut un coup à la tête et perdit connaissance.

Taylor avait espéré, en effet, pouvoir retrouver Tom au départ de la diligence. Il s'était posté avec Giuseppe et Bartoldo à proximité du point d'embarquement. Vastier-Duparc arrivant sur ces entrefaites, ils s'en étaient débarrassés. Cependant l'heure approchait. Le conducteur appelait dans la cour les noms de Waghorn et de Sassenage. Taylor survint avec ses hommes et annonça que ses amis leur avaient cédé leurs places. Un troisième siège était disponible. Ils embarquèrent aussitôt. La diligence s'ébranla.

Fontanier s'était senti frustré d'un grand succès. Il avait quitté la Conciergerie avec son adjoint et, marchant dans la nuit, il avait donné des signes croissants de nervosité, maugréant, soupirant, agitant les bras, ce qui trahissait chez lui un grand débat intérieur.

— Tant pis, l'affaire est grave, il faut avertir tout de suite Canelleri, annonça-t-il à son adjoint.

— Tout de suite, Chef ? l'interrogea Vacherin qui bâillait de sommeil.

— Mais oui, Vacherin, immédiatement, déclara-t-il : le service du roi n'attend pas.

Ils éveillèrent le portier. Le valet de chambre étonné leur ouvrit et les fit entrer. M. Canelleri parut, les yeux ensommeillés, en bonnet de nuit, une robe de chambre bleue damasquinée cachant sa chemise. Fontanier, en la voyant, craignit que le chef de la Sûreté, furieux d'être dérangé dans son premier sommeil, ne le désavouât. Mais Canelleri n'hésita pas un instant sur l'interprétation à donner à l'intervention du Procureur du roi en faveur des saint-simoniens et de Waghorn.

— Trahison ! tonna-t-il.

Fontanier éprouva un grand sentiment de soulagement.

— Oh ! monsieur le Directeur, trahison, peut-être pas, tout de même, disons imprudence, protesta-t-il, faussement indulgent.

Canelleri, bien réveillé, allait et venait dans son salon, mains derrière le dos, empli de rage.

— Qui protège un suspect est suspect, énonça-t-il péremptoire, fût-il le Procureur du roi. Il ne peut y avoir d'exception lorsqu'il s'agit de la sécurité du royaume. Nous devons savoir exercer notre vigilance sur tous, à l'égard du roi même, s'il le fallait ! Qui sait où la traîtrise est capable de se nicher.

Fontanier reprenait confiance.

— Il faut démasquer le complot, poursuivit Canelleri. Où sont-ils maintenant ?

— Le suspect et son complice ont confirmé rue Monsigny, qu'ils se rendaient en Egypte, indiqua Fontanier.

Le directeur de la Sûreté s'arrêta devant lui, le regardant droit dans les yeux.

— Vraiment. Alors maintenant, tout est clair, Fontanier !

L'inspecteur se demanda s'il ne devait pas se lever pour avoir une attitude correspondant à la gravité du moment. Mais Canelleri reprit ses va-et-vient.

— Fontanier, je vous ai parlé d'une importante affaire que nous devons mener avec l'Egypte en Méditerranée. Comme je vous l'ai dit, seules quelques personnes sont dans la confidence. Vous en serez.

— Oh ! monsieur le Directeur me fait beaucoup d'honneur.

— C'est pour les besoins du service, Fontanier, et, bien entendu, si vous révéliez à quiconque, le moindre détail, vous seriez fusillé.

Fontanier blêmit et approuva.

— Cela va de soi, monsieur le Directeur.

— Fontanier, nous allons organiser une expédition dans la régence d'Alger.

— Ah ! pour châtier les pirates barbaresques.

— Oui, enfin, ce qu'il en reste ; c'est là le prétexte ; le roi estime que les Français s'ennuient, qu'ils ont besoin de temps à autre d'entendre sonner les trompettes et claquer les drapeaux ; une opération militaire les distraira des soucis de la mauvaise marche des affaires et de la disette ; elle renforcera l'unité nationale et rehaussera le prestige du trône. C'est pourquoi le gouvernement pense à cette affaire depuis quelques années et souhaite entourer d'un certain brillant ce débarquement. Cependant,

soucieux de ne pas donner à l'expédition le caractère d'une confrontation entre le croissant musulman et la croix chrétienne, il a tenté d'intéresser le vice-roi d'Egypte, Mehemet Ali, à l'entreprise. Les tractations ont commencé, il y a plus de deux ans, après le coup d'éventail reçu du dey d'Alger par notre consul en avril 1827, un peu avant même, à vrai dire. Elles n'ont pas encore abouti. Nous subodorons, dans les surenchères de Mehemet Ali sur les conditions de sa participation, la main de l'Angleterre. M. Huder, l'aide de camp du comte Guilleminot, notre ambassadeur à Constantinople, embarquera à Toulon dans quelques jours, porteur des propositions adoptées par notre gouvernement le 1er septembre en conseil des ministres. Il est évident que Londres s'agite à nouveau pour retarder le dénouement de l'affaire. Mais nous déjouerons ces manœuvres perfides. C'est là, Fontanier, que vous intervenez.

L'inspecteur avait suivi avec une extrême attention l'exposé de Canelleri, non sans difficulté cependant ; car, né à Orly à trois heures de la barrière d'Italie, au sud de Paris, il connaissait surtout l'Ile-de-France et, n'étant pas géographe, il ne parvenait pas à situer sur le petit globe terrestre, plutôt nu, qui tournait dans sa tête, les pays dont il était question.

— Je vous assigne donc une mission digne de vos capacités ; vous retrouverez ce suspect et son complice ; vous exercerez sur eux une surveillance permanente de façon à être prêt, si besoin était, à intervenir et à mettre fin à leurs agissements.

— Jusqu'à la frontière, monsieur le Directeur ?

— Jusqu'en Egypte, Fontanier, s'il le faut.

— En Egypte ?

— Parbleu ! C'est dans le monde entier que doivent être défendus les intérêts de la France et du roi. Reculeriez-vous ?

— Non, non, monsieur le Directeur, assura l'inspecteur qui ajouta, confiant : l'Egypte, je trouverai bien.

— Les suspects ont dû déjà quitter Paris, je crois que vous n'avez plus une minute à perdre. Consultez les livres des relais de poste sur la route de Marseille, vous ne tarderez pas à retrouver leurs traces. Mais je n'ai pas à vous apprendre votre métier...

Canelleri signa un ordre de mission aux noms de Fontanier et de Vacherin et versa sur les fonds secrets de quoi largement subvenir à leurs besoins.

— Je vous donne carte blanche, tenez-moi au courant, demanda le chef de la Sûreté.

Vacherin attendait dans l'antichambre. Il vit sortir du salon un Fontanier décidé, rayonnant de fierté.

— En route, Vacherin, commanda-t-il en se dirigeant vers la porte.

— Ou allons-nous cette fois, monsieur l'Inspecteur ? questionna l'adjoint.

— Qu'importe, Vacherin, suivez-moi les yeux fermés. Dans mon sillage, vous ferez une brillante carrière et l'on dira de vous : c'était le collaborateur du grand Fontanier.

— C'est-à-dire, monsieur l'Inspecteur...

— Ne me posez pas trop de question, Vacherin, M. Canelleri m'a confié de lourds secrets. A vous répondre, je risque d'être fusillé.

— Ah ! bien, Chef.

— Ce que je crois pouvoir vous dire c'est que nous partons sur les traces des suspects en route pour Marseille, et que nous les suivrons, s'il le faut, jusqu'en Egypte.

Cette perspective ne sembla pas troubler Vacherin, sauf sur un point.

— C'est que, remarqua-t-il, j'avais promis à Mme Vacherin que, s'il faisait beau, nous irions dimanche en voiture ou par le vapeur jusqu'à Saint-Cloud et que nous déjeunerions au « Restaurant de la Grille ». Croyez-vous que nous serons revenus ?

Fontanier parut accablé.

— Je me demande parfois, Vacherin, si vous avez vraiment assez d'ambition pour réussir. Vous êtes au cœur d'une des grandes affaires du siècle et, au lieu d'y consacrer toutes vos énergies, vous pensez à vos dimanches.

— C'est que Mme Vacherin, monsieur l'Inspecteur...

— Assez. Seul doit nous préoccuper pour l'instant le service de la France.

— Bien, monsieur l'Inspecteur, et quand partons-nous ?

— Tout de suite. Canelleri a été formel. Il n'y a pas une minute à perdre.

Ils n'avaient pas eu le temps depuis leur arrivée de défaire leurs sacs de voyage. Grâce à leur ordre de mission, ils obtinrent des chevaux de service. Il était une heure du matin lorsqu'ils quittèrent Paris par la barrière de Fontainebleau.

Lorsque l’horloge sonna cinq heures trente, Tom s’éveilla dans les bras d’Aldegonde, et Martial dans ceux de Pauline. Ils n’eurent que le temps de s’habiller, de passer prendre leurs sacoches laissées rue Montpensier. La diligence quitta la rue Notre-Dame-des-Victoires à six heures trente précises.

Peu de temps après leur départ, Vastier-Duparc sonna chez les deux jeunes filles, la tête entourée de pansements. Trouvé inanimé par une ronde de nuit, il avait été emmené à l’Hôtel-Dieu. Aldegonde et Pauline lui annoncèrent la réapparition de Tom et Martial et leur départ pour la Bourgogne. Vastier-Duparc, déjà pâle et les yeux cernés, blêmit encore.

— Mon Dieu ! Qu’ai-je fait ?

Il raconta alors sa rencontre avec les inconnus, ceux-là mêmes qui, un peu plus tard, l’avaient frappé. Il paraissait si malheureux qu’elles n’osèrent l’accabler.

— Heureusement, ils ont repris leur bourse. Cet argent m’aurait porté malheur ! gémit-il.

Pourtant Tom, qui roulait vers le Sud, avait plus confiance que jamais. Il n’était dorénavant plus seul pour faire face aux imprévus de la route et il pensait laisser, derrière lui, à Paris les principales menaces qui pesaient sur son voyage, Taylor et les deux inspecteurs entêtés. Il se trompait.

Chapitre IV

La Bourgogne

Tom remonte la vallée de l’Yonne et le Cure — Chasse à l’homme — Première rencontre avec Précomtal — A l’auberge du « Soleil d’Or » — Les gentilshommes-chasseurs — Le sanglier volé — Expédition punitive — L’enlèvement des filles — Le château assiégé — Le retour du Messie — Tom et Martial, témoins — La vengeance de Taylor — Arrivée de Gaudissart et de Marbrier, connus sous d’autres noms — L’auberge en fête — Effets inattendus d’une certaine poudre — Embuscade — Véran et Crespin — Une mort affreuse — Ultimes explications — Réveil pénible à l’auberge du « Soleil d’Or » — Découragement passager de Fontanier — La descente de la Saône — Le capitaine Prudence boit à la santé de Nelson — Illumination de Martial — La visite du *policeman.*

Tom et Martial cheminaient sur une route forestière entre les hêtres élancés au feuillage jaune et mordoré auquel le soleil donnait tout leur éclat. Ils étaient arrivés la veille au soir à Auxerre et après une nuit passée à l’auberge du Léopard, louant des chevaux à franc étrier qu’ils devaient rendre à Châlon, ils étaient repartis de bonne heure en direction du Morvan. Ils avaient suivi la douce vallée de l’Yonne. Sur les coteaux, les vendangeurs cueillaient les dernières grappes. Puis ils avaient longé les bords de la Cure et là les forêts alentour résonnaient des heurts de la cognée des bûcherons ; les grumes destinées à chauffer l’hiver parisien s’entrechoquaient, emportées par les flots rapides de la rivière. Laissant sur leur gauche Vézelay, la triomphante, et son village, aux toits de tuiles brunes, qui s’étirait sur sa crête, ils avaient découvert un paysage âpre et sauvage, de vastes et sombres forêts, des collines couvertes de bruyères, des torrents tombant en cascades, une végétation épaisse et ruisselante, des gorges étroites et silencieuses. Les habitations s’étaient faites rares, dispersées, pauvres fermes isolées, toits de chaume sur murs de granit, adossées à une butte de terre pour se protéger du vent à proximité desquelles on apercevait quelques champs cultivés, de maigres bovins, des moutons en petit nombre et des troupeaux d’oies cacardeuses. Ils croisèrent quelques paysans, silhouettes dépenaillées qui les fixaient et répondaient timidement, en roulant des yeux surpris, à votre salut.

Ils n’avaient plus rencontré depuis plusieurs lieues âme qui vive lorsque le silence de la nature fut soudain rompu par des cris, des hennissements,

les aboiements d’une meute. Surgissant des bois, trois pauvres hères courant, pieds nus, époumonés, à bout de forces, traversèrent devant eux le chemin, poursuivis par des cavaliers armés de fouets et des chiens. Deux des fuyards se trouvèrent cernés. Ligotés sous la menace des armes, ils furent attachés à la selle des chevaux comme des prises de guerre.

Tom et Martial, indignés, s’apprêtaient à intervenir en faveur des prisonniers lorsque, débouchant dans une clairière, ils aperçurent d’autres cavaliers et toute une meute de chiens frémissante ; parmi eux, un jeune homme en élégant costume de chasse regardait, satisfait, approcher les victimes.

— Cinquante coups chacun, ordonna-t-il.

Les deux captifs furent aussitôt liés à un arbre, leurs chemises arrachées. Deux hommes levaient leurs fouets pour frapper. Tom et Martial s’avancèrent.

— Arrêtez ! Ce supplice est monstrueux ! s’exclama Sassenage.

Les bourreaux surpris suspendirent leurs coups. Tous les regards se tournèrent vers les deux amis avec étonnement. Le jeune homme en habit de chasse les toisa, plein de morgue.

— Qui êtes-vous donc ?

— Des voyageurs, répondirent-ils.

— Passez votre chemin, messieurs ; ces hommes volent mon bois, je les punis.

— Ces mœurs sont révolues, répliqua Sassenage. Rapportez-vous-en à la justice.

Le visage du jeune homme se crispa.

— Sachez, messieurs, que je suis ici chez moi et que je mène mes affaires comme il me plaît.

D’un signe de la main, il ordonna de frapper. Les fouets sifflèrent dans l’air et claquèrent sur le dos des suppliciés qui hurlèrent de douleur.

Piquant des deux, Tom et Martial précipitèrent leurs chevaux sur les deux bourreaux, les bousculèrent, leur arrachant leurs fouets, et s’interposèrent entre les victimes et le reste de la troupe. Les cavaliers, d’abord surpris, allaient s’élancer. Le jeune homme retint ses hommes d’un geste.

— Imprudents, lança-t-il, livide de rage, braquant ses pistolets sur Tom et Martial, vous mériteriez de prendre leurs places...

Puis, replaçant ses armes dans les fontes de l’arçon, il fit virevolter son cheval.

— Nous avons perdu assez de temps, laissons-les jouer les bons pélerins, ajouta-t-il dédaigneusement.

La troupe s’évanouit dans la forêt, transportant un sanglier suspendu par les pattes entre deux selles.

Sautant à terre, Tom et Martial tranchèrent les liens des captifs. Autour d’eux, des branches craquèrent. Un homme apparut à l’orée du bois, puis un autre, encore un autre. Ils étaient une vingtaine, vêtus de guenilles, pieds nus ou en sabots, certains portant une cognée ou une fourche sur l’épaule. Ils avancèrent, poings serrés, le regard farouche et formèrent un cercle.

— Sont-ils des vôtres ? demanda Sassenage.

Quelques-uns hochèrent affirmativement la tête. Ils s’approchèrent des deux victimes et les aidèrent à se relever. L’un, jeune, les yeux vifs, le visage ouvert, se tourna vers Tom et Martial.

— Merci, ce n’est pas souvent que l’on nous porte secours, leur dit-il, roulant les r à la manière morvandoise.

Tom et Martial étaient intrigués. Ils étaient nombreux, jeunes, maigres mais vigoureux et ils n’étaient pas intervenus.

— Mais pourquoi les avoir laissé faire ? les interrogèrent-ils.

Ils baissèrent les yeux et restèrent silencieux.

— C’est notre maître, expliqua le même. Nous avons besoin de ses terres pour vivre. Il n’a pas besoin de nous. Il peut nous chasser quand il le veut. Nous n’aurions rien à dire.

— Et comment se nomme ce triste sire ?

— C’est le comte de Précomtal.

Tom et Martial sursautèrent. Ils y étaient donc. Ils leur revint en mémoire le récit du bagnard que Waghorn avait rapporté à son compagnon de route. Ils éprouvaient une haine sourde à l’égard de ce personnage ignoble et lâche qui abusait de sa puissance mal acquise. Cet homme méritait d’être puni.

Le sombre cortège des paysans se mit en route, les deux victimes du faux comte soutenues par leurs amis. Ils emportaient avec eux quelques fagots de ce bois que Précomtal leur faisait payer si cher. Tom et Martial les suivirent jusqu’au hameau où ils vivaient, quelques maisons et granges délabrées ; un groupe de femmes sans âge et d’enfants hâves était venu à leur rencontre. Il n’y eut ni cris, ni plaintes, ni pleurs, comme si la résignation avait asséché les cœurs, brisé les nerfs, noué les gorges à jamais. Le cortège se dispersa en silence. Le jeune homme qui leur avait parlé et semblait avoir sur ses compagnons un certain ascendant invita Tom et Martial à entrer chez lui

boire un « poinçon ». Une longue table rustique et deux bancs, une paillasse sur un châlit, constituaient tout le mobilier. Dans la large cheminée de pierre surmontée d'un crucifix noirci, un chaudron recouvert d'une épaisse couche de suie était suspendu à la crémaillère au-dessus de deux pierres servant de chenets. Entre les poutres, deux perches servaient de réserve avec ses trois miches de pain. Chassant quelques poules et canards qui se disputaient des miettes tombées sur le sol de terre, le jeune homme prit dans un coin une cruche en grès et un gobelet de cuivre jaune. Quelques paysans les avaient rejoints, graves et fermés. Chacun à son tour, ils burent à la même timbale.

— Pourquoi ne faites-vous pas appel à la justice ? en vint à demander Sassenage.

Une vieille femme qu'ils n'avaient pas remarquée en entrant, le visage ridé, vêtue de noir, les cheveux dissimulés sous un fichu, sans doute la mère du jeune homme, sortit de l'ombre.

— Le Messie viendra nous délivrer, proclama-t-elle, fixant Tom et Martial de. ses yeux noirs, levant son index vers le ciel, c'est le Messie qui viendra.

— C'est ce qu'ils croient à peu près tous, regretta le jeune homme. Ils comptent sur une intervention miraculeuse. Ils n'osent agir parce qu'ils ont peur. Précomtal fait régner la terreur avec une petite troupe de gredins et en les menaçant de les priver de leurs maigres gagne-pain.

— Le Messie nous délivrera, répéta la vieille femme, il est parti mais il va revenir et nous serons aussi heureux qu'avant.

— Cette légende est née autour du château de Précomtal. Ce sont des contes qui encouragent la résignation, soupira le jeune homme. Il faudra pourtant bien un jour se dresser et ensemble dire non à Précomtal et, chaque matin en m'éveillant, je souhaite que ce jour soit venu.

Les autres approuvèrent de quelques hochements de tête.

Tom et Martial s'informèrent auprès de leur hôte de l'auberge la plus proche. Il n'y en avait qu'une dans la région, « le Soleil d'Or », à deux lieues environ, une ancienne abbaye transformée en hostellerie à la limite de la forêt domaniale Au Duc. Ils y parvinrent une demi-heure plus tard sous la pluie. Une inscription en lettres capitales indiquait sur la moitié de la façade percée de fenêtres étroites en ogive : « *Ici on guérit de la faim et de la soif et on loge à pied et à cheval.* » L'aubergiste leur souhaita la bienvenue de la façon à la fois la plus cordiale et la plus respectueuse, et les

invita à entrer. Dans la salle de l'auberge voutée, sans doute l'ancien réfectoire des moines, régnait une activité fébrile. Ici, on achevait de plumer des poulets et des canards ; là, on cassait des œufs pour l'omelette, ou on épluchait de la barbe de capucin. Plus loin, une grosse paysanne morvandelle enfonçait jusqu'aux coudes ses bras rouges dans une gigantesque auge de pierre remplie d'eau d'où elle retirait d'énormes carpes, des tanches dodues, des truites versicolores. De jeunes marmitons tournaient et arrosaient de sauce les volailles embrochées qui rôtissaient dans la large cheminée où brûlaient des troncs d'arbres. Les buveurs étaient assis au milieu des préparatifs et les servantes, qui vaquaient à leurs affaires sous l'œil vigilant de l'aubergiste, répliquaient gaiement à leurs propos gaillards et à leurs avances. Quelques chiens, limiers de belle race, épagneuls magnifiques ou bâtards vifs tournaient en rond, furetant, posant leur tête intelligente ou une patte amicale sur un genou en lançant de longs regards magnétiques. La grande salle conventuelle, ancien lieu de prière et d'abstinence, résonnait du bruit des plaisirs les plus profanes.

L'aubergiste, les ayant débarrassés de leurs manteaux trempés, leur proposa une table près du feux, s'excusant de la presse et du remue-ménage, et leur demanda leur indulgence. Quinze jours par an, à cette époque, leur expliqua-t-il, il recevait les membres d'une société de Dijon qui couraient alentour le sanglier. Le service et la qualité de la cuisine pouvaient ne pas être aussi bons que d'habitude lorsqu'il fallait servir tant de monde. Ces précautions oratoires prises, il en vint au menu qu'il pouvait leur proposer pour le souper.

— Prendrez-vous un peu de soupe à l'oignon ? demanda-t-il, hésitant et contrit de leur offrir un si modeste début. On dit que nous en faisons de bonnes par ici...

— Voilà qui va agréablement nous réchauffer, approuvèrent Tom et Martial.

— Je puis ensuite vous préparer, si vous l'aimez, du jambon poêlé...

— Très bien.

— ... qui pourrait être suivi, disons, d'une matelote de truites.

— Mais...

— Elles sont toutes fraîches pêchées, insista-t-il.

— Que demander de plus ?

L'aubergiste retrouva un peu d'assurance à voir les deux voyageurs contents.

— Le plat de viande est prêt : un quartier de veau rôti, accompagné de dindonneaux, pour en relever le goût.

— Nous vous faisons toute confiance, aubergiste, affirmèrent-ils.

Le bonhomme était ravi. Dans un tohu-bohu, une douzaine de jeunes gens firent irruption, visages colorés, bottes crottées, vêtus uniformément de redingotes en panne noire sous lesquelles apparaissaient des gilets de drap écarlate. Ils s'installèrent à une longue table. Ils avaient la mine sombre et semblaient contrariés.

— Eh bien, monsieur le Marquis, que se passe-t-il ? demanda l'aubergiste.

— Une vilénie comme on ne peut en imaginer entre chasseurs, père Saclier.

— Vas-y, Foudras, raconte, le prièrent ses amis.

Les buveurs se turent et tendirent l'oreille.

— Ce matin, Ramoneau et Lajeunesse, nos adroits valets de limiers, partis avant le point du jour, avaient relevé les traces d'un sanglier d'au moins quatre cents livres. Sur leur rapport, nous nous mîmes en chasse, lançant nos quarante-cinq anglo-français. La Brisée, notre piqueux, nous avait avertis : « Le temps était chanceleux, le ciel assez fin (ce qui voulait dire clair), nous n'aurions pas de pluie mais le cochon voyageait beaucoup dans le temps du gland. » En effet, durant trois heures, nous le poursuivîmes ; ce furent trois heures de refuites et de retours dans les bois. Notre troupe serrait les chiens de près. Enfin l'animal prit son parti et déboucha.

« Les trompes sonnaient. Nous nous élançâmes derrière la bête traquée par la meute ; nous sautions les haies, nous nous enfonçions dans des ravins profonds, nous traversâmes même à sa suite un sillage, faisant s'envoler en tous sens, sans le vouloir, les poules et les troupeaux d'oies effrayées. Le cochon alla jusqu'à entrer dans la cour d'une ferme et bouscula, heureusement sans mal, deux femmes. On le crut aux abois dans un champ de genêts avec dix chiens l'entourant. Pourtant il en tua trois et parvint à gagner une vigne. Le raisin n'y étant pas cueilli, nous ne pouvions y lâcher les chiens. Le bruit que nous fîmes l'obligea à sortir. Mais il échappa à notre troupe et le voilà reparti dans la forêt.

« Avant de poursuivre, nous nous accordâmes une courte pause. Au carrefour de la Fille gardée, nous allumâmes un feu de genêts et de bruyères. Nos fidèles valets distribuèrent à chacun un pain blanc et une

bonne carcasse de dindonneau. Nous arrosâmes le tout d'un généreux chambertin. On acheva par un cigare. La course reprenait.

« C'est peu après ce frugal repas que l'incident se produisit. La meute s'était mise à hurler. La forêt à cet endroit était mal percée. Des houx et des genièvres touffus croissaient sous les arbres gigantesques. M. de Rostaing et M. de Marcigny qui se trouvaient à proximité des chiens crurent d'abord à un chat sauvage. La bête parut. Nos anglo-français lui mordaient les jarrets. M. de Marcigny, le mieux placé, déchargea son coup droit. L'animal ébranlé n'en continua pas moins sa marche, disparaissant dans un fourré sans que notre ami, qui n'avait pas eu le temps de retirer la baguette de son coup gauche, ait pu vider son fusil pour la seconde fois. Un deuxième coup retentit cependant devant eux et, comme il n'avait pas reconnu l'arme de l'un de nous, ils crurent qu'il s'agissait de quelque charbonnier qui, occupé à préparer par là du charbon de bois, l'aurait achevé.

« Ils s'avancèrent et découvrirent bientôt le sanglier à terre, entouré de toute la meute, maintenant muette, à laquelle s'étaient joints deux ou trois autres chiens marqués d'un P. Quatre cavaliers se tenaient auprès de la bête.

« — A qui dois-je le service qu'on vient de me rendre ? les interrogea M. de Marcigny.

« — Je ne sais de quel service vous voulez parler, répliqua sèchement le plus jeune des chasseurs qui semblait accompagné de ses palefreniers. Votre chasse a croisé la mienne, vos chiens se sont ralliés aux miens et j'ai tué le sanglier qui faisait tête aux deux meutes réunies. L'animal m'appartient.

« Surpris de cette attitude qui n'était pas conforme à la tradition, M. de Marcigny, que nous avions rejoint fit la démonstration du contraire.

« — Tout annonce que ce sanglier est le mien, dit-il. Tous mes chiens sont présents et je n'en vois que peu des vôtres. Ensuite l'animal a été tiré à l'attaque et celui-ci porte au flanc gauche une blessure plus ancienne que celle que vous venez de lui faire.

« — J'avais deux balles dans mon fusil, objecta l'autre.

« — J'en suis si convaincu, poursuivit M. de Marcigny sans se troubler que je pourrais vous montrer la seconde : la voici dans ce baliveau, ce qui est beaucoup plus naturel que si l'une avait frappé l'animal en face et l'autre de côté.

« La démonstration était, en effet, excellente. Le cavalier se pinça les lèvres. Puis, nous défiant, il ordonna à ses gens, dont le nombre avait grossi,

d’emporter la bête. Peu s’en fallut que les couteaux ne fussent tirés. Nous retînmes nos amis. M. de Marcigny avertit alors son adversaire.

« — Je réclame mon sanglier. Je ferai examiner l’affaire par un homme compétent et, s’il déclare que ce sanglier est le mien, j’irai le chercher, s’il le faut, jusque dans les casseroles de votre cuisine. »

L’assistance rit et applaudit.

— Le ferez-vous ? demanda le père Saclier amusé.

— Certainement, assura le jeune marquis de Foudras, lorsque nous connaîtrons l’arrêt de Racot. M. de Marcigny et M. de Rostaing sont chez lui avec Ramoneau, Lajeunesse et la Brisée. Ce vieux paysan à l’œil d’aigle est reconnu comme le meilleur juge de Bourgogne en matière de chasse. Ses arbitrages sont incontestés et je pense que notre adversaire ne pourra alors que s’incliner.

— A propos, s’est-il nommé ? demanda Saclier.

— Comte de Précomtal.

L’aubergiste blêmit.

— Alors, n’insistez pas, cet homme est capable de tout, dit-il.

Mais sa mise en garde fut couverte par les acclamations qui s’élevèrent à l’entrée de Marcigny, de Rostaing et des trois valets dont l’air triomphant disait assez ce qui était résulté de la consultation du juge de chasse. Racot qui s’était rendu sur place avait, sans hésiter, donné raison aux gentilshommes-chasseurs.

— A Précomtal ! A Précomtal ! clamèrent-ils, en chœur. Allons chercher la bête.

Ils convièrent tous ceux qui le voulaient à les suivre. Tom et Martial ne se firent pas prier pour participer à cette expédition punitive chez Précomtal.

La pluie avait cessé. Il faisait nuit. On alluma quelques lanternes. La petite troupe des gentilshommes-chasseurs et des valets de chasse, les plus remontés, prit joyeusement la direction du château, à deux lieues de l’auberge.

Ils comprirent vite que des événements étranges se déroulaient. La campagne environnante donnait des signes d’une activité inaccoutumée à cette heure du soir où, généralement, tout s’apaisait. La vallée résonnait de cris et d’appels. Des feux brillaient dans la montagne. L’effervescence allait en s’amplifiant. La cloche d’une église sonna le tocsin, une autre lui

répondit, puis une autre ; bientôt, de tous les clochers alentour, partit la même sonnerie d'alarme. Etait-ce le feu ? Etait-ce l'ennemi ?

Sur les hauteurs environnantes des points lumineux s'assemblaient en de longs serpents de feu, zigzaguant à flanc de coteaux. S'éclairant de torches, formés en colonne, armés de fourches, de faux, de bâtons, les paysans descendaient des hameaux, marchant en silence, l'air grave et décidé. De chaque chemin débouchait un nouveau groupe et le flot grossissait. La petite troupe des gentilshommes-chasseurs fut bientôt environnée par une multitude. Tous ces hommes miséreux et farouches convergeaient vers Précomtal.

— Croyez-vous qu'ils aillent aussi rechercher leurs gibiers ? plaisanta un chasseur.

— Ils ont bien l'air d'hommes prêts à réclamer leur dû, approuva un autre.

— Et à prendre quelques Bastilles, ajouta Sassenage.

— Ce monsieur de Précomtal a décidément beaucoup d'ennemis, conclut Foudras.

En quelques heures, un brusque changement était intervenu dans l'esprit de ces paysans résignés. Une nouvelle infamie commise par Précomtal les avait jetés dans la révolte ouverte. Or, l'arrivée de Taylor et de ses sbires n'avait pas été étrangère à l'affaire.

Taylor s'était présenté au château, se recommandant de ses amis de rencontre. Comme les roués s'attirent entre eux, s'entraident, fraternisent mieux que ne le font les honnêtes gens, démontrant que le vice est peut-être un meilleur ciment que la vertu, le comte lui avait fait le meilleur accueil. Il était tout disposé à l'aider. L'annonce du passage des deux hommes que Taylor recherchait à Précomtal le laissait cependant perplexe. Il n'attendait personne et il ne comprenait pas pourquoi ils auraient emprunté cette route s'ils se rendaient à Marseille. A tout hasard, il proposa de faire surveiller l'auberge du « Soleil d'Or », la seule dans les environs. Un de ses hommes de confiance s'était rendu aussitôt sur place mais sans résultat. C'était avant l'arrivée de Tom et de Martial. Ils avaient décidé d'attendre.

L'évocation des frasques parisiennes de Taylor avait échauffé le sang de Précomtal et lui avait donné l'envie de s'amuser. Voulant offrir en l'honneur de cet autre débauché de passage une petite fête provinciale, il avait ordonné à ses hommes de leur procurer quelques compagnes de plaisir. Ses

zélés serviteurs, tous repris de justice ou déserteurs qui lui devaient tout et lui témoignaient un total dévouement, avaient avoué leur embarras. Ils ne disposaient pas de délais suffisants pour se rendre à Avallon, Saulieu, Clamecy, Lormes ou Bobigny et ramener quelques prostituées qui officiaient dans les maisons de rendez-vous.

— Eh bien, crétins ! leur dit Précomtal à qui l'impunité donnait de plus en plus d'audace, les filles ne pousseraient-elles pas sur mes terres ?

Forts de cette exhortation, ils s'étaient élancés vers les villages et les hameaux à la plus douce heure de la journée, avant la tombée du jour, lorsque s'achevaient les travaux des champs et que les bergers ramenaient les troupeaux pour la traite du soir. Jeunes gens et jeunes filles se retrouvaient alors sur le pas de leurs portes, autour de la fontaine, devant le porche de l'église. C'étaient quelques rares instants de joie. Dans les conversations ponctuées de rires, s'ébauchaient des liaisons et se préparait l'avenir. Ils avaient surgi au galop, fouet en main, bousculant les hommes paralysés par la terreur révérencieuse que faisait naître encore en eux tout ce qui touchait à Précomtal, séparant les femmes, retenant les plus jeunes, à peine adolescentes, les seules qui ne fussent point encore flétries, qu'ils jetèrent en travers de leurs selles, hurlantes, les assommant d'un coup de poing si elles se débattaient trop. Mais cette fois, le comte avait été trop loin. La nouvelle, portée à travers bois et à travers champs par de prompts émissaires, s'était partout répandue. La résistance s'était organisée aussitôt. Voulant poursuivre leur razzia, les sinistres cavaliers du comte n'avaient plus trouvé que des hameaux déserts, ou bien avaient été reçus par des jets de pierres. Comme ils rentraient avec les quelques victimes dont ils avaient pu se saisir, leur troupe était tombée dans une embuscade. Des cordes tendues en travers du chemin, tirées à leur passage, avaient provoqué la chute des chevaux galopant en tête. Sautant des arbres, des paysans faisaient rouler à terre les cavaliers encore en selle, tandis que d'autres, bondissant des haies et des fourrés, les assaillaient à coups de bâtons, de fourches et de faux. Pas une fille n'avait franchi la grille du château.

Apprenant le désastre, le comte, fou furieux, avait envisagé d'organiser une expédition punitive ; il parlait de brûler des maisons et de pendre quelques gredins à titre d'exemple. Mais déjà montaient alentour les appels du tocsin. Les premières colonnes de paysans approchaient de Précomtal.

Lorsque Tom et Martial arrivèrent en compagnie des gentilshommes-chasseurs, une bonne centaine de fermiers, hommes et femmes, armés de fourches, de bâtons, de faux et même de quelques fusils, s'agglutinaient devant les grilles du château. Les torches illuminaient l'édifice constitué de deux bâtiments de pierre et de brique à angle droit dont l'un s'appuyait sur une tour épaisse, vestige d'une forteresse féodale, coiffée d'un toit pointu. Deux ponts de pierre coupés de grilles franchissaient les douves qui entouraient l'ensemble. Une sourde clameur montait de la foule comme le grognement d'un chien prêt à mordre. Des coups de masse résonnèrent. Les paysans tentaient de forcer les grilles. Des renforts affluaient. La foule s'écarta pour laisser passer une charrette chargée de fagots. On se servit de la carriole comme d'un bélier. A la cinquième reprise, la grille céda. Une ovation vengeresse monta dans la nuit. La foule s'avança dans la cour. Alors qu'aucun signe de vie ne s'était encore manifesté dans le château, une fusillade, partie des fenêtres, éclata soudain. Quatre hommes s'affaissèrent poussant des cris de douleur. La foule recula, grondant de colère, emportant les blessés. Une vingtaine d'hommes alors entourèrent la charrette et la poussèrent devant eux. Des coups de feu retentirent à nouveau, auxquels répondirent cette fois quelques coups de fusils tirés par les assaillants. Trois torches enflammèrent les fagots. La charrette, lancée avec force, percuta la façade à proximité de la tour et en quelques instants se transforma en brasier. Tom et Martial, pas plus que les gentilshommes-chasseurs, ignorant les causes de cette soudaine révolte, ne s'attendaient pas à ces événements dramatiques.

Les paysans assistaient silencieux, immobiles, recueillis à la progression du feu tandis que des appels retentissaient dans le château et que des ombres s'agitaient, tentant de combattre l'incendie. Les flammes atteignaient les fenêtres du premier étage. Des vitres explosaient sous l'effet de la chaleur, des rideaux s'enflammèrent. Le feu gagnait l'intérieur. Un cri retentit en arrière de la foule :

— Les gendarmes !

Un escadron surgit dans un grand cliquetis de sabres. Les paysans les laissèrent passer. Ils entrèrent dans la cour, accomplirent une volte-face et vinrent se placer en ligne, face à la foule, leurs chevaux haletants, l'écume à la bouche. Le sous-préfet et un magistrat, venus de Clamecy, les accompagnaient. Ils donnèrent l'ordre de faire évacuer la cour, ce qui fut fait sans résistance et d'aider à combattre l'incendie, puis mirent pied à terre

et s'approchèrent du perron. Précomtal sortit raide, blême. Une bordée d'injures, des cris de mort saluèrent son apparition. Le comte, un doigt accusateur pointé vers les paysans, parla un instant avec les représentants du pouvoir et de la justice, qui s'avancèrent aussitôt vers la foule contenue par les gendarmes.

— Les responsables de ces troubles, lança le préfet, seront recherchés et punis. Et maintenant, dispersez-vous et rejoignez vos demeures.

Les paysans, déjà résignés, se taisaient et s'apprêtaient à obéir.

— Nous devons faire quelque chose, ragea Tom.

— C'est bien aussi mon avis, assura Sassenage.

— Alors, Martial, je vous suis.

Ils progressèrent vers la cour du château. Leurs regards croisèrent celui du jeune paysan qui les avait reçu, au premier rang des révoltés. A ce moment, une voix puissante et grave résonna dans la nuit, venant du château.

— Il n'y a qu'un responsable, c'est lui, Crespin, qui porte abusivement le nom du comte de Prémontal, un assassin qui ne cesse d'exercer sur ces gens violences et vexations.

— Véran ! souffla Tom, c'est peut-être Véran !

Aussitôt des femmes, mais des hommes aussi, s'étaient jetés à genoux, mains jointes, et, dans la foule stupéfaite, on entendit murmurer :

— Le Messie ! Le Messie !

Sur le perron, Précomtal éructait :

— Quelle est cette canaille ? Arrêtez-le ! Arrêtez-le !

Interloqués, le préfet et le magistrat se consultèrent.

— Emparez-vous de l'intrus, ordonna le préfet.

Un groupe de gendarmes, mettant pied à terre, se précipita vers la porte du château.

— Nous avons une déclaration à faire au juge, déclara Sassenage aux gendarmes en sentinelle à la grille.

On leur ouvrit. Martial se présenta.

— Comte de Sassenage. Mon ami, Mr. Waghorn, et moi avons été témoins cet après-midi de procédés infâmes exercés par M. de Précomtal à l'encontre de deux hommes qu'il prétendaient voleurs de bois. Nous souhaiterions en témoigner.

— Vous ! s'exclama Précomtal.

— Ce sont eux ! s’écria Taylor qui se tenait sur le pas de la porte à quelques mètres derrière lui.

— Mais, messieurs, aucune plainte n’a été déposée, fit remarquer le magistrat.

Il y eut un silence. Sassenage se tourna vers la foule. Le jeune homme qui se nommait Le Dréau s’avança alors, en poussant devant lui deux paysans effarouchés.

— Montrez, montrez donc ! leur ordonna-t-il.

Ils retirèrent avec hésitation leurs guenilles et présentèrent leurs dos nus encore marqués des zébrures sanguinolentes de la flagellation.

— Ils portent plainte, assura Le Dréau.

Les autres le regardèrent, hébétés : N’est-ce pas Boursillon ? N’est-ce pas Clavèche ?

— Sûr, sûr, approuvèrent-ils timidement l’un après l’autre.

Le jeune homme se tourna alors vers les autres paysans.

— Et toi, Benoît, et toi, Saviette, et toi, Bondu, toi, Malivan, toi, Masson, toi, Chabrisson, les hommes de Précomtal enlèvent par la force vos filles et vous ne portez pas plainte ?

Tous alors, émus, les larmes aux yeux, avancèrent vers le Juge.

— Mais y a-t-il des témoins ? interrogea le préfet, inquiet.

— Nous, s’écrièrent d’un seul souffle les paysans groupés.

— Mensonges ! Mensonges ! C’est une conjuration ! Ne les écoutez pas ! hurla Précomtal, seul, sur le perron.

— Qu’en pensez-vous ? demanda le préfet nerveusement au magistrat.

— Il y a dépôt de plaintes avec témoins, je suis obligé de les enregistrer, monsieur le Préfet. L’enquête établira la véracité des faits.

— Nous sommes obligés d’enregistrer les plaintes, monsieur le Comte, s’excusa le préfet, embarrassé, s’avançant vers Précomtal. Mais, bien entendu, il y aura une enquête qui permettra...

— Je vous ferai révoquer ! le coupa Précomtal, vert de rage.

Alors résonna à nouveau la même voix, venant d’une autre partie du château.

— L’heure des comptes est arrivée, Crespin ; tu vas payer !

— Mais arrêtez cet homme, c’est inadmissible, répéta le préfet.

D’autres gendarmes accoururent à la rescousse. Mais l’inconnu, dont la seconde intervention avait provoqué dans la foule un même élan de mystique ferveur, resta introuvable. Les gendarmes furent chargés de

relever les identités et de recueillir les premiers témoignages. Par précaution pour assurer la sécurité de Précomtal et éviter un renouvellement des incidents, le préfet prescrivit de laisser sur place quelques gendarmes qui monteraient la garde autour des lieux. Il allait, avec le juge, se retirer lorsque le marquis de Foudras et ses gentilshommes-chasseurs, qui portaient quelques-uns des grands noms de la noblesse bourguignonne, se présentèrent à eux.

— Nous savons combien le litige qui nous oppose à ce monsieur de Précomtal et qui est la cause de notre présence ici est futile, déclara Foudras. Nous voudrions vous dire cependant notre sentiment : cet individu s'est conduit comme le dernier des paltoquets. Un indigne chasseur ne peut pas être un vrai gentilhomme.

Cette intervention impressionna le préfet. C'était leur but.

— Certainement, messieurs, certainement, approuva le haut fonctionnaire avec componction ; je tiendrai compte de votre appréciation.

La foule s'était dispersée, la troupe avait quitté les lieux, sauf un petit détachement qui surveillait à l'extérieur. Précomtal se retrouvait seul avec Taylor. Les événements l'avaient changé. Le superbe despote était devenu une bête traquée. Mais l'inquiétude sourde qui l'habitait et que Taylor ne s'expliquait pas n'avait pas étouffé son puissant désir de se venger de Tom et de Martial.

— Tout est de leur faute, proclama-t-il, plein de haine ; sans leur intervention jamais la justice n'aurait mis le nez dans mes affaires. Ils doivent être châtiés.

Taylor ne pouvait que se féliciter de ses dispositions d'esprit. Cependant Précomtal regretta de ne pouvoir s'occuper d'eux directement, indiquant qu'il devait pour l'instant faire face à une menace pressante sans préciser laquelle. Ses hommes se chargeraient de Tom et de Martial et feraient d'eux ce que Taylor voudrait. Il lui faisait confiance.

— Vous pouvez compter sur moi, assura l'Anglais.

L'aubergiste accueillit ses hôtes de retour de Précomtal avec des cris de désespoir, Ils revenaient bien tard. Tout allait être trop cuit, brûlé, immangeable. Son honneur de chef était en cause. Il se faisait un sang d'encre. Les gentilshommes-chasseurs s'employèrent à le rassurer et ses craintes furent tout à fait dissipées lorsqu'il constata l'accueil fait à ses plats. Pour le remercier, sans attendre la fin du repas, Foudras leva son verre

en son honneur et proposa un « A moi, Morvan ». Ils se mirent à chanter en choeur :

La joyeuse fanfare
De loin nous annonce Rostaing ;
Amis que l'on se prépare
A l'accueillir le verre en main,
Sautant fossés et traces,
Chassant de race,
Il pique au fort
Et toujours quoi qu'on fasse
Ce bon vivant est à la mort.

A la montagne, au loin, en plaine,
Toujours galopant et sonnant,
D'Estienne accourt à perdre haleine.
Salut à ce fils du Morvan !
Il est chasseur,
Il est blagueur,
Il est dispos
Quoiqu'un peu gros.
Il boit, il rit, il chante,
Beaucoup se vante,
Et ne connaît pas de repos.

Cet air de chasse et bien d'autres chansons à boire furent ensuite repris entre chaque mets avec de plus en plus de force et de gaieté, au fur et à mesure que le clos-de-vougeot et le vosne-romanée affermissaient la voix des convives et leur donnaient de plus en plus de cœur au ventre.

Ainsi tandis que certains voyageurs, bien au chaud, régalés de la meilleure cuisine et d'excellents crus, se donnaient du bon temps, d'autres qui n'avaient pas atteint leur but, poursuivaient leur route dans la nuit froide, au risque de quelques mauvaises rencontres, dans l'espoir de parvenir bientôt à l'étape où ils trouveraient une table et un gîte.

Fontanier et Vacherin qui ne connaissaient pas les intentions des deux suspects de se rendre à Marseille en faisant un détour par Précomtal, avaient poursuivi leur route bien au-delà d'Avallon. Inquiets de ne trouver leurs traces dans aucun des registres des relais de poste, ils étaient revenus sur leurs pas. A Auxerre ils découvrirent enfin la piste des deux individus. Avec retard ils s'étaient engagés à leur tour sur les chemins pittoresques et sauvages du Morvan. Il faisait nuit déjà lorsque, marchant à la lanterne, ils s'étaient dirigés vers l'auberge du « Soleil d'Or » qu'on leur avait indiquée comme étant la seule des environs. Sur la route, ils croisèrent des groupes de paysans, bruyants et joyeux, armés de fourches et de faux.

— Vous ne trouvez pas bizarre, Chef, cette multitude qui va, à cette heure, dans le même sens, tous ces paysans avec à la main des objets pointus, coupants, voire contondants, l'air réjoui... Il doit se passer quelque chose...

Fontanier le mit aussitôt en garde.

— Attention à la déformation professionnelle, Vacherin, je vous le dis ; un policier qui ne distingue pas du premier coup d'œil le normal de l'anormal est perdu. En restant toujours sur le qui-vive, il fatigue ses sens qui bientôt s'émoussent. Il faut « raison garder », Vacherin. Ainsi, tenez, plusieurs hypothèses peuvent être avancées pour expliquer cette migration locale, tardive, je vous l'accorde. Peut-être ces braves gens reviennent-ils d'une foire aux outils où ils ont pu acquerir qui, la faux, qui, la fourche, qui lui manquait et ils se réjouissent en pensant au plaisir qu'ils auront demain à faucher la récolte qui assure le pain de leurs enfants ou à retourner le foin qui alimente, l'hiver, la vache nourricière. Raisonnez, Vacherin, raisonnez, c'est un conseil de vieux limier qui a fait ses preuves.

— Ça oui, monsieur l'Inspecteur, on peut dire que vous, vous parlez d'expérience.

— Autre hypothèse, Vacherin : ces hommes disposent de terres éloignées de leurs fermes. Avec la satisfaction du travail accompli, ils s'en reviennent chez eux, la conscience en paix, heureux à l'idée d'être attendu, avec une affectueuse impatience par une femme chérie, par des enfants en bonne santé, et de pouvoir réparer leurs forces en famille autour d'une table bien servie et bientôt dans un bon lit douillet...

— Tout à fait ce qu'il me faudrait, Chef.

Fontanier fit semblant de ne pas entendre cette réflexion aussi spontanée que saugrenue et poursuivit sa démonstration didactique.

— D’ailleurs, Vacherin, quoi de plus simple que de leur demander ?

L’inspecteur principal arrêta son cheval et s’adressa à un groupe qui passait.

— Dites-moi, braves gens, pouvez-vous me dire où vous allez d’un pas si alerte et si guilleret ?

— Pardi, ben on rentre chez nous !

Fontanier se tourna vers son adjoint, modestement triomphant.

— Ils rentrent chez eux, Vacherin, hypothèses A. et B.

Il continua son interrogatoire.

— Et pouvez-vous maintenant nous dire d’où vous venez ?

— Pardi, répondit le même, ben on vient de régler son compte à notre maître ! Et même qu’on a un peu brûlé son château.

Ses compagnons se mirent à rire. Fontanier n’insista pas.

— Avançons, Vacherin, ne perdons pas de temps ; il faut les rejoindre, ces deux drôles, que diable ! grogna-t-il, entraînant son adjoint.

Ils arrivèrent bientôt à l’auberge du « Soleil d’Or ».

— Nous y voilà ! s’exclama d’aise Fontanier. Mais, à son grand étonnement, il vit Vacherin qui, depuis un moment, marchait devant silencieux, continuer comme si de rien n’était.

— Vacherin, où allez-vous ? l’appela-t-il à deux reprises. Par pitié, arrêtons-nous. Nous continuerons demain. Vacherin ! cria-t-il suppliant, vous êtes infatigable, Vacherin, s’il vous plaît !

— Quoi ! Qu’est-ce ! Aux armes ! répondit soudain l’adjoint.

Ses vociférations effrayèrent son cheval qui fit un écart et le jeta à terre. Fontanier comprit.

— Alors, Vacherin, on dort pendant les heures de service ? gronda-t-il.

— Oh ! excusez-moi, Chef.

L’aubergiste, alerté par les éclats de voix, parut sur le pas de sa porte, brandissant une lampe.

— Et rappelez-vous, chuchota l’inspecteur, pas de fausse manœuvre, je me nomme Gaudissart, et vous ?

— Vacherin, monsieur l’Inspecteur.

— Marbrier, crétin ! réveillez-vous donc !

— Marbrier en effet, monsieur le Voyageur-en-chef.

Fontanier, amène, interrogea l’aubergiste.

— Auriez-vous des lits pour deux pauvres voyageurs de commerce bien fatigués par la longue route qu’ils viennent d’accomplir.

— Mais certainement, deux bons lits avec des oreillers moelleux et des édredons de plumes d’oies, légers et chauds, assura le père Saclier.

— Ah ! monsieur, soyez béni, quel bonheur ! commenta Fontanier.

Ils entrèrent tandis que les chasseurs achevaient de chanter une fois encore leur refrain favori :

... Il est dispos
Quoiqu’un peu gros.
Il boit, il rit, il chante,
Beaucoup se vante,
Et ne connaît pas de repos.

Bien que les deux inspecteurs eussent troqué leurs redingotes noires de service contre des vêtements clairs à carreaux et qu’ils portassent des moustaches et des barbes d’un curieux roux, Tom et Martial repérèrent, non sans surprise, du premier coup d’œil, leurs inimitables silhouettes. Ainsi, ils ne les avaient pas lâchés ! M. de Belleyme avait raison : la Sûreté n’en faisait qu’à sa tête. Comme ils n’avaient rien à se reprocher, ils décidèrent de prendre les devants.

Tom appela l’aubergiste.

— Père Saclier, ces messieurs n’auront pas dîné ; qu’ils nous fassent l’honneur de venir s’asseoir parmi nous.

Fontanier et Vacherin, apercevant les suspects, marquèrent un temps d’arrêt, surpris à leur tour.

— Oh ! merci, messieurs, comme c’est aimable à vous, sourit Fontanier, chafouin, donnant du coude à son adjoint immobile, les yeux écarquillés.

— Eh bien, Vacherin, souriez donc, soyez aimable.

— Mais, Chef, je ne sais si vous avez remarqué, mais... souffla-t-il à l’oreille de Fontanier, désignant du doigt Tom et Martial.

— Taisez-vous donc, idiot !

On leur fit place. Ils se présentèrent.

— Je me nomme Gaudissart et voici mon adjoint Marbrier, annonça Fontanier.

— Et d’où venez-vous ? demanda Tom.

— De Paris ! répondit l’inspecteur principal.

— Ah ! de Paris, et quel dur métier vous oblige à visiter, en cette saison, le fin fond de nos provinces ? interrogea Sassenage.

— Eh bien, c’est que nous cherchons deux...

Vacherin, sommeillant à moitié, reçut sous la table un coup de pied dans les tibias qui le fit grimacer. Il suspendit sa phrase que Fontanier acheva, rattrapant de justesse la gaffe de son adjoint.

— ... des clients. Nous sommes voyageurs de commerce ou, comme on dit, commis-voyageurs.

— Et vous vendez ?

— Pas grand-chose. Parfois des amis..., reprenait encore Vacherin à nouveau dans les nuages.

— Des amidons... Marbrier, pour les cols de chemises, les plastrons, les jabots, les jupons et aussi les rideaux, poursuivit Fontanier.

Le petit jeu de Tom et de Martial, au grand soulagement des inspecteurs, fut interrompu par des notes de musique. Des violoneux grimpés sur une table, tapant du pied pour donner le rythme, se mirent à gratter une contredanse. Mobilisant les servantes, gentilshommes-chasseurs et valets de chasse s’élancèrent au milieu de la salle en dansant.

Fontanier et son adjoint apprirent avec effroi, de la bouche de Tom lui-même qui répondait à une question du père Saclier, l’intention des deux suspects de quitter l’auberge avant le jour. Après près de vingt-quatre heures passées sur une selle, les deux inspecteurs rêvaient d’une nuit complète se prolongeant tard dans la matinée.

— Comment faire, monsieur l’Insp... monsieur Gaudissart ? se reprit Vacherin.

— La poudre, monsieur Marbrier, la poudre, ce n’est pas pour les chiens. L’avez-vous toujours ?

Vacherin plongea deux doigts dans son gilet et en tira discrètement deux fioles d’argent. Tandis que Tom et Martial dansaient une gigue endiablée, l’inspecteur adjoint vida dans les verres des deux suspects une poudre blanche qui se dissout aussitôt dans le vin.

La plus imposante, la plus accorte des servantes, Maria, s’avança vers Fontanier pour l’inciter à danser.

— Ce n’est plus de mon âge, s’excusa-t-il.

— Allons, un monsieur qui court les routes comme un jeune homme peut bien faire quelques pas de danse ; en avant, ordonna-t-elle, attirant d’autorité l’inspecteur.

Sans que Vacherin, fasciné par les tournoiements de son chef, serré par les bras costauds et rouges de la servante contre ses puissantes mamelles, ne

s’aperçût de rien, Tom et Martial à qui le manège des inspecteurs n’avait pas échappé, sous prétexte de faire place aux danseurs, firent accomplir un demi-tour à la table sur laquelle étaient posés les verres.

La danse achevée, Fontanier, tout essoufflé, jugeant le moment opportun d’achever le travail commencé, porta un toast :

— A nos cavalières !

Les servantes se plaignirent de ne pas avoir de verres.

— Et nous donc, s’exclama Maria, pourquoi n’aurions-nous pas le droit de boire à notre santé ?

Tom lui tendit le sien. Fontanier poussa un cri.

— Non ! Mademoiselle Maria !

On le regarda, surpris. Il rougit et ajouta d’un air tendre :

— Prenez mon verre !

Les rires fusèrent.

— Mais il est amoureux !

— Oh ! Monsieur Gaudissart, accepta Maria, minaudant, vous êtes bien aimable !

Tom et Martial burent d’un seul coup, sous le regard intéressé des inspecteurs. Ils posèrent leurs verres vides et tombèrent sur leurs chaises, yeux fermés.

Fontanier, jubilant, dégusta le reste du verre que lui avait rendu Maria. Il eut le temps de voir Vacherin s’effondrer. Allongé de tout son long sur la dalle, l’adjoint se mit à ronfler aussitôt. Maria suivit. Paupières mi-closes, Fontanier résista un bref instant puis roula à terre. Devant leurs amis ébahis qui les avaient crus atteints du même mal, Tom et Martial, riant aux éclats, se redressèrent et s’élancèrent dans la sarabande que les violons venaient d’attaquer, salués par les applaudissements.

On mit sur le compte de la fatigue et du vin l’endormissement soudain des deux voyageurs de commerce et de la bonne Maria, peu habituée à boire et à danser. Les soulevant par les pieds et par les mains, on les porta jusqu’à leurs chambres. La fête continua. Tom et Martial estimèrent que la leçon donnée aux inspecteurs n’était pas suffisante et se promirent de leur jouer, avant leur départ, un tour à leur façon.

Le lendemain matin, avant même que le coq eût chanté, Tom et Martial se glissaient dans la chambre de Fontanier endormi auprès de Vacherin comme une paire de gisants, et, le prenant par les pieds et les mains, sans

qu'il s'arrêtât de ronfler, ils le transportèrent par les couloirs sombres jusque sur le lit de Maria auprès de laquelle ils l'allongèrent. Puis ils quittèrent avec discrétion l'auberge du « Soleil d'Or » et prirent la direction de Chalon où ils comptaient embarquer, suivant les conseils de Vastier-Duparc, à bord du coche d'eau à vapeur jusqu'à Avignon. Ils n'étaient pas mécontents de leur étape. S'ils n'avaient pas revu Véran, ils avaient le sentiment de l'avoir vengé en aidant les paysans à se libérer du joug que leur imposait Précomtal. La dénonciation des abus du comte ne pouvait qu'aider le bagnard et faciliter le cours de la justice. La surprise préparée à Fontanier, qu'ils espéraient bien ne plus revoir, les avait mis en joie. Ils n'avaient qu'un seul regret, c'était de ne pas pouvoir assister au réveil de l'inspecteur principal.

Mais à peine eurent-ils parcouru une demi-lieue, traversant la forêt Au Duc, qu'ils se virent entourés de toutes parts. Des hommes masqués, surgis des taillis, les menaçaient d'armes à feu. Ils pensèrent d'abord avoir affaire à quelques brigands de grand chemin qui en voulaient à leurs bourses mais, sans rien leur réclamer, ceux-ci les invitèrent à les suivre sous la menace de leurs fusils et les entraînèrent dans l'épaisseur de la forêt. Ils aboutirent à l'entrée d'une combe sombre et sauvage au centre de laquelle se dressaient les ruines sinistres du château de Gareloup, fort isolé sur un piton, envahi jusqu'au haut des murailles, de ronces et de lierre. Des corneilles virevoltaient autour du donjon ouvert de larges brèches d'où s'échappaient des arbustes s'avançant au-dessus du vide. Ils descendirent jusqu'au fond du ravin, franchirent à gué les flots tumultueux d'un torrent et remontèrent par un chemin escarpé jusqu'aux ruines. Des corbeaux croassant s'envolèrent à leur approche. A aucun moment, la vigilance de leurs gardiens ne s'étant relâchée, Tom et Martial n'avaient pu tenter de leur fausser compagnie. On les poussa à l'intérieur de la tour carrée. Entre les murs restés debout avait été aménagé un cachot. La grille se referma sur eux. Leurs assaillants étaient restés muets. Tom et Martial étaient prisonniers sans savoir de qui.

Toute la nuit, Précomtal, enfermé dans sa chambre, avait trié des lettres, brûlé des papiers. Puis il avait préparé un sac de voyage et rempli ses poches de plusieurs bourses d'or extraites d'une cache de son secrétaire. Bien avant le lever du jour, au moment où Tom et Martial quittaient

l’auberge, il avait appelé un de ses hommes et lui avait ordonné qu’on amenât un cheval au lieu-dit du Chêne égraffiné. Peu de temps après, il s’était enfoncé dans les souterrains du château, ressortant dans la forêt, au milieu d’un massif de ronces et d’orties, sac sur l’épaule. Le cheval l’attendait à quelques pas. Soudain dans la pénombre du petit jour, une voix s’éleva :

— Crespin, c’est moi !

Précomtal sursauta, s’immobilisant.

— Je m’en doutais, répondit-il, résigné. Où es-tu, mon cher frère ? interrogea-t-il.

— Je suis là, indiqua la voix.

— Je suis le pire des criminels, je l’avoue, reprit le comte se tournant, je t’ai fait tant de mal. Je m’en repens. Je te laisse ce qui t’appartient. Je pars. Tu ne me reverras plus. J’ai honte de ce que j’ai fait. Je ne pourrai vivre plus longtemps.

Une ombre parut de derrière un arbre. Une détonation retentit aussitôt dans l’aube blême. La respiration de Précomtal se fit haletante. Le silence régnait. Précomtal crut avoir atteint sa cible.

— Raté, Crespin, reprit la voix.

L’ombre se montra à nouveau. Un second coup partit. Ils restèrent ainsi quelques instants immobiles, face à face.

— L’heure est venue de payer tes crimes, Crespin.

Le comte, abandonnant son sac et lâchant ses pistolets, bondit vers le cheval, sauta en selle et partit au galop.

Les terres du Morvan regorgent d’eau. Le château de Précomtal était entouré de forêts, de marais, d’étangs, d’étendues d’herbes denses, courtes et régulières, qui poussaient sur de la vase et que l’on appelait une « morte ». Crespin l’usurpateur du titre et de la fortune du comte de Précomtal était resté un étranger au pays. De même qu’il n’aimait pas les hommes, de même, il ne connaissait ni le château et ses secrets, ni la nature environnante et les pièges tendus à ceux qui ne l’ont pas apprivoisée. Précomtal n’y échappa point.

Le cheval et son cavalier s’enfoncèrent lentement, inexorablement dans la vase, se débattant en vain. Les appels au secours, les hennissements de la bête restèrent sans réponse. Personne ne pouvait plus rien pour eux.

Précomtal, le visage convulsé, disparut serrant dans sa main levée ce qui lui avait toujours le plus tenu à cœur, une poignée d'écus d'or qui furent engloutis les derniers. La « morte » se referma, présentant à nouveau, symbole de l'indifférence et de l'oubli, l'apparence la plus neuve et la plus inoffensive.

La mort atroce de cet homme était à la mesure de ses abominables crimes. Pourtant Véran qui s'était lancé à sa poursuite, Véran le bagnard, Véran à qui il avait fait tant de mal, Véran, quelques instants auparavant encore animé d'un brûlant désir de vengeance, avait assisté, horrifié, à son dernier supplice, sentant monter en lui, avec une profonde pitié, les souvenirs de leur prime jeunesse et de leurs jeux innocents et tendres. Des gendarmes alertés par les détonations avaient accouru et assisté, impuissants, à la scène.

— Accompagnez-moi, des hommes sont en péril ! leur demanda Véran.

Ils s'élancèrent vers Gareloup. Lorsqu'ils arrivèrent à la combe, la bataille faisait rage. Des paysans escaladant les rochers assiégeaient le château fort. Des coups de feu retentissaient entre les deux versants de l'étroite vallée.

Les hommes de Précomtal avaient reçu l'ordre de capturer Tom et Martial lorsqu'ils quitteraient l'auberge du « Soleil d'Or » et de les enfermer dans les ruines du château Gareloup pour être livrés à Taylor et ses sbires. Ils avaient été suivis. La veille au soir, Le Dréau, le jeune paysan qui avait mené la révolte, craignant des représailles de la part du comte, avait laissé sur les chemins menant au château des guetteurs. L'un d'eux avait signalé leur sortie et prévenu ses amis de l'embuscade tendue à Tom et Martial. Les paysans s'étaient aussitôt mobilisés et dirigés en masse vers Gareloup.

La place était sur le point de tomber ; la vue des uniformes des gendarmes acheva de mettre en déroute les hommes de Précomtal qui s'éparpillèrent dans les bois environnants. Tom et Martial étaient libres.

L'apparition de Véran provoqua chez Tom une demi-surprise et un grand soulagement. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre comme des amis de longue date. Le bagnard annonça aux paysans rassemblés autour d'eux la mort de Précomtal et révéla sa véritable identité, son terrible destin, son évasion du bagne, l'aide apportée par Tom, son retour au château ; oui, c'était lui qui la veille au soir était intervenu. Il conta comment longtemps il

avait cru que les souterrains, les doubles cloisons, les escaliers dérobés, les portes pivotantes dont les images lui étaient restées en mémoire, n'étaient que le fruit de son imagination.

Or la veille, lorsqu'il était arrivé à proximité de Précomtal, quitté si jeune, il avait eu la sensation de reconnaître les lieux comme s'il ne s'en était éloigné que depuis peu. Sans peine, il avait redécouvert au milieu des ronces et des orties, près du grand chêne de l'Egraffiné, l'entrée du souterrain qu'il avait emprunté, tout enfant, en compagnie de son père et de sa mère lorsqu'ils l'emmenaient avec eux se promener dans la forêt, cueillir les champignons ou ramasser les fraises sauvages. Entré au château, il s'était dirigé d'instinct vers le petit escalier en colimaçon caché derrière des barriques de vin et un tas de bois qui conduisait au réseau de couloirs qui enserrait les pièces à chaque étage. Tel le fantôme des contes et des légendes à la recherche du talisman qui le libérerait de ses chaînes maudites, il avait erré ainsi un moment entre les doubles cloisons. Tout à coup, étouffant un cri de surprise, il s'était trouvé face à face avec son frère de lait qui regardait en sa direction sans paraître le voir. Il avait compris qu'une glace les séparait, transparente seulement de son côté. Précomtal n'était pas seul. Véran avait reconnu les deux hommes, qui, à Boulogne, recherchaient Waghorn, avec un troisième qu'il comprit être leur maître. Les événements s'étaient alors précipités. Il avait assisté au piteux retour des hommes de Précomtal après l'enlèvement manqué des jeunes paysannes. Dès l'attaque du château, il s etait posté dans les combles et ce fut des toits qu'il s'était adressé à son frère Crespin, se réfugiant dans son dédale secret dès que les gendarmes s'étaient lancés à sa recherche. Après la dispersion des paysans et le départ des gendarmes, il avait repris sa surveillance. Il avait eu la révélation du complot qui se tramait contre Tom et Martial par la conversation entre Précomtal et Taylor. Il avait entendu les consignes données par Crespin à ses hommes de les conduire à Gareloup. Il avait assisté aux préparatifs du départ de Précomtal. Dès que Crespin avait donné l'ordre de laisser un cheval près du chêne de l'Egraffiné, il avait précédé son frère dans le souterrain. Il rapporta alors la dernière traîtrise de Crespin, sa fuite, sa mort.

Les paysans qui avaient écouté, émus, se signèrent. Certains s'agenouillèrent et murmurèrent :

— Le Messie est revenu !

Le Dréau conta alors la légende qui courait depuis des années et que la réalité tout à coup éclairait. On disait que le fils du vieux comte de Précomtal, disparu très jeune, avait été emmuré dans les souterrains du château pour une raison que l'on ne connaissait pas. Certains étaient persuadés qu'un jour il resurgirait et que ce serait lui qui mettrait fin au malheur des paysans maltraités et pressurés par l'actuel comte de Précomtal dans lequel on ne voyait que le diable et un usurpateur. Ce conte, expliqua Le Dréau, avait une origine : plusieurs des domestiques qui avaient travaillé au château du vivant du vieux Précomtal avaient toujours refusé de reconnaître en Crespin l'enfant de la lingère.

— Votre cauchemar, qui fut aussi le mien, est dissipé, proclama Véran ; nous pourrons vivre maintenant heureux ensemble.

— Vive Véran ! s'exclamèrent les paysans gagnés par la joie d'être libres. Vive le comte de Précomtal !

Tom voulut cependant savoir comment Véran avait pu s'évader une seconde fois alors qu'ils l'avaient vu entre deux gendarmes et accusé de vol de chevaux ?

Le bagnard sourit. Il n'avait pas été arrêté comme ils avaient pu le croire. A un relais, où, sous un faux nom, il avait loué un cheval, on lui avait fourni, par erreur, une monture marquée aux armes des postes royales. Au petit jour, tandis qu'il se restaurait dans une gargote de village, deux gendarmes, passant par là, avaient remarqué le cachet et étaient entrés pour demander des explications. Lui-même surpris, ils étaient ressortis pour examiner le cheval. Un attroupement bientôt s'était formé. Waghorn l'avait vu à cet instant. La réputation d'un étranger étant vite faite dans les petits bourgs, à l'interrogation du postillon, un villageois avait répondu sans hésiter qu'il s'agissait d'un voleur de chevaux. Grâce à Dieu, les gendarmes n'avaient pas conclu aussi vite. Ils avaient enregistré sa déposition et, à vrai dire, favorablement impressionnés qu'il sût lire et écrire mieux qu'eux, ils avaient conclu qu'il ne pouvait s'agir d'un voleur de chevaux et l'avaient laissé repartir, lui demandant d'échanger la monture au relais le plus proche.

Les informations obtenues par Tom et Martial à Paris sur une révision imminente du procès, confirmèrent ce que la lecture de débris de lettres brûlées hâtivement et incomplètement par Précomtal avait laissé soupçonner à Véran. Les parents de Crespin, peut-être torturés par le remords mais plus sûrement désireux de se venger de leur fils qui ne les avait pas fait bénéficier autant qu'ils l'auraient voulu de l'héritage du

comte, l’avaient menacé de faire des aveux complets à la justice. N’obtenant rien de plus de lui, ils étaient passés aux actes. Les témoignages nouveaux et surprenants dont avait fait état M. de Belleyme étaient les leurs.

Devant des faits si évidents, la justice devait faire diligence. Dans les jours qui suivirent, Véran fut réhabilité et retrouva ses titres et ses droits. Ainsi s’acheva l’histoire du fils naturel du comte de Précomtal et de Prudence la lingère qui ne quitta plus ses terres, consacrant sa vie à améliorer le sort des paysans, tant et si bien que le nom de « Messie » lui resta.

Il était temps pour Tom et Martial de poursuivre leur voyage. Leurs amis les remirent sur la bonne route. Ils avaient tous des raisons d’éprouver mutuellement une vive reconnaissance. Ils s’adressèrent de fraternels adieux, se promettant de se retrouver un jour à Précomtal pour une étape moins mouvementée.

Dès que Taylor avait été prévenu de la capture de Tom et de Martial, il était accouru avec ses sbires à Gareloup, précédant Véran de peu. Mais voyant les hommes de Crespin déjà aux prises avec les paysans de Le Dréau, il avait préféré s’éloigner, furieux et déçu des maigres résultats obtenus alors que la collaboration de Précomtal semblait si prometteuse.

— Nous savons où ils vont, nous les retrouverons toujours, s’exclama, rageur, Taylor.

Devançant Tom et Martial, ils avaient pris la direction du Sud.

Cependant à l’auberge du « Soleil d’Or », le père Saclier, inquiet de ne pas voir descendre Maria alors que toutes les autres servantes étaient déjà au travail, l’appela à travers la porte de sa chambre puis frappa sans obtenir de réponse. L’huis était entrouvert, il le poussa.

— Grand Dieu ! s’exclama-t-il, devant le spectacle qui s’offrit à ses yeux. Maria serrait dans ses puissants bras Fontanier, pressant sa tête contre ses rondes mamelles corsetées. L’exclamation de son maître éveilla la servante qui se dressa, stupéfaite, tremblante, indignée.

— Au secours ! Au secours !

L’inspecteur se retourna, continuant à dormir paisiblement. Des servantes, alertées par les cris, accoururent. Elles n’en croyaient pas leurs yeux.

— Je suis déshonorée ! se lamenta Maria.

Fontanier grogna.

— Silence, on dort ici ; Vacherin, faites quelque chose !

Piquée au vif par tant de désinvolture, la servante se précipita vers la table de toilette, se saisit du pot à eau qu’elle retourna sur le dormeur. L’inspecteur s’assit sur le lit, comme mû par un ressort :

— Qu’est-ce ? Que se passe-t-il ? Est-ce une manière de réveiller les gens ? demanda-t-il, suffoquant à moitié.

Les servantes pouffèrent. Les bras croisés, face à lui, comme un lutteur avant le combat, Maria hurla, rouge de colère.

— S’attaquer à une pure jeune fille tandis qu’elle repose ! N’as-tu pas honte ? Traître !

Fontanier la regardait, ahuri.

— Il y a des témoins, poursuivit-elle, mains sur les hanches, l’air décidé, sans entendre les appels au calme du père Saclier, je demande réparation. Etes-vous prêt, monsieur, à m’épouser ?

— Mais, mais... je suis déjà marié, grogna Fontanier, l’esprit encore embué de sommeil.

— Ah ! C’est donc cela ! Je m’en doutais, s’exclama Maria, qui, fondant sur lui, l’attrapa au collet, le souleva comme un fétu de paille et, avant que Saclier n’ait pu intervenir, le passa par la fenêtre. On entendit une chute amortie, suivie d’un concert de gloussements et de coquericos affolés. Vacherin, survenu à cet instant, se précipita : son chef était tombé au milieu du poulailler. Choqué, Fontanier restait assis, immobile parmi les volailles apeurées qui voletaient en tous sens.

Vacherin, l’aubergiste et les servantes dévalèrent les escaliers pour aller relever l’inspecteur. Grâce à Dieu, il n’avait que quelques ecchymoses.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, gémit-il, tandis qu’on le ramenait à l’intérieur de l’auberge, que s’est-il passé ?

Il tint à mettre les choses au point. C’était contre sa volonté qu’il se trouvait dans la chambre de mademoiselle Maria, jura-t-il, suspectant quelques mauvais farceurs, et il assura qu’il n’avait en aucun cas abusé de la situation, ni à aucun moment transgressé les règles élémentaires de l’honnêteté et de la décence. Maria, en larmes, accepta ses excuses.

Très contrarié, l'inspecteur aurait retrouvé sans doute sa sérénité s'il n'avait alors appris le départ de Tom et de Martial.

— C'est impossible, ils se sont endormis avant moi, affirma Fontanier.

— Comment dites-vous ? Mais ils ont dansé tard dans la nuit, après que vous-même, M. Marbrier et Maria fûtes tous trois, c'est le cas de le dire, tombés de sommeil, assura le père Saclier.

Fontanier rugit.

— Alors, je comprends tout, ce sont eux qui ont fait le coup ! En route, s'écria-t-il, il nous faut les rattraper. Ah ! ces messieurs veulent faire les malins ! Ils vont voir de quel bois je me chauffe ! A malin, malin et demi ! Vacherin, à cheval !

Ainsi ils quittèrent l'auberge avec une volonté renouvelée de retrouver les traces de Tom et de Martial et de mener à bien leur mission. Effectivement, les deux jeunes gens, retardés, n'étaient pas loin. Mais il semblait que parfois les hommes se liguaient pour rendre la tâche plus difficile aux deux policiers. Tandis qu'ils cheminaient sur la route de Chalon, Fontanier, voulant vérifier qu'ils se trouvaient dans la bonne direction, interpella un paysan qui les regardait passer sur le pas de sa porte.

— Dites-moi, mon brave, n'auriez-vous pas vu sur cette route, ce matin, à cheval, deux hommes de haute taille, jeunes, l'un anglais, l'autre français, paraissant pressés ?

— Deux hommes ? demanda le paysan.

— Oui, deux hommes, confirma Fontanier.

— De haute taille, dites-vous ? interrogea-t-il encore, portant une main au-dessus de la tête.

— Oui, en effet.

— Jeunes ?

— Oui, oui.

— L'un anglais ?

— Eh bien oui ! s'impatienta Fontanier.

— Et l'autre, français ?

— Oui, que diable ! Les avez-vous vus ?

— Pressés, dit le paysan, affirmatif.

— Alors ? Par où sont-ils allés ?

— Ben dame ! Je m'en souviens point d'avoir vu cela, conclut le paysan, ce matin, il a passé le facteur, l'Edouard, le Germain en carriole, la mère

Jules...

Fontanier, exaspéré, avait déjà entraîné Vacherin au loin, grognant dans sa moustache :

— Tous complices !

Ils ne furent sûrs de leur fait que lorsqu'ils retrouvèrent à un relais les noms de Tom et Martial qui avaient dû changer de montures.

— Je suis attiré vers les suspects comme l'aiguille aimantée se tourne naturellement vers le nord. Ce n'est pas une légende, Vacherin, le flair du père Fontanier, c'est un don de Dieu ! affirma l'inspecteur principal, plus confiant.

Ils arrivèrent à Chalon au galop et se dirigèrent aussitôt vers l'embarcadère. Trop tard. Le *Saône,* surmonté de gros tourbillons de fumée, venait de quitter le quai.

— Arrêtez ! Arrêtez ! s'égosilla Fontanier.

Mais le vapeur poursuivit inexorablement sa manœuvre. L'inspecteur principal faillit s'étrangler de colère en reconnaissant les deux suspects sur le pont, qui agitaient leurs mouchoirs.

La perspective d'avoir à se lancer à la poursuite du vapeur parut insupportable à Fontanier encore tout ankylosé par sa chute du matin.

— Ils sont trop forts pour nous, déclara-t-il, las.

Le découragement de son chef impressionna Vacherin.

— Mais, non, Chef, nous les rattraperons, pensez donc !

Fontanier se redressa.

— Tiens, j'ai une idée.

— A la bonne heure, je préfère vous voir comme cela.

— Ils n'iront pas loin avec leur vapeur, ordre du roi...

— Ah, monsieur l'Inspecteur, je vous retrouve !

Fontanier prit un air modeste.

— Pardonnez-moi cet instant de faiblesse, mon petit Vacherin, lui dit-il d'une voix exceptionnellement humble et douce. Les plus grands hommes les connaissent. Turenne, non ; Condé, oui. Aussi Bossuet pouvait-il dire, prononçant l'oraison funèbre du prince de Condé : « Loin de nous les héros sans humanité ! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, mais ils n'auront pas les cœurs. »

— C'est une observation très juste, monsieur le Principal, très juste. Tout à l'heure, à vous voir abattu, j'ai failli fondre en larmes.

— Rentrez votre mouchoir, Vacherin ; je me suis à nouveau senti toucher par l’aile de la victoire !

Tom et Martial, heureux de s’être débarrassés de leurs suiveurs, espéraient être en moins de deux jours en Avignon d’où ils gagneraient Marseille par la diligence. C’était une tout autre Bourgogne qui défilait devant eux ; des deux côtés de la Saône, une campagne verdoyante et douce. Des peupliers poussaient le long des berges. De belles prairies montaient jusqu’aux coteaux plantés de vignes, à cette saison, damiers irréguliers d’ocre, de jaune ou de pourpre. On apercevait de temps à autre, une grande demeure à tourelles et aux toits vernissés discrètement retirée derrière un bosquet d’arbres ou, sur la hauteur, un village étagé autour d’une église au clocher trapu.

. — Oh ! une vache ! s’exclama un voyageur.

— Oh ! un arbre ! lui fit écho un autre.

— Oh ! une maison ! parut s’étonner un troisième.

— Comment appelez-vous cette rivière, demanda à un homme d’équipage un passager très sûr de lui.

— La Saône, monsieur.

— Ah ! la Seine, voulez-vous dire !

— La Saône, monsieur.

— Ah ! comme cela est intéressant, nous disons la Seine, nous autres, à Paris.

Passé Tournus, la vitesse s’accrut. Le vapeur se mit à décrire une sinusoïde inquiétante, se rapprochant tour à tour d’une rive puis de l’autre au grand effroi des passagers et des bateliers qui remontaient la rivière. Leurs barques, tirées le long du chemin de halage par des chevaux, étaient bousculées par les remous, projetées contre la berge, submergées par les vagues, leurs chargements, marchandises, animaux ou passagers se trouvant mis à mal. Injures et protestations s’élevaient des deux côtés de la rivière.

Derrière la roue du gouvernail, le capitaine du *Saône*, un colosse à barbe de loup de mer avec une jambe de bois, répondait par d’autres jurons proférés d’une voix de stentor et riait tout ce qu’il savait, sans modifier sa manière de barrer. Ivre, il chancelait, entraînant la roue soit à tribord, soit à bâbord. Chaque fois, un groupe constitué du second et de quelques matelots se précipitait pour le soutenir mais le capitaine se redressait et les écartait.

— Reculez, vous dis-je ! hurlait-il, le capitaine Prudence est le maître à bord ; en avant toute !

Les autres n'osaient rien faire. Prudence tira de sa poche une flasque et but au goulot une lampée, après quoi il rit et hurla de plus belle. Tom, qui s'était approché, se mit soudain à s'esclaffer à l'unisson à la grande surprise de Martial et à chanter à gorge déployée le fameux refrain des marins anglais :

God bye Farewell !
Good bye Farewell !

Le capitaine tourna vers lui un visage épanoui et lui tendit sa fiole, l'air complice, reprenant en chœur.

— Enfin un marin, un vrai ! lança-t-il.

Tom but à sa santé.

— Bravo ! le salua Prudence. Alors, marin, n'est-ce pas ?

— Marin anglais, précisa Tom.

Prudence éclata de rire et le *Saône* partit à tribord, frôla la berge puis repartit dans l'autre sens.

— Trafalgar ! Trafalgar ! répéta le capitaine qui pouvait à peine prononcer ces deux mots de suite tant il riait, montrant son moignon. Nelson l'a emportée au paradis... Ah ! Ah !

Il était plié en deux. Il se releva et brandit son flacon.

— A la santé de Nelson ! La balle qui l'a tué est peut-être sortie de mon fusil ! Ah ! Ah !

Il tendit à nouveau la flasque à Tom qui commençait, lui aussi, à rire sans se forcer mais restait cependant assez lucide pour se rendre compte que la trajectoire décrite par le vapeur, si on n'y échappait pas, allait aboutir à une catastrophe.

— Me permettez-vous de vous suggérer, Capitaine, intervint-il respectueusement, de modifier légèrement votre cap, car je crois apercevoir, droit devant, la maudite pile d'un maudit pont...

Prudence fit tourner la roue, en chancelant. Le bateau passa sans dommage.

— Sacrebleu, jura-t-il, les voilà maintenant qui déplacent les piles de pont sans prévenir, je protesterai !

Il n'insista cependant pas et passa la barre au second. Aidé de Tom et de deux matelots, il regagna sa cabine. On ne le vit plus jusqu'à Mâcon.

L'escale devait y être brève, le temps de « jeter » quelques passagers et d'en prendre d'autres, de faire du charbon et du bois. Mais dès qu'ils accostèrent, Prudence fut prévenu que, le Rhône étant en crue, la navigation était suspendue en aval et il faudrait attendre.

— Fariboles ! hurla le capitaine qui décida d'aller s'informer.

Il revint bientôt.

— Cette histoire de crue, c'est une blague, fit-il savoir à qui voulait l'entendre ; la vérité est que deux hautes personnalités de la police ont manqué le bateau à Chalon. Le télégraphe aérien de la gendarmerie a transmis l'ordre d'arrêter le vapeur jusqu'à leur arrivée.

Tom et Martial comprirent aussitôt. Encore eux ! Que faire ?

— Euréka, s'exclama Martial, qui déplia sur le pont du bateau une carte entoilée et se mit à clamer :

« Soldats, vous êtes mal nourris et presque nus. Le gouvernement vous doit beaucoup mais il ne peut rien vous donner. Votre courage, votre patience vous honorent mais ne vous procurent ni avantage ni gloire. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde ; vous y trouverez honneur, gloire et richesse. Soldats de l'armée d'Italie, manqueriez-vous de courage ou de constance ?

Tom le regarda, ébahi. Martial fit courir nerveusement son index sur la carte.

— Le Grand-Saint-Bernard, Montenotte, Lodi, Marengo, Milan, Campo Formio, tout cela ne vous dit donc rien ?

— Ma foi, non, avoua Tom.

— Ah ! je vois bien là votre parti pris d'Anglais, observa Martial ; Nelson, à vingt-sept ans, aurait franchi les Alpes avec cent mille hommes, battu les Autrichiens dans la plaine du Pô, vous célébreriez le héros de cet exploit légendaire comme un autre Alexandre, un autre César, un autre Scipion l'Africain, mais c'est un Français, Napoléon Bonaparte, qui l'a réalisé ; alors, vous faites comme si cela n'avait jamais existé.

— C'est intéressant, je ne savais pas, vous me raconterez, ajouta Tom craignant d'avoir blessé par son ignorance la susceptibilité de son compagnon. Mais excusez-moi, quel rapport y a-t-il pour l'instant entre Napoléon Bonaparte et notre voyage ?

— Eh bien, c'est simple, nous allons prendre le chemin de Bonaparte, franchir les Alpes, parcourir l'Italie, puis nous embarquerons pour Alexandrie à Trieste, le « Marseille autrichien ». Nous y trouverons autant de bateaux pour l'Orient. La traversée de la Méditerranée n'en sera que plus brève et nous serons débarrassés de nos policiers et des autres qui, surpris par notre manœuvre hardie, nous attendront en vain à Marseille.

— Vive Napoléon ! s'écria Tom, devant un petit groupe de passagers qui suivait leur manège avec étonnement, stupéfaits d'entendre cette exclamation subversive lancée avec l'accent d'outre-Manche.

Se relevant, ils se serrèrent la main.

Tom frappa sur l'épaule de Martial et déclara, gardant tout son sérieux.

— Je vous nomme général en chef.

Sacoches sur le dos, ils se dirigèrent au pas cadencé, raides comme des soldats de bois, vers la passerelle du vapeur, jetant les passagers et les matelots dans un abîme de perplexité.

— Tête droite ! ordonna Martial passant à la hauteur du capitaine Prudence qui, encore ailleurs, salua avec naturel en portant la main à sa casquette.

— Salut, Nelson ! Et peut-être à un autre Trafalgar !

Sur le quai, une foule de servantes, de marmitons, de commissionnaires, de porteurs accrochaient les voyageurs. C'était un chœur discordant d'apostrophes et d'appels.

— Vous serez supérieurement bien à l' « Hôtel du Parc » !

— Par ici ! On est à merveille à l' « Hôtel de l'Europe » !

Ils fendirent la presse et se précipitèrent vers le relais où ils purent louer des chevaux. Passant la Saône, ils s'engagèrent vers l'est en direction de Genève.

On frappait à la porte. La servante sommeillait, assise sur sa chaise près du feu.

— Margaret ! l'interpella Mr. Pentwick.

Elle se redressa vivement.

— Il y a quelqu'un !

Elle se précipita. Une voix au timbre grave résonna dans le hall. La servante revint bientôt.

— C'est Mr. Peel, notre policeman, *qui fait sa ronde. Il a été surpris parce qu'il y avait encore de la lumière.*

Mr. Pentwick tira sa montre de gousset.

— Fichtre ! Quelle heure est-il ? Onze heures ! Nous ne sommes pas au bout. Nous devons poursuivre notre route au grand galop...

La servante se retira discrètement.

Chapitre V

Le passage des Alpes

Le directeur des douanes françaises chez Bréautté, horloger bijoutier à Genève — L'auberge de Longeray — Julie de Baladieu et Elvire de Flattencourt — Traité entre les dames et les messieurs pour le partage d'une chambre — Un paquet compromettant — Traité violé — La caverne d'Ali Baba — Rêve ou réalité ? — Fontanier et Vacherin dorment dans la soie — Topffer en zigzag — Rencontres à la morgue — Chute de Martial — Moines et chiens du Grand-Saint-Bernard — Les deux cercueils — Souvenir d'une patriote milanaise.

Tandis que Tom et Martial se hâtaient vers la frontière suisse, un nouvel épisode de la guerre qui opposait les douanes françaises aux bijoutiers horlogers de Genève était engagé.

Le matin même, un homme élégant vêtu d'un haut-de-forme et d'un ensemble gris clair, le visage fin, portant une moustache blonde soignée, était arrivé à Genève. Longeant les quais en bordure du lac, il s'était dirigé, maniant sa canne avec aisance, vers le quartier des horlogers et des bijoutiers à la limite de la vieille ville. L'homme s'était arrêté devant chez Bréautté, l'un des plus célèbres fabricants de montres, et il était entré.

Il régnait dans la boutique, tapissée de velours comme un écrin, une atmosphère ouatée. Quelques clients à l'aspect cossu étaient assis derrière de petites tables espacées, recouvertes de feutre mauve, sur lesquelles brillaient des bijoux, présentés par des vendeurs en jaquette. Les uns et les autres n'échangeaient que des mots murmurés. Un vendeur s'avança.

— Je voudrais voir vos montres en or, lui demanda l'homme à la redingote grise.

— Mais certainement, monsieur.

L'employé l'accompagna jusqu'à une table, s'excusa de devoir s'absenter un instant et revint avec plusieurs plateaux garnis de montres.

— Voici quelques-uns de nos modèles, monsieur.

Montres d'hommes à gousset de différentes grosseurs, montres de dames en pendentif, toutes en or, certaines ciselées, rehaussées de perles ou de pierres précieuses, diamants ou rubis, il y avait l'embarras du choix.

— Il ne s'agit là que d'une partie de notre collection, toutes nos montres sont de la plus parfaite qualité, assura le vendeur ; celles-ci sont cependant parmi les plus belles et aussi celles dont les prix sont les plus élevés.

— Elles me conviennent.

— Bien, monsieur, murmura l’homme en jaquette s’inclinant, satisfait.

— Vos montres sont, m’a-t-on dit, d’un coût très inférieur à ce que je pourrais les acheter à Paris.

— Hélas, monsieur, en effet ! Nos articles sont frappés à leur entrée en France de lourdes taxes. Nous vendons ici moitié prix.

— Parfait.

— Est-ce pour vous-même... ou pour une dame ?

— Qu’importe ! Les deux.

— Pour une dame, je me permets de vous recommander particulièrement ce modèle tout récent, incrusté, comme vous le voyez, de vingt-cinq diamants. Un chef-d’œuvre de notre maison.

— En effet, je la prends.

— Merci, monsieur.

Le vendeur se relevait déjà, pensant que le client s’en tiendrait là. Mais l’homme en gris le fit rasseoir.

— Ce n’est pas tout.

Il en désigna quinze autres, toutes plus riches et plus belles les unes que les autres. L’homme à la jaquette n’en croyait pas ses yeux. Il y en avait là pour une petite fortune.

— Dites-moi, interrogea le client, passer la frontière avec un tel lot de marchandises représente un risque important. Vous occuperiez-vous des livraisons en territoire français ?

— Très certainement, monsieur, moyennant un courtage de 5 % du prix d’achat, nous nous chargeons de vous les faire remettre où vous le souhaiteriez en France.

— Il se trouve que je villégiature non loin d’ici, à l’auberge de Longeray, près du Fort de l’Ecluse.

— C’est tout à fait dans le voisinage, en effet, monsieur.

— Je dois malheureusement rentrer à Paris dès demain.

— Dans ces conditions, pour vous être agréable, monsieur, je pense que nous pourrions effectuer cette livraison dans la soirée.

— Je vous remercie. Mais n’y a-t-il jamais de difficultés ?

— Rarement, monsieur, rarement. Nous avons l’habitude. Dans le cas d’une saisie par les douaniers, vous seriez, bien entendu, remboursé par nos soins. Le courtage comprend une assurance garantissant la bonne livraison.

— Très bien, approuva l’homme en gris qui signa sur-le-champ une lettre de change du montant de ce qu’il devait. Il y joignit sa carte de visite

et tendit le tout au vendeur. Le Genevois blêmit légèrement en lisant « Comte Philibert de Saint-Cricq, Directeur des douanes françaises ». Mais il se reprit, remercia et, en s'inclinant, ajouta :

— Nous sommes très honorés de vous compter désormais parmi nos clients, monsieur le Comte.

Depuis la tentative de Napoléon d'instaurer un blocus continental interdisant à toutes les marchandises anglaises de pénétrer dans le reste de l'Europe, la contrebande avait pris une ampleur inégalée. En 1815, avec la chute de l'empereur, le blocus cessa mais de nombreuses frontières, abolies par l'Empire français, réapparurent. La contrebande se maintint, s'adaptant à ce nouveau champ d'action. Autour de Genève, la situation était particulièrement propice ; la ville, ancien chef-lieu du département français du Léman, étant redevenue suisse et la Savoie, auparavant département français du Mont-Blanc, appartenant à nouveau au royaume de Piémont-Sardaigne dont Turin était la capitale, c'étaient trois frontières sur lesquelles les contrebandiers pouvaient jouer.

Dans cette région montagneuse, le passage en fraude de marchandises était devenu pour tous comme un second métier. Tout était bon aux « pacotilleurs » qui allaient « aux provisions ». En fonction de la lourdeur des taxes auxquelles on échappait en achetant dans tel pays plutôt que dans tel autre, on transportait savon ou chicorée, thé, tabac ou mélasse aussi bien que des objets de prix. Pour tromper les gabelous, l'ingéniosité des montagnards était infinie : tissus de soie enroulés autour de moutons soigneusement rhabillés de leurs toisons de laine, grains de café versés dans des miches de pain évidées, bijoux enfermés dans des bûches ou enrobés de laiton et glissés dans le ventre de truites que les enfants, cannes à pêches sur l'épaule, rapportaient dans leurs bourriches.

Mais de tous, le trafic des montres en or suisses était le plus important. On estimait cette année-là à cinquante mille les montres entrées en France en franchise de taxe. Les horlogers de Genève considéraient la contrebande comme le cheminement normal de leurs ventes et avaient créé leur propre société d'assurance destinée à couvrir les pertes en cas de saisies. Inquiet du manque à gagner subi par le budget, le ministère des Finances avait décidé de réagir. Le directeur des douanes, le comte Philibert de Saint-Cricq, avait décidé de conduire lui-même la bataille. Son plan était simple, quoique rusé : acheter, faire livrer, se saisir de la marchandise au moment de son

passage clandestin de la frontière, se faire rembourser et recommencer cette opération autant de fois qu'il le faudrait pour ruiner la société d'assurance et obliger ainsi les horlogers genevois à renoncer à alimenter la contrebande.

A la frontière française, les trois lignes de douane étaient sur le pied de guerre. M. de Saint-Cricq attendait à l'auberge de Longeray en compagnie de M. de Sainte-Preuve, le chef régional des douanes. Un véritable défi était lancé au commerce genevois. Allait-il relever le gant ?

Ce fut au milieu de cette mobilisation générale, dans cette atmosphère de veillée d'armes, que Tom et Martial se présentèrent bientôt en toute innocence. Arrivés non loin de la frontière, la nuit tombée, ils souhaitaient s'arrêter pour souper et prendre un peu de repos après une journée qui avait commencé le matin avant l'aube. On leur indiqua l'hostellerie la plus proche, l'auberge de Longeray.

A proximité des montagnes, à cette saison, les températures, dès que le soleil avait disparu, étaient très fraîches. L'aubergiste les accueillit, l'air inquiet. Après avoir ordonné que l'on s'occupât de leurs chevaux, il les conduisit au premier étage jusqu'à une grande chambre, rectangulaire, aux murs blanchis à la chaux, meublée de quatre lits à baldaquin fermés de tulle, disposés deux par deux, comme des lits jumeaux, des deux côtés de la cheminée. Dans l'âtre, rougeoyaient des braises. L'aubergiste alluma les chandeliers et réactiva le feu.

— Prenez ces deux lits, leur conseilla-t-il, désignant les plus près de la cheminée, les draps sont moins humides. On s'y couche plus à l'aise.

Puis il leur demanda comme un service d'accepter deux autres voyageurs, s'il s'en présentait, c'était sa dernière chambre chauffée. Ils n'y virent pas d'inconvénient, d'autant qu'ils comptaient être tôt partis le lendemain. Satisfaits, ils redescendirent pour le souper dans la salle de l'auberge.

Deux hommes étaient assis près de la vaste cheminée de pierre où brûlait un tronc d'arbre. Ils les saluèrent et échangèrent rapidement leurs noms. C'étaient Saint-Cricq et Sainte-Preuve dans l'attente du résultat de leur plan.

Tom et Martial, affamés par leur journée de course, se mirent à table. A peine avaient-ils entamé leur repas que des hennissements, des tintements de grelots, des coups de trompe signalèrent l'arrivée d'une voiture.

L’aubergiste se précipita, puis revint bientôt précédant deux femmes jeunes, dont l’une donnait les plus extrêmes signes de fatigue. Le visage défait, marchant à petits pas, gémissante, elle s’appuyait sur sa compagne qui l’encourageait, douce, attentionnée et grave. Saint-Cricq et Sainte-Preuve s’étaient levés dès leur entrée et, pleins de commisération, les invitèrent à prendre place près de la cheminée dans les fauteuils qu’ils occupaient.

— Je vous en prie, ne vous dérangez pas, souffla confuse la plus valide des deux.

Les yeux mi-clos, le visage crispé, la malade dans un ultime effort fit quelques pas encore et s’affala sur l’un des sièges.

— Un peu de chaleur va vous aider à vous remettre, ma chérie, l’assura sa compagne, qui ajouta à l’intention de MM. de Saint-Cricq et Sainte-Preuve ; ma pauvre sœur souffre de la poitrine. Venir de Saint-Claude est pénible pour une malade.

— Oh ! Mon Dieu ! s’exclama la sœur, les yeux tournés vers le ciel, les mains jointes, donnez-moi le courage d’aller jusqu’au bout !

— Mais où allez-vous donc, madame ? demanda Saint-Cricq, compatissant.

La jeune femme fut prise d’une quinte de toux qui lui déchirait la gorge. Elle porta ses mains contre sa poitrine. Profitant d’un répit, elle répondit.

— Nous allons à l’Abbaye de Haute-Combe au-dessus du lac du Bourget.

La malade poursuivit, murmurant :

— Les médecins disent mes jours comptés. Avant que de quitter cette terre, je veux recevoir la bénédiction de notre cher oncle abbé, le père supérieur, qui a toujours été pour nous le meilleur des guides et a remplacé le père que nous n’avions plus.

La toux reprit.

— Pardonnez-moi, pria-t-elle entre deux quintes.

— Ne parlez pas, madame, cela ne peut que vous faire du mal, l’excusa Saint-Cricq qui déclina son nom, imité par M. de Sainte-Preuve.

La plus jeune des deux sœurs, la mieux portante, se nomma. Elle s’appelait Mme Julie de Baladieu. Elle présenta sa sœur, Elvire de Flattencourt.

— Baladieu ?... Etes-vous parente du préfet de Seine Inférieure, interrogea Saint-Cricq, intéressé.

— Mon cousin, indiqua Julie précisant,... par alliance. Est-il de vos amis ?

— Pas exactement, répondit M. de Saint-Cricq qui expliqua l’avoir rencontré, en tant que directeur des douanes, pour régler une affaire de contrebande avec les Iles anglo-normandes.

— Comment l’avez-vous trouvé ? lui demanda Julie.

— C’est un homme charmant ! assura le comte.

— N’est-ce pas ? approuva-t-elle.

Elvire fit un signe à Julie.

— Je crois, lui dit-elle d’une voix éteinte, que nous pouvons essayer de repartir. Cela va mieux.

Julie protesta, approuvée par MM. de Saint-Cricq et Sainte-Preuve.

— Chérie, je crois que vous n’êtes pas en état de poursuivre ce soir ; mieux vaut que vous vous reposiez quelques heures.

Elvire, d’un geste las, parut se résigner.

— Comme tu croiras ; vois, Julie, si nous pouvons loger.

Elle joignit les mains, tenant son chapelet.

— Pardonnez-moi, messieurs déclara-t-elle, le visage douloureux ; quand on sent son heure approcher, on songe surtout à se consacrer à la prière.

MM. de Saint-Cricq et Sainte-Preuve s’inclinèrent respectueusement et s’écartèrent gravement. Les yeux clos, Elvire, égrenant son chapelet, se mit à marmonner des « Notre Père » et des « Je vous salue Marie », le visage emprunt d’une religieuse béatitude.

Julie, partie à la recherche de l’aubergiste, fit bientôt irruption dans la salle avec lui ; elle était en colère et marchait à pas vifs.

— Non, monsieur l’aubergiste, ce que vous nous proposez n’est pas digne d’honnêtes femmes !

L’hôte la suivait en trottinant, embarrassé.

— C’est, madame, pour tenter de vous servir...

Julie s’arrêtant se tourna vers lui :

— Non, monsieur, nous ne pouvons partager notre chambre avec des messieurs autres que nos maris, nos frères, et encore... ! ajouta-t-elle, observant à haute voix : ma sœur est jeune fille !

Elle s’approcha de Mlle de Flattencourt en prière.

— Elvire, ma chérie, lui dit-elle d’une voix douce mais intelligible, il n’y a pas de place ici pour nous ce soir, nous allons devoir partir !

M. de Saint-Cricq s’approcha, cérémonieux.

— Excusez-moi d’intervenir, je crois comprendre que vous avez des difficultés à vous loger, permettez-nous, à M. de Sainte-Preuve et à moi-même, de vous céder nos chambres ; elles sont petites mais chauffées, vous y serez à votre aise.

Avant même que Julie, hésitante, n’ait eu le temps de répondre, Elvire se fit entendre.

— Seule ! Déjà seule ! dit-elle, songeuse, puis paraissant revenir à elle. Merci, monsieur, mais je ne pourrais accepter.

Elle se tourna vers sa soeur :

— Julie, ma chérie, je ne veux pas te quitter, je ne veux pas que nous soyons séparées, pas encore...

Son visage s’assombrit.

— Ne serai-je pas définitivement seule bientôt ?

— C’est que..., expliqua Julie, embarrassée, nous devrions partager l’autre chambre avec deux messieurs...

Les regards se tournèrent vers Tom et Martial. Comprenant qu’il s’agissait d’eux, ils s’étaient levés. Ils se présentèrent et se déclarèrent prêts à abandonner les lieux. Ils ne craignaient pas le froid. Avec quelques édredons, ils dormi-raient très bien dans une chambre sans feu.

— Non ! s’exclama Elvire vivement.

Elle hésita puis poursuivit d’une voix à peine perceptible qui réclamait une extrême attention de tous.

— Si ces messieurs le voulaient bien, nous pourrions convenir de quelques règles de bienséance...

Elle interrompit sa phrase, laissant entendre que tout dépendait de la bonne volonté des deux autres voyageurs. Tom et Martial s’inclinèrent :

— Comme il vous plaira, madame !

— Le cas s’est déjà présenté, intervint l’aubergiste, heureux de voir l’affaire s’arranger. L’accord se trouverait peut-être facilité si nous consultions le texte du traité qui a servi.

— Voyons, admit Julie.

Le bonhomme revint avec un manuscrit de quelques pages et chaussa ses lunettes.

— Ce traité a été signé entre des dames et des messieurs en 1766. J’ai la signature d’un monsieur Lawrence Sterne, un Anglais sans doute.

Il se mit à le lire en annonçant :

« Primo : comme le droit à la chambre appartient à ces messieurs et, comme ils estiment que les deux lits voisins du feu sont les plus chauds, ils insistent pour que les dames fassent cette concession de les prendre. »

— Accordé, déclara Julie.

Waghorn et Sassenage remercièrent.

— Avec une réserve, cependant ajouta-t-elle, se tournant vers Elvire pour obtenir son approbation ; comme les deux autres lits sont tout proches, les rideaux d'une étoffe de coton légère et transparente, et qu'ils paraissent, en outre, trop étroits pour joindre exactement, je souhaiterais que nous puissions en fermer l'ouverture avec des épingles ou avec une aiguille et du fil, de telle manière, poursuivit-elle, baissant les yeux avec pudeur, qu'ils puissent former une barrière suffisante.

L'aubergiste, qui avait craint une clause inacceptable s'empressa avec soulagement d'indiquer qu'il avait tout ce qu'il fallait pour clore les rideaux. Il continua la lecture.

« Secondo : il est demandé de la part de ces dames que ces messieurs couchent toute la nuit avec leurs robes de chambre. »

Tom et Martial durent avouer qu'ayant peu de bagages ils ne possédaient pas cet article.

— Je puis prêter d'épaisses culottes de coton, intervint l'aubergiste, accommodant.

Julie se tourna vers Elvire qui, se désintéressant ostensiblement du traité en cours de négociation, avait repris ses prières.

— Soit pour les culottes de coton, se résigna la pieuse malade.

— Soit, répéta Julie faisant observer que c'était une marque de confiance.

Tom et Martial leur témoignèrent de la reconnaissance.

« Tertio, poursuivit donc l'aubergiste, reprenant la lecture de l'antique document, *il est exigé et stipulé par les dames qu'une fois les messieurs couchés et les chandelles éteintes, ces messieurs ne diront plus un mot de toute la nuit. Les prières dites par les messieurs ne seront pas considérées comme une infraction. »*

Aucune des parties n'ayant soulevé d'objection, le traité fut déclaré accepté. L'aubergiste remercia Tom et Martial et proposa aux voyageuses une collation.

— Très légère, monsieur, accepta Elvire.

Elles demandèrent cependant auparavant à se retirer quelques instants dans leur chambre. On monta leurs bagages.

— Quelle dignité ! Quelle piété ! commenta après leur départ Saint-Cricq, ému.

— Des saintes, renchérit le chef régional de la douane.

Elles redescendirent, ayant abandonné leurs manteaux et leurs chapeaux.

Tom et Martial, qui achevaient leur repas, furent surpris de leur appétit.

— Une Française malade dîne dix fois plus qu'une Anglaise bien portante, observa Waghorn, lorsqu'après une fricassée et un demi-pigeon farci, elles acceptèrent, toujours avec le même air détaché, un peu de ragoût de mouton, le tout arrosé d'une bouteille de vin d'Arbois.

Soudain provint du premier étage un bruit de pas précipités, des éclats de voix, des coups de sifflet. En même temps, des douaniers en uniforme firent irruption dans l'auberge. Sainte-Preuve, qui s'était éloigné quelques instants auparavant, dévalait l'escalier, brandissant un paquet enrubanné qu'il tendit à Saint-Cricq.

— C'est pour vous, monsieur le Comte...

Le directeur des douanes pâlit, reconnaissant sa carte de visite glissée sous les rubans. Quelques mots avaient été ajoutés : « *Avec les remerciements de la Maison Bréautté — Genève.* »

— Où était-ce ? bafouilla Saint-Cricq, défaisant le paquet.

— Dans les bagages de ces messieurs, monsieur le Directeur, indiqua Sainte-Preuve, désignant solennellement Tom et Martial. Les deux jeunes gens se regardèrent, abasourdis.

— Que voulez-vous dire ? demandèrent-ils.

— Monsieur le Directeur, reprit Sainte-Preuve, en tant qu'agent assermenté du roi de France, j'ai l'honneur de vous confirmer que ce paquet était dans les bagages de ces messieurs.

— S'il y était, c'est qu'on l'y aura mis, protestèrent-ils, se levant mais déjà entourés de douaniers, c'est une machination.

Elvire, à cet instant, fut prise d'un malaise ; Julie penchée sur elle, réclamait des sels. L'aubergiste, aux cent coups, ne savait plus où donner de la tête.

— Auriez-vous l'impudence d'accuser ces dames d'avoir mis dans vos bagages trente mille francs de montres en or, interrogea Saint-Cricq, présentant l'objet de litige, indigné et méprisant.

Tom et Martial jurèrent leurs grands dieux qu'ils n'étaient pour rien dans l'affaire et qu'ils n'avaient jamais mis les pieds à Genève, où d'ailleurs, ils se rendaient. Mais les apparences étaient contre eux. Il n'y avait pas d'explication à donner à la présence des montres de l'horloger genevois dans leurs bagages, dès l'instant où l'on se refusait à incriminer leurs pieuses et fragiles compagnes de chambre.

Saint-Cricq, furieux que l'envoi fût parvenu jusqu'à l'auberge de Longeray sans avoir été intercepté par ses collaborateurs, ce qui rendait impossible d'en réclamer le remboursement, leur annonça qu'ils étaient en état d'arrestation. Ils seraient conduits le lendemain à la première heure auprès d'un juge pour être inculpés de fraude. Ils risquaient prison et amendes. Inutile de tenter de fuir, la maison était gardée et une sentinelle se tiendrait devant leur porte toute la nuit.

— Mais, s'interrompit Saint-Cricq qui leur avait ainsi fait connaître ses dispositions, mesdames, vous préféreriez peut-être ne pas cohabiter avec des trafiqueurs.

Elvire, qui avait été reprise par des quintes de toux, fit un geste d'absolution, les yeux tournés vers le ciel.

— Que la miséricorde divine les aide à retrouver le droit chemin ! Mais, que voulez-vous, la contrebande n'est pas un péché contre les vertus théologales ! Tenons-nous-en à notre traité.

Les deux jeunes femmes se retirèrent les premières, munies d'épingles, de fil et d'aiguilles que, conformément au pacte adopté, l'aubergiste leur remit. M. de Saint-Cricq eut encore un mot d'admiration pour leur charité, invitant Tom et Martial à s'en montrer dignes.

Un peu plus tard, ils furent conduits sous escorte à la chambre. La porte refermée, la clef tourna à double tour.

Quelle émotion les saisit alors ! Un parfum capiteux avait envahi la pièce. Le feu avait été poussé, le bois crépitait et il régnait une douce chaleur. Sur leurs lits les deux dames étaient allongées, silencieuses. A travers le tulle, on devinait leurs longues chevelures, blonde et brune, défaites, leurs chemises de mousseline qui soulignaient, plus qu'elles ne cachaient, leurs formes. Tom et Martial mirent sur le compte de l'innocence de ces saintes femmes la transparence de leurs vêtements de nuit comme leurs poses qu'ils trouvèrent, ma foi, fort lascives et suggestives. Ils se déshabillèrent, contenant, non sans effort, la fièvre qu'ils sentaient monter en eux. Ils étaient en chemise, prêts à passer, conformément au traité, les

grandes culottes de coton prêtées par l’aubergiste lorsqu’une douce voix retentit, venant du lit d’Elvire, la poitrinaire, la plus proche de Martial :

— Il fait chaud. Si vous le voulez, dispensez-vous de mettre les culottes de coton.

Ils remercièrent, surpris.

Dès qu’ils furent déshabillés, Tom souffla la chandelle et ils se glissèrent sous leurs baldaquins de voiles. Mais le feu illuminait la pièce encore suffisamment pour ne rien leur laisser ignorer des formes, pleines et épanouies à portée de leurs mains, derrière ces bien légères protections de tissu. Les deux jeunes femmes soupiraient, s’étiraient, se tournaient et se retournaient. Tour à tour se découpaient à contre-jour, devant les yeux de Tom et de Martial qui ne parvenaient pas à détacher leurs regards, la silhouette d’un sein surmonté d’un protubérant mamelon, les formes rebondies entre le creux des reins et le gras potelé de la cuisse ou, plus affolant encore, le doux vallonnement qui sépare le creux du nombril et les premiers contreforts du mont de Vénus.

— Oh ! mon Dieu ! lâcha Tom.

Julie se dressa aussitôt.

— Monsieur, vous avez violé le traité !

Tom s’en défendit.

— Je vous demande mille pardons, ce n’était qu’une imploration, une prière, fit-il remarquer, conformément au paragraphe deux de l’article trois.

— C’est une infraction, soutint Julie qui, s’agitant, fit tomber quelques épingles. Elle passa un bras.

Tom, à cet instant, avait le sien sorti, jurant bien que sur sa parole et son honneur... leurs mains se joignirent. Pris de cours, il hésita, puis, ne sentant aucune frayeur dans la main qu’il tenait, il l’attira lentement. La gracieuse silhouette de Julie sauta la ruelle.

— Que se passe-t-il ? demanda Elvire, se débattant avec ses rideaux.

Sassenage passa la tête.

— Le traité est caduc, madame.

Il s’approcha.

— Ah ! vraiment ! susurra-t-elle, l’attirant les bras autour du cou, en voici une nouvelle !

Le silence de la nuit ne fut bientôt plus troublé que par de doux gémissements, des murmures galants, des plaintes reconnaissantes, des gloussements de bonheur. Les braises rougeoyèrent encore durant des

heures. Sans doute ne savaient-ils pas comment ils se tireraient du mauvais pas dans lequel ils se trouvaient mais, en s'endormant comblés, ils n'en remercièrent pas moins le ciel de les avoir conduits à l'auberge de Longeray ce soir-là.

Leur repos fut de courte durée. La nuit était encore complète lorsqu'ils furent réveillés par des coups aux carreaux. Julie et Elvire bondirent avec agilité hors de leurs lits,

— Les voilà !

Elles tirèrent les rideaux. Le clair de lune éclaira la chambre. A la fenêtre parut un inconnu coiffé d'un chapeau, le visage dissimulé derrière un foulard.

— Tout s'est bien passé ? demanda une voix juvénile.

— Oui, répondirent-elles, mieux encore qu'on ne pouvait l'espérer.

— Etes-vous prêtes ?

— Nous, nous restons, nous n'avons rien à craindre ; vous emmènerez deux voyageurs qui nous ont sauvées.

— D'accord. Qu'ils fassent vite.

Tom et Martial avaient écouté, éberlués.

— Habillez-vous, leur ordonnèrent-elles ; des amis sûrs vont vous sortir d'ici. Vite ! il n'y a pas de temps à perdre.

— Le paquet, c'est donc bien vous qui..., grondèrent Tom et Martial que l'on pourrait trouver en cette circonstance fort ingénus, mais il faut reconnaître qu'ils n'avaient pas eu le loisir jusqu'alors de se poser beaucoup de questions...

— Dépêchez-vous, on vous attend !

— Vous mériteriez...

— Vos sacoches nous ont sauvées, ne nous sommes-nous pas montrées reconnaissantes ?

De la fenêtre, on les pressa encore.

— Venez-vous, enfin !

Elvire et Julie leur donnèrent un ultime baiser. Une échelle était posée contre le mur. De petits hommes, armés de bâtons, tous le visage masqué, les attendaient en bas. Dans un coin sombre, ils aperçurent un douanier étendu, bâillonné et ficelé.

Ils s'éloignèrent en direction de la montagne et s'engagèrent bientôt dans un chemin escarpé, grimpant plusieurs heures le long de pentes raides. Tom

et Martial ne pouvaient détacher leurs pensées de l'auberge de Longeray.

— Quelles amantes !

— Quelles comédiennes !

— Quelles femmes ! reprirent-ils en chœur.

Le jour se leva. Le spectacle était grandiose. Un soleil rouge illuminait les montagnes environnantes. Les neiges éternelles qui couvraient les plus hauts sommets scintillaient comme des diamants à l'éclat légèrement bleuté. L'air était léger et enivrant. Ils respirèrent à pleins poumons et se sentirent libres et heureux.

Leurs compagnons étaient une douzaine, aussi discrets que vifs et alertes. Après avoir passé un col élevé, ils redescendirent, marchant pendant encore deux heures, puis ils s'engagèrent dans une gorge que dévalaient les eaux bouillonnantes d'un torrent. Une paroi rocheuse se dressa devant eux, à première vue infranchissable. Mais en approchant, on découvrait un jeu de rochers en chicane entre lesquels la colonne progressa par un raidillon sinueux qui les conduisit à l'entrée d'une grotte. S'enfonçant dans la pénombre glacée et humide, ils se présentèrent bientôt devant une porte lourdement ferrée. Se servant d'une pierre comme heurtoir, l'un des compagnons frappa trois coups. Les pênes glissèrent en grinçant et la porte s'ouvrit.

Un étroit couloir les conduisit jusqu'à une autre grotte dans laquelle la lumière du jour pénétrait par une ouverture latérale. Tom et Martial s'arrêtèrent, émerveillés. Les parois disparaissaient derrière des monceaux de marchandises, tissus de toutes matières et de toutes origines, tapis, argenterie, ou encore ballots de tabac, sacs de café, caisses de savons. On pouvait se croire dans la caverne d'Ali Baba. Tous ces trésors dégageaient des odeurs mêlées de droguerie. Une dizaine de jeunes femmes s'avancèrent vers eux, souriantes, vêtues avec élégance à la dernière mode parisienne, couvertes de bijoux. Leurs compagnons alors se démasquèrent, découvrant de frais minois. C'étaient aussi des jeunes filles qui se mirent à rire de l'air surpris des deux amis.

Mises au courant du service rendu à deux des leurs, Elvire et Julie, elles leur souhaitèrent la bienvenue et les remercièrent chaleureusement de leur contribution. Elles étaient prêtes à les aider. Tom et Martial exprimèrent le souhait de se rendre à Genève. Elles leur promirent de les conduire en Suisse et de leur fournir des chevaux. Elles leur proposèrent avant leur départ de partager leur repas et les invitèrent à passer dans une salle voisine.

C’était une grotte de dimension plus restreinte ; l’ameublement était fruste avec une longue table de bois brut, des sièges taillés dans d’épais rondins, mais le décor luxueux. Des tapisseries couvraient les murs. De somptueux tapis de laine et de soie s’accumulaient sur le sol. Le couvert était dressé : une vaisselle de vermeil, des verres et des carafes de fin cristal brillaient à la lueur de lourds chandeliers d’argent. Leurs compagnons les rejoignirent. Les petits hommes, vifs et alertes, capables de jouer du bâton contre les douaniers, étaient devenus de charmantes jeunes filles, tout aussi princièrement vêtues que les autres.

Lorsqu’ils eurent pris place autour de la table, entrèrent des servantes, plus jeunes encore que les maîtresses, qui apportaient sur de grands plateaux d’argent des mets appétissants et variés. Tom et Martial se demandèrent s’ils ne rêvaient pas.

— Non, leur assura l’aînée d’entre elles, guère plus âgée de trente ans, qui leur expliqua qu’ils se trouvaient au saint des saints d’une des plus anciennes confréries de contrebandières, « les Demoiselles », qui avait vu, comme bien d’autres, ses activités se développer considérablement depuis 1806, avec le début du blocus continental. Cette grotte n’était que l’un des maillons de la longue chaîne qui servait à entreposer les marchandises anglaises débarquées clandestinement sur les côtes d’Italie ou de France et transportées, de cache en cache, à travers toute l’Europe. Elle était utilisée aujourd’hui de la même manière pour trafiquer entre la France, la Suisse et la Savoie, province du royaume de Piémont-Sardaigne.

Tom et Martial s’étonnèrent qu’en plus de vingt ans, les douaniers n’eussent jamais réussi à découvrir le repaire. Impossible ! s’exclamèrent les demoiselles, sûres d’elles.

— Des règles strictes régissaient la confrérie. Toute postulante devait être sérieusement parrainée et subissait à l’entrée de sévères mises à l’épreuve. Les novices tenaient lieu de servantes durant leur temps probatoire. On pouvait s’en retirer fortune faite, à condition de jurer de ne jamais faire aucune révélation à quiconque sous peine de mort. Les cas de trahison avaient été rares.

Les convives mangèrent de bon appétit. Tom et Martial étaient l’objet de soins particuliers. Leurs assiettes n’étaient jamais dégarnies, leurs verres jamais vides. Ils se sentirent peu à peu sombrer dans une douce ivresse et s’affalèrent sur la table.

Lorsqu'ils s'éveillèrent, ils étaient allongés au milieu d'un pré, la tête reposant sur leurs sacoches. Les montagnes descendaient en pente douce vers le lac Léman dont ils voyaient miroiter les eaux bleutées. Deux montures, sellées, étaient attachées à un arbre. Contre le tronc, planté à hauteur d'homme, un poignard retenait un message : « Vous êtes en Suisse. Bon voyage. Merci de votre précieuse collaboration. » Y étaient joints deux goussets de moire qui contenaient deux montres en or. Leurs charmantes hôtesses avaient bien fait les choses. Mais que de précautions ! Tom et Martial les soupçonnèrent d'avoir mélangé au vin quelque dormitif pour garder le secret de leur repaire.

Certains de mes auditeurs, remarqua Mr. Pentwick sans que j'intervinsse, ont exprimé parfois un certain scepticisme sur la réalité de cet épisode. Ils ont avancé l'hypothèse que Tom et Martial, fatigués par le voyage, le vin aidant, se seraient couchés au bord de la route, peut-être même après avoir cédé dans une demi-ivresse leur chambre à deux voyageuses. Cette histoire ne serait qu'un rêve, le songe de jeunes gens sains et robustes. Pour expliquer l'identité des récits des deux voyageurs, ces sceptiques avaient fait appel à certaines expériences tentées par des hypnotiseurs qui auraient abouti à la conclusion que deux sujets endormis, rêvant à haute voix, peuvent se suggérer des scènes qu'ils croient ensuite avoir vécues ensemble. Mais, poursuivit Mr. Pentwick, outre que Waghorn et Sassenage étaient loin d'être des fabulateurs et des vantards, les grottes transformées en cache relevaient du fait historique et il existait bien à cette époque des bandes de « demoiselles », contrebandières ou bandits de grands chemins. L'une d'elles avait défrayé la chronique ; ces jeunes femmes attaquaient les diligences, les voyageurs isolés, pillaient et tuaient même, se réfugiant ensuite dans les montagnes et au cœur des forêts. Il avait fallu, pour les réduire, mener contre elles de véritables opérations de guerre et plusieurs avaient échoué avant que l'on en vînt à bout. C'étaient des femmes de cette trempe.

— Les montres, ajoutai-je, n'étaient-elles pas une preuve de leur rencontre avec les contrebandiers ?

— Oui, mais ils ne les conservèrent pas et je vous dirai à quelle occasion, au cours du voyage, ils s'en séparèrent.

La parenthèse étant close, Mr. Pentwick poursuivit :

En quittant l'auberge nuitamment, ils avaient échappé, si ce n'était aux rigueurs des tribunaux, puisqu'ils n'étaient pas coupables et qu'ils l'auraient sans doute aisément démontré en faisant vérifier leur itinéraire des jours précédents, tout au moins aux lenteurs de la justice qui auraient risqué de les retarder — car ils ne devaient jamais oublier que le vapeur quitterait Suez le 10 décembre pour Bombay sans les attendre et qu'il ne leur restait, compte tenu des imprévus toujours possibles, que le temps tout juste nécessaire.

Enfourchant les montures laissées à leur intention par les « demoiselles », Tom et Martial gagnèrent Genève où ils embarquèrent à bord du vapeur *La Suisse* qui assurait la liaison jusqu'à Montreux en desservant les diverses villes de la côte septentrionale du lac Léman.

Ils pensaient alors avoir réussi à se mettre à l'abri des manœuvres de leurs poursuivants depuis qu'ils avaient, à Mâcon, changé d'itinéraire. C'était sous-estimer leur pugnacité et leur perspicacité.

Surmontant tous les obstacles, les inspecteurs Fontanier et Vacherin avançaient sur leurs traces. Les déboires ne leur avaient pourtant pas manqué. Dès leur arrivée à Mâcon, ils avaient été informés par les soins de la maréchaussée du départ des suspects et, déjà épuisés, ils avaient dû, bien à contrecœur, reprendre la route en direction de la frontière suisse, pestant comme des forcenés contre ces individus infatigables qu'ils étaient chargés de surveiller.

Marchant tout l'après-midi, et même longtemps après la tombée du jour, peut-être auraient-ils pu rejoindre Waghorn et Sassenage à l'auberge de Longeray s'ils avaient poursuivi leur effort. Mais, fourbus, ils s'étaient arrêtés dans une grange isolée.

— De la paille et du foin, voilà ce qu'il nous faut, s'était exclamé Fontanier s'effondrant, à bout de forces, sur la moelleuse et rustique litière,

— Je ne dormirais pas mieux dans des draps de soie, Chef, approuva l'adjoint, imitant son supérieur hiérarchique.

— Vous parlez d'or, Vacherin. Comme dit le proverbe, faute de grives, on mange des merles.

Fontanier se sentait déjà envahir par un lourd sommeil lorsque Vacherin, entassant le foin pour s'en faire un oreiller plus confortable, avait senti au bout de ses doigts une surface d'une douceur caractéristique.

— Ça alors !

Fontanier grogna.

— Parleriez-vous en dormant, Vacherin ?

— Non, Chef, mais c’est curieux, dans ce foin il y a comme de la soie.

— Vous vous répétez, Vacherin, dormez, que diable, dans votre foin qui est comme de la soie !

— C’est que...

— Dormez, vous dis-je, c’est un ordre.

L’adjoint s’était tu. Or, le lendemain, dès que l’alerte avait été donnée à l’auberge de Longeray après qu’on eut, au moment de la relève, trouvé les sentinelles ficelées et bâillonnées, des recherches avaient été immédiatement entreprises tout le long de la frontière et à plusieurs lieues à la ronde pour tenter de retrouver les fuyards.

Au petit jour, l’attention d’une patrouille de douaniers accompagnés de gendarmes avait été attirée par la présence, près de la grange, des chevaux des inspecteurs ; les préposés firent irruption dans le bâtiment où ils trouvèrent les deux hommes endormis. Le coupon de soie que Vacherin tenait serré dans ses bras fit mauvaise impression. Réveillés sans ménagement, les deux inspecteurs avaient été jetés dehors en dépit des protestations indignées et des menaces de Fontanier qui brandissait sa plaque officielle.

— Je suis l’inspecteur principal Fontanier, de la Sûreté !

— Et moi, je suis le pape ! ricanèrent vulgairement les gabelous en le bousculant.

La fouille des lieux permit de mettre à jour un important butin, plus de trente coupons de soie et bien d’autres de laine. Les douaniers triomphaient. Malgré toutes leurs protestations, Fontanier et Vacherin, tout couverts de brindilles de foin et de fétus de paille, furent ramenés à l’auberge, suprême humiliation, menottes aux mains, et conduits dans les écuries pour y subir un interrogatoire poussé.

MM. de Saint-Cricq et Sainte-Preuve, avertis du succès remporté, étaient venus voir les deux importants fraudeurs.

— Ils veulent nous faire croire qu’ils sont de la police, monsieur le Directeur, indiqua en plaisantant un gabelou.

— Ils sont décidément prêts à tout, observa M. de Saint-Cricq, qui ne décolérait pas depuis qu’on lui avait appris l’évasion de Tom et de Martial ; continuez, ils sont bons pour la prison.

Le directeur des douanes s’apprêtait déjà à ressortir.

— Prévenez M. Canelleri ! hurla Fontanier, suspendu par les bras à une poutre, rouge et congestionné.

Le directeur des douanes, en entendant ce nom, resta cloué sur place. On ne s'en prenait pas impunément aux agents du tout-puissant chef de la Sûreté. Il frémit. Quelques indications complémentaires suffirent à lui faire comprendre que ses hommes avaient commis un lourd impair.

— Libérez-les, avait-il aussitôt ordonné aux douaniers stupéfaits.

— Mais...

— Libérez-les, vous dis-je. Ah ! monsieur Fontanier, soyez assuré que des sanctions seront prises, avait-il avancé, prenant soin, en le guidant vers la salle de l'auberge, de retirer lui-même brindilles de foin et fétus de paille de la redingote de l'inspecteur.

Le directeur des douanes, confus, avait expliqué, sans l'excuser, la nervosité de ses hommes par l'évasion de deux fraudeurs de première importance, un Français accompagné d'un Anglais. L'esprit aussitôt en éveil, l'inspecteur de la Sûreté avait demandé leurs noms.

— Eh bien, monsieur, je puis vous le dire, annonça Fontanier avec solennité, ces hommes en liberté, ce ne sont pas les finances de la France qui sont en danger, c'est sa sécurité. Il s'agit non de simples trafiqueurs mais de dangereux espions.

— Mais alors ? s'interrogea le directeur des douanes, comprenant tout à coup à quel point il avait été joué, il se tourna vers Sainte-Preuve : Où sont ces dames ?

— Ne vous inquétez pas, monsieur le Directeur, voulut le rassurer le directeur régional, après les pénibles événements qu'elles avaient vécus la nuit dernière, je les ai accompagnées moi-même à la frontière suisse où elles désiraient en définitive se rendre. Elles sont en sécurité et m'ont d'ailleurs prié de vous transmettre tous leurs remerciements.

Saint-Cricq se prit la tête entre les mains, découragé. Il lui fallait bien reconnaître l'échec de son trop subtil stratagème. Les horlogers-bijoutiers genevois avaient gagné sur toute la ligne. Pour réparer la faute commise par ses hommes le directeur des douanes se fit un honneur d'aider les inspecteurs dans leur mission. Ainsi leur suggéra-t-il que si les deux individus recherchés se dirigeaient vers la Suisse et, sans doute, l'Italie pour se rendre en Egypte, c'était qu'ils comptaient embarquer à Trieste, le seul grand port de la péninsule à entretenir des liaisons régulières et fréquentes avec l'Orient.

Forts de ces renseignements, Fontanier et Vacherin avaient repris la route sans plus tarder. Dès qu'ils eurent passé la frontière, l'inspecteur principal s'était adressé à son collaborateur :

— Nous avons quitté le sol de France, Vacherin, je crois de mon devoir de vous faire quelques recommandations, déclara-t-il.

— Cela peut m'être utile, Chef, c'est la première fois que je voyage à l'étranger, reconnut l'adjoint.

— Il s'agit de choses simples et de bon sens : nous sommes français, nous représentons la France, nous sommes ses ambassadeurs. Aussi devons-nous en toute occasion avoir une attitude digne.

— Oui, je comprends, monsieur l'Inspecteur, approuva Vacherin en se redressant sur sa selle.

— Il faut savoir se faire respecter et en même temps montrer de cette grandeur d'âme, de cette noblesse, de cette douceur qui forment l'image aimée de la France dans le monde.

Vacherin, s'exerçant à sa nouvelle fonction d'ambassadeur, gonfla le buste, adoucit son regard et, prenant un air de bonté, sourit à un enfant qui passait avec sa mère. En retour, grimaçant, le garçonnet lui montra son derrière. Vacherin, vexé, haussa les épaules et accéléra le pas.

— Bienveillance, compréhension, patience doivent inspirer à tout instant notre attitude, poursuivait, imperturbable, Fontanier. Nous ne retrouverons pas, hélas, ailleurs cette perfection du goût, ces bonnes manières, ces délicieux mets qui font l'agrément et la grandeur de notre pays. « France, terre des arts, des armes et des lois. » Il faut s'y résigner. Les gens d'ailleurs sont ce qu'ils sont, c'est-à-dire des barbares.

Vacherin songea aux Huns, à Attila. Il frémit.

— Quant à nos fonctions, motus et bouche cousue, indiqua Fontanier.

— Evidemment, monsieur l'Inspecteur...

A une croisée de chemins, marchant vers Genève, ils hésitèrent. Un paysan venait, poussant devant lui trois vaches.

— Vacherin, demandez à cet homme de nous éclairer, ordonna Fontanier.

— Je ne parle pas le suisse, monsieur l'Inspecteur, s'excusa Vacherin.

— Ne vous inquiétez pas, le français est une langue universelle, le rassura son chef ; d'ailleurs, ajouta-t-il, vous allez voir.

Fontanier s'adressa au paysan.

— Mon brave, pourriez-vous avoir l'amabilité de m'indiquer la route de Genève ?

— Pousu, c'estin soula drete, à nonente metes, a pas atromper, répondit le bonhomme.

Fontanier le remercia et ils repartirent. Le Suisse courut derrière eux en hurlant.

— Neni, voici, là, bon diou, je pâle françois, non !

Ils durent faire demi-tour ; ils s'étaient engagés dans la mauvaise direction.

Il leur fallait passer les Alpes. Pour se rendre à pied d'œuvre, il y avait le choix entre emprunter le service des vapeurs ou suivre la rive. Fontanier estima que la voie de terre par la Savoie était la plus directe. Ainsi tandis que Tom et Martial voguaient sur les eaux du lac à bord du vapeur *La Suisse*, les deux inspecteurs cheminaient sur ses berges.

L'air était limpide, le ciel dégagé. Du pont du bateau, on distinguait les crêtes des montagnes environnantes qui enfermaient le lac comme dans un vaste cirque.

L'attention de Tom et de Martial avait été attirée par un groupe d'une vingtaine d'écoliers de douze à seize ans, qui voyageaient en compagnie de leur professeur. Ces enfants paraissaient curieux de tout, du fonctionnement du navire aussi bien que de l'érosion des sols, de la formation du lac et du surgissement des hauts sommets. L'accompagnateur répondait avec soin. Parfois, un enfant interrompait le maître sans embarras. Une discussion s'engageait. Plusieurs prenaient la parole. Le professeur en profitait pour préciser, compléter ses propos, les adaptant pour qu'ils fussent mieux compris, reconnaissant n'avoir pas été assez clair, remerciant l'enfant de son intervention. La leçon achevée, les élèves se répandaient sur le bateau, crayons et carnets de croquis à la main, et dessinaient ce qui les inspirait. Tom et Martial, intéressés, engagèrent la conversation avec le professeur. Il s'appelait Rodolphe Toepffer.

— Le grand air ne creuse pas seulement l'appétit, voir donne le désir de savoir et de comprendre, leur expliqua ce disciple de l'auteur d'*Emile* dans un temps où l'on injuriait tous les jours, en Suisse et ailleurs, le nom de Rousseau ; plutôt que d'enfermer nos enfants dans une salle sombre et de les obliger à apprendre, poursuivit-il, je les emmène en voyage pour éveiller leur curiosité. Nous parcourons nos cantons de Suisse en zigzag. A notre retour, ils écrivent le récit de nos déplacements qu'ils illustrent de leurs

dessins. Mes élèves sont heureux mais aussi ils savent voir et acquérir de nouvelles connaissances par eux-mêmes.

Comme le maître était aussi curieux que ses élèves, il interrogea à son tour Tom et Martial. Il se montra surpris et intéressé par leur réponse et leur demanda d'exposer le but et l'itinéraire de leur voyage à ses élèves, ce qu'ils acceptèrent volontiers. Les enfants les écoutèrent avec attention, réagirent avec enthousiasme, posèrent de multiples questions que Tom trouva, ma foi, plus pertinentes et plus éclairées que celles des directeurs de la Compagnie des Indes ; ils étaient tous prêts à les suivre sur la nouvelle route des Indes. Désireux de conserver un souvenir des deux voyageurs, ils prirent leurs carnets à dessins et se mirent à les croquer.

Cette rencontre eut une conséquence qui ne fut pas sans importance pour la suite du voyage. Le lendemain, les enfants étaient réunis dans la salle de l'auberge où ils logeaient et échangeaient leurs carnets, comparant les dessins faits la veille. Deux clients de passage, assis à une table non loin d'eux, apercevant leurs croquis, reconnurent les portraits de Tom et Martial. Faisant aux enfants moult compliments, ils se présentèrent comme des amis des deux voyageurs et demandèrent où ils pourraient les retrouver. En toute innocence, Toepffer et ses élèves leur fournirent par le détail tous les renseignements dont ils avaient besoin. Ces soi-disants amis, ces amateurs d'art, n'étaient autres que Giuseppe et Bartoldo.

Désorientés par le brusque changement de direction de Tom et Martial dont ils avaient eu connaissance, comme les gendarmes, au relais de Mâcon, grâce à une petite pièce glissée dans la main de l'aubergiste qui leur avait ouvert ses livres de police, Taylor et ses sbires avaient cru à une feinte ; ils s'étaient séparés. Taylor, continuant vers Marseille, avait chargé les deux Siciliens de les suivre vers la Suisse pour tenter de percer à jour leurs intentions. Ils avaient perdu leur piste et commençaient à se désespérer de les retrouver lorsque s'était produite cette bienheureuse rencontre. Maintenant ils connaissaient les intentions de Tom et de Martial : passer en Italie par le col du Grand-Saint-Bernard et se rendre à Trieste.

De fait, partis de Montreux où ils avaient débarqué du vapeur *La Suisse*, Tom et Martial avaient remonté la vallée du Rhône puis suivi la Drance jusqu'à Martigny et gagné par la vallée d'Entremont, Saint-Pierre, dernier village avant le col du Grand-Saint-Bernard. Le temps avait changé. Le ciel était bas. Des nuages gris cachaient les sommets. Les guides hésitaient à se

lancer dans la montagne. Puis il y eut une éclaircie. Après une heure d’attente, ils purent partir ; couverts d’une pèlerine et du chapeau de fourrure des Valaisiens, une toque ronde ornée de rubans argentés, ils s’engagèrent à dos de mulet par un étroit raidillon. Le sentier fortement escarpé montait vers le col entre les deux massifs les plus élevés des Alples, le Mont Blanc à droite, le grand Combin à gauche. Des déchirures dans les nuages permettaient de voir miroiter au soleil sur les sommets de longues traînées de neiges éternelles se détachant sur le ciel d’un bleu éclatant. Les parois abruptes de rochers noirs et gris, sur lesquelles s’accrochaient, ici et là, des bosquets de sapins d’un vert sombre, ruisselaient d’eau. Les mulets semblaient trouver d’eux-mêmes le chemin, marchant d’un pas sûr aux bords des précipices.

— A pas peur ! lança le guide valaisien, observant sans doute chez ses clients quelques tressaillements. Dieu a fait le Parisien pour Paris et le mulet pour la montagne.

Les toits de Saint-Pierre disparurent dans la brume qui avait envahi la vallée. Il se mit à tomber quelques gouttes d’eau.

— C’est pas bon, grogna le guide ; de la pluie ici, c’est de la neige là-haut.

Ils poursuivirent néanmoins l’ascension. De temps à autre, un refuge de pierres grises offrait au voyageur son hospitalité. Il y trouvait une table, un banc, un âtre, du bois sec, un récipient cabossé et noirci pour se faire chauffer du thé.

A partir de 1 500 mètres, ils éprouvèrent les premiers effets de l’altitude. Ils se mirent à bâiller et se sentirent la paupière lourde. Le guide les mit en garde.

— Résistez ! S’endormir en pleine montagne, c’est la mort.

Comme le Valaisien l’avait prévu, à la pluie succéda la neige qui tombait à petits flocons. Après plusieurs heures de marche, ils arrivèrent enfin en vue de l’hospice dont les bâtiments carrés formaient une masse sombre. Le jour commençait à tomber. Le guide leur demanda l’autorisation de s’en retourner avec les mulets. Il n’y avait pas à se tromper. C’était tout droit. Ils y seraient en un quart d’heure à pied. Lui-même aurait ainsi le temps de regagner la vallée avant la nuit. Tom et Martial acceptèrent. Ils poursuivirent, seuls, sacoches sur l’épaule. Ils atteignaient un petit édifice qui semblait être une chapelle lorsque plusieurs longs coups de corne retentirent, dont l’écho se répercuta à travers les montagnes. Intrigués, ils se

retournèrent. Trois hommes à dos de mulets approchaient. Tom et Martial ne tardèrent pas à reconnaître, malgré les pelisses et les bonnets de fourrure qui empesaient et surélevaient leurs silhouettes, les deux inspecteurs de la Sûreté.

La chance avait souri à leurs poursuivants. Ils n'avaient pas eu à attendre à Saint-Pierre. Malgré l'heure tardive, moyennant quelques largesses, un guide avait accepté la course jusqu'au col.

— Est-ce Dieu possible ! *My God !* s'exclama Tom qui n'en croyait pas ses yeux.

— Cachons-nous, proposa Sassenage.

Ils se précipitèrent vers la chapelle. Ouvrant la porte, ils eurent un mouvement de recul. Une faible lumière éclairait l'intérieur, pénétrant par un vitrail. Sur une longue table de pierre, qui occupait le milieu de la salle, reposaient des cadavres dans l'attitude où les avait surpris la mort ; certains, les yeux encore grands ouverts, étaient étendus, mains jointes comme des gisants ou, au contraire, recroquevillés sur eux-mêmes, les genoux à la hauteur du menton. D'autres étaient agenouillés, bras levés, implorant le ciel ou, poings brandis, maudissant leur destin. Une mère serrait contre elle son enfant ; un couple s'étreignait dans un ultime et éternel geste d'amour. C'était l'une des morgues de l'hospice. Faute de pouvoir être enterrés dans le sol gelé, trop dur pour qu'on pût y creuser des tombes, les corps des voyageurs qui s'étaient perdus dans les neiges, et qu'aucune famille n'était encore venue réclamer, tombaient lentement en poussière sans connaître, à cette altitude, la phase répugnante de la putréfaction.

Surmontant leur répulsion, Tom et Martial s'étendirent entre un voyageur barbu et le couple enlacé, reposant leur tête sur leurs sacoches.

Fontanier et Vacherin s'étaient équipés de pied en cap et leurs mulets étaient chargés du matériel propre à parer à toutes les situations en montagne, alpenstocks, raquettes, ustensiles de cuisine qui s'entrechoquaient à l'arrière de leurs selles, trompes en forme de grosses pipes dans lesquelles ils soufflaient à intervalle régulier pour signaler leur présence. Craignant de s'endormir, ils s'étaient attachés l'un à l'autre par une corde sur laquelle ils tiraient dès qu'ils constataient chez le coéquipier une immobilité ou un silence anormaux. A trois ou quatre reprises, Fontanier s'était retrouvé par terre, Vacherin s'inquiétant chaque fois qu'il n'entendait plus parler l'inspecteur principal.

Une subite bourrasque de neige s’était levée.

— Arrêtons-nous là, avait proposé Fontanier à la hauteur de la chapelle, nous boirons une goutte.

— Là-dedans ! s’écria le guide en se signant, jamais de la vie ! C’est le cas de le dire.

Le Valaisien leur demanda à son tour la permission de rentrer à Saint-Pierre. Ils ne le retinrent pas.

— Quelque esprit fort qui refuse de visiter la maison de Dieu ! grogna Fontanier, pénétrant dans la chapelle.

La neige qui tombait à gros flocons obscurcissait le ciel. L’intérieur était plongé dans la pénombre. Ils ne distinguèrent pas tout de suite ce qu’ils avaient devant eux. Ils battirent leurs briquets pour allumer des cigares.

— Oh ! excusez-nous ! s’exclama Vacherin qui crut d’abord, à l’éclat des premières étincelles, avoir affaire à d’autres voyageurs.

— Y a-t-il quelqu’un ? demanda Fontanier.

— J’ai bien cru voir, Chef.

Personne ne répondit, personne ne bougea.

Ils recommencèrent. Les flammes jaillirent. Ils restèrent médusés. Fontanier, le premier, reprit son souffle :

— Des morts, murmura-t-il.

— Mais, Chef, il y en a un qui me regarde.

— Ne soyez pas idiot, Vacherin.

— Que font-ils là ?

— Ils ont dû s’endormir.

Ne se quittant pas d’une semelle, ils entreprirent de faire, tout tremblants, le tour de la table.

— Mais alors, Chef, ils sont morts ? interrogea Vacherin.

— Puisque je vous le dis !

— Mais eux, là, aussi alors !

— Tous, vous dis-je !

— Eux ?

Cette fois, Vacherin désigna du doigt Tom et Martial, yeux clos, qui depuis leur entrée s’efforçaient, non sans peine, de conserver leur sérieux.

— Ah ! mon Dieu ! s’exclama Fontanier se serrant contre son adjoint.

A cet instant, un fort courant d’air s’engouffra dans la chapelle, la porte claqua. Le bras d’une femme agenouillée qui implorait le ciel se détacha du tronc et tomba en poussière devant eux. Fontanier et Vacherin, terrifiés,

battirent en retraite à reculons, puis firent demi-tour et se précipitèrent dehors. Nos amis les entendirent hurler :

— Monsieur le guide, monsieur le guide, attendez-nous !

Leurs casseroles tintaient derrière leurs selles et ils s'époumonaient dans leurs trompes de montagne.

Tom et Martial se mirent à rire tout leur saoul.

La neige continuait à tomber. Le soleil ne diffusait plus qu'une pâle lumière de veilleuse. Il leur fallait rejoindre l'hospice sans tarder. En quelques instants, le paysage s'était modifié. Les bâtiments que, tout à l'heure, ils distinguaient nettement n'étaient plus visibles. Tout était devenu blanc. Une cloche tintait régulièrement au loin, grave comme un glas. Ils se guidèrent sur elle. Ils progressaient avec effort, soufflant comme des phoques, trouvant pesantes leurs sacoches. Ils s'arrêtèrent avec l'impression d'avoir marché longtemps. Le tintement de la cloche leur semblait maintenant venir de la gauche. Ils obliquèrent mais aboutirent sur les bords d'un lac aux eaux sombres. Une sourde angoisse les saisit. Leurs respirations étaient haletantes, leurs paupières lourdes. Les tristes images de la morgue leur revenaient à l'esprit. Ils entendaient le bruit du bras s'écrasant en poussière sur la table et les voyageurs perdus leur souriaient, de rictus de plus en plus décharnés, avec des airs de complicité. Ils maudirent Fontanier et Vacherin. Fichus inspecteurs, c'était bien de leur faute !

La nuit était presque complète. La silhouette de Martial qui marchait devant Tom se découpait sur la blancheur irradiante de la neige. Soudain il poussa un cri étouffé, glissa et disparut dans un trou noir.

— Martial ! Martial ! appela Tom, mais il ne répondit pas.

Waghom entreprit d'explorer la neige à tâtons. Le terrain était abrupt. Assurant ses prises, calant ses pieds pour ne pas être emporté à son tour, il s'engagea sur la pente. Sassenage avait miraculeusement été arrêté dans sa chute, dix mètres plus bas, par un rocher en surplomb au-dessous du vide. Il avait perdu connaissance, étourdi par le choc ou, peut-être, était-il endormi.

— Martial ! Martial !

Tom le souffleta. Martial s'éveilla.

— Etes-vous blessé ?

— Je ne crois pas.

Mais quand il voulut se redresser, il poussa un cri de douleur.

— Mon pied !

Il tenta à nouveau de se soulever mais il retomba, la douleur était trop forte. Tom ne pouvait guère espérer le hisser seul, il fallait trouver de l'aide.

Ils se mirent à crier de toutes leurs forces. Pour toute réponse, ils n'entendaient que la cloche qui tintait avec la même régulière indifférence. Tom remonta seul, pensant que sa voix porterait mieux d'en haut, et se mit à appeler à tue-tête. Le temps paraissait long. Malgré les pelisses, le froid les pénétrait. Martial avait perdu à nouveau connaissance. Tom reprit ses appels.

Soudain la cloche se mit à carillonner joyeusement. Des aboiements chaleureux montèrent dans la nuit. Tom perçut trois, quatre lumières qui brillaient et bougeaient comme des feux follets. Les cris des chiens parurent s'éloigner. Tom s'époumona de plus belle. A nouveau, ils se rapprochaient. Ils étaient bien sur leurs traces ; ils étaient là, courant vers lui, cinq grands saint-bernard à l'épaisse fourrure qui se pressèrent contre lui, le reniflant, léchant de leurs larges langues ses mains et son visage pour le réchauffer, hurlant pour signaler leur découverte, battant, satisfaits, l'air de la queue. Tom, soulagé et épuisé, les laissait faire. Leurs maîtres n'étaient pas loin. Poussant un traîneau, trois moines de l'hospice, surgirent de la nuit dans un halo de lumière.

Frictionné à l'alcool des pieds à la tête, placé, dans une cellule chauffée comme une étuve, sous quelques épaisseurs de couvertures de laine et un édredon de duvet, Martial reposait.

Sans doute pouvait-on craindre une pneumonie mais les religieux espéraient que, grâce à leur traitement, le rescapé s'en tirerait avec un bon rhume. Il devrait cependant garder la chambre au moins trois ou quatre jours, le temps aussi de se rendre compte s'il souffrait au pied d'une foulure ou d'une cassure, ce qui exigerait alors une dizaine de jours supplémentaires d'immobilisation.

Tom se refusait à abandonner son compagnon tant qu'il ne serait pas fixé sur le degré de gravité de son état. Mais le lendemain, avant le lever du jour, alors que sonnaient matines, un moine vint frapper à sa porte et lui indiqua que Martial désirait le voir. Tom se rendit aussitôt auprès de son ami qu'il trouva affaibli, les yeux clos et, dans son étuve, rouge comme une écrevisse.

— Est-ce vous, soldat Waghorn ? l'interrogea Martial d'une voix à peine perceptible.

— C’est moi, Martial, murmura Tom, craignant que la fièvre le fît délirer.

— Suis-je bien le commandant-en-chef de notre vaillante armée ? murmura-t-il.

— Nul doute, approuva Tom de plus en plus inquiet.

— Pensez-vous qu’il importe que tout supérieur obtienne de ses subordonnés une obéissance entière et une soumission de tous les instants ?

— Il importe, en effet...

— Alors, écoutez-moi, soldat Waghorn, continua Martial de la même voix sourde et essoufflée qui obligeait Tom à tendre l’oreille. Vous allez me faire le plaisir de mettre sacoche sur l’épaule et de vous diriger sans attendre vers Trieste.

— Mais, Martial, ce n’est pas possible...

Le malade alors, bousculant édredon et couvertures, se dressa sur son lit comme mû par un ressort et hurla d’une voix de stentor :

— C’est un ordre !

Lorsque les moines, alertés, accoururent, ils trouvèrent les deux amis riant jusqu’aux larmes. Ils se retirèrent, interloqués.

La conviction de Martial était, en effet, que Tom devait partir. D’ici à Suez, d’autres imprévus, d’autres obstacles pouvaient surgir sur son chemin. Perdre, peut-être, plusieurs jours risquait de compromettre le succès du voyage.

— Je m’efforcerai de gagner l’Egypte avant le dix décembre, proposa Martial.

Tom refusa d’abord de partir puis, devant l’insistance de son ami, se rendit à son avis. Ils convinrent de se retrouver à Suez. Waghorn souhaita à Sassenage un prompt rétablissement et ils se firent leurs adieux, incertains de se revoir avant, peut-être, plusieurs mois.

Tom regagnait sa cellule pour se préparer au départ lorsqu’un homme, un de ses compatriotes qu’il avait rencontré la veille au moment du souper et qui s’était présenté comme lord Bentick, sortit d’une encoignure de porte, l’air traqué et, passant près de lui d’un pas vif, lui tendit un papier.

— Venez, vous sauverez des vies humaines, murmura-t-il, en s’éloignant déjà.

Tom entra dans sa cellule et lut : « *Soyez à l’office à 7 heures. Je serai à droite dans les premiers rangs. C’est de la plus haute importance.* »

Perplexe, il décida de se rendre au rendez-vous. A l’heure dite, il gagna la chapelle. L’office était commencé. Les augustins, rangés dans les stalles de chaque côté de l’autel, répondaient aux officiants de leurs voix graves et mélodieuses. L’assistance était clairsemée. Tom repéra son compatriote et vint s’agenouiller à ses côtés.

— Merci de vous être rendu à mon appel, chuchota lord Bentick, tandis que les moines modulaient le premier *kyrie ;* il poursuivit à voix basse : Allez à la sacristie, nous y serons seuls et tranquilles. Je vous y retrouverai.

— *Christe eleison !* reprenaient les moines en chœur.

Tom obéit. Quelques instants plus tard, Bentick entrait par un autre passage.

— Excusez-moi de toutes ces précautions, lui dit-il, mais je veux absolument éviter de vous compromettre.

Il ouvrit une porte qui donnait sur un bureau grand comme un confessionnal avec deux fauteuils. Ils s’assirent.

— Monsieur, déclara lord Bentick, notre brève conversation d’hier et votre qualité d’officier m’ont décidé à m’adresser à vous. Je souhaiterais vous demander un service qui est aussi une mission de confiance. Elle sera simple et ne comporte aucun risque, assura-t-il. Pourtant, grâce à vous, des hommes peuvent échapper à la prison et à la pendaison. Mais il est loyal que je vous éclaire complètement. J’appartiens à l’association des Amis de la Vérité qui soutient la cause de l’unité et de la liberté de l’Italie. La lutte n’a pas cessé entre les patriotes et les Autrichiens depuis que l’empire des Habsbourg s’est attribué au Congrès de Vienne, en 1815, après la chute de Napoléon, la Lombardie et la Vénétie, deux des plus belles provinces italiennes, et que l’empire austro-hongrois traite en client les autres petites principautés de la péninsule. Seul, le royaume de Piémont-Sardaigne pouvait porter l’espérance de l’unité italienne, mais, hélas ! ses souverains ont, jusqu’à présent, préféré s’entendre avec l’ennemi qui soutient leur régime absolutiste plutôt que de soutenir les libéraux et les patriotes. La répression est impitoyable, ici comme là. Innombrables sont les captifs enfermés, des années durant, dans les sinistres prisons d’Etat du Spielberg, en Moravie, ou de Lubiana ; innombrables sont même ceux qui sont pendus ou tombent sous les balles des pelotons d’exécution. Les refuges se font rares car la police autrichienne et ses sicaires bénéficient de la solidarité de la Sainte Alliance de tous les régimes absolutistes d’Europe.

« En dépit de ces épreuves, poursuivit lord Bentick, les sociétés secrètes aux noms poétiques ou savants qui regroupent les carbonari n'en sont pas moins nombreuses et actives, « Sublimes maîtres parfaits », « Synodes des élus », « Fédérés », « Constitution latine », « Brutus et Caton », « La coquette », « De la lumière dans les ténèbres », « La vertu récompensée ». L'indépendance obtenue par la Grèce, libérée depuis peu du carcan turc, à laquelle j'ai eu l'honneur de contribuer pour ma modeste part aux côtés de lord Byron, semble avoir encore grandi les espoirs et accru les énergies des patriotes italiens qui reçoivent l'appui non seulement des proscrits et des émigrés mais de libéraux de tous les pays. Un Comité central, qui a dû quitter Paris pour Londres récemment, coordonne leurs activités. Hélas ! la discorde se glisse dans leurs rangs.

« Sous l'influence de Buonarotti, un proscrit installé à Genève, certains voudraient passer à l'action immédiate et préconisent l'usage, sur l'heure, du poison et du poignard contre tous les « zelanti », les zélés, c'est-à-dire les partisans du régime absolutiste et tous ceux qui acceptent la présence des Autrichiens et font bon ménage avec eux. Mais nous nous souvenons, nous, du terrible échec de 1821 et nous pensons que la situation n'est pas mûre pour un soulèvement qui risquerait d'échouer à nouveau dans le sang et de décourager bon nombre de patriotes. C'est pourquoi le Comité central m'a chargé, en même temps que d'apporter de nouveaux subsides, de réunir les chefs des ventes centrales (nous appelons ventes les groupes de carbonari) pour les exhorter à la patience. Je suis attendu à Ivrea pour être conduit auprès d'eux. Mais je ne peux me rendre à ce rendez-vous, je suis surveillé, un policier m'a suivi jusqu'ici.

— Vous aussi ? marmonna Tom, mais lord Bentick n'entendit pas.

— Il me faut me débarrasser de cet homme et chercher une autre voie. Mes amis, qui m'attendent, doivent être prévenus de ce contre-temps. Je comptais sur vous.

— Bien. Que devrais-je faire ?

— Voilà : à proximité d'Ivrea, vous tiendrez ce journal de la main gauche, dit-il, sortant de sa redingote le *Times*. Vous serez abordé par des cavaliers qui murmureront : « le poignard luit », et vous répondrez : « que la lumière soit ».

— Et ensuite ?

— Alors vous leur direz que celui qui est attendu ne pourra les rejoindre que plus tard, mais que rien n'est changé dans les affaires en cours. C'est

tout. Ils comprendront. Vous vous éloignerez et vous poursuivrez votre voyage. Puis-je compter sur vous ?

Tom était décidé. La cause lui semblait bonne et la tâche était simple.

— Oui, répondit-il sans hésiter, vous le pouvez.

Lord Bentick se leva et lui serra la main.

— Merci, monsieur, pour la noble cause que nous servons.

Il lui tendit le journal.

— Quand partez-vous ?

— Le plus vite possible.

— Monsieur, ma reconnaissance et mes meilleures pensées vous accompagneront tout le long de votre voyage.

Tom sortit le premier et reprit un instant place dans les travées. Lord Bentick apparut à une autre issue et vint s'agenouiller un instant à sa place puis abandonna son prie-Dieu pour se diriger vers la table de communion où un moine distribuait les saintes hosties. Tom, quittant la chapelle, croisa le regard d'un homme à l'œil sombre et soupçonneux. Il supposa qu'il s'agissait du policier en question.

Le temps restait incertain. On devinait la Chenalette mais le Mont-Mort était complètement caché. Les quelques voyageurs encore de passage à l'hospice préféraient attendre un ciel plus propice dans la salle à manger où s'étaient accumulés, au fil des années, les dons, un piano, des pendules, des vases, des gravures. Ils lisaient, ou jouaient aux dominos ou aux cartes. La saison était finie. Bientôt la plupart des religieux redescendraient rejoindre leur communauté à Martigny. Il ne resterait, avec les cinq chiens, que quatre pères et trois novices prisonniers jusqu'au printemps, dans cette habitation la plus élevée d'Europe, bâtie depuis près de neuf cents ans sur les ruines d'un temple dédié à Jupiter des Neiges. Durant quatre mois, ils seraient enfermés, sans voir âme qui vive, en haut de ce col qui avait vu défiler les Romains, les Lombards, Charlemagne à la tête de ses chevaliers, Charles le Téméraire et ses Bourguignons, une troupe de neuf cents Turcs qui avait atteint Saint-Maurice, les cent mille soldats de Bonaparte chers à Martial. Les moines prieraient seuls dans la chapelle où Bonaparte voulut que Desaix, tué à Marengo, fût enterré « pour que son tombeau eût les Alpes pour piédestal » ; attendant les premiers des huit mille voyageurs qui s'arrêtaient à l'hospice chaque année, ils veilleraient, entourés de murailles de neige, sur les bâtisses désertes, les cellules vides, songeant peut-être aux âmes des malheureux qui, à deux pas de là, sans sépulture, lentement mais

sûrement, poussières redevenaient poussières. Se rappelant ce qu'il avait appris la veille de la vie des moines de l'hospice en soupant avec eux, Tom eut, avant de les quitter, une pensée pour ses hôtes.

Lorsqu'il leur annonça son départ, ils le mirent en garde contre de nouvelles chutes de neige et les risques d'avalanches. Devant sa détermination, le prieur accepta de le faire accompagner à la limite de la zone dangereuse.

Le vent soufflait, levant des tourbillons blancs. Raquettes aux pieds, Tom et son guide longèrent le lac que, perdus, ils avaient atteint la veille et qui marquait la limite entre le Valais suisse et le royaume de Piémont-Sardaigne. Leurs deux chiens s'ébrouaient dans la neige. La cloche sonnait à coups réguliers. La masse sombre des bâtiments de l'hospice se fondit peu à peu dans la brume. Après une heure de marche, tout danger étant écarté, son compagnon laissa Tom continuer seul.

Mais tandis que Tom descendait ainsi vers l'Italie, Fontanier et Vacherin, accompagnés de plusieurs guides, remontaient sur le versant suisse vers le col du Grand-Saint-Bernard avec deux cercueils chargés à dos de mulet. La veille leur accompagnateur qui redescendait vers Saint-Pierre les avait entendus appeler, sortant de la morgue en catastrophe, et il était revenu sur ses pas. Le mauvais temps et l'obscurité les avaient empêchés de poursuivre la descente jusqu'au village. Ils durent passer la nuit dans une cahute. Dès son arrivée le lendemain matin à Saint-Pierre, Fontanier avait eu hâte de prévenir le chef de la Sûreté de la grande nouvelle. Mais en rédigeant son compte rendu, véritable chanson de geste dans laquelle il décrivait par le menu en termes épiques et flatteurs les différentes phases de sa mission, il fut pris d'une crainte. Allait-on les croire ? Ne faudrait-il pas apporter une preuve du décès des deux suspects ? L'inspecteur principal avait décidé d'organiser une expédition pour redescendre les corps.

Montée joyeuse malgré le temps maussade. Fontanier, d'une humeur délicieuse, confia à son adjoint que dans le dernier paragraphe de son rapport, qu'impatient, il avait déjà envoyé, il était intervenu auprès de Canelleri, le moment lui paraissant tout à fait favorable, pour que leur soient accordées les promotions respectives auxquelles ils pouvaient chacun légitimement prétendre. Il connaissait son texte par cœur.

— « *Je sais* », lui ai-je écrit, et admirez au passage, Vacherin, cette habile fermeté, « *que Votre Excellence a toujours eu à cœur de récompenser*

les services rendus à leur juste valeur. Je ne lui cache pas le prix que j'attacherais à rejoindre la glorieuse cohorte de ceux qui appartiennent à l'inestimable ordre de la Légion d'honneur. Quant à mon adjoint, l'inspecteur Vacherin, qui s'est montré, dans toutes ces circonstances, égal à lui-même, sans vouloir faire naître en lui de trop grandes et vaines espérances, je vous avouerai que je lui ai laissé comprendre qu'il pourrait peut-être se voir accorder les palmes académiques. Il sait d'ailleurs lire et écrire. »

— Oh, Chef, mon rêve, vous êtes trop bon ! C'est Germaine, ma bonne épouse, qui sera fière !

Il fallut à Tom encore une heure et demie pour atteindre avant Saint-Rémy, dans le val d'Aoste, le premier poste de douane sarde. Fontanier et Vacherin approchaient de la chapelle mortuaire au moment où Waghorn se présentait à la frontière.

— *Quel voyageur, monsieur, n'a pas été ému en abordant l'Italie* ! *soupira Mr. Pentwick. Moi-même, je vous l'avoue j'y ai vécu des moments uniques.*

Mon hôte ajouta une bûche dans le feu, secoua les cendres, tâta la théière, froide malgré la douillette qui l'enveloppait. A défaut, il nous servit du brandy et, tranquillement, bourra sa pipe qui ne quittait pas sa main puis l'alluma. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Je vis qu'il n'était pas loin de minuit.

L'anecdote qu'il me rapporta alors, et qui le concernait, me parut d'abord nous éloigner du voyage de Tom. Le temps passant, j'en éprouvais quelque impatience. Mais je compris vite son opportunité. Elle permettait de mieux situer les événements vécus par Waghorn au moment où il entrait dans un pays qui n'accéda à l'indépendance et l'unité qu'en 1871.

Souvenirs d'une patriote milanaise

Je me trouvais pour mes affaires à Milan en avril 1859, commença Mr. Pentwick, lorsque éclata la guerre entre l'Autriche et le Piémont. L'Italie,

après trente ans de luttes, entrait dans la phase finale qui devait la conduire à l’unité et à la liberté vingt-deux ans plus tard. Les Autrichiens avaient pris l’initiative des hostilités. Conformément au traité signé quelques mois plus tôt, la France vint au secours du Piémont. Napoléon III débarqua à Gênes avec une armée commandée par Mac-Mahon. D’autres troupes françaises franchirent les Alpes par le col du Mont-Cenis et le col du Mont-Genèvre.

Ce fut alors que se situa mon aventure. Il est ainsi, je crois, dans la vie de tout homme un instant privilégié où il est effleuré par la grande aile de l’histoire. J’avais quarante-neuf ans, un âge auquel on ne voit plus ce qui pourrait modifier le cours de votre vie. On s’installe, avec paresse, dans une sorte de sérénité triste et résignée. J’étais un vieux célibataire qui vivait confortablement et je ne recherchais plus l’aventure féminine, pensant, après diverses expériences, qu’aucune ne valait de compromettre sa liberté. Aussi m’étonnais-je moi-même lorsque, mon correspondant milanais me présentant son épouse, j’éprouvais pour elle une attirance irrésistible, immédiate que je pressentis partagée. D’un coup, je me sentis rajeunir ; je n’avais, à dire vrai, plus d’âge ; je me trouvais dans un état d’euphorie comme je n’en avais pas connu souvent, comme je n’espérais plus en vivre. Tout s’opposait à ce que cette rencontre eut une suite. L’étonnant, le merveilleux fut cependant qu’il y en eût une et ce fut grâce aux événements historiques qui se déroulaient à ce moment-là.

Je logeais en ville, non loin de chez mon correspondant, dans un meublé loué pour le temps de mon séjour. Nous nous rencontrions presque tous les jours pour nos affaires. Je m’occupais alors d’exportations de tissus et de divers produits manufacturés. Sa maison importait ces objets en gros et les diffusait à travers toute l’Italie et l’Autriche. De temps à autre, il m’invitait à dîner. J’avais alors la joie de revoir Elena qui, chaque fois, me semblait plus belle. Elle restait digne et distante mais je sentais dans ses attitudes, dans ses regards, dans ses intonations, dans ses paroles, un message sous-jacent, un appel chargé de sympathie et même de tendresse.

Luigi et Elena constituaient, à vrai dire, un couple disparate comme il s’en forme tant encore de nos jours lorsque les intérêts, et non les sentiments, président aux choix des époux. Luigi n’était sans doute pas mauvais garçon. Il aimait et respectait sa femme. Mais, à l’évidence, le commerce était sa seule préoccupation et son horizon se bornait à ses livres de comptes. Il n’agissait et ne jugeait de tout qu’en fonction de l’avantage qu’il en tirerait ou de la perte qui en résulterait. Elena ne manquait pas de

bon sens ni d’autorité. Son mari l’écoutait et lui demandait conseil lorsqu’il se trouvait en difficulté. Mais ses possibilités étaient plus vastes. Elle était fine. On la sentait sensible, ouverte au monde, curieuse de tout. Son intérieur était joliment agencé au point que son rustre de mari, habillé avec le goût le plus incertain, n’y semblait pas chez lui. Elle cultivait les lettres et les arts sans ostentation. Elle parlait avec intelligence et simplicité de ses lectures, de ses visites dans les expositions. Sans s’imposer, elle savait, quand on le lui demandait, se mettre au piano. Chopin était son musicien de prédilection et je l’ai entendu jouer les scherzos avec une fougue haletante, révélatrice d’un tempérament plus passionné qu’il ne pouvait paraître d’abord.

Contrairement à la plupart des Milanais, Luigi accueillit l’annonce de la guerre comme une catastrophe, craignant un effondrement de ses affaires. Mais il se reprit et vit bientôt quel parti il pourrait en tirer. Il ne tarda pas à établir les meilleures relations avec l’intendance militaire autrichienne. Il devint fournisseur des armées en campagne.

Las ! le frère d’Elena, Marco-Antonio, faillit tout compromettre. Lors d’une visite au quartier général de l’armée autrichienne, installé dans le château des Sforza, cet énorme quadrilatère de brique que l’on ne peut manquer de voir en arrivant à Milan, Luigi fut prévenu que son jeune beau-frère avait été arrêté ; il était soupçonné d’appartenir à une société secrète et de se livrer à des activités d’espionnage au profit des Français, crime pouvant entraîner la mort.

Luigi, qui n’avait jamais éprouvé grande sympathie à l’égard de Marco-Antonio, appréhendant les conséquences de son arrestation sur la marche de ses affaires, fut tenté de se désolidariser de l’imprudent. Mais Elena supplia son époux d’intervenir. Luigi s’y résigna. Se servant de ses influences et de sa fortune, il parvint à soudoyer plusieurs officiers et fit tant et si bien qu’une solution, sans doute unique dans les annales de la justice militaire en temps de guerre, fut adoptée : Marco-Antonio contre lequel, à dire vrai, il n’y avait pas de preuves déterminantes, fut enfermé chez Luigi jusqu’à nouvel ordre, le commerçant étant personnellement responsable de lui.

Le prisonnier fut installé dans une pièce de la maison et sa porte fermée à clef à double tour. Trois ou quatre fois par jour, Luigi l’appelait à travers la porte.

— Présent ! répondait Marco-Antonio.

Elena lui apportait ses repas et elle seule avait le droit de lui rendre visite, à condition qu'elle se fît enfermer avec lui. Tout était pour le mieux et Elena était rassurée sur le sort de son jeune frère lorsqu'elle apprit de sa bouche un secret qui allait lui poser un terrible cas de conscience. Au moment où il avait été appréhendé, presque par hasard, Marco-Antonio, qui appartenait bien à une société secrète, se trouvait en possession d'un document d'une importance capitale à transmettre de toute urgence aux Français. C'étaient les grandes lignes du plan de guerre autrichien. Tout l'effort des troupes austro-hongroises devait porter vers le sud. Il visait, dans un premier temps, à défaire l'armée française qui avait débarqué à Gênes et à s'emparer de la personne de Napoléon III, puis de se retourner vers les troupes venant par les cols du Mont-Cenis et du Mont-Genèvre avec Niel et Canrobert. Si ce plan réussissait, comme il était à craindre, la surprise jouant, la libération de l'Italie s'en trouverait retardée de plusieurs décennies. Marco-Antonio supplia sa sœur de le laisser s'enfuir. Pour Elena, accepter, c'était conduire tout droit son mari devant un peloton d'exécution. Refuser, c'était trahir un devoir patriotique dont elle avait conscience. Elle s'efforça, d'abord, de se persuader, et de convaincre son jeune frère, que l'importance du message n'était pas aussi grande qu'il se l'imaginait ; les Français étaient sur leurs gardes, ils possédaient de puissantes armées, mais le désespoir de son frère qui menaçait de se tuer, était tel qu'elle dut envisager une solution. Elle songea à se rendre elle-même dans les lignes françaises. Mais comment expliquer son départ ? A force de réflexion, Elena élabora une combinaison audacieuse dans laquelle j'eus une place déterminante.

A ma grande surprise et à ma grande joie, un beau matin, elle frappa à ma porte. Elle entra avec des airs mystérieux et embarrassés, toutes voilettes baissées. Je la fis asseoir, étonné. Elle hésita un moment, puis, se décidant soudain, elle avoua que si elle avait eu la hardiesse de venir me trouver, c'était parce qu'elle avait cru sentir entre nous des sentiments de sympathie et d'estime, des « affinités électives ». Je lui confirmai chez moi une impression identique. Mise en confiance, elle m'expliqua alors tout à trac ce qu'elle attendait de moi.

C'était tout bonnement absurde. Son plan était le suivant : je prendrais la place de son frère dans la chambre, le temps qu'il se rendît à Gênes prévenir les Français et revînt. Je répondrais « présent » à Luigi à sa place et, comme il ne rentrait jamais dans la chambre, il ne s'apercevrait de rien. Marco-

Antonio de retour, je pourrais m'éclipser. Elle avait pensé déjà à tout. Je devrais prétexter un voyage à Venise pour expliquer mon absence. Ce scénario me parut fou mais une seule phrase d'elle suffit à brouiller ma raison et à faire tomber mes objections.

— Ne vous semble-t-il pas inespéré que nous puissions vivre durant plusieurs jours si près l'un de l'autre, sous le même toit ? me demanda-t-elle, me fixant avec un air de reproche.

J'eus honte de mes réticences. Je m'en remis entièrement à elle.

Je me rendis aux magasins de mon correspondant, surpris de ma brusque résolution, pour lui annoncer mon départ. Puis j'allais chez lui en son absence. La substitution se fit sans difficulté. Je me retrouvais enfermé dans la chambre tandis que Marco-Antonio filait vers Gênes. Comme prévu, Luigi appela.

— Marco-Antonio !

Et je répondis :

— Présent ! sans qu'il put surprendre une différence dans le timbre de la voix.

Les premières vingt-quatre heures, Elena ne parut pas dans la chambre. Elle se contenta de me passer, en même temps que le repas du soir, de courts billets m'indiquant que tout allait bien. J'avais espéré mieux. Je guettai ses pas. J'écoutai sa voix douce et chaleureuse. La fièvre montait en moi. Le temps me paraissait long. Elena avait été prise de scrupules. Trahir son mari sous son propre toit, le trahir doublement même, avec l'évasion du prisonnier, lui était devenu insupportable.

Mais comme souvent en ces cas-là, le mari vint à mon secours. Luigi remarqua la soudaine discrétion avec laquelle Elena traitait son frère alors que, les jours précédents, elle était en permanence avec lui au point qu'il lui en avait fait le reproche. Elle était prise à son propre jeu. Redoutant qu'il ne devinât quelque chose, elle se résigna à une fatalité qu'elle avait soigneusement organisée. Elle franchit le seuil de la chambre avec des airs d'Iphigénie sacrifiée sur l'autel de la patrie et elle s'offrit avec délices aux flammes de la passion avec le sentiment d'accomplir un devoir, s'épargnant ainsi tout remords.

De ce jour, nous nous vîmes sans retenue, encouragés par Luigi qu'une si bonne entente du frère et de la sœur rassurait sur les intentions du prisonnier. Lorsque, de temps à autre, un de ses amis autrichiens venait souper, Luigi taquinait son épouse.

— Je ne m’occupe de rien, c’est elle qui veille et je vous garantis qu’il n’est pas souvent seul !

Les jours passaient cependant. Marco-Antonio était parti le 18 mai. Le 1er juin, il n’était pas de retour. Le 4 juin, une nouvelle parcourut Milan comme une traînée de poudre. Une grande bataille était engagée à Magenta entre les forces françaises et piémontaises d’une part, et les armées autrichiennes d’autre part. Les Italiens retenaient leur souffle. L’annonce de la victoire française arriva bientôt. Les Autrichiens évacuaient la Lombardie. Napoléon III et Victor-Emmanuel, roi de Piémont-Sardaigne, s’apprêtaient à entrer en triomphateurs à Milan.

La situation était, pour nous, catastrophique. Elena, la Milanaise, la patriote qui aurait dû être tout à la joie de ce grand jour si attendu de la Libération, en était presque à espérer une réaction des Autrichiens, un recul des Français. Les Alliés dans la ville, Luigi serait le premier à vouloir ouvrir la porte à son prisonnier. Il n’avait pas la conscience tranquille. Il craignait qu’on lui demanda des comptes pour sa collaboration avec les autorités autrichiennes. Il espérait bien que Marco-Antonio, à qui il avait sauvé la vie, témoignerait en sa faveur et l’aiderait à prouver que le commerce et le patriotisme pouvaient faire bon ménage. Déjà, il avait eu la velléité, à l’approche des troupes victorieuses, de le libérer. Il y avait renoncé sur les instances d’Elena qui lui avait prêché la prudence. Qui sait si les Autrichiens qui pliaient bagages n’allaient pas revenir en force et alors, gare !

Mais il n’y avait plus d’illusion à se faire, l’empereur des Français et le roi de Piémont-Sardaigne étaient aux portes de la ville. On entendait la grande rumeur de hourras qui accompagnaient les héros victorieux. Tout Milan était dans la rue, hurlant de joie, et Marco-Antonio n’était toujours pas là. J’envisageai toutes les hypothèses, fuir, avouer et accepter un duel. Par précaution, je demandais à Elena de cacher toutes les armes auxquelles Luigi pourrait avoir recours dans un accès de colère. J’acceptais le duel mais pas l’assassinat.

Il est vrai que Luigi comprenait de moins en moins l’obstination de son jeune beau-frère à rester enfermé, car je tenais la porte soigneusement verrouillée de l’intérieur. Il en était venu à le soupçonner de vouloir lui attirer des ennuis en le faisant passer pour le geôlier d’un patriote. Aussi à plusieurs reprises était-il déjà monté pour parler à travers la porte. Luigi,

m’interpellait-il et je répondais imperturbablement : « Présent ! » sans qu’il puisse obtenir un mot de plus, et pour cause !

Quant à Elena, qui faisait mine de ne pas comprendre l’attitude de son frère et joignait parfois sa voix à celle de son époux pour le convaincre de ne pas s’entêter, elle passait de longs moments à sa fenêtre, espérant, comme l’épouse de Barbe-Bleu, voir enfin arriver le sauveur.

Enfin le dénouement survint. Ce fut de la manière la plus simple, comme jamais nous eussions pu l’espérer. Elena, après avoir envoyé les domestiques accueillir Napoléon III et le roi de Piémont, avait conseillé à Luigi de se rendre chez moi pour obtenir mon intervention auprès de l’obstiné. Une voix étrangère pourrait être mieux entendu. Espérant mon retour, le mari partit à ma recherche. En son absence, l’épouse me fit quitter les lieux. Au moment où je passais la porte, Luigi, qui revenait du meublé proche, m’apercevant, me salua de grands gestes amicaux, l’air réjoui. Nous nous crûmes perdus mais, surgissant de la foule qui se dirigeait vers le corso pour assister au triomphe, Marco-Antonio apparut en tenue d’officier de bersaglier. Elena n’eut que le temps de lui dire de se taire. Luigi, soulagé, éclata de rire, désignant du doigt la tenue de son beau-frère et me prenant à témoin.

— Tu vois, Luigi, il a voulu te faire une surprise ! observa Elena.

Luigi me remercia, croyant que j’étais parvenu à faire entendre raison au jeune homme. Il ne comprit jamais très bien comment Marco-Antonio, enfermé dans la chambre, avait pu se procurer cet uniforme. Mais pour lui, là n’était pas l’essentiel, du moment qu’il avait son témoin de patriotisme.

Je demeurais encore quelques jours à Milan. Marco-Antonio prétendit que les renseignements qu’il avait pu apporter avaient été déterminants dans l’issue de la bataille. Apprenant que les Autrichiens l’attendaient à Plaisance, Napoléon III, introduisant pour la première fois les chemins de fer dans la tactique militaire, avait fait filer son armée au nord et s’était installé à Novare ; le commandant en chef des troupes autrichiennes était pris à contre pied. C’était la victoire de Magenta.

Ainsi, aurais-je pu soutenir, sans me vanter qu’en me substituant à Marco-Antonio, j’avais contribué à la victoire. Personne, je dois vous le dire, ne m’en a su gré officiellement. Mais j’avais reçu en récompense plus que des honneurs et des médailles.

Luigi insista pour que je prolongeasse mon séjour, me proposant de venir loger chez lui. Je refusai. Elena, après les épreuves subies, n'était plus dans les mêmes dispositions d'esprit. Ses scrupules d'honnête épouse avaient repris le dessus. Moi-même, après cette tourmente, j'aspirai au repos. Lorsque mes amis m'accompagnèrent à la gare, je lus dans le dernier regard d'Elena, tandis que le train s'ébranlait, reconnaissance et tendresse. Son souvenir longtemps m'a à la fois réchauffé et déchiré le cœur. Je n'eus plus l'occasion de retourner à Milan, ni de vivre un bref mais aussi passionné amour.

Quelques jours après mon départ, les troupes autrichiennes étaient à nouveau battues à Solférino. Le 11 juillet, l'armistice était signé. C'était le début de la constitution du Royaume d'Italie ; le Piémont-Sardaigne s'aggrandissait l'année suivante de la Toscane et de l'Emilie, tandis que la Savoie et le comté de Nice revenaient à la France.

Il a fallu plus de cinquante ans de luttes et beaucoup de sacrifices pour achever cette œuvre. J'ai connu le début de la période triomphante. Lorsque Waghorn trente ans auparavant abordait l'Italie, c'étaient encore les temps héroïques, la nuit et le sang, le rouge et le noir. Le combat ne faisait que commencer. Entrons avec lui. L'Italie est un théâtre dont les architectes s'emploient depuis des siècles à créer le décor. Le spectacle est permanent. Comédie ou tragédie, les Italiens ne vivent pas, ils jouent, ils chantent, en pratiquant, sans le savoir, à tout instant le plus difficile de tous les arts, le bonheur. Imitons-les. Frappons les trois coups pour cet épisode en trois actes et un finale qui va se dérouler devant nous. Que le rideau se lève !

Chapitre VI

L’Italie

Une *piecetta* — La forteresse de Bard — Quiproquo tragique — En attendant le verdict — Vif soulagement de Tom — Fabrice blessé — Les aveux de Fontabier et Vacherin — Fontabier excédé — Le fameux Herr Doktor Schultz — Un informateur de la police — Roméo et Juliette — Une réconciliation historique — La séance de marionnettes — Rendez-vous à la Scala — L'inaccessible comtesse Vanina Monti — Miraculeuse irruption d'une guêpe — Barrage sur la route de Venise — Une rose pour la Madone — *Gondola ! Gondola !* — Nuits vénitiennes — L'évasion — Les Mori de Brouze frappent dix coups — Mystère autour de la disparition de Tom — Hallucinations de Fontabier — Le cierge à saint Antoine de Padoue — Le piège se resserre — Bataille de gondoles — Désespoir de Vanina — Le mariage de raison.

ACTE I. *L'initiation fatale*

Les couleurs de la Maison de Savoie flottaient au-dessus du poste de douane. La température s'était radoucie et, au-dessus des pentes abruptes couvertes d'une sombre forêt de mélèzes, on apercevait, entre les nuages, de grands pans de ciel d'un bleu lumineux. Deux préposés attendaient les rares voyageurs, assis au soleil devant la batisse en rondins recouverte de lauzes. A deux pas coulait une fontaine. Un jeune homme y faisait boire son âne en grattant une mandoline. Tom se présenta à pied, sacoches sur l'épaule, tendant son passeport.

— *Buon giorno, signore... Inglese ?* Félicitations, le saluèrent-ils avec cordialité.

Tom ne comprenant pas leur langue, ni eux la sienne, on se fixa sur le français. Le jeune homme qui assistait à la scène continuait de jouer.

— *Basta,* Alfonso, protesta un douanier, se gonflant d'importance, on né z'entend plous parler.

L'autre s'adressa à Tom avec solennité.

— *Signore,* zé le devoir de vous informer qué *l'entrado* des produits étrangers dans le Royaume est strictement contrôlée. *Scusi,* ajouta-t-il, ze souis obligé de vérifier le contenu de vos bagages.

Quelques accords de mandoline attirèrent à l'attention sur Alfonso qui se mit à rire.

— *Una piecetta* ! c'est tout ce qu'ils cherchent dans le fond de votre sac !

Les douaniers, indignés, le menacèrent et firent entrer Tom dans le bureau de douane :

— *Ma,* admettons, vous avez un ceval et oun domestique pour soigner le ceval, expliqua le douanier en vidant les sacoches avec une lenteur étudiée. Si le domestique, il étrille pas le ceval comme il faut, vous le boutez fuor subit, dehors tout de suite. Eh bien ! moi, il est le même saze. Le roi, il est le maître, mois ze souis le domestique et vous, il est le ceval. Si ze vous étrille pas comme il faut, il me fisse à la porte tout de suite, savé vous.

Tom s'exécuta. Il porta la main à la poche. Le douanier n'insista pas. Il replaça tout dans la sacoche avec soin et la referma.

— *Ma, signore,* rien qu'à votre figuré, je suis sour qué vous n'avez probablement rien de contraire aux lois du Royaume. Zi vous voulez me permettre de boire à votre santé, comme il m'est interdit de rien recevoir, posez ce que vous voudrez sur la table et oubliez-le en sortant.

Deux pièces de quinze sous suffirent à les satisfaire. Les deux douaniers, tout sourire, s'informèrent de sa destination et, serviables, le conduisirent, abandonnant leur poste, jusqu'à la route de Saint-Rémy de crainte qu'il ne se trompât puis, le saluant militairement avec prestance, les talons joints, ils lui souhaitèrent un bon voyage et un agréable séjour dans leur beau pays.

— *Prevaricatore* ! leur cria de loin le jeune mandoliniste tandis qu'ils s'en retournaient. Furieux, ils se lancèrent à sa poursuite en lui jetant des pierres. Mais l'autre partit sur son âne au galop, riant aux éclats.

Tom trouva sans peine une monture à Saint-Rémy. Jusqu'à Aoste, le chemin sinueux qui suivait les gorges de l'Artanavaz, taillé en corniche entre le précipice et la montagne, bien qu'ouvert aux voitures, était si étroit qu'à certains endroits, une porte suffisait à en fermer le passage. Avant même Aoste, le paysage se transforma. Aux forêts de mélèzes, de sapins et de hêtres, denses et humides, succédèrent les noyers, les vergers et les vignes qui poussaient sur les côteaux de la vallée enserrée de la Doire Baltée. De multiples châteaux et forteresses avaient été édifiés au cours des siècles pour s'opposer aux vagues successives d'envahisseurs.

A la sortie d'un village, sur la rive gauche de la Doire, Tom aperçut un aveugle qui marchait le long de la route en tâtonnant. Comme il passait à sa hauteur, l'infirme le héla.

— La main, s'il vous plaît, la main !

Waghorn s’arrêta et lui proposa de le prendre en croupe sur son mulet. L’aveugle refusa. Il lui tendit une cordelette.

— Je ne vais pas loin. Attachez-la au harnais. Si vous voulez bien ne pas aller trop vite, ainsi je me guiderai.

Tom fit comme il lui demandait et ils repartirent au pas. L’aveugle parlait français. Tom s’en étonna.

— Ici, c’est le val d’Aoste, nous sommes savoisiens, nous parlons français, expliqua l’infirme. L’Italie, c’est plus bas. Vous y serez lorsque vous aurez franchi la Lys à Pont-Saint-Martin.

A un détour du chemin apparut une forteresse impressionnante qui fermait l’étroite vallée. Tom manifesta sans doute sa surprise.

— C’est Bard, devina l’aveugle. Bonaparte faillit bien s’y casser les dents malgré sa puissante armée.

Il poursuivit, tout en marchant, supposant Tom intéressé :

— Le col franchi, il croyait la route de l’Italie ouverte. Mais les Autrichiens étaient retranchés là. A plusieurs reprises, Lannes tenta d’enlever la forteresse d’assaut mais sans succès. Les canons ennemis provoquaient des ravages dans les rangs des Français. Bonaparte imagina alors l’impossible : contourner l’obstacle. Voyez cette montagne, c’est l’Albaredo, lui montra-t-il du doigt sans se tromper de direction ; sur ses pentes escarpées ne courait qu’un étroit sentier que seuls empruntaient quelques muletiers. Plusieurs milliers de soldats se mirent à l’ouvrage. Ils construisirent un escalier, creusèrent la paroi rocheuse, édifièrent des murs de soutènement. Ils travaillèrent jour et nuit, et lui était toujours là, veillant à l’avancement des travaux. En quelques jours, le sentier fut transformé en route et l’armée put passer avec les canons. Bonaparte, fatigué, s’était endormi sous un arbre. Les soldats défilèrent devant lui en silence pour ne pas l’éveiller. Quelques jours plus tard, ils remportaient la victoire de Marengo. Mais cette forteresse qui se dresse devant vous n’est pas celle que j’ai connue, ajouta l’aveugle après un temps de silence ; Bonaparte, rancunier, la fit raser lorsqu’il devint maître de l’Italie. En 1815, après sa chute, les Autrichiens l’ont reconstruite. Moi, monsieur, entre-temps, j’avais perdu la vue en Russie. Nous aussi, de ce côté-ci des Alpes, nous avons été soldats de l’empereur et de la Grande Armée.

Il se tut. Un peu plus loin, un garçonnet se tenait sur le bord de la route.

— Oncle ! je suis là, cria-t-il regardant approcher Tom et l’aveugle.

— C’est bien, Marcello !

L'aveugle remercia Tom, le bénit et lui souhaita bonne route. L'enfant prit le bout de la cordelette et, guidant l'infirme, ils s'enfoncèrent par un chemin de traverse.

A Settimo-Vittone commençait la plaine avec ses prairies, ses chemins rectilignes bordés de peupliers, ses grosses fermes isolées, repliées sur elles-mêmes comme des citadelles.

Avant Ivrea, Tom, suivant les consignes de lord Bentick, prit le *Times* dans la main gauche. Il marchait au pas, s'attendant à être discrètement abordé, lorsqu'à un carrefour, trois cavaliers s'avancèrent vers lui et levèrent leurs chapeaux, tout sourire. Sans qu'eût été prononcé le fameux mot de passe que Tom s'était efforcé de ne pas oublier, ils lancèrent un retentissant :

— *Buon giorno, signore Bentick* !

Tom frémit de tant d'imprudence.

— Le poignard luit ! murmura-t-iL

Mais les autres, multipliant salutations et amabilités, ne semblèrent pas comprendre. Il essaya en anglais mais le résultat fut le même. Il comprit à leurs gestes qu'ils l'invitaient à les suivre. Rien de tel n'avait été prévu par lord Bentick. Tom ne savait quoi faire. Tombait-il dans un piège de la police ? Il se laissa entraîner, pensant plutôt qu'aucun de ceux qui étaient là ne se considéraient comme habilités à recevoir le message de l'envoyé de Londres.

Après dix minutes de course à travers la campagne, ils remontèrent par une allée bordée de platanes jusqu'à une demeure de maître, à la façade ocre rouge envahie de vigne vierge, attenante à un corps de fermes auquel un pigeonnier épais, carré et haut comme un donjon, donnait une allure féodale.

Ils s'arrêtèrent devant un perron circulaire surélevé de quelques marches qui conduisait à une haute porte à fronton. Des palefreniers s'occupèrent de leurs chevaux. Avec toujours beaucoup de déférence, Tom fut prié d'entrer. Dans le hall, un escalier monumental donnait accès aux étages supérieurs. Mais on le guida vers une petite porte et ils descendirent vers le sous-sol d'où une odeur d'encens monta vers eux.

Le spectacle qui se présenta alors à Tom le saisit d'étonnement. Au milieu d'une grande salle voûtée tendue de rouge, de noir et de bleu, illuminée par des cierges plantés dans des candélabres d'argent massif soutenus par six cariatides de sexe alterné, un homme recouvert d'une cape

de velours noir trônait dans un large fauteuil de bois sculpté, entouré à sa droite de dominos, à sa gauche d'hommes vêtus de capes de velours rouge. Tous étaient masqués. L'un d'eux balançait un encensoir d'où s'élevait une fumée bleutée. Sur un épais tapis carmin qui recouvrait presque en totalité les dalles de pierre, était étendu un drap blanc brodé de signes cabalistiques. L'assistance s'inclina cérémonieusement à son entrée. Les portes s'étaient refermées derrière lui. L'homme à la cape noire échangea quelques mots avec ceux qui l'avaient conduit jusque là, puis, l'invitant à s'approcher d'un geste amical, il lui adressa sur un ton aimable ce que Tom supposa être des paroles de bienvenue. Tentant à nouveau d'éclaircir la situation qui se compliquait beaucoup trop à son gré, Tom répéta le message qui lui avait été confié. On l'écouta avec beaucoup d'attention mais chaque fois qu'il prononçait le nom de lord Bentick, ses auditeurs s'inclinaient avec respect.

— Personne ici ne parle français ou anglais ? demanda Tom, s'impatientant.

Ils se consultèrent. Un domino s'avança.

— *Good morning, sir, welcome here*, lui dit-il, la voix jeune et hésitante.

Tom éprouva un sentiment de soulagement. Il demanda à son traducteur de bien préciser qu'il n'était pas lord Bentick, mais venait de sa part. Le jeune homme répéta le message. Malheureusement, Tom se rendit vite compte, aux mimiques et aux contorsions de son domino masqué, que sa réputation, parmi ses amis, de connaisseur de la langue de Shakespeare était bel et bien surfaite. Il n'allait pas tarder à en avoir la confirmation. L'assistance n'eut pas la réaction attendue. Elle paraissait ravie. Tournés vers Tom, les masques applaudirent. Le traducteur leur avait peut-être dit les mots qu'ils espéraient de lui, certainement pas ce qu'il avait voulu leur signifier. Son explication n'avait servi à rien. On l'invita à s'agenouiller sur le drap blanc. Ne sentant que de la sympathie de la part de tous, Tom s'imagina qu'après tout, cet accueil était peut-être la manière locale de remercier et d'honorer le messager et l'ami de lord Bentick. Il se laissa faire. Un masque lui mit un cierge allumé dans la main. Trois hommes s'approchèrent avec solennité, le premier portant un crâne sur un coussin de velours rouge, le deuxième, une croix sans Christ et le troisième, une bible de grand format richement reliée. L'homme à la cape de velours noir se mit à chanter en latin plusieurs passages du Saint Livre. Puis il se tourna vers Tom et lui posa une série de questions sur un ton solennel. Le domino fit une nouvelle tentative pour traduire ses paroles.

— *Do you know why you are here ?* parvint-il à dire. Savez-vous pourquoi vous êtes là ?

Tom, très spontanément, répondit.

— *Not at all* ! Pas du tout !

Sans se décourager le jeune homme baragouina quelques mots d'un anglais incompréhensible et, n'obtenant rien de Tom, prit sur lui de répondre à sa place. Le questionnaire achevé, l'officiant, dans le silence le plus complet, invita Tom à se relever, saisit sa main gauche et la posa sur les saintes Ecritures. Il pointa la lame étincelante d'une dague en direction de son cœur et demanda au traducteur de faire connaître à l'impétrant un texte qu'il lut à trois reprises.

— *Yes,* répéta le jeune homme trois fois pour Tom.

Une rumeur de satisfaction parcourut l'assistance et, se démasquant, tous vinrent tour à tour l'embrasser en le congratulant chaleureusement.

— *Bravo, bravissimo, molto bravo.*

Tom accueillit ces félicitations avec sérénité. Après la cérémonie, on ne s'attarda pas. Plus vite qu'il n'avait osé l'espérer, ses trois guides donnèrent le signal du départ. Tom quitta les lieux, acclamé. Il était persuadé que, cette fois, on allait le mettre sur la bonne route. Il pourrait poursuivre son voyage sans plus de retard.

L'après-midi était bien entamé. Ils galopaient, tournant le dos au soleil. Tom en conclut, rassuré, qu'ils marchaient vers l'est ; pour lui, la bonne direction. Ils maintinrent ce train rapide plus d'une heure. Les montures commençaient à donner des signes de fatigue lorqu'ils s'engagèrent dans un chemin bordé d'ifs, qui les mena à un portail que des gardiens ouvrirent à leur approche puis refermèrent aussitôt derrière eux.

D'abord dissimulée à la vue par une haie de buis, apparut une riche demeure entourée de jardins agrémentés de statues, de fontaines, de balustres, d'escaliers de marbre, ombragés de cyprès et de pins parasol. Tom à nouveau s'inquiéta mais ses compagnons, toujours aussi souriants et respectueux, avec force gestes et propos dont le sens, hélas ! lui échappait, insistèrent pour qu'il les suivît.

Un valet de chambre les accueillit sur le haut du perron. Le hall dallé de marbre rouge était somptueux. Les murs étaient si chargés de tableaux qu'on eût dit la galerie d'un musée. Le serviteur les conduisit jusqu'à une double porte dont il ouvrit les deux battants.

— Lord Bentick ! annonça-t-il, en s'effaçant.

Une douzaine d'hommes de divers âges, debout, l'air digne, formant demi-cercle au milieu d'un salon rouge et or, lui faisaient face. Ils semblaient poser pour la postérité. L'apparition de la mort elle-même, faux en main, n'aurait sans doute pas fait plus d'effet. La stupéfaction et l'effroi figèrent leurs traits, les uns se détournèrent, d'autres cachèrent leurs visages dans leurs mains.

— Ce n'est pas lord Bentick, lancèrent plusieurs voix.

En un instant, Tom fut entouré, empoigné et, malgré ses protestations et ses efforts pour se défendre, ficelé, bâillonné, emporté, yeux bandés. On le descendit dans une cave. Il entendit des portes grincer, s'ouvrir, se fermer. On le jeta sur la paille comme un paquet. L'huis claqua, la clé tourna deux fois en crissant dans une serrure rouillée. Puis, ce fut le silence. Tom en resta abasourdi, ne comprenant pas ce qui lui arrivait, lui qui croyait n'avoir affaire qu'à des amis dont il se serait plutôt plaint de la trop grande obligeance à son égard.

L'attente lui parut longue. Puis il entendit des pas, la porte s'ouvrit. On lui retira son bandeau et son bâillon et, pieds et mains liés, on l'assit sur un tabouret. Devant lui se tenait un homme jeune au visage grave. Deux autres l'encadraient, pistolets passés à la ceinture. Un chandelier posé sur une table éclairait la cellule étroite qui ne présentait aucune ouverture vers l'extérieur. Tom protesta, exigea qu'on le libérât sur-le-champ, réclamant une explication et des excuses. L'homme l'écouta impassible.

— Assez, monsieur, l'interrompit-il tout à coup, parlant un anglais parfait ; vos dénégations ne vous serviront pas ; je suis là pour vous faire part de la gravité de votre situation ; vous avez été admis parmi les membres de la vente des « Sublimes maîtres parfaits » ; en prêtant serment, vous vous êtes mis corps et âme au service de l'Ordre, vous avez juré par trois fois de mourir plutôt que de révéler le secret de la société, à obéir aveuglément, à renoncer à votre volonté propre au profit de celle de vos supérieurs, vous avez consenti, si vous trahissiez, à être coupé en morceaux et brûlé au four ; seuls des aveux complets pourraient encore susciter une certaine clémence de la part de mes amis. Répondez donc à mes questions, poursuivit-il, et d'abord à celle-ci : qu'avez-vous fait de lord Bentick ?

Tom resta interloqué. Il était donc bien difficile de se faire comprendre. Il reprit son explication. Mais l'autre s'impatienta.

— Pourquoi, alors, vous être fait passer pour lui ?

Tom protesta : les autres ne l'avaient pas entendu.

— Si, monsieur, l'un de nous vous a servi d'interprète.

Tom ne put s'empêcher de rire. Le visage de son vis-à-vis se durcit encore.

— Je ne crois pas, monsieur, que vous ayez une exacte conscience de ce qui vous attend, lança-t-il blêmissant de colère. La seule manière de garantir notre sécurité et celle de notre mouvement est de vous abattre.

L'interrogatoire reprit. Tom expliqua la raison de sa présence en Italie qu'il traversait pour embarquer à Trieste ; il décrivit son itinéraire des jours précédents, parla de Sassenage, laissé à l'hospice.

Le carbonaro écouta en silence. Lorsque Tom eut achevé, il se leva et sortit. On détacha ses liens. La lourde porte du cachot se referma. Un peu plus tard, on lui apporta un dîner sur un plateau d'argent. Puis les chandelles consumées s'éteignirent, l'une après l'autre. Il finit par s'endormir. Des pas l'éveillèrent. La porte s'ouvrit. Le carbonaro réapparut, accompagné de deux gardiens armés.

— Lord Bentick ne se trouve pas à l'hospice du col du Grand-Saint-Bernard, avertit-il. Nos hommes ont été envoyés sur place. Ils n'ont pu non plus recueillir aucun renseignement sur votre soi-disant ami. Votre sort sera bientôt fixé.

Le carbonaro laissa entendre que l'absence de preuves aggravait son cas. Il lui demanda s'il désirait éventuellement l'assistance d'un prêtre. Tom protesta vivement de son innocence mais l'autre ressortit sans broncher.

Ce que Waghorn ne savait pas encore, c'est qu'il s'était trouvé, à la suite de circonstances proprement extraordinaires, devant les hommes les plus secrets d'Italie, recherchés par toutes les polices de l'empire d'Autriche et du Piémont, les chefs carbonari. Ceux-ci étaient exceptionnellement réunis pour accueillir l'envoyé du comité de Londres qui, conformément à la tradition, devait prononcer le serment de carbonaro devant la vente locale chargée de le recevoir avant de rencontrer la Haute vente. Sans doute, mille précautions avaient-elles été prises pour assurer la sécurité des responsables des sociétés secrètes, mais, ainsi, se glisse parfois un grain de sable dans les mécanismes les mieux huilés. L'inconcevable s'était produit. Un inconnu était parvenu jusqu'à eux et avait découvert leurs visages.

Le sort de Tom allait maintenant se jouer au sein de la Haute vente érigée en tribunal. Il y avait là le Dr. Gastone, l'avocat Grandi, le marquis Alessandro Visconti d'Aragona, Luigi Angeloni, le comte Federico, Fabrice

del Ugo, celui-là même qui l'avait interrogé, tous importants personnages dont les noms appartiennent à la grande épopée de la lutte pour l'unité et l'indépendance de l'Italie. La discussion fut âpre et passionnée. Deux thèses s'opposaient. Les uns, intransigeants ou seulement prudents, réclamaient l'exécution immédiate de Waghorn ; qu'importait pour eux une vie, même celle d'un innocent ; eux-mêmes n'étaient-ils pas prêts à donner la leur ? Si ce sacrifice pouvait assurer la sécurité des sociétés secrètes et des serviteurs de la bonne cause, instruments au service de la liberté, on ne pouvait hésiter. Les autres, les justes, se refusaient à la solution extrême ; même dans ces circonstances dramatiques, ils répugnaient à condamner sans preuve. Ce serait s'abaisser au niveau des absolutistes et des tyrans que l'on combattait.

Plusieurs heures passèrent. Tom, accablé par l'absurdité du destin, presque résigné, s'attendait au pire. Les indices de sa prochaine exécution se multipliaient. C'était ainsi que pouvaient être interprétées les attentions que l'on avait pour lui : la paire de chandeliers d'argent qui éclairaient son cachot, le déjeuner copieux qui lui avait été servi. Les gardiens se tenaient en permanence derrière la porte et parlaient bas, comme dans la chambre d'un mort. Des coups de marteau, qui résonnaient sous les voûtes de la cave, lui faisaient penser qu'on fabriquait un cercueil. Enfin, une certaine agitation parvint du couloir. Tom se leva comprenant que le verdict était proche. Fabrice del Ugo parut, en effet. Il était accompagné d'un autre homme, jeune aussi, le visage crispé et dur, le comte Federico.

— Voici ce qui a été arrêté, monsieur, annonça Fabrice. Puisque vous prétendez n'être que de passage et traverser l'Italie pour embarquer à Trieste, vous avez vingt-quatre heures pour accomplir votre dessein. Je vous accompagnerai à Milan, je vous confierai à un de nos amis qui se rendra à Trieste avec vous pour veiller à votre départ. Pendant tout ce temps, vous n'aurez, à aucun moment, le droit d'adresser la parole à quiconque. Si vous le faisiez, vous seriez un homme mort.

Tom, qui n'en espérait pas tant, éprouva un vif soulagement.

— Sachez, monsieur que si vous n'obtempériez pas à la lettre à ce jugement de clémence, nous n'hésiterions pas un instant à vous faire subir le châtiment que beaucoup de nos amis et moi-même avons réclamé pour vous, ajouta le comte Federico.

— Acceptez-vous nos conditions ? demanda Fabrice.

— Me rendre à Trieste dans les plus brefs délais, tel est bien en effet mon seul désir, assura Tom.

Une demi-heure plus tard, ils quittaient le palais. Fabrice, ses pistolets à portée de la main, marchait derrière lui. Tom le sentait sur ses gardes, attentif au moindre de ses gestes. D'abord ils n'échangèrent pas un mot. A la frontière entre le Piémont et la Lombardie, sur le Tessin, tandis que les soldats autrichiens examinaient leurs passeports, Tom sentit dans son dos le canon d'un pistolet que son accompagnateur tenait sous sa cape. Quelque personne de connaissance, Sassenage, Fontanier et Vacherin, Taylor et ses sbires auraient surgi à cet instant et l'auraient interpellé, il se serait retrouvé mort, avant même d'avoir pu donner la moindre explication. Heureusement tout se passa bien. Peu à peu, même la méfiance de Fabrice tomba devant l'attitude irréprochable de Tom.

— Savez-vous ce qui vous a sauvé ? lui demanda le carbonaro.

— Mon innocence.

— Non, cela n'aurait peut-être pas été suffisant. Ce sont les aveux de Paolo.

— Qui est Paolo ?

— Votre interprète.

Tom ricana.

— Il a reconnu ne pas posséder tout à fait bien votre langue...

— Oui, en effet.

— Nous l'enverrons un an à Londres pour se perfectionner, annonça Fabrice.

— Ce sera sa punition, commenta Tom.

Fabrice rit de bon cœur.

— Mais alors, demanda Tom, comment pouvez-vous encore me soupçonner ?

— Personnellement, je vous crois innocent mais nous devons être méfiants. Nous avons été assez échaudés. Vous n'êtes peut-être qu'un simulateur.

Pour expliquer la rigueur du comportement de ses amis, Fabrice évoqua la dureté des luttes qu'ils menaient tous. En vingt ans, son père et deux de ses frères avaient trouvé la mort dans ce combat implacable. Le comte del Ugo avait été fusillé sur ordre de Murat, alors roi de Naples, avec Capo Branco, chef de la carbonaria de Calabre. Son frère aîné avait, lui, participé

au soulèvement de la garnison d'Alexandrie en 1821. Des officiers affiliés aux carbonari avaient réclamé la fin du régime absolutiste en Piémont et l'ouverture des hostilités contre l'Autriche pour libérer l'Italie. Vienne était intervenu et les troupes rebelles avaient dû faire face à l'armée autrichienne. Le jeune comte était tombé en combattant. La rebellion avait échoué. Gaetano del Ugo, second fils du comte, officier lui aussi, avait dû alors émigrer. Chargé d'établir le contact avec les ventes de l'intérieur, il avait été arrêté au cours d'une mission à Milan ; condamné à mort, il avait été exécuté à la forteresse du Spielberg en Moravie. Fabrice était le plus jeune, et le dernier, des fils ; il avait repris le flambeau, décidé à aller jusqu'au bout. Il avait vingt ans.

Tom éprouva sympathie et admiration pour le jeune carbonaro. D'instinct, il se sentait attiré par tout homme aux prises avec les forces du passé qui était prêt à s'engager dans la cause qu'il avait choisie.

Ils arrivèrent à Milan. Fabrice évita le centre qu'il contourna par les rues étroites et populeuses des faubourgs. Ils s'arrêtèrent devant une haute maison à la façade craquelée et défraîchie. Ils devaient trouver là le carbonaro qui, prenant le relais de Fabrice, conduirait Tom jusqu'à Trieste et veillerait à son embarquement. Leurs chevaux attachés aux anneaux scellés dans le mur, ils entrèrent dans un vaste hall et s'engagèrent dans un escalier aux dimensions presque seigneuriales.

Au quatrième palier, Fabrice tendit un instant l'oreille devant l'unique porte, frappa trois coups, puis deux. On entendit une bousculade, des cris étouffés ; la porte s'entr'ouvrit, un homme apparut le visage en sang, hagard. Il n'eut que le temps de dire.

— Fuis, nous sommes trahis !

Un coup de feu retentit, l'homme s'écroula. Sur le seuil, avaient surgi deux policiers en redingote noire. Fabrice, blême, s'était saisi des pistolets qu'il portait sous sa cape, à la ceinture, et fit feu, touchant l'un d'eux. L'autre battit en retraite.

— Descendez ou je vous abats ! ordonna à Tom le carbonaro pointant sur lui son arme.

Une détonation retentit. Tom entendit un gémissement. Fabrice, grimaçant, se tenait l'épaule gauche. Le sang coulait entre ses doigts. Appuyé contre le mur, il chancelait. Tom, spontanément, se précipita vers lui. Le carbonaro le menaça, d'abord, de son arme mais s'affaissa. Tom le

bascula sur son épaule et dégringola l’escalier. Les policiers le poursuivaient en hurlant.

— Arrêtez-les ! Arrêtez-les !

L’un d’eux déchargea son arme en leur direction. Le plâtre du mur s’effrita au-dessus de la tête de Tom qui parvint à gagner la rue où l’on commençait à s’attrouper. Il jeta le blessé en travers de sa selle, sauta à cheval et partit à fond de train sous les yeux effarés des passants qui s’écartèrent vivement. Les policiers déboulèrent à leur tour, et, s’époumonant et sifflant de plus belle pour ameuter leurs collègues, s’élancèrent à sa poursuite.

Tom galopait à l’aveuglette à travers un dédale de rues étroites, basculant au passage des étalages, provoquant la panique autour de lui. Miraculeusement, il gagnait du terrain. Sans qu’il le sût, des amis inconnus, derrière lui, s’employaient à tout faire pour retarder l’avance des policiers. Du linge qui séchait suspendu au-dessus de la rue leur tombait sur la tête ; des seaux d’eau étaient vidés des fenêtres et les trempaient ; des voitures à bras leur coupaient la route. Le patriotisme des Milanais se manifestait.

Cependant des renforts arrivaient de toutes parts, bouclaient le quartier, fermaient les issues. Tom se sentit pris au piège lorsque deux inconnus qui se tenaient sur le seuil d’un porche lui firent signe d’entrer. En désespoir de cause, il obéit et s’engouffra par la porte cochère. Le portail fut promptement refermé derrière lui. Ils l’avaient échappé belle. Des patrouilles approchaient par les deux côtés de la rue.

Il était entré dans un couvent en ruine dont le cloître délabré, en partie envahi de mauvaises herbes, servait de dépôt à des maraîchers. Les deux inconnus l’aidèrent à descendre Fabrice toujours sans connaissance et étendirent le blessé sur de la paille. Le sang coulait abondamment de sa blessure. Un des hommes s’empressa d’aller chercher un médecin qui, sans demander aucune explication, se mit au travail. La balle était entrée profondément dans l’épaule. Il fallait l’extraire sur-le-champ. Fabrice, reprenant ses esprits, dévisagea ceux qui l’entouraient, hagard. Son regard se porta sur Tom. Il le fixa, esquissa un sourire, murmura, articulant difficilement : « Merci ! » puis retomba en syncope. Le médecin le fit boire. Il revint à lui. Lorsqu’on lui glissa entre les dents un mouchoir plié, le carbonaro comprit et approuva d’un hochement de tête. Le médecin vida une fiole d’alcool sur la plaie béante. Tenu par Tom et les deux inconnus, Fabrice se raidit, grimaça, mais resta muet. La pince plongea entre les

chairs saignantes. Le médecin tira d’un coup sec. La balle était au bout de son instrument.

Les fugitifs devaient quitter le quartier que la police commençait à investir maison par maison. Fabrice, soigneusement pansé, fut allongé dans le fond d’une charrette de maraîcher. Tom prit place à ses côtés. Ils disparurent bientôt sous les paniers et les cageots. Une demi-heure plus tard, ils sortaient de la ville sans encombre, après avoir passé plusieurs barrages de « lèche-citrouilles », le sobriquet que les Milanais donnaient aux soldats autrichiens. Les maraîchers les conduisirent jusqu’à une auberge sûre.

Ce n’était qu’une étape. Tom et Fabrice ne pouvaient rester si près de Milan. Il leur fallait gagner un autre abri. Fabrice proposa à Tom de se rendre à Vérone où il avait des amis sûrs.

— Ainsi vous serez sur la route de Trieste, observa Fabrice, souriant.

Tom le remercia de cette attention.

ACTE II. *Happy end*

Cependant les poursuivants de Waghorn s’étaient ressaisis. La veille, arrivant à proximité de la morgue, Fontanier et Vacherin avaient pris des figures d’enterrement qui leur semblaient convenir pour la circonstance. Le convoi s’était arrêté devant la chapelle et, tandis que les cercueils étaient descendus des mules, ces « Messieurs de la famille », chapeaux bas, comme il se devait, étaient entrés les premiers. La lumière du jour éclairait cette fois suffisamment la table de marbre

— Ciel ! s’écria Fontanier, s’apercevant aussitôt du désastre.

Vacherin ne comprit pas tout de suite. Lui qui avait découvert la présence des deux corps ne s’aperçut pas sur-le-champ de leur absence. Il crut d’abord que son chef, chevaleresque, prononçait une parole pieuse à l’intention des défunts.

— Alors, Vacherin, vous ne dites rien ? l’interrogea Fontanier sur un ton de reproche.

L’adjoint réfléchit à l’oraison funèbre qu’il allait pouvoir, à son tour, débiter.

— Que Dieu ait leurs âmes, Chef ! lança-t-il, satisfait.

Ce fut seulement, prononçant ces quelques mots, qu'il se rendit compte du grand vide existant entre le gisant barbu et les amoureux transis.

— Au diable, vous voulez dire ! tonnait déjà Fontanier qui fit s'écrouler sur la table de marbre au moins deux tibias et un occiput.

Ils durent renvoyer les guides qui, d'abord, s'étonnèrent de leur humeur capricieuse, puis, lorsqu'ils comprirent le tour joué à leurs deux clients, se mirent à rigoler, c'est le mot, tout leur saoul, trop franchement et trop longtemps au goût de Fontanier. Le supplice de l'inspecteur principal se prolongea alors que, raquettes au pied, ils se dirigeaient vers l'hospice, les montagnes répercutant au loin, on eut dit avec un malin plaisir, l'écho de la tonitruante hilarité des Valaisiens.

Dès leur arrivée à l'hospice, ils interrogèrent les moines sur le passage de Tom et de Martial mais les religieux leur indiquèrent, à la grande fureur rentrée de Fontanier plus patelin que jamais, qu'aucun renseignement ne pouvait être donné sur les personnes de passage et qu'eux-mêmes n'en demandaient aucun.

— Ah ! ces curés, tous des révolutionnaires, bougonna l'inspecteur lorsqu'ils furent seuls.

Ils ne doutaient cependant pas que les deux suspects eussent poursuivi leur route vers l'Italie. Le temps les obligea à retarder leur départ jusqu'au lendemain matin. Avant de quitter l'hospice, Fontanier dut se résigner. Il adressa à Canelleri, la mort dans l'âme, une seconde lettre plus succincte et plus sobre que la précédente, rédigée en ces termes :

« Excellence, j'ai le triste honneur et le désavantage de vous annoncer un grand malheur : ils ne sont pas morts. Une nouvelle fois, les suspects auront tenté de nous jouer. Ils ont échoué. Nous engageons la campagne d'Italie. Je ne manquerai pas, Monsieur le Directeur, de vous faire savoir les suites de cette importante affaire. Votre très dévoué, très fidèle et très humble Fontanier ».

La frontière franchie à Saint-Rémy, plutôt que de louer des montures, ils avaient préféré se faire conduire à bord d'une berline, craignant, s'ils voyageaient seuls, de se perdre et de ne pouvoir s'expliquer avec les indigènes. Le prix forfaitaire du transport jusqu'à la frontière lombardo-piémontaise comprenait les péages, la douane, le logement et la nourriture.

Le climat de l'Italie, dont on prétend qu'il produit sur les nerfs de l'étranger un effet bénéfique et inexplicable, n'est pas supporté également par tout le monde. Fontanier s'y sentit vite mal à l'aise. Il se plaignit de

tout : de l’état des routes, de la mauvaise suspension de la voiture, des mendiants de tous âges qui assaillaient la diligence à chaque halte et poursuivaient les voyageurs, leur tenant des discours qui le hérissaient, même si d’autres les jugeaient superbes, à la fois grandiloquents et familiers, d’une inépuisable prolixité, habilement gradués pour toucher. L’inspecteur principal ne supportait pas non plus les vendeurs à la sauvette, selon lui plus chers que les autres, les musiciens ambulants, joueurs de fifres ou violonistes qui, pour une pièce, ne s’arrêtaient plus de jouer des airs populaires d’une mélodie à la fois joyeuse et mélancolique qui, à vrai dire, lui écorchaient les oreilles.

A une étape, descendu de la voiture avec Vacherin, il avait été abordé par un homme à l’aspect pitoyable.

— *Signore*, l’implora-t-il, venez à mon secours au nom de votre patron qui doit être un des saints les plus estimés du paradis et qui aura soin de répéter vos bonnes actions aux oreilles du Seigneur. Au nom de Sainte Marie nouvelle, c’est un grand titre dans le ciel que faire l’aumône en son nom,

A cette première prière, bougonnant, Fontanier fit la sourde oreille.

— *Signore,* poursuivit l’autre sans se décourager, Votre Excellence est étrangère, bien éloignée de son pays. Au nom de la patrie où elle est née, venez à mon secours.

Le ton nouveau, respectueux et patriotique, lui plut davantage.

— Votre Seigneurie, ajouta le mendiant portant l’estocade, a une famille, une mère, une épouse, qui soupirent de son absence, et des amis qui souhaitent son retour, Votre Seigneurie m’abandonne quand elle pourrait me rendre heureux avec si peu de chose ! Hélas ! Elle ne sait pas ce que c’est que de souffrir et d’avoir besoin des autres.

Fontanier, plongeant deux doigts dans la poche de son gilet, avait tiré quelques pièces parmi lesquelles il choisit la plus petite, un demi-quart d’écu soit quinze sous ou 88 centimes, qu’il déposa avec ostentation dans le creux de la main tendue.

— Il ne sera pas dit, expliqua-t-il à Vacherin, que l’on fait appel à la générosité de la France en vain. Tenez, mon ami, priez pour elle, pour son roi et pour nous.

Il s’attendait à des remerciements éplorés, mais l’autre, examinant le don de près, fit grise mine.

— *Basta per lei ma per un ricco forestiere è poco* ! C'est assez pour lui mais pour un porc sauvage, c'est peu ! maugréa-t-il.

Et comme ils s'éloignaient, il lança comme une malédiction.

— *Accidente per te !*

Depuis, Fontanier, scandalisé par tant d'ingratitude, avait refusé de descendre de voiture pour être sûr de ne pas être importuné. Sa mauvaise humeur fut à son comble lorsque vers midi, la faim lui étant venue, il avait demandé au *vetturino*, le voiturier, quand dînerait-on. Il lui fut répondu qu'un seul repas par jour était prévu dans le forfait, celui de l'étape du soir, les Italiens ne dînant pas à midi.

— Tous des voleurs ! marmonna-t-il tout l'après-midi, l'estomac creux.

Il est vrai qu'il pestait aussi contre ses compagnons de voyage. Il était exaspéré par les enthousiasmes d'un jeune poète qui ne cessait d'admirer bruyamment tout ce qu'il voyait et clamait sans cesse : « Italie, tu es le jardin du monde. » Il s'irritait des réflexions d'un couple de Lyonnais, elle, toujours à s'étonner du bon marché des choses ; lui, notant les moindres indispositions de sa femme. Il était décontenancé par les histoires drôles dont leur faisait part un voyageur anglais plongé dans la lecture des *Conversations imaginaires* de Walter-Savage Landor.

— Très coléreux, l'écrivain, leur expliqua-t-il, hilare, jeta un jour son cuisinier par la fenêtre. « Mon Dieu ! qu'ai-je fait ! » s'était écrié Landor, se précipitant dans son jardin, plein de craintes et de remords. Il s'en voulait car, dans son emportement, il avait oublié que, sous la fenêtre, il y avait un parterre de violettes.

Vacherin lui-même lui donnait du souci. Il avait observé chez son adjoint une curieuse métamorphose.

— Il s'agit de les retrouver mais comment ? s'était interrogé l'inspecteur principal à haute voix.

— Je vous fais confiance, Chef, vous trouverez un moyen, avait répondu Vacherin avec une spontanéité qui lui avait fait plaisir.

— J'ai en effet une idée, savez-vous laquelle ?

Il n'avait pas obtenu de réponse. Vacherin, le visage illuminé, l'air ravi, échangeait des regards amourachés avec une voyageuse qui prétendait être cantatrice attendue à la Scala de Milan.

— Très bien, alors cela ne vous intéresse pas de connaître cette idée !

— Ah ! si, Chef, avait répondu l'autre sans quitter des yeux sa conquête.

Fontanier, vexé, s'était tu. A la halte suivante, Vacherin, avec des grâces de faune, le regard enfiévré, avait invité la chanteuse à descendre, lui susurrant :

— *Connais-tu la contrée où les citrons mûrissent ?*

Le couple disparut derrière un bosquet sous l'œil offusqué de l'inspecteur principal.

Arrivés à Milan, Fontanier abrégea sèchement les adieux de Vacherin et de la chanteuse.

— Et Germaine ? Vous y pensez à Germaine, votre bonne épouse, avait demandé Fontanier, réprobateur. Vous croyez qu'elle serait aussi fière de vos frasques que de vos palmes académiques, railla-t-il.

— Oh ! Chef, sûrement pas, ricana Vacherin. C'est comme si Mme Alphonsine savait pour Maria.

— Quelle Maria ?

— Vous vous rappelez ? A l'auberge... avouez que vous ne vous êtes pas embêté.

Fontanier s'indigna.

— Mais vous êtes fou, Vacherin, de faire courir des bruits pareils !

— Ah ! Chef, il m'avait semblé...

— Mais, mais...

— Parce que cela aurait pu se faire, vous lui plaisiez...

Fontanier se radoucissant :

— Ah ! vous pensez ?

— C'est tout à fait sûr, Chef.

— Vraiment ?

— Et puis elle était belle femme...

— Oui, en effet, à la réflexion... enfin, que voulez-vous, Vacherin, nous sommes des hommes, que diable, pas des enfants de choeur !

— C'est vrai ça, Chef.

— Bon, pour plus tard, la bagatelle, maintenant, au travail !

L'idée de Fontanier, que Vacherin n'avait pas tout à l'heure voulu entendre, trop occupé à roucouler avec la cantatrice, était de demander l'aide de son collègue le Doktor Ernest Schultz, chef de la police autrichienne en Lombardo-Vénétie auquel il avait eu l'occasion de rendre quelques services en livrant à Paris des carbonari et autres exilés politiques venus se réfugier en France. Ils trouvèrent le siège de la police en ébullition. Fontanier s'en félicita.

— Voilà, voyez-vous, Vacherin, une maison qui marche.

Ils se firent annoncer.

— Cher ami, soyez le bienvenu ! s'exclama Schultz, s'avançant au-devant de l'inspecteur principal, bras ouverts.

— *Herr Doktor !* Comme je suis content de vous revoir !

Ils se donnèrent l'accolade. Le Doktor Schultz, homme corpulent, de haute taille, les yeux bleus délavés et la chevelure blonde ternie par les ans, auteur de nombreux ouvrages de criminologie parmi lesquels le fameux *Suspects et Mortels,* était la bête noire des libéraux et des patriotes. Aussi impitoyable qu'efficace, il avait tissé une vaste toile d'araignée qui couvrait toute l'Italie et débordait même hors des frontières, grâce à la complicité des pays absolutistes de la Sainte Alliance, manipulant policiers, espions, délateurs par milliers.

— Comment allez-vous, *Herr Doktor ?* s'informa, aimable, Fontanier.

Les bajoues de Schultz qui débordaient de chaque côté de son col dur tremblotèrent.

— Des soucis, encore des soucis, toujours des soucis, grogna-t-il, le visage assombri, parlant français avec un fort accent germanique ; les agitateurs, les terroristes, les révolutionnaires ne nous laissent jamais en paix.

— A qui le dites-vous ! approuva Fontanier.

— Ah ! vous connaissez ces difficultés aussi...

— Oui, *Herr Doktor,* c'est même pourquoi nous sommes là, mon collaborateur Vacherin et moi-même.

Schultz, raide, salua l'adjoint.

— Mais, messieurs, asseyez-vous, je vous en prie. J'ai eu le plaisir de rencontrer, poursuivit-il s'adressant à Vacherin, votre *führer,* comment dirais-je, votre chef à Paris où il m'a remis un suspect arrêté en France et recherché par la police autrichienne. Je lui en sais gré. Nous sommes d'ailleurs très satisfaits, d'une manière générale, de notre collaboration avec la police française. Cette collaboration est, je le pense, une des grandes réussites de la politique menée en Europe depuis 1815 pour la sauvegarde de nos gouvernements légitimes.

— C'est tout à fait mon avis, *Herr Doktor ;* quant à moi, sachez combien je suis heureux de pouvoir travailler, main dans la main, avec un des plus illustres représentants de la police de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, dont l'efficacité est connue dans toute l'Europe.

Schultz parut flatté.

— Je suis à votre disposition, messieurs.

Le chef de la police, qui avait repris place derrière son bureau, bondit de son siège lorsque Fontanier lui parla d'un Anglais. Son visage s'empourpra.

— *Ach !* Encore les agissements du Comité central des révolutionnaires que vous avez bien voulu chasser de Paris et qui s'est installé à Londres ! Je les briserai, l'Angleterre dût-elle périr avec eux ! clama-t-il, allant et venant, furieux. Ne s'agit-il pas de lord Bentick ? Des renseignements nous sont parvenus selon lesquels il serait bientôt en Italie.

— Non, il se nomme Thomas Waghorn et le Français, Martial de Sassenage.

Schultz se rassit et nota méticuleusement toutes les précisions que Fontanier pouvait apporter sur les deux suspects. Il avait retrouvé le sourire. Il se leva.

— Chers amis, je vous suis infiniment reconnaissant de votre confiance. Tout sera mis en œuvre pour vous aider à accomplir votre mission. S'il apparaissait que ces individus étaient dangereux pour notre propre sécurité, nous vous demanderions de nous les abandonner.

— Certainement, *Herr Doktor,* nous savons qu'ils seraient entre... de bonnes mains.

Schultz éclata de rire.

— Ah ! ces Français, toujours de l'esprit, *schön !*

Le chef de la Sûreté autrichienne leur promit de les tenir au courant. Ils convinrent de se revoir dans la soirée. Schultz leur donna rendez-vous au parterre de la Scala où tout Milan se retrouvait.

— On y joue *La Lettera anonima* de Donizetti avec la Pisaroni ! Jolie musique, jolie voix ! jugea Schultz, mélomane. Aimez-vous l'opéra ?

Fontanier n'osa avouer qu'il détestait. Mais l'essentiel était que le bon Doktor Schultz les renseignât sur les suspects. C'était à la même porte qu'avaient frappé, par personnes interposées, Giuseppe et Bartoldo.

Après le départ des deux inspecteurs français, Herr Doktor Schultz se fit conduire Piazza del Duomo. Il y rencontrait régulièrement Giovanni Vicenzo, personnage honorablement connu qui dirigeait une organisation aux activités aussi diverses que louches dont les ramifications, disait-on, s'étendaient à toute la péninsule, des Alpes à la Sicile.

— Comment vont les enfants ? lui demanda Schultz, comme ils allaient et venaient sur la place au milieu des promeneurs.

— ***Bene, bene, ma*** ils préfèrent jouer que travailler.

— Ne m’en parlez pas, je m’en inquiète aussi.

— Aujourd’hui, pour eux, la vie est trop facile, ils n’ont plus le même courage que nous à leur âge, ils critiquent, ils discutent, ils dénigrent... C’est l’esprit du temps.

— Je me demande parfois où nous allons, *signore* Vicenzo.

Ils firent un demi-tour. Quelques pigeons s’envolèrent à leurs pieds.

— Il y a trop d’agitation, ***Herr Doktor,*** reprit Vicenzo après quelques instants de silence, trop de barrages, trop de contrôles, ce n’est pas bon pour les affaires.

— Certes, c’est pourquoi j’aimerais en finir mais, pour cela, il faut que vous nous aidiez davantage.

— Nous faisons déjà beaucoup, ***Herr Doktor,*** reconnaissez-le.

— C’est vrai, mais vous y trouvez votre compte, avouez ; vos hommes agissent, si j’ose dire, en toute impunité...

— Vous exagérez un peu...

— En tout cas, ce n’est pas nous qui les gênons.

— Non, pas directement, mais avec ces carbonari, ces politiciens...

— Des crapules, je vous l’accorde.

Arrivés au bout de la place, ils s’en retournèrent à nouveau. Ils traitèrent de diverses affaires en cours. Puis Schultz en vint aux suspects recherchés par ses amis français.

— J’ai besoin de retrouver très vite un Anglais et un Français. Ils se dirigeraient vers Trieste.

Vincenzo s’arrêta et le regarda, l’air ahuri.

— C’est exactement la même demande que je voulais vous faire. Ces deux hommes sont aussi recherchés par deux de mes amis siciliens.

Informés des intentions de Waghorn par Toepffer et ses élèves, Giuseppe et Bartoldo, passant par le col du Simplon étaient en effet arrivés le matin même dans la capitale lombardo-vénitienne ; ils s’étaient adressés à des compatriotes qui les avaient conduits chez le puissant *signore* Vicenzo.

— Recherchés pourquoi ? interrogea à son tour Schultz, surpris.

— Je crois que ces deux hommes ont des projets gênants.

— C’est bien, *signore* Vicenzo ; unissons nos efforts une fois encore contre les perturbateurs de l’ordre établi. Interrogez vos informateurs et moi, je vous dirai tout ce que je saurai.

— Entendu, *Herr Doktor.*
— Où nous retrouvons-nous ?
— Je suis certain que vous irez ce soir entendre la Pisaroni !
— Parbleu, vous avez deviné, *signore* Vicenzo, alors à la Scala.
Ils se saluèrent courtoisement et s'éloignèrent chacun de leur côté.

Tom et Fabrice avaient chevauché tout le jour, évitant les agglomérations, contournant les villes, Bergame, Brescia. La nuit était tombée lorsqu'ils approchèrent de la maison amie, celle des Capeletti, située près de Vérone. La façade et les jardins étaient illuminés. Des attelages de chevaux lustrés et brillamment harnachés, tirant cabriolets, coupés ou calèches, entraient et sortaient du parc dont les grilles restaient grandes ouvertes. Les airs vifs et enjoués de la farandole et du quadrille se répandaient dans la nuit se mêlant aux stridulations des grillons et aux coassements sourds des crapauds. Capeletti donnait un bal masqué pour les dix-huit ans de sa fille Juliette.

Une fois encore, la malédiction qui pesait sur l'amour entre une Capeletti et un Montecchi, deux familles de Vérone depuis trois siècles rivales, se manifesta à cette occasion. La fatale scène s'était répétée telle qu'elle semblait avoir été fixée pour l'éternité.

Capeletti avait accueilli gaiement ses hôtes masqués.

— Soyez les bienvenus ! Celles de ces dames qui ne sont pas affligées de cors aux pieds vont faire un petit tour de danse...

« Vous êtes les bienvenus, messieurs, j'ai vu le temps aussi où je portais un masque et où je savais chuchoter à l'oreille des belles dames de ces mots qui les charment !

« Allons, musiciens, jouez ! Salle nette pour le bal ! Qu'on fasse place ! Et en avant, jeunes filles !

Or, au milieu des invités, s'étaient glissés Roméo, fils de Montecchi, et ses amis. Dès que le jeune homme avait posé les yeux sur Juliette, il en était devenu follement amoureux.

— Oh ! elle apprend aux flambeaux à illuminer ! Sa beauté est suspendue à la face de la nuit comme un riche joyau à l'oreille d'une Ethiopienne ! Beauté trop précieuse pour la possession, trop exquise pour la terre !... Mon cœur a-t-il aimé jusqu'ici ? Non ; jurez-le, mes yeux ! Car jusqu'à ce soir, je n'avais vu la vraie beauté.

La tragédie s’était déroulée, inexorablement.

— Je reconnais cette voix ; ce doit être un Montecchi. Va me chercher ma rapière, page ! s’était écrié Tibaldo, le fameux neveu du maître de maison. Quoi ! Le misérable ose venir ici, couvert d’un masque grotesque, pour insulter et narguer notre réception ? Ah ! par l’antique honneur de ma race, je ne crois pas qu’il y ait péché à l’étendre mort !

Attiré par ces éclats de voix, Capeletti était aussitôt intervenu.

— Eh bien ! Qu’as-tu donc, mon neveu, pourquoi cette tempête ?

— Mon oncle, voici un Montecchi, un de nos ennemis, venu ici par bravade dénigrer notre soirée solennelle, avait rugi Tibaldo.

— N’est-ce pas le jeune Roméo ? demanda Capeletti.

— C’est lui, ce misérable ! s’exclama le fougueux neveu.

— Du calme, gentil cousin ! Laisse-le tranquille, il a les manières du plus courtois gentilhomme ; et, à dire vrai, Vérone est fière de lui, comme d’un jouvenceau vertueux et bien élevé. Je ne voudrais pas, pour toutes les richesses de cette ville, qu’ici, dans ma maison, il se sente insulté. Aie donc patience, ne fais pas attention à lui, c’est ma volonté, si tu la respectes, prends un air gracieux et laisse là une mine farouche qui sied mal dans une fête.

Mais Tibaldo n’avait rien voulu entendre.

— Elle sied bien dès qu’on a pour hôte un tel misérable ; je ne le tolérerai pas !

— Vous le tolérerez ! coupa Capeletti, qu’est-ce à dire, monsieur le freluquet ! Allons donc ! Qui est le maître ici, vous ou moi ? Dieu me pardonne ! Vous voulez soulever une émeute au milieu de mes hôtes ! Vous voulez mettre le vin en perce ! Vous voulez faire l’homme !

— Mais mon oncle, c’est une honte...

Capeletti, hors de lui, avait menacé Tibaldo, s’il persistait, de le faire jeter dehors par les valets.

Aussi sûrement que la haine, l’amour, avait fait son chemin et déjà, tandis que Tibaldo quittait les lieux, Roméo prenait la main de Juliette, et bientôt, ils échangèrent leur premier baiser. Mais lorsqu’ils comprirent qui ils étaient, ils se crurent damnés.

— Une Capeletti ! 0 trop chère créance ! Ma vie est due à mon ennemi ! avait gémi Roméo.

— Mon unique amour émane de mon unique haine ! Inconnu trop tôt et reconnu trop tard. 0 prodigieuse naissance de l’amour, qu’il me faille aimer

mon ennemi exécré, avait-elle murmuré, tremblante.

Jusqu'alors, toujours, lorsqu'il avait pris fantaisie à l'amour de rapprocher des innocents des deux familles rivales, le drame avait bientôt éclaté et l'on pouvait prévoir sans risque de se tromper que Tibaldo provoquerait Roméo qui le tuerait. Le fils de Montecchi s'enfuierait pour échapper à la justice. Juliette le croirait mort et mettrait fin à ses jours. Roméo de retour, au désespoir, périrait à son tour. C'était écrit.

Or, pour la première fois depuis des siècles, à l'occasion de l'arrivée de Tom et de Fabrice, le destin parut se troubler. Surpris par la fête, ils avaient d'abord hésité à entrer chez Capeletti. Mais Fabrice, à bout de forces, ne pouvait aller plus loin. Ils pénétrèrent dans le parc aussi discrètement que possible et, restant dans la pénombre, firent prévenir Capeletti par un valet. Le maître de maison, qui était un appui ferme et sûr des patriotes, accourut aussitôt et, soutenant Fabrice, les entraîna par une porte dérobée dans une partie inoccupée du palais.

Puis Capeletti, pensant les deux fugitifs en sécurité, avait rejoint ses invités. Ce fut alors que se produisit un événement historique. La fête battait son plein, lorsque Grégoire, un des valets de Capeletti, vint avertir son maître que Montecchi, lui-même, accompagné de son valet Abraham, attendait sous la terrasse et voulait lui parler.

— Montecchi ? Es-tu sûr ? Le père de Roméo ? lui demanda surpris, Capeletti.

— Je n'en ai d'abord pas cru mes yeux, Maître, mais j'ai regardé à deux fois, c'était bien lui avec cette fripouille d'Abraham.

— Sont-ils armés ?

— Je ne leur ai pas vu d'armes, Maître, assura Grégoire.

— Que peut-il bien me vouloir, ce gredin ?

Montecchi et Abraham étaient à cheval, un peu cachés dans la pénombre. Ils avaient avec eux deux autres montures sellées. Capeletti s'approcha de la balustrade.

— Retire-toi, Montecchi, lança-t-il, j'ai reconnu ton fils ; il n'a rien à craindre tant qu'il sera sous mon toit ; il est mon hôte.

— Roméo fréquente les mauvais lieux qu'il veut ! C'est de son âge, répliqua le chef de la maison rivale ; ce n'est pas l'objet de ma visite. Je ne me serais pas non plus dérangé, s'il ne s'agissait que de toi. Te voir pendre par les pieds, écartelé ou raccourci, me serait indifférent. Pour tout dire, j'en

serais même assez satisfait. Je suis venu seulement avertir les patriotes que tu abrites. Abraham vient de Vérone. La ville est en effervescence. Les Autrichiens rassemblent des troupes. Il a entendu dire que c'était ta maison qui était visée.

Capeletti en resta coi. Malgré toutes les précautions prises, il avait été trahi ; sous le masque de l'un de ses invités se cachait un espion de Schultz.

— Eh ! bien, presse-toi, reprit l'autre. Qu'attends-tu pour prévenir tes amis ?

— Mais..., hésita Capeletti.

— Presse-toi, te dis-je, ils sont déjà en route. Je les emmènerai. Personne n'ira chercher chez les Montecchi des amis des Capeletti !

On entendit dans l'allée du parc le galop d'une petite troupe.

— Trop tard ! s'exclama Capeletti.

Mais c'étaient Tibaldo et ses compagnons.

— La police ! s'écrièrent-ils.

— Je sais, Tibaldo, répondit Capeletti, se tournant vers son vieil adversaire avec un ton affectueusement bourru ; Montecchi est venu nous avertir de leur prochaine visite.

Tibaldo, ébahi, découvrit alors le représentant de la race exécrée. Quelques instants plus tard, Fabrice et Tom quittaient la villa Capeletti, guidés par Montecchi.

— Vous autres, ordonna Capeletti à Tibaldo et ses amis, entrez et dansez comme si rien n'était.

Dans les minutes qui suivirent leur départ, des soldats investissaient le parc tandis que des policiers se présentaient devant la villa. Capeletti les accueillit sur le perron.

— Où sont-ils ?

— Qui ?

— Les criminels que vous abritez.

Capeletti protesta mais en vain. Pénétrant dans la salle du bal, les policiers exigèrent que les masques fussent abaissés. Tibaldo s'approcha de Roméo :

— Obéissez sans crainte, monsieur, nous savons qui vous êtes, lui souffla-t-il, mais soyez assuré que nous n'avons aujourd'hui pas d'autres ennemis qu'eux.

Et ainsi pour la première fois dans l'histoire, les deux familles rivales se réconciliant contre l'occupant, Roméo et Juliette purent s'aimer sans drame.

Il n’est pas sûr que l’indépendance acquise, l’ennemi commun disparu, les haines traditionnelles ne ressuscitèrent pas. Mais au moins, y eut-il une trêve qui, de surcroît, profita aussi à Tom.

La machine était cependant en route. L’information en provenance de l’espion anonyme de Vérone était arrivée tard à Milan.

Déjà l’après-midi avait paru longue à Fontanier et Vacherin qui avaient tourné et retourné à travers les rues de la capitale lombarde. Au cours de leurs périgrinations, les deux inspecteurs s’étaient arrêtés devant un marionnettiste célèbre, Burattini. Un arlequin battait le rappel devant la porte. Lorsque Vacherin soumit à Fontanier l’idée d’entrer, ce dernier faillit s’étrangler d’indignation.

— Vous voulez m’emmener à Guignol ! vous êtes devenu fou. J’ai passé l’âge. Ce personnage d’ailleurs ne m’a jamais inspiré aucune sympathie, soyez-en sûr ! Une forte tête et un subversif !

La pluie menaçant, las, l’inspecteur principal s’était pourtant laissé faire. La salle tendue de rouge, décorée des masques dorés de la tragédie et de la comédie classiques, était pleine. Une petite musique retentit, un air napolitain, vif et ardent, joué à la mandoline. On souffla quelques chandelles. Le rideau tiré, le public applaudit à tout rompre l’entrée des marionnettes. L’intrigue du jour était simple. Deux policiers poursuivaient deux voleurs qui trouvaient refuge au milieu d’une forêt dans la cabane d’un de leurs compères déguisé en ermite. Les deux enquêteurs subodoraient aussitôt une complicité entre les bandits et le religieux.

— N’avez-vous pas vu passer deux voleurs, mon père ? l’interrogèrent-ils, soupçonneux.

— Par Dieu, non ! répondit le religieux.

Un homme vêtu de noir se leva dans la salle et cria d’une voix puissante :

— Il est interdit d’invoquer le saint nom de Dieu au théâtre.

Le public se mit à rire.

— Oh ! pardon, s’excusa l’ermite qui ajouta à l’intention des policiers : non, je n’ai vu passer personne.

— Il est interdit de mentir à la police, protesta, se levant à nouveau, l’homme en noir.

Le public s’esclaffa de plus belle.

— Mais alors que puis-je faire, se lamenta le faux ermite. Ah ! je sais, je vais les échanger contre ma liberté.

— Ce dernier mot est obscène. Il est interdit de le prononcer en scène, le coupa une fois encore l'autre.

Ce fut du délire dans la salle. Vacherin riait de bon cœur et tapait des mains.

— Allons ! Il n'y a pas lieu de rire, grogna Fontanier, resté de marbre ; nous devrions prendre exemple sur les autorités de ce pays ; ici, je constate que la censure fonctionne et que l'on sait faire respecter l'ordre et la moralité. Reconnaissons-le avec simplicité, ils sont en avance sur nous d'au moins un siècle.

A ce moment-là, un autre homme en noir se dressa dans une loge et, indigné, s'écria :

— Cela en est trop ! Arrêtez ! Vous serez à l'amende. Il est interdit de ridiculiser la censure ; le spectacle est suspendu !

La salle protesta. Chapeaux, journaux, coussins, œufs et tomates volèrent à travers la salle en direction de la loge du vrai censeur. Fontanier et Vacherin sortirent précipitamment. Des renforts de police accouraient.

Espérant y trouver Schultz, les deux inspecteurs arrivèrent à la Scala en début de soirée. Quel ne fut pas leur étonnement devant l'attitude du public du parterre qui bavardait, riait durant le spectacle, manifestait sa joie, hurlait à quelques beaux effets de voix ou, au contraire, sifflait un raté. Ce fut pour Fontanier un supplice dont Schultz ne le délivra que tard dans la soirée. L'air réjoui, il vint les tirer par la manche et les entraîna au promenoir. Sur la foi des informations venues de Vérone, il leur annonça la bonne nouvelle. L'Anglais avait été retrouvé.

— Bravo, toutes mes félicitations, pas de doute, vos hommes sont très habiles, le complimenta Fontanier.

Schultz se rengorgea.

— Mais, ajouta le chef de la police autrichienne, cet Anglais n'est pas en compagnie d'un Français mais d'un Italien, un carbonaro bien connu de nos services, qu'il a aidé à s'échapper d'une de nos souricières hier, ici même, à Milan.

— Ah ! Ah ! s'inquiéta Fontanier, perplexe.

— Le mieux est de voir les prisonniers, assura Schultz qui ne savait pas encore que la perquisition chez Capeletti n'avait rien donné ; c'est pourquoi je vous propose de partir demain matin, à la première heure pour Vérone. Nous les y retrouverons.

Fontanier et Vacherin, satisfaits, abandonnèrent avec soulagement le théâtre tandis que Schultz, savourait les dernières scènes de l'opéra de Donizetti et retrouvait Vicenzo, tout aussi passionné de musique, pour lui confier les dernières nouvelles concernant les hommes recherchés.

ACTE III. *La prison vénitienne*

Tom et Fabrice étaient passés de justesse à travers les mailles du filet que la police avait mis en place autour de la villa Capeletti. Il avait fallu toute la connaissance que Montecchi et Abraham possédaient du pays pour en réchapper. Ils avaient coupé à travers champs, se cachant dans les vignes et dans les vergers. Gendarmes à cheval et lanciers convergeaient vers la villa.

A l'arrivée chez Montecchi, Fabrice, épuisé, avait dû être porté à moitié évanoui jusqu'à une chambre. Un médecin appelé d'urgence avait nettoyé la plaie et refait le pansement ; montrant quelque inquiétude, il prescrivit plusieurs jours de repos et d'immobilité.

— Vous êtes ici en toute sécurité, ma maison vous est ouverte autant de temps qu'il faudra, les avait assurés Montecchi.

Tandis que Fabrice reposait, le maître de maison entraîna Tom vers le salon où étaient réunis quelques-uns de ses amis. Waghorn expliqua les circonstances qui l'avaient amené avec Fabrice chez Capeletti, indiquant son désir de se rendre le plus vite possible à Trieste pour embarquer à destination d'Alexandrie d'Egypte.

— Aussi pressé que vous puissiez être, observa cependant Montecchi approuvé par ses amis, il serait prudent de votre part de patienter ici quelques jours et d'attendre pour partir que les Autrichiens aient relâché leur surveillance.

Une voix s'éleva alors, légèrement rauque et traînante. C'était celle de la comtesse Vanina Monti. Dès qu'il l'avait vue, Waghorn avait été frappé par la beauté de cette femme d'une quarantaine d'années au corps épanoui ; ses grands yeux noirs, ses lèvres charnues carminées, ses cheveux couleur de jais retenus en arrière par une écharpe de soie blanche et retombant sur ses épaules en boucles, sa robe stricte de velours noir rehaussée de dentelles, son maintien digne lui donnaient des airs de reine d'Espagne, au moins telle qu'on pouvait l'imaginer. Quoique très entourée, très admirée par l'assistance masculine qui la dévorait des yeux, la comtesse, souriante et

aimable, restait distante et inaccessible. A deux ou trois reprises, son regard avait croisé celui de Waghorn mais elle avait semblé à peine le voir. Pourtant...

— Si Mr. Waghorn doit poursuivre son voyage, il y aurait pour lui un moyen simple de le faire sans danger, déclara-t-elle provocant une certaine surprise.

— Dites-nous lequel, chère comtesse, s'empressa le maître de maison.

— Il suffira qu'il prenne place dans ma voiture jusqu'à Venise, proposa-t-elle, s'adressant à Montecchi en négligeant Tom.

Leur hôte parut effrayé.

— Non ! Comtesse, le danger est trop grand. Imaginez que...

Elle ne le laissa pas poursuivre.

— Qu'ai-je à craindre ? Vous savez bien que le gouverneur n'a rien à me refuser ! Il est normal que mes amis en profitent, reprit-elle sur un ton soudainement désinvolte, défiant l'assistance comme si elle voulait d'elle-même, par ses sous-entendus, aller au-devant de toutes les interprétations, même les plus audacieuses, concernant ses rapports avec ce gouverneur, dont Tom ne savait pas encore qui il pouvait être.

Elle produisit l'effet recherché : on pouffa de rire.

— Qui est ce gouverneur ? demanda Tom à un de ses voisins.

— Le comte Bawerk von Bôhm, gouverneur de la Vénétie, représentant de l'empereur d'Autriche, qui, dit-on, a quelques faiblesses à l'égard de la comtesse...

Waghorn, flatté de l'attention qu'elle voulait bien lui porter, voulut la remercier. Mais elle le rabroua.

— Ne me remerciez pas ; Montecchi est un vieil et fidèle ami à qui il me plaît de rendre ce petit service, dit-elle, charmeuse, sans quitter le maître de maison des yeux.

Puis elle ajouta, plus sèchement, à l'intention de Tom :

— Nous partirons demain à la première heure. Soyez prêt.

Le reste de la soirée, déjà avancée, la comtesse se comporta comme si Waghorn n'existait pas.

Tom connut une nuit agitée. La comtesse Vanina lui apparut tour à tour, libertine beauté aux formes généreuses, étendue lascivement, dénudée, dans une alcôve de gravure grivoise, plantureuse favorite au milieu des coussins d'un divan oriental, bienheureuse martyre emportée, dévêtue, vers le supplice, assise sur les nues, suivie dans son assomption par les regards

pathétiques de saints personnages en prière, esclave arrachée à la smala par des cavaliers aux yeux de braise montant de fougueux destriers, le sein nu, altière, abandonnée, virginale ; mais chaque fois qu'il allait se saisir d'elle, il en était empêché par l'irruption d'un mari jaloux armé d'un fouet... d'un grand Turc de comédie commandant une meute de chiens féroces... de moines diaboliques le poussant vers une crevasse ou de carbonari ricanants le conduisant devant un peloton d'exécution autrichien, personnages qui empruntaient leurs traits tantôt à Taylor et ses sbires, tantôt à Fontanier et Vacherin.

Enfin Vanina était là, avançant rayonnante, un chaud sourire sur les lèvres, le fixant de ses grands yeux noirs. Elle allait se jeter dans ses bras... Oh ! on frappait les trois coups... trois coups. Tom se retrouva au bas de son lit.

— Monsieur Waghorn ! l'appelait-on derrière la porte de la chambre. C'est l'heure.

— Merci, merci, grogna Tom.

Il se releva, moite, encore suffocant, épuisé. Il tira les rideaux. Le jour pointait à peine. Il fit une toilette soignée ; ses vêtements avaient été nettoyés et repassés durant la nuit ; il s'habilla, se donna un dernier coup de peigne et, sacoches sur le dos, sortit. Passant devant la chambre de Fabrice il entr'ouvrit la porte. Celui-ci dormait. Il referma doucement et descendit. La voiture aux armes de la comtesse Monti attendait dans la cour, attelée de quatre chevaux gris pommelés.

« Aux premières clartés de l'aurore étalant sa pourpre orientale », comme auraient dit les guides de l'époque, la comtesse parut sur le perron. Elle portait une robe vert d'eau, un chapeau à larges bords rabattus de chaque côté du visage, chargé de rubans de mousseline dans les tons de la robe, qui la rajeunissaient de dix ans. Montecchi l'accompagnait et lui offrit galamment le bras pour l'aider à descendre les quelques marches. Tom la salua. Elle lui répondit de la tête, toujours aussi distante, sans interrompre sa conversation avec leur hôte.

— C'est un voyage un peu long, mais pour vous voir, mon bon ami, que ne ferais-je pas !

— Vos visites sont pour moi un tel plaisir, Comtesse.

Le cocher, chapeau bas, tenait la porte droite de la berline ouverte.

— Bonjour, Livio, lui lança-t-elle.

— Bonjour, madame la Comtesse.

Elle monta à bord et s'installa. Tom remercia chaleureusement Montecchi qui lui souhaita bon voyage et bonne chance, et prit place par l'autre porte.

— A bientôt, Comtesse ! souhaita Montecchi.

— Promis, l'assura-t-elle par la vitre abaissée.

La voiture s'ébranla, faisant crisser le gravier et s'engagea au pas dans l'allée de platanes qui descendait en pente douce vers la grille. Ils tournèrent à gauche sur une route rectiligne bordée de cyprès. Les chevaux s'élancèrent au trot. Ils restèrent silencieux pendant un moment. Tom se demandait comment il pourrait aller jusqu'au bout de ses songes.

— Est-ce votre premier voyage en Italie ? l'interrogea la comtesse, prenant l'initiative de la conversation.

Elle poursuivit sans attendre la réponse.

— Il paraît que c'est le plus beau pays du monde. Lorsque mon mari vivait, nous avions de nombreux amis anglais, ajouta-t-elle. Les Anglais, affirma-t-elle encore, aiment beaucoup l'Italie, Venise... Lord Eglinton, lord Melbourne, lord Buckram... vous les connaissez certainement ?...

Elle parlait sans le regarder, portant les yeux vers l'une ou l'autre vitre.

— Lord Byron, quel charmeur ! clama-t-elle. Les Anglais apprécient nos peintres..., assura-t-elle sans transition. Vous-même, préférez-vous le Quattrocento ou le Cinquecento ?

Tom s'apprêtait à lui avouer qu'il ne connaissait ni l'un ni l'autre, mais elle continua imperturbable.

— Je sais, ma question est sotte ; il y a de telles différences d'une école à l'autre, de Sienne à Rome, de Florence à Venise... Je me souviens cependant que lord Buckram, qui était un fin connaisseur, plaçait Fra Angelico et Botticelli avant Leonardo da Vinci et Michelangelo, mais il aimait par-dessus tout le Tintoret, ses scènes profanes, voluptueuses et inquiétantes plus que ses compositions religieuses... Qu'en pensez-vous ? C'est assez bien vu, n'est-ce pas ?

Tom en convint.

Dès qu'apparurent les murailles rouges de Vérone au milieu des collines plantées de cyprès, la comtesse se mit à jouer les cicerone, évoquant le Congrès qui avait réuni sept ans auparavant un parterre de têtes couronnées. Elle conta comment elle avait participé à toutes les somptueuses réceptions données à cette occasion. Le Congrès s'était fort amusé. Elle lui montra le

Castel Vecchio et le pont des Scaliger sur l'Adige, la piazza delle Erbe, le capitello des Podestats...

Tandis qu'elle discourait, Tom se laissait distraire par le jeu de ses lèvres. Il découvrait autour de ses yeux un fin réseau de rides qu'il parcourait avec l'émotion d'un explorateur remontant le cours d'une rivière inconnue. S'approchant d'elle, à son invitation, pour mieux voir ce qu'elle lui désignait, il s'enivrait de son parfum, cherchant à deviner, sous le masque du musc ou du vétiver, sa propre fragrance. Mais plus son désir de la posséder s'accroissait, plus elle lui semblait inaccessible.

— M'écoutez-vous ? lui dit-elle sur un ton de reproche.

Tom sursauta.

— Oui, oui, tint-il à assurer.

Ils avaient dépassé Montebello. La berline roulait sur une route bordée de mûriers et de vignes rousses, longeant les derniers contreforts des pré-Alpes. Rien dans les attitudes toutes mondaines ou les propos sans âme de la comtesse ne lui avait révélé le moindre indice d'intérêt pour lui. Tom ne savait comment s'y prendre pour lui faire part de ses sentiments et franchir le mur de son indifférence, lorsqu'un incident de route le plaça dans une situation inespérée. Par la fenêtre ouverte de la voiture, une guêpe fit irruption dans la cabine.

— Mon Dieu ! Livio ! s'écria la comtesse, appelant le cocher au secours.

Affolée, elle se jeta dans les bras de Tom.

— Ne craignez rien, balbutia-t-il, la serrant contre lui, tout ébloui d'une si miraculeuse intervention.

L'insecte voltigeait autour d'eux. La comtesse, se refusant à voir le danger en face, vint appuyer son front contre l'épaule de Tom.

— Chassez-la, supplia-t-elle, relevant vers lui son beau visage.

Tom se sentit pris de vertige. Mu par une force irrésistible, il écrasa ses lèvres sur les siennes. Elle lui rendit un fougueux baiser.

La voiture qui avait ralenti dès son appel s'arrêta sur le bas-côté. La comtesse s'écarta vivement, rougissante, rectifiant, comme par réflexe, les plis de sa robe et portant la main à sa coiffure. La tête du cocher apparut à la fenêtre.

— Livio, je t'ai appelé, expliqua-t-elle, non sans aplomb, en cherchant des yeux l'intruse, parce qu'une guêpe était entrée mais je crois que nous sommes parvenus à la faire sortir...

Le cocher scruta la cabine.

— En effet, madame la Comtesse, je ne vois rien, conclut-il.
— Alors je crois que nous pouvons repartir...
— Bien, madame la Comtesse.
Chère petite guêpe ! En voilà une que Tom se serait refusé à écraser, même pour un empire. La voiture s'ébranla. Un silence gêné s'était installé entre eux. La comtesse présentait un visage fermé. Tom n'osait plus bouger. Sans le regarder, les yeux tournés vers le paysage, d'une voix plus grave, plus traînante, bien différente de celle qui était la sienne auparavant, elle l'interrogea :
— Que vous a-t-on dit de moi ?
— Mais, mais rien, bafouilla Tom, surpris par le ton soupçonneux de la question.
— Si, je sais ce que l'on vous a dit, reprit-elle, martelant ses mots. Mais était-ce ma faute si mon mari était âgé ? Je ne l'avais pas choisi ; s'il était jaloux, j'étais sage ; s'il a voulu se battre en duel, je l'ai supplié de n'en rien faire. On m'accuse d'être légère, de mener une vie de débauche. Veuve à trente ans, allais-je être condamnée à me retirer du monde pour le reste de mes jours..., protesta-t-elle, ajoutant avec tristesse : C'est pourquoi vous vous êtes cru permis...
— Comtesse, seule votre beauté..., protesta Tom, tourné vers elle, suppliant.
Elle l'interrompit encore, le regardant maintenant d'un air protecteur de madone, la main levée comme prête à le bénir.
— Je pourrais sans doute être votre mère, dit-elle d'une voix douce.
Tom s'esclaffa.
— Vous me rajeunissez !
La comtesse ébaucha un sourire qu'elle maîtrisa aussitôt et se retournant, les yeux baissés, ajouta, parlant avec gêne :
— Sachez que l'émotion provoquée par cet insecte, sans doute déjà la fatigue du voyage, expliquent seules cet instant... d'abandon. Je souhaite que ce baiser, qui restera unique, scelle entre nous une amitié profonde et digne.
— Soit, madame, si c'est ce que vous voulez ; mais permettez-moi cependant de vous dire, au nom même de notre amitié que, depuis le premier instant où mon regard s'est posé sur vous, mes pensées sont occupées par vous et que cela suffit à expliquer mon comportement, l'assura Tom. La flamme qui brûle en moi n'est pas et ne pourra jamais être,

j’en suis sûr, seulement celle de l’amitié. Je respecterai votre vœu, madame, mais non sans tourments ni regrets.

— C’est bien ; alors si vous voulez bien, n’en parlons plus, conclut la comtesse qui lui tendit la main.

Tom la prit dans les siennes.

— Eh bien ! Baisez-la, *my lord !* lui dit-elle en riant.

Tom porta à ses lèvres avec ferveur la main tendue.

La comtesse parut rassérénée et reprit son rôle de guide, mais de manière détendue. Elle l’appelait « mon bon ami » ou « *my lord* ». Elle s’amusa d’entendre Tom dire à Vicence que les œuvres de l’architecte Palladio avec ses colonnades en façade, ses loggias, lui rappelaient des palais et des monuments de Londres.

— Vous nous aurez encore copiés, *my lord !* plaisanta-t-elle.

Ils firent étape pour se restaurer et laisser reposer les chevaux non loin de Marostica où elle avait passé une partie de sa tendre enfance.

— Aimez-vous le jeu des échecs ? lui demanda-t-elle, expliquant que, dans cette petite ville, il existait un échiquier en marbre blanc et rose qui occupait toute une grande place.

Petite fille, elle était fascinée par les parties qui s’y déroulaient. Rois, reines, cavaliers, fous, tours et pions étaient des hommes et des femmes magnifiquement costumés. Longtemps, elle s’était demandé quel était le plus enviable des rôles, être pion pour parader ou joueur pour cacher dans l’ombre ses manoeuvres ?

— Le savez-vous maintenant ? l’interrogea Tom.

— Mieux vaut manœuvrer qu’être joué, répondit-elle, énigmatique.

Ils roulaient à nouveau depuis un quart d’heure lorsque Livio annonça un contrôle de police. Les uns derrière les autres, chars, charrettes, et autres voitures formaient une longue file d’attente. La nouvelle parut fort distraire la comtesse.

— Tout cela pour vous, rendez-vous compte comme vous êtes quelqu’un d’important !

— Comtesse, mieux vaudrait peut-être que je quitte la voiture. Je pourrais aller à travers champs ; nous nous retrouverions après le barrage, proposa Tom, inquiet.

— Vous plaisantez ! s’exclama Vanina, avec un air de défi.

Elle se pencha à la fenêtre et interpella le cocher :

— Livio, double-les et passe !

Le cocher hésitait. Vanina se fâcha.

— Avance, te dis-je !

La berline s'écarta et s'élança, chevaux au trot,

— Place ! Place ! Comtesse Monti ! Voiture de la comtesse Monti ! s'époumonait Livio.

Voyant cette berline foncer sur eux, policiers et soldats, qui effectuaient le contrôle, se mirent en travers de la route, agitant les bras et pointant leurs armes.

— Place, place, voiture de la comtesse Monti ! s'égosillait le cocher, mais il dut freiner l'attelage et s'arrêter.

La berline fut entourée de toutes parts. Tom se tassa dans son coin.

— Eh bien ! Que se passe-t-il ? Ne savez-vous pas qui je suis ? rugit Vanina à la fenêtre, prenant les devants.

Un inspecteur s'avança, impassible et sévère.

— Ce sont les ordres, madame la Comtesse, répliqua-t-il. Nous devons contrôler sans exception toutes les voitures et leurs passagers.

Il était monté sur le marchepied. Son regard se porta vers Tom qui sentit le sang se retirer de son visage et de ses membres.

— Je dois demander à ce monsieur de me décliner son identité, reprit l'inspecteur, soupçonneux.

— Ce monsieur est mon passager et mon hôte, cela doit vous suffire, déclara, hautaine, la comtesse.

— J'insiste, persévéra le policier, sans quoi nous ne pourrions vous laisser partir.

Tom, résigné, s'apprêtait à sortir de sa poche son passeport.

— Non, n'en faites rien, l'interrompit la comtesse. Il n'est pas question de céder. Je me plaindrai au gouverneur de vos manières, lança-t-elle au policier qui, fixant Tom, tendit la main pour se saisir du document sans tenir compte des menaces de la comtesse.

A ce moment-là, un groupe d'officiers autrichiens s'approcha à cheval. Le visage de la comtesse s'illumina.

— Baron von Gurck ! appela-t-elle.

— Vanina !

Sautant de cheval, un jeune et fringant colonel aux yeux clairs et aux cheveux jaune paille, moulé dans une tenue de dragon blanche et bleue, le dolman chargé de brandebourgs or, les bottes reluisantes, se précipita vers la voiture et baisa la main que la comtesse lui tendait.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il, étonné.

L'inspecteur s'était écarté respectueusement. La comtesse se fit aimable :

— Baron, je souhaite poursuivre ma route sans plus de retard ; ces messieurs, je le sais, font leur devoir ; pourriez-vous vous porter garant de ma personne pour qu'ils me laissent passer ?

L'officier se mit à rire en se tournant vers le policier.

— Monsieur l'Inspecteur, je me porte garant de madame la comtesse Vanina Monti !

— Mais, reprit le policier, méfiant, madame la comtesse a un passager...

Von Gurck jeta un coup d'œil indifférent en direction de Tom.

— Les amis de la comtesse sont mes amis, Inspecteur !

— Dans ces conditions, Colonel... se résolut le fonctionnaire, visiblement mécontent.

— Merci, Baron, minauda la comtesse qui, à nouveau, tendit la main à l'officier. Il la porta à ses lèvres avec le même empressement, levant sur elle un tendre regard. Et à bientôt, ajouta-t-elle, venez me voir, vous savez que vous êtes toujours le bienvenu !

Le jeune colonel salua en claquant des talons. La voiture passa entre une haie de policiers et de soldats au garde-à-vous.

— Ouf ! Ce bon Siegfried est tombé à point, soupira-t-elle, soulagée, ajoutant gaiement, Ah ! c'est quand même utile d'avoir de bonnes relations avec l'occupant !

Tom la félicita de son sang-froid.

— Je vous suis redevable peut-être de la vie !

— Je saurai vous le rappeler, plaisanta-t-elle.

Dans la plaine, au-delà des bastions et des remparts crénelés, apparurent les coupoles ocre de la basilique Saint-Antoine-de-Padoue. Ses clochers qui se détachaient sur un ciel d'un bleu pâle, hauts et fluets comme des minarets, lui donnaient une allure de mosquée. La comtesse voulait déposer un cierge sur le tombeau du Santo pour qu'il leur assurât jusqu'au bout un bon voyage. On entra donc dans la ville.

Piazza della Frutta, sous les murs du Palazzo della Ragione, se tenait le marché aux fleurs, éclatant de vives couleurs, enivrant de mille parfums. Tom fit arrêter Livio. Sous les yeux surpris de la comtesse, il sauta de la voiture. Fendant la foule des chalands, il s'approcha d'un étalage, tendit à la marchande abasourdie un ducat d'or — de quoi dîner dans un restaurant à

prix fixe pendant une semaine — et ramassa une brassée de fleurs. Il revenait à la voiture, désireux de témoigner ainsi sa reconnaissance à la comtesse, lorsque deux hommes, à la silhouette caractéristique, s'avancèrent vers lui, lui barrant le chemin. Tom voulut obliquer vers la droite, mais deux autres policiers surgissaient également de ce côté-là. Sous le regard médusé de la comtesse qui avait assisté de sa voiture à la scène, Tom fit demi-tour et, pressant le pas, chercha à se perdre dans la foule. Il traversa la place, les bras encore encombrés des fleurs, et s'enfonça dans une petite rue étroite. Des pas précipités résonnèrent derrière lui. Tournant à gauche, il se trouva face à l'imposante cathédrale. Il y entra. Tout autour du déambulatoire, les fidèles, recueillis, priaient leurs saints patrons devant lesquels brûlaient, comme des buissons ardents, des faisceaux de cierges plantés sur les girandoles de fer forgé. Tom remonta vers le choeur ; il se heurta à un religieux qui sortait de la sacristie. Le prêtre étonné de le voir les bras chargés de tant de fleurs, croyant avoir affaire à un fidèle désireux d'honorer un saint de la paroisse, lui sourit, reconnaissant. Ses poursuivants n'étaient plus loin, Tom n'hésita pas. Il flanqua le bouquet dans les bras de l'homme d'église et se précipita vers un confessionnal, où il se blottit dans la pénombre. Aveuglé par le bouquet, le religieux, perplexe et titubant, cherchait partout ce curieux fidèle lorsque les inspecteurs se présentèrent.

— Mon père, par où est parti l'homme qui vous a donné ces fleurs ? lui demanda l'un d'eux, essoufflé et bafouillant.

Le prêtre se tourna en tous sens.

— Eh bien, ma foi, je n'en sais rien ; il s'est éloigné si vite, je n'ai même pas eu le temps de le remercier...

— Y a-t-il une autre sortie ?

— Par là, montra le religieux, en toute innocence.

Les inspecteurs s'éloignèrent en courant.

— Si vous le voyez, demandez-lui de ma part quel saint il voulait honorer de ce magnifique bouquet !

Le prêtre se retourna, grommelant. Tom, sorti de son confessionnal, se tenait devant lui. Le religieux faillit, de surprise, en lâcher la brassée de fleurs.

— Je les dédie, lui dit Tom, à saint Christophe, le patron des voyageurs.

Il regarda Waghorn, interloqué.

— Vos amis sont sortis par là, indiqua-t-il, désignant la porte.

— Merci, mon père.

Tom partit dans la direction opposée ; il ne fit que quelques pas puis revint vers lui.

— Permettez, mon père.

Du bouquet, il tira une rose rouge ; fermant les yeux, il en respira voluptueusement le parfum.

— Pour la Madone, mon père, pour la Madone !

— *Si, si,* approuva le religieux, trouvant décidément bizarre le comportement de ce chrétien.

Tom regagna la place. La voiture était toujours là. Des policiers se tenaient aux alentours.

— Livio ! Livio !

Le cocher s'entendit appeler à voix basse. Cherchant autour de lui, il découvrit Tom, accroupi, dissimulé sous un étalage. Il eut assez de réflexe pour ne pas s'étonner trop visiblement et descendit de son siège prévenir sa maîtresse. Quelques instants plus tard, la berline repartait, sous les regards décontenancés des policiers qui, n'ayant vu personne monter à bord, pensèrent que la comtesse avait renoncé à attendre son passager.

A une demi-lieue des portes de la ville, après s'être assuré que la voiture n'avait pas été suivie, Livio s'arrêta. Tom sortit du dessous de la berline où il s'était tenu accroché entre l'essieu et l'armon, blanc de poussière des pieds à la tête.

— Mon Dieu, monsieur, que vous m'avez fait peur ! l'accueillit la comtesse, encore blême.

Dans un premier mouvement, elle lui tendit les bras mais elle se reprit et déclara, avec autorité, tandis que déjà la voiture repartait :

— On veut bien vous aider, monsieur, mais il serait convenable de votre part d'être prudent et de ne pas aller au-devant des ennuis...

— Ce ne sont pas les ennuis que je suis allé chercher, madame, murmura Tom, sortant de sa redingote la rose rouge écrasée sur son cœur, c'est cette fleur pour vous...

— Vous êtes fou ! Quelle extravagance ! Enfant, que vous êtes ! Vous rendez-vous compte ! Vous m'avez fait si peur ! s'exclama, émue, Vanina.

Elle ne prit pas la rose mais la main qui la lui tendait et attira Tom vers elle.

— C'est délicieux ! Sentez !

Leurs visages n'étaient séparés que par les pétales pourpres. La comtesse écarta la rose. Ils retenaient leurs souffles. Leurs lèvres imperceptiblement

se rapprochèrent. Ils se jetèrent fougueusement l'un contre l'autre.

Instants magiques où l'inimaginable devient soudain réalité ; le cœur déborde de joie ; les blessures se trouvent cicatrisées, les doutes sont dissipés. L'amour vous détache du temps. On se laisse mener par le cours bienfaisant des événements. Mais gare à celui qui est attendu quelque part, au voyageur dont le chemin est tracé. Cet état de félicité peut être, pour l'homme pressé, le pire des pièges.

Lorsqu'ils arrivèrent au nord de la lagune, la mer était illuminée par le soleil couchant. Venise ! La cité insulaire formait, au milieu des eaux miroitantes, une ligne brisée, ocre et rouge ; l'arrondi des coupoles étincelantes, l'envolée des tours et des campaniles se détachaient sur un ciel mauve rehaussé de quelques nuages gris et roses aux pourtours effilochés par le vent du nord. Tom se sentait en harmonie parfaite avec ce décor aérien, irréel, qu'offrait la ville somptueuse, suspendue entre le ciel et l'eau.

La gondole de la comtesse attendait à quai. Les deux gondoliers en bonnet rouge avancèrent vers la voiture et saluèrent leur maîtresse.

— Livio, es-tu sûr que nous n'avons pas été suivis ? demanda Vanina au cocher.

— Je n'ai rien vu, madame la Comtesse.

— Alors, faisons vite !

Ils se pressèrent vers la longue barque noire à la proue en col de cygne à six dents argentées et se glissèrent dans la *felce*, la cabine tendue de draps noirs. La comtesse tira les rideaux derrière eux. La gondole prit le large, se balançant à la surface à peine ondulée de la lagune, mue en douceur par les coups de rame cadencés des gondoliers. Il avait été convenu que Tom passerait la nuit à Venise et que, dès le lendemain, elle le ferait raccompagner à Mestre d'où il partirait pour Trieste. Dans la *felce* discrète, au milieu des coussins moelleux, ils échangèrent avec fièvre, dans un état de bonheur extrême, leurs premiers baisers vénitiens.

— *Gondola ! Gondola !* chantaient les rameurs.

On approchait de l'île. Les barques étaient plus nombreuses. La comtesse commença à s'agiter.

— Giorgio ! appela-t-elle l'un des rameurs, n'as-tu rien remarqué de suspect ?

— Rien, madame la Comtesse.

Elle tira des loups d'un coffre d'ébène qui meublait la cabine.

— Mets ce masque, nous ne saurions être trop prudents, ordonna-t-elle à Tom, je ne veux pas te voir franchir le pont des Soupirs...

— Que veux-tu dire ?

Elle rit.

— C'est le pont qui conduit du Palais des Doges à la prison où l'homme rouge exécute les condamnés.

Tom obtempéra. La comtesse avança ses lèvres.

— Embrassez-moi, beau masque !

La nuit était tombée. Ils s'engagèrent dans le Grand Canal tout illuminé par les torches qui brûlaient le long des façades des palais et se reflétaient dans les eaux. Des gondoles allaient et venaient ; leurs lanternes ajoutaient à la féerie des lumières. Tom vit soudain au ras de l'eau briller un soleil.

— La *Ca'd'Oro,* murmura la comtesse.

La façade aux fenêtres à ogive était recouverte d'or. Ils tournèrent avant le pont du Rialto, arche monumentale reliant Venise à Venise, et s'engagèrent dans un réseau de canaux étroits et tortueux qu'enjambaient, ici et là, de nombreux petits ponts de pierre et de brique. A chaque carrefour, les gondoliers s'annonçaient d'un cri ou chantaient :

— *Gondola ! Gondola !*

Des badauds, penchés sur les parapets des ponts, regardaient passer les barques, échangeant des plaisanteries avec les rameurs.

Ils arrivèrent devant un palais dont la façade, éclairée de torches, flamboyait aussi par toutes ses ouvertures, baies et loggias ornées de colonnes de marbre et d'ogives mauresques illuminées de l'intérieur. La gondole accosta au grand escalier de marbre qui s'enfonçait dans l'eau. La comtesse tira le rideau :

— Plutôt l'autre entrée, commanda-t-elle.

— *Si, signora.*

La barque contourna la demeure, à l'angle de deux canaux, et s'arrêta dans la pénombre devant des marches étroites et raides qui montaient vers une poterne.

— Garde ton masque, recommanda la comtesse à Tom.

Les gondoliers les aidèrent à débarquer. Ils poussèrent la porte basse. Une lampe à huile fumante, appliquée au mur, éclairait un couloir voûté qui les conduisit jusqu'à un escalier en colimaçon. Ils montèrent des marches, suivirent encore des couloirs froids et humides, franchirent plusieurs portes.

— Nous y voici, annonça la comtesse.

Elle poussa une porte. Alors apparut à la lumière de trois hauts candélabres d'argent chargés de chandelles multicolores, une vaste pièce somptueusement décorée, encombrée de meubles et de bibelots, tapissée, ouatée, calfeutrée comme une bonbonnière, Tout semblait s'ordonner autour de l'immense lit à baldaquin qui occupait un des murs, monument baroque à colonnes torsadées, surmonté de corniches sculptées aux angles desquelles priaient, les mains jointes, des angelots joufflus et frisés aux longues ailes d'or : l'armoire à linge marquetée dans laquelle auraient pu se dissimuler plusieurs spadassins en armes, le secrétaire d'ébène incrusté d'ivoire, épais comme un coffre-fort, la coiffeuse en citronnier à double miroir, qui semblait, en comparaison, de dimensions modestes et d'une simplicité rustique. Sur le plancher bruni, de grands tapis d'Orient apportaient une note de couleur exotique et, aux murs, des tableaux représentant Venise, signés de védutistes aussi fidèles à la réalité que leur art le leur avait permis, Guardi, Canaletto, Turner... étaient comme des fenêtres ouvertes sur la ville, baies ou œil-de-bœuf, selon la dimension et la forme du cadre. Le feu qui brûlait dans la cheminée de faïence turquoise et rose diffusait une douce chaleur.

La comtesse se débarrassa de sa cape et de son bonnet et sauta au cou de Tom.

— Ici, tu peux rester un jour, un an, toujours, si tu le veux ; personne ne te trouvera, tu es sauvé, mon amour !

Ils tournoyèrent, joyeux, le sang bouillonnant de l'ivresse d'être ensemble.

Il est des circonstances, des décors, des partenaires qui favorisent l'amour. Ce fut un tourbillon de plaisirs qui dépassa de beaucoup ce dont Tom avait rêvé la nuit précédente lorsqu'il avait vu la comtesse, tour à tour libertine beauté de gravures grivoises, favorite docile de divan oriental, bienheureuse martyre résignée au supplice, esclave nue enlevée par de fougueux cavaliers aux yeux de braise...

— Je t'aime ! s'exclamait Vanina.

— Je t'aime ! jurait Tom en toute sincérité.

Il était deux heures de l'après-midi lorsqu'ils s'éveillèrent. Tom évoqua en soupirant son départ. Le couvrant de baisers, la comtesse fit valoir l'heure tardive, la surveillance de la police encore en alerte, le repos qu'il avait mérité, le temps gagné grâce à elle en quittant Vérone. Il lui savait gré

de lui fournir de bonnes raisons de rester, lui rendant ses baisers avec de plus en plus de fougue, à nouveau sous l'empire du désir.

Tout à leur passion, ils en perdirent la notion du temps. Leurs nuits s'achevaient au milieu du jour. Leurs journées se prolongeaient jusqu'au matin.

Les premiers jours, le soir venu, ils quittaient leur refuge en catimini, seuls, à pied ; elle lui avait déniché une vaste cape noire dont le col relevé lui dissimulait le visage et lui donnait des allures d'assassin à gage ; elle revêtait une robe paysanne, roulait ses cheveux nattés en macaron sur les oreilles et se coiffait d'un chapeau de paille. Ils flânaient, heureux, à travers les venelles, sur les quais et les petites places, perdus dans la foule inlassablement gaie des promeneurs paradant dans leurs plus beaux atours, écoutant les marchands crier leurs produits, l'amer marasquin et la thériaque opiacé, aphrodisiaques qu'ils présentaient comme remèdes souverains contre les morsures de serpent, les porteuses d'eau en jupes courtes coiffées de chapeaux de feutre qui proposaient, de jour comme de nuit, le contenu de leurs seaux de cuivre.

— *Acqua, fresca acqua !*

Ils s'attendrissaient à la vue de ces vieilles dames miséreuses coquettement mises de guenilles qui, sur les places, nourrissaient les pigeons d'un reste de polenta dont elles avaient si peu, et de ces illustrissimes vieillards avec tricornes et perruques qui, laissant leurs palais délabrés, se lançaient, l'œil encore brûlant, à la recherche d'une nouvelle et peut-être ultime aventure. Las de marcher, affamés, ils s'asseyaient dans le fond de quelque trattoria où ils se faisaient servir, comme tout un chacun, une morue aux anchois arrosée de *soave* ou de *valpolicella.*

Parfois, ils croisaient des policiers ou des soldats autrichiens aux uniformes couleurs d'oiseaux exotiques, ils se serraient plus fort l'un contre l'autre ; ils pressaient le pas, ils se cachaient dans les encoignures de portes, dans les impasses sombres, dérangeant des couples d'amoureux dissimulés dans la pénombre. Assurés que le danger était passé, haletants, ils échangeaient d'ardents baisers. C'était le bonheur

Parfois, ils circulaient en gondole, s'enfermant dans la cabine et se laissant bercer par le léger roulis des vagues. Ils se firent conduire à Torcello, île proche, chez un moine qui possédait, disait-on, le secret d'un élixir assurant un amour éternel. Ils burent la potion avec délice.

Chaque jour, la comtesse inventait un nouveau plaisir. Comme par provocation, un soir, Vanina entraîna Tom à un bal costumé, villa Foscari, sur les bords de la Brenta. Le thème en était l'amour. Ils embarquèrent, lui en Giovanni Giacomo Casanova de Seinghalt, portant perruque poudrée, vêtu de satin blanc ; elle en Religieuse portugaise, tout en noir, leurs visages cachés par des loups. Les gondoles affluaient sur la rivière bordée de peupliers et de saules pleureurs vers une belle demeure à la façade agrémentée d'un portique à colonnades avec deux escaliers symétriques. Les violons jouaient en sourdine. Des couples célèbres se promenaient dans les allées des jardins illuminés de lanternes de couleurs. Le Chevalier de Valmont entreprenait la Reine de Saba et Madame de Merteuil se laissait conter fleurette par Salomon. Groupes de Cupidons poilus et de mousquetaires sans Milady, il y avait des policiers partout.

— Ils ont dévalisé les réserves des théâtres, observa la comtesse.

— Chez qui sommes-nous ? l'interrogea Tom, intrigué.

— Chez le gouverneur autrichien, le comte Frantz Amadeus Bawerk von Böhm.

— Mais es-tu folle ?

— Si tu savais comme il m'aime...

Vanina se mit à rire. L'orchestre attaquait une valse. Elle l'entraîna au milieu des danseurs tandis que le ciel s'éclairait des scintillements multicolores d'un feu d'artifice tiré de barques au milieu de la Brenta. A deux ou trois reprises, quelques Cupidons, quelques mousquetaires s'approchèrent d'eux avec des airs soupçonneux mais ils n'intervinrent pas. Tom et Vanina dansèrent jusqu'au petit jour, perdus parmi les invités. Le gouverneur, en Roi-Soleil, ne devina pas, déçu de son absence, sous le costume de cette Religieuse portugaise, sa bien-aimée.

Un autre soir, comme ils avaient commandé leur souper dans leur chambre, deux jeunes servantes, Nina et Francesca, entrèrent, portant des plateaux garnis. Tom et Vanina étaient allongés, nus, sur le lit. Révérences faites, elles quittaient la pièce, leur souhaitant une bonne nuit, lorsque la comtesse leur fit signe d'approcher. C'étaient deux jolies filles au teint mat, l'une brune, l'autre à la chevelure or fauve, nattées et coiffées de bonnets blancs de dentelle.

— Ne sont-elles pas adorables ? s'exclama Vanina, prenant Tom à témoin.

La comtesse, se saisissant de leurs mains, les fit asseoir près d'elle. Elle leur chochota à l'oreille quelques mots. Les deux servantes s'esclaffèrent en rosissant. Délicatement, Vanina retira leurs bonnets, défit leurs nattes, libérant leurs abondantes chevelures, et se mit à les dévêtir, les embrassant, caressant avec tendresse chaque coin de peau pulpeuse qu'elle mettait à nu. Non seulement elle ne rencontra aucune résistance mais les deux jeunes filles, pamées et frémissantes, ne tardèrent pas à lui rendre baisers et caresses, se débarrassant avec impatience des dernières pièces de leurs vêtements, découvrant leurs seins juvéniles, ceux menus et fermes de la blonde, ceux plus lourds, plus généreux de la brune. Les jupons glissèrent au bas de leurs jambes. Réduites au plus simple appareil, elles semblèrent un instant hésiter.

— Approchez, murmura Vanina.

Avec des grâces de chattes, elles vinrent se lover entre eux, les embrassant tour à tour, se livrant à leurs caresses, se mêlant à leurs baisers. Les laves du Vésuve coulaient dans les veines de Tom qui eût pu dire comme Casanova : « Si mes moyens avaient été inépuisables, elles m'eurent tenu dans leurs doux liens jusqu'à la fin de mes jours. »

Et les jours passaient. Or, un matin, s'éveillant tôt, fort dispos, Tom éprouva un irrésistible besoin d'air et d'espace. La comtesse dormait encore. Il s'habilla en silence, quitta la pièce à pas feutrés et s'engagea dans l'escalier qui descendait vers le hall d'entrée. Lorenzo, le majordome, surgit alors et s'inclina.

— Bonjour, Monsieur.

Tom le salua à son tour et se dirigea vers la porte ; elle était fermée à clef.

— Voulez-vous m'ouvrir ? demanda Tom.

Lorenzo ne bougea pas. Tom insista. Le majordome resta impassible.

— Désolé, Monsieur, je ne le peux, nous avons reçu des ordres. Nous ne pouvons vous laisser sortir.

Ce fut pour Tom comme une révélation. Il était prisonnier. Non pas prisonnier de la comtesse, car il se sentait en mesure de forcer la porte, mais prisonnier volontaire, prisonnier de l'amour.

— Quel jour sommes-nous aujourd'hui, Lorenzo ?

— Dimanche, Monsieur.

— Je suis ici depuis cinq jours ?

— Je crois, Monsieur.

Sa décision était prise ; il remonta l'escalier quatre à quatre. La comtesse n'avait pas bougé. Il ramassa ses affaires en silence, prit ses sacoches, poussa la porte dérobée par laquelle ils étaient arrivés et s'engagea dans l'escalier en colimaçon. Une porte au bout d'un couloir donnait sur la rue. Les domestiques allaient et venaient. Il attendit le moment propice et se glissa dehors. Passant le pont, il se dirigea vers Santa-Maria-Formosa. Il tourna sur la gauche. Le Palais Monti disparut à ses yeux. Il marchait précipitamment, le cœur battant. Qu'avait-il fait ? Retrouvant toute sa lucidité, sa froide détermination, il se reprochait cette fuite de chez la comtesse, mais aussi le temps perdu, ces cinq jours de retard qui pouvaient compromettre son voyage. Il demanda son chemin pour la place Saint-Marc où il comptait trouver une gondole qui le conduirait jusqu'à Mestre, de l'autre côté de la lagune. On lui conseilla de suivre la calle del Bande, puis de tourner à gauche. Il devait être dix heures environ. Les fidèles, nombreux, serrant sous le bras leur missel, les femmes, la tête et les épaules couvertes d'un voile noir, se pressaient vers la chapelle ou l'église la plus proche pour l'office du dimanche.

Tom se sentit suivi. Il s'enfonça dans un dédale de rues étroites, se cacha. Personne ne parut. Tranquillisé, il poursuivit son chemin. Il arriva place Saint-Marc, passant sous la tour de l'Horloge. Des fidèles attendaient devant la Basilique aux cinq coupoles baignées de lumière, au pied du haut campanile, l'heure du service. D'autres, leurs dévotions accomplies à l'office précédent, flânaient en famille sous les arcades des *Procuratie,* défilant devant les bijouteries ou les magasins de nouveautés, dégustant aux terrasses du Florian ou du Quadri des sorbets au citron ou au marasquin, ou buvant de l'eau opalisée d'une goutte d'anis. Tom s'enfonça dans la foule en direction du canal. A cet instant, les Mori de bronze, au sommet de la tour de l'Horloge, se mirent en mouvement, frappant de leurs lourds marteaux le premier coup de dix heures.

Il se produisit alors un événement tout à fait inattendu. Dans un double mouvement, les pigeons s'envolèrent de toutes parts, tournoyant au-dessus de la place, autour du campanile, dans un fort bruissement d'ailes, tandis qu'avec un même ensemble, la foule des fidèles, saluant le début de l'office, s'agenouillèrent, le visage tourné vers la Basilique, mains jointes. Deux personnes seulement, ignorantes de l'usage, étaient restées debout, émergeant comme des îlots à la marée descendante. Tom et, à trente pas de lui, Martial de Sassenage. Ils se regardèrent stupéfaits.

Je me déclarais moi-même fort surpris. N'avions-nous pas laissé le compagnon de Waghorn en piteux état à l'hospice du col du Grand-Saint-Bernard ?

— En effet, convint Mr. Pentwick, mais la situation était encore plus cocasse que vous ne le pensez, car figurez-vous que se trouvaient là au même moment, et ce n'était pas simple coïncidence, vous allez vous en rendre compte vous-même, non seulement Sassenage mais aussi les principaux adversaires de notre héros. Les inspecteurs Fontanier et Vacherin débarquaient en effet d'une gondole au bout de la piazzetta, près du Palais des Doges ; Giuseppe et Bartoldo se trouvaient attablés au Florian sous les arcades. Deux policiers autrichiens, qui suivaient Tom depuis le palais Monti, faisaient leur entrée sur la place derrière lui.

« Il est vrai, poursuivit Mr. Pentwick, qu'à Venise, comme le dit un proverbe, on ne peut éviter de passer place Saint-Marc. Il suffirait donc, pour retrouver quelqu'un, de l'attendre là. Mais cette explication de la convergence ce même jour, à cette même heure, des principaux acteurs de notre histoire, pourrait apparaître, à bon droit, à vous-même et à vos lecteurs, bien rocambolesques. Il en est une autre. Que je vous dois. Elle va nous obliger à suspendre un instant notre récit et à immobiliser nos héros dans diverses poses, au milieu des quelques milliers de personnes agenouillées sur la place et les pigeons tout à coup arrêtés en plein vol.

Comme s'ennuyer est un péché à Venise, pendant cet intermède, rendons à nos amis leurs yeux et offrons leur un spectacle. Ils abondaient, à cet endroit, lieu de rendez-vous, des musiciens, des saltimbanques, des marionnettistes. Voyez ce grazioso *vêtu d'un frac à l'antique, coiffé d'un chapeau à cornes de marquis enfoncé sur une perruque de filasse. Il présente des ombres chinoises. Il commente en grand seigneur. Autrefois, affirme-t-il sans vergogne, il était imprésario d'opéra. Mais voilà, la cherté des ténors et l'humeur capricieuse des Prima donna l'ont réduit à la misère. Il dirige aujourd'hui ce théâtre d'ombres chinoises qui présente l'avantage, explique-t-il, d'être une compagnie docile et facile à nourrir, et de donner un spectacle de qualité. Il y aura là de quoi les distraire un moment. Ensuite, ils auront droit à la sérénade quotidienne de la musique de la garnison autrichienne qui jouera aujourd'hui l'ouverture du* Don Juan *de Mozart puis celle d'*Il Furioso *de Donizetti, un air vif et plein d'entrain,*

excellente introduction à ce que nous verrons ensuite. Partons sans tarder pour être bientôt de retour.

Comment les principaux acteurs
de cette histoire se sont tous
retrouvés un dimanche matin,
à l'heure de la seconde messe
sur la Place Saint-Marc.

Quelques heures après le départ de Waghorn, les moines avaient averti Martial de Sassenage, pas encore remis de sa chute de la veille, que deux hommes venant d'arriver à l'hospice les avaient interrogés sur leur compte. Conformément à leur règle de discrétion, les moines ne leur avaient rien dit. Martial avait vite compris qu'il s'agissait des deux inspecteurs. Fontanier et Vacherin, comme nous l'avons vu, furent retardés une journée par le mauvais temps. Lorsque le surlendemain ils se mirent en route, Martial, abrégeant imprudemment sa convalescence en dépit des mises en garde des moines, les suivit. Ils avaient pris une voiture, lui avait fait la route à cheval sans les perdre de vue. A Milan, la visite de Fontanier et de Vacherin au quartier général de la police inquiéta Martial. Leur longue flânerie dans la ville l'avait intrigué. Il était entré derrière eux chez le marionnettiste et avait assisté, pour sa plus grande joie, à leur retraite précipitée. Avec étonnement, ne les imaginant pas mélomanes, il les avait vus pénétrer à la Scala. Se mêlant à la foule bruyante du parterre, il avait surpris leur conciliabule avec Schultz. Ses craintes s'accrurent à la mine satisfaite des deux inspecteurs. Il ne les avait plus lâchés, descendant au même hôtel et, le lendemain, il avait gagné Vérone sur leurs traces. Après une brève escale au siège de la police de la ville, Fontanier et Vacherin étaient repartis pour Venise en compagnie du même Schultz.

Or, là, pendant cinq jours, il ne s'était rien passé. Tous les matins vers dix heures, les inspecteurs se présentaient au quartier général de la police qui occupait, place Saint-Marc, face au Palais des Doges, les *Procuratie Nuove* et ils en ressortaient le soir, abattus. Martial se faisait un devoir d'être là en même temps qu'eux, sacoches sur l'épaule, pour parer à toute éventualité et, comme il ne pouvait venir à l'esprit de nos deux inspecteurs que des policiers puissent être pris en filature, ils ne s'étaient jamais doutés de rien. Martial avait bien senti, à la persévérance de Fontanier et de Vacherin, que

Tom était en cause, mais il n’était pas parvenu à éclaircir le mystère qui planait.

Seul, un homme savait tout : Schultz. Mais les informations qui lui étaient parvenues l’avaient plongé dans un abîme de perplexité. Après l’échec de la perquisition chez Capeletti, l’un des suspects avait été formellement reconnu dans la berline de la comtesse Monti. Or, non seulement la comtesse s’était opposée à toute vérification avec l’appui d’un imbécile de militaire, mais, l’homme ayant à nouveau réussi à échapper à la police à Padoue, elle hébergeait maintenant le suspect chez elle. La comtesse Monti, protectrice d’un assassin et d’un révolutionnaire ! Schultz n’en était pas revenu. La fiche dressée par ses zélés collaborateurs ne précisait-elle pas que le comte Bawerk von Böhm tenait la personne en question en très haute estime, ce qui voulait dire, en clair, qu’il en était amoureux fou et qu’il l’avait demandé déjà plusieurs fois en mariage. S’en prendre à la comtesse ? Impossible. Avertir le gouverneur ? Malheur à celui par qui le scandale arrivait ! Schultz ne voulait pas être cet homme-là. Que faire alors ? Il avait décidé d’attendre et de voir.

Le palais était surveillé jour et nuit. Schultz avait donné la consigne de ne tenter de s’emparer du suspect que s’il se trouvait à l’extérieur, et seul. Jusqu’alors l’occasion ne s’était pas présentée.

Le soir de la fête chez le gouverneur, outré de l’audace de la comtesse et de son amant, qui paraissaient le narguer, il avait songé à un enlèvement et avait multiplié les effectifs de Cupidons et de mousquetaires si aisément reconnus par la comtesse, mais, au dernier moment, il avait renoncé à agir en présence du gouverneur. Le plus difficile pour lui avait été de faire patienter ses amis et les amis de ses amis à qui il n’avait, bien entendu, rien révélé.

Si Giuseppe et Bartoldo semblaient prendre avec philosophie cette attente, du moment que la police leur assurait que leur homme était encore à Venise, car, après tout, ce qu’ils voulaient, n’était-ce pas justement que Tom perdît le plus de temps possible sur le chemin de Suez, il n’en allait pas de même de Fontanier qui, méfiant, craignait que les suspects lui eussent filé entre les doigts.

Ce matin-là, l’inspecteur principal était de fort méchante humeur. Les moustiques de la lagune semblaient s’être donné rendez-vous autour de son lit. Il n’avait pu fermer l’œil de la nuit. S’impatientant, il était décidé à

poser à Schultz un ultimatum. Il emploierait les grands moyens pour retrouver les suspects ou, s'il refusait, il le mettrait devant ses responsabilités. C'étaient l'entente entre leurs deux pays et la coopération entre les polices qui étaient en jeu. Vacherin, impressionné, avait approuvé la démarche ferme de son chef. Pour la première fois depuis son arrivée, Fontanier avait accepté de s'aventurer sur l'eau pour rejoindre plus vite le quartier général de la police.

— Ces barquettes, drôlement relevées aux deux bouts, noires comme des corbillards, c'est funèbre sans faire sérieux, avait-il jusqu'alors estimé.

Il s'en était passé, tout en pestant, tous les jours, contre les détours qu'il fallait constamment faire à pied pour trouver un pont. « Qu'on ne me parle plus de Venise, je ne connais pas de lieu plus incommode et plus fatigant », grognait-il. Mais ce matin-là...

— Vacherin, avait-il ordonné à son adjoint, hélez-moi un fiacre.

— Bien, monsieur l'Inspecteur principal, avait répondu l'autre, impassible.

Ils avaient attendu un bon moment, tandis que défilaient gondoles et gondoliers.

— Eh bien ! Vacherin, s'impatienta Fontanier.

— C'est que, monsieur l'Inspecteur, ils sont rares.

— Et ça ? l'interrogea son chef, pointant son doigt sur une gondole.

— Mais c'est un bateau, monsieur l'Inspecteur, je croyais que vous aviez dit...

— Un fiacre d'eau, voulais-je dire, Vacherin ; n'avez-vous pas remarqué que nous étions sur une île et qu'ici il n'y avait ni voiture ni chevaux.

— Ah bien, monsieur l'Inspecteur, alors comme cela, je comprends mieux...

A cet instant Fontanier avait aperçu, amarrée à un quai, une barque tendue de draps rouges.

— A la bonne heure, tenez, voilà ce qu'il nous faut, c'est autrement gai que le noir.

Vacherin partit se renseigner.

— C'est réservé aux morts, monsieur l'Inspecteur ; c'est un corbillard, annonça-t-il de retour.

— Fichtre ! ils ne peuvent rien faire comme tout le monde, ici.

Il s'était résigné. Mais était-ce la polenta de la veille, mal digérée, les cris des gondoliers avertissant de leur présence au carrefour, parfois les injures

échangées en chapelet s'il y avait eu un risque d'accrochage, Fontanier, à peine embarqué, assis sur les coussins dans la *felce*, se mit à changer de couleur.

— Je vous l'avais dit, ce sont les barques du diable ! grommela-t-il, ajoutant suppliant : est-ce encore loin, Vacherin ?

Au-dessus de la légère brume qui montait du canal, Vacherin aperçut, en haut de leurs colonnes, au-dessus de la piazzetta, leur tournant le dos, à gauche Saint-Théodore appuyé sur sa lance, et, de l'autre côté, le Lion ailé de Saint-Marc. Il rassura Fontanier.

— Tenez bon, Chef, nous arrivons.

Ils accostèrent le long des marches ; Fontanier, blême, débarquant précipitamment, posa, maladroit, un pied dans l'eau ; il monta péniblement l'escalier, la chaussure dégoulinante, et avança, titubant, jusqu'à la colonne du Lion tandis que Vacherin se débattait avec les rameurs qui, tendant la main, réclamaient *la manda* ! *la manda* !

— C'est cela, messieurs, « à demain soir », « à demain soir », répétait Vacherin, qui décidément n'avait pas le don des langues.

Il parvint à rejoindre son chef, quittant la barque plusieurs fois maudit pour n'avoir pas donné le pourboire que les autres réclamaient à cor et à cri. Ce fut à ce moment que les Mori commencèrent à frapper les dix coups. Fontanier qui voyait tout tourner autour de lui, y compris le campanile haut de quatre-vingt-dix-neuf mètres, ouvrit un œil puis le referma aussitôt.

— Sapristi, Vacherin, ce bruit de cloche me donne des hallucinations ! hurla-t-il à l'oreille de son adjoint.

— Ça va passer, monsieur l'Inspecteur, tenta de le consoler Vacherin.

— Savez-vous qui j'ai cru voir ?

— Non, monsieur l'Inspecteur.

— Nos deux lascars !

— Ce n'est rien, monsieur l'Inspecteur, un peu de fièvre, peut-être.

— Nos deux lascars planant au-dessus de la foule, agitant leurs bras, reprit Fontanier.

Vacherin ricana.

— Reposez-vous, monsieur l'Inspecteur.

Mais Fontanier se dressa, les yeux ouverts, le doigt tendu.

— Là !

Vacherin se retourna et resta bouche bée. C'était bien eux.

C’était bien eux, en effet, que voyaient aussi sous un autre angle, les sbires de Taylor, qui dégustaient leurs anisettes paisiblement assis à la terrasse du café Florian, attendant des nouvelles fournies par la police :

— *Gracie Santo* ! s’exclamèrent-ils, tombant à genoux et se signant à plusieurs reprises.

Venant de Milan, ils avaient déposé, à Padoue, un cierge, ce qui se faisait de plus gros, devant le tombeau de saint Antoine pour qu’il les aidât à les retrouver. Il Santo les avait exaucés, ils ne regrettaient pas leur argent.

— *Gracie Santo !*

FINALE

Attention ! Les Mori de l’horloge frappent les derniers coups. Notre intermède s’achève. Nous voici revenus à notre point de départ. C’est l’étonnement et la joie qu’expriment les visages des deux amis, nuancés cependant chez Martial par l’inquiétude parce que lui sait que la célèbre place pourrait être un piège pour Tom.

— Vous ! s’exclamèrent-ils, se précipitant l’un vers l’autre au milieu de la foule des fidèles agenouillés.

— Que faites-vous là ? Ce n’est pas prudent...

Martial eut à peine le temps d’achever sa phrase que retentissaient, mêlés aux tintements des cloches, des coups de sifflets stridents. C’étaient, derrière Tom, les policiers qui appelaient en renfort leurs collègues disponibles sur la place et ceux du poste central.

— *My God !* jura Tom. Vite, les gondoles ! s’écria-t-il, prêt à se diriger vers la piazzetta.

— Impossible, le retint Martial, apercevant Fontanier et Vacherin, la route est coupée. Venez plutôt par là.

Ils s’arrêtèrent. Guiseppe et Bartoldo avançaient vers eux.

— Nous sommes cernés.

A cet instant, il était temps, le dixième coup sonna. Les fidèles, se relevant, les dissimulèrent aux yeux de leurs poursuivants. Se faufilant dans la foule, ils parvinrent jusqu’aux *Procuratie Vecchie*, et, quittant la place par un étroit passage, s’enfoncèrent par les quais et dans les petites rues.

Ils se croyaient tirés d’affaire et recherchaient une gondole qui les emmènerait discrètement hors de l’île, lorsque surgirent devant eux, au bout

de chaque rue, sur chaque pont, des silhouettes inquiétantes. Ils se rendirent compte qu'ils étaient pris comme dans une nasse. Le piège se resserrait. Il ne leur restait plus qu'à tenter de rompre l'encerclement en traversant le grand canal à la nage.

— *Signore Waghorn !* appela une voix venue d'une gondole.

C'était Lorenzo, le majordome de la comtesse, qui leur faisait signe. Tom hésita. Mais il n'y avait plus le choix. Ils sautèrent dans la barque qui s'éloigna du quai. D'un pont, des policiers les aperçurent et se mirent en devoir d'ameuter tous leurs collègues de Venise à grands coups de sifflets. Les deux rameurs pressèrent la cadence.

— Il nous faut quitter l'île ; pourriez-vous nous faire traverser la lagune ? demanda Tom au majordome.

Lorenzo fronça le sourcil, gêné.

— Ce n'est pas possible, *Signore,* la comtesse m'a ordonné de vous ramener au palais.

— Mais non, protesta Tom, ce serait attirer la police chez elle, ce serait la compromettre.

— La comtesse saura s'en arranger, répliqua le majordome, l'air entendu.

— Je ne l'accepte pas, accostez, nous débarquons, s'exclama Tom, exaspéré.

Sassenage, perplexe, assistait à la scène sans comprendre, ne sachant encore rien de cette comtesse.

— Excusez-moi, *Signore,* poursuivit Lorenzo, qui restait calme mais avait blêmi, je dois exécuter les ordres de la comtesse.

— Vous ne m'empêcherez pas..., commença Tom se précipitant vers un rameur.

Il s'arrêta. Lorenzo braquait sur lui un pistolet.

— Je le ferai, *Signore,* la comtesse m'a ordonné de vous ramener... mort ou vif.

— Mais que se passe-t-il ? où allons-nous ? interrogeait Martial, abasourdi.

— Je vous expliquerai, tout est de ma faute mais... attention...

A un carrefour, une gondole, malgré les cris habituels du rameur d'avant, se dirigea droit vers eux et leur coupa la route. Ralentissant, les rameurs lâchèrent un chapelet de jurons mais l'autre barque par une rapide

manœuvre vint s’accoler à la gondole de la comtesse. Quatre hommes masqués sortirent de la *felce*. L’un d’eux désigna Tom du doigt.

— C’est lui !

Trois autres sautèrent dans la barque. Une brève bataille les opposa à Lorenzo qui voulut s’interposer. Le majordome se retrouva à l’eau.

— Qui êtes-vous ? demanda Tom.

— La justice, répondit, emphatique, celui qui commandait l’opération.

— Eh bien, Tom, vous avez fait des connaissances depuis votre arrivée ! observa Martial... la comtesse, la justice.

— Comme vous voyez, des gens très bien...

— ... mais embarrassants !

Les rameurs s’injuriaient et s’efforçaient, les uns de se dégager, les autres de retenir les gondoles bord à bord, tandis que Lorenzo tentait de remonter dans la barque.

Instable, elle roulait et s’inclinait dangereusement. Des hommes se jetèrent sur Tom qui frappa l’un au milieu du visage, l’autre au bout du menton, les faisant basculer par-dessus bord ; Martial toucha le troisième, qui s’en était pris à lui, d’un coup de pied au creux de l’estomac. Son adversaire s’étala au fond de la barque. Les deux amis échangèrent un regard satisfait.

— Haut les mains, messieurs, hurla le quatrième masque, resté sur l’autre gondole, pointant vers eux deux pistolets chargés.

Mais, à ce moment, des coups de sifflet retentirent.

— La police ! alerta un gondolier.

Des embarcations approchaient.

— Nous nous retrouverons, monsieur Waghorn ! lança l’homme masqué tandis que les assaillants battaient en retraite.

Les embarcations chargées de policiers et de gendarmes se dirigeaient vers l’embarcation aux armes de la comtesse. Les rameurs, occupés à aider le majordome à se sortir de l’eau, la gondole avait dérivé. Tom et Martial en profitèrent pour sauter sur le quai sous l’œil ébahi des badauds qui, des fenêtres ou des quais et des ponts, suivaient depuis le début leur joute. Les voyant fuir, les policiers s’époumonèrent à nouveau dans leurs sifflets.

Passant à travers les mailles du filet, ils parvinrent sur la rive nord de l’île. Tous les embarcadères étaient surveillés. Un livreur de verre de Murano se laissa persuader de les emmener pour dix ducats, trente fois le prix habituel. Dissimulés entre des caisses, sous de la paille, ils atteignirent

sans encombre l’île des verriers, espérant, de là, trouver une autre embarcation qui les conduirait jusqu’à Mestre sur le continent.

Avant de poursuivre son voyage, Tom, étreint par le remords d’avoir pu provoquer une grande déception et beaucoup de peine à la comtesse par son brusque départ qui ressemblait à une fuite, tint à lui adresser une lettre d’explication et un témoignage de sa sincère tendresse. Un gondolier accepta de porter le pli.

Mais, au palais Monti, les événements s’étaient précipités. Lorsque la comtesse s’était rendu compte du départ de Tom, elle s’était effondrée en larmes dans les bras de Nina et de Francesca.

— Parti ! C’était écrit. Parti ! Folle que j’ai été de croire notre amour possible ! Vaniteuse, qui espérais détourner le voyageur de sa route ! N’est pas sirène qui veut ! Mon Ulysse m’a échappé !

La surprise de la comtesse n’était pas totale. Malgré tous leurs serments, elle n’avait pas écarté l’hypothèse de leur séparation qu’elle savait, au fond de son cœur, la plus probable. Mais, en amour, si le cœur est sage et lucide, la vanité est folle. Son abattement ne fut que de courte durée et bientôt fit place au dépit et à la colère.

— Parti ! Quoi, ce chien que j’ai sauvé, à qui j’ai eu la faiblesse de témoigner quelques sentiments, à qui j’ai accordé toutes mes faveurs, que j’ai entouré de toutes les attentions ! Le monstre, il s’en est allé sans un merci. Ah ! ce serait trop simple. Rattrapez-le ! Ramenez-le ! Faire fi de moi, de mon amour ! Cela en est trop. Il faut qu’il paye. Qu’on le recherche ! Je le livrerai. Je veux le voir en prison. Le traître ! Qu’on lui tranche la tête. Voilà qui me serait bien égal !

Mais à nouveau, elle était restée prostrée, silencieuse, écartant d’un geste ses servantes bouleversées.

Lorenzo, venu lui annoncer que Tom lui avait échappé, la trouva dans une toute autre disposition d’esprit. Elle avait séché ses larmes. Elle était habillée avec recherche. Son visage avait retrouvé noblesse et sérénité, même si on observait dans ses yeux un fond de gravité et de tristesse. Elle demanda avec une ferme résolution qu’on portât sur-le-champ un message au comte Bawerk von Bôhm. Elle le priait de se rendre chez elle en compagnie du chef de la police.

Le gouverneur fut bientôt là avec Schultz. Le comte était en conversation avec la comtesse lorsque la lettre de Tom arriva. Vanina en prit connaissance aussitôt. Elle sourit, ses yeux s’embuèrent de larmes, elle fut

touchée par la reconnaissance, l'estime, l'affection profonde, pour ne pas dire l'amour, que Tom tenait à lui exprimer.

Quelques instants plus tard, le gouverneur sortait, le visage illuminé de bonheur. Il appela Schultz et Lorenzo.

— Les hommes que vous cherchez sont à Murano. Retrouvez-les. Lorenzo leur remettra ce pli.

— Bien, monsieur le Comte, s'inclina Schultz en claquant les talons.

Ce fut ainsi que Tom et Martial virent arriver, avant qu'ils n'eussent eu le temps de quitter les lieux, plusieurs embarcations chargées de policiers.

— Nous ne pouvons plus rien, je n'aurais jamais cru cela d'elle, soupira Tom, déçu.

Les collaborateurs de Schultz, tenant les rues et les quais, se mirent à visiter chaque maison, chaque atelier des verriers. L'apparition de Lorenzo parmi eux les confirma dans la traîtrise de la comtesse à qui Tom avait imprudemment révélé le lieu où il se trouvait. Ils durent se rendre. Le majordome alors s'avança et tendit le pli dont le gouverneur l'avait chargé. Tom reconnut l'écriture de la comtesse qui, sur une carte, avait tracé ces quelques mots : « *Bon voyage, mon fugitif amour. Pense à moi souvent. Je ne t'oublierai jamais. Vanina.* »

— Messieurs, annonça, solennel un policier, nous devons faire notre devoir : si vous voulez bien nous suivre.

Tom éclata de rire.

— Quel est votre devoir ?

— Vous ramenez à Venise comme nous l'a ordonné *Herr Doctor* Schultz. En route.

— Non, messieurs, c'est une erreur. Mais permettez-moi de vous donner connaissance de votre nouvelle mission. Il déplia la lettre jointe à la carte de la comtesse :

« Monsieur Thomas Waghorn et la personne qui l'accompagne sont autorisés à se rendre à Trieste. Les fonctionnaires de police feront ce qui est nécessaire pour faciliter leur voyage. Une embarcation sera mise à leur disposition pour les conduire jusqu'à Mestre. Signé : le gouverneur de la Vénétie, comte Frantz-Amadeus Bawerk von Bohm. »

Les policiers se regardèrent, ébahis. Tom, brandissant la lettre, la leur promena sous les yeux. Ils se pétrifièrent au garde à vous. Quelques instants plus tard, sous bonne escorte, ils embarquaient pour le continent.

— Nous avons cinq jours à rattraper, observa Tom qui savait que, dorénavant, ils n'avaient plus une minute à perdre, mais qui, sincèrement, ne regrettait rien, même s'il frémissait en songeant qu'il avait échappé de peu à la délicieuse prison vénitienne.

— Nous les rattraperons, assura Sassenage, tandis qu'il voguaient sur la lagune, laissant derrière eux Venise teintée de rose sur un fond d'eau grise, aux couleurs du plaisir et de la mélancolie. Maintenant, tout est clair dans mon esprit, ajouta-t-il, sauf un point : qui étaient donc nos assaillants masqués ?

Tom avoua, songeur, qu'il ne pouvait apporter de réponse.

Arrivés à Mestre, ils prirent aussitôt la route de Trieste, négligeant cette mystérieuse menace.

Apprendre à Fontanier et Vacherin et aux sbires de Taylor que Tom et Martial avaient réussi à se dérober fut pour le docteur Schultz une véritable humiliation. Il leur indiqua qu'ils se dirigeaient vers Trieste mais avoua que ses services ne pouvaient plus rien faire contre eux pour des « raisons d'Etat ». Giuseppe et Bartoldo décidèrent de partir aussitôt avec l'intention d'embarquer pour rejoindre Taylor à Alexandrie, comme il était prévu. Fontanier et Vacherin prirent la même direction. L'inspecteur principal, furieux, indiqua qu'il rendrait compte à Paris du peu de zèle dont avait fait preuve la police autrichienne. L'adieu au Doktor Schultz fut glacial.

Le mariage de la comtesse Vanina Monti avec le comte Frantz-Amadeus Bawerk von Böhm fut annoncé le soir même. C'était le prix que Vanina avait accepté de payer pour sauver Tom. Peu de mariages de raison ont une si noble justification.

Chapitre VII

Les pirates grecs

Cauchemar de Margaret — Le Trieste de Mathias Sandorf — Captain Johnny est de bon conseil — Devancés par Giuseppe et Bartoldo — Fontanier et Vacherin à bord de la *Santa Maria* — Le pendu — Avec la bordée — Les pèlerins, le poète et les Misses — La jalousie de Novacs — Au pays de Nausicaa — L'art et la manière de récupérer un équipage — Préparation du combat — Les hommes aux dents vertes — Un prisonnier cadavérique — L'infernal supplice — A la table du prince des cephalopèdes — Retour de Mr. Peel — Les Royal marines à la rescousse — Résurrection — La confession du vieux prisonnier — En vue d'Alexandrie.

A cet instant des cris se firent entendre dans l'escalier. Margaret apparut sur le pas de la porte en bonnet et en chemise de nuit, un bougeoir à la main.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, l'air effaré.

Nous nous précipitâmes à sa rencontre.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! *répétait-elle, sans autre explication.*

— Eh bien, Margaret, calmez-vous ! *que se passe-t-il ? l'interrogea doucement Mr. Pentwick, la faisant asseoir.*

— Ah ! *Monsieur, c'est horrible, on ne devrait pas faire voyager les enfants, c'est trop dangereux. Pourquoi ne les laisse-t-on pas où ils sont. On devrait toujours rester là où le Bon Dieu vous a fait naître...*

Et elle se mit à fondre en larmes.

— Mais que dites-vous ? Expliquez-vous !

Après quelques sanglots, elle se mit à parler.

— Monsieur, Mlle Virginia n'arrivera pas, elle a eu un accident.

— Comment ? sursauta Mr. Pentwick.

— J'ai vu s'échouer son bateau ; la pauvre petite a été emportée par les flots...

— Où avez-vous vu cela ?

— Un cauchemar, Monsieur.

Mr. Pentwick soupira. Le vieil homme la rabroua.

— Mais que me chantez-vous là ! *Virginia doit prendre le train, pas le bateau. Nous irons la chercher demain à la gare. Qu'irait-elle d'ailleurs faire sur un bateau en cette saison* !

— Ah, bien, vous croyez ?

Margaret, rassurée, parut se calmer. Elle s'excusa. Avant de regagner sa chambre, elle proposa, pour se faire pardonner, de préparer du thé. Comme elle passait devant la fenêtre, elle aperçut l'ombre familière du policeman, *qui poursuivait sa veille, malgré la pluie, abrité dans une encoignure de porte, sous la pâle clarté d'un réverbère.*

— Mr. Peel est toujours là, nota-t-elle.

Quand le thé fut prêt, elle l'appela avec l'intention de lui en offrir une tasse sur le pas de la porte, mais Mr. Pentwick le fit entrer.

— Quoi de neuf, dans le quartier, Mr. Peel ? l'interrogea-t-il, le faisant asseoir près du feu ravivé d'une bûche.

— De bonnes et de mauvaises choses, indiqua le policeman, *qui semblait avoir beaucoup à dire, j'ai retrouvé la chatte de Miss Hudson. Savez-vous où elle avait fait ses petits, cinq chatons ? Dans un creux du mur de la maison du charcutier* ! *Miss Hudson sera contente. Mauvaise nouvelle aussi* : *un bateau en provenance d'Aberdeen n'est pas arrivé...*

Margaret revenait. D'un geste, Mr. Pentwick qui avait blêmi, le fit taire. Margaret annonça qu'elle montait se coucher. Lorsqu'elle fut partie, le vieil homme relança le policeman surpris.

— Qu'avez-vous dit ?

L'autre hésitait, craignant d'avoir commis une maladresse.

— Le vapeur qui fait la liaison d'Aberdeen à Londres et, comme vous le savez, nous dépose des voyageurs, n'est pas arrivé. La tempête souffle dans le Nord. On se demande ce qui s'est passé.

Mr. Pentwick, soudain tout agité, lui expliqua la cause de son trouble, Virginia, sa petite nièce, annoncée, le cauchemar de Margaret. Le policeman *n'en savait pas plus, mais il proposa d'aller se renseigner.*

Je tentai de rassurer mon hôte. N'avait-il pas dit lui-même que la jeune voyageuse empruntait le train ? Mr. Pentwick en convint mais il avait maintenant un doute. Je lui proposai de s'interrompre en attendant des nouvelles. Mais le vieil homme consulta sa montre. Il était plus d'une heure.

— Comme le temps passe ! *il nous faut poursuivre si nous voulons être rendus à bon port au lever du jour. Où en étions-nous ?*

— Nous quittions Venise pour nous diriger vers Trieste.

— Près de quarante lieues séparent les deux villes, reprit-il. Tom et Martial n'arrivèrent que le lendemain, sur le coup de midi, dans le grand port autrichien.

J’ai lu récemment, m’indiqua Mr. Pentwick, au début d’un excellent ouvrage de M. Jules Verne, Mathias Sandorf, *une très brève description de la ville qui fera notre affaire parce qu’elle contient ce qu’il est essentiel de savoir pour la suite de notre histoire. Je vous la lis : « Trieste, la capitale de l’Illyrie, se divise en deux villes dissemblables : une ville neuve et riche, Theresienstadt, correctement bâtie au bord de cette baie sur laquelle l’homme a conquis son sous-sol ; une ville vieille et pauvre, irrégulièrement construite, resserrée entre le Corso qui la sépare de la première et les pentes de la colline du Karst dont le sommet est couronné par une citadelle d’aspect pittoresque. » Cette description date de 1867, précisa Mr. Pentwick, reposant l’ouvrage. Aussi faut-il imaginer Theresienstadt de moins d’importance. Trieste n’en était pas moins déjà le port le plus actif de la Méditerranée. Toutes les nationalités et toutes les races s’y côtoyaient, Italiens, Slaves, Juifs, Grecs, Arméniens, Anglais, présentant une mosaïque de types et de costumes les plus divers.*

Dès leur arrivée, se fondant dans cette foule cosmopolite, Tom et Martial se dirigèrent vers les quais, souhaitant embarquer sans tarder pour Alexandrie. Soudain Waghorn s’entendit héler.

— Hello ! Tom !

Il se retourna, cherchant au milieu des visages inconnus de qui venait cet appel, lorsqu’il aperçut un rouquin hilare.

— Captain Johnny ! s’exclama-t-il.

Ils se serrèrent la main avec émotion. Il y avait quinze ans qu’ils ne s’étaient pas revus, depuis l’époque où ils étaient mousses dans la même école, à Southampton. « Captain Johnny », c’était son surnom à quatorze ans parce qu’il était déjà grand et bedonnant et que, sur son menton, poussaient quatre poils qui faisaient l’admiration de ses condisciples. Il n’avait guère plus de ventre ni plus de barbe. Aujourd’hui il commandait un brick qui faisait du commerce entre l’Angleterre et les ports de la Méditerranée. Il était sur le point de repartir pour Londres.

— Et toi ? demanda-t-il à Tom.

— Je vais aux Indes.

Captain Johnny s’esclaffa, rappelant la réputation de farceur et de plaisantin que Tom avait à l’école. N’avait-il pas, un jour, avec ses amis, cousu patiemment, tandis qu’ils dormaient, les jambes des pantalons de

toute une bordée de mousses qui, lorsque l'exercice du branle-bas de combat avait sonné, avaient dû se présenter sur le pont devant les officiers, d'abord furieux puis pris par le fou rire, en sous-vêtements. Les victimes de cette plaisanterie n'en avaient pas moins reçu dix coups de fouet. Ils avaient voulu se venger en tirant à leur tour le fil et l'aiguille mais ils avaient été surpris par le bosco de service. Le commandant les avait condamnés à recevoir quinze autres coups de fouet, dix pour la faute en elle-même, et cinq supplémentaires pour n'avoir fait preuve d'aucune imagination en se bornant à répéter ce qu'ils avaient subi.

Ils riaient tant à l'évocation de ces souvenirs qu'autour d'eux un petit cercle de badauds intrigués s'était formé. Quand ils s'en aperçurent, ils préférèrent continuer leur chemin.

Tom tenta d'expliquer en quelques mots son projet à Captain Johnny qui, incrédule, n'en retint que leur désir de se rendre à Alexandrie. Il connaissait bien le port et leur proposa de les guider.

Sur les quais encombrés de caisses, de sacs, de futailles, au milieu d'un va-et-vient de charrettes qui se frayaient avec peine un passage dans la foule des voyageurs et de leurs familles, s'achevait le chargement des navires en partance. Les marchandises les plus lourdes étaient descendues par les écoutilles dans les entreponts, suspendues au bout des élingues et des cordes par les palans de bigues, sortes de grue à trois pieds, tandis que les portefaix, pliés en deux sous le poids de leurs fardeaux, montaient à bord par les passerelles branlantes.

Captain Johnny se renseigna. Un trois-mâts autrichien, rapide et sûr, devait prendre la mer dans les deux heures à destination de l'Egypte. Tom et Martial, très satisfaits, se dirigèrent vers le môle d'ancrage. Mais, à trente pas du navire, les deux amis eurent un mouvement de recul et entraînèrent Captain Johnny, déconcerté par leur comportement, derrière une rangée de tonneaux. Au pied de la passerelle, Giuseppe et Bartoldo négociaient leurs passages avec le capitaine.

— Ces hommes nous recherchent, expliqua Tom.

Captain Johnny, perplexe, sans chercher à en savoir davantage, les entraîna à la recherche d'un autre navire, interrogeant au passage les matelots. Mais les réponses étaient négatives. Il n'y avait pas d'autre départ pour l'Orient avant la semaine suivante.

— Ou alors, leur lança un drôle, voyez le *Santa Maria*.

Captain Johnny se mit à rire.

— Qu’est-ce donc ? interrogèrent Tom et Martial.

— C’est le bateau le plus rafistolé de la Méditerranée. Une barque turque qui a échappé à la bataille de Lépante, il y a plus de deux siècles Même les rats n’acceptent plus de voyager à son bord.

Waghorn, désireux de ne plus perdre de temps, se déclara prêt à tenter l’aventure. Captain Johnny les conduisit à l’autre bout du port, le long d’un quai oublié où quelques vieilles barcasses achevaient leur carrière. Tom convint en voyant le *Santa Maria* au milieu de ce cimetière, coque et gréément délabrés, que le bateau n’irait pas très loin. Ils y renoncèrent, mais comme ils s’en revenaient, ils aperçurent, se dirigeant vers le navire, accompagnés d’un homme brun à l’œil de braise et à la moustache fournie, qui parlait beaucoup et s’adressait à eux avec obséquiosité, les inspecteurs Fontanier et Vacherin. De nouveau, ils se dissimulèrent derrière une charrette.

— Excellences, vous serez comme des pachas, des princes des *Contes des Mille et Une Nuits*, leur disait l’homme. Nous soignons nos passagers comme s’ils étaient des rois. Le *Santa Maria* présente un visage buriné de loup de mer. Mais à l’intérieur, il est comme un nid douillet. Ne vous fiez pas aux apparences.

— Question de métier, mon brave, sachez que je ne me fie jamais aux apparences, l’interrompit noblement Fontanier qui interrogea : Quand pouvons-nous partir ?

— Nous sommes à la disposition de Leurs Excellences.

— Alors, tout de suite ! ordonna Fontanier.

L’autre s’inclina plus bas encore, ravi.

— Ah ! J’ai tout de suite reconnu en Vos Excellences de grands seigneurs français rompus à la mer, aux voyages, à l’aventure !

La *bora* qui soufflait obligea les deux inspecteurs à tenir leurs chapeaux. Mais, plus que ce vent froid venu du nord-est, ils sentaient passer sur eux à entendre ces flatteuses paroles — on le voyait à l’expression satisfaite de leurs visages — comme une douce et vivifiante brise. Ils ne doutaient pas que le *Santa Maria* fût un bon bateau.

Les deux amis et leur guide repartirent vers la ville.

— Vous avez une dernière chance, lança Captain Johnny, depuis quelques instants silencieux.

Les deux amis tendirent l’oreille.

— Un des navires les plus rapides, un beau trois-mâts, le *San Marco* est parti hier. Il devait faire escale à Pola, sur la côte dalmate. Tentez de le rejoindre. En galopant bien...

Voilà ce qu'il leur fallait. Ils remercièrent chaleureusement Captain Johnny qui leur souhaita bon vent et, sans hésiter, se hâtèrent vers le relais de poste pour y prendre des chevaux.

Au moment où ils s'engageaient dans la vieille ville, grouillante et colorée, par la rue Santa Michele qui montait vers le Castello, un enfant, pieds nus, vêtu de loques, s'approcha d'un mendiant qui, assis à même le sol, exposait aux yeux des passants le moignon d'une jambe amputée. Le bambin lui désigna Tom et Martial. Aussitôt l'infirme, ouvrant une cage d'osier sur laquelle il s'appuyait, en tira un pigeon qu'il laissa s'envoler. Le volatile s'éleva presque à la verticale puis plongea vers le haut de la vieille ville. Quelques instants plus tard, il se posait sur le barreau d'une volière dans les jardins d'un hôtel particulier. Trois hommes, sortis par une porte-fenêtre, vinrent observer l'oiseau.

— C'est le signal, il monte par ici, déclara l'un d'eux. Allons-y. Cette fois-ci, il ne nous échappera pas.

Ils quittèrent la demeure et se dirigèrent vers la rue Santa Michele.

Quelques instants plus tard, Fabrice del Ugo, le carbonaro sauvé par Tom et laissé chez Montecchi, sonnait à la porte de ce même hôtel particulier que les trois hommes venaient de quitter. Un serviteur ouvrit. Ils échangèrent un mot de passe.

— Le comte Federico, s'il vous plaît, je suis Fabrice del Ugo.

— Etes-vous vraiment Monsieur Fabrice ? demanda le serviteur étonné.

— Eh bien, oui, qu'y a-t-il ?

— C'est que, Monsieur, le comte Federico vous croyait à jamais disparu ; il vient de partir pour... rue Santa Michele...

— Non ! ce n'est pas possible ! s'exclama Fabrice qui, l'air effaré, partit en courant en direction de la vieille ville.

Dissimulés dans une encoignure de porte, le comte Federico et ses deux compagnons guettaient Waghorn et Sassenage qui approchaient.

— C'est celui de droite, indiqua le comte Federico désignant Tom ; il ne doit pas survivre,

— C'est bon, on y va.

La foule, dans cette rue marchande, était dense. Les deux hommes laissèrent passer Tom et Martial puis leur emboîtèrent le pas, cachant sous leurs redingotes des pistolets chargés.

Soudain, en haut de la rue, des cris retentirent.

— Non ! Je suis vivant ! Fabrice est vivant ! Ne tirez pas !

Les deux hommes, tout à leur affaire, n'attendaient que le moment le plus propice pour décharger leurs armes.

— Fabrice est vivant ! hurlait à nouveau le jeune carbonaro, fendant la foule.

Au moment même où Tom, intrigué par les cris, le voyait surgir devant lui, essoufflé et hagard, un coup de feu claqua dans son dos. Il entendit un gémissement, il se retourna, un inconnu lui tomba dans les bras, ensanglanté. Tom reconnut le jeune comte Federico. Les deux tueurs le regardaient, stupéfaits, l'un d'eux, son arme encore fumante à la main. Les passants, pris de panique, s'étaient écartés en hurlant et faisaient cercle autour d'eux.

— Filez, ordonna Fabrice, accourant, essoufflé, aux deux hommes armés qui aussitôt s'enfoncèrent dans la foule. Ne restons pas là. Aidez-moi, demanda-t-il à Tom et Martial.

Le blessé était atteint à la cuisse. Le sang coulait, tâchant son vêtement clair d'une grande auréole rouge. Ils le transportèrent dans la taverne la plus proche et l'étendirent sur une table.

— Deux fois il a voulu prendre votre vie et, finalement, il vous a sauvé, observa Fabrice.

Le comte reprit connaissance. La balle n'avait qu'effleuré la cuisse. Un pansement permit d'arrêter le sang.

— Excusez-moi, c'est de ma faute, murmura Federico, tourné vers Tom. Je vous croyais coupable.

Fabrice, réfugié chez Montecchi, atteint d'une forte fièvre, n'avait pas pu donner de ses nouvelles à la Haute vente durant quarante-huit heures. Les chefs avaient conclu, après les événements de Milan, que Tom était bien le traître que certains craignaient. Son exécution avait été ordonnée. Le comte Federico qui n'avait cessé de le soupçonner et qui, si l'on se souvient bien, avait été d'avis de faire disparaître sur-le-champ celui qui risquait, à son avis, de mettre en cause la sécurité des carbonari, avait demandé à venger

Fabrice. Il s’était lancé à la recherche de Tom et l’avait retrouvé en compagnie de la comtesse Monti que l’on savait entretenir de bons rapports avec les autorités autrichiennes, ce qui parut confirmer la culpabilité de l’Anglais.

— Les hommes masqués sur la gondole ?

— C’était nous, avoua Federico, nous voulions vous capturer.

L’enlèvement ayant échoué, ils l’avaient retrouvé à Trieste. Apprenant les ordres donnés, Fabrice, guéri, s’était élancé à son tour sur les traces de Federico. Entendant ses appels, comprenant la méprise, le comte s’était précipité vers ses compagnons qui s’apprêtaient à exécuter la sentence et avaient abaissé l’arme au moment où le coup destiné à Tom partait. Un frisson parcourut Waghorn des pieds à la tête. Il l’avait échappé belle. Tom les remercia de leur intervention.

— Ce n’était que justice, protesta Federico.

— Vous avez fait pour moi plus que je ne pourrai jamais faire pour vous, assura Fabrice. Sans vous, je serais entre leurs mains et connaîtrais le même sort que mon père et que mon frère.

Pour lui témoigner leur confiance, ils confièrent à Tom que lord Bentick, à l’origine de ses malheurs, avait pu entrer en Italie et rencontrerait ces prochains jours la Vente centrale pour envisager l’action future.

Ainsi prit fin l’épisode italien du voyage de Tom et de Martial. La péninsule restait en pleine effervescence. Les luttes qui y étaient menées avaient valu à Tom de vivre des moments particulièrement périlleux. Long et douloureux devait être encore le chemin qui aboutirait à l’unité et à l’indépendance du pays.

Pola, le principal port de guerre autrichien, tout au sud de l’Istrie, où ils devaient retrouver, selon Captain Johnny, le *San Marco*, était à sept ou huit heures de cheval. Malgré l’heure tardive, ils s’élancèrent à travers la presqu’île. Les chemins étaient bordés de figuiers géants. Les moulins blanchis à la chaux, dont la *bora* faisait vivement tourner les ailes, dominaient du haut de leurs promontoires les champs d’oliviers fermés de murettes. Des campaniles hauts et carrés à la vénitienne surplombaient les toits de tuiles rouges des petites maisons des villages aux ruelles dallées.

La nuit les surprit en pleine campagne. Un berger croate leur offrit l’hospitalité. Ils partagèrent avec lui un quartier d’agneau cuit à la broche et

burent à la régalade un âpre vin rouge conservé dans une vieille outre en peau de chèvre. L’homme savait qu’il ne pouvait être compris. Il ne cessa pas cependant de parler et de rire. Leur rustique repas achevé, il se mit à jouer de la flûte avec des airs de faune. Tom et Martial s’endormirent, à la belle étoile couchés sur une litière de paille, près du feu, couverts de toisons de laine.

Des bêlements les éveillèrent à l’aube. Le berger refusa tout argent. Son visage s’illumina cependant lorsque Tom lui offrit une poire de poudre pour le vieux tromblon qu’il portait en bandoulière. Encore n’accepta-t-il le cadeau qu’à condition qu’eux-mêmes emportassent une peau de mouton et une outre de cuir. Appuyé sur sa houlette, immobile, longtemps il les regarda s’éloigner. Il disparut dans les brumes de l’aube.

Au fond de son immense rade, Pola se présenta à leurs yeux dans la matinée, avec ses toits de tuiles cuivrées brillant au soleil, ses maisons aux façades roses, jaunes, blanches, dominée par les hautes murailles ajourées des arènes romaines et le haut clocher de la cathédrale. Des vaisseaux de guerre partageaient le port avec des navires marchands et des barques de pêche.

Un dédale de petites rues les conduisit jusqu’aux quais. On le leur confirma : le *San Marco* était encore là. Avec soulagement, ils se précipitèrent vers son lieu d’accostage. Ils le distinguèrent de loin. Captain Johnny avait raison. Il était magnifique, dépassant en hauteur et en largeur tous les autres. C’était un trois-mâts d’au moins 200 tonneaux pouvant déployer douze voiles carrées sans compter les focs et la brigantine. Ne doutant pas que, sur cet imposant navire, il y aurait places pour eux, ils s’avancèrent, confiants. En moins de quinze jours de mer, ils seraient à Alexandrie.

Le capitaine du trois-mâts allait et venait sur le quai devant la passerelle, donnant des signes manifestes d’impatience. C’était un colosse à l’abondante chevelure blanche qui s’échappait en désordre de sa casquette galonnée d’or, les sourcils foisonnants, la barbe fleurie, la peau du visage tannée comme un vieux parchemin avec deux petits yeux vifs qui brillaient, changeant de couleur, au fond d’orbites profondes. Les devançant, deux matelots se présentèrent à lui, avec deux nouvelles recrues, l’un plutôt chétif, l’autre grand et fort mais un peu adipeux et soufflant comme un phoque.

— Ventrebleu ! Est-ce là tout votre butin ? hurla-t-il, regardant les arrivants de haut.

— C’est que, Capitaine..., tenta de s’excuser l’un des sergents recruteurs.

Mais sans attendre leurs explications, il se planta devant le plus corpulent des deux candidats, qui suait déjà à grosses gouttes, et se mit à grimacer affreusement, en montrant une bouche pleine de vieux chicots. Le matelot, éberlué, recula, fit demi-tour et s’enfuit à toutes jambes. Le capitaine se mit à rire à gorge déployée. Puis brusquement, retrouvant son sérieux, il se plaça, la moue dédaigneuse, face à l’autre impétrant qu’il dépassait d’une tête.

— Par Jupiter, défends-toi ! lui cria-t-il, tendant vers lui son poing.

Le petit homme se mit courageusement en garde. Le capitaine éclata de rire à nouveau. Brièvement car son visage bientôt se figea, et avec la rapidité de l’éclair, il écrasa son poing sur le sommet du crâne du marin, qui, après avoir fait deux tours sur lui-même en battant l’air de ses bras, s’étala de tout son long.

— Ça, des hommes d’équipage ? tonna le capitaine. Je n’en voudrais pas pour traverser une rivière à sec.

— La marine impériale a enrôlé, Capitaine ; il n’y a plus un matelot disponible au port, tentèrent-ils d’expliquer.

— Sacré nom de mille dieux ! jura, furieux, le capitaine, et alors comment vais-je faire ? Moi, si je n’ai pas mon nombre, je ne peux partir !

Tom et Martial l’abordèrent alors et lui firent connaître leur désir d’embarquer pour Alexandrie. Le commandant les jaugea d’un rapide coup d’oeil.

— Désolé, messieurs, je n’ai plus une cabine, s’excusa-t-il, l’air détaché.

Il ne pouvait leur faire cela. Tom insista :

— Même une place d’entrepont nous suffira, Capitaine ; nous sommes venus de Trieste pour embarquer à votre bord. Votre navire passe pour un des plus rapides.

— Rapide, rapide... je serai là encore dans une quinzaine, il n’y a plus de marins. A moins que..., ajouta-t-il, les fixant de ses petits yeux presque invisibles. Savez-vous ce que c’est qu’un bateau ?

— Matelots ? Nous acceptons, Capitaine, s’empressa Tom, surprenant Martial qui ne s’imaginait pas manœuvrant en haut du grand mât.

Le capitaine parut se rétracter.

— Attendez, je n’ai pas dit ça, il faut voir...

Il interpella ses deux recruteurs.

— Vous autres, voyez si ces deux gaillards sont assez solides sur leurs jambes pour résister aux coups de bran, si vous comprenez ce que je veux dire...

— A vos ordres, Capitaine.

Bâtis en force, les deux matelots s'avancèrent vers Tom et Martial. Face à eux, ils les saluèrent puis, sans avertissement, ils leur décochèrent, avec ensemble, un coup de poing au creux de l'estomac puis, les deux amis pliés de douleur, un coup de genou au bout du menton qui les firent basculer sur le dos.

— Ils lâcheront la vergue par gros temps, Capitaine ! commentèrent-ils, dédaigneusement.

Mais, derrière eux, Tom et Martial, déjà relevés, leur tapotaient l'épaule. Lorsqu'ils se retournèrent, ils reçurent chacun, en pleine face, un coup qui leur écrasa le nez. Perdant l'équilibre, ils partirent à reculons vers le bord du quai et basculèrent dans l'eau. Du pont, les rires fusèrent.

— Monsieur Novacs, équipage complet, annonça le capitaine, favorablement impressionné, désignant au second, apparu à la coupée, les deux nouvelles recrues, occupez-vous d'eux !

La cloche du bord se mit à sonner.

— A vos postes d'appareillage, commanda le capitaine.

— Vous m'embarquez sur une drôle de galère, grogna Martial, montant, à demi-rassuré, la passerelle derrière Tom.

— Ne vous inquiétez pas, faites ce que je ferai, lui conseilla Waghorn, heureux de pouvoir prendre place à bord.

On les accueillit avec ironie. Il est vrai qu'ils n'avaient guère l'apparence de matelots, bottés, chapeaux sur la tête, en manteaux de voyage et sacoches sur l'épaule.

— Pressez-vous, les bourgeois ! lança, moqueur, le second du haut de la passerelle.

C'était un homme jeune, grand, bien différent du capitaine, sec, le teint blafard et les lèvres minces.

— Smolikas ! hurla-t-il.

Le bosco, le maître d'équipage, s'avança, corpulent, la mâchoire large, boudiné dans sa vareuse, les avant-bras couverts de tatouages, les poignets enserrés dans des bracelets de cuir comme les lutteurs de foire.

— Emmène-les aux cabanes.

Smolikas les regarda, étonné et dédaigneux.

— Par ici, bougonna-t-il.

Des matelots, goguenards, balancèrent un seau d'eau à leur passage, comme par inadvertance, les éclaboussant des pieds à la tête. Martial était prêt à se jeter sur eux.

— Laissez ! Ils nous prennent pour des mousses ; si on réagissait maintenant, ce serait pire, le retint Tom, notre heure viendra.

Et elle n'allait pas tarder en effet.

— C'est quoi les cabanes ? interrogea Martial, perdu.

— Les couchettes.

— Ici, indiqua le bosco, désignant le poste d'équipage, sous le gaillard d'avant, vous serez à bâbord.

Tom traduisit pour Martial. Les hommes étaient divisés en deux équipes, deux bordées, les uns, les bâbordais, dormant dans le poste d'équipage, à bâbord, les autres, les tri bordais, à tribord.

Le dortoir, fait de couchettes superposées et étroites, était sombre et humide. Au-dessus d'une lourde table, entourée de coffres qui servaient de bancs, pendait une lampe à huile en cuivre. Il régnait une odeur âcre et fétide. Le bosco tira d'un des coffres de vieux pantalons de toile et des vareuses rapiécées, qu'il leur jeta.

— Tenez-vous prêts pour la manœuvre ! ordonna Smolikas.

Quelques instants plus tard Tom et Martial, métamorphosés, avaient rejoint l'équipage.

Sur le quai, se frayant un chemin dans la foule, trois passagers se présentèrent, à l'appel de la cloche. Le capitaine, au pied de la passerelle, leva sa casquette.

— Nous appareillons, madame la comtesse, confirma-t-il.

— Ah ! Enfin, cette escale a été bien longue ! répliqua sèchement la passagère vêtue de sombre, raide et pincée.

Il resta un peu interloqué.

— C'est très bien, Capitaine, c'est très bien, rectifia derrière elle, le comte, petit homme sobrement mais élégamment vêtu. Nous avons visité. C'est une curieuse petite ville, ces ruines romaines sont bien poétiques, ajouta-t-il, se voulant aimable.

— Montez, mon ami, montez, vous voyez bien que l'on n'attend plus que nous, l'interrompit la comtesse, se retournant, l'air revêche.

Une jeune fille blonde, gracieuse dans sa robe blanche, coiffée d’une capeline de paille, des cheveux bouclés tombant sur ses épaules, les suivait.

— Bonjour, Capitaine, dit-elle souriante.

— Bonjour, mademoiselle Angélique, répondit-il soulevant à nouveau sa casquette galonnée d’or.

— Gabiers et huniers aux vergues ! ordonna le second du haut de la dunette, voyant paraître à la coupée les derniers passagers attendus.

— Eh, vous deux, au grand hunier ! ajouta le bosco à l’intention de Tom et de Martial.

— Où ? demanda Martial à Tom.

— Là-haut, suivez-moi !

Les hommes, pieds nus, grimpèrent avec agilité par les haubans à tribord et à bâbord du grand mât et du mât de misaine. Martial suivit Tom.

Les gabiers étaient en place, prêts à établir la grande voile. Tom et Martial poursuivirent leur montée avec les huniers et se glissèrent, se servant de la vergue comme d’une rampe, sur le marchepied de corde, à une quinzaine de mètres au-dessus du pont.

— Virez le câble au cabestan ! Lâchez les amarres, cornes de Dieu ! hurla le capitaine qui avait pris place sur la dunette.

Ses ordres étaient répétés, répercutés vers l’avant. Les hommes, poussant sur les madriers, firent tourner le cabestan. Lentement l’ancre remonta. En même temps, la brigantine fut établie. Le *San Marco* s’écarta lentement du quai puis s’engagea en direction de la haute mer.

— Etablissez les focs !

« Focs ! Focs ! Focs ! » entendait-on en écho.

Le *San Marco*, sortant de la rade, laissa à tribord les îles Brioni et se dirigea plein large, roulant et tanguant de plus en plus.

— Huniers !

— Que faut-il faire ? interrogea Martial, en équilibre instable, hurlant pour couvrir le vent qui soufflait dans les gréements.

Ils dénouèrent les cordes qui retenaient la voile et laissèrent filer les cargues. Halé sur les écoutes, le grand hunier se déploya, gonflé par le vent. Les quatre voiles établies, le navire prenait de la vitesse.

— Redescend-on ? s’inquiéta Martial.

— Non, on monte.

Il restait encore à établir les hautes voiles.

— Au grand perroquet !

La vergue était à quelques mètres encore au-dessus. Le navire se soulevait puis retombait, l'étrave fendant les vagues. En haut des mâts, chaque oscillation s'achevait par un choc qui mettait les forces à rude épreuve ; l'air vif grisait et brûlait leur visage ; le froid, même par beau temps, mordait les mains et les pieds nus sur la corde. Au-dessous, le pont avait les dimensions d'une grosse barque. On apercevait au loin la côte, l'Istrie, nettement dessinée, les îles Dalmates et puis, vers le large, la rotondité de l'horizon vide.

Enfin ils pouvaient regagner le pont. Ils étaient presque en bas lorsque des cris retentirent au-dessus d'eux. Un voltigeur du grand cacatois, la plus élevée des quatre voiles du grand mât, se balançait dans le vide pendu à une corde à plus de vingt mètres, le pied pris dans un nœud coulant, la tête en bas.

L'équipage restait médusé. L'homme hurlait. Placé comme il se trouvait, il ne pouvait se dégager seul mais il semblait aussi très difficile de lui porter secours. Les marins hésitaient, ne sachant comment s'y prendre.

— Il va falloir l'amputer, assura Novacs, péremptoire.

Tirant le poignard d'un matelot, Tom s'élança. Remontant par les haubans, il atteignit la plus haute vergue du grand mât. Là, il coupa une manœuvre, cordage qui sert à orienter les voiles, l'attacha à la vergue, fit à l'autre bout une solide boucle qu'il se passa sous les bras et se lança dans le vide dans la direction du pendu qui s'agitait, le visage cramoisi, terrifié. Sur le pont, les hommes d'équipage retinrent leur souffle.

— Simagrées ! grommela le second.

— Laissez-le faire, ordonna le capitaine.

Tom dut s'y reprendre à trois fois avant de parvenir à saisir la corde à laquelle pendait l'infortuné marin. Lentement, il l'attira à lui. L'homme s'agrippa avec des gestes désordonnés en proie à une peur panique. Tom le calma en lui parlant. Le marin se redressa peu à peu jusqu'à tenir Tom à bras le corps. La corde qui retenait le matelot par le pied coupée, ils repartirent. La première main qui se tendit pour les aider fut celle de Martial.

— Que faites-vous là ? s'étonna Waghorn.

— Eh ! bien, ne m'avez-vous pas dit de faire comme vous et de vous suivre partout ?

Tom le déclara sur-le-champ « grand hunier d'honneur ».

D’autres marins, montés à leur rencontre, leur portèrent assistance et le voltigeur accidenté fut bientôt redescendu, sain et sauf.

Lorsque Tom et Martial regagnèrent le pont, les hommes rassemblés restèrent muets mais les regards qu’ils portaient sur les « bourgeois » témoignaient assez de leur reconnaissance et de leur estime. Ils avaient gagné leurs places dans l’équipage.

— Eh bien, Novacs, pensez-vous toujours qu’il s’agisse de simagrées ? l’interrogea le capitaine qui fit appeler Tom et Martial sur la dunette.

— Tous mes compliments, monsieur, déclara-t-il s’adressant à Tom. Vous avez fait preuve de beaucoup de courage mais aussi, m’a-t-il semblé, d’une certaine expérience...

— Lieutenant Thomas Waghorn, de la marine de Sa Majesté britannique, se présenta Tom.

— Ah ! voilà !

Le commandant du *San Marco* parut un peu interloqué.

Tom se tourna vers Martial.

— Puis-je vous présenter, Capitaine, mon ami le comte Martial de Sassenage, « grand hunier d’honneur » ?

— Mes compliments, monsieur, mes compliments. Excusez-moi de vous avoir embarqué dans de si mauvaises conditions, mais, grâce à vous, nous avons pu appareiller. Vous le savez comme moi, avec les règlements, aujourd’hui, on ne peut naviguer sans un minimum d’hommes d’équipage. J’avais eu des défections...

— Nous sommes prêts à tenir nos engagements, assura Tom.

— Vous êtes mes invités, déclara le capitaine.

Il se tourna, goguenard, vers Novacs.

— Monsieur, je suis sûr que vous vous ferez un plaisir de céder votre cabine au lieutenant Waghorn et à M. de Sassenage.

Le second, qui était resté imperturbable quitta la dunette, blême, jetant vers Tom et Martial un sombre regard.

Toutes les quatre heures, au changement de quart, lorsque la cloche sonnait huit coups, Tom et Martial rejoignaient les bâbordais. Le jour, s’ils n’étaient ni de vigie ni de barre — mais il est vrai que, fréquemment, le capitaine aimant échanger quelques souvenirs de marins avec Tom, l’appelait à prendre, près de lui, sur la dunette, la place du timonier derrière la roue du gouvernail — , ils participaient aux travaux d’entretien, lavant le

pont, appâturant poules, canards, lapins de la basse-cour, moutons, veaux, cochons qui alimentaient en viande fraîche la table du capitaine et des passagers ; ou bien ils apprenaient avec le maître-voilier à tirer et à pousser l'aiguille à l'aide de la paumelle, avec le maître-charpentier à calfater d'étoupe les coutures de bordages.

La nuit, ils se tenaient prêts à l'appel, dormant parfois tout habillés avec leurs compagnons de bordée sur le pont, protégés du vent par le rouf de la cuisine. Parfois, pour de grandes manœuvres, prendre un ris, ferler une voile majeure, virer de bord, lorsque le temps changeait, que le vent tournait, les deux bordées se retrouvaient sur le pont. Maintenant qu'ils avaient été adoptés, ils appréciaient la rude mais chaleureuse compagnie des matelots.

De service, Tom et Martial partageaient l'ordinaire de l'équipage, fait de salaison, de légumes secs mitonnés par le « coq », de biscuits de mer et ils buvaient le tafia. Lorsqu'ils n'étaient pas de bordée, ils prenaient leurs repas à la table du capitaine, approvisionnée en volailles et rôtis, en bons crus conservés dans une soute prudemment placée sous la chambre du commandant de bord.

Parfois les victimes du sacrifice quotidien ne se laissaient pas faire. Les poules s'envolaient caquetantes, affolées dans les gréements. Il fallait rassembler l'équipage pour en venir à bout et parfois, paraissant préférer la noyade à la casserole, elles se jetaient à la mer.

Sept passagers occupaient les cabines du gaillard d'arrière. Le comte et la comtesse Adrien Pagines de Maurélon, accompagnés de leur fille Angélique, se rendaient en pèlerinage à Jérusalem, sur le tombeau du Christ. Envisageant, à cette occasion, de marcher sur les traces des ancêtres du comte qui avaient participé aux croisades et fondé, avec Godefroi de Bouillon, le royaume franc de Jérusalem, ils se proposaient de visiter les restes du château-fort édifié par eux dans la vallée du Litani pour protéger les Lieux Saints.

Ils se montraient peu. S'il faisait beau et si la mer était calme, la comtesse, toute de noir vêtue, tournait sur le pont le long de la rambarde, protégée de son ombrelle, égrenant un chapelet, l'air revêche ; le comte la suivait comme son ombre, une ombre pâle de soleil d'hiver, craintif et attentionné comme un enfant qui aurait beaucoup à se faire pardonner. Angélique fermait la marche avec des allures de bergeronnette vive et effarouchée.

Dès qu’ils étaient en compagnie, ainsi aux heures des repas, le comte était sur des charbons ardents, la comtesse son épouse, d’une susceptibilité maladive, qui tenait sans doute à une faiblesse des nerfs, répondant aux propos les mieux intentionnés par des paroles aigres-douces. Il tentait d’arrondir les angles, d’atténuer les mots blessants, d’accueillir pour elle avec un sourire les amabilités qu’elle prenait si mal. Mais chaque fois, ses efforts se retournaient contre lui et elle concluait :

— Eh bien ! Adrien, comme toujours, vous me donnez tort et devant tout le monde.

M. de Castelmate, jeune poète, voyageait avec son domestique, qui veillait sur lui comme un père, à la recherche de l’inspiration, au contact de la nature et des beautés du monde, pour fuir aussi une mélancolie, qui disait-il, le visage douloureux, le front lourd, l’assaillait sans répit. Il passait de longues heures à contempler les flots à la proue du navire, enveloppé dans une cape noire, sa chevelure bouclée flottant au vent. Parfois, face à la mer, les yeux perdus dans l’infini, il faisait aux éléments l’hommage de quelques vers :

Oh ! toi, mer éternelle,
Dans ta beauté tragique,
Intercède auprès d’elle,
Eveille l’esprit magique
De l’amour sans mystère
Qui ouvrira pour moi
Son cœur, mon printemps vert,
Pour toujours, ma seule foi.

Les deux autres passagers étaient deux Anglaises, deux Misses sans âge, sœurs jumelles aux longs visages se terminant par des mentons en galoche, le visage animé de petits yeux bleus pervenche malicieux et rieurs ; elles étaient habillées à l’identique de robes mauves, jaunes ou roses, à cols et poignets de dentelles, coiffées de chapeaux qu’elles ne quittaient jamais, ornés de fleurs de tissus. Attirées par le Nil et les mystères de l’Egypte ancienne, elles se rendaient à Alexandrie. Mais leur curiosité dévorante ne s’arrêtait pas là. A bord du navire, elles se promenaient par tous les temps en tous lieux, interrogeant chacun et inscrivant avec des figures gourmandes sur de petits carnets couverts de toile cirée fleurie tout ce qu’elles venaient

d'apprendre. Elles s'appelaient Virtus et Victory, noms que leur père, le major de cavalerie Parks, leur avait donnés parce que telle était la devise de son régiment.

Impressionnées par le nombre de blasphèmes proférés par le capitaine, les deux Misses aimaient venir s'asseoir sur la dunette lors des manœuvres.

— Prêts pour les hautes voiles, Dieu de Dieu ! ordonnait le capitaine.

Les Misses gloussaient.

— Oh ! Excusez-moi.

— *Captain*, permettez-nous de vous faire remarquer qu'en une heure vous avez blasphémé le Saint Nom de Dieu soixante-quatre fois ! le taquinaient-elles.

— Croyez-vous, Miss Virtus ? Tant que cela ! Mille dieux !

— Marquez ! Victory *darling*, cela fait soixante-cinq.

— Bon, et bien, à partir de maintenant, c'est fini je vous le promets.

— Bravo, *Captain.*

Elles riaient sous cape.

— E... é... établissez les huniers !

Le capitaine s'efforçait de tenir parole. Mais alors, mal à l'aise, il hésitait, bafouillait ; sa voix semblait ne plus porter.

— Qu'avez-vous dit, Capitaine ? demandait le bosco.

Chaque fois, il laissait tomber ses bras en signe d'impuissance, tourné vers les Misses, et renonçait à son serment.

— Excusez-moi, je ne peux pas, question de souffle, les huniers, corne Dieu !

L'antipathie du second à l'égard de Tom et de Martial se confirma. Novacs semblait prendre ombrage de la complicité qui s'était établie entre eux et le capitaine. Dès le premier repas qu'ils prirent avec les passagers, un incident se produisit qui ne fit qu'exacerber le dépit du second. On servit des volatiles.

— Qui veut bien les découper ? demanda le capitaine.

Et les Misses s'exclamèrent en choeur :

— *Mister* Novacs, *of course.*

Le second semblait flatté de cette désignation lorsqu'elles ajoutèrent :

— Couper ne lui fait pas peur ! évoquant la proposition du second d'amputer le matelot accidenté.

Le capitaine, éclatant de rire, tendit le plat à Novacs, pâle de rage.

Quelques jours plus tard les sentiments du second éclatèrent au grand jour à l’occasion de circonstances plus dramatiques.

Longeant les côtes de la Dalmatie, parsemée d’îles, le *San Marco*, poussé par un vent de travers largue tribord favorable, avait marché jusqu’alors à une allure rapide mais régulière. Après l’escale de Raguse, étaient apparus, malgré un ciel serein, les signes avant-coureurs de tempête. Le baromètre avait baissé brusquement et une houle avait fait fortement onduler les flots. Le capitaine, pressentant l’orage, avait donné l’ordre de ramasser les bonnettes, de serrer les cacatois et les perroquets. Confirmant son pronostic, des nuages noirs s’amoncelant avaient assombri le ciel en quelques instants. Puis le vent avait tourné ; il s’était enflé, tandis que les vagues se creusaient. Les panneaux de cale renforcés, les passagers avaient été priés de regagner le gaillard d’arrière. La pluie s’était mise à tomber, ruisselant le long des cordages, alourdissant les voiles.

Le capitaine tenta d’abord de maintenir le cap, vent de travers. Les lames frappaient la coque, s’élevaient au-dessus de la proue, noyaient le gaillard, balayaient le pont, submergeant les hommes accrochés des deux mains aux haubans et aux cartahus, le visage fouetté par l’eau glacée et le vent, les yeux piquants de sel, trempés malgré leurs cirés. L’allure du navire était trop rapide. Il fallait réduire encore les voilures. Le capitaine fit ferler les huniers et la misaine.

— Mon Dieu, pourvu qu’il ne lui soit rien arrivé ! s’interrompit Mr. Pentwick pensant tout à coup à Virginia. Une ombre d’angoisse passa dans ses yeux. Mais il reprit presque aussitôt :

Il ne restait que le grand foc et les voiles d’étai. Mais le vent mugissait dans les gréements et, du bordage et de la membrure, montaient des craquements sinistres. La force des éléments était telle qu’il valait mieux composer. Le capitaine décida d’adopter une allure de fuite, vent arrière. Cramponné à la roue du gouvernail, avec l’aide du timonier, il vira tribord. Le navire se présenta d’abord en travers des lames ; il s’inclina, se coucha presque sur le côté ; la coque gémissait sous la pression des vagues qui passaient par- dessus bord. Le temps parut long. Puis le bateau se rétablit. Maintenant les rouleaux, venant de l’arrière, s’écrasaient sur la dunette, poussant le navire. La manœuvre avait réussi.

Un éclair déchira le ciel ; il resta un instant comme en équilibre au haut de l’artimon. Une boule de feu roula le long du mât et vint frapper la bôme

de brigantine. L’espar se détacha dans un fracas de tonnerre. Les hommes se précipitèrent. Le capitaine, touché à la tête, gisait, la figure ensanglantée au pied du timonier resté impavide à son poste pour tenir droit le navire. S’encordant, les hommes descendirent le blessé à l’abri dans le gaillard d’arrière.

Le capitaine hors d’état, le commandement revenait d’office au second. Quelle inquiétante ivresse, quel trouble désir de revanche peuvent envahir un homme qui accède au pouvoir !

Dès que Novacs se fut saisi du gouvernail, son visage, jusqu’alors triste et contraint, s’épanouit, s’éclaira d’une lueur de satisfaction mauvaise. Devenu maître à bord après Dieu, sans doute voulut-il faire la preuve de sa toute nouvelle puissance. Le capitaine dans sa sage prudence avait tourné le dos à la tempête. Il décida, à la grande stupéfaction de tous, de lui faire front.

Par chance, le *San Marco* passa à nouveau par le travers des lames sans trop de dégâts. Mais l’épreuve ne faisait que commencer. Le grand foc et les voiles d’étai se gonflèrent à craquer. Le navire semblait s’envoler en haut des vagues, soulevé comme un fétu de paille, puis retombait avec fracas, l’étrave cognant dans les creux comme si elle avait heurté une matière dure comme de la pierre. Des masses d’eau s’écrasaient sur le pont, déferlant jusqu’au gaillard d’arrière. La moitié du bordage, la cahute de la cuisine, deux chaloupes furent emportées par les flots.

Lorsque Novacs ordonna de déployer les voiles basses, la révolte gronda.

— Il est fou ! Qu’il y aille !

Du haut de la dunette, le second enrageait.

— Obéissez ou je vous ferai pendre !

Des gabiers obéirent et se hissèrent à grand-peine jusqu’à la vergue de misaine. Mais d’autres refusèrent et se tournèrent vers Tom, resté, avec Martial, sur le pont avec l’équipage.

— Lieutenant, ça ne tiendra pas !

Ils avaient raison. S’agrippant à la filière tendue sur le pont, Tom s’approcha de la dunette.

— Novacs ! hurla-t-il, les vergues sont inaccessibles !

La fureur du second atteignit à son comble.

— Jetez cet homme aux fers, il sera jugé pour mutinerie, ordonna-t-il au bosco, vociférant.

A cet instant, le navire fut secoué comme s'il avait heurté un écueil ; un grand fracas couvrit le vacarme de la mer. Des cris s'élevèrent. A l'avant, le mât mis à rude épreuve par la misaine et le grand foc venait de se briser. Il n'était plus retenu que par les haubans. Le navire donna de la bande, gémissant de tous les joints et de toutes les coutures. C'était l'enfer. Le pire était possible.

Titubant, la tête entourée de pansements, le capitaine parut sur le seuil du gaillard d'arrière.

— Chien de Dieu ! rugit-il au milieu de l'infernal tapage.

Soutenu par quelques hommes, il gagna la dunette. A sa vue, Novacs resta stupéfait. S'avançant vers la roue du gouvernail, le capitaine, furieux, lui fit signe de s'écarter. C'était un terrible désaveu prononcé devant l'équipage. Le second recula, hagard, jusqu'à la rambarde, titubant, chutant, battant en retraite devant la fantomatique silhouette.

— Lieutenant Waghorn, à moi ! hurla le capitaine.

Cet appel acheva d'humilier Novacs qui, dès lors, n'allait penser qu'à se venger. Toute la nuit l'équipage lutta pour éviter le naufrage. Au petit matin, le trois-mâts voguait sur une mer d'huile, poussé par une imperceptible brise. Le ciel était bleu et limpide. Les hommes, harassés, s'étaient endormis sur le pont au milieu d'un chaos d'espars, de cordages enchevêtrés, de voiles éventrées. Le capitaine et Waghorn cramponnés à la roue du gouvernail, fourbus, battaient de lourdes paupières. Le silence n'était rompu que par les cris des animaux enfermés dans l'entrepont, et les grincements du mât brisé balancé par le léger roulis. Comme des ressuscités, les marins, hirsutes, se dressèrent l'un après l'autre, mal assurés sur leurs jambes, muets, clignant des yeux éblouis par le soleil. Les passagers parurent à leur tour sur le pont, étourdis, blêmes, les yeux cernés, respirant avec délectation l'air qui leur avait manqué dans leurs cabines étroites et closes. Le capitaine fit distribuer une double ration de viande salée, de rhum et de tabac.

Sans attendre, il fallait maintenant remettre en état le navire. Après quelques courtes heures de repos, Tom et Martial s'apprêtaient à rejoindre l'équipage pour participer aux travaux. Novacs avait repris sa place sur la dunette tandis que le capitaine se reposait.

— Smolikas, appela-t-il le bosco au moment où Tom et Martial quittaient le gaillard d'arrière, prends un homme et vois à la cambuse s'il n'y aurait pas quelques chapardeurs, j'ai entendu les poules caqueter.

Le bosco demanda à Sassenage de relayer la vigie du bossoir de capon, pièce de bois en saillie servant à manœuvrer l'ancre, à la proue du navire ; et, soulevant une trappe, il fit signe à Tom de le suivre. L'entrepont était plongé dans l'obscurité. Le bosco alluma une lanterne. Le poulailler entra en effervescence. Ils avancèrent lentement entre les rangées de caisses et de sacs soigneusement disposés. Un rat leur fila entre les jambes en couinant. Ils avaient visité l'entrepont sur toute sa longueur et revenaient en arrière lorsque soudain une voix s'éleva dans l'ombre.

— Laisse-nous, Smolikas !

Novacs apparut dans la lumière blafarde face à Tom. Le bosco posa la lampe sur une caisse et s'éloigna.

— A nous deux, monsieur, l'un de nous est de trop sur ce navire et je crois que c'est vous.

— Vous êtes fou !

— Défendez-vous ! vociféra Novacs.

La lame d'un poignard brilla dans la pénombre.

— Vous savez ce que peut coûter une rixe à bord, Novacs ! le mit en garde Tom.

— Nous sommes seuls, Waghorn, j'attendais cette heure avec impatience. Je vais vous expliquer ce qui va se passer. Comme second, je suis chargé de veiller sur les provisions du bord à la merci des pilleurs. Entendant du bruit, je suis descendu. Un homme s'est jeté sur moi. En m'assaillant, il s'est blessé au couteau que je tenais. Il est mort. C'est désolant. Mais n'étais-je pas en état de légitime défense ? Il n'y aura rien à dire. Je n'aurai fait que mon devoir. Et que faisait là Mr. Waghorn ? Lui, un voleur ? Ce sera inexplicable mais vous ne serez plus là pour l'expliquer, car je vais vous tuer...

Il fondit sur Tom qui esquiva. Les caisses et les sacs lui laissaient peu de place pour manœuvrer. Novacs attaqua à nouveau ; la pointe de sa lame lacéra la chemise de Tom ; le sang coulait d'une longue estafilade. Novacs ricana. Soudain la cloche du bord se mit à sonner. La trappe de l'entrepont refermée par Smolikas s'ouvrit, quelqu'un descendait l'échelle.

— C'est toi, Smolikas ? demanda Novacs.

— Oui, répondit l'autre qui s'approcha derrière lui.

— Que veux-tu ? Pourquoi cette cloche ?

Mais comme l'autre ne répondait pas, il se retourna. L'homme s'était jeté sur lui, le poussant sur le plancher de l'entrepont. Tom bondit et assomma le

second de ses deux poings. Il reconnut alors, tout ensanglanté, le matelot qu'il avait sauvé. La lame du couteau de Novacs lui avait transpercé le bras.

Le capitaine accourait avec plusieurs matelots qui, sur son ordre, se saisirent de Novacs. Le blessé fut immédiatement remonté. Il n'y avait pas de médecin à bord, mais on sortit le coffre de pharmacie, la trousse de chirurgien et le livre d'instructions qui était joint. Grâce « au médecin de papier », la blessure put être soignée et pansée et le sang s'arrêta de couler.

Le marin s'expliqua : il avait surpris un conciliabule entre Novacs et Smolikas ; ils parlaient de Waghorn. L'antipathie éprouvée par le second pour le lieutenant anglais n'avait pas échappé à l'équipage. Méfiant, le marin, reconnaissant à l'égard de Tom, avait surveillé les deux hommes. Habilement, Smolikas avait séparé les deux amis en envoyant Martial à la proue du navire tandis qu'il entraînait Waghorn dans l'entrepont. Lorsque Novacs quitta la dunette et que Smolikas remonta seul, le marin comprit que Tom était en danger. Il sonna l'alarme et descendit vers les cales.

Enchaîné, Novacs ne se défendit pas, ne protesta pas. Il resta prostré. D'humeur taciturne, il n'en avait pas moins été jusqu'alors bon officier.

— Je suis désolé, s'excusa Tom, peut-être aurais-je dû...

— Vous n'y êtes pour rien, assura le capitaine. Il devait en être ainsi un jour ou l'autre ; la mer endurcit les forts mais elle brise les faibles. On ne fait pas les marins, pas plus que les bateaux, avec n'importe quel bois !

Le capitaine estima qu'il ne pouvait garder le second à bord. Il décida de faire un détour par Corfou pour les débarquer, lui et son complice.

Mr. Pentwick se tut. Je sentis qu'il avait abandonné Waghorn.

— Pas de nouvelles de Mr. Peel ! s'inquiéta-t-il, en effet, à haute voix.

Je lui fis remarquer qu'une demi-heure seulement s'était écoulée et que le policeman, *le temps d'aller et de revenir, ne pouvait encore être là. Le vieil homme retint l'explication. Il ralluma sa bouffarde et poursuivit son récit.*

Le *San Marco,* qui avait été remis en état, s'engagea dans l'étroit passage qui séparait l'île des Monts d'Albanie aux cîmes violettes et bleutées, et bientôt prit son atterrage, dans la rade de Corfou dominée par le double rocher de la citadelle autour de laquelle se pressaient les maisons aux façades roses et bleues. L'île, qui avait été la limite orientale de l'Empire français, se trouvait alors sous protectorat anglais.

Mais, pour moi, poursuivit Mr. Pentwick, Corfou, c'est l'histoire de la rencontre, tendre et mélancolique, qui me fit tant rêver lorsque j'étais écolier, entre la belle Nausicaa, fille du roi Alcinoos, et d'Ulysse que l'on peut considérer comme le patron des voyageurs. Le héros de l'Odyssée qui dormait sur la rive, épuisé après un naufrage, fut réveillé par les cris de Nausicaa et de ses servantes jouant à la balle au bord de la mer. Ulysse leur apparut, nu. Les servantes s'enfuirent, effrayées, mais la fille du roi resta et donna à l'étranger vêtements et nourriture. Le soir venu, elle conduisit Ulysse au palais et, conquise par sa beauté, sa force et son courage, elle avoua au roi son sentiment. Alcinoos était prêt à consentir au mariage mais, hélas ! le voyageur dut révéler que Pénélope, son épouse, l'attendait à Ithaque et ils durent renoncer à s'unir. Que Pénélope eût été le modèle de la fidélité conjugale, comme certains le prétendent, ou que, selon une autre tradition, elle eût été bannie pour avoir cédé, en l'absence de son époux, à cent vingt-neuf prétendants, Ulysse avait certainement manqué l'occasion de connaître, avec la douce et tendre Nausicaa, une forme paisible du bonheur. En y renonçant, par devoir, il avait été condamné au voyage pour l'éternité.

L'escale de Tom et de Martial fut moins poétique. Ils y rencontrèrent même des difficultés inattendues. Lorsqu'ils arrivèrent à Corfou, de terribles rumeurs couraient dans l'île. Durant les précédents jours, des bateaux naviguant au large des côtes grecques avaient été, disait-on, attaqués, pillés, leurs équipages massacrés ou enlevés. Du canal d'Otrante au cap Matapan, la mer n'était plus sûre, les pirates faisaient la loi.

— Les pirates ? m'étonnai-je.

— Eh oui, monsieur Douglas, des pirates, on parle toujours des Barbaresques. S'il est vrai que les flottes françaises, anglaises et même des vaisseaux américains avaient dû bombarder de temps à autre, à titre de représailles, Alger, les Français ont quelque peu forcé la réputation des pirates berbères pour justifier leur conquête de l'Algérie. Bien plus dangereux et actifs étaient les pirates des archipels grecs dont le pays venait de conquérir son Indépendance. La guérilla maritime avait fait merveille contre les bateaux du sultan, lors de la guerre contre les Turcs. De grandes fortunes s'étaient constituées de cette manière, qui finançaient les rebelles. Mais la paix revenue, les habitants des îles poursuivaient leurs activités et pillaient sans vergogne les navires neutres. J'ajouterai,

poursuivit Mr. Pentwick, que la piraterie n'a pas disparu comme en témoigne cette dépêche du Times *datée d'il y a trois jours : « On mande la disparition inexplicable du* Romp *qui, parti de Messine, était attendu à Beyrouth. Selon des informations recueillies auprès de la Lloyd's, cette disparition n'est pas exceptionnelle. Trente-cinq bateaux ont été portés manquants en deux ans en Méditerranée sans laisser aucune trace. Ils avaient presque tous à leur bord des chargements de grande valeur commerciale. »*

Pris de panique, les marins du *San Marco* revinrent à bord et annoncèrent au capitaine qu'ils refusaient de reprendre la mer, dussent-ils lui abandonner leur dû. Le capitaine tenta tout pour les faire changer d'avis. Il les raisonna, fit appel à leur sens du devoir ; sans eux, le bateau ne pourrait repartir, le service ne serait pas assuré ; il minimisa la menace : « Qu'ils viennent, je les attends », évoquant les armes dans les cales, « de quoi armer un bataillon » ; il leur proposa une prime supplémentaire. Rien n'y fit.

— Très bien, dans ces conditions, dit-il, le prenant de haut, je ne veux plus vous voir.

Et il leur annonça qu'il allait leur verser sur-le-champ ce qu'il leur devait, leur faisant remarquer que, s'il l'avait voulu, il aurait pu garder leurs salaires puisqu'ils avaient rompu leur contrat mais qu'il n'agirait pas ainsi.

— Cet argent appartient à des couards et à des poltrons. Mille dieux, même s'ils changeaient d'avis, je ne les réembarquerais pas. Les vrais marins ne manquent pas ! Je saurai en trouver, assura-t-il.

Il les paya en effet et même, à leur grand étonnement, plus que leur dû. Tom et Martial étaient consternés. Le *San Marco* ne devait faire qu'une brève escale et voilà qu'il ne pouvait plus lever l'ancre. A voir leur mine déconfite, le capitaine éclata de rire.

— Ne vous inquiétez pas, tout va s'arranger, affirma-t-il, ajoutant l'air serein que, pour l'instant, il allait dormir, et il se retira dans sa cabine.

Tom et Martial se rongeaient les sangs. Mais, à la tombée du jour, le capitaine réapparut frais et dispos, et il demanda à Tom et Martial et aux cinq hommes de l'équipage qui lui étaient restés fidèles de l'accompagner à terre sans donner d'autres explications. Ils débarquèrent d'une chaloupe et s'enfoncèrent dans le dédale des petites rues tortueuses et animées du quartier du port où se pressaient les matelots. Certains, ivres, zigzaguaient au milieu de la chaussée. Ils pénétrèrent dans l'un des cabarets. Agglutinés

autour des tables, les hommes buvaient le retsina, le raki ou l’ouzo à grandes rasades, chantaient en chœur, lutinaient les servantes ou quelques hétaïres. Il régnait, dans la salle enfumée, une forte odeur d’anis et de suif. Le capitaine fit le tour de l’assistance et se dirigea vers les marins qui l’avaient quitté dans l’après-midi, déjà bien éméchés. Ils l’accueillirent avec empressement.

— Capitaine, faut pas nous en vouloir, vous êtes un brave, mais la vie, c’est tout ce que l’on possède, on y tient. Buvez avec nous, répétèrent-ils, hoquetants, congestionnés, le regard vague.

Le commandant du *San Marco* accepta leur invitation avec reconnaissance, les assurant que non seulement il ne leur en gardait aucune rancune, mais qu’il les comprenait très bien. Il leva son verre à leur santé puis insista pour offrir sa tournée qui fut suivie de plusieurs autres, à son compte. Ce régime acheva les matelots dont les propos s’atrophièrent pour se réduire à une seule locution redite entre quelques gorgées :

— Brave capitaine ! Brave capitaine !

Le capitaine proposa de continuer la fête ailleurs. Titubants, les hommes le suivirent. Il les entraîna dans une venelle sombre. A son signal, ses fidèles et lui-même écrasèrent leurs poings sur le crâne des déserteurs et, avant qu’ils ne se fussent affaissés, ils les basculèrent, inanimés, sur leurs épaules.

— Et de six, annonça le capitaine.

Tom et Martial commencèrent à comprendre. Voilà pourquoi le capitaine s’était montré si généreux. Sans argent, point d’ouzo ; sans ouzo, point d’équipage. Les marins furent ramenés à bord. Placés sur une planche inclinée, ils glissèrent par l’écoutille dans les profondeurs obscures de l’entrepont. L’opération fut renouvelée une dizaine de fois. Plus la soirée avançait, plus la chasse se révéla facile. Inutile de les faire boire davantage, ils étaient déjà à point. Vers minuit, l’équipage, si l’on ose dire, était au complet, c’est-à-dire qu’il y avait le nombre requis, les mêmes qu’à l’arrivée, amassés dans la cale, dormant bras et jambes enchevêtrés.

Il fallait maintenant quitter la rade et, avant leur réveil, gagner le large, là où, le capitaine étant seul maître à bord, les hommes embarqués n’auraient plus rien à dire. La manœuvre était audacieuse à huit. Grâce à Dieu, les éléments s’y prêtèrent. La lune éclairait la mer et une légère brise soufflait nord-ouest-sud-est. On leva l’ancre. On établit les focs. Lentement, le *San*

Marco fit mouvement avec une discrétion de voleur s’éloignant des lieux de son forfait.

A l’aube, la grand-voile déployée, le *San Marco* filait vers le sud, laissant Corfou et Paxos derrière lui.

Avant de reprendre la mer, le capitaine, il s’appelait Meo, avait révélé à ses passagers le danger qui menaçait, leur reconnaissant le droit de s’arrêter à Corfou et d’attendre pour repartir que la sécurité des mers fût mieux assurée, des vaisseaux de guerre anglais et français ayant été chargés, avait-on appris, d’y pourvoir. Mais courageusement, tous avaient décidé de poursuivre le voyage, le comte et la comtesse Pagines de Maurélon comptant sur la protection divine qu’ils imaginaient particulièrement secourable aux pélerins en route pour les Lieux Saints, les deux Misses tout excitées à l’idée de voir de près des vrais pirates, le poète se refusant à croire que l’ « enfant grec » à qui l’on avait fourni pour sa libération du joug ottoman « de la poudre et des balles » pût aujourd’hui s’en servir pour brigander..

L’heure était venue d’affronter l’équipage.

— Debout la bordée ! hurla le capitaine, tandis que les marins fidèles déversaient seaux et baquets d’eau par le panneau ouvert. Jamais je n’aurais dû accepter d’embarquer une telle bande d’ivrognes ! ajouta-t-il avec une parfaite mauvaise foi.

Les marins ahuris, hagards, ne se souvenaient plus de rien. Obéissant comme des automates, ils rejoignirent leurs postes.

Il fallait maintenant parer à toute éventualité. On remonta des cales les armes disponibles, une vingtaine de fusils rouillés, autant de sabres ébréchés, quelques pistolets. Les membres de l’équipage, qui avaient retrouvé tous leurs esprits au contact du grand air, firent grise mine. Certains refusèrent même de prendre les armes, d’autres demandèrent que l’on fît demi-tour. Meo réunit alors ses hommes.

— Matelots, lança-t-il du haut de la dunette. Il y a quatre femmes à bord. Seriez-vous moins courageux qu’elles ? Le *San Marco* est le navire le plus rapide de la Méditerranée. Nous avons des armes pour nous défendre. Craindriez-vous de vous mesurer à quelques tartanes montées par des pêcheurs pouilleux et faméliques ? Matelots, manqueriez-vous de courage ?

L’affaire était réglée. La journée se passa à nettoyer les armes, à aiguiser les sabres et à s’entraîner. Martial, qui maniait avec non moins d’adresse le sabre d’abordage que la canne à pommeau, joua les maîtres d’armes et

enseigna la taille, la parade et l'estoc. L'équipage se prêta de bonne grâce à ces exercices. Il fallut même tempérer les ardeurs ; les combattants se laissant emporter par leur fougue, chaque leçon menaçait de tourner au duel fratricide.

Quant à Tom, il s'efforça d'apprendre aux marins le tir, faisant répéter les sept temps réglementaires du chargement du fusil à pierre, remplir le bassinet de poudre d'amorçage, verser la poudre dans le canon, enfoncer la bourre à l'aide de la baguette, laisser glisser la balle, bourrer à nouveau, assurer le chien, viser, tirer. Il leur rappela les règles simples de la balistique qui recommandaient de viser la poitrine si l'homme se trouvait à cent cinquante pas, la tête s'il se tenait à deux cent dix pas, la coiffure à trois cents pas et de ne pas tirer au-delà. Sans atteindre la cadence des deux coups à la minute d'une bonne infanterie, les marins parvinrent à faire feu toutes les deux minutes. Jusqu'à la nuit, la pétarade ne cessa pas et les mouettes, qui tournoyaient d'ordinaire au-dessus de la voilure ou restaient dans le sillage d'écume, préférèrent se tenir à distance.

Le lendemain, le *San Marco* laissa à bâbord Zante, la plus méridionale des îles Ioniennes. Tout danger semblait écarté. Se rapprochant des côtes du Péloponnèse, le capitaine mit le cap sur la pointe de la Crête pour ne pas allonger sa route. Le *San Marco* croisa au large de Pylos, appelé aussi Navarin, lieu de la célèbre bataille navale au cours de laquelle deux ans auparavant, la flotte turco-égyptienne avait été détruite par une escadre franco-anglo-russe, contribution décisive à l'indépendance de la Grèce, puis se dirigea vers le cap d'Atrikas, le plus occidental de la presqu'île. A bâbord avant, on pouvait apercevoir Sapienza et Skiza, les deux derniers îlots grecs. Les vigies signalèrent bien la présence, droit devant, de plusieurs bateaux de pêche qui semblaient venir à la rencontre du trois-mâts. Mais les tartanes ne montrèrent aucun signe d'hostilité. Leur présence obligea seulement le *San Marco* à obliquer vers la côte pour respecter leur zone de pêche. Il longeait, à un mille, l'île de Sapienza lorsqu'un trekandini, mariage de la puissante barque viking à voiles carrées et du chebeck fin et élancé aux vastes voiles triangulaires des corsaires barbaresques, leur coupa la route. Il portait un pavillon inconnu, azur et sépia.

Pour l'éviter, le capitaine vira vers le large, se rapprochant des barques de pêche. Un bruit assourdissant déchira l'air. Le *San Marco* fut secoué comme s'il avait heurté un écueil en pleine course. Un craquement se fit

entendre dans les gréements. Le grand mât, brisé à la hauteur de la vergue du grand hunier, s'abattit dans la voilure. Le trekandini avait ouvert le feu au canon. Des tartanes proches montèrent une rumeur, des acclamations, des cris de joie.

Sur le *San Marco,* les voiles déchirées claquaient au vent, des espars brisés jonchaient le pont. Surpris, affolés, les marins couraient en tous sens, se précipitaient vers les chaloupes pour les mettre à l'eau, se jetaient à genoux invoquant la Vierge et tous les saints du paradis.

— A vos postes de combat, sacré nom de mille dieux ! hurla Meo.

L'équipage se ressaisit. Suivant les instructions de Tom et de Martial, les marins ramassèrent leurs armes. Selon le plan établi, les tireurs gagnèrent la dunette et le gaillard d'avant, tandis que ceux qui étaient armés de sabres se rassemblèrent sur le pont.

Les tartanes convergeaient vers le *San Marco.* Ce qu'ils avaient pris d'abord pour de pacifiques bateaux de pêche étaient chargés d'une vingtaine d'hommes armés qui s'étaient dissimulés dans le fond des navires.

— Ne tirez qu'à mon ordre, commanda Tom.

Sur les tartanes, les assaillants, vêtus à la grecque de larges culottes et de vestes rondes, coiffés de calottes rouges, armés jusqu'aux dents, agitaient leurs cimeterres en hurlant. Les barques, qui avaient investi le trois-mâts, n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres.

— Feu, ordonna Tom.

L'ordre répercuté, une double salve partit de la dunette et du gaillard d'avant. Les hurlements cessèrent un instant. Plusieurs tartanes désemparées virèrent de bord et s'éloignèrent. Deux d'entre elles poursuivant sur leur lancée, vinrent heurter la coque du *San Marco.* Jetant leurs grappins, des pirates, poussant des cris aigus, se hissèrent avec agilité et témérité jusqu'au pont. Ils avaient l'œil brillant, enfiévré, les lèvres et les dents verdies. Martial et ses hommes parvinrent à repousser une première vague. Les cordes coupées, les assaillants tombaient à la mer. Mais d'autres attaquaient et réussissaient à prendre pied sur le pont. Toutes les tartanes venaient à la rescousse malgré, les fusils rechargés, une seconde salve commandée par Tom. Sur le pont, les hommes qu'avait rejoints le poète, M. de Castelmate, tout excité par le combat, se démenaient comme ils pouvaient. Martial faisait tournoyer son sabre, parant les coups de cimeterre, frappant avec précision. Plusieurs adversaires foncèrent sur lui,

l’acculant au bastingage. Il se trouvait en position désespérée et paraissait devoir succomber sous le nombre, lorsque deux coups de feu couchèrent deux des assaillants. Les deux Misses, à la porte du gaillard d’arrière, venaient de décharger leurs pistolets et lui adressèrent, l’œil brillant, un sourire complice. L’assaut de l’ennemi était sur le point d’être repoussé lorsqu’un second boulet frappa de plein fouet le *San Marco* au niveau de la ligne de flottaison. De la fumée monta des écoutilles. Dès lors, malgré la vaillance de son équipage, le capitaine qui, resté au gouvernail, avait tenté de manœuvrer pour échapper au trekandini, estima qu’il valait mieux cesser le combat. Il fit abaisser le pavillon, jeter l’ancre et ferler ce qui restait de voilures.

Des exclamations de joie montèrent des tartanes. Le navire pirate s’était rapproché ; quittant le trekandini, une embarcation se dirigea vers le *San Marco,* cerné par les bateaux de pêche.

Les pirates aux dents vertes, qui entouraient le bordage, mâchonnaient, ils étaient sous l’effet de l’herbe.

— De l’herbe ? m’étonnai-je.

— Oui, quelque chose comme du kat ou du hash ou de la coca ; l’usage en est courant en Orient, il l’était plus encore hier qu’aujourd’hui. A nos marins, à nos soldats, on donne du rhum avant la bataille. Les leurs mâchaient de ces herbes qui augmentent l’énergie, diminuent le sommeil, suppriment l’appétit, m’expliqua Mr. Pentwick, qui, alors, se leva et, traversant la pièce, prit sur son bureau un petit coffret en argent qu’il ouvrit et me tendit. Il contenait de petites dragées jaunes verdâtres.

— Ce sont des pastilles gingembrées contenant de ces herbes. Prenez-en une.

Et, comme j’hésitai, Mr. Pentwick se servit et m’encouragea.

— Vous pouvez goûter sans crainte. C’est inoffensif, car comme le dit l’auteur des Paradis artificiels *et notre ami, Thomas de Quincey, l’homme qui croit échapper de cette manière à la fatalité de son tempérament physique et moral se trompe. Ces herbes sont, pour les impressions et les pensées familières, un miroir grossissant, mais un pur miroir.*

Suivant son exemple, je portai à la bouche à mon tour une dragée. Quelques instants plus tard, Mr. Pentwick reprit son récit. Il me sembla le faire avec une conviction accrue et j’avais l’impression de percevoir d’une manière plus aiguë les scènes qu’il me décrivait.

Un homme de haute taille, grandi encore par un turban blanc surmonté d’une aigrette, le bas du visage orné d’une grosse moustache et d’une imposante barbe blanche teintée de vert autour de la bouche, richement vêtu d’habits brodés et scintillants, apparut à la coupée. La main gantée, posée sur un sabre à pommeau d’argent, il s’avança avec prestance et, d’une voix forte, se présenta.

— Je suis Thessalo Samothraki Niki Agrinion, premier amiral du roi d’Ultérie. A qui ai-je l’honneur ? ajouta-t-il, tourné vers le capitaine.

— Capitaine Meo.

La brièveté du nom parut le surprendre.

— Capitaine, reprit l’amiral d’une voix grave et solennelle, vous avez violé les frontières du royaume d’Ultérie.

— Le royaume d’Ultérie ?

Meo ouvrit des yeux étonnés. Personne n’avait jamais entendu parler de ce royaume-là.

— Mais aucune carte n’indique ce royaume d’Ultérie ! protesta le capitaine.

— Eh bien ! C’est une erreur, répliqua l’amiral, impassible. Sachez que notre roi Papados Makiavelis descend de Poséïdon, dieu de la Mer ; le royaume d’Ultérie, qui s’étend sur toute la surface immergée de la terre, est donc vieux comme le monde ! Votre navire et sa cargaison sont confisqués.

Meo resta abasourdi par l’aplomb des pirates.

— Je proteste, clama-t-il.

— J’enregistre ; votre protestation sera portée à la connaissance de Sa Majesté, assura l’amiral.

— J’ai à bord des passagers et parmi eux des dames, ajouta Meo. Je souhaite que vous veilliez personnellement à leur sécurité.

Thessalo Samothraki Niki Agrinion s’inclina noblement, portant sa main ouverte sur le cœur.

— Ces personnes comme tout l’équipage et vous-même, Capitaine, sont les hôtes de Sa Majesté.

Les hommes du *San Marco* durent jeter en vrac leurs armes sur le pont. Amarré par des dizaines de grappins aux tartanes, comme Gulliver immobilisé par les Lilliputiens, le trois-mâts fut tiré vers la côte. Le cortège s’avança entre les îles de Sapienza et de Skiza apparemment désertes.

La comtesse Pagines de Maurélon claquait des dents, hagarde, malgré les propos rassurants du comte à qui, légitimiste, la présence d'une autorité royale et les bonnes manières de l'amiral avaient rendu confiance.

— Nous nous présenterons à Sa Majesté, je n'ai pas l'avantage de la connaître, mais je suis le vingt-cinquième à porter en ligne directe le nom de Pagines de Maurélon et mes ancêtres ont participé aux croisades ; je vous prie de croire que ce n'est pas rien. Nous ferons prévenir l'ambassadeur de France qui nous fera délivrer. Il ne peut s'agir que d'un malentendu.

Le combat avait heureusement fait peu de victimes parmi les membres de l'équipage. M. de Castelmate avait été touché à l'épaule. Angélique avait participé avec dévouement aux soins des blessés. Il semblait qu'elle s'attardât auprès du jeune poète avec particulièrement de prévenance et de douceur et que M. de Castelmate s'en montrât ému et ravi.

Ils avaient eu toute la peine du monde à convaincre les deux Misses de se tenir à l'écart de la bataille. Après avoir secouru Martial opportunément, elles s'étaient saisi de sabres dont elles piquaient les fesses des adversaires chaque fois qu'il s'en présentait un à leur portée. Quelque colérique aurait pu fort bien leur couper la tête, même pour si peu. Elles vivaient ces moments dans un état d'intense exaltation.

— *Very exciting, darling, really !* s'exclamaient-elles à tout instant.

S'approchant d'un petit îlot, véritable forteresse naturelle de rochers inhospitaliers, les tartanes s'introduisirent dans un étroit passage, invisible de la mer, qui s'élargit pour aboutir à une crique entourée de parois abruptes. Le *San Marco* fut amarré au milieu de cette prison de pierre où personne ne pourrait se douter de sa présence.

Les hommes d'équipage enfermés dans l'entrepont sous la garde de quelques hommes en armes, l'amiral annonça au capitaine et aux passagers qu'ils allaient être conduits au palais.

— Que vous disais-je ! triompha le comte.

— Ce ne sont pas tout de même des façons, observa la comtesse, soulagée ; il faudra que vous fassiez part avec énergie au roi de je ne sais quoi de votre mécontentement.

— Oh ! mais, comptez sur moi ! assura le comte.

Débarqués sur le bord de la crique, ils s'engagèrent dans un raidillon entrecoupé de marches creusées dans le roc. L'amiral les précédait. Le comte donnait le bras à la comtesse. Le jeune poète, suivi de son

domestique qui le couvait des yeux, inquiet, s’appuyait sur Angélique et échangeait avec elle des regards de plus en plus amourachés. Les deux Misses s’enthousiasmaient de trouver sur pied le thym, le romarin, l’hysope et l’origan, plantes aromatiques qu’elles n’avaient vu jusqu’alors que dans les bocaux de faïence de Mr. Hutchinson, leur apothicaire.

— *Oh ! Marvellous ! Indeed !*

Emergeant du gouffre, ils aperçurent ce que l’amiral leur désigna comme étant le palais royal. Le comte et la comtesse, sans trop oser se l’avouer, furent déçus. Ce n’était pas les Tuileries mais une forteresse grossièrement bâtie, surplombant la mer ; trois épaisses tours et la muraille crénelée ne faisaient qu’un avec le rocher dont toutes les saillies et les cavités étaient utilisées. Autour, l’îlot balayé par le vent n’était qu’un chaos de rochers gris avec des aplats d’herbes et des touches jaunes ou violettes de fleurs sauvages.

Ils pénétrèrent dans une grande salle voûtée, déserte, entourés des gardes. L’amiral les conduisit à une poterne qui donnait sur un escalier en colimaçon. La descente parut interminable. La lumière filtrait par des meurtrières. En bas, on apercevait la mer. Ils aboutirent à une salle circulaire sur laquelle donnaient plusieurs portes. Les gardes en ouvrirent une et leur firent signe d’entrer. L’huis se referma derrière eux et la clé tourna à double tour.

— Mais, Adrien ! s’exclama la comtesse, c’est un cachot !

Elle se mit à fondre en larmes.

— Mon amie, restez digne. Il ne peut s’agir que d’une erreur. Nous nous en expliquerons avec Sa Majesté.

C’était une grotte faiblement éclairée. Soudain un gémissement venant d’un coin sombre les glaça. Ils battirent leurs briquets et distinguèrent alors, étendue, une forme humaine. Ils s’approchèrent. L’image qui se présenta à eux était horrible et pitoyable. Un vieillard, décharné comme un cadavre, gisait sur un grabat, ses cheveux longs et sa barbe envahissant son visage, couvrant ses épaules, paquet de filasse grise et vermineuse. Une couverture en lambeaux dissimulait le reste de son corps. La flamme du briquet lui fit cligner les yeux qui luirent étrangement au fond des orbites creuses. Son regard resta fixe. Ces lèvres étaient, elles aussi, verdies par l’herbe.

— Mon fils, est-ce toi ? As-tu la rançon ?

On se pencha sur lui.

— Qui êtes-vous ?

Il ne répondit pas.

— Etes-vous seul ?

Il articula quelques mots d'abord inaudibles.

— ... des cris d'horreur, des plaintes mêlées aux sanglots, les rires sauvages du remords... Mon fils m'a abandonné... Il n'a pas rapporté la rançon. Je veux mourir.

Il referma les yeux et il ne fut plus possible de le tirer de son sommeil. Les prisonniers se regardèrent, atterrés. Le capitaine se précipita vers la porte sur laquelle il se mit à tambouriner.

— Vous ne pouvez pas nous laisser crever là, ni lui ni nous, mille carnes de Dieu ! hurla-t-il.

Mais seul, l'écho de sa voix et des coups contre l'huis leur revinrent. Leur prison était plus grande qu'il ne leur avait paru d'abord. D'autres paillasses étaient jetées sur la pierre ; il y avait une table, des bancs et même un bougeoir, avec une chandelle à moitié consumée, des écuelles et un cruchon de terre cuite.

Une faible lumière tombait d'une ouverture naturelle. Tom et Martial approchèrent la table, un banc ; s'accrochant aux aspérités, ils se hissèrent dans la cheminée légèrement oblique qui montait vers le soupirail. Trois solides barreaux fermaient le passage. Il fallait s'y attaquer. C'était là leur seule chance d'évasion. Chacun fit assaut d'ingéniosité pour réunir des outils : boucles de ceinturons et de ceintures aiguisées contre la pierre, épingles à cheveux, clous arrachés à la table dont les pieds furent transformés en maillets et en massues pour se défendre. Le travail commença. Les premiers coups portés pour faire sauter la roche autour des barreaux leur semblèrent tonner comme des coups de canon. Ils s'arrêtèrent, tendirent l'oreille. Tout était calme. Ils poursuivirent leur tâche, s'habituant au bruit. Après une heure d'effort, un des barreaux bougeait.

Des pas résonnèrent de l'autre côté de la porte. Tom et Martial n'eurent que le temps de dévaler de la cheminée et de cacher leurs outils sous une paillasse. La clé tourna dans la serrure. L'amiral parut et annonça, cérémonieux :

— Sa Majesté vous convie à sa table !

— Ah ! tout de même ! s'exclama le comte, elle va se rendre compte à qui elle a affaire.

Ils recommencèrent à descendre. L'escalier tournait et tournait à donner le tournis. Bien que les murs comportassent peu d'ouvertures, par un curieux phénomène de réfraction, la lumière était suffisante et également répartie. Une odeur forte s'était répandue dont ils ne purent déterminer la nature, mélange de luzerne et d'encens. Ils se sentirent pris de vertige. Ils descendaient toujours plus vite pour ne pas tomber. Malgré le bruit de leurs pas, irréguliers et hésitants, ils crurent entendre, montant vers eux, des cris de douleurs auxquels succédèrent des rires démoniaques. Arrivés en bas, ils titubèrent comme des valseurs en fin de danse. L'amiral sourit, découvrant des crocs verts. Ils pénétrèrent dans une grotte qu'emplissait le sourd ressac des vagues, et franchirent plusieurs lourdes grilles qui se refermèrent derrière eux. L'amiral annonça :

— Sa Majesté, à titre d'avertissement, a tenu à ce que vous voyiez comment dans son royaume sont traités les fortes têtes et les mauvais sujets.

Décrivant l'enfer, Dante n'avait pas imaginé pour les plus grands pécheurs, pareil supplice. Un homme était emprisonné dans une cage d'osier, suspendue à la voûte de la grotte, au-dessus de l'eau. Deux autres prisonniers, jeunes, tiraient sur la corde qui, passant dans un anneau scellé dans la voûte, retenait la cage. Le rocher sur lequel ils se trouvaient, pieds nus, des boulets aux chevilles, était fortement incliné et glissant. Si les deux haleurs épuisés reculaient, lâchaient prise, la cage s'enfonçait et le prisonnier se noyait. Mais point de salut non plus pour eux car, s'ils abandonnaient la lutte, laissaient tomber la cage au fond du bassin, ils étaient eux aussi, attachés à la corde, précipités dans l'eau, les boulets aux pieds.

Le supplice ne s'arrêtait pas là. Sous le casier suspendu à la voûte, on pouvait voir, en contre-jour, nager, dans l'eau d'un bleu limpide, des ombres tentaculaires, vampiromorphes à becs cornés, octopodes aux crânes ronds et nus, fantômes des mers aux yeux phosphorescents, aux masques visqueux et gris. Les poulpes attentifs guettaient leur proie. Les plus affamés, les plus impatients agrippaient la cage descendue trop près de la surface de l'eau, faufilaient leurs bras agiles entre les barreaux d'osier. Les cris épouvantables du prisonnier se sentant saisi, sucé par les ventouses, alertaient les haleurs qui tentaient un nouvel effort. Pour eux, pas de sommeil, ni de repos. Leurs poids ne suffisaient pas à contrebalancer celui de la cage et du prisonnier. Ils devaient constamment faire l'effort de tirer sur la corde.

— Pitié, pitié ! haletaient les deux jeunes gens à bout de souffle et de force.

— Nous préférons mettre à chaque bout de la corde des gens d'une même famille, expliqua l'amiral avec fierté, ainsi vous voyez là le père enfermé dans la cage et ses deux fils.

— C'est une honte !

— Quelle horreur !

— Aucune faute ne justifie un tel supplice.

Les passagers suffoquaient d'indignation. L'amiral ricana.

— Ils ont commis la faute la plus grave, le crime de lèse-majesté, fit-il savoir. Ils crachaient dans l'eau pour faire des ronds. Sa Majesté descendant de Poséidon, dieu de la Mer, ne peut souffrir de telles mœurs, c'est comme si on lui crachait au visage.

Les gardes les poussèrent dans la salle suivante, une autre grotte ouverte sur la mer, ornée de poulpes séchés, certains de grandes envergures. Des vasques fumantes répandaient un entêtant parfum, celui-là même qu'ils avaient respiré dans l'étroit escalier. On leur fit signe de s'asseoir autour d'une longue table de pierre. Sur des algues rouges et vertes étaient disposés des mets divers, poissons crus, certains vivants et frétillants, du poulpe baignant dans des sauces sépias et noires, des fromages blancs.

Sa Majesté fit son entrée. Ils se seraient levés si lui-même ne leur avait fait signe de ne pas bouger, déclarant d'une voix suave :

— Mangez, mangez, c'est très important.

Papados Makiavelis était un petit homme plutôt rondouillard, aussi chauve qu'un octopode, vêtu d'une toge de soie blanche sur laquelle étaient dessinés, partant du cou jusqu'au pied, les tentacules de ses animaux favoris. Il portait un masque en argent massif et le bas de son visage disparaissait derrière de longues moustaches et une barbe noire de pope.

Il fit plusieurs fois le tour de la table examinant chacun des convives décontenancés.

— Pas bien gros, pas bien gras, lança-t-il l'air déçu.

Le capitaine avait du mal à se contenir. Soudain il se leva et, faisant face au roi, se mit à crier :

— Assassin ! Voleur ! Pitre !

Papados Makiavelis éclata de rire.

— Lui, à la cage ! Un produit de choix pour nos animaux.

Les gardes armés se précipitèrent et, comme Tom et Martial se levaient, ils sentirent la pointe d'un sabre s'enfoncer dans leurs côtes. La capitaine fut traîné vers la salle des supplices.

Le roi poursuivit sa gravitation silencieuse. Angélique et le poète se regardaient les yeux dans les yeux, en souriant. Il passa devant les Misses qui l'observèrent en louchant et en tirant la langue.

— *Darling*, s'il approche, nous lui mordons le nez, proposa Virtus.

Victory approuva, enchantée.

Mais c'était la comtesse qui attira son attention. Il s'arrêta devant elle, s'en éloigna sans la quitter des yeux, revint comme attiré par une force invisible et se mit à l'observer sous toutes les coutures, émettant des grognements de satisfaction.

— Eh bien, Adrien, faites quelque chose, je suis votre épouse, protesta la comtesse, l'œil noir et la bouche méprisante.

Le comte se leva.

— Majesté, permettez-moi de me présenter, comte Adrien Pagines de Maurélon, et voici la comtesse Marie-Andrée Anne, mon épouse.

Il répéta plusieurs fois, mon épouse, car le roi, subjugué, ne lui prêtait aucune attention.

— Je suis le vingt-cinquième du nom. Si vous vouliez bien prévenir l'ambassadeur de France...

— Exquise divinité ! clama le roi.

Plus la comtesse prenait l'air revêche, plus il semblait transporté.

— Beauté sans pareille !

Il approcha la main pour la toucher. Soudain, la comtesse prenant ses propres cheveux à pleines mains tira dessus d'un coup sec. Son crâne apparut nu sous la perruque.

— Par Poséïdon ! s'écria le chauve tombant à genoux, les mains jointes. Est-ce possible ! Vous aussi ! Mais alors nous sommes faits pour nous entendre !

— Vous n'auriez pas dû faire cela, chère amie ! reprocha le comte à son épouse.

— Quoi donc ?

— Votre perruque ! Une femme ne se découvre pas, même devant un roi, c'est vulgaire.

— Madame, le destin veut notre union, insistait Papados, vous femme-pieuvre au crâne nu, au bec corné, moi, prince des céphalopodes.

Le roi, se relevant, se mit à danser.

— Qu'on batte le poulpe, ordonna-t-il, qu'on l'attendrisse, qu'on le fasse cuire, qu'on le serve, c'est la loi du grand retour, c'est la vie éternelle, nous les mangerons, ils nous mangeront, un grand mariage va avoir lieu !...

Des coups déjà résonnaient en effet : toc, toc, toc

— Vive la mariée, hurlaient les passagers.

— Toc, toc, toc...

— Monsieur Pentwick ! Monsieur Pentwick !

Je m'éveillai en même temps que mon hôte. Las de frapper, Mr. Peel, le policeman, *avait poussé la porte et était entré.*

— Nous avons un peu dormi, s'excusa-t-il, confus, pas longtemps, touchez, la théière est encore chaude. Alors, monsieur Peel, avez-vous des nouvelles ?

— Non, monsieur, non, aucune ; on interroge tous les ports par le télégraphe, les douaniers sont avertis, on poursuit les recherches mais il n'y a jusqu'à présent aucune nouvelle. C'est ce que je suis venu vous dire et aussi qu'il ne fallait pas vous tracasser, on ne semble guère inquiet là-bas ; le bateau aura pu s'écarter des côtes par crainte des récifs ou au contraire se mettre à l'abri, on ne sait seulement encore où... J'y retourne, dès que je saurai, je viendrai vous le dire.

Mr. Pentwick le remercia chaleureusement. Nous nous retrouvâmes seuls. J'éprouvai le besoin de respirer un peu d'air frais. J'ouvris la fenêtre. Le vent soufflait en effet, chargé d'une puissante odeur d'iode. Je me sentis mieux. J'étais troublé. Je ne cache pas que j'ai hésité à rapporter cette partie du récit au lecteur. Si je l'ai fait, c'est que je pense qu'il contient une part de vérité. Je l'ai écouté sans doute sous l'effet de la dragée offerte par mon hôte qui lui-même en avait absorbé une. Qui sait aussi si les effluves parfumées qui avaient envahi le repaire des pirates, eux-mêmes grands mâchonneurs de kat, n'avaient pas affecté les impressions de Tom et de Martial, témoins en même temps qu'acteurs. Mais, comme Mr. Pentwick me l'avait rappelé en abordant cet épisode, ces herbes n'agissent-elles pas comme des miroirs, grossissants certes, mais comme des miroirs, c'est-à-dire qu'ils reflètent aussi une image du réel. Même grossie, même déformée. J'ai pensé qu'en définitive, je ne pouvais prendre sur moi de priver le lecteur de cette image, telle que je l'avais vue, d'ailleurs avec une grande netteté. Lui peut-être y trouvera la vérité.

— Où en étions-nous ? me demanda Mr. Pentwick, me regardant du coin de l'œil, un peu gêné.

Je me fis prudent. Je n'étais plus très sûr de l'instant où j'avais sombré moi-même dans le sommeil.

— Le poulpe mangera l'homme et l'homme mangera le poulpe... le retour éternel...

Mr. Pentwick resta impassible.

— Le mariage, le crâne nu, la perruque.

— Le capitaine dans la cage, voleur ! assassin !... La terrible salle des supplices... l'escalier... la caverne... le palais royal... le roi d'Ultérie, descendant de Poséïdon... l'amiral,... prisonniers des pirates.

— Prisonniers des pirates, en effet... Ah ! excusez-moi... J'étais encore préoccupé par la disparition de ce bateau, avec cette petite...

— Bien entendu, je comprends, le rassurai-je, un peu sceptique cependant sur la raison de son absence.

— Tout cela à cause d'un cauchemar de Margaret, n'est-ce pas ridicule ?

— On ne tardera plus maintenant à être rassurés.

— Vous avez raison.

Mr. Pentwick poursuivit :

Les prisonniers avaient été ramenés à leur cachot, à l'exception du capitaine qui avait été jeté aux fers. Tom et Martial pendant leur déplacement à l'intérieur de la forteresse, dans l'espoir d'une évasion, avaient observé les lieux mais les issues étaient rares et bien gardées et, dans ce dédale de couloirs et d'escaliers, il était difficile de se repérer. Les chances de réussite paraissaient minimes. Elles se trouvèrent réduites à rien, lorsque, à nouveau dans leur prison et prêts à reprendre leurs travaux pour tenter de desceller les trois barreaux du soupirail, ils entendirent des éclats de voix et un cliquetis d'armes. Des sentinelles avaient été postées à leur porte.

Tout à la merci des pirates, ils commençaient à désespérer, s'imaginant bientôt dans l'état du vieux prisonnier, lorsqu'un nouveau brouhaha se fit entendre. La clé tourna dans la serrure. La porte s'ouvrit. Deux matelots du *San Marco* entrèrent, mains liées dans le dos. Mais avant que la porte ne fût refermée, les gardes s'écroulèrent, frappés par d'autres qui se tenaient

derrière eux. Les prisonniers les reconnurent alors : c'étaient deux autres marins du *San Marco*, déguisés en pirates.

Les sentinelles ficelées et bâillonnées, les marins firent rapidement le point de la situation. Les pirates avaient commencé le pillage du navire en s'emparant d'abord des réserves de vin, de tafia et de rhum. Ces boissons alcoolisées étant un puissant adjuvant aux herbes, l'effet n'avait pas tardé à se faire sentir ; après une période de folle gaieté, puis une sensation de bien-être et de plénitude, les pirates avaient sombré dans un profond sommeil. Quittant l'entrepont, où l'équipage était enfermé, par la brèche ouverte dans la coque par le boulet du trekandini, les quatre marins avaient rejoint la rive à la nage. Les pirates ivres dormaient allongés sur la plage. Ils étaient montés jusqu'à la forteresse sans rencontrer âme qui vive. Deux sentinelles gardaient l'entrée. Ils les avaient attirées l'une après l'autre et s'en étaient débarrassés. Deux d'entre eux avaient alors revêtu leurs costumes et s'étaient présentés au corps de garde ; l'un d'eux, céphalonien, parlant la langue des pirates, les déclara chargés de conduire deux prisonniers avec les autres. On leur avait expliqué le chemin à suivre.

Il n'y avait maintenant pas de temps à perdre. La relève pouvait avoir lieu d'un instant à l'autre et l'alerte serait donnée. Ils envisagèrent diverses solutions : une sortie en force ? mais l'on pensa aux femmes, au capitaine encore entre leurs mains ; une révolte de l'équipage ? mais le trekandini barrait la passe qui menait à la mer. Il fallait aller chercher de l'aide à l'extérieur. Tom et Martial se proposèrent pour cette mission. Deux matelots resteraient avec les prisonniers. Deux autres les accompagneraient.

Utilisant le même stratagème, sous prétexte d'un transfert de prisonniers, ils ressortirent de la forteresse sans encombre et rejoignirent le sentier qui conduisait à la crique. Les pirates n'étaient pas sortis de leur ivresse. Ils poussèrent à l'eau une barque à demi échouée et se mirent à ramer vers la passe.

La haute silhouette du trekandini se dressait devant eux. Le pont paraissait désert. Ils longèrent la coque. Une vigie apparut au bastingage. Ils le saluèrent. Le pirate prononça quelques mots ; ils approuvèrent sans comprendre. Leurs cœurs battaient la chamade. L'homme continuait à leur parler de plus en plus fort au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient. Ils pressèrent leur rythme. Derrière eux, une cloche sonna...

Redoublant d'effort, ils parvinrent à quitter la passe.

Ils longeaient l’île de Skiza lorsque deux tartanes apparurent, lancées à leur poursuite. Ils se dirigèrent vers le Péloponnèse. Les bateaux pirates les gagnaient de vitesse et n’étaient plus qu’à quelques centaines de pieds lorsque, brusquement, n’osant probablement prendre le risque d’approcher d’une côte dont ils n’étaient pas sûrs, les pirates firent demi-tour. Tom, Martial et les deux marins parvinrent épuisés à Méthone où ils trouvèrent toute l’aide qu’ils pouvaient souhaiter. Cette ancienne citadelle vénitienne avait été prise aux Turcs par les Français lors de la guerre d’indépendance de la Grèce. Les habitants s’empressèrent de les conduire à dos d’âne à Navarin, c’est-à-dire Pylos, à dix kilomètres de là où, fréquemment, des vaisseaux français ou anglais mouillaient. Une frégate anglaise était ancrée dans la rade. Informé, le commandant donna aussitôt l’ordre d’appareiller.

Ses canons prêts à faire feu, la frégate se présenta devant la passe. Elle était vide. Le trekandini avait disparu. Six embarcations furent mises à la mer. Tom et Martial y prirent place au milieu d’une quarantaine de Royal marines, fusils chargés. Ils s’engagèrent prudemment dans l’étroit couloir entre les rochers à pic en direction de la crique. Le *San Marco* était là, immobile et désert. Il n’y avait sur le rivage plus âme qui vive. Il ne restait que des tonneaux vides, des feux éteints. La nuit commençait à tomber. Tom et Martial ouvrant la marche, ils prirent le chemin de la forteresse. Aux abords du repaire, les Royal marines se déployèrent. Mais pas la moindre résistance ne se manifesta. La salle des gardes était déserte. Tendant l’oreille, il leur sembla entendre chanter.

Tom et Martial se dirigèrent vers le cachot, suivis de quelques soldats. Le chant reprit. On eut dit une cantatrice s’exerçant à monter et à descendre la gamme. Déboulant les marches, ils arrivèrent à la prison. La porte était ouverte, le cachot était vide. La voix se fit entendre à nouveau. Ils tentèrent de se guider sur elle, ils s’enfoncèrent dans un dédale de couloirs et d’escaliers qui les menèrent au haut d’une des tours. Où qu’ils fussent, la voix semblait toujours aussi lointaine. Ils redescendirent vers les grottes. Les grilles étaient ouvertes. Une forte odeur d’iode envahissait la caverne. Sur les rochers, plusieurs casiers de pêcheurs avaient été abandonnés. Des algues noires flottaient à la surface de l’eau, allant et venant avec le ressac dont le bruit amplifié résonnait sous les voûtes. Ils poursuivirent leurs recherches. Dans une autre grotte, sur des rochers plats, se trouvaient les reliefs d’un repas et, dans deux excavations, les cendres froides de feux

éteints. Suspendus à une corde tendue, deux poulpes séchaient. Ils appelèrent mais en vain. Ils remontèrent, inquiets.

La forteresse était plus vaste qu'il n'y paraissait à premier abord, étagée sur toute la hauteur de l'îlot. Ils reprirent leur quête avec l'aide des Royal marines. Soudain au détour d'un corridor, une silhouette blanche apparut devant eux. Le fantôme s'éloignait, agitant les bras avec la souplesse d'une danseuse hindoue, sans paraître entendre ni le bruit de leurs pas ni leurs appels. Ils s'élancèrent derrière la forme blanche. Elle s'arrêta, se retourna. C'était la comtesse. Elle les fixa, les yeux écarquillés, un coin de la bouche relevé par un rictus qui lui donnait un air lubrique, enveloppée dans un voile qui ne cachait pas ses vêtements déchirés. A l'évidence, elle avait subi de mauvais traitements que sa raison n'avait pas supportés. Elle se mit à ricaner puis à pousser quelques notes aiguës. Il fut impossible d'obtenir d'elle la moindre réponse. La prenant doucement par le bras, on l'entraîna vers la salle des gardes.

Toutes les autres recherches étaient restées vaines. Pour s'assurer qu'ils avaient été entendus des prisonniers, s'ils étaient encore là, ils eurent recours à un ultime moyen. Les Royal marines déchargèrent leurs armes à blanc. La salve retentit, assourdissante ; l'onde se propagea à travers toute la forteresse.

Les échos s'affaiblirent. Ce fut le silence... Ils retenaient leur respiration. On entendit comme une rumeur, des coups sourds. Ils collèrent l'oreille au sol, contre les murs. Le bruit paraissait venir des profondeurs.

— Pan, pan, pan...

Ils redescendirent, les soldats frappant les crosses de leurs fusils contre les dalles de pierre. A ces coups répondirent des coups de plus en plus nets.

Au bout d'une heure, ils aboutirent, sous la tour ouest, la mieux défendue, à un passage fermé d'une grosse pierre ronde, comme le tombeau de Lazare. Ils en étaient sûrs. Les coups venaient de là. Il fallut toutes leurs forces conjuguées pour rouler le rocher. Ils accédèrent à une caverne et, sous leurs pieds, les voix étaient maintenant presque distinctes. Les prisonniers avaient été enfermés dans les citernes à blé de la forteresse. Mais il leur fut impossible de soulever, mains nues, les dalles qui obturaient les trappes. Il fallut aller chercher, à bord de la frégate, leviers et poulies pour remplacer le matériel que les pirates avaient dissimulé ou emporté. Lorsque blafards, éblouis par la lumière des torches, les prisonniers apparurent, on eût dit des ressuscités abandonnant leur dernière demeure

pour se présenter à Dieu le jour du Jugement dernier, époumonés d'avoir crié, les mains en sang d'avoir frappé et gratté la pierre de leur tombeau, hébétés après ces heures d'angoisse en tête à tête avec la mort.

Dès qu'ils s'étaient aperçus de l'évasion, les pirates, furieux, avaient conduit l'équipage à la forteresse et l'avaient précipité dans les citernes à grains, en fait des oubliettes, où ils avaient retrouvé le capitaine. Les passagers les avaient rejoints, à l'exception de la comtesse, séparée des autres en dépit des protestations du comte et des pleurs d'Angélique. La salve des Royal marines qui leur parvint comme un bruit sourd d'explosion leur redonna l'espoir et d'ultimes forces. Ils commencèrent à hurler, à frapper contre la dalle avec leurs mains, avec des pierres ou, se déchaussant, avec les talons de leurs bottes. Les coups de crosse qui se rapprochaient les soutinrent dans leur effort. Enfin vint le miracle. Des voix humaines parvenaient jusqu'à eux, la dalle se soulevait, la lumière fut. Le cauchemar avait pris fin.

Les prisonniers se hâtèrent vers la crique comme s'ils craignaient encore d'être rattrapés par quelques djinns et replongés dans l'enfer dont ils s'étaient si miraculeusement enfuis, Le jour était tombé. Ils avançaient en silence à la lumière des torches, les Royal marines fermant la marche.

Le comte et Angélique, effarés, guidaient les pas de la comtesse. De temps à autre, elle se manifestait par des ricanements ou poussait quelques notes d'une voix aiguë, qui glaçaient les sangs.

Sans doute stimulé par le grand air, le vieux prisonnier, transporté sur une civière, reprit conscience alors que l'on arrivait sur le rivage illuminé par un grand feu allumé par les marins de la frégate. On lui offrit du thé chaud qu'il but à petites gorgées. Il se mit alors à parler, d'une voix faible, haletante.

— Mes amis, dit-il, mon heure est enfin proche. C'est d'ici que je veux partir pour mon dernier voyage. Mais, pour m'en aller plus tranquille, je souhaiterais me confesser devant vous.

Il conta son histoire pitoyable. Il était parti pour la Terre Sainte en pèlerinage avec son fils unique âgé de dix-sept ans tenant une promesse faite à son épouse sur son lit de mort. Depuis son deuil, il s'adonnait à la boisson. Au cours de la traversée, ivre, il s'était pris de querelle avec un

matelot, l’avait menacé de son pistolet. Son fils avait voulu s’interposer. Le coup était parti, le tuant net.

Ce fils unique était sa raison de vivre, ce que lui avait laissé de plus cher une épousé adorée. Sa mort lui fut insupportable. Il supplia le capitaine du navire, lui abandonnant toute sa fortune, de le descendre à terre. Le capitaine accepta. Il fut débarqué sur cet îlot avec le corps de son fils. Il l’enterra, creusant la terre avec ses mains et décida de se laisser mourir sur sa tombe. Bientôt les douleurs de la faim cessèrent et il perdit connaissance.

— Hélas ! il était dit que mon épreuve ne s’arrêterait pas là, soupira-t-il.

Un matin, il s’éveilla entre quatre murs, allongé sur une paillasse. Des hommes l’entouraient. C’est les pirates de Papados Makiavelis. Ils l’avaient sauvé.

— J’étais au désespoir, murmura-t-il, j’en vins à penser que Dieu n’avait pas voulu de moi, qu’il me faudrait expier avant de connaître la paix éternelle. J’expliquai mes malheurs au chef des pirates et je lui demandai l’hospitalité d’un cachot. Je crois qu’il me comprit. Dès lors je n’ai plus quitté ma prison volontaire. De temps à autre, à leur passage, les hommes de Makiavelis déposaient dans ma cellule quelques nourritures, de l’eau et des herbes.

Reprenant son souffle un instant, le prisonnier poursuivit :

— Lorsque voulant fuir mes remords, si douloureux, j’avais recours aux paradis artificiels, la situation dans laquelle je m’imaginais alors, était pire encore : je n’étais plus le bourreau mais la victime innocente. Mon fils n’était pas mort de mon fait, il était parti, me laissant entre les mains de Papados Makiavelis dont nous étions les prisonniers. Sous l’effet de l’herbe, j’imaginais qu’il avait proposé à notre geôlier de me garder en otage, le libérant, lui, pour qu’il puisse retourner en France et réunir une rançon. Il m’apparaissait, ô douleur suprême, ô injustice, comme un être faible, veule, égoïste, joueur impénitent qui avait englouti l’essentiel de la fortune de sa mère, morte de chagrin ; j’en venais à croire que c’était pour tenter de l’écarter de ses mauvaises fréquentations, de ses pernicieuses habitudes que je l’avais entraîné en voyage vers l’Orient ; s’il n’était jamais revenu et si je l’avais attendu en vain depuis des années déjà, c’est qu’il savait, dès le départ, qu’il ne reviendrait pas, ou qu’il avait joué la rançon. Eveillé, je souffrais de sa mort jusqu’au plus profond de mes chairs. Halluciné, je souffrais de son inqualifiable comportement, de sa criminelle indifférence. Je n’avais le choix qu’entre deux supplices.

Les larmes emplirent ses yeux et ruisselèrent le long de sa face décharnée.

— Dieu, ajouta-t-il, dans sa miséricorde infinie a accepté de bientôt faire cesser mon calvaire et de me rappeler à lui. Priez, mes amis, pour que mon âme, comme elle le mériterait, ne connaisse pas dans l'au-delà la souffrance qu'elle a connue ici bas.

Il demanda encore une faveur, être enterré près de son fils. Il indiqua où la tombe se trouvait. Un bref gémissement s'échappa de sa poitrine. Son visage se détendit et s'apaisa. Il n'était plus.

Il fut fait selon ses volontés. Le père fut placé à l'ombre de la même croix que son fils, sur un promontoire balayé par le vent, tous deux tournés vers Jérusalem et la Terre Sainte où ils avaient espéré trouver la paix de l'âme et du cœur, et sur le chemin desquels ils rencontrèrent la mort et la désespérance.

Les passagers du *San Marco* trouvèrent tout le réconfort possible à bord de la frégate où ils passèrent la nuit. Dès l'aube, le *San Marco* quitta la crique et gagna le port de Navarin, escorté par le bateau de guerre. Les réparations de la coque et des gréements nécessitèrent la journée entière. Le lendemain matin, réapprovisionné, il put reprendre la mer.

Au grand soulagement de Meo, les pirates n'avaient pas eu le temps de toucher à la cargaison. Par la suite, après la capture d'autres navires marchands dans les mêmes conditions, dont les cargaisons avaient été retrouvées intactes, une légende se fit jour. On prétendit que ce pirate masqué était un riche armateur qui exerçait « la course » non pas dans un but lucratif, mais pour son plaisir, comme d'autres, à cheval, avec leur meute de chiens courants, s'élançaient sur les traces du cerf ou du sanglier. On avança même, plus tard, que ce personnage richissime et puissant serait devenu ministre dans le premier gouvernement du prince Guillaume de Danemark, lorsqu'il accéda au trône de Grèce, en 1864, sous le nom de George Ier.

Quant à la forteresse, ancien château franc qui servait de relais et de refuge aux Croisés en route pour Jérusalem, considérée comme un repaire de pirates, elle fut bombardée par plusieurs vaisseaux mais ses formidables murailles encastrées dans le roc résistèrent aux boulets. On dut l'attaquer de l'intérieur. Les salles souterraines furent bourrées de tonneaux de poudre

que l’on fit exploser. Ses ruines grandioses sont visibles aujourd’hui lorsqu’on longe la passe de Skyza.

Deux heures sonnèrent à une horloge lointaine.

L’être humain, observa Mr. Pentwick, a une grande faculté d’oubli. La comtesse resta enfermée trois jours dans sa cabine, plongée dans un sommeil profond, le comte et Angélique se relayant à son chevet. Le quatrième jour, elle s’éveilla, apparemment avec toute sa raison et, sans faire la moindre allusion à son accès de folie et à ses causes supposées, elle réclama à boire et à manger. Dès le lendemain, elle reprit sa place parmi les passagers comme si de rien n’était. Le comte et Angélique parurent satisfaits de ce rétablissement. De cet incident il ne fut même plus question au point que l’on pouvait se demander si l’on ne s’était pas mépris sur les causes de la subite et passagère démence de la comtesse.

Passée la pointe de la Crète, le *San Marco* avait mis le cap sur Alexandrie. Au quinzième jour de mer depuis l’embarquement de Tom et de Martial, à Pola, l’horizon parut obstrué d’une ligne blanche comme s’il était souillé de poussière. C’étaient les côtes d’Afrique, à la hauteur du désert de Libye. Ils marchèrent vers l’est sans s’approcher davantage du continent. Le lendemain, alors qu’ils étaient encore à une dizaine de milles d’Alexandrie, une raie lumineuse verticale s’éleva au-dessus du rivage ; ce curieux phénomène était provoqué par la colonne de Pompée, l’un des plus célèbres vestiges romains de la ville, qui brillait au soleil. Puis on distingua des palmiers qui semblaient pousser dans l’eau, alignés sur le rivage comme des allées d’arbres. Les formes géométriques et sobres de la ville séculaire se précisèrent, avec ses maisons carrées, les demi-cercles de ses coupoles, les lignes hautes et droites de ses minarets, peints ton sur ton, de blanc de chaux, fraîche ou jaunissante, se détachant sur l’arrière-fond miroitant du lac Mareotis et le gris des sables sous un ciel d’un bleu terni.

Comment ne pas être ému à l’approche de cette terre légendaire, de cette nation la plus vieille du monde, mille fois envahie, ruinée, et qui était alors en pleine renaissance, observa Mr. Pentwick. Mais sans doute, me dit-il, si vous avez été désigné pour rapporter ce témoignage sur la route des Indes et Thomas Waghorn, c’est que vous avez quelques connaissances sur les pays d’Orient et d’Asie.

— Détrompez-vous, ai-je été obligé de lui avouer, je me suis jusqu'à présent surtout intéressé aux Indiens d'Amérique.

— Mais alors comment se fait-il ?

— Eh bien, le directeur du journal m'a dit : « Tenez, Douglas, vous qui vous êtes déjà occupé d'Indiens, voyez ce que l'on pourrait écrire sur ce Mr. Waghorn et son histoire de route des Indes. »

— C'est peut-être que...

— Je puis vous le dire, ai-je alors expliqué à mon hôte[1] *; tous ces gens de Londres qui lisent le grec et le latin dans le texte, savent distinguer, à la première bouffée, un Londrés d'un Manille, et sont capables de dire, à la première gorgée, le château d'origine et le millésime d'un bordeaux, n'imaginent pas de différence entre un Arabe, un Hindou ou un Peau-Rouge qui ont simplement à leurs yeux la particularité commune de ne pas être anglais.*

— Ce mépris m'attriste et m'inquiète. J'y vois la conséquence de nos conquêtes, nous imposons partout nos mœurs et nos lois ; c'est peut-être aussi l'effet de nos moyens modernes de voyager. Je me permets de vous rappeler que lors de son voyage en 1872, Mr. Phileas Fogg a traversé l'Europe par le chemin de fer en trois jours. Il se trouvait à Suez, sur les bords de la Mer Rouge, six jours et demi après son départ de Londres, et il ne fallut que onze jours au Mongolia *pour achever le trajet jusqu'à Bombay. Et que faisait Mr. Fogg pendant ce temps-là ? M. Jules Verne, entre Londres et Suez, ne nous le précise pas. Il se borne à recopier le carnet de Fogg qui décompte en dix lignes les heures, les jours, les arrivées et les départs. A Suez, le célèbre voyageur, se fit servir à déjeuner dans sa cabine. « Quant à voir la ville, observe son biographe, il n'y pensait même pas, étant de cette race d'Anglais qui font visiter par leur domestique les pays qu'ils traversent. » Seul Passepartout a mis, quand il l'a pu, pied à terre, concluant avec sagesse, remonté à bord : « Très curieux, très curieux, je m'aperçois qu'il n'est pas inutile de voyager, si l'on veut voir du nouveau. »*

Tom, grâce à Dieu, a connu autre chose, des nations vivantes et diverses ; le voyageur, étonné et ravi, franchissant les montagnes, les mers ou une simple frontière, découvrait un autre monde, si différent du sien et tout aussi humain. L'étranger y était accueilli avec des égards et éprouvait pour ses hôtes respect, reconnaissance et considération.

Si vos messieurs de Londres confondent Arabes, Hindous, Peaux-Rouges et Africains, c'est qu'ils ne leur reconnaissent pas de passé. Seuls les peuples libres ont une histoire. Ils n'en ont plus puisque nous les avons conquis. Viendra le temps où les souvenirs remonteront à la mémoire. Aidons leur cheminement. Non, lorsque Waghorn aborda l'Egypte, ce pays n'était pas une dune de sable plantée de pyramides et désertée depuis les pharaons, comme on voudrait trop souvent nous le faire croire. C'était...

Chapitre VIII

La quarantaine

Discours de bienvenue — L'intervention diabolique du Dr. Pitman — Débarquement clandestin — A la recherche de Youssef Cachef — Hors des sentiers battus — L'attitude de Karim intrigue Tom et Martial — Salut à toi, Bonaparte — Miracles accomplis par Saïd le bédouin — Tom se compare à Lazare — Taylor alerté — Fontanier et Vacherin se croient perdus — Au cachot — Un déjeuner insolite — Karim s'explique — Rendez-vous au hammam — Pris dans un guêpier — Le traître découvert — la jolie bande de « Môssieur » Champollion — Des nouvelles rassurantes.

Les manœuvres d'atterrage commencèrent le 25 novembre dans l'après-midi. Tom et Martial, à qui il restait moins de quinze jours pour traverser l'Egypte et se rendre à Suez d'où l'*Enterprise* devait repartir pour Bombay, se tenaient sur le pont, prêts à débarquer. Les formalités d'entrée en Egypte étaient simples. Ils feraient viser leurs passeports et il leur serait remis un permis de douane, document nécessaire pour pouvoir poursuivre leur voyage. Pour gagner le Caire, première étape avant Suez, ils pouvaient soit prendre la route du désert en louant des chameaux, ils y seraient alors en cinq jours, trois même, s'ils louaient des dromadaires, plus rapides ; soit suivre la voie d'eau, en embarquant à bord d'une cange de huit, douze ou dix-huit rameurs, qui les conduirait par le canal Mahamoudieh, long de 80 km, jusqu'à Afte où ils trouveraient des *maachs* remontant le Nil. Si le vent soufflait du nord, à cette saison de décrue, il ne leur faudrait pas plus de six à sept jours. Par la voie de terre, il leur en coûterait de 14 à 16 piastres par jour, pour un dromadaire, c'est-à-dire 28 à 32 francs en argent (la piastre valant deux francs), 8 piastres pour un chameau, et 4 pour le guide, nourriture non comprise. Par la voie d'eau, ils auraient à débourser soixante piastres chacun. A titre de comparaison, un repas à prix fixe à Paris valait au plus 2 francs.

Le *San Marco* contourna le Fort Kaït Bay construit sur les ruines du Pharos, le phare, cette tour de marbre blanc de 180 m de haut, la septième merveille du monde, édifiée trois siècles avant Jésus-Christ sous Ptolémée Philadelphe par Sostrate de Cnide, au sommet de laquelle on entretenait des feux pendant la nuit pour guider les bateaux. Des carcasses de vaisseaux, échappées au désastre de Navarin, achevaient de se ruiner sous les créneaux d'où saillaient des gueules noires de canons pointés vers le large. Dans le

port animé, des navires français, anglais, égyptiens, turcs, algériens, autrichiens se côtoyaient. Au pied des murailles de la ville, se perdaient dans le sable et la terre couleur de cendre, au milieu des ruines et des monticules, des tombeaux épars.

Le *San Marco* se présenta à l'entrée du port Est. Un canot de douze rameurs se dirigea vers lui.

— Prêt à recevoir le pilote ! ordonna le capitaine.

On jeta à la coupée une échelle de corde. Mais, à vingt mètres du navire, la barque s'arrêta.

— Que se passe-t-il ? demanda Meo intrigué.

Un officier, coiffé du haut bonnet de feutre rouge, moulé dans une veste de même couleur, le visage jeune, barré d'une grosse moustache noire, se dressa et fit savoir, par l'entremise d'un interprète, qu'il désirait s'entretenir avec le capitaine. Meo s'avança au bastingage de la dunette.

— Le lieutenant vous adresse ainsi qu'aux passagers et à l'équipage du *San Marco* les salutations du capitaine du port et les siennes, et leurs souhaits de bienvenue, se mit à débiter d'une petite voix aiguë un homme âgé à la barbe fleurie, coiffé du turban blanc et vêtu d'un cafetan de coton rayé gris et noir.

Tout en parlant, il s'inclinait et, avec lui, l'officier ; le lieutenant espère, ajouta-t-il, que vous avez fait un agréable voyage.

Meo, un peu surpris, bafouilla, un bref remerciement.

— Le lieutenant, continua l'interprète, a reçu la mission de vous dire ce qui suit : le capitaine du port tient à ce que vous sachiez bien qu'en tant que bateau étranger, vous êtes sous sa protection et qu'il considère vous-même, vos passagers et votre équipage comme ses amis. Deuxièmement : des informations parvenues aux autorités du port, non encore confirmées mais suffisamment graves pour qu'il en soit tenu compte, aussi bien dans l'intérêt de nos illustres amis que dans celui du Royaume, font état de peste en Europe...

— La peste ? Mais il n'y a pas de peste à Trieste, je vous en donne ma parole d'honneur ; personne à bord n'est malade, protesta le capitaine.

Tom et Martial avaient pâli.

— En conséquence, poursuivit l'interprète sans s'interrompre, le navire est déclaré en quarantaine et conformément aux lois, règlements et traditions en vigueur, les passagers et l'équipage ne pourront mettre pied à terre jusqu'à nouvel ordre. S'ils le souhaitaient, ou si le *San Marco* devait

quitter le port pour poursuivre son voyage, les passagers pourraient s'installer dans le lazaret prévu pour accueillir les voyageurs et les soigner.

L'interprète leur désigna le fort de Silsileh, bâti sur une petite île à l'écart du port et de la ville, au-dessus duquel flottait le drapeau jaune.

— Mais c'est impossible ! s'exclama Waghorn.

Maintenant, ils n'avaient plus de temps à perdre. Un seul jour de retard risquait de compromettre définitivement le voyage.

— Le lieutenant tient à vous assurer que, conformément aux lois, décrets et traditions qui ont cours dans le Royaume et, au-delà, dans les ports qui font commerce et échange de marchandises et de voyageurs, reprit l'interprète comme pour le tranquilliser, la quarantaine ne durera pas plus de quarante jours....

— Capitaine, jusqu'à quand comptez-vous rester ? demanda Tom.

— Je repartirai demain.

— Alors, demeurons à bord.

Les Misses qui devaient, elles aussi, débarquer, approuvèrent. On le fit connaître au lieutenant qui, poursuivant imperturbable son discours d'accueil, tint à leur faire savoir que rien ne serait négligé pour rendre leur attente la moins longue et la moins pénible possible, que le capitaine du port ne manquerait pas de prendre de leurs nouvelles et qu'il se réjouissait de pouvoir bientôt présenter ses salutations d'usage à des amis sincères et bons, et de pouvoir les serrer dans ses bras affectueusement...

Le *San Marco* jeta l'ancre non loin du lazaret, militairement gardé, à quatre cents mètres du rivage.

Dans la matinée, un homme s'était présenté à la capitainerie du port.

— Je suis le docteur Pitman, de Londres, avait-il déclaré.

Arrivé la veille au soir par *La Fougueuse,* un navire français en provenance de Marseille, il avait expliqué qu'il pensait de son devoir de signaler qu'il ne leur avait pas été possible de faire escale en Sicile. Ils avaient pénétré dans le port de Syracuse mais les autorités les avaient empêchés de débarquer leur indiquant que la grande peste ravageait l'Italie jusqu'à Trieste. La nouvelle venant d'un médecin avait été prise fort sérieusement par le capitaine du port, qui avait remercié vivement le docteur Pitman. Aucune maladie n'était davantage redoutée et, comme on ne possédait pas encore de liaisons télégraphiques, l'alerte était parfois

donnée par des « on-dit ». Quitte à commettre des erreurs, on préférait prendre toutes les précautions.

Tandis que le soleil déclinait, des barquettes s'embossèrent autour du trois-mâts chargées d'outres d'eau fraîche, de melons, de pastèques, de grenades, de tomates. La vente se faisait avec les précautions d'usage. Marins et passagers montaient la marchandise à l'aide d'un panier attaché au bout d'une corde et payaient en jetant leurs pièces dans une bassine d'eau vinaigrée propre à protéger du mal les marchands. Dans une corbeille, au milieu de fruits, une lettre destinée à Tom avait été glissée. Surpris, il l'ouvrit et lut : *« Mille regrets pour ce contretemps. Soignez-vous bien. Docteur Pitman. »*

Les malfaiteurs aiment à signer leurs crimes comme les artistes leurs œuvres. Tom comprit. La quarantaine, c'était une astucieuse, diabolique invention de Taylor. A leur arrivée à Alexandrie, Giuseppe et Bartoldo avaient dû avouer leur échec à leur maître. Renseignements pris auprès de la police et des douanes, ils acquirent la certitude qu'ils n'avaient pas encore débarqué. L'Egypte constituait leur dernière chance. S'ils ne parvenaient pas à dresser des obstacles suffisants sur le chemin, de Waghorn et de son ami, c'en était fini. Le vapeur les conduirait jusqu'à Bombay sans que l'on y pût rien. Apercevant le drapeau jaune flotter sur le lazaret, Taylor eut l'idée de faire mettre Tom en quarantaine.

Le tour était joué. Le *San Marco* était au large, sous la surveillance des autorités. Giuseppe et Bartoldo y veilleraient aussi. Il ne restait plus à Taylor qu'à attendre en espérant que la rumeur qu'il avait répandue ne serait pas trop vite démentie. Il s'installa aux « Trois Ancres », le meilleur hôtel de la ville, dans le quartier franc.

Les derniers appels à la prière lancés par les muezzins du haut des minarets retentirent avant la tombée du jour. La ville ferma ses portes. Peu à peu, les lumières s'éteignirent. Le clair de lune illuminait les remparts blancs dentelés de créneaux. De temps à autre, les aboiements des chiens, qui se répondaient d'un bout à l'autre de la cité endormie ou les braiements des ânes, rompaient la monotonie du concert lancinant des crapauds et des grillons.

Tom et Martial traversèrent le pont désert du *San Marco.* Ils étaient nus et avaient serré leurs sacoches et leurs vêtements dans des sacs de toile cirée noire. Ils enjambèrent le bastingage et se laissèrent lentement glisser, l'un

après l’autre, le long d’une corde jusque dans l’eau sombre. Poussant devant eux les sacs qui flottaient, ils nagèrent silencieusement vers le rivage, prenant soin de s’écarter du lazaret où des sentinelles veillaient.

Le capitaine Meo avait d’abord refusé d’être complice d’une évasion puis, après les explications de Tom sur la machination de Taylor, il s’était laissé fléchir. Il leur avait même donné le nom d’un de ses amis, Youssef Cachef, qui pourrait sans doute les aider. Ils entreraient en ville par la Porte de Rosette qui se trouvait en face du lazaret.

— Demandez-le, il est connu comme le loup blanc.

Il avait cependant averti Tom et Martial. Il ne pourrait faire autrement, sans prendre de trop grands risques, que de signaler leur disparition dès les premières heures de la matinée.

Le mince ruban argenté de sable humidifié par les va-et-vient de la mer courait le long de la plage à une quinzaine de mètres devant eux. Ils sentirent le fond sous leurs pieds. Le rivage, planté de quelques bouquets de palmiers, semblait désert. Ils s’apprêtaient à sortir de l’eau lorsqu’une voix d’homme s’éleva. Une autre lui répondit. Ils s’arrêtèrent. La conversation se poursuivit. Ils ne pouvaient distinguer les inconnus. Ils firent demi-tour et replongèrent. A quelques centaines de mètres les superstructures du *San Marco* tanguaient légèrement au-dessus de l’eau miroitante. Lorsque les voix se furent suffisamment éloignées, ils obliquèrent à nouveau vers la plage. Deux silhouettes de soldats, fusils en bandoulière, se détachèrent de la pénombre. Ils faisaient face à la mer, silencieux, comme s’ils écoutaient des bruits suspects. Tom et Martial s’apprêtaient à s’écarter mais les deux militaires, après avoir échangé quelques mots, accomplirent un quart de tour sur eux-mêmes et prirent la direction du lazaret. Ils soupirèrent de soulagement. Prématurément : à trente mètres, les sentinelles s’arrêtèrent et revinrent sur leurs pas. Elles passèrent devant eux pour revenir à nouveau. Le manège se poursuivit. Tom et Martial, de l’eau jusqu’aux narines, grelotaient. L’horizon à l’est commençait à se teinter de rose. Ils ne pouvaient plus attendre. Ils laissèrent les militaires aller et venir deux ou trois fois, se rapprochant un peu plus du rivage. Lorsque les gardes furent assez loin, le dos tourné, ils s’élancèrent sur la plage, courant aussi loin que possible et se jetèrent à plat ventre. Réguliers comme un balancier d’horloge, les deux autres revenaient d’un même pas traînant. Ils n’avaient rien vu, rien entendu. Tom et Martial avançant ainsi par bonds successifs, parvinrent à se mettre à l’abri derrière une dune. Ils s’habillèrent

promptement. Mieux valait attendre là le lever du jour. Ils finirent par s’endormir.

Les cris des chameaux qui, comme les coqs, saluaient à leur manière, en blatérant, l’apparition du soleil, les réveillèrent. Les caravanes, chameaux mais aussi petits ânes gris croulant sous les paniers, attendaient l’ouverture des portes de la ville. Chameliers et fellahs, venus livrer leurs produits au marché, palabraient, assis en rond, emmitouflés dans leurs amples zabouts couleurs de terre et de sable, le turban noué autour de la tête. La plage était déserte. Rien ne bougeait sur le *San Marco* ni dans le port. Les couinements des roues qui descendaient les seaux au fond des puits, les premiers coups de marteaux sur les enclumes des forgerons, résonnèrent dans le jour naissant. Les muezzins appelèrent à la prière du matin. Les deux lourds battants bardés de fer et de clous de la Porte de Rosette s’ouvrirent en grinçant.

Tom et Martial attendirent que le flot des voyageurs, des commerçants, des fellahs, se fût écoulé pour faire à leur tour leur entrée dans la ville.

Une foule bruyante et bigarrée se pressait déjà, malgré l’heure matinale, devant les éventaires dressés sur les places, entre les étals des boutiques dans les ruelles tortueuses ; femmes, le visage à peine caché, l’œil ardent, enveloppées dans leurs voiles noirs ou blancs d’où s’échappaient des pans de robes aux teintes vives, roses, violettes ou vertes, en cotonnades ou riches tissus de soie brodés d’or ; hommes en longues tuniques de lin, de coton ou de soie, ceints d’étoffe, coiffés de turbans dont la couleur désignait le musulman, le juif ou le chrétien, blanc, rouge, noir, brun ou violet. Les chameliers et les âniers se frayaient un chemin à grands cris mêlant leurs voix à celles des marchands qui vantaient, celui-ci ses fruits et ses légumes frais, celui-là, ses viandes, ses hachis et ses brochettes, cet autre son caviar, ses anchois, ses cornichons, ou encore son miel et ses pâtes feuilletées. Il flottait dans l’air une odeur âcre, mélange d’épices, de café et de beurre rance.

Les voyant hésiter sur le chemin à prendre, un homme s’arrêta, souriant, puis un autre, puis un troisième.

— *Mousafin* ! se répétaient-ils entre eux, ce qui voulait dire « voyageur ».

Tom se décida.

— Youssef Cachef ? demanda-t-il.

Les trois autres se regardèrent, perplexes. Ils réfléchissaient, les yeux levés vers le ciel, en se caressant la barbe. Le cercle autour d'eux ne cessait de grossir.

— C'est difficile de passer inaperçu, observa Martial.

— Youssef Cachef ? répéta Tom.

— Je crains que votre diable d'accent anglais ne fasse mauvais ménage avec l'arabe. Ils ont l'air de comprendre que vous leur demandez la lune, plaisanta Martial.

— Alors, interrogez-les donc, vous.

— Soit. Youssef Cachef, reprit Martial.

Leurs interlocuteurs éclatèrent de rire en l'approuvant, comme s'il avait sorti une fine plaisanterie. Tom ne put s'empêcher de s'esclaffer.

— Eh bien ! Mais que leur avez-vous donc dit ?

Martial n'en revenait pas.

— Youssef Cachef, répétèrent-ils avec acharnement sur tous les tons.

Quarante personnes les écoutaient avec patience, sans se départir de leurs sourires, débattant entre eux des diverses hypothèses possibles, avec une volubilité et une passion qui pouvaient faire craindre qu'ils en vinssent aux mains.

Soudain des remous se produisirent dans la foule. Le cercle s'ouvrit. Un aveugle parut, vieillard enturbanné au visage bruni et parcheminé, la barbe blanche ; il avançait la main posée sur la tête d'un garçonnet d'une dizaine d'années qui lui servait de guide. Son arrivée fut bien accueillie.

— Bonjour, citoyen ! lança-t-il avec assurance et fierté en français avec l'accent arabe, esquissant de la main droite un salut militaire, que cherchez-vous ?

Tom répéta une fois encore le nom de l'ami de Meo et l'aveugle après lui. Tout autour, on s'esclaffa bruyamment.

« Ah ! c'était cela ! Par Dieu ! Youssef Cachef, si on connaissait ? On ne connaissait que lui ! »

Ils riaient, s'étonnaient de ne pas avoir compris, psalmodiaient « Youssef Cachef ! Youssef Cachef ! » imitant les diverses prononciations de Tom et de Martial. C'était par là. Dix bras se tendirent à la fois pour indiquer la direction à prendre, ils parlaient tous en même temps. L'aveugle éleva la voix ; ils se turent. Il leur fit signe de se disperser, il s'occuperait des *mousafins ;* ils obéirent, saluant, toujours souriants, Tom et Martial qui les remercièrent.

— Youssef Cachef est mon ami, je peux vous y conduire, assura-t-il la main sur le cœur.

Il dit quelques mots à l'enfant et ils s'enfoncèrent dans la foule.

— Faites la route, place à un aveugle, criait le jeune guide.

On s'écartait. Tom et Martial suivaient. Le vieillard se retourna vers eux et se mit à chanter, en riant, content de lui : *Allons enfants de la patrie* ! Il se souvenait de l'occupation française entre 1798 et 1801. Il en évoqua les détails, en vrac, tout en marchant ; le port de la cocarde tricolore était obligatoire, on s'appelait citoyen et l'on apprenait *la Marseillaise.* Il y avait eu une grande fête dans toute l'Egypte pour le septième anniversaire de la République. A Alexandrie, les troupes s'étaient réunies autour de la colonne de Pompée au sommet de laquelle avait été hissé le drapeau tricolore. Les noms des quarante soldats morts lors de la prise de la ville devaient être inscrits sur la colonne.

Le « guide » s'arrêta devant un café sur une petite place tranquille au milieu de laquelle poussait un sycomore trappu. Quelques clients sirotaient leur moka, assis dans la pénombre de la salle sur des bancs de pierre recouverts de nattes, en tailleur ou une jambe pendante.

— Youssef ! appela l'aveugle.

Une femme parut à la terrasse sur le toit et donna quelques explications qui le satisfirent.

— Il va venir. C'est un bon père et un bon croyant. Il a été conduire ses enfants à l'école coranique, fit-il savoir.

— Assam !

L'aveugle reconnut la voix.

— Youssef !

Tom et Martial le regardèrent, surpris. Le grand gaillard en turban blanc et galabyeh rayée qui serrait dans les siennes les mains du vieillard et échangeait avec lui, en arabe, de cordiales salutations, avait la barbe blonde, le teint rose et des iris d'un bleu de porcelaine. Ils se présentèrent, précisant qu'ils venaient de la part de Meo. Youssef leur serra chaleureusement la main.

— Français ? Moi aussi.

Et, comme Tom et Martial ne cachaient pas leur étonnement, non sans fierté, il leur fit connaître les circonstances qui avaient fait de lui un Egyptien.

Youssef était né à Saint-Omer. Il s'appelait Joseph Delfosse. Débarqué le 2 juillet 1798 sur la plage du Marabout à quelques lieues d'Alexandrie, avec le corps expéditionnaire commandé par Bonaparte, il avait participé à la bataille victorieuse des Pyramides contre les Turcs et à la campagne de Syrie jusqu'à Saint-Jean-d'Acre.

Toujours il s'était souvenu de l'ordre du jour de Bonaparte avant le débarquement en Egypte : « Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans. Leur premier article de foi est celui-ci : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète.*

« Ne les contredisez pas... Ayez pour les cérémonies que prescrit le Coran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ. Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe : il faut vous y accoutumer. Les peuples chez lesquels nous allons traitent les femmes différemment que nous ; mais, dans tous les pays, celui qui viole est un monstre. Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes ; il nous déshonore, il détruit nos ressources, il nous rend ennemis les peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis. »

Il avait fait siens ces préceptes et s'en était bien trouvé. Ce pays lui avait plu et partout il avait reçu bon accueil.

Trois ans plus tard lorsque l'armée française s'était retirée, il avait décidé de rester sur place. Soldat, il s'était mis d'abord au service de Mehemet-Ali, le nouveau pacha d'Egypte. Il avait guerroyé au Soudan et en Arabie. Mais, fatigué du métier des armes, il avait quitté l'uniforme et, converti à l'Islam, s'était marié et installé à Alexandrie. Comme il le fit remarquer, son cas n'était pas unique puisque huit cents de ses camarades étaient, eux aussi, restés en Egypte après l'évacuation du corps expéditionnaire.

Tom et Martial lui exposèrent en toute confiance leur situation. Youssef parut inquiet.

— Peut-être nous croyez-vous contagieux ? l'interrogèrent-ils.

Il se mit à rire.

— Si Meo vous a envoyés à moi, c'est que vous ne l'êtes pas. C'est le parrain de Yasmina, ma dernière fille.

Il était inquiet pour eux.

— S’il n’est pas déjà trop tard, vous devez quitter la ville au plus vite. La police est habile et vigilante. Depuis quelques semaines, je ne sais pourquoi, les Européens qui débarquent en Egypte sont l’objet d’une surveillance particulière.

Mais il connaissait un guide qui les conduirait au Caire par des chemins détournés. Un de ses serviteurs les accompagnerait chez lui.

Ils l’avaient vivement remercié de son accueil et étaient partis conduits par un jeune serviteur.

Ils traversaient un quartier tranquille lorsqu’ils se virent tout à coup entourés de plusieurs hommes, le visage masqué, qui braquaient sur eux des pistolets ou les menaçaient de leurs sabres. Le jeune serviteur se mit à pousser de grands cris suppliants, retournant ses poches vides. Ils le laissèrent partir, portant toute leur attention sur Tom et Martial. Il était inutile de comprendre la langue de Mahomet pour deviner ce qu’ils attendaient d’eux. Résignés, ils allaient s’exécuter et tendaient leurs sacoches lorsqu’une voix se fit entendre derrière eux. Leurs assaillants, les yeux levés, posèrent alors l’une après l’autre, leurs armes à terre puis, reculant lentement, firent demi-tour et se mirent à courir comme des dératés sans demander leur reste. Leur fuite fut saluée d’un grand éclat de rire. Tom et Martial, se retournèrent, emplis de gratitude. Assis sur le muret d’une terrasse, un homme jeune, le visage rond, les regardait, hilare.

— Francs ? les interrogea-t-il.

Ils firent signe que oui. Il dégringola du toit, sauta lestement d’un mur à un autre jusque dans la ruelle.

— Je m’appelle Karim, se présenta-t-il en français.

Tom et Martial lui exprimèrent toute leur reconnaissance. Karim poussa négligemment du pied les sabres dans un coin et ramassa deux pistolets qu’il glissa sous ses vêtements.

— Des armes peuvent être utiles.

— Mais... ? s’étonnèrent Tom et Martial.

Karim devina.

— Non, je n’en avais pas !

Il se mit à rire de plus belle, communiquant sa gaieté à Tom et Martial, mais leurs visages se figèrent lorsqu’ils aperçurent le jeune serviteur accourant à la rescousse avec plusieurs gardes. S’excusant auprès de Karim, ils se mirent à détaler. Le jeune homme les suivit et facilita même leur fuite

en les menant à travers un dédale de ruelles, de couloirs sombres, d'escaliers et de terrasses. Le serviteur et les gardes étaient bientôt perdus.

— Vous semblez craindre autant les gendarmes que les voleurs ! observa, encore tout essoufflé, Karim, qui ne se départait décidément pas de son rire.

— En effet, reconnurent Tom et Martial embarrassés, bien que nous n'ayons rien à nous reprocher. Nous fuyons tout ce qui pourrait nous retarder.

Ils expliquèrent alors à Karim, qui renouait son turban défait dans la course, qu'ils avaient un rendez-vous à Suez et qu'ils souhaitaient partir pour Le Caire immédiatement.

— C'est très aisé, tout est prévu pour les voyageurs, leur expliqua-t-il, faisant mine de ne pas comprendre qu'il leur était difficile d'emprunter les chemins officiels. Il énuméra les deux routes possibles, l'une par terre, à dos de chameaux, l'autre par voie d'eau. Que choisissez-vous ?

Ils assurèrent craindre, dans un cas comme dans l'autre, la longueur des formalités...

— Votre permis de douane remis à votre débarquement et un acompte suffiront, assura-t-il.

— Nous préférerions sortir des sentiers battus, mais il nous faudrait un guide, avouèrent Tom et Martial.

— Si vous m'acceptez, je puis vous emmener au Caire, se proposa Karim, d'un air détaché.

— Connaissez-vous les chemins les plus sûrs ? insistèrent-ils.

— Vous n'aurez rien à craindre.

— Soit ! approuvèrent les deux amis, soulagés.

Ils s'accordèrent sur le prix.

— Comme les autres, quatre piastres par jour, demanda Karim.

L'accord fut conclu.

Les patrouilles s'étaient multipliées. A cette heure, Meo avait dû prévenir la capitainerie du port de leur évasion. Mais Karim connaissait bien sa ville. Evitant tout contrôle, ils sortirent par une poterne qui donnait sur le canal Mahamoudieh et le lac Maréotis et ils se dirigèrent vers l'est, évitant les bords du canal trop fréquentés par les gardes du pacha.

Ils marchèrent dans la campagne irriguée, le long des digues ou à travers les sables. Ils dormirent à la belle étoile ou, si une ferme aux murs de terre

séchée se présentait à eux, demandant une hospitalité aussitôt offerte, sur quelques bottes de paille, se nourrissant d'œufs et de boulettes de riz achetés aux fellahs pour quelques paras. Le second jour, ils purent se procurer des ânes. Au matin du troisième jour, ils découvrirent le Nil et, au-delà, le delta miroitant sous un soleil pâle, fermé à l'horizon par un rideau d'arbres. Sur le fleuve majestueux, aux eaux lourdes et jaunies de limon, se détachaient les hautes voiles triangulaires des *maachs,* des *dahabiehs,* des felouques, éclatants de blancheur.

A Afté, au débouché du canal Mahamoudieh, les voyageurs changeaient de bateaux pour remonter vers Le Caire par le Nil. Si le vent du nord-est soufflait assez fort, en cette saison de décrue, on marchait à la voile. Si le vent tombait ou faiblissait, les chameaux ou les ânes tiraient les embarcations le long du chemin de halage, bêtes et haleurs se relayant de village en village.

Une *maach* était en partance, le pont déjà encombré de passagers assis sur des nattes de palmes, au milieu de leurs modestes bagages, paniers ou baluchons de tissus colorés. Des grappes de poules, pattes ficelées, caquetantes battaient des ailes en roulant des prunelles apeurées ; des agneaux bêlants, des pigeons dans des cages d'osier et même une chèvre donnaient au bateau des allures d'arche de Noé. Des matelots nus, de l'eau jusqu'à mi-corps, s'apprêtaient, tandis que d'autres lâcheraient les amarres, à pousser le navire pris dans les hauts fonds vaseux. Debout sur le château de poupe, le raïs, nom du capitaine aussi bien que du chef qui guidait une caravane à travers le désert, coiffé d'un volumineux turban porté « à la marinière », un peu en arrière de la tête, pressait les derniers arrivants.

Ce fut à partir d'Afté que le comportement de Karim commença à intriguer Tom et Martial. Leur guide leur fit signe de monter à bord mais il ne les suivit pas tout de suite. Il s'approcha d'un inconnu qui se tenait à l'écart, observant les va-et-vient des voyageurs, et qui manifesta aussitôt une déférence surprenante de la part d'un homme d'âge moyen à l'égard de leur jeune guide. Ils s'entretinrent un instant, l'homme portant vers Tom et Martial, par-dessus l'épaule de Karim, un regard scrutateur.

Le guide embarqua le dernier. On tira derrière lui la longue planche qui tenait lieu de passerelle. La *maach* s'écarta de la berge sous la poussée des matelots qui, pour harmoniser leurs efforts, entonnèrent, comme les « Oh ! hisse » de nos marins, un refrain repris par les passagers : *Eleyson !*

Eleyson ! Le vent était favorable. Le bateau gagna le large, toutes voiles déployées.

Le raïs les avait bien accueillis, en tant qu'étrangers, avec des paroles de bienvenue et des égards particuliers, et leur avait fait place parmi les autres passagers à l'arrière, non loin du château de poupe, en refusant même de recevoir leur acompte.

— Dans cinq ou six jours, vous serez au Caire, avait assuré Karim qui, les rejoignant, n'avait fait aucune allusion à son aparté sur le quai.

Depuis leur départ d'Alexandrie, il s'était montré habile, serviable et gai, mais assez réservé. Ils ne savaient de lui guère plus de choses, si ce n'était qu'il demeurait généralement à Alexandrie et que son père, maître d'école, avait appris le français et l'avait enseigné à toute sa famille. Ils en vinrent à s'interroger sur les circonstances de leur rencontre avec Karim et à trouver rétrospectivement étrange que plusieurs hommes, armés jusqu'aux dents, masqués, décidés à commettre un larcin, fussent assez imprudents pour laisser partir un témoin, assez couards pour battre en retraite devant un jeune homme sans armes en abandonnant tout leur arsenal, étrange aussi que ce guide qui les avait sauvés, eût fui avec eux, eût accepté de les conduire au Caire clandestinement sans leur demander le moindre supplément au tarif habituel. Ils se promirent de se tenir sur leurs gardes.

La *maach* voguait au milieu du fleuve aux rives contrastées. A tribord, au-delà d'une lisière cultivée, commençaient les sables du désert de Libye. A bâbord, s'étendait à perte de vue le delta verdoyant et animé. Ici, les fellahs entourés de leurs femmes et de leurs enfants coupaient le riz à la faucille, ramassaient le coton. Là, ils semaient le blé d'hiver sur les terres encore gorgées d'eau. Au bord du fleuve, des groupes de lavandières battaient leur linge tandis que passaient sur la berge les hautes et gracieuses silhouettes des porteuses d'eau enveloppées de leurs voiles noirs, leurs jarres ventrues en équilibre sur leurs têtes.

La présence de Tom et de Martial avait excité la curiosité des passagers. Leurs voisins, s'adressant à Karim, voulurent savoir d'où venaient ces *effendis.* Lorsque le guide leur eut dit que c'étaient des Francs — nom générique sous lequel on désignait souvent les Européens — l'un d'eux s'exclama, tout sourire :

— *Ya salam, Bounabarteh !*

— Salut à toi, Bonaparte ! traduisit Karim.

— Encore, soupira Tom. Mais ils ne savent donc pas que cet homme était un monstre. Je vais préciser que je suis anglais.

— Je vous le déconseille absolument, murmura Martial, le raillant, ils vous jetteraient à l’eau.

L’homme voulut à son tour évoquer ses souvenirs. Il avait vécu, jeune, l’entrée des Français au Caire et l’occupation de la citadelle, après la bataille des Pyramides. Les débuts avaient été difficiles, il y avait eu des attentats et des exécutions, en représailles. Pour réprimer une révolte au Caire, les Français avaient déferlé dans les rues et les ruelles, bousculant tout sur leur passage, entrant à cheval dans la mosquée d’El Azhar, renversant les lampadaires, vidant les coffres de livres, jetant au rebut des volumes du Coran. Puis un *modus vivendi* s’était établi. Les Cairotes avaient été rassurés par l’attitude des Français. Lui-même avait vu Bonaparte se promener, sans escorte, dans les rues, s’arrêtant pour parler aux passants et aux boutiquiers. Les soldats s’enfonçaient jusque dans le fond des souks sans arme, dépensant leur argent à boire, à manger. Ils allaient si vite sur leurs ânes, qu’ils provoquaient des accidents et leur général en chef avait du édicter une réglementation sur le bon usage des moyens de transport.

Les Français, se souvenait-il, aimaient participer aux fêtes égyptiennes et invitaient les musulmans aux leurs. Le général s’était associé à la grande fête du Nil lorsqu’au moment des crues, vers la mi-août, on procédait à l’ouverture du canal qui traversait Le Caire, les eaux allant se répandre sur une partie des provinces. Le peuple s’assemblait. On faisait détonner du salpêtre. On lançait des feux d’artifices. Des fanfares jouaient. On chantait. Des barques défilaient, resplendissantes de lumières, toutes pavoisées. Le lendemain, les troupes se présentaient sous les armes, pointaient le canon sur la digue et la détruisaient. Une nouvelle saison commençait.

Le général assistait souvent aux cérémonies dans les mosquées pour les fêtes religieuses qui donnaient lieu à des démonstrations d’amitié. Il se souvenait des soldats invités par son père à partager avec eux l’*iftar,* le repas de fête de la fin du ramadan. De leur côté, les Français avaient organisé une grande fête pour honorer la République. Un vaste cirque, décoré de cent neuf colonnes, avait été construit sur la place Eskebiech. Sur l’une des enceintes était représentée la bataille des Pyramides, sur l’autre, formant un portique, était inscrit le verset du Coran : « *Il n’y a point d’autre Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète.* » Le drapeau tricolore avait

été planté sur Khéops, la plus haute des pyramides de Guizeh, la plus proche du Caire, et un vaste banquet avait suivi la cérémonie militaire où avaient été invitées toutes les notabilités égyptiennes. Au sommet des faisceaux qui décoraient la galerie, se trouvaient réunis le croissant musulman et le bonnet phrygien, symbole de la liberté, le Coran et la Déclaration des droits de l'homme.

Lorsque Bonaparte, appelé malgré sa petite taille Sultan-el-Kénir, le grand prince, quitta l'Egypte, laissant le commandement au général Kléber, Sultan-el-Tawil, le prince haut de taille, des chansons commencèrent à circuler dans le peuple regrettant ce départ. L'homme se mit à chantonner, Karim traduisant :

Tu nous a fait soupirer par ton absence,
O Général qui prends le café avec du sucre !
O Général charmant dont les joues sont si agréables,
Toi dont le glaive a frappé les Turcs !

Parfois, des berges, des inconnus, agitant les bras, faisaient signe qu'ils voulaient embarquer. Mais le raïs se méfiait. Bien qu'à peu près partout la sécurité eût été assurée sur le territoire, des bandes de pillards et de voleurs subsistaient. Le capitaine s'approchait de la rive, jugeait à leurs mines les candidats au voyage. Il s'arrêtait rarement. Certains, furieux, déchargeaient leurs fusils en direction du bateau.

Lorsque, la nuit tombée, le vent se maintenait, ils poursuivaient leur route au clair de lune, la *maach* signalant sa présence par des lampes à huile allumées à la proue et de chaque côté du château de poupe. Si le vent faisait défaut, on jetait l'ancre, en prenant soin de se tenir assez loin de la rive pour se protéger des voleurs. Avant le coucher du soleil, les plus pieux des passagers musulmans mettaient alors pied à terre, faisaient leurs ablutions dans les eaux du fleuve, et, leurs tapis de prière déroulés sur la berge, s'agenouillaient et se prosternaient en direction de La Mecque.

Les passagers devaient se nourrir eux-mêmes des provisions emportées ou des achats faits aux escales auprès des fellahs. Tom, Martial et Karim n'avaient eu le temps de ne rien prévoir avant le départ ; jusqu'à ce qu'ils se fussent approvisionnés, leurs voisins partagèrent, généreusement et sans cérémonie, avec eux galettes de froment, œufs durs, oignons, concombres, boulettes de riz enveloppées dans leurs feuilles de vigne, pâtisserie de

semoule de riz mélangée à la pâte de dattes et gorgée de miel. Pour étancher leur soif, ils disposaient de toutes les eaux du Nil dont il leur fut assuré qu'elles ne dérangeaient jamais l'exercice des fonctions digestives.

Parfois, dans le calme du soir, une voix s'élevait, d'autres suivaient, accompagnées d'une flûte, chantant une mélodie lente mais joyeuse, rythmée par un de ces tambours de terre cuite appelé *farabouk*, que, battant des mains, des passagères reprenaient en chœur, des cabines du château de poupe qui leur étaient réservées. L'une de ces mélodies disait à peu près :

O nuits !
O nuits de plaisir,
O nuits de joie,
Plaisir et souhait accomplis lorsque les amis s'assemblent,
Favorise, ô seigneur, la pure lumière, Ahmed, l'élu, chef des apôtres !

La première nuit, Tom et Martial ne purent dormir, importunés par les moustiques qui leur dévorèrent le visage. Ils adoptèrent, les nuits suivantes, le turban de mousseline de coton dont se protégeaient leurs voisins et, sur leurs conseils, ils se frottèrent les mains d'écorces de citron.

Au petit matin de la seconde nuit, le bateau amarré non loin de la rive, ils furent réveillés par des cris. Des bandits se lançaient à l'assaut de la *maach.* Ils s'étaient approchés du bateau, trompant la vigilance des matelots de garde, la tête dissimulée dans des citrouilles évidées. On put les rejeter à l'eau et ils s'enfuirent en se laissant porter par le courant.

Vers midi, le troisième jour, on s'arrêta pour embarquer un homme d'âge moyen, accompagné d'une jeune femme et d'un jeune homme, que le raïs avait reconnu à son turban comme un marchand, riche sans doute à en juger à ses vêtements de soie et de cachemire, à son équipage de deux serviteurs, à sa malle haute et décorée. Tandis que la jeune femme se retirait à l'arrière dans le château de poupe, les deux nouveaux passagers s'installèrent, à l'invitation du raïs, sur le pont, non loin de Tom et Martial. Le marchand s'assoupit et Karim ne tarda pas à engager la conversation avec le jeune homme. Ils parlaient à voix basse depuis un moment lorsque soudain Karim éclata de rire. Tom et Martial intrigués, l'interrogèrent sur la cause de son hilarité. Il leur rapporta alors ce que le jeune homme venait de lui dire.

Sa sœur, son beau-frère et lui partaient en pélerinage à Tentah, ville du delta où se trouvait une des mosquées les plus belles et les plus riches

d’Egypte dédiée à Saïd le bédouin. Mariée depuis trois ans, sa sœur n’avait pu encore avoir d’enfant. Le mari s’impatientait, craignant qu’elle ne fût stérile, et parlait de la répudier, alors que le mal pouvait aussi bien venir de lui. Devant cette menace, le jeune homme qui avait été accueilli dans la maison de son beau-frère et s’y trouvait fort bien, avait persuadé sa sœur d’aller prier sur la tombe de Saïd le bédouin, réputé depuis dix siècles pour rendre leur fécondité aux femmes. De nombreuses guérisons miraculeuses s’étaient produites, des maternités inespérées.

— Croyez-vous au miracle ? avait demandé Karim.

— Qui vous parle de miracle ? rétorqua le jeune homme parlant plus bas encore pour ne pas éveiller le marchand.

— N’est-ce pas vous qui avez entraîné votre soeur ?

— Oui, en effet.

— Alors ?

— Alors on dit qu’à Tentah, tout est prévu pour aider le ciel. Près de la mosquée de Saïd, il y a des tentes. Pendant la prière, le prophète ayant sagement placé les hommes devant les femmes pour qu’ils ne soient pas distraits au moment de la prosternation, l’épouse s’échappe sans être vue et... Ainsi parfois le miracle se produit.

— Voilà qui vaut le détour, s’esclaffa Tom.

Mais, avec regret, Karim précisa que ce service était exclusivement rendu par des domestiques affidés de la mosquée...

L’après-midi, il fallut faire appel aux haleurs et à leurs ânes. La marche était lente. Par chance, le calme ne dura pas et les voiles se gonflèrent à nouveau avant la tombée du jour. La *maach* put reprendre son envolée. Le vent souffla même toute la nuit, les matelots se relayant à la barre. Mais, au petit matin, les passagers furent réveillés par un choc violent qui les projeta les uns contre les autres avec leurs bagages, leurs paniers, leur basse-cour, dans un tumulte de cris d’effroi et de caquettements. Le pilote, somnolent ou trompé par les brumes qui flottaient à cette heure à la surface de l’eau et dissimulaient les berges, n’avait pas vu à temps un banc de sable à quelques mètres de la rive ; le bateau l’avait heurté en pleine course.

L’examen de la coque ne révéla aucune avarie. Restait à désensabler le navire évacué par les passagers. Les matelots, se jetant à l’eau, tentèrent de le repousser du haut fond mais sans succès. On fit appel à tous les passagers et Tom et Martial participèrent à la manœuvre. La proue, figée dans le sable, ne bougea pas. On alla chercher des renforts au village voisin. Les

fellahs arrivèrent avec des ânes et des chameaux. Tirée, poussée en tous sens, des madriers glissés sous la coque servant de levier, la *maach* commença à reculer. Après une heure d'efforts, elle fut dégagée, le succès de l'opération salué par le youyou des femmes. Les hommes regagnèrent la berge.

Ce fut alors que Martial et Karim s'aperçurent que Tom, qu'ils avaient vu quelques instants auparavant arc-bouté sur un madrier, de l'eau jusqu'aux épaules, ne les avait pas suivis. Ils replongèrent, firent le tour du navire. En vain. Il avait disparu. Matelots, passagers, villageois se mobilisèrent aussitôt. On entreprit de fouiller chaque touffe de roseaux le long des berges, on descendit en barque le fleuve loin en aval. Sans résultat. Que s'était-il passé ? Cette disparition paraissait incompréhensible, inexplicable. Martial fit savoir au raïs qu'il comprendrait qu'il voulût poursuivre sa route avec les autres passagers mais que lui restait sur place jusqu'à ce que les recherches eussent abouti. La *maach* s'éloigna.

Martial, fidèlement accompagné de Karim, arpenta à nouveau la rive du fleuve. Ils étaient à bout de forces et de plus en plus inquiets lorsque des fellahs, faisant de grands gestes, accoururent vers eux. Tout essoufflés, ils annoncèrent que le Franc avait été retrouvé à deux cents mètres du fleuve, au bord d'un canal d'irrigation. Il avait été transporté au village voisin.

— Vivant ? interrogea Martial, anxieux.

Mais à la question traduite par Karim, les visages se fermèrent ; ils ne savaient pas ; ils ne voulaient pas se prononcer.

— Ni vivant ni mort, murmura l'un d'eux.

Ils s'élancèrent, le cœur battant, vers le village. Les ruelles étaient désertes. Les fellahs leur firent signe de les suivre. Hommes, femmes, enfants, tous les habitants étaient assemblés, les yeux fixés sur un édifice en briques surmonté d'une cheminée d'où s'échappait de la fumée. La façade comprenait trois portes de fonte au niveau du sol et trois autres à un mètre de hauteur environ auxquelles on accédait par une rampe de terre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Martial. Un four ?

— Oui, confirma Karim, un four à poulets.

— Mais où est Tom ?

On entendit d'abord quelques piaillements, puis les petits cris aigus se multiplièrent ; ce fut un vrai concert. Un villageois, s'approchant, entrouvrit une des portes de fonte. Un poussin parut, suivi d'un autre ; ils étaient bientôt des dizaines, des centaines descendant la rampe de terre,

prudemment, s’égosillant, jaunes, ouateux, maladroits. La porte fut alors poussée avec vigueur. Martial n’en crut pas ses yeux. Tom sortait à quatre pattes du trou noir, dans la tenue légère avec laquelle il avait plongé dans le Nil, trempé de sueur, rouge comme un jambon d’York. Il clignait des paupières, ébloui par la lumière, du duvet et des coquilles d’œufs collés dans les cheveux et sur tout le corps. Des exclamations s’élevèrent.

— *Ya salam ! Wallahi !*

Ce qui signifiait : « Ciel ! Par Dieu ! » Puis ce furent des cris de joie, des rires ; hommes, femmes et enfants se congratulèrent comme s’il était arrivé quelque chose d’heureux à chacun d’eux. Tom, assis en haut de la rampe, entouré des poussins, regardait autour de lui, éberlué ; on l’eut dit tombé des nues.

Lorsqu’il eut repris ses esprits, ils s’efforcèrent de reconstituer les circonstances de sa disparition et le fil des événements qui l’avaient conduit jusque-là. Les témoins ne manquèrent pas car chaque villageois voulut dire publiquement ce qu’il avait vu et ce qu’il avait fait.

Au moment où la *maach*, poussée et tirée de toutes parts, avait été dégagée du banc de sable, le madrier sur lequel Tom s’arc-boutait, s’était soudain brutalement relevé et, glissant de ses mains était venu le frapper à la tête. Il avait perdu connaissance. Sans doute alors, caché par le navire, avait-il été entraîné par le courant sans que personne ne s’en fût rendu compte. Les eaux du fleuve, s’engouffrant en aval par une vanne ouverte alimentant un canal d’irrigation, l’avaient transporté à une centaine de mètres de la berge du Nil où tous le cherchaient. Ce fut là, par hasard, que deux jeunes enfants, s’en allant à la pêche, le découvrirent dissimulé par des maïs. Ils avaient couru chercher de l’aide. Lorsque les villageois étaient arrivés sur les lieux, Tom était blanc comme un mort et respirait à peine. Ils l’avaient ramené au village sur une civière de roseaux et de palmes. Ne sachant que faire pour réchauffer ce corps glacé et lui rendre vie, ils avaient d’abord amassé sur lui des couvertures, ils l’avaient installé dans une étable pour qu’il profitât de la chaleur animale, ils avaient allumé un grand feu de paille et de brindilles. Mais leurs efforts étaient restés sans effet. Ce fût alors que leur vint l’idée de le mettre dans le four à poulets.

Il était rare à cette saison que le four qui faisait éclore, mieux que les poules, plusieurs milliers d’œufs à la fois en les maintenant durant vingt à vingt-cinq jours à une température constante de 32° fût allumé. Cette opération se déroulait plus généralement en mars ou en avril. Mais les

réserves d’œufs avaient été, cette année, si abondantes que l’on avait préféré tenter de les transformer en poussins plutôt que de risquer de les laisser perdre. Ce fut ainsi que l’on avait introduit Tom au milieu des œufs dans le moins garni des trois foyers, espérant un miracle.

— Et ainsi le Franc brisa la coquille du froid éternel qui déjà l’enveloppait, acheva l’un des conteurs.

Le récit avait rendu songeur Tom qui se demanda si sa résurrection n’apportait pas une explication à celle de Lazare.

La journée s’acheva par une fête. Tout le village se rassembla autour d’une *mouloukhia*, plat fait de riz, de poulet et d’agneau, et parfumé de la plante dont il porte le nom. Tom resta au centre de toutes les conversations. On le regardait comme un miraculé aimé de Dieu. On le touchait, espérant, à son contact, bénéficier de sa chance et des protections dont il jouissait. Ils se séparèrent tard dans la nuit.

Après quelques heures de sommeil et d’émouvants adieux à leurs amis, sauveurs de Tom, Karim leur ayant proposé de poursuivre le voyage par les terres, ils quittèrent le village au petit matin montés sur trois ânes et ils prirent la direction du Caire. La route passait par Tentah. Les rayons du soleil rougeoyant commençaient à disperser les brumes qui planaient sur le delta...

Derrière eux, la poursuite s’était organisée.

Le capitaine Meo, comme convenu, le lendemain du départ de Tom et de Martial, avait fait savoir par signaux qu’il désirait entrer en contact avec la capitainerie du port. Une barque s’était approchée. Il avait alors indiqué que deux de ses passagers manquaient à l’appel et qu’ils avaient donc, rompant la quarantaine, débarqué clandestinement. Il fournit leurs identités et leurs signalements. L’alerte avait été aussitôt donnée et des patrouilles militaires s’étaient répandues dans la ville, s’intéressant particulièrement aux Européens.

Cette soudaine agitation, que Tom et Martial avaient déjà perçue à leur départ d’Alexandrie, avait intrigué Taylor qui avait envoyé aussitôt ses sbires aux nouvelles. Giuseppe et Bartoldo s’étaient dirigés vers le port. Ils étaient tombés sur une patrouille. Des militaires, conduits par un sergent, les abordèrent.

— Pourquoi ces contrôles ? les interrogèrent-ils, présentant spontanément leurs passeports et leurs certificats de douane.

Ils étaient à la recherche de deux Francs qui avaient rompu la quarantaine, leur avait expliqué le gradé. Giuseppe et Bartoldo étaient rentrés précipitamment à l'hôtel des « Trois Ancres ». Taylor maudissant son père, sa mère, Dieu et ses saints, avait décidé de partir sur-le-champ. Il ne doutait pas de qui il pouvait s'agir. Louant les plus rapides des montures, ils s'étaient élancés avec un guide à travers le désert vers Le Caire où ils espéraient bien retrouver Waghorn et son compagnon.

Fontanier et Vacherin n'étaient pas loin non plus. On avait beaucoup médit en définitive sur le *Santa Maria* à bord duquel les deux inspecteurs de la Sûreté avaient si majestueusement embarqué à Trieste sous les yeux de Tom et de Martial. Il n'avait pas été un si mauvais bateau. Certes, pris en pleine nuit dans un grain, après avoir perdu au cours de la traversée une partie de sa voilure, un mât, le bastingage, la roue du gouvernail, et on ne savait pas quoi encore, il avait achevé de se disloquer complètement. Fontanier et Vacherin s'étaient retrouvés, au petit matin, la tempête apaisée, accrochés à un madrier, avec leurs bagages, seuls au milieu de l'infini des mers. Néanmoins, ils avaient pu achever leur voyage. Poussés par le vent, ils avaient abordé une heure plus tard une plage qui formait un vaste arc-de-cercle. Dégoulinants, titubants, hirsutes, épuisés, ils s'étaient écroulés sur le sable et endormis.

La faim, la soif les avaient éveillés. Le soleil était alors à son zénith, chaud malgré la saison. Au-delà de la première dune de sable, c'était une autre dune de sable plus haute et il n'y avait pas trace de vie humaine. Le désespoir avait saisi Fontanier à la contemplation de ce spectacle.

— Vacherin, s'était-il exclamé, se redressant, soyons des hommes, n'ayons pas peur de regaider la situation en face, il va falloir dire notre dernière prière et nous préparer à mourir.

Ces paroles surprirent l'adjoint encore tout à la satisfaction d'avoir échappé au naufrage, malgré les tiraillements de son estomac et le dessèchement de sa gorge.

— Mais comment, monsieur l'Inspecteur, où sommes-nous ?

— La mer nous a épargnés, le désert ne nous fera pas grâce, poursuivit Fontanier, d'humeur décidément sombre.

— Ces curieuses plantes en forme de plumeaux me rappellent, Chef, l'Histoire sainte illustrée que je feuilletais dans ma jeunesse, observa l'adjoint, désignant quelques palmiers.

— Pieux souvenir, Vacherin. Ces arbres poussent en Orient, en Palestine comme en Egypte.

— En Egypte, mais c'est peut-être que nous y sommes...

— En Egypte, Vacherin, il y a des Egyptiens mais, ici, il n'y a personne. C'est le désert. Sentez-vous le poids du soleil ? Avez-vous perçu ce funeste paradoxe de notre situation, les flots faillirent nous emporter et nous allons succomber faute d'eau... Ah ! ajouta l'inspecteur principal, se prenant la tête entre les mains, je crois bien être cette fois au bout du rouleau, mon esprit ne fonctionne déjà plus avec la fulgurante rapidité dont il était coutumier...

— Là, Chef, regardez ! l'avait interrompu Vacherin, pointant son doigt vers le haut de la dune.

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

Fontanier ne voyait rien.

— J'ai vu un enfant, monsieur l'Inspecteur principal.

— Ah ! mon Dieu ! gémit Fontanier, persuadé que le délire gagnait son adjoint. Comment était-il cet enfant, Vacherin ? l'interrogea-t-il avec commisération.

— Vêtu de blanc, Chef.

— C'est cela, avec des ailes peut-être, comme un ange... Asseyez-vous, Vacherin, reposez-vous.

— Mais, monsieur l'Inspecteur, il faut aller voir.

Vacherin s'éloignait déjà vers la dune. Fontanier le retint.

— N'en faites rien, c'est la faim, la soif qui vous leurrent, Vacherin ; c'est un mirage, une illusion d'optique propre au désert, un mirage mystique qui plus est, vous avez vu un ange ! Ce qui est inquiétant.

Mais, à cet instant, quatre cavaliers firent leur apparition qui déboulèrent dans leur direction.

— Les quatre cavaliers de l'Apocalypse ! Serais-je atteint à mon tour ? s'inquiéta l'inspecteur.

Trois hommes, des Européens en blouse et casquette de chasse, fusil en bandoulière, et une jeune femme montée en amazone les entouraient éberlués.

— Vacherin, rêvé-je ?

— Non, monsieur l’Inspecteur, non, je ne crois pas.

— Messieurs, où sommes-nous ?

— En Egypte sans nul doute, répondit en français un des cavaliers.

Fontanier tomba à genoux et se signa.

— Ciel !

Puis se relevant, il remercia avec solennité les cavaliers. Il les considérait comme envoyés de la Providence pour les sauver, car si, venant de Trieste, ils avaient échappé à un naufrage, ils n’auraient jamais eu la force d’affronter seuls l’immensité du désert, assura-t-il en désignant la vaste plage. Les chasseurs se mirent à rire. Ils gravirent la dune. Alexandrie s’étendait devant eux et l’ « ange » de Vacherin les rejoint : un jeune ânier, vêtu d’une *galabyeh* blanche et coiffé d’un chapeau de paille aux bords effilochés, assis sur sa bête entre des paniers à provisions. C’était lui qui les avait découverts le premier.

Leurs sauveteurs leur offrirent à boire et à manger. Ils se partagèrent une outre de plusieurs litres et se jetèrent sur les provisions mises à leur disposition. Fontanier assura qu’il avait fait le meilleur repas de sa vie et que, rien que pour cela, il estimait avoir à leur égard une dette inoubliable de reconnaissance.

— Demandez-moi ce que vous voudrez ! s’exclama-t-il, reprenant des forces.

— Sait-on jamais ! lui répondirent-ils.

Les chasseurs se présentèrent : Scipion Marin était français ; John Parker, anglais ; Wilfrid de Wulfenghen, originaire du Lichtenstein. La jeune femme était française aussi et s’appelait Mme Gohier. Ils avaient traqué toute la matinée la sauvagine. Les chasseurs leur cédèrent une monture. Ce fut ainsi que Fontanier et Vacherin, têtes nues — ils n’avaient pu sauver leurs chapeaux — , leurs redingotes noires, leurs bottes, blanches de sel et de sable, le visage mangé par la barbe, gagnèrent Alexandrie.

— Tiens, une cheminée ! s’exclama Fontanier.

On lui indiqua que c’était la colonne de Pompée. Fontanier grogna :

— Ça fait désordre.

Franchissant l’étroite bande de terre qui séparait la mer du lac Maréotis, ils passèrent devant un champ de ruines et de tombeaux antiques à moitié enfouis dans la terre grise.

— Il y a eu la guerre ? questionna l’inspecteur principal.

On le rassura. Il y avait longtemps de cela.

Approchant de la ville, ils franchirent le canal Mahamoudieh.

— Et les pyramides, en voyez-vous, Vacherin, des pyramides ? On parle toujours des pyramides d'Egypte et je n'en vois pas.

— Ma foi, non, Chef, reconnut l'adjoint, se tournant de tous côtés.

— C'est l'intérêt des voyages de pouvoir faire le partage, *de visu*, entre le vrai et le faux, entre l'histoire et la légende. Voilà une affaire classée : pas de pyramides.

Ils dévisagèrent, intrigués, les premiers fellahs qu'ils croisèrent.

— Mais ils sont tous en chemise de nuit ! gloussa Fontanier.

Les maisons basses, carrées sans toit, aux murs extérieurs troués de petites ouvertures, qu'ils jugèrent mal platrées, mal blanchies, leur firent mauvaise impression.

— C'est ça, Alexandrie ! s'écria l'inspecteur principal.

Fontanier, non sans dégoût, voyait partout de la misère, des pouilleux, des enfants pieds nus, en haillons, des aveugles mais à son grand étonnement, ils passaient tous gaiement leur chemin, sans mendier, ni rien demander à personne. Cette faune l'inquiétait. La vue des militaires qui veillaient à l'entrée de la ville, sanglés dans leurs tuniques rouges, le rassura. Présentant leurs sauf-conduits, les chasseurs franchirent la porte sans encombre. Fontanier et Vacherin tendirent à leur tour leurs passeports gondolés et rendus illisibles.

— Excusez-nous, ils ont pris l'eau, expliquèrent-ils aux militaires surpris.

Les chasseurs se chargèrent de traduire.

— Nous sommes des naufragés, nous arrivons d'Europe, indiqua Fontanier.

— A dos d'âne ? interrogea un militaire soupçonneux, désignant les bêtes.

Les chasseurs témoignèrent qu'ils les avaient découverts sur la plage.

— Ne viendriez-vous pas de Trieste par hasard ? leur demanda-t-on.

Le visage de Fontanier s'épanouit.

— C'est exact. Comment avez-vous deviné ? Je suis M. Fontanier et voici M. Vacherin. Paris vous aura averti de notre visite, je suppose.

On les pria d'attendre. Un soldat se précipita vers la salle de garde. Fontanier était rassuré, il avait retrouvé toute sa superbe.

— Vous voyez, Vacherin, la renommée est un atout. Vous aurez remarqué qu'il a suffi que je donne mon nom pour que l'attitude de ces

fonctionnaires étrangers se modifie du tout au tout. Je serais tenté de penser que ce que nous croyons un contrôle est une manière de nous rendre les honneurs militaires. Après tout, il fallait d'abord qu'ils nous identifient.

Il resta un instant rêveur.

— Tout de même, je ne pensais pas être connu jusque dans ces provinces reculées de l'Empire ottoman. C'est une consécration car, comme le disait Bonaparte : « Les grands noms ne se font qu'en Orient. »

Un officier parut et donna des ordres. Une dizaine de soldats vinrent encadrer les deux inspecteurs.

— Voulez-vous bien nous suivre ? demanda un gradé.

— Mais certainement, approuva Fontanier lançant vers les chasseurs ébahis un salut triomphant. A bientôt, les amis ! Nous ne vous oublierons pas.

Un quart d'heure plus tard, la porte d'un cachot de la prison d'Alexandrie se refermait sur eux.

— Je veux voir le consul de France ! Je suis M. Fontanier ! C'est un *casus belli !* J'ai des relations, hurlait l'agent de la Sûreté, en vain.

Les chasseurs qui avaient entendu l'ordre donné par l'officier avaient été aimablement prévenir le vice-consul de France, M. Clairembault, des malheurs de deux de ses concitoyens. Le représentant de la France s'était informé aussitôt auprès des autorités égyptiennes. Vingt-quatre heures plus tard, les deux inspecteurs étaient libérés.

Fontanier et Vacherin s'étaient faits connaître et avaient confié au vice-consul l'objet de leur mission en en soulignant toute l'importance : déjouer un complot de l'Angleterre contre l'alliance entre la France et l'Egypte, et neutraliser les deux individus qui avaient été chargés de le mener à bien.

— Je ne peux pas vous en dire plus, indiqua Fontanier, car il y a dans cette affaire une part de secret d'Etat et nous ne sommes que quelques-uns, le roi, M. de Polignac et moi, à en connaître tous les tenants et les aboutissants.

M. Clairembault, impressionné, s'était mis à la disposition de l'inspecteur principal.

— Notre première tâche, reprit Fontanier, est de retrouver nos deux espions qui vont sans doute débarquer en Egypte, ou peut-être l'ont déjà fait, pour manœuvrer dans l'ombre auprès du gouvernement de ce pays et de son chef... Comment l'appelez-vous déjà ?

— Mehemet Ali, monsieur l'Inspecteur principal.

— Mehemet Ali, je ne me souviendrai jamais de ce nom..., grogna Fontanier.

— A cette saison, le vice-roi..., reprit M. Clairembault.

L'inspecteur principal l'interrompit.

— Qui est ce vice-roi ?

— Mehemet Ali.

— Mais alors qui est le roi ?

— On dit vice-roi, expliqua M. Clairembault, parce que l'Egypte est en principe un Etat suzerain, sous l'autorité du sultan de Constantinople ; lui est le véritable souverain, le roi.

— Mais dites-moi, il a tout de même quelques pouvoirs, ce Mehemet Ali ?

— En fait, il les a tous, assura le vice-consul, même si, pour la forme, il en réfère au chef de l'Empire ottoman et lui paye tribut.

Le consul poursuivit sa phrase interrompue :

— A cette saison, disais-je, le vice-roi, qui réside à Alexandrie durant la saison chaude, a regagné Le Caire, l'été fini. C'est donc là-bas maintenant que toutes les grandes affaires se traitent.

— Monsieur, nous irons partout où les comploteurs se trouvent. Il est de notre devoir de ne pas les lâcher d'une semelle, assura Fontanier avec solennité et détermination.

M. Clairembault promit de se renseigner.

Ils étaient libérés depuis peu lorsque Scipion Marin, l'un des chasseurs, se présenta chez le consul. Fontanier et Vacherin multiplièrent à son égard et envers ses camarades les paroles de gratitude. La visite du Français n'était cependant pas entièrement désintéressée.

— Monsieur, vous nous avez autorisés hier à vous demander n'importe quoi, rappela Scipion Marin.

— Monsieur, je n'ai qu'une parole, je vous le confirme ; on ne doit pas moins à des personnes qui vous ont sauvé la vie par deux fois. Je suis à vous.

— Je voudrais vous demander un service.

— Je vous écoute, monsieur.

— Voici. Je voudrais que vous soyez, vous et M. Vacherin, mes convives.

Fontanier s'esclaffa.

— Cela ne s'appelle pas un service, monsieur, c'est un honneur et un plaisir d'être votre hôte.

— C'est que le repas qui sera, je crois, excellent, pourrait se passer dans des conditions particulières.

— Monsieur, l'interrompit Fontanier, je ne vois pas ce qui pourrait m'amener à refuser d'être des vôtres dès l'instant où nous n'attentons pas à la loi, à la morale et aux bonnes mœurs.

— De ce côté-là, n'ayez rien à craindre, l'assura Scipion Marin.

— Eh bien, monsieur, alors j'ai bien l'honneur de vous remercier de votre invitation. Où nous retrouverons-nous ?

— Je passerai vous prendre demain à midi.

Scipion Marin se retira. Le consul, inquiet, indiqua à Fontanier que ce jeune homme et ses amis jouissaient d'une réputation affirmée de grande excentricité. Mais l'inspecteur principal fit fi de sa mise en garde.

— A la bonne heure ! On va un peu rire ! Me prendriez-vous pour un bonnet de nuit, que diable !

A midi, le lendemain, Scipion Marin se présenta au consulat où les attendaient Fontanier et Vacherin, propres comme des sous neufs grâce à la diligence des serviteurs de M. Clairembault et à l'achat de deux nouveaux chapeaux. Sur le conseil du vice-consul, ils avaient conservé la moustache et la barbe, bien portées dans le Levant, où l'imberbe était qualifié d'une épithète outrageante. M. Clairembault avait même précisé qu'une barbe abondante et serrée était considérée comme un signe d'intelligence et que, pour désigner un imbécile, on disait : « On pourrait compter les poils de sa barbe. » Fontanier, qui l'avait fort touffue, s'était regardé avec satisfaction dans la glace.

Cheminant vers le lieu de rendez-vous, Scipion Marin leur révéla qu'il avait parié avec le consul d'Autriche douze mille piastres qu'il organiserait le dîner auquel il les avait conviés avec ses trois autres amis. (Douze mille piastres c'est-à-dire de quoi prendre deux repas par jour pendant un an dans l'un des meilleurs restaurants parisiens ou se nourrir à prix fixe pendant dix ans.) Fontanier et Vacherin se déclarèrent très flattés mais avouèrent qu'ils ne voyaient pas quelle difficulté particulière justifiait un tel enjeu.

— Le lieu un peu particulier où nous allons prendre ce repas, répondit Scipion Marin, énigmatique.

Ils étaient sortis de la ville et pénétraient dans un cimetière qui dominait la colonne de Pompée autour de laquelle tournoyait, soutenu par un vent fort, un imposant cerf-volant rouge.

— J'ai deviné, annonça Fontanier, vous voulez dîner au milieu des tombeaux.

— Il y a un peu de cela.

— Voilà qui, en effet, n'est pas commun, s'esclaffa Fontanier. On m'avait bien dit que vous étiez un excentrique. Drôle d'idée en effet mais, une fois de temps en temps, pourquoi pas ?

Soudainement rabattu, le cerf-volant rouge avait basculé par-dessus le chapiteau de la colonne et pendait par la ficelle. L'opérateur le laissait maintenant coulisser lentement de l'autre côté. Une foule de curieux l'entourait. Les inspecteurs reconnurent, jouant à ce jeu d'enfant, John Parker ; Wilfrid de Wulfenghen, au pied de la colonne, bras levés, s'apprêtait à se saisir du cerf-volant qui descendait vers lui.

— Nous sommes au complet, annonça triomphalement Scipion Marin, désignant Fontanier et Vacherin.

— Tout va bien, cria John Parker, laissant filer entre ses mains la cordelette.

Mme Gohier, qui les avait accueillis d'un sourire, s'avança vers les inspecteurs.

— C'est gentil d'avoir accepté. Nous avons bien cru ne pas trouver les deux autres convives dont nous avions besoin.

— Vraiment, mais c'est un plaisir pour nous, je dois dire même que je commence à avoir faim, répliqua Fontanier, se trémoussant, le chapeau à la main.

— Mes félicitations, c'est la preuve d'un tranquille courage, reprit-elle. Je dois vous avouer que je me sens un peu le cœur serré.

— Mais, enfin, voulut la rassurer l'inspecteur principal, au diable la camarde ! Ce n'est pas une affaire que de dîner au milieu d'un cimetière !

— Certes au milieu d'un cimetière, non, mais là-haut, c'est autre chose.

— Là-haut ? Où ça ? interrogèrent les inspecteurs, soudain inquiets.

— Eh bien, oui, au sommet de la colonne.

Fontanier et Vacherin verdirent.

— Pas possible !

Wilfrid de Wulfenghen avait attrapé le cerf-volant et tirait une corde plus forte qui faisait suite à la cordelette ; enfin une véritable échelle de corde se

dressa le long de la colonne qu'ils fixèrent solidement.

— A tout seigneur, tout honneur... Messieurs, c'est à vous ! s'était exclamé Scipion Marin se tournant vers Fontanier et Vacherin, blêmes.

Ils durent s'exécuter.

— Allez-y, Vacherin !

— Je n'en ferai rien. Après vous, monsieur le Principal. Comme toujours, je vous suis.

Fontanier, tremblant comme une feuille, s'engagea sur l'échelle de corde...

Ce fut ainsi que deux Français, inspecteurs de la Sûreté en mission spéciale en Egypte, pour rester fidèles à la parole. donnée, se lancèrent à l'assaut du sommet de la colonne de Pompée, haute de trente mètres, point culminant du delta du Nil et les premiers la conquirent. Le reste de la cordée les suivit avec tout le matériel nécessaire : une table, six chaises, de la vaisselle de Sèvres, des verres de cristal de Baccarat, des couverts d'argent, une nappe blanche brodée du Puy. Tout mis en place, ils s'assirent et dégustèrent, somme toute avec un certain appétit, un pâté et des truites saumonées, arrosés de vin du Cap et de champagne.

Cette grande première fut suivie de bien d'autres ascensions, la plus célèbre étant sans doute celle qu'entreprit trois ans plus tard le prince Eugène de Savoie qui convia à dîner au haut du chapiteau vingt-deux personnes assises en cercle.

Fontanier et Vacherin, le nez dans leur assiette par crainte du vertige, n'avaient pas encore achevé leur repas que M. Clairembault, renseigné de leur présence en ces lieux extravagants par la rumeur publique, accourait, tout essouflé, et les avertissait que les individus qu'ils recherchaient étaient déjà partis pour Le Caire.

Les autorités égyptiennes desquelles le vice-consul tenait ses informations ne s'étaient pas montrées bavardes au sujet desdits Waghorn et Sassenage. Il semblait qu'ils eussent rompu la quarantaine qui, depuis, d'ailleurs, avait été levée, et quitté la ville. Rentrés clandestinement dans le Royaume, ils n'étaient pas en règle et les recherches se poursuivaient.

— Nous voici au cœur de l'affaire, s'exclama Fontanier ; le dénouement approche, je le sens. Vite, Vacherin, une calèche !

M. Clairembault observa que ce moyen de transport n'était guère ici usité mais qu'ils pourraient gagner Le Caire par le désert, à dos de chameaux.

— A dos de chameaux !

La nouveauté de la monture effraya l'inspecteur principal. Le vice-consul leur proposa alors d'embarquer à bord d'un bateau que venait d'affréter un jeune savant français, M. Champollion, qui partait vers Le Caire et la Haute Egypte. Le départ devait se faire sur l'heure. Fontanier, en dépit de son aversion pour toute forme de navigation et elle n'avait fait que s'accroître depuis leur naufrage, n'obéissant qu'à son devoir, retint la solution.

Au milieu de l'après-midi, le dôme de plomb et les deux minarets de pierre de la mosquée de Saïd le bédouin apparurent à l'horizon au-delà des champs de coton et des orangeraies odorantes, derrière un rideau d'arbres. Bien que ce ne fut pas l'époque des grandes fêtes données en l'honneur du saint, les visiteurs se pressaient, nombreux, vers Tentah qui était aussi une étape pour les pèlerins en route vers La Mecque. Sous les murs de la cité, les tentes s'agglutinaient en un vaste camp auquel ânes, chevaux, mulets et chameaux donnaient des allures de champ de foire. En bordure de la route, des éventaires de marchandises hétéroclites, toiles ou soieries, jouets d'enfants ou plumes d'autruche, s'étalaient à même le sol. Le marché se prolongeait sans discontinuité, au-delà des portes fortifiées, dans les rues grouillantes de la ville. Parfois dominaient le brouhaha de la foule, les cris des petits vendeurs d'amandes de terre, le panier pendu autour du cou, *« Hobb el Aziz ! »*, ce qui voulait dire « les graines du prophète bien aimé », ou les notes aiguës de la flûte et du rebab monocorde de musiciens ambulants.

Ils avaient décidé de passer la nuit à Tentah et de repartir le lendemain pour Le Caire. *L'okel* où leur guide les conduisit était un grand édifice destiné au commerce ; les bâtiments, élevés autour d'une cour carrée, abritaient au rez-de-chaussée des magasins voûtés destinés aux marchandises et, sur deux étages, une hôtellerie. Des chambres donnaient sur une galerie intérieure. Le mobilier était simple : un matelas et quelques coussins jetés sur une natte qui recouvrait le sol dallé ; une console de pierre couverte de mosaïque portait une cuvette et un pot à eau.

Ses ablutions accomplies, Waghorn s'apprêtait à rejoindre ses amis lorsqu'il remarqua, en bas, au milieu de la foule des marchands qui allaient et venaient dans la cour, Karim en conciliabule avec deux inconnus auxquels il s'adressait avec autorité. Ses soupçons s'éveillèrent à nouveau.

Il en informa Martial. Ils prirent le parti, cette fois, d'interroger leur guide. Karim d'abord nia puis devant leur insistance et leur menace de partir seuls, il leur avoua qu'il appartenait à la police.

— A la police ! Eh bien, mais que voulez-vous ? lui demandèrent Tom et Martial, qui ne comprenaient pas son attitude.

— Nous vous prenions pour des comploteurs, indiqua Karim.

— Des comploteurs !

Ils ne revenaient pas de leur surprise.

— Mais pourquoi, alors, nous avoir aidés à fuir d'Alexandrie ?

— Pour que vous me conduisiez à votre chef.

— Quel chef ?

Karim, gêné, s'expliqua alors plus complètement. Depuis que Mehemet Ali avait décidé de créer ses propres arsenaux pour se constituer une flotte de commerce mais aussi construire des vaisseaux de guerre, de nombreux agents, à la solde des propriétaires des grands chantiers de Marseille, Livourne ou Trieste, débarquaient à Alexandrie avec pour mission de faire échouer l'entreprise placée sous la direction d'un ingénieur français, M. de Cerisy. Tous les moyens étaient bons : menacer les ouvriers européens employés à instruire le personnel égyptien, susciter des révoltes, provoquer des accidents, couper les saisines de retenue lors de l'inauguration d'un bateau. Ces hommes venus de l'étranger avaient des complices en Egypte. Certains notables étaient opposés à la politique d'indépendance du vice-roi. Chaque fois qu'une industrie nouvelle était introduite, ils clamaient : c'est la folie des grandeurs ! pourquoi ne pas continuer à acheter en Europe, à Constantinople ? Nous ne ferons jamais mieux, nos produits sont plus coûteux, nous ne sommes que des agriculteurs, Dieu l'a voulu ainsi, ces dépenses pèsent sur le trésor public et nous risquons de mécontenter des pays qui sont nos fournisseurs, mais aussi nos alliés ou nos amis. Ils accusaient Mehemet Ali de se préoccuper plus de sa gloire que de l'intérêt de l'Egypte et du bonheur des Egyptiens. Quelques-uns d'entre eux, par esprit de lucre, des industriels européens sachant se montrer généreux, en étaient même venus à agir contre leur pays. Depuis quelques semaines, les agitateurs débarqués d'Europe étaient insaisissables. Le mal semblait s'être introduit au sein même de la police. Il fallait à tout prix démasquer les traîtres.

— Lorsque vous avez débarqué du *San Marco* clandestinement..., poursuivit Karim.

— Mais c’était en pleine nuit, personne ne nous a vus ! s’exclamèrent Tom et Martial.

— Croyez-vous ? Les sentinelles avaient l’ordre de laisser passer. Nous, nous veillions.

— Et la peste ?

— Nous avons fait notre enquête aussitôt. Ce « docteur » Pitman n’est pas un médecin et son nom véritable est Taylor. Pourquoi a-t-il agi ainsi ? Que visait-il ? Nous ne le savons pas. Sans doute quelque règlement de compte entre Européens, comme il s’en produit fréquemment...

— Vous ne sauriez mieux dire...

— En tout cas, nous nous en sommes tenus à la parole du capitaine du *San Marco* qui valait un serment, et à l’avis du docteur Parizet, le chef de la mission médicale française. Notre religion était faite. Cette soi-disant peste n’était qu’une invention. Nous vous avons suivis jusque chez Youssef Cachef...

— Il nous a vendus !

— Pas du tout. Quand vous êtes repartis, nous vous avons monté ce petit guet-apens.

— Nous qui vous faisions confiance !

— Vous avez eu raison. A Afté, je savais que nous nous étions trompés. Vous n’étiez que deux voyageurs pressés et imprudents. J’ai fait prévenir Aziz, le chef-adjoint de la police chargé de poursuivre les agitateurs.

— Pourquoi alors avez-vous continué ce voyage avec nous ?

— J’espérais que nos adversaires aussi se méprendraient sur votre compte et, vous prenant pour des complices, chercheraient à vous joindre. Nous avions fait savoir partout que deux étrangers avaient rompu la quarantaine. Hélas ! mes espoirs ont été déçus.

— Et maintenant que comptez-vous faire, monsieur le policier ? demandèrent Tom et Martial, mécontents d’avoir joué, à leur insu, le rôle d’appât.

— Je veux remplir mon contrat, je vous accompagnerai, si vous le voulez bien, jusqu’au Caire.

Ils retinrent trois chevaux pour le lendemain matin à la première heure puis regagnèrent leurs chambres. Tom était allongé sur son divan au milieu des coussins, en attendant l’heure du souper, lorsqu’un couteau vint se planter dans le plancher à deux pas de lui, lancé par une fenêtre entr’ouverte

qui donnait sur la galerie. Il bondit à la porte mais la galerie était déserte. Le couteau portait un papier griffonné qu'il parvint à déchiffrer : « *Vous êtes en danger. Rendez-vous au hammam de la mosquée de Saïd.* »

Martial et lui convinrent de soumettre le message à Karim. Le visage du guide s'illumina.

— Cela ne peut être qu'eux ! Nous les tenons !

— Vous en parlez à votre aise, lui firent-ils remarquer.

— J'ai assez d'hommes ici pour vous protéger, vous n'avez rien à craindre, voulez-vous m'aider ?

Qui étaient les auteurs du message et que leur voulaient-ils ? Tom et Martial désiraient en avoir, eux aussi, le cœur net. Ils se rendraient au rendez-vous qui leur était fixé.

Ils entrèrent au hammam. Dans la première salle, des clients s'habillaient, d'autres se dévêtaient, remettant avec leurs habits, leur argent, leurs armes, leurs montres au gardien. Personne ne parut faire attention à eux. Ils troquèrent leurs vêtements contre des serviettes, dont ils se ceignirent les reins, et des sandales de bois. Poussant une porte, ils s'enfoncèrent dans un couloir étroit, déjà chauffé, qui les conduisit jusqu'à une autre salle voûtée, parée et revêtue de marbre. Des silhouettes allaient et venaient, errant dans les nuages de vapeur comme des âmes en peine. Un serviteur les invita à s'allonger sur un drap blanc qui couvrait une table de pierre. Corpulents, le torse musclé et luisant, les masseurs se saisirent d'eux, les arrosèrent de parfums, les empoignèrent, pétrissant leurs chairs, faisant craquer leurs jointures, deux fois pour le cou, usant leurs cals des pieds à la rape de brique poreuse, frottant énergiquement leurs corps avec une pièce de laine, leur versant sur la tête de la mousse de savon parfumée, étrillant leurs chevelures d'un paquet de filaments de palmiers semblables à du crin. Ils étaient rompus. On leur indiqua le bain chaud qui occupait le milieu de la salle. Etonnés que personne ne se fût encore manifesté, ils se plongèrent dans les eaux fumantes d'où ils ressortirent, après quelques instants, rouges comme des écrevisses. Séchés, massés, parfumés, enveloppés dans de grandes serviettes sèches, ils furent confortablement installés au milieu de coussins et ils commençaient à savourer voluptueusement une pipe et un café qu'on leur avait apportés d'office, lorsqu'un voisin, tout entier dissimulé dans ses serviettes, se pencha vers eux : « On vous attend à l'extérieur avec des chevaux. Faites vite », leur souffla-t-il. Puis l'inconnu se leva et disparut.

Ils reprirent leurs vêtements, s'habillèrent en hâte, versèrent quatre piastres et sortirent. Un cavalier se tenait, en effet, devant la porte avec deux montures. Dans un recoin, Tom et Martial aperçurent Karim qui les guettait. Rassurés, ils sautèrent en selle. L'homme, sans mot dire, leur fit signe de le suivre. Derrière eux, Karim, frappé à la tête, s'écroulait.

Ils repassèrent les murs de la ville et s'éloignèrent, galopant sur le chemin des digues à travers la campagne. Après une demi-heure de course, franchissant un rideau d'arbres, ils se trouvèrent devant un rempart de plusieurs mètres de hauteur que dépassait une tour carrée épaisse comme un donjon et se présentèrent devant une porte ferrée et cloutée. Leur accompagnateur s'étant fait connaître, un des deux battants s'ouvrit et leur laissa le passage pour se refermer aussitôt derrière eux. Divers bâtiments, percés de meurtrières, attenant à la tour centrale entouraient une cour pavée, fermée de trois côtés par des arcades. Des serviteurs vinrent à leur rencontre et se saisirent des montures. Les murs de la vaste salle où on les introduisit étaient ornés de carreaux de faïence fleuris ; des tapis couvraient en partie les dalles de marbre blanc et, par les portes-fenêtres, on apercevait une cour intérieure, ombragée d'un palmier, au milieu de laquelle s'élevait le jet d'eau d'une fontaine. La lourde tenture d'une portière se souleva et trois hommes apparurent, en turbans et galabyehs de soie, l'air grave, ils invitèrent Tom et Martial à prendre place sur les sofas et les divans disposés autour d'une table basse.

— Messieurs, déclara alors le plus âgé des trois hommes dans un français correct, vous avez commis une imprudence en forçant la quarantaine. Vous avez inutilement attiré l'attention sur vous et les suites auraient pu être graves si nous n'étions pas intervenus.

— Nous pensions bien faire, s'excusèrent Tom et Martial, jouant le jeu de Karim.

— L'homme qui vous accompagnait appartenait aux services de police.

— En êtes-vous sûr ? s'exclamèrent Tom et Martial marquant leur surprise, nous ne l'aurions pas deviné.

— C'est même grâce à ce subordonné trop zélé que j'ai pu vous retrouver.

— Comment cela ?

— C'est à moi qu'il adressait ses rapports depuis votre départ d'Alexandrie.

— Mais...

— Je me nomme Aziz, je suis le chef-adjoint de la police, son supérieur. Sans les renseignements qu'il m'a fait parvenir, je n'aurais pas su qui vous étiez et où vous étiez, Mr. Waghorn, ni vous, M. de Sassenage.

Aziz, satisfait, esquissa un sourire. Tom et Martial s'efforcèrent de paraître apprécier toute l'astuce du policier.

— Mais vous n'avez rien à craindre, poursuivit Aziz, toutes les précautions ont été prises. Dorénavant, il ne vous importunera plus.

Tom et Martial frémirent. Sans Karim, ils n'avaient plus aucune chance de se tirer de ce guêpier. Seul, il savait dans les mains de qui ils étaient tombés.

— Dans un ou deux mois tout sera rentré dans l'ordre. On vous aura oubliés, assura Aziz. Jusque-là, par précaution, je vous demanderai de ne pas quitter les lieux. Nous reparlerons de votre mission plus tard, ajouta le chef de la police.

Sur son ordre, on les conduisit aux appartements qu'ils occuperaient durant leur séjour. On leur servit un copieux repas. Les heures passèrent et Karim n'apparaissait pas.

Le silence tomba sur la demeure avec la nuit. Tom et Martial décidèrent de ne pas attendre. Mieux valait quitter les lieux. Une sentinelle se tenait à la porte de leurs appartements. Assis en tailleur, appuyé contre le chambranle, l'homme dormait. Ils passèrent devant lui et s'enfoncèrent, marchant dans la pénombre à pas de loup le long d'un couloir. Les escaliers descendaient vers la cour extérieure. Sous les arcades éclairées de torches, un garde armé allait et venait. Il semblait seul. Tom le héla. L'homme se tourna, surpris, porta la main à la crosse de son pistolet passé à la ceinture, lui signifiant qu'il ne pouvait aller plus loin. Tom le laissa approcher. Dissimulé dans l'ombre, Martial se jeta sur lui et le garrotta. Ils le tirèrent sous l'escalier.

Des sentinelles conversaient devant le port principal. Ailleurs, les fortifications ne semblaient pas surveillées. Ils se dirigèrent vers le mur d'enceinte. Aidé de Tom, s'accrochant aux aspérités, Martial parvint à atteindre le haut du mur. Il s'apprêtait à tirer à son tour Waghorn lorsque des cris s'élevèrent, des coups de feu retentirent ; l'alerte était donnée. Les serviteurs munis de torches, des gardes couraient en tous sens. Tom et Martial furent bientôt découverts, entourés, maîtrisés. Aziz parut, les yeux encore bouffis de sommeil.

— Qui êtes-vous ? les interrogea-t-il, rageur.

A cet instant, on entendit une cavalcade, des appels, des coups de feu à l’extérieur du mur d’enceinte. Des gardes affolés vinrent prévenir leur chef. Tom et Martial, reprenant espoir, comprirent que la demeure était cernée. Le policier blêmit.

— Tranchez les têtes de ces traîtres, ordonna-t-il.

Les serviteurs, qui les tenaient solidement, les entraînèrent au milieu de la cour et les poussèrent à terre, à genoux, tirant leurs sabres. Une fusillade nourrie éclata. Des soldats franchissaient les remparts, investissaient la porte. Les gardes hésitèrent. La porte s’ouvrit à deux battants, des lanciers surgirent au galop, Karim à leur tête. Voyant Tom et Martial entourés d’hommes armés qui les menaçaient, il se précipita, abattant l’un des gardes, bousculant les autres. Les lanciers les achevèrent.

Toute résistance avait bientôt cessé. Un personnage à la noble allure, le regard impérieux, droit sur sa monture, parut à son tour.

— C’est Afif, le chef de notre police, indiqua Karim.

Aziz, l’adjoint félon qui avait tenté de s’échapper, avait été rattrapé. Des soldats le ramenaient, mains liées dans le dos, yeux baissés, le visage défait. Afif, l’air méprisant, ordonna en quelques mots secs qu’on le conduisît avec les autres prisonniers, puis il s’approcha de Tom et de Martial.

— Vous nous avez rendu un grand service, messieurs, déclara-t-il d’une voix douce, soyez-en profondément remerciés.

— Tout à l’heure, je ne vous ai pas dit tout à fait la vérité, leur avoua alors Karim. Si, dès Afté, j’étais persuadé de votre innocence, j’ai fait dire le contraire à Aziz, soupçonnant qu’un traître se cachait parmi ses proches, sans me douter que ce fût lui.

— Votre cas est encore plus grave, vous vous êtes doublement servi de nous !

— Mais j’avais pris toutes les précautions.

— Vraiment, vous trouvez !

— J’avais fait prévenir Afif de mon stratagème. Le départ précipité d’Aziz l’a alerté. Il lui a emboîté le pas.

L’agression dont Karim avait été la victime de la part des hommes d’Aziz avait failli tout compromettre. Sans l’arrivée d’Afif qui avait pu mobiliser tous ses hommes, mais aussi l’armée, les conséquences auraient été plus graves. Grâce aux recherches entreprises sur une grande échelle, des informations précises sur deux cavaliers européens conduits par un Egyptien étaient parvenues suffisamment vite pour découvrir à temps les

lieux de leur détention. Karim leur demanda pardon de tous les désagréments qu'ils avaient subis par sa faute. Tom et Martial le lui accordèrent bien volontiers puisque tout se terminait bien, en exprimant cependant un regret, celui de n'avoir pu profiter jusqu'au bout, au hammam, de l'excellent moment, après les massages et le bain, de la pipe et du café. Le guide se mit à rire.

— Au Caire, il existe soixante-dix établissements de bains, vous n'aurez que l'embarras du choix pour renouveler votre expérience, leur dit-il.

Pour les remercier, Afif leur offrit deux de ses plus beaux chevaux et mit à leur disposition une maison qu'il possédait au Caire. Karim devait sans doute rentrer à Alexandrie pour ramener les coupables et déposer devant le juge. Un de leurs hommes les conduirait. Mais, ensuite, il serait préférable pour eux qu'ils régularisent leur situation. Pour traverser le désert oriental du Caire à Suez, comme pour se rendre dans toute autre partie du royaume, les *mousafins,* les voyageurs, devaient être pourvus de *firmans,* c'est-à-dire de sauf-conduits. Leurs consuls se chargeraient de les leur obtenir. Karim envisagea de les revoir au Caire si sa présence ne s'avérait pas nécessaire à Alexandrie. Après quelques heures de repos, Tom et Martial quittèrent Tentah.

Dans la matinée, ils franchirent le bras oriental du Nil à Athribis et arrivèrent dans l'après-midi en vue des mamelons jaunes et gris du Mokkatam coiffés du fort Mehemet Ali et de la citadelle, qui surplombaient le Caire, El Qâhirah, « la victorieuse ». Le soleil déclinant éclairait en contre-jour les coupoles et les minarets des quatre cents mosquées, qui surgissaient au-dessus des puissantes murailles flanquées de tours rondes et carrées, héritage de Saladin. Des prairies s'étendaient jusqu'aux abords de la ville tandis qu'à l'Ouest une large coulée de palmiers séparait le Nil des remparts.

La remontée du Nil n'avait pas été aussi rapide que l'avaient espéré Fontanier et Vacherin à cause de la fâcheuse manie de M. Champollion qui ne cessait de scruter le paysage à la lunette et faisait accoster le navire partout où il voyait des ruines. A Sâ-el-Hagar, où subsistaient une enceinte et des décombres, l'escale dura près d'une journée entière. Fontanier crut devenir fou.

— Vraiment, M. Clairembault a eu une bonne idée de nous faire voyager avec ce « môssieur » Champollion, dont il a plein la bouche, un nécropophage qui se nourrit de cimetières, de villes fantômes. Avez-vous entendu parler de ce Champollion ?

— Je dois vous avouer que non, monsieur l'Inspecteur, ce nom ne me dit rien, il ne doit pas être dans nos fiches.

— Dorénavant, il y sera. Cette affaire est louche. Notez aussi tous les noms qu'il cite.

Vacherin ravi annonça fièrement qu'il en avait pris l'initiative. Fontanier l'en félicita.

— Relisez-moi un peu vos notes.

— Certainement, monsieur l'Inspecteur.

Vacherin sortit un petit carnet noir.

— Tout n'est pas clair, hésita-t-il.

— Nous déchiffrerons, qu'importe !

Vacherin lut en bafouillant :

— Neith, patronne des industries textiles, tire à l'arc... C'est là que cela se complique, Chef, avertit l'adjoint ; sous la forme de la vache Methyer, la grande nageuse, elle est sortie du chaos aquatique pour enfanter le Soleil et, en sept paroles, mettre de l'ordre. Elle serait associée à Isis, Nephtys, Selkis, des dames de la région ; elle s'intéresserait particulièrement aux corps et aux viscères des défunts...

— Associée, dites-vous ? Fichtre, tout cela laisse à penser, Vacherin, une jolie bande ; ce monsieur Champollion a de drôles de fréquentations. Enfin, nous n'aurons pas complètement perdu notre temps. Peut-être y a-t-il là le début d'une autre affaire.

A partir de ce moment, prenant plus aisément leur mal en patience, Fontanier et Vacherin restèrent aux aguets.

En définitive, les premiers à arriver au Caire avaient été Taylor et ses sbires. Ils avaient eu même le temps de se mettre à l'ouvrage...

On frappa à la porte. Le policeman, *sans attendre, était entré, habitué maintenant de la maison. Il leva vers Mr. Pentwick qui le regardait, l'air angoissé, une main apaisante.*

— Tout va bien, sir*, votre bateau a été aperçu par une vigie voguant vers le sud. Il avait sans doute préféré se mettre à l'abri. La tempête s'apaise. Il sera là presque à l'heure prévue.*

Le vieil homme le remercia avec une profonde gratitude. Il insista pour qu'il prît un peu de thé ou un brandy pour se réchauffer. Mais Mr. Peel ne voulut rien accepter. Son service se terminait. Il allait bientôt rentrer chez lui et dormir. Il demanderait à son successeur d'avertir Mr. Pentwick dès que le bateau serait en vue. Le vieil homme le reconduisit à la porte.

— Quels hommes dévoués et réconfortants ! *commenta-t-il, revenant à sa place.*

Il était trois heures trente. Mr. Pentwick, malgré cette longue veille, semblait frais et dispos. Les heures écoulées ne se remarquaient sur son visage que par l'ombre blanche de la barbe poussée sur ses joues. Mais il conservait l'œil vif et, comme porté par son histoire, il était prêt à aller de l'avant.

— A moins, me dit-il, que vous ne vouliez vous reposer, auquel cas nous pourrions reprendre cet après-midi après l'arrivée de Virginia.

Je le remerciai. Il fallait que je sois rentré à Londres dans la matinée ; j'étais attendu à mon journal.

— Bien, alors achevons vite, les trains sont fréquents à partir de Chatham ; au cas où vous souhaiteriez plus de détails sur ce voyage dont je ne peux, hélas ! *vous dire, en un si court laps de temps, que l'essentiel des péripéties, revenez me voir ou écrivez-moi ; ce sera toujours avec plaisir que je m'efforcerai de satisfaire votre curiosité.*

Mr. Pentwick reprit aussitôt la suite de son récit.

Chapitre IX

Le double jeu du cheik Amin

Arrivée au Caire — Protestations du cheik du quartier — Taylor est passé par là — Bon accueil de M. Mimault — Tom et Martial se résignent à se rendre chez Abd-el-Krim — Mauvaise réputation des Européens — Contre deux chevaux et deux montres en or — Sombre tableau de l'Egypte — Fureur de Malinka et Yasmina — Brusque revirement du Consul — Audience accordée par Mehemet Ali, pacha d'Egypte — Les fêtes de la circoncision — La grande pyramide pour tombeau — Le chef de la Corporation des voleurs — Lettre de Karim et réponse — Le départ de la caravane — Deux mamamouchis chez M. Huder — Un piège décisif.

A proximité du Caire, la campagne que traversaient maintenant Tom et Martial était parsemée de résidences aux jardins clos de haies de bambous, ombragés de palmiers et de sycomores ; puis succédèrent jusqu'au pied des remparts, comme une armée assiégeant la ville, les petites maisons carrées, chaulées, jetées pêle-mêle les unes contre les autres et, ici et là, des campements de tentes bariolées, entourés de troupeaux de chameaux se baguenaudant en liberté sur des terrains vagues. La foule, entrant et sortant, se pressait aux portes que défendaient de puissantes tours couronnées de machicoulis. Ils suivirent les bords du canal qui traversait la ville. De nombreux cafés étaient installés au bord de ses rives à demi asséchées en ces temps de décrue. Puis ils s'enfoncèrent bientôt dans un inextricable labyrinthe de rues populeuses, étroites et poudreuses, encombrées de chameaux, d'ânes et de chiens. Entre les corniches de deux toits-terrasses surgissaient parfois, se détachant dans l'azur, un haut minaret ou la bulbeuse coupole de pierre d'une mosquée. Au-dessus des portes sculptées des maisons, surplombant la rue, s'avançaient des façades de pierre, les charpentes des *moucharabyehs,* ces cages de fenêtres ouvrées comme de la dentelle.

A l'intérieur même de la ville, ils longèrent un mur crénelé et se présentèrent devant une lourde porte cloutée. Un gardien armé d'un bâton les dévisagea, l'air interrogateur. Le nom d'Afif prononcé par le guide l'apaisa. Il poussa la porte et, les saluant de la main, les invita à passer.

— Sommes-nous chez notre hôte ? demanda Tom.

— Bientôt. Nous entrons dans son quartier, précisa le guide.

Remontant une ruelle paisible, ils croisèrent un homme corpulent, cheminant dignement sur un petit âne, qui les fixa, soupçonneux. Il

interpella leur guide et les réponses qui lui furent respectueusement faites ne parurent le satisfaire qu'à moitié. Il jeta des regards irrités sur Tom et Martial et s'éloigna en maugréant.

— Qui est-ce ? interrogèrent-ils le guide.

— Le cheik.

— Le cheik ?

— Le cheik du quartier. Le Caire est une grande ville, il y a cinquante quartiers et, comme chaque village a son cheik, chaque quartier a le sien pour s'assurer des bonnes mœurs de ses habitants, surveiller les marchés et les cafés, et en répondre devant le *wali* et le *muhtasib,* les responsables de la police.

— Et qu'avons-nous fait de mal ?

— Oh, rien ! grommela le guide, en haussant les épaules.

Avec évidence, il n'avait pas envie d'en dire plus.

Ils s'arrêtèrent devant une maison de deux étages. La façade agrémentée du treillis d'un *moucharabyeh* était décorée d'ornements sculptés dans le plâtre.

— Nous y voilà, annonça le guide qui, sautant de cheval, frappa trois fois la porte de son heurtoir de bronze.

Le portier parut, à qui le guide remit un pli. La porte refermée s'ouvrit à nouveau toute grande et, sur le seuil, se présenta, souriant et respectueux, un noble vieillard à la barbe blanche, l'œil malicieux.

— Soyez les bienvenus, messieurs, vous serez ici chez vous. Je me nomme Saffah et je suis l'intendant de la maison d'Afif.

A son ordre, deux serviteurs s'étaient précipités pour prendre les chevaux. Le guide, dont la mission s'achevait, leur demanda la permission de se retirer. Tom lui glissa dans la main quelques pièces, provoquant de chaleureux remerciements, des souhaits de bonheur et de longue vie.

Passé le sombre vestibule en chicane qui protégeait l'intérieur des regards indiscrets, la maison d'Afif offrait le plus agréable décor de lumière et de paix. Des arcades entouraient une vaste et silencieuse cour où poussait un citronnier chargé de fruits, où fleurissaient les roses qui grimpaient le long des piliers jusqu'à la galerie du premier étage et enserraient la margelle du puits. Les salons, une salle de lecture du Coran, une petite chapelle privée, les communs occupaient le rez-de-chaussée. Les appartements privés, avec leur salle de bains, se trouvaient au premier étage. Conduits à leurs chambres par Saffah qui leur donnait au fur et à mesure toute

explication, ils rencontrèrent plusieurs serviteurs que l'intendant leur présenta. L'un portait le titre de trésorier, l'autre de secrétaire, un autre de porte-pipe qui était chargé, aussi, de présenter le café. Il y avait en plus le porte-épée pour tenir les armes et, bien entendu, le valet de chambre, le cuisinier, le palefrenier, le porteur d'eau et certains avaient des aides. Sassenage s'avoua surpris de leur nombre mais Tom, pour avoir vécu aux Indes, savait que chacun, en Orient, avait son domaine et n'aurait pas touché à la spécialité de l'autre. Tous se mirent respectueusement à leur service. Martial s'étonna encore de l'absence de servantes.

— Il paraît que cela se fait en Europe, intervint Saffah, mais ici, monsieur, les femmes ne sauraient être les domestiques des hommes. Seules les épouses ont des servantes.

Tom et Martial achevaient de prendre possession de la maison en s'initiant aux mœurs orientales lorsque des coups se firent entendre à la porte d'entrée. Le portier appela l'intendant. C'était le cheik du quartier qui désirait lui parler. Des éclats de voix résonnèrent dans la paisible demeure. Puis la porte se referma. Saffah revint, assombri.

— Que se passe-t-il, lui demandèrent-ils.

— Rien de grave, soupira l'intendant dont le visage démentait le propos.

— Mais encore ?

— Laissons-le dire.

— Que dit-il ?

— Il est ennuyé de vous voir occuper la maison.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous êtes ce que vous êtes...

— Nous reprocherait-il d'être européens ?

— Certes non.

— De ne pas être musulmans ?

— La belle affaire. Vous ne seriez pas les seuls.

— Eh bien alors ?

— Vous n'avez pas de femmes avec vous, le quartier est interdit aux célibataires qui doivent loger à *l'okel.*

— Mais nous ne sommes que de passage !

— Je le lui ai dit.

— Demain, nous serons partis, ou après-demain.

— Il vous donne vingt-quatre heures pour déménager, ou prendre femmes. Ce délai passé, il sera obligé de vous signaler et de vous faire

expulser.

Tom et Martial, bien décidés à ne pas séjourner au Caire plus qu'il ne faudrait, s'amusèrent de ce singulier ultimatum pour bientôt ne plus y songer.

Le lendemain matin, après une nuit réparatrice, ils demandèrent à l'intendant de les conduire à leurs consulats qui se trouvaient dans les quartiers ouest de la ville. Ils repassèrent le canal. Les clients étaient nombreux aux terrasses des cafés ; ils empruntèrent la populeuse rue Mousky, bordée de luxueuses boutiques. Les devantures étaient garnies de produits de l'Occident, étoffes et vaisselles d'Angleterre, montres et pendules d'Autriche, instruments de musique, draps ou viandes fumées d'Allemagne, menus objets d'assortiment, fusils ou lunettes d'approche importés de France. Au milieu des passants, hommes en *galabyeh* et turbans multicolores, femmes enveloppées de voiles noirs ou d'une blancheur virginale, se distinguaient des Européens en redingotes et hauts feutres ou des dames en amazone à dos d'âne, le visage dissimulé sous la voilette de leurs chapeaux de paille. Ils longèrent la chaussée plantée d'arbres qui entourait la vaste place de l'Eskebieh envahie, à la saison des crues, par les eaux du Nil. Le consulat d'Angleterre, dans le quartier franc, donnait sur le Jardin de Rosette planté de palmiers entremêlés de bananiers au vert éclatant, d'orangers et de sycomores.

Tom attendait du consul qu'il lui obtînt un *firman.* Mais, songeant à l'avenir, il voulait davantage. Ce voyage espérait-il, n'était que le premier. Pour que cette route qui transitait par l'Egypte vécût, il ne fallait pas seulement que sa démonstration fût probante mais que les autorités du Caire acceptassent que fût organisé le passage du courrier et des voyageurs à travers le territoire égyptien. Si elles s'y opposaient, comme c'était leur droit, si elles se montraient hostiles à la nouveauté, au progrès, aux avantages qui en résulteraient d'abord pour les autres, puis sans doute pour l'Egypte même, comme certains l'avaient été à Londres, c'en serait fini de la nouvelle route des Indes. Aussi Tom souhaitait-il à l'occasion de son passage au Caire exposer son projet aux Egyptiens et les convaincre de le laisser faire.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Un jeune secrétaire timide les introduisit bientôt chez Mr. Barker, le consul, qui, assis derrière un bureau-ministre, le visage rond et rose, le crâne dégarni, les favoris abondants, se

leva à leur entrée, leur jetant de ses yeux bleus pâles, un regard glacial par-dessus des petites lunettes cerclées d'or posées sur un nez en pied de marmite. Il s'inclina avec raideur, comme un automate, et se rassit aussitôt, leur faisant signe sèchement de prendre place sur les chaises qui lui faisaient face. Tom n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Monsieur, vous ne m'abuserez pas. Je sais tout. J'ai été averti de votre visite et des motifs de votre voyage. Je vous trouve bien hardi d'avoir été jusqu'à vous présenter devant moi. Mais votre démarche est inutile. Je m'opposerai de toute mon autorité à toutes vos manœuvres. Je n'ai qu'un conseil à vous donner : disparaissez, quittez l'Egypte !

Tom pâlit et, stupéfait, protesta :

— Mais expliquez-vous ! De quoi m'accusez-vous ?

— Vous le savez bien, monsieur, répondit le consul, impassible. Vous poursuivez une entreprise personnelle qui va à l'encontre des intérêts de la très honorable Compagnie des Indes et donc de notre pays. Vous vous entêtez malgré une décision formelle de la Cour des directeurs. J'en ai été informé par un homme de qualité qui m'a remis des lettres de recommandation d'hommes éminents pour lesquels j'ai beaucoup d'estime et le plus grand respect.

— Taylor ! marmonna Tom, les dents serrées.

— Oui, parfaitement, il s'agit de Mr. Taylor.

Tom se leva, tourna le dos au consul et quitta la pièce, suivi de Martial, sans ajouter un mot.

— Vous auriez pu faire valoir que vous étiez porteur d'une dépêche de la compagnie, fit observer Sassenage, indigné, tandis qu'ils rejoignaient dehors l'intendant.

— Je ne veux plus rien avoir affaire avec cet imbécile qui s'est laissé entortiller par un escroc. Je me passerai de ses services.

— Vraiment, renchérit Martial, ces Anglais sont insupportables, odieux ; je voudrais en prendre un pour taper sur les autres...

— Hola ! Doucement ! Il y a des exceptions !

— Sans doute ! convint Sassenage mais je n'en connais pas...

Rire les soulagea.

— Je vous l'accorde, admit Tom, je n'ai guère de chance avec mes compatriotes.

Le consulat de France n'était pas loin. Sassenage demanda au portier de faire passer au consul la lettre de recommandation de M. Geoffroy Saint-

Hilaire. M. Mimault vint aussitôt à leur rencontre.

— Je ne suis moi-même ici que depuis le mois de septembre, leur expliqua-t-il, petit bonhomme vif et enjoué, mais je me sens déjà en pays de connaissance, un peu comme chez moi, tant nos prédécesseurs ont bien travaillé. Ils ont su tisser de solides liens avec le vice-roi, son gouvernement et le peuple égyptien.

Tom et Martial expliquèrent le but de leur voyage.

— Votre projet est séduisant mais aussi courageux, conclut le consul, songeur, car j'imagine toutes les objections qui ont dû déjà vous être faites et les obstructions que vous rencontrerez. Vos compatriotes, monsieur Waghorn, peuvent-ils accepter une route vers les Indes dont ils n'auraient pas une complète maîtrise ?

M. Mimault leur promit de faire tout son possible pour obtenir une audience de Mehemet Ali ou de l'un de ses proches conseillers ainsi que les *firmans* dont ils avaient besoin pour poursuivre leur voyage jusqu'à Suez. Mais il les avertit qu'il n'était pas certain de pouvoir y parvenir avant la fin des fêtes, qui devaient durer trois jours, organisées en l'honneur de la circoncision de trois jeunes princes, un fils du vice-roi et deux enfants d'Ibrahim, son fils aîné. Il les invita à une réception qu'il donnait le soir même. Il entreprendrait les démarches dans la journée et les tiendrait au courant des résultats. Ils quittèrent le consulat, soulagés et ravis.

La ville se préparait aux réjouissances. On nettoyait les rues. Le long du canal, des hommes déblayaient les berges, piochaient la terre apportée par les eaux, que des femmes, et même des enfants, emportaient dans des couffes de paille de riz. Des ouvriers installaient de grands mâts pavoisés, tendaient des banderoles écrites de versets du Coran, posaient le long des corniches et au-dessus des portes des mosquées, pour les illuminations du soir, des milliers de lampes à huile dans des verres de couleur.

De retour chez Afif, Tom et Martial s'informaient auprès de Saffah des conditions de voyage jusqu'à Suez lorsque le cheik du quartier se manifesta à nouveau. Le délai de vingt-quatre heures allait bientôt expirer et il désirait savoir quelles dispositions les deux Francs avaient prises. Leur présence avait été remarquée et des voisins s'étaient déjà inquiétés. Le cheik ne doutait pas de leurs bonnes mœurs mais la règle était la règle.

Saffah leur rapporta ces propos puis, après quelques instants d'hésitation, ajouta sur un ton paternel :

— Permettez au vieil homme que je suis de vous donner un conseil qu’autorise mon âge supérieur ; il n’est pas bon, il n’est pas juste que des messieurs jeunes et vigoureux, comme vous l’êtes, vivent seuls. Il est toujours honorable de nourrir une femme et de lui faire quelque bien. Il est même encore mieux d’en nourrir plusieurs si la religion que l’on observe le permet.

Tom et Martial s’étonnèrent. Ils ne resteraient au plus que trois jours, puis ils partiraient loin. Pouvaient-ils envisager de se marier dans le seul but de demeurer dans le quartier un si court laps de temps ? Mieux valait qu’ils allassent loger à *l’okel !*

— Qui vous demande de vous marier ! s’exclama Saffah, je puis vous conduire chez Abd-el-Krim. C’est l’un des mieux pourvus et l’un des plus honnêtes marchands d’esclaves. Une femme est agréable à l’homme. Vous les emmènerez et votre voyage ne sera que plus réussi.

Quoique l’esclavage de la femme, même s’il s’en défend, exerçât sur l’esprit de l’homme européen une irrésistible fascination, Tom et Martial se refusaient à cette perspective. Ils virent cependant le parti qu’ils pourraient tirer de la proposition de l’intendant.

— Soit. Rendons-nous chez Abd-el-Krim. Nous pourrons ainsi dire que nous nous occupons de prendre femmes. Mais c’est un choix délicat et le cheik comprendra que nous ne nous décidions pas sur le champ, et même en trois jours...

Saffah approuva et convoqua aussitôt le barbier.

— Ce n’est pas nous que l’on va vendre, protestèrent Tom et Martial.

— Quand on va chercher une femme, répliqua l’intendant, il faut se montrer coquets, c’est la moindre des choses.

Pour éviter d’avoir à verser à l’octroi les taxes d’entrée sur ses marchandises, le marchand d’esclaves s’était installé hors de la ville. Ils remontèrent cette longue rue Salahieh qui traversait Le Caire de bout en bout, de la Citadelle à la porte des Conquêtes, bordée des plus célèbres et des plus anciennes mosquées. Ils longèrent les bazars où se préparait aussi la fête. Dans ces lieux « pleins de tumulte et de lumière où tout reluit et papillote », comme le remarquait un autre voyageur, M. Gérard de Nerval, les boutiquiers accumulaient les marchandises, soignaient leurs étalages, ajoutaient à leurs illuminations ordinaires d’autes lampes à huile, des pyramides de chandelles, des lampions en guirlandes et en girandoles. Les

confiseurs montaient des édifices de semoules, de dattes et de miel, fabriquaient en séries des animaux et autres fantaisies de sucre.

La maison d’Abd-el-Krim était une vaste et belle demeure digne d’un bey, d’un seigneur, ce qui indiquait bien le bon rapport du commerce auquel il se livrait. Dès que Saffah s’eût fait connaître, le portier ouvrit et les pria d’entrer. Le vestibule donnait sur une galerie qui entourait une cour. Des clients examinaient des Nubiens et des Abyssiens complaisants, très jeunes pour la plupart. D’autres esclaves, noirs aussi, drapés dans leurs boubous, allaient et venaient sous les portiques ou conversaient, groupés en cercle, assis sur leurs talons.

Un homme mûr, à la figure fine et distinguée, s’avança vers eux.

— Voici Abd-el-Krim, leur annonça Saffah.

Le marchand les salua d’un geste élégant de la main qu’il porta sur son cœur en s’inclinant. Saffah expliqua le désir de Tom et de Martial de prendre femmes, précisant bien qu’ils voulaient avoir le temps de choisir et qu’il ne s’agissait que d’une première visite.

— C’est légitime, approuva Abd-el-Krim portant sur eux un regard fixe et mélancolique qui semblait les jauger jusqu’au plus profond de leurs âmes.

Il leur fit signe de le suivre.

— Il pense avoir un genre de personnes qui pourrait plaire aux deux éminents *effendis* que vous êtes, expliqua l’intendant.

Dans une seconde cour, qui résonnait de rires aigus, des négresses, vêtues de tissus de couleurs vives, s’adonnaient à des travaux domestiques, tirant l’aiguille ou pilant le grain. A leur entrée, il y eut un instant de silence puis leur babil reprit de plus belle, ponctué de gloussements. C’étaient des jeunes filles, presque des enfants, qui dévisagèrent Tom et Martial en roulant des yeux.

— Vos peaux claires, les yeux bleus, les barbes blondes les étonnent, indiqua Saffah. Certaines aiment, d’autres pas.

Deux esclaves, abyssines à en juger par la régularité et la finesse de leurs traits, adossées à un pilier les toisèrent, impassibles et dédaigneuses. Les saluant, Tom s’approcha de l’une des deux, la plus jeune. Elle recula, effrayée, et vint se réfugier auprès d’Abd-el-Krim qui la prit paternellement dans ses bras et en quelques mots la rassura. Le marchand expliqua, tandis qu’ils s’éloignaient, l’objet de sa peur.

— On lui a dit que les Francs n'achetaient les femmes que pour les tuer, boire leur sang et les manger.

Ces esclaves n'étaient pas faites pour eux. Elles venaient de la campagne et conviendraient comme aides dans les appartements de la maîtresse de maison.

On gagna au premier étage une grande salle aux lambris sculptés ornés d'arabesques peintes et dorées, qui donnait sur la partie de la maison réservée au marchand. Abd-el-Krim s'excusa et disparut par une petite porte.

— Il va les chercher dans ses appartements privés, expliqua Saffah.

— Il les met avec ses femmes !

Saffah comprit ce que cette exclamation laissait entendre.

— Vous n'y pensez pas ! Croyez-vous que ses femmes légitimes le laisseraient faire la cour à d'autres. Et puis, un marchand, songez-y donc ! Si cela se savait, il perdrait toute sa clientèle !

La tenture d'une portière se souleva comme un rideau de scène. Elles apparurent, l'une Circasienne aux yeux bleus, aux cheveux d'or, le teint d'une blancheur nacrée, l'autre fine Éthiopienne à la peau cuivrée, aux cheveux noirs jais, leurs longues robes de soie multicolores serrées à la taille modelant leurs formes parfaites, un pantalon de mousseline tombant sur leurs babouches noires, leurs chevelures tressées et retenues par un bandeau, avançant vers eux sans gêne, la démarche souple et gracieuse, le regard absent, l'air détaché, avec un port altier de sultane, plus belles, plus touchantes que Miss Forde et Maria Malibran, si même il avait été possible de réunir ces deux grandes actrices à Covent Garden pour jouer et chanter ensemble les rôles de Constance et de Blondine, prisonnières du sultan Selim, dans *L'Enlèvement au Sérail*.

Abd-el-Krim, auquel l'effet produit par les jeunes filles n'avait pas échappé, leur fit signe de se retirer et invita Tom et Martial, qui les suivirent des yeux jusqu'à ce qu'elles eussent disparu et que le rideau fût retombé, à prendre place sur des sofas autour d'une table basse où un café leur fut bientôt servi par un solide et souriant esclave noir.

Yasmina, la blonde, et Malinka, la noire, n'avaient sans doute pas plus de vingt ans. Comme la plupart des esclaves, elles avaient été vendues par leurs parents, trop pauvres pour subvenir à leurs besoins et qui espéraient de cette façon assurer à leurs fils ou à leurs filles un avenir meilleur. Elles étaient entrées dans la noble maison d'une riche veuve sans enfant qui les

avaient élevées comme ses filles. Ainsi non seulement savaient-elles un peu lire et écrire mais elles possédaient, comme cette dame, des rudiments de langues étrangères. Leur maîtresse s'était éteinte brusquement, il y avait près d'un an. Les héritiers, déjà possesseurs de femmes et d'enfants, avaient confié à Abd-el-Krim le soin de leur trouver de nouveaux maîtres.

— Elles sont ici depuis un an ? s'étonna Tom.

— En effet, lui fit répondre le marchand, c'est que je n'avais pas encore reçu la visite de maîtres dignes d'elles.

Tout en se défendant de la tentation de posséder des esclaves, Tom et Martial se sentaient envahis par une certaine commisération. N'étaient-ils pas de leurs devoirs de chrétiens civilisés de tirer de leur basse condition ces deux enfants ? Mais en avaient-ils les moyens ?

— Pour combien vous en sépareriez-vous ? finirent-ils par demander.

Abd-el-Krim soupira, secoua la tête, l'air sceptique, et se leva.

— Il doit les interroger avant d'en venir à négocier le prix, car elles sont très difficiles, indiqua Saffah tandis que le marchand disparaissait derrière la tenture.

— Ont-elles leur mot à dire ? s'étonnèrent Tom et Martial.

— C'est préférable de recueillir leur avis. Les esclaves vivent avec leurs maîtres, dans leurs maisons, au sein de leurs familles. Mieux vaut prévenir les conflits et les contestations, et savoir ce à quoi chacun prétend. Rappelez-vous que notre esclavage n'a rien de commun avec celui pratiqué en Amérique. L'esclave n'est pas une chose, un bien matériel dont le maître peut faire n'importe quoi. C'est un être humain que l'on adopte et qui est admis dans le cercle élargi de la famille.

Confiants dans leurs qualités d'Européens et donc supposées de chrétiens, Tom et Martial attendaient sans inquiétude le résultat de la consultation. Abd-el-Krim revint, irrité.

— Etes-vous des princes ?

— Ma foi, non, avouèrent-ils, surpris.

— Que voulez-vous, à cet âge, on rêve ! Elles ont entendu dire que Mehemet Ali et ses fils, comme les sultans de Constantinople, n'épousaient que des esclaves, noires ou blanches, et elles veulent devenir princesses ! gronda, mécontent, le marchand.

Tom et Martial se sentirent un peu piqués du dédain manifesté à leur égard par ces simples esclaves.

— Sur ce point, nous saurons sans doute leur faire entendre raison, reprit Abd-el-Krim, je ne vais tout de même pas les entretenir jusqu'à ce qu'elles aient réalisé ce vœu impossible. Mais il est un autre propos sur lequel elles se montrent plus réticentes — et je ne puis leur donner tout à fait tort — , c'est que vous êtes Européens et sans doute chrétiens.

— Quoi ! s'indignèrent Tom et Martial.

— Les Européens n'ont pas bonne réputation, indiqua le marchand.

— Que voulez-vous dire ?

— Les Européens parlent à propos de nos mœurs, le mépris à la bouche, de la barbarie musulmane mais rares sont ceux qui accordent leur conduite avec leur verbeuse philanthropie. Ils traitent les esclaves avec légèreté, comme des boutades sexuelles. Ils les prennent puis les vendent, les troquent selon leur bon plaisir. Ils abandonnent les femmes enceintes à la misère et à la prostitution ; ils affranchissent des enfants qui ne peuvent travailler et se nourrir, oubliant qu'un esclave a le droit pour toujours, même affranchi, à la protection et au secours de son maître.

Tom et Martial, offensés, déclarèrent qu'ils n'étaient pas de cette sorte d'individus, que s'ils les achetaient, ce serait pour leur bien.

— Sans doute, sans doute, reprit le marchand, un peu gêné, mais elles souhaiteraient des garanties...

— Lesquelles ?

— Elles demandent que vous respectiez les règles édictées par le Coran et les mœurs musulmanes, et que vous vous engagiez à le faire en prêtant serment sur le Livre saint de votre religion, quelle qu'elle fût.

— Nous le jurons.

Mais le serment sans le livre ne parut pas suffisant au marchand pour satisfaire les deux esclaves.

— Nous ne nous promenons pas la Bible sous le bras, objectèrent Tom et Martial.

Abd-el-Krim envoya un serviteur emprunter à son voisin, copte, le Livre saint.

Tout était en règle. Le marchand s'en retourna auprès de Yasmina et Malinka. Tom et Martial s'inquiétèrent auprès de Saffah du prix que leur demanderait Abd-el-Krim.

— Ce sont de jeunes dames fort belles, ne comptez pas moins de trois mille piastres chacune.

— Mais nous les avons pas ! C'est une fortune !

Ils firent rapidement leurs comptes. La vente des deux magnifiques montures offertes par Afif leur rapporterait de deux mille à deux mille cinq cents piastres. Ils disposaient de lettres de change sur un établissement du Caire pour un montant d'environ deux mille piastres. Mais ils avaient besoin de conserver assez d'argent pour la suite du voyage. Abd-el-Krim avait la réputation d'être un marchand honnête mais habile et assez fortuné pour pouvoir attendre que se présentât la meilleure offre. Il leur faudrait abandonner leur projet. A moins que... Martial eut une idée. Tom approuva.

Abd-el-Krim réapparut, s'essuyant le front avec son mouchoir comme quelqu'un qui vient de fournir un gros effort.

— Elles ont accepté, annonça-t-il avec un soupir de soulagement.

— C'est que nous n'avons pas encore abordé la question du prix et nous craignons de n'être pas assez riches...

Le visage du marchand se figea ; il les regarda, inquiet.

— Combien avez-vous ?

— Notre fortune se réduit à deux pur-sang arabes et à deux montres en or suisses, déclara Martial tirant, imité par Tom, le cadeau des contrebandières de son gousset.

— Elles sont à vous, conclut le marchand, promptement.

Ils ne pouvaient plus reculer. Le marché fut conclu. Ainsi se retrouvèrent-ils en charge de deux inconnues, plus rapidement qu'ils ne l'avaient prévu. Lorsqu'il leur fut annoncé que Yasmina et Malinka étaient prêtes à partir, ils prirent congé d'Abd-el-Krim. Elles les attendaient assises en amazone sur leurs ânes, immobiles dans leurs voiles noirs qui les couvraient des pieds à la tête. Derrière elles, se tenaient huit autres montures chargées de malles peintes et de bagages divers.

— Qu'est-ce donc, cette caravane ? demanda Tom.

— Leur garde-robe et les biens qu'elles possèdent, indiqua le marchand.

— Leur vestiaire est plus important que celui d'une marquise du faubourg Saint-Germain, observa Martial.

Saffah avait été presque aussi étonné qu'eux de la rapidité avec laquelle Abd-el-Krim s'était débarrassé des deux esclaves.

— Croyez-vous qu'il cache quelque chose ? l'interrogèrent-ils.

— Quoi qu'il en soit, un acheteur dispose d'un délai de huit jours pour ramener l'esclave au marchand s'il découvre un défaut, une infirmité, un vice cachés.

— C'est que dans huit jours, je l'espère, nous serons loin !

Pour être logiques avec eux-mêmes, ne pas tomber dans le travers européen dénoncé par Abd-el-Krim, respecter leurs engagements, ils ne devaient rien faire contre la volonté de leurs protégées. Puisqu'elles avaient bien voulu les suivre, ils les emmèneraient partout avec eux.

— Je pourrais me faire accompagner par l'une d'elles à Paris, envisagea Martial tandis qu'ils cheminaient vers la demeure d'Afif. On la regarderait d'abord comme une curiosité, une sauvageonne : je la ferais éduquer ; elle apprendrait à lire et à écrire le français, un peu de grec et de latin, l'histoire ancienne, la broderie, le piano ou la harpe, sans oublier les bonnes manières. Elle recevrait une instruction religieuse, se convertirait et serait baptisée. Je la lancerais alors dans le monde, je la marierais, de préférence, à l'un de ceux qui n'auraient pas cru cette transformation possible et lui auraient marqué le plus de dédain. Ainsi serait-il demontré, conformément à l'enseignement de Saint-Simon, que l'éducation pèse davantage dans le destin d'un être humain que sa naissance.

Tom exposa à son tour quel avenir il voyait pour celle qui voudrait le suivre.

— Je lui ferais apprendre l'anglais, le français et, peut-être aussi, un peu d'allemand et d'espagnol ; elle connaîtrait la comptabilité et la cuisine, et lorsque je reviendrais en Egypte pour organiser le passage du courrier et des voyageurs entre la Méditerranée et la mer Rouge, elle m'aiderait à tenir l'hôtel qui servira au Caire de relais Waghorn.

— Ah ! Ah ! plaisanta Martial, je reconnais bien là les gens pratiques que sont les Anglais...

— ... et moi, répliqua Tom, je reconnais bien là les théoriciens et les doctrinaires que sont les Français ; pour étayer une doctrine, au nom de la supériorité supposée de votre patrie, de votre religion, de vos mœurs, vous voulez faire d'une orientale musulmane une Française et une chrétienne.

— N'est-ce pas aussi honorable que de vouloir lui faire quitter sa condition d'esclave pour la transformer en bête de somme ?

Ils se mirent cependant d'accord. En tout état de cause, ils les laisseraient libres de choisir leurs destins. Satisfaits de cette résolution, arrivés chez Afif, ils abandonnèrent Yasmina et Malinka aux bons soins de Saffah pour se rendre au consulat, impatients de savoir si M. Mimault avait pu obtenir une audience du vice-roi.

Le consul leur annonça la bonne nouvelle. Mehemet Ali avait accepté de les recevoir lui-même le lendemain matin, avant le début des fêtes données en l'honneur de la circoncision des princes.

— La recommandation de M. Geoffroy Saint-Hilaire, dont j'ai fait état, a été pour beaucoup dans la décision du pacha, indiqua modestement le diplomate. Mehemet Ali, expliqua-t-il, n'a cessé d'admirer le Bonaparte de l'Expédition d'Egypte qu'il tient pour le fondateur de l'Egypte moderne et il éprouve une véritable reconnaissance à son égard et envers les hommes, savants et officiers, qui l'entouraient. M. Geoffroy Saint-Hilaire membre de l'Institut d'Egypte était de ceux-là avec Fourier, Monge, Jean-Baptiste Say, Berthollet, d'autres encore. Le vice-roi qui a accédé à ses hautes fonctions un peu grâce à eux, ne les oublie pas, comme il aime à le rappeler : « Je suis né en Macédoine, comme Alexandre, en 1769, la même année que Napoléon. »

— Je vais finir par devenir bonapartiste, plaisanta Tom, je vous avertis cependant que je serais bien le seul Anglais de cette sorte.

— Ah ! vous voyez qu'il gagne à être connu, notre Napoléon, observa Martial satisfait.

Le jour tombait. La température était douce. Dans les jardins du consulat éclairés de candélabres et de lanternes, sous les palmiers, se mêlaient invités en *galabyeh* et en turban à d'autres en redingote, Egyptiens ou Européens portant indifféremment l'un ou l'autre costume. Les conversations étaient animées. Un orchestre local, composé de deux flûtes, d'un violon à deux cordes et d'une lyre éthiopienne entretenait un fond de musique grave et une mélodie obstinée.

M. Mimault, en bon maître de maison, les introduisit auprès de ses amis. Encore tout à leur aventure, Tom et Martial rapportèrent comment ils avaient acquis en moins d'une heure deux esclaves. Mais l'auditoire ne parut pas surpris.

— Vous auriez eu d'autres manières de prendre femmes, leur apprit-on. Vous pouviez aussi faire un « mariage » copte. On vous aurait demandé un douaire plus ou moins important pour le cas où vous divorceriez ou quitteriez le pays sans votre épouse.

On en vint cependant à la conclusion que les esclaves étaient, somme toute, moins coûteuse.

Comme ils étaient nouveaux, quelques personnes voulurent se charger de les initier, leur faisant, avec des airs de conspirateur, sur le ton de la

confidence amère, un sombre tableau de l'Egypte et de son souverain. Impressionnés, Tom et Martial interrogèrent le consul.

— Il est vrai que le droit de propriété de terres n'existe plus et que toutes appartiennent à l'Etat, que l'on oblige hommes, femmes et enfants, pris au hasard dans les rues des villes ou des villages, à des corvées, que le recrutement de l'armée s'effectue par la « presse » et que les mères mutilent leurs enfants, leur coupent une main ou les éborgnent pour qu'ils ne soient pas, plus tard, à l'âge d'homme, emmenés de force comme soldats, leur confirma M. Mimault. Mais il est vrai aussi que les terres auparavant n'appartenaient pas aux fellahs mais aux religieux, aux grands propriétaires, aux mameluks turcs et que de grands progrès ont été réalisés depuis que l'Etat est le propriétaire conformément à une tradition qui remonte aux pharaons et qui est conforme au Coran, la terre appartenant à Dieu et au souverain qui en est le représentant. De nouvelles cultures ont été introduites comme le coton à longues fibres qui est la richesse de l'Egypte, l'olivier, le mûrier, l'opium. Les récoltes de céréales, de cannes à sucre, de riz, d'autres encore n'ont cessé de croître et les fellahs, malgré de lourdes impositions, vivent mieux. Les corvées ? Les Egyptiens connaissent ce système depuis quarante siècles ; la tradition est aussi vieille que les pyramides. Sans doute avez-vous vu de ces chantiers dans la ville. La différence est qu'aujourd'hui le gouvernement les paie de vingt paras pour un enfant à une piastre de quarante paras pour un homme, ce qui n'est pas rien si vous songez qu'un pain de plus d'un kilo coûte deux paras, qu'une livre de viande vaut de huit à neuf paras, que pour un para, on a trois œufs et pour dix à quinze un pigeon. Quant à la pratique de la « presse », je vous accorde qu'elle est odieuse. Mais ne nous indignons pas trop vite. Elle se pratiquait naguère dans notre bon pays et plus d'un solide régiment de la Grande Armée a été recruté de cette manière, et l'on voyait aussi, en ce temps-là, les hommes se mutiler pour ne pas abandonner leurs familles et leurs terres. Comme bien de nos paysans de Vendée, du Poitou ou d'Auvergne, les Egyptiens, que voulez-vous, ne peuvent concevoir que l'on aille à l'armée de bon gré !

On leur avait dit aussi l'Egypte être à la veille de troubles importants ; le pays allait se morceler ; on s'attendait à une guerre de succession interminable entre les descendants de Mehemet Ali, la filiation d'Ibrahim, l'aîné, paraissant douteuse ; le vice-roi avait épousé sa mère après avoir tué

le mari ; les autres fils ne vaudraient pas mieux, tous perdus par les excès du harem et des aphrodisiaques.

Mimault, excédé, haussa les épaules.

— J'ai honte de certains de mes compatriotes, heureusement peu nombreux. Ils occupent des postes qu'ils n'auraient pas en France, ils sont payés au-dessus de ce qu'ils valent, ce sont des gens sans aveu, sans nom, sans talent, qui croient, parce qu'ils sont Français, que tout leur est permis et n'ont pour ce pays et pour le vice-roi aucune reconnaissance. Ils attrapent des grades, des places, des établissements et y répondent par une noire ingratitude. En France, ce sont hélas, souvent eux qu'on écoute parce que la haine, l'amertume, la désillusion des médiocres sont plus bavardes, que le cœur et l'intelligence.

Le consul les fit raccompagner par un des serviteurs du consulat un peu avant la fermeture des portes de la ville et le couvre-feu, à onze heures. Les rues étaient sombres, éclairées de rares lanternes suspendues entre deux maisons. Parfois une pâle lumière filtrait à travers la dentelle de bois d'un *moucharabyeh.* Tous les magasins étaient clos. Seuls quelques cafés restaient ouverts ; des veilleuses aux flammes fumantes, nageant dans l'huile, diffusaient de pâles lueurs sur les derniers clients encore attablés, pipe à la bouche. Les passants étaient rares. Une patrouille de soldats s'avança à leur rencontre.

— Qui est là ? interrogea la ronde arrêtée à vingt pas, levant vers eux des lanternes.

— Trois enfants du pays, répondit le serviteur.

— Atteste l'unité de Dieu ! lui demanda-t-on.

— Il n'y a de Dieu que Dieu ! clama-t-il.

— C'est bon, passez !

En se croisant, on se salua.

— C'est tout ce qu'ils demandent ? s'étonnèrent Tom et Martial.

— Cela n'est-il pas suffisant ? Croyez-vous qu'il pourrait y avoir un homme assez sacrilège pour affirmer sa foi en Dieu et être, en même temps, en état de mensonge ? Les voleurs et les menteurs préfèrent fuir. Cela est sûr ! assura le guide.

Les portes du quartier étaient fermées. Ils frappèrent, appelèrent. Le gardien vérifia par le guichet qui ils étaient et ouvrit un battant. Le serviteur les laissa achever seuls leur chemin jusqu'à chez Afif. Saffah les attendait.

— Ah ! par Dieu ! s'écria-t-il, je n'ai jamais vu de pareilles enragées. Elles n'ont cessé de décolérer depuis votre départ.

L'intendant, se munissant d'un chandelier, les entraîna au premier étage jusqu'à l'appartement des femmes. Ils entrèrent. Aucun bagage n'était défait. Les deux esclaves se tenaient assises sur leurs malles, dans le noir, enveloppées dans leurs voiles, immobiles. Elles les fixaient, le regard furibond et, avant même qu'ils eussent ouvert la bouche, elle se dressèrent et se mirent à vociférer comme des furies ce qui ne pouvait être, à en juger par le ton, que des injures, puis se rassirent, boudeuses. Saffah leur expliqua.

— Elles vous reprochent de ne pas avoir été là pour les accueillir dans votre maison. Elles pensent que vous avez été voir d'autres femmes. Elles disent que c'est insultant pour elles et que vous auriez pu attendre au moins jusqu'à demain. Elles vous menacent, si vous vous conduisez mal, de s'adresser au cadi et même, s'il le fallait au pacha, pour faire résilier la vente.

Tom et Martial étaient indignés.

— Que nous chantent-elles ! Allons-nous maintenant avoir des comptes à leur rendre ? Les esclaves font-elles la loi ?

Saffah leur confirma que tout esclave avait le droit de se plaindre auprès du juge et des autorités des agissements de son maître qui pouvait être contraint de le revendre.

— Eh bien ! Soit ! Nous ne pouvons nous encombrer de pareilles pestes ! Dès demain, nous les ramènerons là où nous les avons prises : bon débarras !

Ils comprenaient pourquoi Abd-el-Krim les leur avait cédées, le généreux homme, pour une bouchée de pain. Il était décidément difficile de faire le bonheur des gens, surtout lorsqu'il s'agissait de femmes. Ils tournèrent les talons et ressortirent. La porte claqua derrière eux. Des esclaves leur faire une scène de ménage ! Ils n'en revenaient pas.

Le rendez-vous à la citadelle où Mehemet Ali donnait ses audiences était fixé à onze heures. M. Mimault devait les accompagner. Ils se présentèrent vers dix heures au consulat. Un secrétaire les fit entrer dans le salon d'attente.

— Je vais prévenir tout de suite monsieur le consul, leur dit-il.

Il revint quelques instant plus tard, le visage défait, et les invita à le suivre en leur jetant un regard soupçonneux. Surpris de son attitude, Tom et Martial le furent encore davantage lorsqu'ils pénétrèrent chez Mimault, assis derrière son bureau, impassible et sévère. Le consul les regardait à peine, ne répondant que par un sec coup de tête à leurs salutations ; il leur fit signe de s'asseoir sans aménité, gêné. Ils voulurent lui demander une explication, mais le consul les fit taire.

— Messieurs, lança-t-il sur un ton solennel qu'ils ne lui connaissaient pas, vos laissez-passer ne me sont pas parvenus. Leur confection dépend des autorités égyptiennes qui souffrent, le savez-vous sans doute, d'une grave pénurie de secrétaires, aussi faut-il parfois attendre des semaines, voire des années...

Tom et Martial écarquillaient les yeux, pressentant qu'il se passait quelque chose d'anormal, sans encore bien comprendre de quoi il s'agissait. Le consul s'était mis à griffonner tout en continuant son bizarre discours.

— et, comme l'enseigne l'histoire, dans ce pays on ne craint pas de compter même en siècles...

Il se leva :

— Ne désespérez pas cependant. Revenez de temps à autre. J'aurai toujours plaisir à vous rencontrer.

Il tenait devant lui une feuille de papier sur laquelle étaient écrits ces mots : « Revenez dans un quart d'heure. »

Tom et Martial, raccompagnés jusqu'à la porte par le secrétaire, se retrouvèrent dans la rue, éberlués. Quelques instants plus tard, dissimulés à un coin de rue, ils virent sortir du consulat les inspecteurs Fontanier et Vacherin.

— C'était donc cela !

Dès que la *maach* de M. Champollion avait accosté à Boulac, le port du Caire, s'attardant peu au spectacle des pyramides que l'on apercevait sur l'autre rive illuminées par le soleil levant — ils en avaient constaté la présence mais il ne s'agissait somme toute, avait observé Fontanier, que de tas de cailloux amassés sur des cadavres — , les deux inspecteurs avaient promptement débarqué avec l'intention de se rendre aussitôt au consulat comme M. Clairembault, le vice-consul à Alexandrie, le leur avait conseillé. Guettant les voyageurs à la recherche de clients, les jeunes âniers s'étaient précipités vers eux, proposant leurs services en toutes les langues,

en français, en anglais ou même en provençal. Faute de fiacre et de tout autre moyen de transport plus noble, ils s'étaient résignés à faire leur entrée au Caire à dos d'âne. Exhibant leurs plaques de police, ils avaient demandé à voir sur-le-champ le consul.

— Pour une affaire grave et secrète, avait précisé Fontanier au secrétaire.

M. Mimault les avait reçus.

— Monsieur le Premier consul, Excellence..,

Fontanier avait hésité sur le titre à lui donner avant de se présenter : Inspecteur principal de la Sûreté de l'Etat en mission extraordinaire.

— Quel bon vent vous pousse vers nous ? avait interrogé, courtois et intrigué, le diplomate. J'avoue ne pas avoir été prévenu de votre visite.

— C'est que nous sommes là *incognito* pour mener à bien une certaine affaire...

Fontanier avait baissé la voix.

— De quelle affaire voulez-vous parler ?

Prenant un air embarrassé, l'inspecteur principal se tourna vers son adjoint.

— Vacherin, voulez-vous sortir ?

— Mais, Chef...

— Tenez-vous à être fusillé ?

— Ah, non !

— Alors ?

Vacherin ayant obtempéré, Fontanier se redressa sur son siège et s'expliqua, tout habité par l'importance de ses responsabilités.

— Nous ne sommes que peu à être au courant (il compta sur ses doigts), le roi, M. Canelleri, le chef de la Sûreté, et moi. Qui trahirait le secret serait passible du peloton d'exécution. M. Canelleri ne me l'a pas caché.

M. Mimault opina du bonnet.

— Aussi ne vous étonnerez-vous pas que je ne puisse vous en dire qu'un minimum.

— Ce que vous jugerez utile, approuva le consul.

L'inspecteur commença à évoquer avec mille précautions un traité secret entre la France et l'Egypte pour une certaine expédition. Mimault l'interrompit :

— Ah ! peut-être voulez-vous parler de la fameuse affaire d'Alger ? M. Huder, l'envoyé spécial du gouvernement actuellement au Caire, m'a tenu

au courant et j'ai moi-même participé, pour ma modeste part, aux négociations.

Fontanier éprouva quelque dépit à constater que plus de monde qu'il ne croyait était dans la confidence, mais il se reprit vite.

— Et vous n'avez rien remarqué de suspect ?

— Ma foi, non, assura le consul, songeur.

— Je suis cependant en mesure de vous annoncer que deux individus dangereux, des espions à la solde de l'Angleterre, sont ici pour tenter de faire échec à l'entente avec l'Egypte.

— Vraiment ? interrogea Mimault, surpris.

Fontanier leva une main protectrice.

— Mais nous sommes là pour déjouer leurs agissements. Nous les pourchassons depuis Paris et nous ne les lâcherons pas. Soyez tranquille.

— Avez-vous une idée de leurs intentions ?

— Pas encore mais faites confiance au père Fontanier, nous le saurons bientôt, affirma l'inspecteur avec une moue de satisfaction.

Ce fut à ce moment-là que le secrétaire vint annoncer que Mr. Waghorn et M. de Sassenage attendaient au salon. Fontanier se dressa.

— Ce sont eux !

Mimault en resta bouche bée.

— Quelle audace, s'indigna l'inspecteur, oser se présenter chez le représentant du roi !

— Croyez-vous qu'il s'agisse bien d'eux ? demanda le consul sceptique. Ces messieurs ne semblent pas désireux de rester au Caire, ils ont demandé des laissez-passer.

— Ah ! les habiles coquins ! Et où prétendent-ils se rendre ? l'interrogea Fontanier, clignant des yeux malicieusement.

— A Suez.

— A Suez ! C'est la meilleure ! Suez, justement le fameux mot de passe de leur code secret.

— Ils ont déclaré vouloir embarquer là pour Bombay.

— Bombay ?

— Aux Indes.

— Aux Indes ! Je ris !

Il ricana en effet.

— Il s'agit d'une grossière diversion. L'affaire est limpide. Ils sont à pied d'œuvre au Caire pour faire aboutir leur mauvaise action mais ils nous

savent à leurs trousses, nous les dérangeons, c'est évident. Tant que nous veillons, ils ne peuvent agir. Alors ils cherchent un moyen de se débarrasser de nous en nous envoyant sur une fausse piste. Voilà toute l'histoire. Malheureusement pour eux, et heureusement pour la France et notre roi, le père Fontanier ne se laissera pas abuser par leur misérable manœuvre. A malin, malin et demi.

— Mieux vaut alors que je ne les reçoive pas, proposa le consul.

— Au contraire, faites-le, comme si de rien n'était, votre refus pourrait leur donner l'éveil.

Fontanier désigna derrière le bureau de Mimault une tenture.

— Voilà ce qu'il nous faut. Ainsi n'aurez-vous rien à craindre et, au moindre appel de votre part, nous surgirons.

M. Mimault, bien embarrassé, accepta. Fontanier rappela Vacherin et tous deux disparurent derrière le rideau.

La scène s'était ensuite déroulée comme elle a été décrite. Fontanier et Vacherin, satisfaits, félicitèrent Mimault d'avoir si habilement et si promptement, écarté les deux suspects.

— C'était très amusant, assura l'inspecteur principal.

Le consul leur conseilla de descendre à l' « Hôtel de France » où M. Huder lui-même se trouvait. Il promit de leur faire part de tout événement nouveau. Ils partirent en annonçant leur intention d'élaborer un plan de campagne.

En quelques mots, Tom et Martial mirent le consul au courant du comportement des deux inspecteurs depuis Paris.

— Mais ce sont des fous ! s'exclama Mimault qui n'avait, à vrai dire, jamais douté de la loyauté des deux voyageurs, et que la lettre de recommandation de Geoffroy Saint-Hilaire aurait suffi à rassurer, s'il avait nourri le moindre soupçon.

— Des fous tenaces, soupirèrent Tom et Martial.

Par précaution, craignant d'être surveillé et pour ne pas être accusé de complicité, M. Mimault quitta le consulat un peu après Tom et Martial.

La colline du Mokkatam d'où avaient été extraites les pierres avec lesquelles furent bâties, de l'autre côté du Nil les pyramides, dominait la Citadelle entourée de murailles crénelées, de pierres et de briques. Dans le ciel bleu, s'élançaient les deux minarets de la mosquée du sultan el-Nâssir coiffés de coupoles d'une faïence plus bleue encore. Porte el Azab, protégée

des deux puissantes tours fortifiées où Mehemet Ali avait fait égorger dix-huit ans auparavant, les derniers quarante mameluks turcs qui pouvaient contester son pouvoir, des soldats en veste rouge et bleue, guêtrés, harnachés de bufflerie blanche, coiffés de bonnets de feutre rouge, armés de fusils français et manœuvrant à la française, montaient la garde. Une sentinelle les conduisit jusqu'au palais.

Dans le hall, allaient et venaient des fonctionnaires en turban. On leur demanda d'attendre. Un remous se produisit et les fonctionnaires présents se tournèrent avec respect vers l'homme en turban portant sous son kaftan un ceinturon et un baudrier qui s'avançait, entouré d'officiers.

— Est-ce lui ? demandèrent Tom et Martial.

— Non, c'est Soliman Pacha, le chef d'état-major de l'armée égyptienne, leur indiqua le consul.

Apercevant Mimault, Soliman vint vers lui ; il avait un visage carré, le teint clair et une courte barbe noire.

— Je vous salue, monsieur le Consul, lui dit-il, lui serrant la main.

— Mes respects, Colonel.

Il s'éloigna.

— Ne le connaissez-vous pas ?

— Ma foi, non, avouèrent les deux voyageurs.

— C'est le colonel de Sève, ancien officier de l'Empire grâce auquel Mehemet Ali a une armée plus conforme à ses ambitions.

On venait les chercher. Ils pénétrèrent dans une vaste salle au sol et aux murs couverts de marbres brillants. Mehemet Ali se tenait dans un angle entre deux croisées, assis sur un divan, appuyé à des coussins, vêtu d'une *galabyeh* de soie grise, les épaules couvertes d'une pelisse, coiffé d'un volumineux turban qu'il portait à l'albanaise, un peu rejeté sur le côté ; il tirait sur une pipe incrustée de diamants. Une large barbe blanche descendait sur sa poitrine. Ses yeux bruns, malicieux, ses pommettes hautes et colorées, lui donnaient un air gai, enjoué qui surprenait. Une de ses jambes était repliée, l'autre, étendue, il jouait du bout de son pied avec une babouche. Plusieurs conseillers étaient debout autour de lui, immobiles.

S'arrêtant à quelques pas, ils s'inclinèrent. Souriant, Mehemet Ali leur fit signe de prendre place sur les sièges disposés face à lui. Puis il se mit à parler.

— Soyez les bienvenus, traduisit l'un des conseillers faisant office d'interprète. Sachez que je suis toujours heureux de recevoir des étrangers.

Il désigna du doigt ses conseillers qui sourirent à ses paroles.

— Certains d'entre eux me disent : « Encore des Francs, Votre Altesse ne craint-elle pas qu'ils soient trop nombreux ? » mais je leur réponds, ils peuvent en témoigner : « Laissez-les venir. Il n'y en aura jamais assez. Ils apportent beaucoup et nous devons leur en être reconnaissants. »

Le consul remercia le pacha de ses propos, le félicita à l'occasion de la circoncision des trois jeunes princes, exprima sa reconnaissance d'avoir bien voulu les recevoir en ce jour de fête et présenta Tom et Martial.

— M. Geoffroy Saint-Hilaire m'a prié de transmettre à Votre Altesse ses respectueuses salutations et tous ses vœux de santé et de prospérité pour elle, pour les siens et pour son grand pays, déclara Martial.

Le pacha nota avec satisfaction que près de trois cents de ses jeunes sujets s'étaient rendus cette année en France pour poursuivre leurs études et que certains étaient élèves du directeur du Muséum d'histoire naturelle.

— Et la girafe ? demanda Mehemet Ali amusé.

— C'est le fleuron de notre ménagerie, Votre Altesse ; elle a reçu la visite de tous les Parisiens et on vient la voir de toute l'Europe.

Le vice-roi parut ravi. On en vint alors au sujet qui motivait la demande d'audience. Ils allaient se rendre à Suez, expliqua Tom, pour embarquer à bord de l'*Enterprise,* le premier vapeur naviguant en mer Rouge qui, arrivé sans doute le 8 ou le 9, devait repartir le 10 décembre pour Bombay.

— Voilà bien en effet au moins quatre ans que la Compagnie des Indes envisage ce voyage, l'interrompit Mehemet Ali. Elle nous avait proposé, au sultan et à moi-même, d'établir en commun une ligne de ces bateaux-là pour favoriser le commerce entre les Indes et l'Empire ottoman. C'était en 1825.

— En effet, Votre Altesse, l'année où l'*Enterprise* arriva à Calcutta venant de Londres par Le Cap, précisa Tom.

— Méfiant à l'égard des intentions anglaises d'imposer une part toujours croissante de ses produits sur nos marchés, Constantinople a refusé. Mais je ne peux empêcher les bateaux d'accoster...

— Mon projet, Votre Altesse, est inspiré de tout autres considérations. Je souhaite exploiter les perspectives nouvelles offertes par la navigation à vapeur en mer Rouge pour établir une liaison plus rapide et plus régulière pour le courrier et les voyageurs entre Londres, l'Europe, dirais-je, et Bombay, l'Asie.

Tom rendit compte comment lui et Martial pouvaient espérer atteindre les Indes en moins de trois mois, quatre-vingts jours alors qu'il leur aurait fallu de cinq à six mois par Le Cap. Ils étaient partis à l'aventure mais il serait possible de gagner du temps en ne laissant rien au hasard, en organisant cet itinéraire. Mais rien ne pouvait se faire sans l'Egypte... C'était pourquoi il souhaitait obtenir une autorisation d'organiser le transit entre Suez et Alexandrie.

Le visage du vice-roi s'était fait plus grave.

— Il y a sans doute dans votre projet, Lieutenant, la source de quelques bienfaits, ceux que procure toute activité nouvelle, mais j'y pressens aussi pour mon pays le poids d'une terrible menace.

— Une menace, Votre Altesse ? Qui pourrait menacer l'Egypte !

— De qui voulez-vous que vienne une menace lorsqu'il s'agit d'une route reliant Londres à Bombay si ce n'est de l'Angleterre ?

— Que Votre Altesse se rassure, mon projet n'a rencontré dans mon pays qu'hostilité. Je n'ai trouvé d'appuis qu'auprès de mes amis français.

— Je connais, Lieutenant, l'histoire de vos deux pays et leurs rivalités orientales ; je sais que la France a toujours considéré l'Egypte comme une base de départ pour se lancer à la conquête de l'Orient et de l'Asie, et, inversement, que votre pays y a vu une faille dangereuse dans les grands espaces marins et désertiques qui protègent mieux qu'une muraille ses possessions aux Indes. Jusqu'à présent, la France, seule, avait repris à son compte, avec Bonaparte, le vieux rêve d'un percement de l'isthme de Suez, espérant, par cette voie, déboucher en force vers les Indes et l'Asie. L'Angleterre s'est contentée de contrer les aspirations françaises, parfois par la force. Nous avons bénéficié de cette rivalité. Mais que se passerait-il si l'Egypte devenait un lieu de passage utile à l'Angleterre ? Je sens déjà chaque jour croître les ambitions anglaises en mer Rouge, dans nos possessions d'Arabie et du Yémen, où Londres joue Constantinople et le sultan contre nous pour obtenir un traitement de faveur, nos cotonnades et notre blé faisant tort au commerce anglais, pour tenter de nous faire perdre le contrôle des Lieux Saints, de La Mecque et du port de Djeddah.

— Il ne s'agit, Votre Altesse, que de rivalités commerciales.

— Les tribus bédouines du Nedj et de l'Asir s'agitent à nouveau. Je devine derrière elles la main de l'étranger.

— Je ne peux croire, Votre Altesse, qu'il puisse s'agir d'une intervention de mon pays. Le commerce, les échanges du courrier et des voyageurs

exigent la paix.

— Que Dieu vous entende, Lieutenant, que Dieu vous entende ! Nous ne demandons qu'à vivre en bonne entente avec les grandes puissances et, je vous l'ai dit, les étrangers de tous les pays sont toujours les bienvenus chez nous, et vous savez combien occupent autour de moi d'éminentes fonctions. Aussi non seulement ne m'opposerai-je pas à vos efforts, mais je les encouragerai. Mais nous voulons rester le pays indépendant que nous sommes devenus depuis que nous sommes débarrassés du pouvoir malfaisant des mameluks turcs. Aussi ma protection vous sera acquise tant que votre entreprise conservera un caractère privé, mais sachez que nous ne pourrions tolérer sans intervenir que ce passage à travers notre royaume prît un tour officiel. L'affaire devrait alors être réglée d'Etat à Etat.

Waghorn, satisfait, remercia le pacha qui ne fit aucune difficulté à accorder à Tom et Martial les *firmans* qu'ils souhaitaient. Ils étaient ainsi rédigés : « *De notre divan, l'an 1245 de l'hégire.*

Notre ami ancien français, Martial de Sassenage, se rendant dans nos domaines aux lieux qu'il lui plaira, nous a été présenté par son consul, en foi de quoi nous lui avons délivré notre firman pour lui servir et valoir pendant son voyage. Les moudyrs, mamours et tous magistrats civils et militaires à qui ce firman sera présenté ne doivent pas négliger de lui accorder les égards, les soins et les services qui pourraient lui être agréables afin qu'aucune plainte ne nous soit rapportée par le voyageur. Nous vous recommandons qu'aucune insulte ni tort ne lui soient faits par les fellahs et autres et de lui procurer tout ce dont il pourra avoir besoin en ne payant qu'aux taux du pays pour les montures, barques, provisions, etc.

Je regarderai comme rendus à moi-même tous les services que vous lui rendrez.

Signé : Mehemet Ali. »

Un laissez-passer identique fut établi au nom de Tom.

Le vice-roi avait fait servir le café. Après l'avoir bu et conversé encore quelques instants avec leur hôte, les visiteurs se retirèrent.

— L'Egypte doit être pour vous comme votre pays même, insista le pacha en leur souhaitant bon voyage.

Tom et Martial ne se doutaient pas de quelle utilité immédiate allaient leur être les deux *firmans* signés de la main du pacha.

Plus rien ne s'opposait à leur départ. Ils pouvaient l'envisager pour le lendemain matin, le temps de reconduire leurs deux impossibles esclaves chez le marchand et de réunir les moyens de se rendre à Suez. M. Mimault, rentrant directement au consulat, confia au serviteur qui les avait accompagnés, le soin de les ramener jusqu'à la maison d'Afif. Ils s'engagèrent dans la longue rue transversale qui parcourait la ville du sud au nord. A mi-chemin, à la hauteur des deux minarets de la mosquée de Mouayyad bâtie sur les tours massives de la porte de Zouwaila, la foule se pressait de plus en plus compacte. C'était le trajet que les trois jeunes princes et leurs suites devaient emprunter. Groupées sur les terrasses des maisons, les femmes lançaient leurs stridents youyous qui gagnaient de proche en proche et dont l'écho s'éteignait au loin. Soudain retentirent un chœur d'acclamations et les accents martiaux d'une fanfare, roulements de tambours, sonneries de trompettes, éclats des cymbales, qui jouait un air que Martial reconnut comme *la Marche tranquille* des grenadiers de l'Empire. Le cortège approchait, la garde du vice-roi en tête, lanciers aux casques chevaleresques, aux cuirasses étincelantes derrière lesquels marchaient, au coude à coude, les porteurs de drapeaux multicolores, noirs, verts, jaunes, blancs, marqués de versets du Coran. Les femmes reprirent de plus belle leurs youyous ».

Tom et Martial, attirés par le spectacle, avaient arrêté leurs ânes. Lorsqu'ils se rendirent compte que la foule s'était agglutinée en un instant autour d'eux, ils tentèrent de se dégager. Des remous se produisirent. Ils se sentirent tirés par les jambes, empoignés. Des hommes s'agrippaient à eux, le visage dissimulé par leur châle ; ils se débattaient, mais en vain ; ils furent désarçonnés, enserrés au milieu de la foule comme un ver dans son cocon de soie, entraînés, sans que personne ne fît attention à leurs appels couverts par la musique et les acclamations.

Cinq inconnus poussaient Tom hors de la foule. Bandant ses muscles, il se détendit soudain. Ruant, frappant des coudes et des poings, il bouscula ses adversaires et, parvenant à se dégager, il fonça en direction de Martial qui, à son tour, se mit à se débattre tant et si bien qu'il fit lâcher prise à ses assaillants. La rue devant eux était dégagée. Ils s'élancèrent, entendant résonner le pas de leurs poursuivants. Ne sachant où aller, au hasard, ils s'enfoncèrent dans un passage couvert, sombre, humide et désert. Ils aboutirent à une galerie voûtée, chatoyante de lumière, pleine du tumulte des marchés. C'était le bazar. Ils se fondirent dans la foule qui piétinait

devant les étalages de marchandises, les boutiques, côte à côte, illuminées d'une débauche de chandelles et de lampions qui faisaient luire et scintiller les ors, les argents et les cuivres.

— Mais que nous veulent-ils ?

Ils eurent à peine le temps de se poser la question, les autres apparaissaient derrière eux. Il semblait en sortir de partout, leur barrant le chemin. Un autre couloir les conduisit hors du bazar. Au bout de la ruelle passait le cortège, à cet instant, des dignitaires aux cafetans brodés, rutilants d'or et de pierreries, aux turbans de soie rouge ou verte montés sur des chameaux empanachés. Mais leurs poursuivants n'avaient pas perdu leurs traces. Ils reprirent leur course. Engagés dans une impasse, ils durent faire demi-tour ; trop tard ; une dizaine d'inconnus s'avançaient vers eux, armés de bâtons, menaçants. Ils foncèrent, décidés à rompre le barrage. Trois, quatre de leurs assaillants mordirent la poussière mais, frappés à la tête, ils s'effondrèrent à leur tour, sans connaissance.

Ils s'éveillèrent immobilisés par des cordes, bâillonnés, les yeux bandés, allongés sur un sol dur. Une porte s'ouvrit. Des pas résonnèrent comme sous une voûte.

— Les reconnaissez-vous ? demanda-t-on.

— Oui, ce sont eux.

— Eh bien ! Comptez sur nous. Ils seront transportés au pied de la grande pyramide pour que vous en disposiez à votre guise.

— Ce sera pour eux un très honorable tombeau ! ricana l'inconnu.

Il ne faisait pas de doute, cette voix, Tom la reconnaissait, c'était celle de Taylor. La porte se referma. Tom crut bien que, cette fois, son adversaire avait gagné.

Le serviteur qui accompagnait Tom et Martial avait assisté à l'agression mais, pris aussi dans les remous de la foule, il n'avait pu leur porter secours. Dès qu'il avait pu se dégager, il était rentré aussi vite que possible au consulat prévenir M. Mimault. Le consul s'était rendu aussitôt chez Afif, espérant trouver les deux voyageurs. Mais on ne les avait pas revus.

Lorsque Yasmina et Malinka qui guettaient le retour de leurs maîtres apprirent qu'ils avaient été enlevés, elles se mirent à fondre en larmes et à faire résonner la maison de leurs plaintes et de leurs gémissements.

— 0 nos maîtres, nos dromadaires, notre nourriture, notre toit, vous qui souteniez le fardeau de notre maison, nos chéris ! O ! nos uniques !

Combien grand est notre malheur ! répétaient-elles en chœur comme des veuves éplorées, déchirant leurs vêtements, se tirant les cheveux, se griffant le visage.

Saffah, surpris, leur fit observer, sur un ton de reproche, qu'elles avaient demandé à être raccompagnées chez Abd-el-Krim et que donc tant de bruit ne se justifiait pas et que c'était même indécent. Elles avouèrent alors avoir réfléchi durant la nuit ; les deux Francs ne seraient peut-être pas de mauvais maîtres ; elles étaient disposées, dirent-elles, à leur pardonner et, s'ils les en priaient, à rester avec eux. Elles avaient ajouté, qu'en tout état de cause, filles de bonne éducation, il leur paraissait honnête, quoi qu'il pût en penser, de gémir et de pleurer puisqu'ils étaient leurs maîtres jusqu'à nouvel ordre et qu'elles étaient dans leur maison. Elles reprirent de plus belle leurs lamentations. L'intendant s'en alla, levant les bras au ciel.

M. Mimault décida d'avertir le *wali*, le préfet de police, qui convoqua sur l'heure les cheiks de quartier, le *muhtasib* responsable des marchés et des cafés, ainsi que les cheiks qui dépendaient de lui. Il ne cacha pas cependant au consul que les recherches pourraient être longues.

La porte de la cellule dans laquelle étaient enfermés Tom et Martial s'ouvrit à nouveau. Ils se sentirent soulevés, glissés dans des sacs et emportés comme des ballots. On les déposa sur des ânes et on jeta sur eux des couvertures, des tapis et diverses marchandises. Les bêtes se mirent en marche. Ils entendirent bientôt autour d'eux les bruits de la rue.

Taylor et ses sbires suivaient de loin les ânes chargés de sacs qui se dirigeaient vers les bords du Nil. La sortie de la ville se fit sans difficulté. Ils traversèrent la forêt de palmiers entre les remparts et les berges. Le fleuve franchi à bord de felouques, ils reprirent leur route en direction des trois pyramides de Guizeh qui se dressaient devant eux, émergeant des sables du désert.

Deux heures plus tard, ils étaient à pied d'œuvre ; la livraison des ballots effectuée, les âniers repartirent aussitôt. Giuseppe et Bartoldo commencèrent par repérer un puits pentu et profond puis hissèrent les lourds fardeaux l'un après l'autre, de gradin en gradin. Pressés d'en avoir fini, ils disposèrent l'un des sacs sur le rebord et, au signal de Taylor, le firent basculer. L'écho d'un long frottement monta du puits, suivi d'une chute. Le sac avait glissé dans le trou noir de l'éternité. Lequel des deux était-ce ? Qu'importe. Ils se saisirent du second sac. Une marque de sang

qui tachait la toile, intrigua Taylor. D’un coup de couteau, Giuseppe éventra le jute. Horreur ! la tête d’un mouton leur apparut, la gorge tranchée. Ils avaient été joués !

Le portier du consulat, inquiet, vint signaler à M. Mimault qu’un attroupement s’était formé devant la maison de la représentation française. Le consul se précipita. Les badauds rassemblés lui désignèrent en riant deux sacs déposés à terre qui s’agitaient de mouvements désordonnés et émettaient de sourds grognements. Ils étaient adressés au consulat de France. Un serviteur coupa les nœuds. Tom et Martial, ficelés comme des momies, bâillonnés, surgirent de leurs étuis de jute sous les exclamations.

Comment, destinés à peupler de leurs ombres les profondeurs inviolées de Khéops, s’étaient-ils retrouvés là ? Le *wali* chez qui ils se rendirent aussitôt, encore tout pâles et tout courbatus, en compagnie de M. Mimault, pour le prévenir de l’heureuse issue de leur aventure, les éclaira. Il tenait ses informations de bonne source. Le cheik des voleurs lui avait fait un compte rendu détaillé des faits.

— Le cheik des voleurs ! s’étonna Martial.

— Je sais, sourit le préfet de police, nos coutumes paraissent parfois étranges aux Occidentaux. Certes la religion condamne le vol mais nos gouvernements savent aussi que, malgré toutes les mesures prises, il existera toujours. Aussi préférons-nous tenir compte de cette réalité pour faire en sorte qu’elle présente pour nos concitoyens le moins d’inconvénients possible. Ainsi avons-nous préféré réglementer cette activité comme les autres. Les voleurs sont constitués en corporation et, comme toute corporation, ils ont leur chef, ils paient tribut à l’Etat et doivent respecter certaines règles. Le voleur qui attaquerait le vieillard sans défense, qui déroberait un objet dans un lieu du culte ou dans une annexe, le bain où l’on se purifie avant la prière, l’école où l’on enseigne le Coran, serait rejeté de la corporation et, s’il récidivait, puni sévèrement par les voleurs eux-mêmes. En contrepartie, les voleurs ont leur marché où se vendent aux enchères les objets volés. Ce système a un autre avantage, souligna le *wali*, c’est que si son propriétaire tient beaucoup à un objet volé, il peut le faire racheter par le cheik des voleurs qui a un droit de préemption.

« Voilà qui vous surprend, poursuivit le préfet, mais n’y a-t-il jamais de connivences chez vous entre la police et les hors-la-loi, et même, je l’ai

entendu dire, des alliances contre ceux qui transgressent les règles admises et dépassent certaines limites de l'horreur dans le crime ?

Il avait été proposé au chef d'une bande d'effectuer un enlèvement. Ce n'était pas dans ses activités habituelles ; le poids de la bourse d'or que l'on avait posée devant lui l'avait décidé. L'opération avait réussi mais, dépouillant les deux victimes de tout ce qu'elles avaient sur elles, les voleurs avaient découvert les *firmans* signés de la main de Mehemet Ali. Le respect des *firmans* était un article impératif de leur charte. Pris de peur, ils s'étaient rendus aussitôt chez le cheik Amin, le chef de la corporation, qui leur avait conseillé d'agir comme ils l'avaient fait, puis était venu lui-même rassurer le préfet. Au dernier moment, des sacs contenant deux moutons fraîchement égorgés et quelques pierres pour faire le poids avaient été substitués à ceux dans lesquels Tom et Martial avaient été enfermés.

Tom et Martial vérifièrent : il ne leur manquait pas un mouchoir et les firmans étaient toujours soigneusement pliés dans leurs poches. Ils les baisèrent avec une pensée de reconnaissance pour le vice-roi. Le degré de folie criminelle auquel était arrivé Taylor, les firent frissonner.

Maintenant que leur adversaire les croyait disparus à jamais, il fallait en profiter et quitter la ville aussi vite que possible. Ils fixèrent leur départ au lendemain matin. Prenant congé de M. Mimault, à qui ils devaient tant, ils regagnèrent la maison d'Afif où, dès que leur libération avait été connue, les manifestations de joie avaient succédé aux pleurs.

Saffah les attendait sur le pas de la porte et, ému, leur baisa la main. Des rires et des youyous provenant du premier étage résonnaient dans toute la maison. Tom et Martial demandèrent ce qui se passait. L'intendant témoigna de la douleur manifestée par les deux esclaves à la suite de leur disparition et les prévint des meilleures dispositions d'esprit dans lesquelles elles se trouvaient. Elles exprimaient maintenant toute leur joie de leur retour. Touchés, ils montèrent aux appartements des esclaves qui se jetèrent à leurs pieds.

— Dieu soit loué ! crièrent-elles.

L'incident était clos. Ils les garderaient. Ils leur firent connaître alors leur projet de se rendre d'abord à Bombay, puis ils les emmèneraient à Londres et à Paris. Non seulement elles ne soulevèrent aucune objection mais cette perspective de voyage parut leur convenir tout à fait. Entrant dans un grand état d'excitation, elles se mirent à danser et à chanter, en claquant des mains. Ils les quittèrent rassurés.

Dans l'après-midi une lettre était parvenue. Sur l'enveloppe, en plus de l'adresse, était écrit ce souhait : « *Qu'elle parvienne aux plus honorables des amis, aux trésors des compagnons, nos amis chéris, les Francs, fils de beys, les magnifiques, qu'ils vivent longtemps au sein du bonheur.* » Le correspondant avait ajouté le chiffre *2468*. Saffah leur expliqua cette coutume. Ce nombre est une proportion arithmétique dont l'exposant est toujours 2, combinaison de la science des nombres des pythagoriciens et des sages de l'Antiquité réputée garantir mieux qu'un timbre poste ou que toute recommandation, la bonne livraison du courrier à son destinataire.

Ils lurent : « *O les plus chers des amis, les très honorés, les seigneurs respectables, que le Dieu très haut les conserve !*

« Après la présentation de nos salutations, le but de cet écrit est : premièrement de m'informer de l'état de vos glorieuses personnes ; deuxièmement : nous avions convenu de nous revoir, mais nous avons été retenus par nos affaires ; troisièmement : nous éprouvons un vif désir de vous revoir et nous espérons votre retour dans la plus parfaite santé.

« Que le Dieu Très Haut vous ramène sains et saufs et comblés de tous les biens. Envoyez-nous de vos nouvelles.

« De la part de Karim, à Alexandrie en l'année 1245 de l'hégire. »

Ils souhaitèrent répondre sur-le-champ à leur ami. Saffah convoqua le secrétaire à qui ils demandèrent de préparer une lettre indiquant qu'ils avaient regretté le contretemps qui l'avait retenu à Alexandrie et qu'ils ne manqueraient pas d'aller le voir dès leur retour. Ils le priaient de transmettre à Afif, avec leurs salutations, leurs remerciements pour son hospitalité.

Le secrétaire revint bientôt et Saffah leur traduisit sa lettre :

« Cher et unique ami, Karim, bey magnifique, agréable, élégant et fort, que le Dieu Très Haut le conserve.

« Après nos salutations et l'expression du grand désir de vous voir, le motif de la présente est de répondre à votre chère lettre. Vos propos nous ont réjouis et nous remercions le Ciel de l'état de votre santé dont nous désirons la bonne continuation.

« Nous voulons à notre tour : premièrement, exprimer le grand chagrin que nous avons éprouvé à nous séparer de vous. Deuxièmement, témoigner de la grande déception ressentie au report de votre visite convenue. Troisièmement, nous prions Dieu, qui nous a séparés, qu'il daigne nous

réunir à nouveau, car il est Très Puissant et que, lors de notre retour, il nous fasse bénéficier de votre chère présence.

« Plaise au Dieu Très Haut qu'il vous maintienne en bonne santé et que nous puissions vous revoir comblé de toutes sortes de biens. Présentez nos remerciements à votre honorable ami Afif qui nous a fait la grande faveur de nous offrir l'hospitalité pleine et entière de sa demeure. Nous lui adressons nos salutations ainsi qu'à tous ceux qui sont en votre compagnie. Que Dieu allonge votre vie. »

Le secrétaire tourna vers les deux étrangers un regard interrogatif teinté d'inquiétude mais Tom et Martial le rassurèrent aussitôt, et prenant à leur compte les délicieuses arabesques du style épistolaire en cours, demandèrent à signer. Le secrétaire parut rasséréné.

Les derniers préparatifs s'effectuèrent dans l'euphorie. Saffah leur trouva un guide qui accepta de les conduire à Suez et de se charger de réunir chameaux, tentes, ustensiles et approvisionnements dont ils auraient besoin pour la traversée des vingt-huit lieues de désert. L'intendant leur fit acheter quelques provisions de bouche supplémentaires craignant que l'ordinaire des chameliers fait de biscuits, de fromages, d'oignons pendant le jour, de soupe, de lentilles et de bouillies de froment le soir, ne leur parût trop sobre. Ils placèrent dans leurs bagages de petites outres préparées par les marchands du Caire pour les pèlerins de La Mecque, remplies d'une sorte de confit de mouton ou de volaille au beurre, semblable aux conserves d'oie de Gascogne ou du Périgord. Ils se procurèrent au bazar les amples vêtements de coton ou de laine et les bottes de cuir souple des bédouins recommandés pour ce genre de voyage, et serrèrent sans regret dans leurs sacoches leurs redingotes noires, leurs chausses rigides à l'européenne, leurs hauts-de-forme, aplatis comme des galettes.

La soirée était douce. Ils gagnèrent la terrasse. Les mosquées étaient illuminées en l'honneur des princes ; des milliers de lampions embrasèrent le ciel. A onze heures, s'élevèrent au-dessus de la citadelle les stries argentées, les bouquets multicolores d'un feu d'artifice. Malinka et Yasmina regardaient, émerveillées.

Lorsque Tom et Martial redescendirent, les deux esclaves avaient regagné leurs chambres. La maison était endormie. Ils peignèrent leurs cheveux, parfumèrent et brossèrent leurs barbes, vérifièrent leurs nouveaux costumes orientaux et se dirigèrent vers les appartements des femmes. Ils poussèrent

la porte. Elle était fermée. Ils appelèrent à mi-voix mais elles ne répondirent pas. Ils n'insistèrent pas. Aux alentours, les chiens aboyaient.

Saffah les accompagna au lieu de rendez-vous, fixé à quatre heures. Les caravanes qui partaient vers l'Est se rassemblaient entre la porte des Conquêtes et la porte de la Victoire.

— Que le Nil passe dans vos demeures, leur souhaita l'intendant en leur faisant ses adieux, antique vœu égyptien de prospérité et de bonheur.

Mustapha, le guide, ouvrait la marche. Les palanquins des deux femmes, rideaux fermés, se balançaient au rythme du pas allongé des montures. A l'arrière, Abel, l'aide, veillait aux bagages. Le désert de pierre s'étendait à perte de vue devant eux, parsemé de broussailles rabougries, coloquintes et acacias rougeoyants. On était le cinq décembre. Renseignements pris, ils ne leur faudrait que de deux à trois jours pour gagner Suez. Ils sentaient maintenant le succès à la portée de leurs mains.

M. Huder, l'envoyé spécial du gouvernement français, chargé de négocier une participation de l'Egypte à l'intervention que la France préparait en Alger, avait été informé par M. Mimault de l'arrivée au Caire des deux inspecteurs de la Sûreté.

— Il n'est pas faux de dire que Londres s'efforce d'empêcher l'aboutissement de nos négociations, admit le diplomate qui ne croyait pas cependant à une pression directe, toujours mal accueillie par Mehemet Ali.

L'action menée serait plus subtile. Selon lui, en provoquant des troubles en Arabie et au Yémen, l'Angleterre pouvait espérer détourner l'Egypte d'autres opérations extérieures. Mais il ne s'agissait que d'une hypothèse qu'il fallait prouver.

Le diplomate devait rentrer immédiatement à Paris pour rendre compte au gouvernement des conditions posées par Mehemet Ali à sa participation. Le pacha était disposé à faire intervenir une armée de quarante mille hommes par la Libye et la Tunisie contre la fourniture de quatre vaisseaux de ligne de quatre-vingts canons, le versement d'un prêt de quatre millions remboursable en quatre ans et la possibilité de recourir aux bons offices de la France en cas de difficultés avec les autres grandes puissances. M. Huder ne se voyait pas de retour avant deux mois. Il pouvait être utile que les agents de la Sûreté, entretemps, se rendissent en Arabie pour examiner la

situation et au besoin tenter de faire pièce aux manœuvres anglaises. Aussi le diplomate demanda-t-il à rencontrer les deux inspecteurs.

Quelle ne fut pas sa surprise en voyant arriver deux mamamouchis aux vêtements multicolores dignes des turqueries du *Bourgeois gentilhomme* de Molière.

Fidèle à ses principes, Fontanier s'était préoccupé, pour passer inaperçu, d'adopter le costume du pays.

— Toujours se fondre dans la masse, Vacherin, pour voir sans être vu, c'est une règle absolue que vous devez retenir. Si, à mon contact, vous n'aviez appris que cela, je pourrais déjà dire que mon enseignement n'aura pas été vain.

Aussi étaient-ils entrés chez un marchand de la rue Mousky. Le choix qui leur avait été proposé les avait fort embarrassés.

— Souhaitez-vous porter le turban à la militaire, à la marchande, à la marinière, à la turque, à l'albanaise, à la cadi, à la mufti ? avait demandé le boutiquier. Le voulez-vous bleu, noir, brun, violet, blanc, rouge, vert ?

Ils étaient ressortis, parés comme des oiseaux des îles, à la ceinture de cachemire un poignard recourbé au manche rehaussé de pierreries et de coquillages et un pistolet à la crosse ciselée d'arabesques, marchant d'un même pas, raides et compassés, recroquevillant leurs doigts de pied dans leurs babouches jaunes qu'ils craignaient de perdre et rectifiant à tout instant la position de leurs turbans roulés et posés sur leurs têtes, qui tombaient sur leurs yeux ou glissaient en arrière.

— Je suis agréablement surpris de l'aisance que donnent ces vêtements orientaux, Vacherin, commenta Fontanier, agitant les bras pour en faire la démonstration. Comme dit le proverbe : « A chaque pays, son habit. »

L'adjoint approuva en rattrapant l'une de ses chausses laissée un pas en arrière.

— L'essentiel est de s'adapter ; c'est le rôle de l'intelligence et je crois que nous y réussissons bien. Il y a une preuve qui ne trompe pas, Vacherin, savez-vous laquelle ?

— Ma foi, non, Chef, non.

— Il est évident que l'on nous prend pour des « naturels ».

Depuis quelques instants une bande de garnements leur avait emboîté le pas et imitant leur démarche comptait :

— Un, deux, un, deux...

S’arrêtant, les deux inspecteurs s’étaient retournés, grondeurs. Les enfants, éclatant de rire, s’étaient éparpillés comme une volée d’étourneaux.

Fontanier pensant, à l’air étonné du diplomate, qu’il se méprenait sur leurs véritables identités et croyait avoir affaire à des indigènes, le rassura, satisfait.

— Excellence, c’est bien nous.

M. Huder préféra ne pas insister. Bien que déconcerté par les deux personnages, il leur fit part de ses craintes de voir l’Angleterre tenter de faire échec aux négociations en cours en provoquant des troubles en Arabie et au Yémen.

— Soyez tranquille, Excellence, rétorqua Fontanier, adoptant une pose avantageuse, nous sommes ici pour nous opposer à ces manœuvres. Nous tenons les suspects sous surveillance.

M. Mimault n’avait même pas cru nécessaire de faire part au diplomate des soupçons que les deux inspecteurs nourrissaient à l’égard de Waghorn et de Sassenage.

— Des suspects ? demanda-t-il, intrigué.

— Des hommes dangereux, Excellence, qui, partout où ils passent, font souffler l’esprit de désordre et soutiennent la révolution mais nous saurons vous protéger, répondit Fontanier, sibyllin.

M. Huder qui ne tenait pas à entrer dans le détail de ces affaires de police au-dessus desquelles, en tant que diplomate, il voulait se placer, les remercia et leur souhaita bonne chance.

— Chef, où est-ce l’Arabie, le Yémen ? demanda benoîtement l’adjoint en quittant le négociateur.

— L’Arabie ! Le Yémen ! Ah ! Vous ne savez pas où cela se trouve ! C’est que, Vacherin, vous ne connaissez donc pas votre géographie ! C’est regrettable. Eh bien ! Vous le demanderez à M. le consul, car nous allons nous rendre chez lui de ce pas.

Les deux inspecteurs furent dépités en apprenant par M. Mimault, un peu embarrassé, le départ de Tom et de Martial.

— Suez était-elle sur la route de l’Arabie ? interrogea Fontanier.

— Parfaitement, approuva le consul.

— Alors tout est clair et l’hypothèse du Quai d’Orsay prend corps.

L’inspecteur avait ajouté à sa phrase une tonalité précieuse empruntée au diplomate. Le consul leur répéta que l’intention des deux voyageurs était d’embarquer à Suez pour Bombay.

— Les circonstances nous dictent notre devoir, déclara Fontanier avec l'emphase qu'il affectionnait. Les consignes de M. Canelleri étaient formelles : les suivre partout. Sac à dos, Vacherin, et en route pour Suez.

Cartes en mains, M. Mimault les dissuada cependant de prendre cette direction. Pour eux qui ne disposeraient pas du vapeur pour descendre la mer Rouge mieux valait, pour se rendre en Arabie, emprunter un autre itinéraire plus sûr et plus agréable, le Nil jusqu'à Louksor, puis, de là, traverser le désert oriental et embarquer à Kosseir, port actif, où aboutissaient les caravanes en provenance de toute l'Afrique, et relié à Djeddah, le port de La Mecque. Aussi éviteraient-ils le très long voyage de plus de quarante jours de caravane par le Sinaï et Aqaba ou même la difficile et dangereuse navigation le long des côtes de la mer Rouge à bord des petits boutres. Quant aux deux suspects qu'ils poursuivaient, de deux choses l'une, ou, innocents, ils embarqueraient, comme prévu, à Suez à bord du vapeur et se rendraient directement en Inde, ou, agitateurs patentés, ils s'arrêteraient en cours de route, en Arabie et au Yémen et, dans ce cas, ils les y retrouveraient.

— Curieuse, cette manière de protéger les suspects, commenta Fontanier lorsqu'ils furent seuls.

— Ah ! vous le croyez complice, Chef ?

— Non, Vacherin, voyez-vous, je mettrais ce comportement plutôt sur le compte de la naïveté...

Ayant obtenu à leur tour des *firmans*, les deux inspecteurs quittèrent Le Caire, toujours avec la même volonté implacable de mener à bien leur difficile mission.

Revenu fou furieux de Khéops, Taylor avait hésité, pris entre le désir d'assouvir sa vengeance contre ceux qui l'avaient si odieusement abusé et celui d'empêcher Waghorn d'arriver à Bombay. La crainte de ne pas satisfaire ses riches commanditaires de Londres avait été la plus forte. Averti par Giuseppe et Bartoldo qui avaient repris leur surveillance des préparatifs de départ de Tom et Martial, il avait décidé de frapper un grand coup. Il était prêt, s'il le fallait, à tuer Waghorn de ses mains plutôt que de le laisser embarquer à Suez à bord de l'*Enterprise.* Aussitôt, il s'était mis à l'œuvre pour tendre un piège décisif.

Le jour commençait à pointer. Une lumière diffuse filtrait dans la pièce. Mr. Pentwick se leva, tira les rideaux et ouvrit la fenêtre. Une bouffée d'air frais me saisit. Je rejoignis mon hôte. Le ciel se colorait de teintes roses et pervenches. Le silence et la paix du petit matin régnaient encore sur la ville. Un chat traversa la rue avec une indolence d'amoureux satisfait et au-dessus de nos têtes, des moineaux voletaient dans la gouttière.

— Nous aurons une belle journée, annonça Mr. Pentwick qui revint vers la cheminée pour souffler les chandelles à moitié consumées. La cire nacrée, accumulée sur les bougeoirs avait dégouliné en une dentelle pétrifiée de stalactites.

— Margaret ne va pas tarder à descendre. Nous lui demanderons de nous préparer une bonne tasse de thé bien revigorante.

Mr. Pentwick allait et venait à travers la pièce, un plaid jeté sur les épaules.

— Sans doute, approchons-nous de la fin de notre récit et pourtant ce voyage comporte encore bien des péripéties et nous réservera jusqu'au bout bien des surprises.

J'avais regagné mon siège, devant le foyer maintenant éteint. L'air m'avait fait du bien, le moment difficile des nuits sans sommeil était passé et j'étais curieux de savoir comment Taylor allait, une ultime fois, se manifester, doutant cependant qu'il gagnât.

— Croyez-vous ? sourit mon hôte, n'en soyez pas si sûr car il y a diverses manières de gagner ou de perdre.

Chapitre X

La mauvaise surprise

Yasmina et Malinka boudent — Maladresses de Tom et Martial — La mise à l’épreuve — Des déserteurs rôdent — La recette du poulet à la mode bédouine — Vigilance — Incompréhensible attitude des brigands — Une terrible tempête de sable — Bien sûr, c’était lui — Yasmina et Malinka conquises — Ultime assaut — Que le diable lui crache au cul ! — Moqueries des marins de la mer Rouge — A bord d’un boutre — Les devinettes de Malinka — La vocation égyptienne de Dupont — Les serpents de saint Paul — Habib Allah fait des merveilles — La pipe du raïs — L’attaque des bédouins — Le représentant de la Compagnie à Kosseir — Le conteur de la plage — Les fusils anglais Lee Enfield dernier modèle — Optimisme de Taylor — Fontanier et Vacherin chez le momificateur — Réapparition de Virtus et Victory.

La chaleur était de plus en plus pesante. L’horizon se perdait dans un flou où la terre ne se distinguait plus du ciel. La piste qui continuait à s’élever vers l’est était jalonnée de carcasses blanchies et, entre les pierres grises, poussaient des touffes d’arbustes rabougris, desséchés, bardés d’épines qui produisaient de petites fleurs rouilles ou bleutées, velues et écaillées comme une peau de lézard. Les cailloux tintaient sous le pas régulier des chameaux.

Depuis que la veille, surpris, Tom et Martial avaient trouvé closes les portes de Yasmina et de Malinka, l’attitude des deux esclaves les avait intrigués. La réserve qu’elles témoignaient à leur égard ne s’était pas démentie, en dépit de leurs efforts pour dissiper la gêne qu’il pouvait y avoir entre eux et faire mieux connaissance.

Dans leurs palanquins, rideaux fermés, elles n’avaient donné signe de vie que tard dans la matinée, puis elles étaient restées silencieuses. Elles n’avaient répondu à leurs démonstrations d’amitié que par des grognements peu amènes, le visage caché derrière leur voile.

— *Ghozlän !* cria soudain le guide, un doigt pointé vers l’horizon.

Tom et Martial scrutèrent les étendues désertiques sans rien remarquer, sans comprendre.

— Gazelles ! traduisirent les esclaves, dressées sur leurs litières, sortant de leur léthargie, l’air réjoui, bras tendus dans la même direction.

Malgré tous leurs efforts pour obliger leurs cristallins à accommoder à la bonne distance et leurs rétines à distinguer toutes les nuances de gris, de beige, de noir que présentait le désert, Tom et Martial ne voyaient toujours

rien. Une tache blanche en mouvement attira leurs regards comme un éclat de lumière. Elles étaient dix ou vingt qui couraient en zigzag, sautillantes, ailées, fuyant apeurées, on ne savait pourquoi.

— Gazelles ! répétèrent Yasmina et Malinka, désignant impérativement les mammifères.

Devinant leur désir, Tom et Martial s'élancèrent, s'accrochant à leurs selles, mais les chameaux, montés par des novices mal assurés, ne donnaient pas toute leur mesure et l'écart ne fit que se creuser entre eux et les légers et frétillants ongulés. Ils abandonnèrent la course inutile. Lorsqu'ils revinrent, Mustapha et Abel riaient encore de leur maladresse, mais Yasmina et Malinka n'eurent pour eux ni un regard ni une parole.

Vers onze heures, Mustapha donna le signal de la halte. Le soleil était trop chaud. On attendrait jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi qu'il commençât à décliner. Ils avaient accompli près de trente kilomètres. En continuant à marcher au rythme normal de six kilomètres à l'heure, ils auraient parcouru à l'étape du soir le tiers de leur chemin. Abel tendit des couvertures de peaux de chèvre entre des piquets, il déroula sur le sol des tapis et compléta l'installation provisoire de quelques coussins de cuir. Une outre, suspendue à un chevalet, les approvisionna en eau. Ils mangèrent sans grande faim, biscuits, œufs durs, fromages et oignons puis s'endormirent.

Lorsqu'ils se remirent en marche, le soleil commençait à décliner derrière eux. Les deux esclaves, depuis l'incident de la chasse manquée à la gazelle, n'avaient pas abandonné leur mutisme boudeur. Les efforts de Tom et de Martial pour renouer le dialogue restaient vains et toute demande d'explications se heurtait à un refus têtu. Elles finirent même par s'enfermer dans leurs litières.

A l'étape du soir, Mustapha et Abel débarrassèrent les chameaux de leurs fardeaux et dressèrent les tentes de peaux, une grande à deux compartiments pour Tom, Martial et les esclaves, une plus petite pour eux. Yasmina et Malinka retrouvèrent un peu de leur bonne humeur à l'heure du repas, aux dépens de Tom et de Martial. Ils s'étaient assis en rond sur des tapis et des nattes, et Abel avait étalé devant eux, comme une nappe, un sac de peau fermé par une corde, sorte de garde-manger portatif, dans lequel étaient conservés les mets préparés la veille ; il contenait ce soir-là, un mélange de lentilles, de semoule de blé et de morceaux de viande fumée. Chacun y puisait avec les doigts selon sa faim. Tom et Martial faisaient de

leur mieux pour porter les aliments du plat à leurs bouches mais mais il semaient lentilles et semoule sur les nattes et les tapis, et leurs barbes en étaient toutes souillées. Les deux esclaves, à les voir faire, furent prises d'un fou rire qu'elles communiquèrent au guide et à son aide.

— Ils ne savent pas manger ! A leur âge ! répétaient-elles, se moquant d'eux.

Mustapha montra aux voyageurs comment se servir des trois doigts et comment tourner le poignet de façon à porter la nourriture à sa bouche sans en laisser tomber. Mais à chacun de leurs nouveaux essais, elles riaient de plus belle. Abel, apitoyé, sortit de la cantine deux grandes cuillères de bois.

Cessant pour un temps leur bouderie, les deux esclaves en vinrent même à célébrer, bucoliques, la douceur de l'air et la beauté du clair de lune sur le paysage environnant. Mustapha et Abel s'étaient retirés. Ils étaient restés seuls.

— Racontez-nous une histoire, demandèrent-elles.

Tom et Martial se regardèrent embarrassés.

— Une histoire ?

— Oui, une histoire.

Aucune ne leur venait à l'esprit.

— Alors, racontez-nous vos aventures. N'avez-vous pas réalisé de mémorables exploits, couru d'affreux dangers, combattu de puissants adversaires, des dragons, des chimères, des géants que vous avez vaincus en leur jouant des tours, en leur tenant de beaux discours, en les charmant de votre instrument de musique, ou simplement en vous montrant les plus forts, les plus rusés, les plus courageux, les plus endurants.

Tom et Martial réfléchirent. Ils auraient bien voulu ne pas les décevoir mais décidément quelles aventures avaient-ils vécues qui valaient la peine d'être contées ? Ils n'en voyaient aucune. Ils étaient des hommes ordinaires qui ne s'étaient mesurés qu'à des hommes ordinaires.

— Eh bien, chantez-nous une chanson ou récitez-nous des vers, demandèrent les deux esclaves contrariées.

Mais ils se mirent à rire. Alors elles fondirent en larmes et se retirèrent sous la tente. Etonnés de leurs réactions, ils les y rejoignirent. Elles étaient allongées sur les tapis de haute laine blanche qui couvraient le sol et servaient de couche, et pleuraient à gros sanglots. Désireux de comprendre leur peine, et de les consoler, Tom et Martial s'étaient approchés d'elles et avaient voulu les prendre dans leurs bras, déposant un chaste baiser sur

leurs joues inondées de larmes. Mais elles s'étaient alors redressées vivement et écartées d'eux pour se réfugier dans un coin de la tente. Dans leurs yeux, aux larmes avait succédé la fureur.

— Nous prenez-vous pour des chiennes ! hurlèrent-elles, leur désignant la porte. Vous n'avez pas capturé pour nous de gazelles, vous n'avez pas cueilli de fleurs au bord du chemin, vous avez refusé de charmer nos oreilles de chansons ou de vers, vous ne nous avez pas vanté vos exploits pour nous éblouir et vous faire aimer de nous, et vous prétendez nous prendre dans vos bras comme des amoureux, sans nous avoir conquises, sans avoir éveillé nos sens au désir. Mais quelles sont ces mœurs et est-il possible que les dames d'Europe acceptent de se laisser monter comme des bêtes ? Sortez ou nous nous tuerons !

Et tirant de leurs tuniques deux longs couteaux, elles se les appliquèrent sur le cœur. Tom et Martial, stupéfaits, passèrent dans l'autre compartiment. C'était bien leur chance ! Ils étaient tombés sur des esclaves qui avaient sans doute appris à lire dans les *Contes des Mille et Une Nuits.*

A la pointe du jour, les chameaux, en se mettant à blatérer et à renifler, éveillèrent le camp. Les tentes jetées à terre et pliées, les bêtes chargées, la caravane se remit en route. A nouveau Yasmina et Malinka se taisaient, le regard absent, l'air détaché qu'ils leur avaient connu au moment de leur apparition chez Abd-el-Krim. Tom et Martial ne savaient comment entreprendre la conquête de leurs protégées. Elles leur avaient pourtant indiqué la marche à suivre ! Enfin se présenta une occasion à ne pas manquer. Une forme grise partit des pieds de leurs montures et fila entre les pierres.

— Taïaut ! s'écria Martial qui le premier la vit, se lançant à sa poursuite, imité par Tom.

Mustapha, intrigué, avait arrêté la caravane et tous les observaient sans comprendre ce qui arrivait. Ils les virent tournoyer, revenir sur leurs pas, s'éloigner à nouveau, puis, soudain, se laisser glisser à terre, se mettre à courir en tous sens, agitant les bras, et plonger au sol à plusieurs reprises. L'animal s'était faufilé sous une grosse pierre. Tandis que Tom la soulevait avec précaution, Martial enfonça le bras et le retira. A son air satisfait, on comprit qu'il tenait ce qu'ils cherchaient. Après un bref conciliabule, Tom déchira avec soin un bandeau du bas de sa tunique ; ils s'affairèrent un instant autour de leur proie puis, regrimpés sur le dos de leurs montures, s'avancèrent triomphants vers les esclaves. Martial s'approcha de Yasmina

et lui tendit avec des airs de roi mage déposant l'or, la myrrhe et l'encens au pied de l'enfant Jésus, une bestiole couleur de lapin de garenne avec de petits yeux noirs et le nez pointu rose, le cou enrubanné d'une faveur.

— C'est pour vous, Yasmina, lui déclara-t-il, l'œil tendre.

— Pouah ! hurla la jeune esclave, reculant à l'autre bout de son palanquin qui pencha dangereusement, un rat !

Malinka, le guide et son aide se mirent à rire à gorge déployée.

— Donnez-le moi, je n'en ai pas peur, je l'apprivoiserai, demanda l'Abyssine à Martial, resté avec son rat dans la main.

Délivrée de la vue de la bestiole, recueillie et choyée par Malinka, Yasmina s'esclaffa, elle aussi, de bon cœur. Ils avaient malgré tout, marqué un point en faisant preuve de bonne volonté.

La caravane se remit en marche mais pendant un long moment, le silence du désert fut rompu par le fou rire qui prenait, tour à tour, l'un ou l'autre, songeant à la scène dont ils avaient été acteurs ou témoins et les deux esclaves ne furent pas les dernières à s'amuser.

Un peu plus tard, le soleil près de son zénith, ils aperçurent dans le lointain deux silhouettes qui venaient à leur rencontre. Ils distinguèrent, de plus en plus nettement, deux hommes qui semblaient épuisés et ne portaient sur leurs montures aucun bagage, pas même une outre d'eau. Arrivés à leur hauteur, l'un d'eux, basculant de sa selle, tomba à terre.

— A boire, supplièrent-ils.

Lorsqu'ils eurent satisfait leur soif, les deux hommes retrouvèrent leurs esprits. C'étaient des marchands qui venaient de Suez. Ils avaient été attaqués en plein désert par des soldats aux uniformes en loques qui leur avaient pris leur eau, leur or, leurs armes et les montures chargées de leurs bagages.

— Des déserteurs, expliqua le guide.

— Des déserteurs ? releva Tom.

— Ils viennent d'Arabie et retournent chez eux dans le delta ou en Haute-Egypte où ils ont été recrutés de force. Des patrouilles les pourchassent mais il en reste toujours, et ils sont dangereux. Nous devons prendre garde.

Les marchands, qui avaient été attaqués sur la route la plus au nord, leur conseillèrent de prendre l'autre, par la vallée de l'Egarement, plus escarpée, moins fréquentée et sans doute, de ce fait, plus sûre. Ils donnèrent aux deux hommes une outre d'eau et quelques provisions qui leur permettraient de

gagner Le Caire. Par précaution, à partir de ce moment, ils tinrent leurs armes chargées à portée de la main, pistolets d'arçon pour Tom et Martial, longs fusils à la crosse biscornue incrustée de nacre, au canon ciselé du guide et de son aide.

Yasmina et Malinka étaient sans doute mieux disposées à leur égard mais la partie n'était pas gagnée. Pour être dignes d'elles, chevaliers en quête de leurs belles, ils avaient encore à subir des épreuves et elles semblaient attendre d'eux de nouvelles initiatives. La nature pourtant ne les favorisait pas. Heureux héros des contes qu'à coup sûr elles portaient dans leurs cœurs, princes riches dans leurs palais, entourés des jardins féériques de Bagdad ! Comme un fait exprès, la végétation était devenue de plus en plus rare, rabougrie, desséchée. Pas la moindre petite fleur, même en peau de lézard ! Mais l'amour doit donner imagination et esprit au prétendant désireux de vaincre à tout prix. Tom et Martial remarquèrent certaines pierres travaillées par les intempéries, polies par le vent et le sable aux formes les plus diverses.

— Voyez, on dirait un lys, proposa Martial à Malinka.

— Voyez, on dirait une rose, suggéra Tom à Yasmina.

Elles parurent sensibles à l'intention et acceptèrent l'hommage de ces fleurs de pierre. Ils avaient subi avec succès une seconde épreuve.

Le relief devint plus tourmenté et, au plat désert, succédèrent rochers escarpés et ravins, en bordure des premiers contreforts de la chaîne de l'Attaka.

Le premier, le guide, remarqua qu'ils étaient suivis. Des guetteurs apparaissaient en haut des rochers puis disparaissaient. Ils poursuivirent leur route comme si de rien n'était. Par précaution cependant ils s'arrêtèrent avant la nuit et se retranchèrent sur une position commode à défendre. Les inconnus ne s'étaient plus montrés et ils passèrent la soirée sans trop s'en préoccuper. Abel fit cuire des volailles à la mode bédouine. Dans un plat de bois, mélangez du sable à l'eau pour faire une sorte d'argile dont vous enduirez les poulets avec leurs plumes jusqu'à en faire deux boules bien rondes que vous roulerez dans un feu alimenté de broussailles, de fiente de chameaux séchée ou d'un peu de charbon de bois emporté dans vos bagages. La terre cuite et dorée, vous sortirez les boules des braises et, d'un seul coup de manche de poignard, vous briserez les croûtes. Les volailles apparaîtront, cuites à point, débarrassées de leurs plumes restées attachées à

l’enveloppe de terre. Ce mets succulent complété par une outre de confit de mouton, le repas fut excellent. Malgré cela inquiétées par la présence de ces mystérieux inconnus qui rôdaient autour d’eux, craignant qu’il ne s’agisse de voleurs, d’assassins, de brigands qui les enlèveraient, Yasmina et Malinka n’avaient pas, ce soir-là, l’esprit romanesque. Ce furent Tom et Martial qui, pour les distraire, revinrent à la charge. Se conformant autant qu’il leur était possible au rituel du Livre d’or de l’amour tel qu’elles l’avaient décrit, ils s’efforcèrent de chanter. Se souvenant d’un air ancien que lui fredonnait sa mère, Martial entonna le premier :

Trois jeunes tambours
S’en revenaient de guerre (bis)
Et ri et ran et ranpataplan
S’en revenaient de guerre...
La fille du roi était à sa fenêtre...

Mais il y eut comme un mouvement de protestations parmi les chameaux qui se mirent à renifler bruyamment et, très vite, les esclaves, pouffant, lui firent grâce. Tom s’apprêtait à relayer Martial avec un chant de marin mais elles prirent les devants et lui demandèrent de réciter plutôt un poème. Il déclama alors le seul texte qu’il connaissait par cœur, avec des intonations dignes de Macbeth philosophant, crâne en main sur le sens de la condition humaine, dans sa langue que les dames ne comprenaient pas, le manuel de l’infanterie de marine de la Compagnie des Indes : *La discipline faisant la force principale des armées, il importe...*

Satisfaites, pour les remercier, elles leur proposèrent de réciter à leur tour quelques vers qu’elles empruntèrent au poète arabe Al-Thourthousi :

Je scrute du regard le ciel sans discontinuer, dans l’espoir que je verrai l’étoile que toi-même regardes.

Je vais à la rencontre des voyageurs, de tous côtés ; peut-être trouverai-je celui qui a flairé ton parfum.

Je fais face au vent quand il souffle, peut-être lui as-tu confié des nouvelles de toi.

Je marche, sans but, sur le chemin ; il se pourrait qu’une chanson me rappelle ton nom.

Je dévisage les femmes que je rencontre sans intention directe ; peut-être un trait de la beauté de ton visage m'apparaîtra sur le leur.

Mustapha et Abel essuyèrent les larmes qui coulaient sur leurs joues.

Sans doute Tom et Martial avaient-ils encore un peu progressé sur les chemins qui conduisaient aux cœurs de Yasmina et de Malinka mais l'épreuve n'était pas achevée. Il leur manquait pour plaire le récit de leurs exploits. Ils s'étaient montrés aimables, galants, drôles, mais ils n'avaient pas encore fait la preuve de leur courage. Aussi les deux esclaves se retirèrent-elles seules dans leur compartiment et ils comprirent qu'il était inutile de tenter de les suivre. Elles n'étaient pas encore conquises.

Des bruits se firent entendre autour du campement ; peut-être les voleurs attendaient-ils qu'ils fussent endormis pour emporter montures et bagages, ils monteraient la garde à tour de rôle. En fait, la nuit fut calme. Cependant aux premières lueurs du jour, avant même que les chameaux ne se manifestassent, Abel les réveilla. Des silhouettes se mouvaient autour d'eux dans les rochers. On plia les tentes en hâte, on ramassa les bagages, on chargea les montures, prêts à quitter les lieux dès qu'il ferait un peu plus clair. Mais, lorsque le jour fut levé, ils s'aperçurent que des hommes armés les entouraient de toutes parts.

— Restez où vous êtes ! ordonna un des inconnus.

— Qui êtes-vous ? interrogea le guide.

— Qu'importe !

— Que voulez-vous ?

Il n'y eut pas de réponse. Tenant leurs montures par les guides, ils firent mine d'avancer. Un coup de feu éclata, la balle était venue s'écraser sur un rocher proche. Ils n'étaient pas assez nombreux pour forcer l'encerclement et préférèrent se replier sur le lieu de leur campement, leurs armes chargées à portée de mains.

Le comportement de ces brigands était pour le moins insolite. Qu'attendaient-ils ? Les heures passant et le soleil se faisant plus chaud, ils s'étaient retirés à l'ombre de rochers sans cependant relâcher leur surveillance. Les prisonniers de la caravane tentèrent d'établir le dialogue, demandèrent des explications mais ils n'obtinrent aucune réponse. Il leur restait à donner l'alerte, à trouver du secours.

La nuit suivante, Tom tenta de s’échapper. Marin, il se dirigerait sur les étoiles. Il pouvait être à Suez, distante d’une cinquantaine de kilomètres, le lendemain avant que le soleil ne devînt trop brûlant. Il se glissa hors du bivouac et avança en rampant mais il n’avait pas franchi cinquante mètres que l’alerte était donnée. Un feu de buisson illumina la nuit. Des coups de feu claquèrent, les balles sifflaient autour de lui. Il dut battre en retraite. Les brigands les mirent en garde.

— Si l’un de vous s’en va, prévinrent-ils, les autres périront sur-le-champ.

L’eau et les provisions commencèrent à s’épuiser. Il fallut se rationner. Qu’y avait-il à espérer ? Cette attente devenait de plus en plus intolérable. Le troisième matin, à peine le soleil levé, l’air devint étouffant. Un souffle chaud venant du sud soulevait la poussière, desséchait l’atmosphère. Les chameaux se mirent à geindre.

— *Khamsîn*, indiqua Mustapha, inquiet.

Le ciel rougeoya puis s’obscurcit ; des nuées tournoyantes montèrent du sol et, en un instant, les enveloppèrent ; des trombes de sable s’abattirent sur eux, cinglant les visages, pénétrant les narines, entre les lèvres, piquant les yeux, malgré la protection des châles. Les tentes gonflées comme des outres se déchiraient et claquaient au vent. Les chameaux, accroupis, ramassés sur eux-mêmes, enfouissaient leurs têtes et leurs cous dans le sable pour se protéger. On ne voyait plus à quelques mètres.

— Combien de temps cela peut-il durer ? demanda Tom à Mustapha.

— *Khamsîn* veut dire cinquante.

Soudain Abel se leva, titubant, s’approcha d’un chameau, l’enfourcha, l’obligeant à se relever.

— Que fais-tu ? s’exclama le guide, se dressant.

Mais Abel avait déjà disparu dans la tempête. Quelques instants plus tard, plusieurs coups de feu résonnèrent. Ils se regardèrent, horrifiés.

— Il est devenu fou ! se lamenta Mustapha.

Le vent ne commença à s’apaiser qu’au crépuscule. Tom voyait maintenant avec angoisse les jours passer. Sans doute l’*Enterprise* était-il à Suez. Son départ était prévu pour le lendemain. Lui et Martial auraient pu prendre tous les risques pour s’échapper mais ils ne voulaient pas exposer davantage les vies de Yasmina, de Malinka et du guide.

En s’éveillant le lendemain matin, ils s’attendaient à subir une nouvelle journée d’enfer. Ils observèrent, inquiets, le lever du jour qui donnerait le signal du déchaînement des éléments. Mais le soleil parut dans un ciel serein. L’air était léger, la température douce ; ils respiraient à leur aise ; le vent malfaisant était tombé. Ils regardèrent autour d’eux. Il n’y avait plus personne. Le miracle s’était produit. Le *Khamsîn* avait chassé les voleurs. Tout excités, ils chargèrent en hâte les montures et s’apprêtaient à monter en selle lorsqu’un ricanement retentit à leurs oreilles.

— Eh bien ! Mister Waghorn, je vous avais prévenu, on ne gagne pas contre moi.

Tom aurait reconnu cette voix entre mille. Taylor se tenait debout sur un rocher et ses hommes les cernaient, pointant sur eux leurs armes. Consternés, ils reculèrent pour se mettre à l’abri, armant fusils et pistolets, prêts à vendre chèrement leurs vies.

— Vous avez gagné cette fois, Taylor, mais c’est une victoire inutile. Je réussirai la prochaine fois, répliqua Tom.

Taylor ricana.

— Car vous croyez vous en sortir !

— Comme toujours, Taylor, rappelez-vous !

— N’entendez-vous pas la cloche de l’*Enterprise* qui annonce le départ ? ironisa l’autre.

— Je l’entendrai, et plus tôt que vous ne croyez.

— Oui, dans votre délire, la gorge sèche et l’estomac creux. Avec ce beau soleil, ce ne sera pas long. Quand on retrouvera vos charognes, si les chacals ne se sont pas empoisonnés en les dévorant, on dira que le fameux voyageur s’est perdu dans le désert.

Tom, pensant que Taylor le croyait au fond des oubliettes de la pyramide de Khéops, avait à peine évoqué avec Martial l’hypothèse d’une initiative de son adversaire pour expliquer l’attaque dont ils étaient victimes. Et voilà qu’il avait resurgi ! En quelques mots, il expliqua à ses compagnons d’infortune, Mustapha, Yasmina et Malinka comment déjà ils avaient échappé à plusieurs pièges tendus par le même personnage, qui avait voulu les abandonner à Paris dans l’ « Empire de la mort » des catacombes, les enfermer dans le sinistre donjon du château de Gareloup, les faire retenir en quarantaine comme des pestiférés à Alexandrie, les jeter dans un puits pour y rejoindre, pour l’éternité, dans son tombeau, les restes du roi Khéops. A peine Tom eut-il achevé son bref récit, Yasmina et Malinka qui l’avaient

écouté, les yeux écarquillés, haletantes, se précipitèrent sur les fusils chargés et, trépignantes de colère, poussant des cris sauvages, déchargèrent les armes en direction de la bande. Un homme s'écroula et une balle ricocha à deux doigts de Taylor qui se jeta à terre. Tom et Martial n'eurent que le temps de bondir sur elles et de les pousser à l'abri. Une salve nourrie leur répondit. Elles se serrèrent dans leurs bras, les yeux emplis d'une fiévreuse admiration.

— L'Empire de la mort, le château fort, la peste, les pyramides ! Nos héros ! Gare à qui vous ferait du mal, nous lui crèverions les yeux, nous lui arracherions le coeur !

Ils eurent toutes les peines du monde à retenir ces fleurs bleues devenues tigresses. A leurs yeux, ils n'avaient plus rien à envier aux princes des *Mille et Une Nuits.*

— Alors, Waghorn, il vous faut des femmes pour vous défendre maintenant... Nous avons de tout, sauf de la compagnie ; si ces diablesses veulent nous rejoindre, elles auront la vie sauve.

— *Khanzir ! Thôr !* hurlèrent Yasmina et Malinka, se dressant et crachant, méprisantes, ce qui voulait dire : Cochon — l'animal impur par excellence — et bœuf — autrement dit ; castré.

Les outres d'eau avaient été transpercées dans la fusillade. Leurs réserves épuisées, ils ne pourraient survivre que deux ou trois jours dans d'atroces souffrances. Au point où ils en étaient, ils n'avaient plus rien à perdre. Leurs armes à portée de la main, se protégeant au mieux du soleil ardent, la gorge sèche, ils n'attendaient plus que la tombée du jour pour tenter une sortie. Des bandits approchaient de temps à autre pour leur dérober leurs bagages, Mustapha déchargeait son fusil, en les injuriant. Leur dépouillement commençait. La journée paraissait interminable. Soudain, une sonnerie de trompettes retentit, lointaine à leurs oreilles. Ils se dressèrent, le visage illuminé d'espoir.

— Une caravane ! Non, des soldats ! Il en vient de l'est et de l'ouest ! Sauvés ! Nous sommes sauvés ! s'exclama le guide.

Au comble de l'exaltation, il se leva et se mit à agiter les bras. Un coup de feu claqua. Il s'effondra, portant la main à l'épaule.

— Achevez-les ! Tuez-les !

Taylor rameutait ses hommes et les entraînait vers eux. Tom et Martial déchargèrent leurs armes, couchant trois assaillants. Les autres s'arrêtèrent. La fusillade se fit intense. Yasmina et Malinka aidaient à recharger les fusils

et n’hésitaient pas à faire le coup de feu. Ils parvinrent à les tenir en respect un moment. Supérieur en nombre, l’adversaire se lança à l’assaut à l’arme blanche, brandissant couteaux et cimeterres. Mais arrivés à quelques mètres d’eux, ils battirent soudain en retraite. Un escadron de lanciers, chameaux lancés au grand galop, chargeait à la lance. Parmi eux, se trouvait Abel. Taylor, ivre de rage, protégé derrière un rocher, pointa son arme en direction de Tom. Moins de vingt mètres les séparaient.

— Attention ! cria Martial.

Trop tard, Waghorn s’était écroulé. Son turban blanc, se teinta de rouge et le sang ruissela sur son visage. Martial le soutenait dans ses bras. Touché à la tête, Tom avait perdu connaissance. Yasmina et Malinka, hagardes, se contorsionnaient de désespoir, les yeux emplis de larmes. Abel s’était précipité avec une outre d’eau. Après quelques gorgées, le blessé ouvrit les yeux. Le châle retiré, l’examen de la blessure montra que la balle n’avait fait qu’effleurer le cuir chevelu, provoquant cet abondant saignement. Il s’en était fallu de peu !

L’autre unité venant de l’ouest avait opéré sa jonction avec le premier escadron. La déroute des bandits était complète. Bon nombre d’entre eux étaient capturés, d’autres avaient réussi à prendre la fuite. Des soldats s’étaient lancés à leur poursuite.

Abel, que l’on croyait mort, était parvenu, profitant du *Khamsîn*, à échapper aux bandits. Il avait attendu la nuit, que le vent tombât, puis il s’était dirigé vers la côte et avait atteint le fort proche de Suez avant le jour. Quant au deuxième groupe de soldats venu de l’ouest, il était à la recherche des déserteurs signalés par les deux marchands.

Un médecin militaire fit à Tom quelques points de suture et extirpa la balle de l’épaule de Mustapha. Lorsqu’ils furent pansés, désaltérés, réconfortés de quelques nourritures, Tom n’eut plus qu’une préoccupation : atteindre Suez dans les plus brefs délais malgré le peu de chances qu’il restait d’embarquer à bord du vapeur *Enterprise* qui partait ce jour même, 10 décembre. Il restait dix à douze lieues à parcourir. Comme ils ne pouvaient imposer cette course à Mustapha et à Abel, à Yasmina et à Malinka, Tom et Martial demandèrent au commandant de l’escadron deux chameaux rapides et un guide. Si, par bonheur, le vapeur était encore là, ils feraient retarder le départ, le temps pour la caravane de gagner Suez. En pleine chaleur, ils s’élancèrent à travers le désert.

Vers quatre heures, ils atteignirent El Birk-el-Suez, un puits qui alimentait toute la région et les caravanes de passage. Il fallait faire boire les montures. Une roue à chapelet de pots de terre mue par des ânes déversait l'eau dans un vaste bassin où s'approvisionnaient bêtes et gens. Tom et Martial se tenaient dans la foule des chameliers lorsqu'au milieu des intonations d'une langue qu'ils ne connaissaient pas, retentit un juron qui les fit éclater de rire.

— Que le diable lui crache au cul !

Les entendant s'esclaffer, un homme se tourna vers eux qu'à première vue ils n'auraient pu distinguer des autres bédouins, le visage émacié, la peau tannée par le soleil, enveloppés de leurs amples vêtements, coiffés du turban ou du keffieh à carreaux rouges et blancs. Souriant, il leur tendit la main.

— Dupont, Jean-Baptiste Dupont. Français sans nul doute ?

Tom et Martial se présentèrent à leur tour. Tandis que les bêtes se désaltéraient, ils firent brièvement connaissance. Dupont était commerçant.

— Voici Hussein, mon associé, indiqua-t-il tirant par la manche l'un des hommes avec lesquels il était en discussion.

Dupont était originaire de Saint-Amand-Mont-Rond.

— Le centre du centre de la France, précisa-t-il.

Il était depuis cinq ans en Egypte.

— Vous dire comment j'y suis arrivé serait une trop longue histoire, poursuivit-il.

Puis il s'étonna de leur présence en ces lieux.

— Les Européens sont rares par ici. Ils ne s'éloignent pas du Nil.

Tom et Martial expliquèrent leur intention de se rendre à Suez pour embarquer à bord d'un vapeur qui allait repartir pour Bombay.

— Un vapeur à Suez, par Allah, je voudrais voir cela !

— Faites vite, il va partir.

Les chameaux avaient fait le plein. Tom et Martial saluèrent Dupont et Hussein.

— Nous vous suivons, assura Dupont.

Ils aperçurent d'abord la mer, mauve, se détachant sur un fond de montagnes, ocres et grises, rosies par le soleil presque au terme de son cycle. Puis Suez leur apparut entre le sable et l'eau, modeste cité gardée de quelques tours, close de murailles délabrées ; de chétives maisons cubiques

étaient serrées autour de la mosquée. Ils descendirent directement vers le port par les petites rues étroites sans mettre pied à terre. La rade était vide.

— Parti ! Parti !

Ils ne voulaient pas en croire leurs yeux tant leur déception était grande. Ils recherchèrent instinctivement, à la surface de l'eau, le sillage d'écume laissé par le vapeur, une traînée de fumée suspendue dans l'espace mais le ciel était immaculé, et ne se détachait sur le gris-bleu de la mer que la blancheur des hautes voiles trapézoïdales de quelques boutres. Ils étaient comme pétrifiés, immobiles sur leurs selles, contemplant l'horizon. Le guide les tira de leur demi-torpeur en les interrogeant par signes pour savoir s'ils voulaient rester là longtemps avec les montures. Ils se laissèrent glisser à terre et lui tendirent les rênes, lui faisant comprendre, moroses, qu'il pouvait maintenant les abandonner là.

— Et alors, où est-il ?

Dupont et Hussein arrivaient à leur tour, essoufflés.

— Parti, répétèrent Tom et Martial, abattus.

— Qui li diable li croche ol coul ! s'exclama Hussein devançant son associé.

Dupont se dirigea vers les boutres accostés au bord de l'ancien canal de Darius, de Trajan et des khalifes qui jadis rejoignait la mer Rouge au Nil et qui, aujourd'hui ensablé, servait de port. Des marins et des pêcheurs, sur le pont de leurs navires, réparaient leurs filets ou épissaient des cordages. Il les interrogea. On les entendit s'esclaffer et le rire gagna de proche en proche tous les bateaux.

— Que se passe-t-il ? s'étonnèrent Tom et Martial.

— Je leur ai demandé s'ils n'avaient pas vu un bateau qui avançait sans rame, ni voile, et soufflait de la fumée noire. Ils disent qu'un bateau de ce genre existera lorsque les chameaux auront des ailes mais que sûrement, s'ils l'avaient vu, ils l'auraient remarqué.

— Mais alors... C'est que..., commença Tom, le visage illuminé.

— C'est qu'il n'est pas encore arrivé ! acheva Martial.

Se jetant dans les bras l'un de l'autre, ils se mirent à danser et à hurler de joie, laissant Dupont et Hussein pantois. Mais soudain Tom changea de mine.

— Le charbon !

— Le charbon ? reprirent-ils tous en chœur.

— Où l’ont-ils mis ?

— Quel charbon ? interrogea Dupont.

Un dépôt de charbon devait être constitué, avant que l’*Enterprise* ne réalisât son voyage, à chaque escale, expliqua Tom.

Dupont s’adressa à nouveau aux marins. Personne n’avait vu décharger de charbon.

— Mais alors il ne viendra pas ! conclut Tom.

Ils étaient maintenant à nouveau consternés. Martial proposa que l’on se renseignât. Le bateau charbonnier pouvait être attendu et l’*Enterprise* viendrait immédiatement derrière lui. Dupont les conduisit d’abord chez l’agent de la Compagnie des Indes. C’était un épicier en gros qui s’occupait d’acheminer ou de livrer les marchandises arrivées en provenance des Indes par caravanes ou par mer via Djeddah. Il avoua ne pas être au courant ; il avait bien entendu parler d’un projet de ligne de vapeur, il y avait quelques années, mais pas récemment.

— Allons voir le gouverneur, décida Tom, agacé.

Il habitait la seule belle et grande maison de la cité. Tom et Martial exhibèrent leurs *firmans*. Le haut fonctionnaire les reçut aussitôt.

— Un vapeur à Suez ?

Le gouverneur ne cacha pas sa surprise. Il n’avait en tout cas été averti de rien, ni de son arrivée, ni d’un dépôt de charbon. Il fallait bien se rendre à l’évidence. *L’Enterprise* n’était pas attendu.

Tom avait tout imaginé, sauf cela. Pour la première fois, il se sentit découragé. Parti de Londres il y avait un peu plus de quarante jours, il n’avait parcouru qu’à peine la moitié du chemin. Suez était plus éloigné de Bombay que de Londres. Avec l’*Enterprise*, ils auraient pu espérer rejoindre Bombay en moins de quarante jours et toucher leur but vers la mi-janvier, soit en moins de trois mois. La démonstration eût été éclatante. Sans le vapeur, la route de Suez redevenait la route difficile et incertaine qui avait été abandonnée au profit de celle du Cap.

Tous les efforts accomplis, tous les obstacles surmontés l’avaient été pour rien. Ah ! oui, Taylor pouvait triompher ! Vaincu, il était encore vainqueur.

Mais comme Tom n’était pas homme à se laisser aller au désespoir, il réfléchit. Allait-il revenir à Londres et se déclarer battu ? Il ne pouvait l’accepter. Allait-il attendre une hypothétique venue de l’*Enterprise ?* Mais quand le voyage aurait-il lieu ? La troisième solution était de tenter

d’atteindre Bombay par ses propres moyens. Il en mesurait toute la témérité. Un élément cependant l’engagea à partir : les dépêches dont il était porteur.

Le courrier par Le Cap qui avait quitté Londres avant lui serait à Bombay vers la fin mars. Il ne serait pas dit que le courrier de la nouvelle route des Indes, avec ou sans vapeur, arriverait après celui de la route du Cap. Coûte que coûte, il fallait passer. Ils avaient trois mois pour rallier les Indes. C’était possible. S’ils trouvaient le vapeur sur leur chemin, ils embarqueraient. S’ils le manquaient, pour ne pas être aussi éclatante, la démonstration n’en resterait pas moins utile. A la durée de leur voyage, de Londres à Suez, on ajouterait le temps mis par l’*Enterprise* pour établir la liaison de Suez à Bombay. Si le vapeur n’avait pas quitté Bombay, l’honneur serait sauf.

On pouvait aisément atteindre Djeddah, le port de La Mecque en Arabie, grâce aux vents nord-nord-ouest qui soufflaient toute l’année. Ce serait ensuite que les difficultés commenceraient. Jusqu’en mai-juin, dans l’autre moitié de la mer Rouge, à partir de Djeddah, les vents soufflaient en sens contraire. C’était l’époque où les navires venaient des Indes. Mais ils ne repartaient qu’en juin-juillet lorsque les vents nord-nord-ouest étendaient leur empire sur toute la mer Rouge du nord au sud. S’ils voulaient gagner Bombay avant mars, ils devraient trouver quelque bateau indigène habitué à naviguer au plus près des côtes pour bénéficier des petits vents de terre, remonter les vents dominants et tenter de passer dans ces conditions dangereuses le terrible détroit du Bal-el-Mandeb, la porte du Désespoir, pour ensuite traverser l’océan Indien en louvoyant. L’approbation immédiate de Martial à ce projet, renforça encore la détermination de Tom. Refusant de se déclarer battus, ils étaient prêts à se lancer ensemble dans cette nouvelle aventure.

Dupont et Hussein se rendaient à Djeddah pour leur commerce. Ils emportaient horloges et montres, aiguilles, ciseaux, limes venus d’Europe, tissus rayés, toiles de lin, bijoux, verroterie, cuivres fabriqués en Egypte qu’ils comptaient vendre en Arabie ou aux navires venus des Indes. Ils regagneraient ensuite l’Egypte rapportant de la porcelaine, des têtes de pipe, des cuillères de bois peintes, des tissus de coton, des teintures, d’autres bijoux, des parfums, venus du Yémen ou des Indes, destinés aux marchés et aux champs de foire du Caire, d’Alexandrie, de Tentah et d’ailleurs. Les

deux marchands leur proposèrent de faire le voyage avec eux. Un *ghanja,* trois mâts gréé de voiles arabes trapézoïdales, après avoir, au passage, débarqué des approvisionnements destinés aux moines du monastère d'Anba Boula, Saint-Paul, devait gagner Kosseir sur la rive africaine. A Kosseir où embarquaient les pélerins venus d'Afrique en route pour La Mecque, ils trouveraient d'autres navires en partance pour Djeddah. L'accord fut conclu avec le raïs. Le départ fut fixé au lendemain matin.

Dans la soirée, le reste de la caravane arriva à Suez. Yasmina et Malinka, repues de fatigue, à peine les tentes établies, s'endormirent. Tom et Martial, avant de prendre aussi quelque repos, aidèrent Dupont et Hussein à charger leurs marchandises. A l'aube, le boutre leva l'ancre.

Le raïs trônait sur le château de poupe à l'abri duquel se tenaient Yasmina et Malinka, assises sur des peaux de bêtes. Les huit hommes d'équipage, arabes, yéménites ou noirs abyssins, exécutaient avec une lenteur expérimentée les ordres du capitaine qui s'adressait à eux sans élever la voix, comme s'il engageait une conversation privée. En contre-jour se détachaient, à leur gauche, les sommets teintés de pourpre des montagnes du Sinaï et les premiers rayons du soleil levant doraient, à l'ouest, les pentes sauvages et dénudées de l'Attaka.

Tout le jour, le vent du nord-nord-ouest gonfla les voiles.

— Si ce vent persiste, en combien de temps pouvons-nous atteindre Kosseir ? demanda Tom, sur le pont en compagnie de Martial et des deux marchands.

Dupont sourit.

— Ce n'est pas une question à poser à un marin de la mer Rouge, ils sont plus superstitieux qu'une dame de pique. Prévoir pour eux, c'est attirer le mauvais sort.

Le marchand interrogea le raïs qui grimaça dubitativement.

— Dieu seul le sait !

— Combien de temps a-t-il mis lors de son précédent voyage ? insista Tom.

L'autre n'hésita plus.

— Cinq jours.

Dès que le soleil commençait à décliner, il fallait se préoccuper d'un point de mouillage pour la nuit. L'approche de la côte était délicate. Les hommes d'équipage se mobilisèrent ; l'un, monté au plus haut mât, les autres penchés au-dessus de l'eau tout autour du bordage, signalaient au raïs

les écueils. Le boutre progressa lentement, voiles réduites, entre les récifs à fleur d'eau, corails blancs, noirs, rouges se détachant sur un fond de sable blanc, qui risquaient, en cas de fausses manœuvres, d'éventrer la légère coque de bois. Achevant à la rame, on gagna une anse et on jeta l'ancre. Les matelots établirent le camp sur la plage, dressant les tentes, allumant un feu de broussailles, préparant le repas du soir et celui du lendemain midi.

Depuis la « révélation » de leurs « exploits », Tom et Martial avaient noté, non sans émotion, un changement d'attitude des deux esclaves à leur égard. Elles se montraient humbles et dociles, Yasmina marquant son penchant pour Tom et Malinka pour Martial. Le premier soir, ils avaient fait escale à la hauteur des sources d'eaux chaudes sulfureuses de Sokna. Ce fut là, à la tombée du jour, nues dans la chaleur enivrante des fumées de soufre qui s'élevaient des eaux jaillissantes et avivaient les sens, qu'elles témoignèrent de leur entière soumission avec toute l'ardeur de leur jeune âge. La nuit était tombée depuis longtemps lorsqu'ils pensèrent à regagner le bord de mer, se guidant sur le feu expirant du bivouac.

D'un jour à l'autre, les mêmes gestes se répétaient. Au petit jour, Hussein, le capitaine et les marins faisaient leurs ablutions à l'eau de mer puis se prosternaient en direction de La Mecque. Lorsque les rayons du soleil illuminaient suffisamment les fonds marins, si le vent s'était levé, on quittait le havre nocturne avec précaution et l'on mettait le cap vers le sud.

Le bateau emportait pour trois jours d'eau et nourriture par personne, réserves que l'on renouvelait le long du parcours aux aiguades, auprès des bédouins qui troquaient, en plus de l'eau douce apportée des montagnes dans des outres à dos de chameaux, du beurre, du lait, du miel, des poissons salés, du charbon de bois, des brebis et des chèvres et même des brins d'arak pour se brosser les dents, contre du blé, de la farine, du tabac ou des tissus.

A midi, on ne se contentait souvent que de galettes cuites la veille dans la cendre, pain aigre pétri avec des dattes. Le soir, on cuisait des lentilles ou du riz, on rôtissait à la broche un mouton. Avant chaque repas, pour se concilier les esprits malfaisants, pour s'assurer des vents favorables, un marin toujours le même, abyssin sourd et muet, jetait une poignée de farine dans la mer.

— Pourquoi est-ce toujours lui ? s'étonnèrent Tom et Martial.

— Parce qu'il est infirme. On pense qu'une offrande de sa main a plus d'influence. C'est un argument important pour un capitaine de navire en concurrence avec d'autres lorsqu'il veut emporter un marché et chaque bateau veut avoir le sien.

Le matin du troisième jour, comme on approchait d'un îlot dénudé sur lequel était construite une misérable cabane, le raïs ordonna de lancer un pain à la mer.

— La légende veut, expliqua Dupont, qu'un saint homme ait vécu là durant cent vingt années de la charité des marins, vêtu de quelques vieilles hardes et se nourrissant de quelques biscuits, et que, durant ces cent vingt années, pas un naufrage n'ait eu lieu à proximité de l'îlot malgré la difficulté du passage.

Pour tromper l'ennui des longues heures de navigation, on jouait aux dominos ou aux dames. Autre jeu, Malinka aimait poser des devinettes, souvenirs de son enfance dont elle évoquait le décor, quelque pauvre village d'Abyssinie quitté à dix ans, vendue à un marchand d'esclaves par ses parents surchargés de progéniture.

— Qui le premier aperçoit l'étranger et ne lui donne pas à souper ? demandait-elle.

Personne ne savait.

— Le sommet de la case.

Et ainsi de suite.

— Qui respire et ne vit pas ?

— Le soufflet de la forge.

— Qui fait un creux comme un nid et ne pond pas ?

— Le pilon du mortier lorsque les femmes préparent le mil.

— Qui a une queue et ne la remue pas ?

— La cuillère.

— Qui craint le bruit parce qu'il n'a pas de mains pour se boucher les oreilles ?

— Le serpent.

Dupont eut aussi tout loisir d'expliquer à Tom et à Martial comment il était venu en Orient, attiré par l'Egypte comme certains mystiques rencontrèrent Dieu. Il exerçait le métier de colporteur entre Bourges, Nevers et Saint-Amand-Mont-Rond, courant les routes par tous les temps, en toute saison. Or, un jour de décembre, il y avait cinq ans, vanné d'avoir parcouru

la campagne par des chemins boueux et défoncés, sous la pluie qui n’avait cessé depuis le matin, il avait arrêté sa carriole brinquebalante devant une petite église de village et il était entré. La nuit tombait et la nef n’était éclairée que de quelques cierges plantés sur une girandole de fer forgé par quelques âmes pieuses au pied de la statue aux couleurs de pastel de la Vierge Marie. Il était tombé en arrêt devant un tableau accroché au mur dans un lourd cadre doré et poussiéreux. La scène représentait la Sainte Famille fuyant en Egypte pour échapper aux soudards du roi Hérode. Mais ce qui l’avait touché le plus dans cette évocation du massacre des Saints Innocents, ce n’avait pas été les trois personnages de Marie serrant l’enfant Jésus dans ses bras, assise en amazone sur un âne que guidait Joseph ; leurs visages, malgré les circonstances pathétiques, déjà tout auréolés de gloire, avaient une expression sereine et triomphante ; non, ce qui l’avait envoûté, cela avait été le paysage peint en arrière-plan, le sable d’or, le ciel azuréen, les palmes vertes et aériennes qui ombrageaient un puits à la margelle ocre safran. Transi sous son paletot humide, il s’était senti envahir, comme au temps de ses premières amours, à quinze ans, durant les nuits de la Saint-Jean, par une irrésistible bouffée de chaleur et de vie montant du plus profond de lui-même. Lui qui, jamais, n’avait dépassé les limites de la campagne berrichonne, du Sancerrois et du Nivernais, sa décision avait été prise en un instant : il s’enfuierait lui aussi en Egypte. Dès le lendemain, ayant embrassé ses parents et chargé dans sa carriole quelques ballots de marchandises, il avait pris la route de Marseille où il s’était embarqué pour Alexandrie. Ce mystérieux appel de l’Orient ne l’avait pas trompé. Il avait vraiment trouvé le bonheur en Egypte.

Dans l’après-midi du troisième jour, le boutre accosta pour décharger les approvisionnements destinés aux moines de Saint-Paul. Or, au grand étonnement du raïs, les pères, toujours si exacts, n’étaient pas au rendez-vous ; la plage était déserte. Une heure, puis deux heures passèrent. A l’étonnement succéda l’inquiétude. On ne pouvait rester sans nouvelles. Les moines avaient pu être victimes de quelque bande de pillards. Il fallait se rendre sur place. Une partie de l’équipage resterait sur le navire pour en assurer la sécurité, les autres monteraient jusqu’au monastère. Tom, Martial et Dupont proposèrent au capitaine de l’accompagner. On sortit du fond de la cale de vieux fusils, on emporta une outre d’eau et quelques provisions de bouche, et l’expédition s’enfonça par un semblant de piste en direction

des montagnes escarpées et sauvages où les moines contemplatifs recherchaient Dieu dans la solitude. Ils marchèrent plusieurs heures, suivant des raidillons sinueux le long de pentes abruptes bordées de précipices au fond desquels on devinait les traces d'oueds desséchés.

Soudain, au détour d'un escarpement, le monastère apparut, village fortifié bâti au haut d'un piton qui se dressait au milieu d'une gorge aride ; des touffes de palmiers se balançant au-dessus de maisonnettes, quelques oliviers, des tonnelles de vignes lui donnaient, dans ce désert de pierre, la fraîcheur hospitalière d'une oasis. Sur le qui-vive, fusils armés, ils approchèrent jusqu'au pied des remparts sans qu'aucun signe de vie ne se manifestât. Ils appelèrent, mais seul l'écho de leurs voix leur répondit, amplifié par la vallée étroite et encaissée. Ils montèrent vers l'entrée protégée de tours crénelées, appelèrent à nouveau sans plus de résultat. Ils poussèrent la lourde porte ferrée et cloutée qui s'ouvrit en grinçant, découvrant une petite place au centre de laquelle s'élevait un crucifix de pierre. Tout autour, les portes des maisons étaient ouvertes, les ruelles étroites et tortueuses désertes. Ils pénétrèrent dans la maisonnette la plus proche, celle du gardien ou du frère-portier. Les reliefs d'un maigre repas étaient abandonnés sur une table, un livre de prière ouvert à côté de l'écuelle de terre et de la cruche à eau. Un braiment les attira à l'extérieur. Un âne que suivait un mouton désorienté errait sur la place.

Anxieux, ils poursuivirent leur exploration. Partout le même spectacle s'offrait à leurs yeux. Il n'y avait aucune trace de bataille et cependant les moines semblaient avoir fui soudainement, abandonnant leurs occupations et laissant derrière eux outils ou objets du culte. Les cellules qu'abritaient les maisonnettes étaient vides. Le feu s'était éteint dans le four du boulanger et dans le pétrin, la pâte à pain commençait à moisir. Ils entrèrent dans une église. Les cierges du maître autel étaient entièrement consumés, la cire étalée sur la nappe et les parements. Dupont poussa un cri en se signant.

— Là !

Un rayon de soleil tombant d'un vitrail illuminait un ciboire d'argent qu'enserrait un serpent au squame verdâtre qui se dressait, menaçant, la langue crochue. Habib le muet se mit à ricaner. Ils battirent en retraite et continuèrent, silencieux, leurs recherches. Ils avaient tourné et retourné dans les rues étroites et s'apprêtaient à traverser une place triangulaire bordée sur deux côtés par des bâtiments conventuels et sur le troisième par

la façade d'une église, en contrebas, adossée aux rochers, lorsque s'éleva soudain la sobre et fervente mélodie d'un chant religieux.

Ils se précipitèrent, descendant les quelques marches qui conduisaient au portail. Ils poussèrent la porte mais elle était close. Ils frappèrent. Le chœur se tut. Des pas résonnèrent et une voix grave et angoissée les interrogea. Le raïs s'expliqua, la clé tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit aussitôt. Des moines à larges barbes grises, coiffés de toques noires et armés de bâtons leur firent face.

— Entrez vite, mes enfants, entrez.

Le portier referma précipitamment derrière eux. Toute la communauté, rassemblée dans le sanctuaire avec quelques moutons et des poules, les entoura, les dévisageant, les yeux ronds.

— N'avez-vous pas été assaillis ? les questionna le père supérieur, encore tout effrayé.

— Assaillis ? Par qui ? Tout est désert, lui assura-t-on.

Les moines joignirent les mains et levèrent les yeux vers le ciel.

— Mon Dieu ! Faites que ce soit vrai ! Le Seigneur les aura chassés.

— Mais de qui parlez-vous ? leur demanda-t-on.

— De serpents !

— De serpents ?

Ils en restèrent abasourdis. Les moines lisant sur leurs visages l'incrédulité, les tinrent au courant.

Trois jours auparavant, le soir, à la nuit tombante, ils avaient accueilli à l'hostellerie du monastère trois voyageurs accompagnés d'ânes chargés de paniers. Le lendemain matin, leurs hôtes s'apprêtaient à reprendre leur route lorsqu'un essaim d'abeilles s'en était pris subitement aux bêtes qui, affolées, étaient parties au galop à travers le village, ruant en tous sens, brayant tout ce qu'elles savaient, semant les paniers d'où s'étaient échappés des reptiles de toutes tailles. Les voyageurs, qui étaient des chasseurs de serpents, avaient courageusement tenté de rattraper les bestioles partout répandues mais tous les trois, succombant sous le nombre, avaient péri étouffés ou mordus. Les religieux, pris de panique, s'étaient alors repliés en toute hâte avec quelques provisions dans cette église bâtie sur la grotte où avait vécu leur saint patron, la plus aisée à défendre. Ils avaient colmaté les ouvertures, s'étaient armés de bâtons et, depuis, montaient la garde jour et nuit, sans oser mettre le nez dehors, priant le Seigneur qu'il fît reculer hors

des limites du monastère ces animaux diaboliques. Ils n’étaient guère assurés du résultat et ils envisageaient de partir en procession à travers les rues du village, espérant que leurs chants charmeraient les meilleurs de ces animaux, que l’eau bénite exorciserait ceux qui seraient véritablement possédés par le démon. En tout état de cause ils s’étaient juré de ne jamais abandonner les lieux, consacrés à Dieu depuis douze siècles, prêts à périr, s’il le fallait, par le venin ou à se laisser mourir de faim, comme de saints martyrs.

Le raïs, sans oser douter de l’efficacité de la pieuse initiative envisagée par les moines pour reconquérir le terrain et en rendant hommage à leur détermination, leur proposa de profiter de leur présence et de leurs armes pour tenter une chasse systématique aux reptiles. Le père supérieur se rallia à la solution et tous se répandirent dans les rues avec fusils et bâtons. Or ils firent trois ou quatre fois le tour du village sans rencontrer le moindre rampant. Il se confirmait qu’ils avaient disparu. Criant au miracle, les religieux, ravis, pensaient déjà à se réinstaller chez eux et à reprendre le cours normal de leurs occupations et de leurs offices, lorsqu’un cri s’éleva. Un moine, pâle comme la mort, accourut. Au moment où il était entré dans sa cellule, un boa avait paru du dessous de son lit. Il n’avait eu que le temps de tourner les talons et de fuir. Les pères ne purent cacher leur désappointement. Ils se résigneraient. Ils vivraient sous la menace, ils coexisteraient avec le mal. L’épreuve leur était infligée par Dieu pour prendre la mesure de leur foi. Ils s’inclinaient. *Deo gratias !*

Leurs visiteurs auraient aimé leur être utiles mais il y avait dans le village, entre les pierres, sous les rochers, tant de cachettes où les reptiles pouvaient se dissimuler qu’ils ne voyaient comment s’y prendre.

— Malinka ! s’exclama soudain Martial.

— Malinka ? s’étonna Tom, tandis que le raïs expliquait au supérieur qu’il s’agissait d’une jeune esclave.

— C’est que les femmes ne sont pas autorisées à entrer dans ces murs, indiqua, embarrassé, le moine. Des serpents, une femme, cela fait beaucoup... Mais peut-être, si l’un chasse l’autre, pourrait-on...

— Mon père, s’approcha Martial, j’ai peut-être la solution... Si vous voulez bien me laisser faire.

Le supérieur se mit à sa disposition. Martial demanda aux moines de gagner les églises et de sonner les cloches à toute volée. Puis il fit rassembler tous les ustensiles disponibles dans les cuisines conventuelles,

marmites, casseroles, plateaux de cuivre qu'il distribua aux autres en leur demandant de faire le plus de bruit possible. Ils se mirent alors à parcourir les rues qui résonnèrent d'un infernal tintamarre renforcé par les puissantes vibrations des carillons de Saint-Paul, de Saint-Mercure, de Saint-Michel, et de la chapelle de la Vierge.

— Où voulez-vous en venir ? s'inquiéta Tom.

— Là, regardez, répondit Martial, triomphant.

Les reptiles sortaient de partout. La naïve devinette de Malinka, qui lui était revenue en mémoire très à propos, contenait une vérité. Les serpents n'aimaient pas le bruit et cherchaient à fuir ces ondes qui les poursuivaient jusqu'au fond de leurs sombres nids. Ils se ruèrent, bâtons et piques levés sur le premier qui se présenta à leur portée, une vipère à cornes aux reflets verts et mauves. Ce fut alors qu'Habib, le muet, intervint. Les devançant lestement, il s'interposa et, ricanant comme précédemment devant le maître-autel, il s'avança vers le dangereux reptile au grand effroi de tous et, le fixant intensément, tendit vers lui sa main et le saisit avec douceur en arrière de la tête triangulaire sans que la bête n'eût réagi. Heureux, il brandit l'animal qui s'enroulait et se déroulait avec grâce autour de son poignet. Encore peu rassuré, on courut chercher un panier d'osier. Il recommença dix fois, vingt fois l'opération, le visage illuminé, exerçant sur les serpents un véritable envoûtement.

Ragaillardis, les moines ne s'interrogèrent pas trop sur ce don troublant du sourd-muet qui eût pu paraître relever de la sorcellerie. Ils préféraient le considérer comme un instrument du Seigneur puisque son pouvoir particulier avait été mis au service des hommes de Dieu. Ne s'appelait-il pas Habib Allah, soit Théophile, l'ami de Dieu ?

Les cloches sonnaient de plus belle et les religieux frappaient joyeusement leurs casseroles l'une contre l'autre. Le sourd-muet, fier comme Nabuchodonosor, s'avançait à la tête du bruyant cortège qui tournait et retournait dans le village, poursuivant avec toujours autant d'assurance sa collecte. Soudain, au coin d'une rue, un python de plus de deux mètres se dressa devant eux, menaçant. Le cortège s'arrêta et les cuivres cessèrent de battre. Hésitant, Habib s'approcha seul de l'animal qui, se repliant sur lui-même, avança la tête, prêt à mordre, mais, d'un geste amical, le muet le carressa comme on le ferait à un chien familier. Le serpent l'entoura entièrement, formant autour de lui une spirale. Bougeant les lèvres, lui, le muet, semblait lui parler, le raisonner. L'instant parut long. Le serpent

ondula deux ou trois fois, s’immobilisa puis, élargissant le cercle, s’allongea sur le sol. Habib fit signe d’apporter un grand panier d’osier. Deux moines tremblants approchèrent. Habib, alors, enjambant le reptile, partit devant et l’animal — les spectateurs n’en croyaient pas leurs yeux, ondulant de ses terrifiants anneaux capables d’étouffer un buffle et de le digérer en entier, le suivit docilement et, de lui-même, vint se lover au fond de la malle dont on s’empressa de rabattre le couvercle. Tous restèrent bouche bée. Puis les cuivres retentirent et les applaudissements crépitèrent. On fit encore deux ou trois fois le tour du village mais il semblait que l’on fut venu à bout de cette nouvelle plaie d’Egypte. Les moines, rendant hommage au raïs et à ses compagnons, firent un sort particulier à Habib qu’ils portèrent en triomphe ; ils sonnèrent encore les cloches, cette fois en son honneur, sans trop savoir quels sons parvenaient jusqu’au fond de son ouïe. Saint Paul lui-même, revenant parmi les siens, n’aurait pas été mieux accueilli.

Le monastère et ses moines sauvés, ils pouvaient redescendre vers la mer. Craignant qu’il restât encore quelques reptiles récalcitrants, le père supérieur demanda au raïs de leur laisser quelques jours le prodigieux Habib. Le capitaine accepta, non sans hésitation. Il fut convenu qu’il le reprendrait en s’en retournant à Suez. Entourés de toute la chaleureuse reconnaissance des religieux qui les assurèrent que leurs prières les accompagneraient partout, ils quittèrent le couvent, cette fois à dos d’ânes, en compagnie des moines chargés de remonter les approvisionnements apportés par le bateau. Tard dans la nuit ils atteignirent la côte.

Le lendemain matin, les ânes chargés des sacs de farine, et de riz, des barriques de vin, des amphores d’huile, des coffres destinés au couvent, ils levèrent l’ancre, bénis par les bons pères, et reprirent leur route vers Kosseir.

Les montagnes s’élevaient de chaque côté du golfe de Suez qui allait en se rétrécissant. Ils pouvaient voir dans le lointain, vers le Sinaï, les hauts sommets du Djebel Moussa, le Mont de Moïse et du Djebel Mounagah, la montagne de « l’Entretien » du prophète avec Dieu.

Le raïs avait conté les exploits d’Habib au reste de l’équipage, embellissant encore un peu le récit au point que la plus vulgaire des vipères devenait un amphisbène, ce serpent dont on confond la tête et la queue et qui rampe aussi bien en avant qu’en arrière, et que le python s’était

transformé en un monstre mythique à six têtes et neuf queues, crachant du feu. Les matelots avaient apprécié le récit mais ils s'étaient inquiétés de prendre la mer sans le sourd-muet.

Or, le lendemain, à l'heure du départ, tout le monde réuni à bord, les voiles étaient restées inertes. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas la plus petite brise de terre et, tout autour d'eux, la mer était comme figée, sans une ride. Les heures passèrent sans que la situation se modifiât. La chaleur devenant étouffante, pour se protéger du soleil, on tendit une voile au-dessus du pont. Le raïs, résigné, tirait sur sa pipe dont la fumée montait au-dessus de lui à la verticale. Un silence profond régnait ; tout faisait écho et les stridulations des grillons qui avaient élu domicile dans les trous de la cale prenaient une dimension d'aubade céleste. Pour les marins, il ne faisait pas de doute que l'on payait l'absence d'Habib.

Tout le long de la journée, on tenta d'amadouer les éléments par des offrandes propitiatoires. On jeta à la mer quelques poignées de farine et de riz mais sans résultat. La nuit apporta un peu de fraîcheur. On s'endormit en espérant dans le lendemain. Mais dès les premières lueurs du jour, on comprit que le vent ne se lèverait pas. L'air était plus lourd que la veille, la mer était atone. Leur déception se doubla d'inquiétude. Ils étaient arrivés au bout de leurs réserves d'eau. Connaître la soif sur une mer est un supplice peut-être plus grand qu'en plein désert, toujours tenté que l'on est de se désaltérer de cette abondante eau à portée de la main.

Etendus sur le pont, ils sommeillaient la gorge sèche, silencieux, depuis des heures. Soudain le raïs qui n'avait pas quitté sa place sur le château de poupe s'exclama en observant la fumée de sa pipe :

— *Allah akbar !* Allah est grand !

Les matelots s'étaient dressés. Les volutes blanches qui s'élevaient du fourneau vacillaient, tournoyaient au lieu de monter à la verticale.

— *Allah akbar !* reprirent-ils tous en chœur, n'osant plus bouger comme s'ils craignaient d'effrayer par quelque faux geste cette brise encore timide, à peine perceptible, et de la détourner d'eux.

Le cordage de l'ancre frottant contre la coque couina. Les voiles frémirent. La mer changea de teinte, miroita. Une légère houle balançait l'embarcation. Plus de doute, cette brise était viable. Ce fut le branle-bas de combat dans un hourvari de cris joyeux et de pieuses invocations. On hissa les voiles, on releva l'ancre. Le vent se renforçait d'instant en instant. Le navire bougea. On quitta l'anse pour le large. On tendit toute la voilure ; le

boutre avançait maintenant à pleine vitesse, l'étrave fendant les eaux. Marins et voyageurs se laissaient voluptueusement cingler le visage par les embruns, respirant à pleins poumons.

Ils n'atteignirent l'aiguade qu'en fin d'après-midi. Encore leur fallut-il attendre pour se ravitailler en eau et étancher leur soif que deux bateaux qui les précédaient eussent été servis, les bédouins repartant entre temps avec leurs chameaux chargés d'outres jusqu'à la source qui coulait au pied de la montagne. Ils ne purent quitter l'aiguade avant la tombée du jour.

Au milieu de la nuit, ils furent éveillés en sursaut par les cris de la sentinelle que le raïs, inquiet de la proximité des bédouins, avait laissée sur le bateau. Bien lui en avait pris. Le boutre partait à la dérive. Portés par un radeau de troncs de palmiers, deux bédouins s'étaient approchés furtivement et avaient coupé les amarres pour que le navire s'échouât, sachant qu'en cas de naufrage, ils deviendraient maîtres des biens et de la vie de l'équipage. Les matelots purent intervenir à temps et l'affaire se termina par un échange de chapelets d'injures.

Le jour suivant, ils quittèrent le golfe de Suez. La côte parsemée d'îles se fit plus rocheuse et plus découpée. Attirés par la beauté des fonds sous-marins et la limpidité des eaux, Tom et Martial s'étaient jetés à la mer, nageant vers le large, mais le raïs les mit en garde. Ils ne devaient pas s'aventurer là où ils ne touchaient pas le fond à cause des requins.

Enfin le huitième jour, Kosseir, tâche blanche dominée par un fond de montagnes grises, leur apparut. La ville avec ses maisons carrées irrégulièrement disposées, serrées les unes contre les autres, et ses quatre minarets, occupait une anse protégée par une forteresse crénelée aux angles de laquelle étaient pointées vers la mer les gueules noires de canons. De nombreux boutres de toutes tailles mouillaient dans le port. Ils franchirent avec précaution le banc de corail qui précédait la côte, laissant à bâbord les îles des Frères, ancien repaire de pirates. Le raïs accosta entre un *boggala* à deux mâts et un plus modeste *sambouk.* Une foule bariolée et bruyante de caravaniers, marchands, pèlerins, se pressait sur le rivage. Des chameaux, accroupis au plus près des bateaux, étaient chargés de ballots et de sacs, ou étaient débarrassés de leurs fardeaux, aussitôt embarqués. Sur la plage, des attroupements se formaient autour de bateleurs, de jongleurs, de musiciens ou de conteurs. Des vendeurs de fruits, de galettes ou de pains circulaient

entre les groupes, vantant leurs articles de voix perçantes. Des pèlerins, assis en cercle sur le sable avec leurs bagages, attendaient l'heure du départ.

Il leur fallait, eux aussi, trouver un bateau pour Djeddah. Laissant Hussein veiller au débarquement de leurs marchandises, Dupont, Tom et Martial partirent à sa recherche. Tous étaient pris d'assaut. Le représentant de la Compagnie des Indes, que Tom voulait interroger sur ce qu'il savait de la venue de l'*Enterprise,* pourrait peut-être les aider. Son magasin, leur indiqua-t-on, se trouvait sur la place du marché. Dans les rues étroites, ombragées et populeuses flottaient des odeurs mêlées de poissons séchés et d'épices. Sur la place entourée d'arcades étaient étalées à même le sol, sur des nattes de palmes, les marchandises les plus diverses et de toutes provenances, défenses d'éléphants et plumes d'autruches, porcelaines de Chine ou tissus indiens, draps anglais ou pendules suisses, tapis du Maghreb ou tabacs de Perse. Sur des brasiers de cuivre chauffait le thé à la menthe que les marchands, assis en tailleur, offraient à leurs clients au milieu de la cohue.

Lorsqu'ils entrèrent dans la boutique, le représentant de la Compagnie, un Indien au teint mat, aux yeux noirs et à la barbe brillante, était en conversation avec un bédouin aux vêtements poussiéreux, un bandeau noir sur un œil. Il baissa le ton, l'air surpris, en les voyant. Le borgne s'éclipsa presque aussitôt. Tom se présenta comme officier de l'armée des Indes. L'Indien n'avait pas entendu parler de l'*Enterprise.* Ils lui demandèrent s'il était possible de leur trouver un boutre sur lequel ils pourraient embarquer dans les meilleurs délais pour Djeddah. L'homme parut hésiter, s'informa de leurs intentions, puis se décida. Il avait affrété un bateau mais on venait de l'avertir que la caravane, transportant les marchandises qu'il attendait en provenance de Keneth et de Louxor sur le Nil, n'arriverait que dans la nuit. Le départ ne pourrait donc avoir lieu que le lendemain. Il les avertit aussi, non sans un certain embarras, que le navire ferait une brève escale quelque part sur la côte d'Arabie avant de rallier le port de La Mecque. Ils acceptèrent cependant avec reconnaissance son offre de les faire prendre à bord. L'Indien leur donna rendez-vous sur le port avant le lever du jour.

Les *Okels* ne manquaient pas à Kosseir, ville commerçante et étape du pèlerinage, qui eussent pu les abriter pour la nuit mais ils préférèrent demeurer sur la plage auprès des sacs et des caisses de Dupont et de Hussein. De nombreux pèlerins s'apprêtaient, comme eux, à dormir sur le rivage, rassemblés autour de feux, assistant aux spectacles des

saltimbanques qui se poursuivaient dans la soirée, écoutant les conteurs. Non loin, l'un de ces récitants avait attiré un vaste auditoire. C'était un frêle vieillard à la barbe blanche mitée, accompagné d'un enfant, qui psalmodiait son histoire d'une voix aiguë de muezzin. Yasmina et Malinka s'étaient approchées et Hussein, lui-même, avait tendu l'oreille. Curieux, Tom et Martial demandèrent à Dupont quel était le sujet du récit.

— C'est l'histoire fort édifiante, leur résuma le marchand, d'un aveugle qui, parti de l'extrême ouest du Maghreb, avait confié sa bourse à un jeune homme inconnu voyageant dans la même caravane, de crainte de la perdre ou d'en être dépouillé. Or, comme il arrive parfois, ils avaient été attaqués par des brigands dans le désert de Libye et le jeune homme avait disparu avec la bourse. Pour tous, il était évident que l'infirme avait été trompé mais lui n'en démordait pas et, bien qu'il eût été obligé pour se rendre jusqu'à La Mecque puis pour rentrer chez lui, de mendier, souvent affamé, vêtu de loques, il avait persité à soutenir qu'aussi vrai qu'il n'y avait qu'un seul Dieu et que Dieu était Dieu, ce jeune homme, à qui il avait accordé toute sa confiance, ne l'avait pas berné et qu'il lui rapporterait son bien, augmenté même d'un inestimable trésor. Chacun pensait que le vieillard avait perdu la raison et deux années étaient passées depuis son retour sans que le jeune homme parût lorsque...

A cet instant, des cris de protestation s'étaient élevés de la foule. Le conteur s'était interrompu et, se levant, aidé par son jeune compagnon, fit mine de se retirer, grommelant :

— Viens, mon enfant, il nous faut penser aussi à gagner notre pitance.

— Attendez, père, peut-être souhaitera-t-on entendre la fin de votre récit, suggéra l'enfant qui s'avança vers l'auditoire, tendant sa calotte de feutre rouge.

Les pièces tintèrent dans le fond de la coiffure. Le conteur jaugea au bruit la générosité du public et, satisfait, reprit son histoire.

— Deux années s'étaient donc écoulées lorsqu'un mendiant entra dans le village. Il avait un aspect si misérable, il était si maigre que les chiens, effrayés, aboyaient à distance et que les villageois le fuyaient comme un pestiféré. « Frères, leur lança-t-il, par la miséricorde divine, renseignez-moi car je ne pourrais vivre sans avoir retrouvé l'homme que je cherche ! » — « Qui est-il ? » lui demanda-t-on. « Un vieillard aveugle qui a fait le pèlerinage. » Les villageois intrigués s'interrogèrent : qu'est-ce que

ce mendiant pouilleux, décharné et sans âge peut avoir affaire avec l'aveugle ? « Que lui veux-tu ? » le questionnèrent-ils. « Lui rendre la bourse qu'il m'a confiée. » Ils le regardèrent stupéfaits. « Lui apportes-tu aussi un trésor ? » Le mendiant ne comprit pas. On le conduisit chez le vieillard. « C'est bien lui », reconnut l'inconnu, « tu m'avais confié cette bourse, lui dit-il, je m'étais échappé pour que les brigands ne me la volent pas ; je me suis perdu, il m'a fallu du temps pour te retrouver. La voici ». Des larmes de joie perlèrent des yeux éteints du vieil aveugle. « Je t'attendais, mon fils, je savais que tu viendrais. Embrasse-moi. » Mais un villageois observa : « Il te rapporte la bourse mais il n'y a point de trésor. » « Ignorant, lui dit l'aveugle, cette bourse n'est rien. Le don inestimable que cet homme me fait, c'est sa loyauté, aussi entière que la confiance que j'avais mise en lui. On peut vivre sans or mais non sans confiance envers son prochain. Que cet homme soit béni ! » Les villageois alors rendirent grâce à Dieu. *Allah akbar !*

— *Allah akbar !* reprirent en chœur tous les pèlerins.

Yasmina et Malinka, émues, s'essuyèrent les yeux. Elles n'étaient pourtant pas tout à fait satisfaites de l'épilogue. Elles auraient voulu savoir ce qu'il était advenu de ce jeune homme si méritant. Elles s'amusèrent à imaginer la fin de l'histoire. L'aveugle avait une fille unique si belle que le mendiant en était tombé amoureux aussitôt. Accueilli et soigné par le vieillard comme son propre fils, il était apparu comme le plus séduisant des princes. L'aveugle sentant sa mort prochaine lui avait dit : « Tu es digne que je te confie mon plus cher trésor, prends ma fille si tu le veux. » « Il n'y a rien que je souhaite plus ardemment mais tout dépend d'elle, et hélas ! je ne crois pas avoir touché son cœur. » La jeune fille, jusqu'alors distante, avait avoué au jeune homme son amour, transportée de joie. L'aveugle, mort peu après avoir béni leur union, avait été enterré dans le désert près d'un rocher sur lequel il avait l'habitude de venir s'asseoir pour entendre le bruit du vent et le chant des chameliers. Une source jaillit à cet endroit même et l'eau fertilisant le sable avait donné naissance à une riche oasis où ils vécurent heureux et, après eux, leur innombrable postérité. Les deux esclaves s'endormirent, bercées par leurs rêves.

Peu à peu, les dernières braises des feux de bivouacs s'éteignirent et la plage devint silencieuse. Seuls, résonnaient dans la nuit les chuintements réguliers des vagues projetées sur le rivage, les grincements des amarres

frottant contre les coques. La lune brillant dans un ciel scintillant d'étoiles éclairait la mer de reflets argentés.

Tom fut réveillé par des reniflements et des soufflements. Dans la pénombre, il aperçut les hautes silhouettes de chameaux lourdement chargés que leurs conducteurs menèrent avec précaution entre les dormeurs allongés sur le sable jusqu'au port. Parmi les hommes de la caravane, il reconnut le borgne que rejoignit bientôt le représentant de la Compagnie des Indes. Les bêtes furent débarrassées de leurs fardeaux, aussitôt embarqués à bord d'une *ghanje*. C'étaient des ballots de peaux de moutons qui semblaient peser plus lourd que leur poids et que les caravaniers et les matelots manipulaient avec un soin particulier. Tom en compta au moins trente. Dès que le déchargement fut achevé, la caravane quitta la plage. Le jour commençait à pointer. L'Indien vint les chercher.

— C'est l'heure, dit-il en voyant Tom éveillé. Le capitaine souhaite quitter le port avant le lever du soleil.

Aidant à l'embarquement des marchandises de Dupont et Hussein, Tom en profita pour s'introduire dans la cale. Il plongea la main dans un des ballots. Entre les peaux de moutons, il sentit l'acier froid d'un canon de fusil. Il tira à lui l'arme. Il reconnut un Lee Enfield, fusil anglais du dernier modèle fabriqué à Birmingham. Il se souvint des paroles de Mehemet Ali qui soupçonnait l'étranger de provoquer la révolte des tribus bédouines du Nedj et de l'Asir.

— Les imbéciles ! grogna Tom.

Le boutre quitta le port à la rame. A son bord avaient pris place quatre convoyeurs, dont le bédouin borgne. Ils étaient déjà à un mille de la côte lorsque le vent, qui devait les pousser à travers la mer Rouge jusqu'aux côtes de l'Arabie, se leva.

Après avoir tiré sur Waghorn, profitant de la confusion générale, Taylor avait réussi à échapper, avec Giuseppe et Bartoldo et quelques hommes de la bande, aux militaires lancés à leurs trousses. Ils s'étaient repliés dans le désert durant quelques jours puis, l'eau leur venant à manquer, ils s'étaient séparés, les uns se dirigeant vers Le Caire, lui et ses sbires vers Suez. Taylor avait vu s'effondrer Tom mais, tout en écartant l'hypothèse qu'il eût pu embarquer à bord de l'*Enterprise*, il était désireux de savoir ce qu'il était

advenu de son adversaire pour en rendre compte à ses amis de Londres. Stupéfait, il apprit de la bouche du représentant de la Compagnie que Waghorn se portait bien et qu'il était parti ! Il le crut embarqué sur le vapeur. Aussi quel ne fut pas son soulagement lorsqu'il lui fut précisé que l'*Enterprise* n'était pas arrivé ! Et ce fut d'un éclat de rire sonore qu'il salua l'annonce du départ de Tom à bord d'un boutre.

— Un boutre ! Un boutre ! répéta-t-il, joyeux. Je lui souhaite bien du plaisir !

Il avait aussitôt écrit une lettre à ses commanditaires pour leur annoncer la bonne nouvelle, ajoutant : « *La dépêche adressée au gouverneur dont Waghorn est, sans le savoir, porteur, achèvera de nous débarrasser de ce projet funeste qui provoque vos craintes.* » A quelle dépêche Taylor faisait-il allusion ? Tom n'allait le savoir que plus tard. Taylor ajoutait qu'il séjournerait à Suez, par précaution, au cas où ce maudit vapeur ferait son apparition. S'il n'était pas là en mars, il regagnerait l'Angleterre. Considérant qu'il n'avait plus besoin de Giuseppe et de Bartoldo et pour que son courrier arrivât plus sûrement, il les chargea de porter son bulletin de victoire et s'installa dans une maison de la ville, désœuvré mais prenant, l'esprit tranquille, son mal en patience, en songeant à la récompense qui l'attendait à Londres.

La vallée du Nil est, sans doute, une des plus prestigieuses voies que l'on puisse emprunter. Tout le long du fleuve s'accumulent les monuments, temples et pyramides, les plus anciens et les plus grandioses que l'homme ait édifiés depuis le début de son histoire. A vrai dire, remontant avec Vacherin vers Louxor, à plus de cent quatre-vingts lieues du Caire, en bateau ou à dos de mulet selon les circonstances atmosphériques, Fontanier se lassa assez vite de ces vestiges des civilisations disparues et de ces rives quasiment désertiques que n'ombrageaient, le plus souvent, que quelques rares bouquets de palmiers. Aussi, lorsque, son adjoint lui désignait du doigt quelque ruine proche ou lointaine : « Oh ! Chef, un temple. Oh ! Chef, une pyramide. » Fontanier s'impatientait.

— C'est bon, Vacherin, c'est entendu, un temple, une pyramide, un temple, une pyramide ; ici, il n'y a que cela, une fois que l'on en a vu un, on les a tous vus.

D’ailleurs, l’inspecteur principal de la Sûreté ne trouvait pas que le terme de pyramide convînt. Déjà à Sakkarah, il avait plutôt vu des marches d’escalier.

— Et regardez-moi celle-ci, lança-t-il comme ils passaient à la hauteur de Meïdoun ; à cinq ans, si j’avais dessiné une pyramide de cette façon, Mlle Bouvade, mon institutrice, m’aurait donné un coup de baguette sur les doigts et elle aurait eu raison. Cela ressemble à un moule à brioche.

L’inspecteur en chef préférait le spectacle des oasis verdoyantes, que parfois traversait le fleuve et d’où s’envolaient, à leur passage, des oies et des canards sauvages, et il s’amusait à la vue des petites filles nues se baignant à proximité de troupeaux de caïmans.

Comme le consul le leur avait conseillé, ils débarquèrent à Louxor pour gagner Kosseir. Le départ des caravanes, selon les indications qui leur furent données, se trouvait de l’autre côté du village. Les maisons de pierre et de terre séchée étaient bâties au milieu des ruines des temples, entre les rangées de colonnades et les statues géantes de Ramsès II.

— Des colonnes, encore des colonnes, observa, accablé Fontanier. On peut dire qu’ils aiment ça, par ici ; avouez que dans le genre, la Madeleine, c’est autre chose !

Vacherin s’arrêta devant un bas-relief.

— Avez-vous vu, Chef ? C’est vieux, ça.

Fontanier ricana.

— Vous voyez ce que cela représente, vous ?

— On dirait une procession avec des barques.

— Vous avez de l’imagination, Vacherin ; pour moi, cela n’a ni queue ni tête. Des hommes avec des têtes d’oiseaux, de profil, avec un œil de face ! On a fait des progrès depuis !

— Ça, c’est sûr, Chef !

— Voulez-vous que je vous dise ? On ferait mieux de tout raser et de se servir de ces pierres pour construire des palais, des maisons, des églises, des casernes. Mais, que voulez-vous, la civilisation n’a pas encore pénétré dans ces régions reculées. Ah ! Vacherin, il reste du pain sur la planche.

L’adjoint s’exclama à nouveau.

— Oh ! Chef, des obélisques ; c’est le nom de ces colonnes carrées et pointues, je l’ai vu dans le *Journal illustré*. Le roi d’Egypte en a offert une au roi de France. C’est peut-être celle-ci.

— Joli cadeau ! Je me demande bien ce que l’on pourra en faire.

Deux villageois, assis sur un tronçon de colonne, les regardaient approcher.

— Bonjour, Excellences ! les saluèrent-ils lorsqu'ils furent arrivés à leur hauteur.

Fontanier et Vacherin, toujours rassurés d'entendre parler leur langue maternelle, répondirent à leur salut. L'inspecteur s'avança vers eux, un sourire affable sur les lèvres.

— Puis-je vous demander comment, si loin de notre pays, vous avez pu apprendre le français ?

— Certainement. Par mon métier, j'ai beaucoup voyagé, je commerce avec l'Europe entière.

Les deux hommes s'étaient levés et se tenaient respectueusement devant les inspecteurs.

— Vraiment ? Et quel est donc votre art ?

— Je suis fabricant de momies.

Fontanier resta interloqué.

— Me feriez-vous l'honneur de visiter mes ateliers ? proposa l'autre.

L'inspecteur se montra un peu réticent.

— C'est que nous devons partir pour Kosseir...

— Soit, je vous conduirai au départ des caravanes et je vous recommanderai au meilleur des guides.

— Dans ces conditions, nous vous suivons avec plaisir, je suis très curieux de savoir comment on s'y prend.

Ils se mirent en route.

— Je crois pouvoir dire que nous fabriquons les meilleures momies. Notre maison a d'ailleurs été fondée sous Ramsès II.

— Je ne me doutais pas que l'on fabriquât encore de nos jours des momies, avoua l'inspecteur en chef. Avez-vous la demande ? Les pharaons se font rares.

— Le nombre des clients ne cesse de croître.

— Vraiment ?

— Nous exportons beaucoup. La momie est très à la mode. Chaque musée d'Europe, chaque collectionneur veut la sienne. Les sarcophages ont déjà été vidés mais nos produits sont irréprochables. Nous n'avons d'ailleurs enregistré aucune réclamation.

La maison du momificateur était construite en pierres épaisses de granit rouge empruntées aux ruines environnantes. Ils pénétrèrent dans une salle

basse, voûtée, aux murs peints à la chaux. Des hommes en blanc étaient penchés sur un cadavre dénudé qui reposait sur une longue table à tréteaux. Un courant d'air entretenait la fraîcheur. Il régnait un silence sépulcral. D'autres tables étaient recouvertes de linceuls. Fontanier et Vacherin frissonnèrent.

— Nous en avons à tous les prix, expliqua le fabricant. Les moins chères sont simplement desséchées au sel ordinaire et enveloppées dans des toiles grossières engluées de bitume. Ce produit convient aux petits collectionneurs. C'est solide, mais ce n'est pas esthétique. Voyez au contraire ce chef-d'œuvre, poursuivit-il en désignant un corps en préparation.

Conduits devant le cadavre, Fontanier et Vacherin eurent un haut-le-cœur.

— Le cerveau a été extrait par le nez au moyen de ces fines pinces...

Ils sentirent le sang se retirer de leur visage.

— Les entrailles et les viscères ont été enlevées par une incision sur le côté.

Ils portèrent leur mouchoir à la hauteur de la bouche. L'autre continuait, détaillant avec fierté sa recette.

— Le corps lavé a été soigneusement épilé puis rempli de sel afin de dessécher les muscles. Voyez les cheveux, ils ont été frisés mais on peut aussi les tresser. La tête a été remplie du meilleur baume et les yeux naturels remplacés par des yeux d'émail.

S'ils avaient pu ouvrir la bouche, les deux inspecteurs auraient crié grâce.

— On a doré la figure et, pour que le ventre reprenne sa proéminence naturelle, il a été bourré de coton et d'herbes séchées. Le corps entier a été alors plongé dans le baume.

C'en était trop. Fontanier et Vacherin se dirigèrent vers la porte. Mais le momificateur les retint pour leur montrer un détail nouveau.

— Voyez les pieds et les mains entourés de bandelettes, les ongles dorés et recouverts d'étuis d'or. Maintenant, c'est le corps tout entier que nous allons enserrer de serviettes afin de corriger les défauts et donner à la momie des formes flatteuses et proportionnées.

Ce fut alors que Fontanier, stupéfait, entendit Vacherin observer :

— Sans doute comme mon tailleur, avec de la toile matelassée.

L'inspecteur principal, suffoquant, courut jusqu'à la porte et sortit. Il respira à pleins poumons. L'air et le soleil le calmèrent un peu. Le momificateur les invita à prendre le thé, ce dont ils lui furent

reconnaissants. Ils passèrent dans une petite pièce contiguë où étaient disposés des sièges autour d'une table basse.

— Ce qui manque le plus, ce sont les corps, reprit l'autre.

Fontanier, qui portait à cet instant la tasse à ses lèvres, souffla, en toussant, la moitié du contenu sur ses genoux.

— Je comprends mes coreligionnaires qui, obéissant au Coran, ne peuvent accepter d'enterrement que dans un simple linceul, poursuivit le fabricant de momies mais, ajouta-t-il, fixant soudainement Fontanier et Vacherin, un ineffable sourire donnant à son visage une inquiétante expression, pour des chrétiens, pour des Français, ne serait-ce pas une destinée enviable que de reposer en plein Paris, au musée du Louvre, jusqu'à la fin des temps, objet de l'admiration de milliers et de milliers de visiteurs...

— Que voulez-vous dire ? bafouilla Fontanier.

Les ouvriers avaient quitté la table de momification et se tenaient à la porte avec leurs pinces et leurs scalpels, attentifs.

— Prendrez-vous une de ces délicieuses pastilles ? proposa le fabricant tendant un coffret en argent. Elles facilitent la réflexion en profondeur.

— Qu'est-ce ?

— Haschich.

Fontanier, tremblant, fit signe que non.

— Le Louvre, insista l'autre d'un ton égal, fait partie de notre clientèle.

Les hommes en blanc se disposèrent autour d'eux.

— Une belle momie vaut cent francs et plus, ajouta-t-il, leur demandant, doucereux : le Louvre, n'est-ce pas tentant ? N'avez-vous pas confiance en moi ?

Penchés sur eux, les ouvriers les regardaient, le regard suppliant. Fontanier et Vacherin se levèrent, cherchant à se persuader qu'ils ne vivaient qu'un cauchemar. Mais ils se virent aussitôt entourés, les scalpels pointés vers eux. A cet instant on appela de l'extérieur.

— Mister Mujib ! Mister Mujib, please !

On frappait à la porte. Deux dames habillées de robes rose et jaune, tout enrubannées, surgirent. Les ouvriers abaissèrent leurs couteaux et le fabricant se précipita vers elles. Fontanier et Vacherin, les jambes flageolantes, malgré tout leur désir de fuir, ne purent faire un pas. Les deux dames s'étaient plantées devant le fabricant de momies, l'air soupçonneux.

— Etes-vous Mister Mujib ?

— Pour vous servir.

Le fabricant s’inclina devant elles.

— Nous sommes Virtus et Victory Parks. Qu’avez-vous fait de lord Macduff ?

Oui, c’étaient bien en effet elles, les deux Misses, passionnées d’archéologie, qui avaient voyagé avec Tom et Martial à bord du *San Marco* et qui se trouvaient à Louxor sur les lieux de leurs recherches.

Impassible, le momificateur leur fit signe de le suivre et les conduisit jusqu’à la momie en cours de traitement. Fontanier et Vacherin, dont la peur s’était transformée en colère, les rejoignirent. Les Misses contemplèrent le cadavre, émerveillées.

— Est-ce vous qui l’avez tué ? demanda Virtus à Mujib.

— Oui, oui, ce sont eux, ce sont des assassins, des mangeurs de haschich, ils ont voulu aussi nous tuer, nous transformer en momies ; cela ne se passera pas comme ça ! hurla Fontanier, brandissant le poing.

Mais les Misses, le fabricant, les ouvriers le regardèrent avec étonnement et, lorsqu’il se fut tu, comme si de rien n’était, Mujib répondit à la question posée par les Misses.

— Non, lord Macduff est venu s’informer. Une heure plus tard, j’ai reçu un message me demandant de prendre livraison du corps. J’avais seulement pris soin de lui déconseiller l’usage du pistolet qui risquait d’abîmer la boîte crânienne, ainsi que de certains poisons, trop forts, qui pouvaient compromettre la conservation des chairs. Lord Macduff a laissé une somme considérable. Ce sera un chef-d’œuvre. Il a fait don de sa momie au musée d’Aberdeen. Bien entendu, ses dernières volontés seront respectées.

— Extravagants mensonges ! s’écria Fontanier. Si c’est tout ce que vous avez trouvé pour vous défendre, votre compte est bon ! Assassin !

Le fabricant, agacé, avait blêmi.

— *No, my dear ;* Mr. Mujib a dit seulement la vérité, assura Victory se tournant vers l’inspecteur principal à qui elle expliqua en deux mots la destinée du lord écossais.

C’était un grand amateur d’antiquités égyptiennes, cofondateur du Musée d’Aberdeen. Mais un amour malheureux l’avait plongé dans la plus affreuse mélancolie. Il périssait de langueur. Puis, un jour, il partit pour l’Egypte et informa sa famille de son ultime projet. Il souhaitait ainsi enrichir la collection qu’il avait contribué à créer.

Fontanier et Vacherin ne parvenaient plus à rassembler leurs idées et se sentaient pris d'une terrible migraine. Virtus et Victory se penchèrent au-dessus du cadavre.

— *Poor dear ! How wonderful a pharaon he is !* Quel merveilleux pharaon, c'est !

Devant les deux inspecteurs interloqués, elles félicitèrent Mujib et lui serrèrent la main avec effusion en lui disant au revoir. Fontanier et Vacherin ne voulaient pas les quitter d'un pas, de crainte de se retrouver seuls avec le momificateur et ses aides.

— Permettez-nous de vous accompagner, demanda Fontanier.

— Mais certainement, avec plaisir, acceptèrent les Misses.

Ils saluèrent froidement Mujib qui les regarda avec ce même sourire ineffable qui les terrorisait.

— Je ne fais pas le bonheur des gens malgré eux, leur susurra-t-il, mais peut-être, un jour, vous sentirez-vous aussi tentés par l'éternité. Alors n'hésitez pas, revenez-me voir !

Fontanier et Vacherin s'éloignèrent, l'échine parcourue de frissons.

— Il est fou, cet être, il est fou, répétait dans sa barbe l'inspecteur principal, se retournant pour s'assurer qu'il ne les suivait pas.

Virtus et Victory marchaient d'un pas décidé. Fontanier et Vacherin trottinèrent derrière elles.

— Mesdemoiselles, nous ne savons comment vous remercier, vous nous avez sauvé la vie.

Elles gloussèrent.

— Vraiment ? Vous étiez décidés ? C'est que cela doit être très séduisant de savoir que l'on va être transformé en pharaon ; Mr. Mujib doit être très convaincant. Mais si nous avons pu vous empêcher de succomber à la tentation, c'est très bien. Il sera toujours temps pour vous de revenir.

Les Misses leur demandèrent où ils avaient l'intention de se rendre.

— *Marvellous !* clamèrent-elles, lorsqu'ils leur indiquèrent qu'ils comptaient embarquer pour Djeddah à Kosseir. Nous faisons aussi ce voyage.

Les inspecteurs s'informèrent de ce qui les attirait en Arabie. Elles échangèrent un regard complice.

— Toujours les antiquités égyptiennes, répondit Virtus.

— Là-bas aussi ? s'étonna Fontanier.

— Nous voulons justement vérifier si certaines n’auraient pas franchi la mer Rouge, reprit Victory qui les interrogea à son tour sur l’objet de leur déplacement.

Fontanier prit l’air mystérieux.

— Mission secrète !

— *Oh* ! *spy* ! Espion !

— En quelque sorte, concéda Fontanier.

— *Very exciting !* jugèrent-elles en chœur, tout émoustillées.

Une heure plus tard leur commune caravane était prête au départ. Il y avait bien trente chameaux chargés de caisses, de malles, de ballots et de sacs.

— Tout cela est à vous ? s’étonna Fontanier.

— Oui, ce sont nos bagages ; n’avez-vous pas remarqué comme nous sommes coquettes ?

Virtus et Victory firent voleter les rubans de leurs robes rose et jaune.

— Oh ! mais en effet, très jolies ! s’empressa Fontanier.

L’inspecteur principal qui, comme son adjoint, montait pour la première fois sur un chameau, n’était pas rassuré. A califourchon, jambes pendantes comme sur un cheval, il s’accrocha des deux mains à la selle lorsque sa monture déplia ses pattes avant, le rejetant en arrière, puis ses membres postérieurs, le projetant en avant. Il se sentit pris de vertige.

— C’est haut.

— Ne regardez pas en bas, Chef, lui suggéra Vacherin.

Il porta ses yeux vers l’horizon mais, dès que le chameau fit ses premiers pas, il eut une forte impression de roulis et de tangage qui lui porta au cœur.

— Ah ! je m’explique, Vacherin, pourquoi ces animaux sont surnommés les vaisseaux du désert !

La caravane s’était mise en marche. Les Misses, qui n’avaient quitté ni leurs robes rose et jaune enrubannées, ni leurs ombrelles déployées, les doublèrent, remontant la colonne au galop.

— *Hello !* les saluèrent-elles. *Terrific, isn’t it ?*

— *Terrific, terrific, it is not terrific* du tout, grogna Fontanier, qui avait déjà le dos en capilotade.

— Chef, annonça Vacherin, triomphant, ça y est, j’ai compris ce qu’il faut faire. Voilà, lui indiqua-t-il, joignant le geste à la parole, il faut croiser les jambes au-dessus du cou au lieu de les laisser pendre. On est comme dans un fauteuil.

— Vraiment, croyez-vous ?

L’inspecteur s’y risqua, mais de telle façon qu’il bascula et se retrouva à terre.

— Bon, eh bien, la prochaine fois, Vacherin, gardez vos conseils pour vous.

Le chameau s’était arrêté et, tournant la tête, porta sur le chamelier inexpérimenté un regard hautain.

Les dunes de sable succédèrent aux dunes de sable ; l’horizon était noyé dans une brume tremblotante. Fontanier était oppressé par le silence. Il avait la sensation d’être devenu sourd et ne cessait de se gratter l’oreille.

— Moi, Chef, je perçois les crissements continus des grains de sable se frottant les uns contre les autres, comme dans un immense sablier qui mesurerait le temps qui passe...

Fontanier regarda son adjoint, surpris de son ton soudain lyrique.

— Bravo, c’est très poétique ce que vous dites, Vacherin, mais, pour mon compte, je vous dirai que je n’entends rien du tout, ce qui s’appelle rien ; vous devez être de ces gens qui entendent le bruit de la mer dans les coquillages, se gaussa-t-il.

Le deuxième jour, des montagnes se profilèrent devant eux. La piste devint caillouteuse et des roches, noires comme des laves, émergèrent du sable. Le relief peu à peu s’accentua. Des collines bordèrent leur route, surmontées d’antiques tours de guet. Le passage se resserra. De grandes coulées de pierre signalaient des carrières abandonnées. A trente mètres de hauteur, dans la paroi rocheuse de schistes gréseux aux reflets rouges, subsistaient des sarcophages et des fûts de colonne inachevés. Des milliers d’inscriptions en caractères de tous genres étaient creusées dans la pierre. Enthousiastes et savantes, Virtus et Victory réussirent à traduire certaines d’entre elles. Fontanier et Vacherin sculptèrent aux poinçons leurs noms entre un long récit contant comment dix-sept mille hommes avaient rapporté, sur ordre de quelque pharaon, au bord du Nil, soixante sphinx et cent cinquante statues extraits de cette carrière, et une notice expliquant la meilleure manière de descendre intactes les pierres situées à une grande hauteur ; ils ajoutèrent l’indication suivante : « En mission secrète au service du roi de France — 1829. »

Lorsqu’ils se mirent en route, ils avaient parcouru la moitié du chemin et se trouvaient à trois jours de marche de Kosseir.

Chapitre XI

Ali Bey d’Arabie

Noël en mer — Les rives de l'Arabie — Contrebande d'armes — La bonne manière de croire — Djeddah la riche — Dépôt de charbon — Djafar soigne Tom — La révolte gronde — Guet-apens à Qufundah — Rencontre avec une vieille connaissance — Un plan grandiose — L'armée bédouine fait mouvement vers La Mecque — Difficulté de se choisir un chef — Une artillerie très dissuasive — Fontanier et Vacherin au milieu des premiers communiants — Ce ne sont pas des manières ! — Nouvel afflux d'or et d'armes — Discours à un chameau — Le consul à Moka — Mutinerie — Coup de poignard de Taylor — Deux vapeurs en rade — Refus du Mehemet Ali.

Durant six jours, poussé par un vent régulier nord-nord-ouest, le boutre navigua en pleine mer, sans apercevoir aucune voile, avec, pour toute compagnie, des troupeaux de dauphins qui semblaient les inviter, dangereuses sirènes, à se joindre à leurs si aisées, si joyeuses, si aériennes gambades ; des bonites argentées et des daurades striées de rose, évoluaient vivement dans les remous à proximité du navire, que les matelots, lorsqu'ils abandonnaient leurs parties de jeux de dames ou de dominos, penchés au-dessus de l'eau, pêchaient au trident.

La nuit, si le vent se maintenait, le navire poursuivait son avance en se signalant, à tout hasard, d'une lampe à huile qui brûlait à la proue. Le matin du sixième jour, Yasmina réveilla Tom à l'aube.

— *Mari crasmas !* lui répéta-t-elle, souriante bien qu'un peu déçue qu'il ne comprît pas.

Martial vint à son secours.

— *Merry Christmas !* Joyeux Noël, reprit-il.

On était le 25 décembre. Informées par Dupont, les deux esclaves, depuis trois jours, avec des airs de conspiratrices, avaient préparé la célébration de la fête. A l'abri dans le château de poupe, elles avaient cousu deux bourses de soie brodées aux initiales de Tom et de Martial. Pour la circonstance, les chrétiens, se souvenant de leur jeunesse et du sentiment de paix et d'harmonie qu'ils avaient parfois éprouvé ce jour-là, entonnèrent quelques cantiques, et le raïs, pour les honorer, ordonna d'apporter un soin particulier à la préparation du repas qui n'en fut pas moins constitué, comme les autres jours, de galettes de semoules séchées, de riz et de quelques daurades grillées, farcies d'herbes sèches et d'épices. Hussein ayant rappelé à ses

coreligionnaires que le Jésus chrétien n'était autre que leur Issa, l'un des trois grands prophètes avec Abraham et Moïse venus avant Mahomet, et que la perfection de Marie, sa mère, était reconnue comme égale à celle de Fatima, fille de Mahomet, tous s'associèrent de bon cœur à la fête.

Le lendemain se dressèrent devant eux les montagnes rectilignes du Hedjaz, « la barrière », qui séparaient comme une gigantesque muraille sans créneau, l'étroite bande côtière des vastes étendues de l'infernal désert du Nefoud. Un jour entier, le boutre resta à bonne distance de la côte. Le matin du huitième jour, ils s'approchèrent, les convoyeurs des marchandises observant attentivement le rivage. Les montagnes, jaunes et noires, offraient l'ingrat spectacle de chicots de rochers nus, déchiquetés, abrupts, sans une pincée de terre, vernissés du sommet à la base. De rares défilés, quelques gorges d'ouedi desséchés s'enfonçaient vers l'intérieur. La plaine côtière n'était guère plus riante, désert de sable et de cailloux parsemé de quelques touffes d'acacias ou autres mimosées.

Une fumée blanche monta de la côte, ses volutes trois fois interrompues. C'était le signal. Le boutre s'avança vers le rivage mais, avant la barrière de madrépore et de corail, il s'arrêta. Un radeau avec deux bédouins vint vers eux. Les convoyeurs, armant les chiens de leurs fusils, les tinrent en joue. Lorsqu'ils furent à proximité, ils échangèrent quelques mots à voix basse puis le radeau s'éloigna. La manœuvre d'approche reprit ; le boutre franchit les bas-fonds et jeta l'ancre dans une petite anse. Sur le rivage désert, le feu était éteint. On attendit jusqu'à la nuit. Le clair de lune éclairait les pentes dénudées du Hedjaz. Soudain un point brilla dans la montagne, puis un second, et bientôt tout un serpentin de lumières se dirigea vers eux.

Une demi-heure plus tard, une caravane d'une cinquantaine de bêtes se présentait sur la plage illuminée de torches. Les matelots sortirent des cales les ballots, et les convoyeurs, sous les ordres du borgne, en tirèrent une à une les armes qui y étaient cachées. Les chameliers formant une chaîne du bateau au rivage, les fusils passèrent de main en main, puis furent débarqués des barils de poudre et des sacs de balles. L'opération achevée, éclata sur la plage, accompagnée de cris de joie, une pétarade dont le bruit résonna au loin dans la montagne, des flammes jaillissant dans la nuit des canons des fusils.

Les convoyeurs descendus à terre, le borgne revint pour inviter l'équipage et les voyageurs, au nom du chef de la tribu, à partager leur repas. Tom et Martial, curieux de savoir entre les mains de qui allaient

tomber les soixante-dix fusils qu'ils avaient comptés, acceptèrent et convainquirent Dupont et Hussein de les suivre. Ils montèrent en selle derrière des bédouins qui portaient chacun deux ou trois armes en bandoullière. La colonne reprit la direction des montagnes et s'engagea dans des gorges sombres. Le camp installé entre les parois abruptes d'un vaste cirque où ils arrivèrent bientôt était parsemé de torches qui brillaient comme des lucioles. On les conduisit jusqu'à une grande tente centrale où on les invita à entrer. Immédiatement reconnaissable, le chef de la tribu se tenait assis, enveloppé d'amples vêtements noirs et cramoisis, un *djambieh*, au fourreau d'argent incrusté de nacre, d'ivoire et de pierreries, passé à sa ceinture de soie, coiffé d'un *keffieh à* carreaux noirs et blancs, les yeux brillants, les pommettes saillantes, le bas du visage caché par une épaisse barbe grisonnante. Leur souhaitant la bienvenue, il les pria de prendre place dans le cercle de ses amis. Le borgne entra derrière eux, lui apportant un des fusils qu'il prit aussitôt en main, le manipulant avec délicatesse, admiratif, ravi. Une conversation animée s'engagea entre les bédouins. Pour la première fois, Tom et Martial entendirent parler d'Ali Bey.

— Ils semblent le considérer un peu comme leur chef, grâce auquel ses fusils sont parvenus à eux. Ils l'appellent le *chedid,* le fort, le *kébir,* le grand, le *nabih*, l'intelligent, et encore le *jalil,* le puissant, traduisit Dupont qui nota cependant que se mêlait à tous ces éloges un certain amusement ironique et protecteur.

Les bédouins déchiquetaient à pleines dents les quartiers de moutons grillés et plongeaient les doigts dans le plat de semoule de blé. Ils les imitèrent. La nuit était déjà très avancée lorsqu'ils regagnèrent la plage. Après quelques heures de repos, dès que le jour fut suffisant, ils reprirent la mer.

Le boutre descendit à nouveau vers le sud, longeant la côte parsemée d'îlots.

— Sommes-nous loin de Djeddah ? s'était renseigné Tom.

— Guère plus d'une journée, avait indiqué le raïs.

Pourtant au milieu de l'après-midi, le navire mit le cap sur la côte et pénétra dans une vaste baie sauvage et déserte. Tom et ses amis s'étonnèrent. N'était-il pas possible d'atteindre Djeddah avant la nuit ?

Mais le raïs poursuivit imperturbablement sa manœuvre et vint s'ancrer aux abords du rivage. Les passagers exigèrent une explication. Le capitaine,

embarrassé, annonça tout de go que l'on se trouvait en effet à quelque douze lieues de Djeddah et qu'il n'irait pas plus loin. Ils protestèrent. Les taxes qui frappaient les peaux de moutons à leur entrée en Arabie avaient encore augmenté, expliqua alors le raïs. Pour éviter de payer la douane, il s'était arrangé pour débarquer ses ballots dans cette crique et prendre le café qu'il devrait livrer à Suez. Ils devraient donc achever leur route à dos de chameaux. Peu après, en effet, apparut sur le rivage une caravane chargée de sacs. Le commerçant, qui effectuait l'échange de peaux contre du café, accepta de les conduire à Djeddah. Les marchandises de Dupont et d'Hussein, et le reste des bagages chargés avec les ballots, ils se mirent en route. En prenant, durant la nuit, quelques heures de repos, on arriverait le lendemain dans la matinée. Le Hedjaz s'abaissait lentement. Les ouedi étaient plus nombreux. Leurs eaux venaient se perdre dans les cailloux et les sables de la plaine côtière, élargie. La piste suivait les contreforts de la montagne, à quelque distance de la mer.

Le soir venu, ils établirent leur camp près d'un torrent envahi de trèfles d'eau, de joncs et de roseaux, de menthes sauvages aux fleurs d'argent, bordé de cultures de concombres et de pastèques. Tom, attiré par cette fraîcheur soudaine, inattendue au milieu de tant d'aridité désertique, se pencha sur l'eau tumultueuse et but à grandes gorgées. Le voyant faire, le commerçant et les chameliers poussèrent de hauts cris, roulant des yeux effarés.

— Ils craignent que cette eau ne soit pas bonne, traduisit Dupont.

Les chameliers se mirent alors à creuser, à proximité des berges du torrent, un trou qui, peu à peu, se remplit d'eau qu'ils transvasèrent dans leurs outres à l'aide d'une cuillère de bois.

— Et ils pensent celle-ci meilleure ? s'étonna Tom.

La nuit tombée, à la chaleur parfois accablante de la journée, succéda un froid glacial qui les obligea à s'emmitoufler dans leurs pelisses.

Dès l'aube, ils reprirent leur marche, croisant des caravanes qui remontaient vers le nord. Dans la matinée, ils arrivèrent en vue de Djeddah. Les chétives maisons des faubourgs étaient bâties de joncs, de roseaux et de palmes, fragiles comme des châteaux de cartes ; certaines servaient d'auberges pour pélerins démunis, la plupart des Africains. Ici et là, se tenaient des marchés aux fruits, aux légumes, aux bétails. Dans des enclos s'accumulait du bois coupé. Une enceinte basse, renforcée de quelques tours armées de canons, protégeait la ville. Le commerçant les laissa

poursuivre seuls, préférant ne pas passer les murs avec son chargement de contrebande.

Dupont et Hussein étaient attendus chez un de leurs amis. Ils ne doutaient pas qu'il ferait bénéficier Tom, Martial et les deux esclaves de l'hospitalité de sa grande maison, et les invitèrent à les suivre.

Une fois passés les remparts, Djeddah présentait l'allure d'une ville prospère. Les rues étaient vastes et aérées, les maisons, de deux étages, élégamment construites en madréporite et fossiles marins, avec des façades trouées de petites fenêtres aux volets en bois peint, ornées de *moucharabiehs* dentelés s'avançant au-dessus de la chaussée empierrée. Toutes les races, tous les types d'hommes d'Orient, d'Asie et d'Afrique, Indiens, Turcs, Yéménites, Arabes, Egyptiens, Abyssins, Malais, Grecs et mêmes quelques Européens, dans les costumes les plus divers, se pressaient dans les artères aux boutiques abondamment approvisionnées. Il était étonnant pour le voyageur, qui, arrivé par la côte, n'avait vu que montagnes arides et désolées, de trouver tout à coup réunies autant de richesses, une telle variété de commerces. Oranges, citrons, bananes partageaient les étalages colorés, avec le raisin, les grenades ou les coings ; le choix de légumes s'étendaient des concombres, des feuilles de navets (on ne mangeait pas la racine) aux raves, aux oignons ou aux tamarins. Les marchands de beurre et de youghourt étaient plus nombreux que les vendeurs de dattes ou de grains ; les faiseurs de crêpes, les fabricants de dragées et de confitures côtoyaient les boutiques où se débitaient les viandes rôties (kebab), les bouillons avec, si on le voulait, la tête et les pieds du mouton, les poissons frits, appréciés des matelots grecs et turcs, les boulangeries, tenues par des femmes. Les marchands de tabac proposaient de longues pipes persanes sur leurs trépieds ou de plus petites, constantes compagnes des matelots du golfe, dans lesquelles se fumaient les tabacs venus de Chiraz, de Bagdad ou du Yémen, les feuilles de chanvre (haschich) ou un doux mélange des deux. Il y avait des droguistes indiens. De leurs boutiques s'échappaient les parfums mêlés de l'encens, du mastic et du santal et, plus relevées, les odeurs de cardamone, de girofle et de poivre rouge. Ils fournissaient les tendres boutons de rose apportés des jardins de Taïf, dans la montagne, qu'au choix l'on jetait dans son bain ou dont on faisait, bouillis avec du sucre, des confitures. Des objets manufacturés, venus du monde entier, étaient à la disposition des Djeddaouis, les habitants de Djeddah et, dans les boutiques de tissus, le

drap de France s'étalait à côté des châles du Cachemire. Les marchands de cuivre présentaient à profusion la bouilloire, indispensable au voyageur, et l'abrik, le pot à ablutions, indispensable au pélerin. Les barbiers, tout à la fois chirurgiens, médecins, pharmaciens soignaient les malades et taillaient les moustaches ; les graveurs de cachets étaient très occupés à ajouter au nom des pèlerins, les mots *El Hadji* indiquant qu'ils s'étaient bien rendus à La Mecque. D'autres et d'autres commerçants offraient leurs services : les tailleurs, les faiseurs de sandales, les réparateurs d'outres, les horlogers turcs, les marchands d'aloès, de civette et de baume de La Mecque dont on s'enduisait le corps pour se rafraîchir, les forgerons, les orfèvres, les charpentiers, les revendeurs aux étalages hétéroclites de montres, de pistolets, de sabres, de pipes, d'exemplaires du Coran que des voyageurs, des pèlerins, des négociants, manquant d'argent, avaient dû vendre. Assis au milieu de la chaussée, dans le va-et-vient de la foule, sans craindre les voleurs, les banquiers, derrière un grand coffre contenant leur trésor, honoraient les lettres de change ou troquaient les monnaies étrangères. Et, dans de nombreux cafés, marins, pèlerins et négociants s'agglutinaient à l'ombre des nattes relevées par des perches, assis sur des bancs ou de petites chaises, conversant devant leurs tasses et leurs verres d'eau, ou jouant au *mangal* ou aux dames.

Haddad, l'ami de Hussein et de Dupont, les accueillit chaleureusement et mit sa maison à leur disposition autant de temps qu'ils le souhaiteraient. Tom et Martial ne comptaient pas s'attarder. Ils voulaient partir dès qu'ils auraient trouvé le bateau qui leur permettrait de poursuivre leur voyage vers Bombay.

Tom connut son premier malaise une heure après leur arrivée. Il fut pris de vertiges et se sentit fiévreux mais tint cependant à rendre visite, sans tarder, au représentant de la Compagnie des Indes. Ce personnage, important dans cette ville prospère, leur annonça une grande nouvelle ; le passage du *Thétis ;* le boutre, venu des Indes, avait déposé du charbon destiné à l'*Enterprise*, une dizaine de jours auparavant. Il avait quitté Djeddah à destination de Suez. De là, il ferait étape à Kosseir avant de regagner Bombay.

— Et le vapeur ?

Répétant les dires du capitaine du *Thétis*, le marchand leur apprit que l'*Enterprise* avait subi une avarie et n'avait pu appareiller. On ne savait pas

quand il serait en état de reprendre la mer. Leurs derniers espoirs s'évanouissaient. Mais c'était aussi pour eux une raison supplémentaire de poursuivre leur voyage. Le représentant de la Compagnie s'étonna de leur intention de se rendre aux Indes en cette saison. Il leur promit néanmoins de les avertir dès qu'il aurait connaissance du départ d'un bateau pour le sud de l'Arabie. C'était de Moka, au Yemen, le port le plus proche du détroit de Bab el Mandeb qu'ils avaient le plus de chance de pouvoir gagner Bombay.

Tom délira toute la nuit, veillé par ses amis. Le lendemain matin, épuisé, il ne put se lever. On convoqua un barbier qui le saigna, ordonna la diète, prescrivit une médication à base de semence de colchique et partit sans garantir le résultat, estimant que la maladie serait longue. La fièvre monta encore dans la matinée et Tom paraissait s'affaiblir d'heure en heure. Haddad conseilla de faire appel à Djafar, considéré comme le meilleur médecin de Djeddah, qui, sage et pieux croyant, sans négliger les *hadiths* du prophète, cultivait toutes les sciences. Martial et Dupont l'avaient trouvé dans sa bibliothèque au milieu de ses alambics, de ses cornues, de ses creusets et de ses pilons d'alchimiste. C'était un vénérable vieillard, petit homme au corps sec, à la figure décharnée mangée par une barbe blanche descendant jusqu'au milieu de sa poitrine, l'œil vif et perçant. Il se fit d'abord prier, se plaignant du fléchissement de sa mémoire et les engageant à appeler un homme de l'art plus jeune. Mais, devant leur insistance, il accepta de les suivre. Durant le trajet, il les interrogea sur les raisons de leur présence à Djeddah, les incidents intervenus dans les jours qui avaient précédé la maladie, sur l'âge de Tom, son métier, sa famille, ses habitudes de vie.

Djafar examina le malade avec le plus grand soin, lui prit le pouls, lui demanda un peu d'urine, lui prodiguant des paroles de réconfort d'une voix ferme et enjouée.

— Allons, ce n'est pas bien grave, conclut-il.

Il interdit les saignées, suspendit la diète.

— Vous avez besoin de toutes vos forces, lui dit-il, pour lutter contre les sangsues qui font dans votre corps de grands ravages.

— Des sangsues ? s'exclama Tom.

— Oui, vous avez sans doute bu de l'eau mal filtrée et vous aurez absorbé quelque ver ou quelque sangsue.

Il revint à la mémoire de Waghorn l'incident du ruisseau et les mises en garde des bédouins.

— C’est sans doute cela, indiqua Djafar. Il ne faut jamais se laisser charmer par l’eau qui court. L’eau filtrée à travers le sable et la terre perd vers et sangsues, et se charge de sels minéraux qui fortifient votre santé. Cette eau est bonne même si, à première vue, elle est moins tentante.

Il ordonna un médicament de sa confection.

— Ma potion vous fera grimacer, son goût est affreux mais elle est composée de vingt-six plantes et, sur leur nombre, il en est certainement une que les sangsues préféreront à la flore de vos intestins. Elles la suivront et vous en serez débarrassé, expliqua Djafar, souriant. Mais, ajouta-t-il, n’avez-vous pas eu ces jours-ci quelque contrariété ?

Tom nia d’abord.

— Allons, vous savez bien qu’un vieil homme comme moi sait tout, ce bateau que vous attendiez...

Tom sourit.

— Peut-être, en effet.

— Ah ! vous voyez bien. « La colère rend les corps malades », assure le *hadith* au prophète. Vous êtes solide et sain. Sans cette déception qui vous a affaibli, sans doute auriez-vous mieux résisté aux sangsues. Aussi, si vous ne voulez pas que la maladie vous frappe à nouveau, prenez soin de retrouver toute votre sagesse. Nous, Arabes, parfois nous disons : « *Inch Allah !* » On nous le reproche. On nous accuse de faiblesse et de résignation. Nous ne sommes pas résignés. Nous combattons avec vaillance et persévérance. Mais lorsque le combat est, au moins momentanément, perdu, nous nous inclinons pour ne pas ajouter à la défaite le mal du regret inutile qui ronge l’âme et le corps. Et nous sommes sages, car alors nous ménageons nos forces et, dès que les circonstances nous le permettent, nous pouvons, intacts, reprendre le combat.

— *Inch Allah* ! reprit, Tom, amusé.

— Très bien, vous avez compris, sourit Djafar.

Tom grimaça, en effet, lorsqu’il absorba le breuvage aux vingt-six plantes mais tout se passa comme l’illustre médecin l’avait prévu, il se sentit libéré, et, après une nuit de repos, il fut sur pied, à nouveau frais et dispos.

En deux jours, l’atmosphère avait changé à Djeddah. La tension brusquement s’était accrue. Dans les montagnes de l’Asir, la révolte grondait. Le bruit courait d’une approche de l’armée bédouine venant du Sud. Les événements qui s’étaient déroulés quinze et vingt ans auparavant

étaient présents dans les mémoires, la révolte des tribus, le ralliement de la famille d'Ibn Séoud, chef d'une des plus puissantes tribus du Nedj, au puritanisme islamique des *wahabis* qui se proposaient de rendre sa pureté à l'Islam, la conquête de La Mecque et de Djeddah, la proclamation d'Ibn Séoud au titre de prince du Hedjaz et de chef suprême des bédouins. Il avait fallu à Mehemet Ali plus de dix ans pour reprendre la situation en main.

De nombreux marchands s'étaient débarrassés de leurs stocks et avaient fui la ville, remontant vers le nord. Les défenses avaient été renforcées. Des sentinelles veillaient sur les remparts, les yeux tournés vers le rivage désertique et les contreforts de l'Asir. Il ne resta bientôt plus dans le port, où arriveraient seulement en mai-juin les navires venus des rives de l'océan Indien, que les boutres qui avaient amené des renforts et d'autres, réquisitionnés pour le transport de troupes destinées à porter secours à des garnisons menacées plus au sud.

Tom et Martial comprirent que ces bateaux étaient leur dernière chance de quitter sans tarder Djeddah. Ils se présentèrent chez le gouverneur dont la maison était au bord de la mer, au nord de la ville. Le représentant de Mehemet Ali accepta qu'ils prissent place à bord d'un de ces boutres se rendant à Qufundah, une centaine de lieues plus au sud. Ils seraient encore loin de Moka mais, au moins, auraient-ils parcouru près d'un tiers du chemin.

— C'est à vos risques et périls, leur dit le gouverneur qui toutefois refusa absolument de laisser embarquer Yasmina et Malinka.

Haddad, leur hôte, les tira une fois encore d'embarras. Il avait une sœur veuve qui cherchait des personnes de compagnie. Les deux jeunes filles lui avaient fait bonne impression. Il était disposé à les lui recommander. Elles seraient en sécurité le temps de leur absence. Yasmina et Malinka ne se déplaisaient pas à Djeddah. Compréhensives, elles ne firent pas d'objection. Tom et Martial promirent de tout faire pour être de retour dans les prochains mois.

Les deux esclaves, Dupont et Hussein les accompagnèrent jusqu'au port qui, situé hors des remparts, était protégé par une bombarde, la plus puissante de la mer Rouge, capable de tirer des boulets de cinq cents livres et dont la seule réputation, estimaient les Djeddaouis, devait écarter toute attaque par mer. Le convoi était composé de trois boutres emportant, chacun, une vingtaine d'hommes armés. Yasmina et Malinka, les larmes aux yeux, firent mille recommandations à leurs maîtres, les exhortant à la

prudence et à la fidélité. Les ayant assurées de les revoir bientôt, ils embarquèrent. Trois passes permettaient de gagner la haute mer à travers les bancs de madrépores. Le convoi s'engagea dans celle qui se trouvait le plus au sud. Un petit fort carré défendait la ville au midi. Ils perdirent de vue Yasmina et Malinka qui leur faisaient des signes d'adieu. De Djeddah, ils ne distinguèrent bientôt plus, sur un fond de montagnes, que les blanches murailles surmontées des fins minarets.

La plaine côtière se rétrécit, la montagne plongeait directement dans la mer. Ils longeaient les pentes abruptes de l'Asir, cette forteresse inaccessible, refuge et foyer de toutes les révoltes, dont les habitants, fiers de leur particularisme et de leur indépendance, ne s'étaient convertis à l'Islam qu'à peine un siècle auparavant. Les boutres naviguaient au plus près de la côte parsemée d'îlots. La chaleur était torride durant la journée et la température tombait très bas le soir. Pour se protéger du soleil les soldats tendaient des peaux de bêtes au-dessus du pont, dont ils s'emmitouflaient la nuit venue. Lorsque, au soleil couchant, la brise de terre cessait de souffler, on jetait l'ancre prudemment à l'écart du rivage, de crainte d'une attaque par surprise des bédouins. Une plaie s'abattit sur les passagers : des parasites, des puces que les soldats s'efforçaient d'écraser en roulant des boulets de fonte sur leurs uniformes et leurs vêtements.

Le quatrième jour, dans la matinée, le convoi pénétra dans la baie de Qufundah. Les militaires s'apprêtèrent à débarquer. La ville, étagée au pied des montagnes, formait un demi-cercle dont le centre était le port, gardé par un bastion. Les trois boutres approchèrent lentement. Les soldats étaient sur leurs gardes mais la ville semblait paisible. Le linge séchait sur les terrasses, et les barques de pêche étaient tirées sur le sable.

Soudain, ce fut le drame. Une salve éclata. Les balles sifflaient, Tom et Martial se couchèrent sur le pont, autour d'eux des hommes s'écroulaient. Une puissante clameur s'éleva de la ville. Des centaines de bédouins apparurent sur les terrasses des maisons, faisant feu sur les navires, d'autres déboulaient sur le rivage et poussaient les barques de pêche à l'eau. Les boutres d'où montaient les cris des blessés ne répliquaient que par des tirs sporadiques. Le chef du convoi avait donné l'ordre de faire demi-tour. Mais c'était trop tard. Un boulet de canon tiré du bastion atteignit de plein fouet le navire sur lequel se trouvaient Tom et Martial. L'eau envahissait les cales, le boutre prit de la gîte. Ils n'eurent que le temps de se jeter à la mer.

La lourde barque se retourna. Les bédouins s'étaient lancés à l'abordage des deux autres bateaux, bataillant au sabre et à la lance. Les soldats égyptiens se défendaient vaillamment mais ils furent bientôt submergés par le nombre et le commandant du groupe donna l'ordre de cesser le combat. Partie des terrasses, du rivage, du bastion, des barques, une joyeuse ovation salua la victoire, mêlée à des coups de fusils. Les boutres furent tirés sur le sable, les prisonniers, blessés ou valides, et, avec eux Tom et Martial, rassemblés sur la plage. Après un moment de flottement pendant lequel les bédouins parurent hésiter sur le sort à leur réserver, envisageant de les abandonner, désarmés, sur place, ils furent conduits jusqu'au bastion et enfermés dans les caves humides el sombres où ils retrouvèrent les restes de la petite garnison de Qufundah à laquelle le convoi était censé venir apporter son aide. Tom et Martial tentèrent de faire valoir leur qualité d'étrangers et de civils, mais les gardes ne les comprenaient pas et ils furent refoulés avec les autres. La situation n'était pas brillante. Ils avaient perdu leurs bagages dans le naufrage. Ils n'avaient plus sur eux que leurs bourses et, heureusement, l'étui cacheté du duplicata des dépêches qui ne quittait pas Tom. Une totale incertitude régnait sur leur sort.

— *Inch Allach !* s'écria Tom, accablé, se souvenant du conseil de Djafar.

Ils s'efforcèrent à rire mais éprouvaient découragement et amertume. Trouver la paix de l'âme dans l'adversité n'était pas un exercice aisé.

Les heures passèrent. Les bédouins apportèrent des plats de riz, des outres d'eau, des pansements, un brasero pour cautériser les plaies au fer rouge, quelques onguents et des baumes pour adoucir la douleur. Tom et Martial aidèrent à soigner les blessés mais leur impatience grandissait. Ils ne voyaient toujours pas comment se tirer de cette mauvaise passe lorsque la porte s'ouvrit et un bédouin, à leur grande surprise, appela en les déformant, leurs noms. Il leur fit signe de sortir. Encadrés de gardes, ils traversèrent la ville. Le camp bédouin était dressé sous les remparts. Comme ils s'approchaient de la plus haute tente, dont le soleil déclinant teintait d'or le faîte, au milieu des hennissements de chevaux et des cliquetis d'armes, surgit un groupe de cavaliers bédouins, aux amples vêtements et aux *keffiehs* de vives couleurs, parmi lesquels caracolait un homme de haute taille, tout vêtu de blanc, dont ils ne purent voir le visage.

— Ali Bey ! murmurèrent les gardes avec crainte et déférence.

Poussés sous la tente, Tom et Martial se retrouvèrent face à un aréopage de notables et de chefs de tribus, assis en tailleur sur de riches tapis,

appuyés sur des coussins de cuir ornés de dessins. L’un d’eux vint vers eux, brandissant leurs sacoches encore trempées. Il les interpella en arabe, mais comme, manifestement, ils ne le comprenaient pas, il donna un ordre et un jeune homme entra qui traduisit.

— Il vous demande si ces sacoches sont bien à vous.

Tom et Martial confirmèrent.

— Voici ce que l’on a trouvé à l’intérieur : des laissez-passer signés de Mehemet Ali lui-même. Qu’êtes-vous venus faire ici ? Etes-vous des espions ?

A cet instant, entra Ali Bey qui reprit le dernier mot et clama, selon ce que traduisit le jeune homme.

— Des espions ? A mort, les espions !

Ce que l’assistance reprit en chœur.

— A mort, les espions !

Ali Bey, dont le *keffieh* blanc, retenu par une lanière d’or, dissimulait le visage, s’apprêtait à prendre place lorsque, portant le regard en direction de Tom et de Martial, il se releva, prit les *firmans* des mains de l’accusateur public et s’avança vers les prisonniers.

— Est-ce toi, Tom ? demanda-t-il.

— Je suis bien Thomas Waghorn, confirma celui-ci tâchant d’apercevoir le visage d’Ali Bey.

— Je te donne ma barbe si tu devines qui je suis, lui dit-il. Ali Bey écarta son châle.

— John Hume Ross ! s’exclama Tom, *my God !*

Ils se jetèrent dans les bras l’un de l’autre sous le regard stupéfait des bédouins.

— Que fais-tu là ? lui demanda Ali Bey.

— Je viens de Suez. Je me rends aux Indes.

Ali Bey grogna.

— Pas très convaincant. Attends, laisse-moi faire, je vais leur parler.

Au fur et à mesure qu’il discourait en arabe, agitant ses longs bras, les visages hostiles des chefs de tribus s’adoucirent. A la fin de la tirade d’Ali Bey, qui les désignait du doigt comme s’ils étaient les héros du jour, les applaudissements crépitèrent et, se levant pour se retirer, les notables s’inclinèrent devant eux au passage, avec un sourire complice.

— Que leur as-tu dit ? interrogea Tom, surpris.

— Ne t'inquiète pas, rien qui puisse tirer à conséquence, affirma Ali Bey.

John Hume Ross était fils, ou neveu, d'un navigateur célèbre qui avait organisé plusieurs expéditions dans les mers arctiques. Waghorn l'avait connu à Calcutta où il était, comme lui, officier de l'armée des Indes. Son caractère fantasque, son goût pour les langues indigènes, son incapacité à se plier avec une rigueur suffisante au rituel (si ce n'était à la discipline militaire) le faisaient tenir en piètre estime par ses supérieurs, qui l'avaient toujours cantonné dans des fonctions subalternes et des rôles médiocres, et lui valaient la condescendance ou le mépris de ses camarades. Tom s'était toujours refusé à cet ostracisme. Il appréciait, outre sa fantaisie, son désintéressement, sa gentillesse, qui le rendaient incapable d'en vouloir à personne, sa généreuse exaltation qui le poussait à prendre le parti des causes les plus folles.

— Est-ce bien toi l'homme dont on ne prononce le nom dans toute l'Arabie qu'en tremblant ? demanda Tom.

John agita à nouveau ses grands bras et, les yeux dans le vague, se mit à clamer, comme s'il s'adressait par-dessus une rampe imaginaire à un vaste public.

— Ali Bey, c'est bien le nom que m'ont donné mes amis, les plus fiers et les plus nobles des hommes, aujourd'hui rassemblés pour libérer leur pays du joug turc et égyptien ! Qufundah est tombé. Demain, nous marcherons sur Djeddah et nous arracherons les villes saintes aux mains impies. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, venues du Madian, de l'Asir, du Hedjaz, du brûlant désert du Nefud, de Ryad et de Deryeh, les tribus bédouines convergent, la victoire est à notre portée. Ainsi ce pays, berceau d'une des plus grandes religions, ces hommes, dont les ancêtres se sont lancés avec succès dans la plus épique conquête du monde et ont engendré les plus grandes richesses et les plus beaux témoignages de la civilisation, seront libres.

— Pour le compte de qui agis-tu ? l'interrogea Tom.

— Je ne suis au service que de la cause arabe.

— Tu disposes d'appuis cependant !

Ross baissa les bras et se fit songeur.

— Pas assez. Ces hommes doutent encore de leur force. Ils se souviennent avec crainte de la guerre que leur a livrée Mehemet Ali, de la

conquête brutale et sanglante de l’Asir, d’Ibn Séoud et ses tribus poursuivis au-delà du désert du Nefud, à huit cents kilomètres de Djeddah, jusqu’à Derryeh, la capitale des Séoudiens, prise après quatre mois de siège et rasée. Sur son emplacement, pour montrer que sa disparition était définitive et que jamais Derryeh ne se relèverait, les Egyptiens ont semé des graines noires de pastèques. Abd Allah, fils de Séoud ainsi que plusieurs de ses frères, ont été conduits au Caire puis à Constantinople où, livrés au sultan, ils ont été exécutés... Ce qu’il nous faudrait, pour faire jeu égal avec les Egyptiens, c’est, comme eux, de l’artillerie, conclut-il.

Comme John étalait sur les tapis une carte de sa confection pour expliquer son plan de guerre des prochains jours, Tom le coupa en lui confirmant que leur désir était de se rendre à Bombay aussi vite que possible. John parut embarrassé. Il finit par avouer que, pour dissiper les soupçons qui pesaient sur eux, il avait assuré aux bédouins que l’Europe entière se mobilisait contre les Turcs et que des volontaires afflueraient bientôt pour se battre à leurs côtés, comme ils l’avaient fait lors de la guerre d’indépendance de la Grèce ; il les avait présentés comme les deux premiers soldats de leur liberté...

— Vous êtes, leur dit-il, les Lord Byron, de la cause arabe.

Tom et Martial comprenaient mieux le grand air de satisfaction des chefs de tribus mais n’appréciaient pas la tournure prise par les événements. John reconnut qu’il avait été un peu loin et s’en excusa auprès d’eux. Mais, maintenant, il lui était difficile de démentir ses propos en les laissant partir sur-le-champ sans risquer de les décevoir et saper sa propre autorité, en cette phase décisive de leur action. Il leur demanda donc de rester quelques jours et de l’accompagner. Ce serait, d’ailleurs, assura-t-il, la meilleure des solutions également pour eux, en définitive. Il expliqua son plan. Ils allaient gagner les hauteurs. A El Tawlah, d’autres tribus les rejoindraient. Ils attaqueraient alors La Mecque par Taïf, puis tomberaient sur Djeddah. C’était l’affaire d’une semaine au plus. Victorieux, il n’aurait aucune difficulté à leur procurer un navire et un bon équipage qui les conduiraient à Bombay dans les meilleures conditions. Tom et Martial n’avaient guère d’autre choix. Bien que sceptiques, ils acceptèrent.

Peu après, l’armée bédouine leva le camp. Les tentes abattues et pliées les unes après les autres, les tribus prirent la direction de l’Asir. Les bédouins, fusils en bandoulière, à cheval ou à dos de chameau, tenant à la verticale leurs longues lances d’au moins douze pieds de haut, ornées de

couronnes de plumes d'autruche, avançaient en file indienne. La colonne, interminable, étendards et bannières au vent, serpentait au flanc de la montagne illuminée par le soleil couchant. Tom et Martial quittèrent, à leur tour, le camp en compagnie d'Ali Bey, entouré de sa garde, avec Ahmed, son jeune serviteur.

— Nous serons de retour à Djeddah plus tôt que nous le pensions, soupira Tom, *Inch Allah !*

Il atteignirent El Tawlah, un sommet des crêtes de l'Asir, le surlendemain, après une montée harassante. D'autres tribus les avaient précédés. La vaste cuvette dans laquelle le camp avait été établi, à proximité du village retiré sur son piton, était couverte de tentes. Tom remarqua entre les mains de nombreux bédouins des fusils Enfield 1827, du modèle de ceux qu'ils avaient vu débarquer sur les côtes du Hedjaz en provenance de Kosseir. Ali Bey, à qui il en demanda l'origine, affirma qu'il l'ignorait.

— Je crois, ajouta-t-il, sans que Tom pût déceler s'il se moquait de lui ou s'il parlait en toute naïveté, que notre mouvement provoque des sympathies grandissantes dans le monde...

Avant la tombée du jour, les muftis appelèrent à la prière. Tandis que les fumées des feux s'élevaient dans le ciel teinté de rose, les milliers de guerriers de l'armée bédouine, agenouillés auprès de leurs tentes, se prosternèrent d'un même élan en direction de La Mecque, au nord, la Ville Sainte, à la portée de leurs mains et qu'ils comptaient enlever dans les prochains jours.

Comme l'expliqua Ali Bey à Tom et Martial, la journée du lendemain allait être cruciale pour l'avenir de la cause bédouine. Il avait convoqué tous les chefs des tribus, estimant qu'il était indispensable de préparer dès maintenant l'après-victoire en décidant des futures institutions de l'Arabie libre. Il comptait leur proposer d'adopter, république ou monarchie, un régime parlementaire, avec une chambre des cheiks, réunissant les chefs de tribus, et une assemblée nationale, élue par tous les bédouins au suffrage universel. Dans son idée, le gouvernement serait dirigé par le chef du parti majoritaire qui deviendrait le Premier ministre. Il voulait aussi demander aux chefs de tribus de choisir parmi eux un commandant en chef qui coordonnerait leur action militaire et assurerait la conduite de la guerre.

Le lendemain matin, après la première prière au lever du jour, les chefs de tribus s'assemblèrent. La séance débuta dans l'enthousiasme. Les propositions d'Ali Bey furent accueillies par de frénétiques applaudissements. On décida de commencer par l'élection d'un commandant-en-chef. Le consensus était général : il fallait un cheik des cheiks. Cette belle unanimité cependant se dissipa vite lorsque le moment vint de se décider pour un nom. Si tous étaient d'accord pour qu'il y eût un chef, c'était que chacun considérait qu'il était naturel que cet honneur lui échût.

— Il faut un homme sage et d'expérience, disait l'un, ne suis-je pas le doyen de cette assemblée ?

— Allons-nous confier notre destin à un homme que ses forces abandonnent et que Dieu pourrait bientôt rappeler à lui, rétorquait le benjamin faisant l'éloge de sa vaillance et de son endurance.

— Je dispose de trente mille têtes de bétail, ma tribu est la plus nombreuse et la plus puissante ; le commandement doit me revenir, assurait un cheik à la mine prospère.

— La richesse amollit les hommes, répliquait un autre, chef d'une tribu de crève-la-faim ; ce qu'il faut pour nous conduire à la victoire, c'est un rude guerrier qui a forgé son caractère et endurci son corps dans l'ascèse quotidienne et les privations. Je crois être celui-là.

— Je propose que soit nommé cheik des cheiks, un homme pieux, un fervent croyant, capable de réciter par cœur le plus grand nombre de versets du Coran sans se tromper.

— Qu'importe la mémoire ! Un homme pieux est celui qui s'est rendu à La Mecque. Personnellement, j'ai fait vingt-deux fois le pèlerinage, affirmait un autre.

Bref, le soleil avait achevé sa course, la nuit était très avancée, la discussion se poursuivait encore. A plusieurs reprises, elle avait tourné à l'aigre et il avait fallu séparer des cheiks qui, se considérant comme injuriés, voulaient laver dans le sang, au couteau, la tache faite à leur honneur. « Au nom du peuple arabe », Ali Bey lança un émouvant appel pour qu'ils acceptassent de faire passer l'intérêt général avant leurs intérêts particuliers. On forma des groupes chargés de proposer à l'assemblée des solutions acceptables par tous. Ces travaux durèrent jusqu'au petit jour. Les deux tiers des commissaires s'étaient endormis sur place. On décida de ne pas se séparer avant d'avoir abouti et, faute de pouvoir arrêter le Soleil, on

demanda aux muftis de retarder la prière du lever du jour. Enfin vers onze heures, on trouva un compromis : les chefs des tribus seraient commandant en chef chacun à leur tour pendant une journée, du lever du soleil au lever du jour suivant. La désignation se ferait par tirage au sort. Ali Bey se résigna et salua devant l'assemblée somnolente « ce pas décisif vers l'unité et, donc, la liberté du peuple arabe ». Il jugea cependant préférable de remettre à plus tard la discussion sur les futures institutions.

Le premier cheik des cheiks prit ses fonctions, acclamé par les gens de sa tribu, boudé par les autres. Lorsque l'ordre fut donné de faire mouvement vers La Mecque, des protestations s'élevèrent de toutes les tentes. Les chefs de tribus accoururent au quartier général.

— Que se passe-t-il ? Nos hommes se demandent comment l'ordre de lever le camp a pu être donné alors qu'ils n'ont pas été consultés par nous.

Ali Bey tenta d'expliquer que, dorénavant, comme il avait été convenu, le cheik des cheiks commandait à tous ; il fallait que chaque guerrier l'admît pour le bien de tous.

— Nos gens en comprennent, comme nous, parfaitement la nécessité, reprirent les chefs de tribus en chœur, car ce sont des gens raisonnables, mais il n'en reste pas moins que, pour lever le camp comme pour déclarer la guerre ou conclure la paix, il faut les consulter. Nous nous sommes toujours pliés à cette règle ; le cheik des cheiks doit la respecter.

Il fallut s'incliner. La consultation normalement effectuée, le camp put être levé.

Il restait trente-cinq lieues à parcourir avant Taïf et cinquante-sept pour atteindre La Mecque. Les défections des tribus commencèrent dès le départ. Au lieu de s'engager vers le nord, certaines repartirent vers le sud. Puis, tout le long de la journée, à chaque croisement de pistes, les uns quittaient les rangs sans même chercher d'excuses ou donner d'explications. D'autres prétextaient la fatigue, l'éloignement des leurs. Enfin, certains chefs de tribus avouaient franchement un sentiment commun à tous : eux et leurs hommes trouvaient insupportable d'avoir à obéir, durant autant de jours qu'il y avait de cheiks, à des étrangers. Après chaque départ, Ali Bey fanfaronnant déclarait qu'ils pouvaient bien s'en aller, qu'il restait les meilleurs et qu'ils seraient toujours en assez grand nombre pour enlever, haut la main, les villes saintes et occuper Djeddah.

Mais un autre fait vint encore éprouver la confiance de ce qui demeurait de l'armée bédouine. Des éclaireurs envoyés à Taïf, ville commandant les routes de La Mecque et de Djeddah, avaient signalé que les Egyptiens disposaient d'une nombreuse artillerie. Des canons, certes, ils en avaient bien cinq, pris à Qufundah et transportés à dos de chameaux. A Jibub, petit fort tenu par des soldats égyptiens en plein Asir, ils avaient même fait merveille. Mais, hélas ! au cours de cette action vivement menée, la gueule de quatre des cinq canons s'était ouverte en étoile de mer. Leur infériorité était donc manifeste. Or, c'était justement devant Taïf qu'il y avait moins de dix ans, Mehemet Ali avait remporté la victoire décisive sur Fayçal, l'un des fils d'Ibn Séoud, qui disposait pourtant d'une force de quarante mille chameaux. Deux heures avaient suffi au vice-roi d'Egypte pour tailler en pièces l'armée bédouine.

— Ali Bey, il nous faut des canons, conclurent les cheiks les plus fidèles et les plus déterminés.

En fin de journée, Ali Bey ne comptait plus que sur une cinquantaine d'hommes, la lie des tribus, qu'il retenait en leur disant que moins ils seraient nombreux, plus ils seraient récompensés lorsqu'ils se partageraient les fabuleuses richesses accumulées à La Mecque et à Djeddah. Quant à lui, il irait jusqu'au bout.

— Mais, John, que veux-tu faire avec cinquante hommes ? lui demandait Tom.

Il affirmait que l'effet de surprise ne serait que plus grand et que cinquante hommes décidés valaient une armée.

Tom et Martial, inquiets, eussent sans doute été les victimes de son entêtement si Fontanier et Vacherin, intervenant, pour une fois, miraculeusement en leur faveur, n'avaient provoqué un retournement complet de la situation. Mais, avant d'en venir à ces circonstances, il est nécessaire de considérer comment la rencontre étonnante entre les restes de l'armée bédouine et les inspecteurs de la Sûreté avait pu avoir lieu. C'est tout simple.

On voudra bien se souvenir que Fontanier et Vacherin s'étaient dirigés vers Kosseir, s'éloignant du Nil et des vilains cauchemars de la momification, en compagnie des deux Misses, emportant avec elles de

nombreux bagages parmi lesquels des ballots, sans doute de peaux de bêtes. Aussitôt rendus sur les bords de la mer Rouge, le premier souci des deux inspecteurs avait été de se renseigner pour savoir si un vapeur en provenance de Suez avait fait escale dans le port. Ils avaient accueilli la réponse négative, sans surprise, d'un rire entendu.

— Alors, Vacherin, que vous disais-je ? Ce « monsieur » le consul a bonne mine avec son histoire à dormir debout. A-t-on idée d'être aussi sottement naïf et de tout gober ainsi sans le moindre sens commun ! Ce n'est pas fort. Ce sera signalé dans mon rapport, soyez-en sûr. Voilà donc « nos amis » partis mettre le grabuge en Arabie. A nous de jouer, Vacherin !

Leur embarquement pour Djeddah s'était opéré sans difficulté. Tout semblait comme préparé à l'avance pour faciliter leur mission. Les Misses étaient entrées en relation avec le représentant de la Compagnie des Indes et le chargement des bagages s'était effectué dans le courant de la nuit suivante, à peu près dans les mêmes conditions que lors du départ de Tom et de Martial. Les deux inspecteurs, ravis, avaient félicité les Misses de leur efficacité et remercié l'Indien de son zèle.

Avant Djeddah, leurs bagages avaient été débarqués sur une plage et remis à des bédouins « par économie », avaient expliqué les deux Misses à Fontanier et Vacherin, amusés de leur pingrerie et de leur malice, parce qu'il était moins coûteux de les faire entrer par terre que de payer les taxes au port. Ces indigènes, ajoutèrent-elles, se font un plaisir de nous assurer leur transport.

— Ah ! les brave gens ! s'était exclamé Fontanier.

En arrivant à Djeddah, il faut bien dire que les deux inspecteurs s'étaient sentis un peu perdus. Une fois encore, les deux demoiselles, qu'ils appelaient « leurs protectrices » et parfois, mais seulement entre eux, « leurs mamans », leur tirèrent une sérieuse épine du pied en les hébergeant dans la grande demeure qu'elles avaient fait réserver.

Malgré le renforcement de la garnison, la menace d'une attaque de l'armée bédouine restait dans la ville au centre des conversations.

— Nous sommes au courant de cette affaire, figurez-vous, assuraient Fontanier et Vacherin lorsque le sujet était évoqué devant eux. Nous sommes même ici pour la résoudre, ajoutait Fontanier provoquant la plus grande surprise.

Les Misses semblaient s'amuser de leur prétention.

— *Really ?* susurraient-elles, admiratives et narquoises.

— Nous savons qui sont les fauteurs de troubles, expliquait Fontanier ; dès que nous les aurons retrouvés, croyez-moi, cela en sera fini de cette agitation, vous pourrez dormir tranquilles.

Mais il leur fallait les retrouver. Forts de leurs *firmans,* ils s'étaient présentés à l'état-major et avaient demandé où se trouvaient les rebelles. Les militaires, pensant qu'ils voulaient le savoir pour éviter le théâtre des opérations, leur indiquèrent la zone dangereuse, au-dessus de Taïf.

— En route pour Taïf, Vacherin, avait décrété Fontanier dont l'allant ne se démentait décidément pas.

Renseignements pris, deux caravanes partaient tous les soirs pour La Mecque, l'une de chameaux, plus lente, l'autre d'ânes légèrement chargés, qui emportait le courrier et mettait de quinze à seize heures au lieu de trente-six. Il en coûtait quinze piastres. Une fois à La Mecque, ils pourraient trouver des montures et un guide qui les conduiraient à Taïf.

Ils optèrent pour les ânes. Des pèlerins étaient du voyage, enroulés dans une longue pièce de tissu blanc sans coutures, rejetée sur les épaules en laissant le bras droit découvert, tête nue, les pieds chaussés de sandales, les femmes voilées, les hommes, un sabre au côté, un anneau à un doigt, tous parfumés au musc et à l'aloès.

— Chef, on dirait des premières communiantes, observa Vacherin.

Les nerfs de Fontanier furent mis à rude épreuve tout le trajet par l'assourdissante et continuelle rumeur des prières que les hommes psalmodiaient à haute voix, et que les femmes marmonnaient. Il voulut s'écarter de la colonne mais l'âne tenait à rester avec ses compagnons et, dès qu'il avait pris du retard, revenait au galop. Il tenta de se boucher les oreilles mais le son filtrait, résonnait dans sa tête. Enfin, il découvrit que la meilleure manière de supporter le bruit des autres était de se joindre à eux et il invita Vacherin à psalmodier avec lui à haute voix.

— Mais, Chef, je ne sais pas quoi dire.

— N'importe, récitez le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie...*, ou bien encore, tenez, pensez à ces deux fripouilles qui nous obligent à courir le monde derrière eux...

Fontanier se mit alors à débiter d'un ton monocorde.

— ... alors que nous pourrions être si bien chez nous auprès de nos femmes chéries, mais ils n'auront pas le dernier mot, nous serons les plus forts, le roi sera content et me donnera la Légion d'honneur...

Après une étape à Hadda sur l'oued Fatimah, ils arrivèrent en vue de La Mecque, bâtie dans une vallée étroite et sablonneuse. Les rues, non pavées, étaient larges et bordées de maisons à étages en pierre. On apercevait de loin la grande mosquée aux coupoles surmontées de sept minarets et le grand quadrilatère entouré d'arcades aux innombrables colonnes, au centre de laquelle trônait la *caaba* enfermant la pierre noire. Devant la Porte du Salut, *Bab Esselam*, les pèlerins et les voyageurs mirent pied à terre et se séparèrent. Les premiers franchirent les murailles de la ville ; Fontanier et Vacherin s'enquirent des moyens de poursuivre leur voyage.

Leur guide refusa d'abord d'aller au-delà de Taïf, leur faisant comprendre qu'il y avait danger, puis, inquiet de les voir poursuivre seuls et moyennant une petite rétribution supplémentaire, il accepta de les conduire jusqu'à la piste qui menait vers l'intérieur de l'Asir. Ils marchaient depuis une heure lorsque l'Arabe tendit son doigt vers un point de la montagne d'où s'élevait un nuage de poussière. Il se mit à trembler en parlant des bédouins et demanda à partir. Fontanier braqua sa longue vue. Une troupe d'une cinquantaine de cavaliers avançait dans leur direction.

— Ça y est, Vacherin ! s'exclama Fontanier ; je les vois, ce sont eux, la preuve est faite, la manœuvre sera déjouée. Vive la France ! Vive le roi ! Je ne les quitte plus des yeux. Mais... Mais... celui-là, que fait-il ? C'est l'Anglais, attention ! Il s'écarte des autres, il s'en va, non ! Oh !

Fontanier, indigné, abaissa l'instrument.

— Qu'y a-t-il, Chef ?

— Il m'a montré son cul !

— Ça, Chef, il faut reconnaître que ce ne sont pas des manières !

— Ils le paieront, comme le reste. L'ardoise, mine de rien, commence à être salée.

— On peut dire même, Chef, que, pour eux, ça sent le brûlé.

— Comme vous dites, Vacherin, mais ne perdons pas de temps, ils vont avoir bientôt de nos nouvelles.

Rebroussant chemin, les deux inspecteurs avaient regagné Taïf et s'étaient fait conduire, grâce à leurs *firmans*, auprès du commandant des troupes égyptiennes. Ils l'avertirent de l'approche d'une armée dont ils grossirent à dessein quelque peu l'importance, lui signalant la présence parmi les bédouins de deux dangereux agitateurs européens dont la capture ne pourrait être que fort appréciée en haut lieu. Alléché par cette

perspective de récompense, le commandant envoya aussitôt d'importants effectifs, appuyés d'artillerie, à la rencontre de la petite troupe d'Ali Bey.

La surprise changea de camp. Lorsqu'à un tournant du chemin, John Ross et ses compagnons se virent cernés de partout et que les boulets se mirent à pleuvoir, ils ne purent que tourner bride et tenter d'échapper à la cavalerie lancée à leurs trousses. Après une nuit et une journée de marche forcée, ils parvinrent à se débarrasser de leurs poursuivants.

Ce fut ainsi que Tom et Martial, après avoir perdu plusieurs jours, se retrouvèrent, grâce à Fontanier et Vacherin, marchant, et même d'un bon pas, dans la bonne direction, la seule qui les intéressait, le sud.

Mission remplie, certains d'avoir contribué à tuer dans l'œuf la révolte bédouine censée empêcher une alliance franco-égyptienne dans l'opération d'Alger, sans attendre le résultat de la poursuite, Fontanier et Vacherin étaient redescendus à Djeddah avec l'intention de gagner Le Caire dans les plus brefs délais pour annoncer la bonne nouvelle. Ils trouvèrent les Misses dans le grand salon, entourées d'indigènes, parmi lesquels un borgne dont l'allure leur sembla redoutable, à qui elles distribuaient généreusement des bourses d'or.

— C'est pour les pauvres, expliquèrent les Misses.

Fontanier et Vacherin trouvèrent leur initiative très touchante.

La maison était transformée en arsenal. Des caisses de fusils et de pistolets, des barils de poudre, des sacs de bourres et de balles s'accumulaient dans les pièces. Les inspecteurs s'en étonnèrent.

— Ne dit-on pas que les bédouins vont attaquer ? Nous sommes prêtes à nous défendre jusqu'au bout ! affirmèrent Virtus et Victory avec énergie.

Fontanier les reconnaissait bien là. Il se mit à rire, portant sur elles un regard attendri et protecteur, puis, échangeant un clin d'œil de connivence avec Vacherin, il tint à les rassurer. Elles n'avaient plus rien à craindre.

— Vraiment ? s'exclamèrent Virtus et Victory.

— Comme a pu dire un jour un homme pour lequel j'ai la plus grande estime, ajouta Fontanier, petit coq dressé sur ses ergots, *vini, vidi, vici*.

— *Really, Julius ?* Nous pouvons nous débarrasser de tout cet arsenal ? conclurent-elles.

Elles entreprirent alors de distribuer les armes que leurs invités emportèrent dans des sacs ou sous leurs amples vêtements ; à la tombée du jour, d'autres bédouins, conduits par le borgne, vinrent enlever les dernières

caisses qu’ils chargèrent sur leurs montures et dissimulèrent soigneusement sous des couvertures.

Le lendemain, ou le surlendemain, Fontanier et Vacherin satisfaits, quittèrent Djeddah pour Le Caire en empruntant, cette fois, la voie terrestre.

Les derniers bédouins qui accompagnaient Ali Bey s’étaient éclipsés dans toutes les directions. Ne lui demeura fidèle, en fin de compte, qu’Ahmed, son jeune serviteur. Il confia à Tom et à Martial que le consul d’Angleterre auprès de l’Iman de Sanaa, à Moka, l’avait encouragé dans son action et lui avait même fourni, « à titre privé », quelques subsides et des armes. Il aurait voulu, après ce premier échec, le persuader de lui procurer d’autres subsides, d’autres armes, et aussi les canons qui manquaient à la cause bédouine. Aussi décida-t-il de descendre avec eux vers le sud.

Jusqu’à Moka, le voyage dura près d’un mois.

Ils cheminèrent d’abord à travers l’Asir, par une piste qui suivait les crêtes, découvrant d’un côté l’immensité miroitante de la mer, de l’autre les mamelons de sable et de roche, jaunes et gris, des vastes étendues désertiques de la péninsule arabique. Les villages étaient rares, perchés sur leurs pitons, les murs aveugles des maisons basses accolées les unes aux autres servant de remparts. Des troupeaux de moutons paissaient en liberté sur les pentes arides. Sur les terrasses patiemment cultivées ou sur les flancs les moins abrupts des montagnes, verdissaient les pousses de blé, et les vallées resserrées abritaient du soleil les caféiers aux feuilles luisantes, fleuris d’étoiles blanches.

Le paysage, peu à peu, s’était transformé et avait paru plus familier à leurs yeux d’Européens. Les terrasses, qui ondulaient le long des pentes des montagnes verdoyantes, parfois boisées, étaient couvertes, en plus des caféiers, de vignes et de vergers. Ils étaient entrés au Yémen. Fermes et villages fortifiés, souvent construits à bord d’à-pics, avaient des allures de châteaux forts et de palais ; les maisons étroites et hautes comme des tours, ouvertes en bas de simples meurtrières, en haut de larges fenêtres à arc ou à ogive, étaient toutes décorées, comme les bords des toits crénelés, de frises sculptées de motifs géométriques et peintes à la chaux.

Abandonnant les hauteurs, ils étaient redescendus vers la mer. Le long de la côte, des villages de huttes de branchages, groupés à l’ombre de palmiers,

abritaient des pêcheurs. Dans les cimetières, faute de belles pierres, les tombes étaient décorées de glaives dentelés de poissons-scie, plantés dans le sable. Des caravanes de chameaux, chargés de balles de café serrées dans de grands sacs de paille, se dirigeaient, venant des montagnes, vers Loheya. Les bateaux des Indes, de retour de Djeddah, y feraient escale en juin ou juillet, lorsqu'à nouveau le vent du nord soufflerait sur la mer Rouge, pour remplir leurs cales de grain.

Ce fut à Loheya qu'Ali Bey apprit par une rumeur que la révolte des tribus grondait à nouveau ; les troupes de Mehemet Ali avaient repris Qufundah, disait-on, mais, en voulant pénétrer dans l'Asir, elles auraient provoqué une nouvelle vague d'agitation ; des tribus, disposant d'un nouvel afflux d'armes modernes et d'assez d'or pour s'approvisionner, étaient entrées en campagne. Demandant à Tom et à Martial d'être ses porte-parole auprès du consul à Moka, pour qu'il lui envoyât le plus tôt possible tout ce dont avaient besoin ses amis, John Ross les confia à Ahmed et rejoignit sur-le-champ les tribus bédouines.

La plaine côtière, ce n'était que solitude de sable, de cailloux, de sel et de vent ; les montagnes, maintenant plus éloignées de la côte, s'élevaient graduellement vers l'intérieur. Marchant le long de la mer durant des heures, ils avaient entendu l'interminable litanie d'Ahmed, s'adressant à sa monture pour la distraire de la fatigue. Tantôt il flattait le chameau, le couvrait d'éloges, le déclarant digne de ses ancêtres, lui promettant une éternelle amitié, l'appelant des noms les plus affectueux, lui assurant qu'il le marierait et qu'il ferait tout pour rendre son sort digne d'envie. Passant aux actes, il lui donnait le plaisir de la pipe en lui soufflant de la fumée dans les narines, il lui chantait des airs amoureux ou guerriers. Satisfait, le chameau grinçait des dents. Tantôt, il se fâchait et l'injuriait, si le quadrupède traînait la patte. Il invoquait la colère divine contre sa paresse et son mauvais caractère, son droit de vie ou de mort, les sacrifices consentis comme directeur de son enfance pour le conduire à l'état où il se trouvait, les amulettes achetées pour le protéger du mauvais œil ; il maudissait sa race, bénissait à jamais celui qui le tuerait et se réjouissait à l'idée de le voir devenir la pâture des chiens et des oiseaux de proie ; il le menaçait de transmettre à ses fils le souvenir de son ignoble conduite, il le souhaitait impuissant pour que sa race s'éteignît et que la vérole l'accablât. Le chameau, sensible à la musique de sa voix, avançait d'un pas régulier,

philosophe. Il en fallait davantage pour troubler un animal doté de cinq estomacs.

Sans doute vous souvenez-vous, rappela Mr. Pentwick, des impressions de Passepartout, passant à bord du Mongolia *au large de Moka tandis que son maître, « emprisonné » dans les salons du paquebot, jouait au whist comme à son habitude ? Il trouva que la ville avec sa ceinture de murailles ruinées et un fort démantelé « qui se dessinait comme une anse, ressemblait à une énorme demi-tasse »* ! *C'était en 1872. Mais trente-deux ans plus tôt, Moka, qui avait donné son nom au premier café connu des Européens, deux siècles avant le voyage de Tom, restait encore la capitale du grain et alimentait l'Europe, l'Orient et l'Asie. Les murailles étaient intactes, deux forts tenaient l'entrée du port, et la ville était active et prospère.*

Arrivant à Moka, Tom et Martial s'étaient fait immédiatement conduire chez le consul. Introduits par un serviteur, ils attendirent quelques instants dans un salon sommairement meublé d'un divan et de quelques poufs de cuir posés sur un tapis persan, qui ne cachait pas entièrement le sol dallé de marbre. D'étroites fenêtres laissaient parcimonieusement entrer la lumière et il régnait une agréable fraîcheur. Les portes vitrées donnaient sur un patio au milieu duquel un jet d'eau alimentait un bassin circulaire.

Un petit homme, chauve, glabre, joufflu, le teint rose, un peu boudiné dans sa redingote de coton blanc, entra à petits pas, les fixant, par-dessus ses étroits binocles, de ses yeux bleu délavé.

— Thompson, William Thompson, se présenta-t-il en tendant la main gauche et hésitant.

Il les pria de s'asseoir. Il resta un instant silencieux à les regarder tour à tour, en se tapotant le bout des doigts, l'air embarrassé.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda-t-il d'une voix sourde, à peine audible.

— Nous venons de la part d'Ali Bey, indiqua Tom.

Il fronça le sourcil.

— Ali Bey ? Ah ! John Ross ! Excusez-moi, je crois que je ne me ferai jamais à ce nom, Ali Bey ! On dirait le nom d'un héros de conte oriental pour enfants...

Tom expliqua dans quelles circonstances ils l'avaient rencontré, leur arrivée à Suez, l'absence de l'*Enterprise*, leur descente de la mer Rouge,

Qufundah puis la constitution de l'armée bédouine, la discorde entre tribus, l'approche de La Mecque, leur repli.

Le petit homme écouta avec attention. Il sourit.

— La Mecque ! C'est un gros morceau.

Tom enfin en vint à la demande que Ross les avait priés de transmettre : les canons. Le consul avala sa salive.

— Des canons ! Mr. Ross y va un peu fort !

— Mais n'êtes-vous pas favorable à son initiative et ne l'avez-vous pas déjà « encouragé » ?

Tom mit l'accent sur ce mot que le consul releva aussitôt.

— « Encouragé »... Officiellement, je ne connais pas Mr. Ross... — Il réfléchit un bref instant. — Disons que nous ne sommes pas hostiles à son entreprise. Mr. Ross est un idéaliste. Nous estimons que chaque citoyen britannique a le droit de servir une cause qui lui paraît juste et noble. Il nous apparaît d'autre part que son action va plutôt dans le sens des intérêts de l'Angleterre. Voilà déjà longtemps que nous sommes en querelle avec les Egyptiens. Nous ne parvenons pas toujours à leur faire entendre raison. Ils imposent lourdement nos produits en Arabie, ce qui les place en situation difficile par rapport aux leurs, notamment pour les cotonnades et le blé, et porte tort au développement de notre commerce. Certes, nous ne voudrions pas entrer en conflit ouvert avec l'Egypte. Qui sait ? La France, la Russie, l'Empire ottoman risqueraient de s'en mêler, ce qui nous mènerait sans doute trop loin. Mais il est vital pour nous, pour nos nouvelles industries, qui produisent en quantités de plus en plus considérables, de disposer de marchés toujours plus vastes. Aussi est-ce avec une attention particulière que nous suivons les événements qui pourraient conduire à l'éviction de Mehemet Ali de la péninsule arabique et y aboutiraient à la liberté du commerce. Nous l'espérons. D'ailleurs, depuis plusieurs années, nous engageons le sultan de Constantinople à reprendre directement en main le contrôle des villes saintes, donc de l'Arabie, où le pacha d'Egypte n'agit que comme représentant de l'Empire ottoman. Ce serait normal et il est probable que Constantinople se montrerait plus sensible à nos arguments que Mehemet Ali.

— Pourquoi alors cette demi-mesure ? Vous fournissez des fusils, pourquoi ne pas envoyer des canons ?

— Mais, monsieur Waghorn, nous ne fournissons rien du tout.

— Je les ai vus à Kosseir, ce sont des Lee Enfield 1827 dont beaucoup de nos propres soldats ne sont pas équipés.

— Il est possible que quelques associations charitables... On avait vu cela au moment de la guerre d'indépendance de la Grèce... Je vous l'ai dit, on ne peut empêcher des citoyens d'agir en faveur de leur idéal, de se cotiser... On m'a même signalé que deux de ces personnes pourraient se trouver bientôt à Djeddah... Mais nous, savez-vous, nous entretenons des relations diplomatiques avec Le Caire, nous ne pourrions donc pas commettre à l'égard du pacha d'actes d'hostilité...

— Mais, si ces « associations charitables », comme vous dites, fournissaient aux bédouins des canons, fermeriez-vous les yeux ?

— Je pense que, dans cette affaire, il ne faut pas aller trop loin et être raisonnable. Nous ne pouvons pas, non plus, faire de cette armée bédouine une force trop puissante. Qui sait si alors la péninsule arabique n'échapperait pas aussi à l'autorité légitime du sultan et si nous ne rencontrerions pas les mêmes difficultés avec quelque prince du Hedjaz qu'avec les Egyptiens...

Ainsi on jouait avec le feu, on l'entretenait, on l'attisait, on prétendait à chaque instant maîtriser son avance et son intensité. Ces habiles et machiavéliques manœuvres, menées comme une partie d'échecs par des calculateurs à l'intelligence froide, ne rassuraient pas Tom. Un jour ou l'autre, l'acrobate tomberait de son fil.

— Nous avons besoin pour établir la nouvelle route des Indes de paix et de la bonne volonté de chaque nation riveraine. Si nous semons le vent, ne craignez-vous pas que nous récoltions la tempête ?

— Je ne crois pas, monsieur Waghorn, reprit le petit homme.

Tom découvrait, derrière la voix monocorde, la gaucherie apparente, une sourde passion, une volonté de puissance nourries des certitudes d'une intelligence sèche évoluant dans l'abstraction.

— Une grande puissance, poursuivit le consul, doit compter d'abord sur elle-même ; nous ne pouvons laisser le soin d'assurer à personne la sécurité de nos communications. Si nous avons besoin d'escales pour nos vapeurs, nous devons les établir là où nous serons les maîtres, ou dans des pays sur lesquels nous exerçons une influence suffisante. Ce serait plus vrai encore si cette voie devenait la route reliant Londres aux Indes, comme vous le préconisez. En somme, comme vous le voyez, nous travaillons pour vous, conclut Thompson.

Sur l'*Enterprise,* le consul n'en savait pas davantage. Ce qu'il savait, il le tenait également du commandant du *Thétis* qui avait déposé du charbon à Moka. Oui, le vapeur était bien immobilisé à Bombay par une avarie. Quand serait-elle réparée ? Il ne pouvait le dire. Tom et Martial lui firent part de leur intention de poursuivre leur voyage jusqu'à Bombay.

— Décidément, monsieur Waghorn, vous marchez à contre-courant, plaisanta le petit homme. Vous voulez nous quitter au moment où les bateaux de l'océan Indien vont converger vers nous. Attendez leur départ en juin ou juillet.

Il confirma qu'il leur serait difficile de trouver à cette saison un raïs et un équipage acceptant de tenter de franchir le détroit qui séparait la mer Rouge de l'océan Indien, de si triste mémoire qu'on le nommait Bab el Mandeb, la porte du désespoir. Il fallait remonter contre le vent, et louvoyer entre les îlots et les récifs qui parsemaient le détroit était un exercice périlleux auquel peu se risquaient.

Après des heures de tractations et en offrant tout ce qui restait de leur fortune jusqu'au dernier *para,* Tom et Martial parvinrent à décider le capitaine d'un boutre. Ils appareillèrent, satisfaits d'arriver au bout de leur voyage. Mais sans doute le raïs n'avait-il pas honnêtement averti ses marins de leur destination car, lorsque le navire s'orienta vers le sud et s'engagea dans le dangereux détroit, des protestations s'élevèrent et ni les promesses ni les menaces du capitaine ne purent les faire taire. Il fallut renoncer. Crachant en signe de suprême mépris à l'égard des matelots, le raïs rendit leurs bourses à Tom et Martial, et fit demi-tour.

La déception était forte et les deux amis se demandaient s'ils n'allaient pas être obligés d'attendre six mois le retour des voiliers marchands vers les Indes, ce qui serait pour eux le plus criant aveu d'échec puisque leur voyage par Suez aurait duré plus longtemps que par Le Cap. Or soudain, ils aperçurent devant eux un boutre se dirigeant vers le détroit. Le capitaine accepta d'aller à sa rencontre. Tom et Martial à la proue appelèrent en agitant les bras. Les deux navires se rapprochèrent. Dans le fracas des vagues et du vent, on parvint à se comprendre. Le boutre allait en Inde, le raïs accepta de prendre les deux passagers. On jeta des filins et, lorsque les deux barques furent bord à bord, Tom et Martial sautèrent sur le pont.

— Bienvenue, les salua le raïs, sans doute un Abyssin.

Mais Tom n’eut pas le temps de lui rendre la politesse, il se sentit saisi à la gorge et brutalement poussé au sol. L’homme qui s’était jeté sur lui brandissait un poignard, une longue navaja à la lame brillante, il allait le frapper. Waghorn fit un écart. Le couteau le frôla et se planta dans le parquet du pont. Une courte bataille s’ensuivit. Tom parvint à déséquilibrer son agresseur, l’empêchant de se ressaisir de l’arme. Se retournant, celui-ci découvrit alors son visage.

— Taylor !

Martial et l’équipage s’étaient précipités pour maîtriser l’assaillant. Blême, les yeux exorbités, bavant de rage, Taylor se débattait comme un fauve tombé dans les rêts d’un chasseur et lançait vers Tom des regards chargés de haine. Le boutre qui s’apprêtait à affronter les dangers du détroit n’était autre que le *Thétis*, le bateau charbonnier qui avait ravitaillé les escales ; il avait remonté, en suivant la côte, jusqu’à Suez, et s’en revenait de Bombay. Son retour était attendu aux Indes pour donner le signal du départ de *l’Enterprise* si, cependant, la réparation avait pu être faite. Taylor, apprenant avec fureur qu’une expérience pourrait être tentée, avait décidé de s’embarquer à bord du *Thétis*. La vue de Tom l’avait rendu fou. Tandis qu’on l’entraînait sur ordre du capitaine vers la cale pour être enferré, Taylor lança une ultime menace.

— Vous croyez avoir gagné ? Sachez, monsieur Waghorn, que je n’ai pas dit mon dernier mot !

Il se mit à ricaner comme un dément.

Durant des heures, le boutre louvoya entre les récifs dans ce détroit d’à peine six lieues. A plusieurs reprises, on crut se briser contre les rochers. Mais le raïs impassible, tendu, redressait au dernier moment la situation, servi par un équipage, éprouvé et vif, de marins portugais, arabes et yéménites qui, tous, auraient pu donner à chaque récif un nom et éprouvaient une réelle fierté à apprivoiser la mer. Avant la fin du jour, ils pénétraient dans les espaces plus confortables de l’océan Indien. La porte du désespoir était franchie

Le 21 mars 1830, après quarante et un jours de navigation, ils eurent connaissance de la pointe de Colaba, à l’extrémité des îles qui fermaient la baie de Bombay. Découvrant le continent à tribord et longeant l’archipel, ils se présentèrent bientôt à l’entrée du port.

La ville n'était pas l'importante métropole d'aujourd'hui, la capitale du commerce de l'Inde qui s'étend sur les sept îles de l'archipel reliées entre elles et au continent par des digues. Entourée de remparts, elle n'occupait que l'île de Bombay ; à l'écart de la route du cap de Bonne Espérance, loin de Madras et de Calcutta, ses puissantes concurrentes, son avenir, que la nouvelle route des Indes fera triomphant, n'était alors guère assuré.

Dans la rade, au milieu des boutres et de vaisseaux de hauts bords portant pavillon de l'Honorable Compagnie des Indes, blanc à raies rouges, mouillaient non pas un mais deux vapeurs, voiliers à la silhouette alourdie des roues à aube et de la haute cheminée centrale. Il y avait l'*Enterprise* qui, depuis Suez, avait hanté leurs nuits et leurs jours, peuplé leurs rêves et leurs cauchemars, et un autre, le *Hugh Lindsay*, que Tom ne connaissait pas. Les chaudières du premier était éteintes mais, de la cheminée du second, s'élevait une légère fumée.

Ils apprirent en débarquant que le courrier officiel en provenance de Londres par Le Cap n'était pas arrivé. C'était un premier succès. Tom s'empressa de se rendre chez le gouverneur de Bombay pour lui remettre les duplicatas des dépêches. La menace de Taylor lui revint en mémoire, mais il l'écarta de son esprit. Taylor, emprisonné, avait maintenant à s'expliquer devant le juge. Cela n'avait été qu'ultime fanfaronnade de perdant.

Après trente-sept jours de voyage à dos de chameaux, marchant trente et une nuits et se reposant sept jours, Fontanier et Vacherin étaient arrivés au Caire où M. Huder, le négociateur français, était de retour depuis le 8 février. Raillant la crédulité du consul, ils annoncèrent avoir découvert dans les montagnes sauvages de l'Asir les dangereux agitateurs envoyés par Londres pour favoriser une révolte des bédouins contre Mehemet Ali et ils assurèrent les avoir mis hors d'état de nuire.

— Quant à cette histoire de vapeur, permettez-moi d'en rire, avait déclaré Fontanier à M. Huder, je me demande ce qu'un vapeur viendrait faire, si j'ose dire, dans cette galère !

Le 3 janvier 1830, le roi de France Charles X réunissant son conseil avait définitivement approuvé le principe d'une intervention conjointe franco-égyptienne en Alger. Contre les quarante mille hommes fournis par

Mehemet Ali, qui opèreraient par la Libye et par la Tunisie sous les ordres de son fils Ibrahim, la France, comme Le Caire le lui avait demandé, garantirait l'Egypte contre les réactions hostiles des puissances ; elle lui ouvrirait, d'autre part, d'importants crédits mais elle se refusait cependant à livrer sur-le-champ comme le demandait le pacha, qui souhaitait reconstituer au plus vite sa flotte de combat détruite en 1827 à Navarin, quatre vaisseaux de ligne, ce qui pourrait paraître comme une provocation à l'égard de l'Angleterre. Elle l'autoriserait seulement à passer commande de ces navires à des arsenaux français. Les négociations avaient repris sur ces bases. Mais les événements s'étaient précipités. Le 17 février, un nouvel envoyé du roi de France, M. Langsdorff, avait débarqué à Alexandrie. Londres et Constantinople, mis au courant des projets de la France et de l'Egypte, avaient fait connaître leur inquiétude et leur mécontentement. Le Conseil du roi, à nouveau réuni le 31 janvier, avait enregistré ces réactions et décidé d'en tenir compte. Langsdorff avait apporté à Mehemet Ali le nouveau plan français. La France se chargerait de l'Algérie, l'Egypte interviendrait en Libye et en Tunisie. En même temps, on apprenait que la révolte bédouine s'était rallumée dans l'Asir. Le 26 février, alors que Fontanier et Vacherin voguaient vers Marseille, conjecturant en toute confiance sur les félicitations et les récompenses que ne pouvaient manquer de leur valoir les résultats de leur mission, Ibrahim notifiait aux négociateurs français le refus de son père, prétextant que « pour réussir, l'expédition en Alger devait avoir une couleur toute musulmane ». Quelques jours plus tard, Mehemet Ali confiait au consul de France, M. Mimault : « J'avance mon pied pour voir s'il peut trouver sa place mais si je rencontre celui d'un autre, je le retire. » Cet autre était celui de l'Angleterre.

Chapitre XII

Dénouements

Reproches de Margaret — Le *Hugh Lindsay* en partance — Un désastre — Subterfuge du gouverneur — Un jeune tigre gros comme trois chats — Affranchissement des esclaves — Disgrâce de Fontanier et Vacherin — Méfiance à l'égard de Mehemet Ali — Disparition de Taylor — Ingratitude — Fidélité de Martial — L'héritage longtemps refusé — La solution de l'énigme du perroquet vert — Bon voyage, Mister Tom — Vertige.

Margaret était descendue depuis un moment et on l'entendit s'affairer dans la cuisine jusqu'au moment où elle frappa à la porte et passa la tête, les cheveux serrés dans un nouveau bonnet blanc amidonné, fraîche et pimpante, pour nous annoncer que le breakfast était servi. Mr. Pentwick m'entraîna aussitôt vers la salle à manger, assurant que ce long voyage l'avait mis en appétit. J'entendis Margaret lui reprocher d'une voix sourde d'avoir empêché de dormir de toute la nuit « ce pauvre jeune homme » avec son histoire et de ne s'être pas lui-même reposé, ce qui n'était pas raisonnable à la veille de recevoir sa nièce Virginia qui allait s'inquiéter de sa fatigue.

— Pensez donc, répliqua, bourru, mon hôte parlant assez fort pour que je l'entendisse et que je ne pusse penser qu'il s'agissait d'un aparté derrière mon dos, Mr. Douglas est jeune, il en verra d'autres ; il dormira mieux la nuit prochaine ; quant à moi, j'aurai bientôt l'éternité pour me livrer au repos.

Margaret s'était éloignée en bougonnant et en haussant les épaules. Traversant le hall d'entrée, je contemplais, une fois encore, l'énigmatique perroquet vert immobile sur son perchoir, suspendu sous l'escalier comme dans une niche, et j'admirais les rangées de papillons accrochés aux murs sous leurs verres, dont les écailles avaient conservé toutes leurs couleurs vives et changeantes.

Il faisait jour maintenant et Mr. Pentwick avait vu juste dans ses prévisions du temps. Le vent avait soufflé les nuages, le ciel était d'un bleu lumineux et la journée s'annonçait belle. Ce breakfast était le bienvenu. Nous avions besoin de reprendre des forces. Nous n'avions plus guère de temps devant nous avant l'arrivée de Virginia et mon départ pour Londres. Aussi Mr. Pentwick se pressa-t-il de grignoter quelques toasts et de boire

une tasse de thé, puis il reprit le cours de son récit avant que nous eussions quitté la table.

Tom, qui s'était tout de même donné le temps de prendre un bain, de raser sa barbe et de passer une redingote, s'était donc présenté chez le gouverneur, indiquant qu'il souhaitait une audience pour une affaire urgente et de la plus grande importance. Le nom de Waghorn n'était pas inconnu au représentant de la Compagnie. Il avait entendu parler des exploits militaires de ce jeune lieutenant de marine et de l'ardeur avec laquelle il avait participé à la campagne en faveur du développement de la navigation à vapeur. Il le reçut sur-le-champ. Lorsque Tom lui tendit l'étui de dépêches cacheté de l'Honorable Compagnie des Indes, le gouverneur ne put cacher sa surprise. Il n'attendait pas de courrier officiel avant une quinzaine de jours.

— Nous pourrions faire tellement mieux, Excellence.

Tom avait expliqué au gouverneur son itinéraire, les retards provoqués par l'absence de l'*Enterprise* à Suez, ce que l'on pouvait attendre de la navigation à vapeur en mer Rouge pour développer le commerce avec l'Arabie et l'Egypte, mais surtout pour établir une ligne de communication rapide entre Londres et Bombay par Suez.

— Je suis plus persuadé que jamais que nous pourrions réaliser ce voyage en moins de quatre-vingt-dix jours, soixante-dix ou quatre-vingts jours selon les saisons.

Le gouverneur, qui l'avait écouté attentivement, se déclara impressionné par l'idée de Tom et la démonstration en cours. Il était tout prêt à faire en sorte qu'elle s'achevât. Il lui confirma cependant la grave avarie de machine qui immobilisait l'*Enterprise* pour de longs mois, le temps que l'on fît venir d'Angleterre des pièces de rechange. Mais il disposait d'un deuxième vapeur, le *Hugh Lindsay* dont les machines, transportées de Londres par voilier, avaient été montées à Calcutta. Les essais avaient eu lieu. Il était prêt. On n'attendait plus que le retour du *Thétis*. Il allait pouvoir partir. Tom, que la nouvelle de la longue défection de l'*Enterprise* avait catastrophé, sentit son cœur battre de joie.

— Alors, je serai du voyage ! s'était exclamé Waghorn, spontanément.

Le gouverneur l'avait un instant regardé, interdit.

— Vraiment, Lieutenant, vous êtes infatigable !

— Nous allons gagner, Excellence ; quand pouvons-nous partir ?

— Dès demain.

— Excellence, j’emporterai vos dépêches et, cette fois-ci, elles atteindront Londres avant trois mois.

Le gouverneur, saisi par la fièvre et l’enthousiasme de Waghorn, accepta de les lui confier. Il souhaitait cependant, auparavant, prendre connaissance de celles que Tom venait d’apporter pour y répondre si c’était nécessaire. Il brisa les cachets, tira les duplicata de l’étui. Certains étaient tachés d’eau de mer, souvenir du bain forcé pris à Qufundah. Il les feuilleta lorsque tout à coup, s’arrêtant sur l’un des messages, il pâlit.

— Vous m’avez bien dit, Lieutenant, que lord Ellenbrough ne s’était pas montré véritablement hostile à votre départ...

— C’est lui qui a accepté de me confier ces *duplicata*...

— Il n’aurait pas commis cette infamie...

— Un secrétaire, sur son ordre, m’a remis l’étui.

— Lieutenant, c’est un désastre.

— Mais... ?

— Vous m’apportez l’arrêt de mort de tous vos projets et de bien de nos espoirs.

— Excusez-moi, je ne comprends pas.

— Par cette dépêche, la Cour des directeurs ordonne la suspension de toute expérience de bateaux à vapeur sur l’océan Indien et en mer Rouge.

Waghorn s’était levé d’un bond.

— C’est impossible, ils ne peuvent faire cela.

Le visage du gouverneur s’était durci. Le major général John Malcolm, qui dépendait du gouverneur général siégeant à Calcutta, était un solide Ecossais, têtu et pragmatique. Il avait notamment réussi à contrecarrer l’influence française en Perse à l’époque napoléonienne en introduisant dans ce pays, où sévissait la famine, la culture de la pomme de terre.

— Vous avez raison, Lieutenant ; ils ne peuvent nous faire cela, reprit-il placidement, mais il nous faut agir vite.

— Monsieur le Gouverneur, je puis reprendre mes dépêches, faire comme si je n’étais pas arrivé ; avant que le courrier officiel ne vous parvienne, le *Hugh Lindsay* aura pris la mer.

— Sans vous, alors, Lieutenant ?

— Comment cela ?

— Si vous ne m’avez pas remis ces dépêches, c’est que vous n’êtes pas arrivé et vous ne pouvez donc repartir... Non, j’ai une solution, plus logique

et plus simple. Vous m’avez remis l’étui mais, hélas ! au cours de votre voyage mouvementé, vous êtes tombé à la mer, et de l’eau s’est infiltrée à l’intérieur de sorte que...

Le gouverneur approcha la dépêche de ses yeux en grimaçant.

— ... de sorte, Lieutenant, que je dois constater, à mon grand regret, qu’elle n’est plus lisible.

Tom remercia avec reconnaissance le major général.

— Tout cela, bien entendu, Lieutenant, devra rester entre nous. Sinon, vous me feriez morigéner. On dirait encore que ce foutu diable de Malcolm n’en fait qu’à sa tête.

C’était donc là l’ultime manœuvre tentée par Taylor. Pour qu’il pût être au courant du contenu de l’étui, des dépêches choisies, il avait fallu qu’il disposât de complices au sein même de la Compagnie et de la Cour des directeurs. Tom ne croyait pas, en effet, lord Ellenborough, d’accord en cela aussi avec Malcolm, capable d’une pareille félonie. Mais, une fois encore, Taylor avait échoué.

On frappa à la porte d’entrée que Margaret alla ouvrir. Une voix mâle au timbre grave résonna dans le hall. Mr. Pentwick s’était interrompu et tendait l’oreille. Le bateau en provenance d’Aberdeen venait d’arriver. Margaret se confondait en remerciements. La porte refermée, elle revint. Le collègue de Mr. Peel les prévenait, comme convenu, de l’accostage du courrier.

— Vous nous avez affolés avec cette affaire, grogna Mr. Pentwick, je suis absolument certain que la petite arrivera par le train. Qu’aurait-elle été faire dans ce maudit bateau ?

Margaret protesta.

— Que voulez-vous, on ne commande pas à ses songes, ce serait trop facile.

Nous profitâmes de cette interruption pour repasser dans le bureau-salon. Le soleil éclairait des rayonnages de la bibliothèque. D’après les dos ternis de certains livres, on pouvait suivre le déplacement, quotidiennement répété, des rayons lumineux.

— Où en étais-je ? se demanda à haute voix Mr. Pentwick, en bourrant sa première pipe.

— Le gouverneur, dis-je, avait donc pris sur lui de laisser partir le Hugh Lindsay.

— En effet, et il ne fallait plus attendre, reprit mon hôte, de crainte de voir arriver le courrier officiel auquel le major général eût été cette fois obligé d'obéir. Le gouverneur remit donc à Tom ses dépêches destinées à la Cour des directeurs de la Compagnie à Londres dont une signalait que certains duplicata *apportés par le lieutenant Waghorn, avaient été rendus illisibles par l'eau de mer. « Mais qu'importe, ajoutait le général non sans humour, puisque je recevrai d'ici à une quinzaine de jours vos originaux... » Comme porteur de dépêches officielles, le gouverneur gratifia Tom d'une somme suffisante pour réaliser le voyage de retour.*

Waghom avait encore une tendre mission à remplir avant son départ : remettre à James la lettre de Virginia. Il se rendit à l'adresse indiquée où il apprit que le jeune homme avait quitté les Indes pour l'Angleterre, il y avait plus de trois mois.

— Très bien, nous arriverons ensemble, avait assuré Tom.

A l'aube, le *Hugh Lindsay*, voilier jaugeant quatre cent onze tonneaux, équipé de deux roues à aube mues par deux machines de quatre-vingts chevaux chacune, levait l'ancre salué par le gouverneur. Une partie des cales était emplie de charbon pour la traversée de l'océan Indien et, outre l'équipage d'une vingtaine d'hommes, se trouvaient à bord, Tom, Martial et un troisième passager : un jeune tigre gros comme trois chats, au poil roux rayé de noir, le tigre du Bengale que Sassenage avait promis de rapporter des Indes pour la ménagerie du Jardin des Plantes.

Avec des vents favorables, le vapeur, marchant à la voile et à la vapeur, atteignit Djeddah, après une escale d'une journée à Moka, en vingt-sept jours. Son arrivée fit sensation. Pour les marins de la mer Rouge, ce navire qui crachait la fumée, capable de se déplacer voiles repliées en battant l'eau de ses roues, relevait du prodige. Durant les deux jours que dura l'escale, à bord de barques et de boutres, les Djeddaouis vinrent le contempler, tournant autour sans oser approcher, comme s'il s'agissait d'un être surnaturel.

Tom et Martial étaient tout disposés à emmener avec eux Yasmina et Malinka. Mais durant leurs quatre mois et demi d'absence, l'état d'esprit des deux esclaves s'était modifié. Deux jeunes et riches marchands, amis d'Haddad, étaient tombés éperdument amoureux d'elles et ne demandaient qu'à les épouser. En accord avec Dupont et Hussein qui, leurs affaires faites, avaient dû regagner l'Egypte, et par loyauté envers Tom et Martial,

Yasmina et Malinka avaient différé leurs réponses. Maintenant, elles devaient choisir. Tom et Martial estimèrent en conscience qu'ils ne pouvaient faire obstacle à une solution qui semblait plaire aux jeunes filles et paraissait plus conforme à leurs intérêts que tout ce qu'ils pourraient leur offrir. Ils voulurent aller plus loin. Ce serait en tant que femmes libres qu'on les épouserait, non en esclaves rachetées à leurs précédents maîtres. Ils les affranchirent et leur offrirent, en dot, Martial en signant une lettre de change à Bombay ayant reconstitué ses fonds, des colliers d'or rehaussés de pierreries. Ils quittèrent Djeddah, non sans mélancolie, espérant avoir contribué à mettre ces deux charmantes créatures, auxquelles ils s'étaient attachés, sur le chemin d'une heureuse destinée.

Sept jours plus tard, malgré le vent qui soufflait du nord-nord-ouest, ils atteignaient Suez. Le *Hugh Lindsay* s'était magnifiquement comporté, il avait parfaitement démontré les possibilités offertes par la vapeur sur un trajet, Djeddah-Suez, interdit aux voiliers de haut bord, et que les boutres indigènes n'accomplissaient, en naviguant dangereusement au plus près des côtes, qu'en plusieurs semaines.

Voyageant cette fois sans entrave, Taylor croupissant en prison à Bombay, ils parvinrent à Marseille en vingt-quatre jours et, le 30 mai, ils étaient à Paris. Le jeune tigre avait supporté sans dommage leur rapide périple et ils reçurent des amis de Martial un accueil triomphal.

Le hasard voulut que, une ultime fois, Fontanier et Vacherin les rencontrassent dans les jardins du Palais-Royal. Le retour des deux inspecteurs, qui les avaient précédés de deux mois dans la capitale française, ne s'était pas déroulé comme ils l'avaient imaginé. Dès qu'ils avaient débarqué à Marseille, ils avaient envoyé à Canelleri, le chef de la Sûreté, un message précisant le jour et l'heure de leur arrivée avec l'idée qu'ils seraient reçus en héros.

— Autant leur faciliter la tâche, avait estimé Fontanier, bon prince.

Prévoyant, l'inspecteur principal avait composé et appris par cœur un petit texte de remerciements pour les félicitations qui pourraient leur être adressées à la descente de la diligence. Il s'y déclarait surpris des honneurs qui leur étaient faits, considérant qu'ils n'avaient rempli que leur devoir envers la France et son roi. Il ne fallait pas être pris de court dans de telles circonstances.

— Pensez-vous que M. Canelleri sera là ? avait demandé Vacherin, impressionné par les préparatifs de son chef.

— Canelleri, ce serait la moindre des choses ! s'était exclamé Fontanier.

— Vraiment ! Alors, le roi ?

— Le roi..., réfléchit un instant l'inspecteur, il souffre de la goutte ; je crois qu'il se déplace difficilement, avait-il argué, n'écartant pas l'hypothèse de cette illustre présence.

Ils connurent leur première déception au terminus des Messageries royales, rue des Victoires, où régnait la cohue habituelle sans le moindre bicorne d'honneur. Fontanier fit grise mine. Vacherin voulut le rassurer.

— C'est que, Chef, ils n'ont peut-être pas reçu notre message ; vous savez, la poste, ça marche quand cela a le temps.

Fontanier accepta l'explication. Ils se dirigèrent vers un fiacre, l'inspecteur principal jetant un regard furtif vers les passants pour voir si, à la suite de la parution dans les journaux illustrés de quelque portrait à la plume de lui, on ne le reconnaîtrait pas. Mais personne ne paraissait leur prêter attention.

— Nous avons conservé notre *incognito*, j'aime mieux ça, conclut Fontanier, faussement satisfait.

C'était sans doute au siège de la Sûreté que tout se passerait. La voiture les avait déposés rue de Jérusalem. Ils étaient entrés, l'air modeste et réservé, sous l'œil soupçonneux du garde en faction. La maison tournait à son rythme habituel. Fontanier sentit la moutarde lui monter au nez. Il se dirigea vers le bureau de Canelleri, au premier étage, suivi de Vacherin, perplexe. Il voulut entrer mais un huissier s'interposa et leur demanda où ils allaient.

— Chez M. Canelleri, pardi !

— Vous avez rendez-vous ?

— Le Directeur m'attend, affirma Fontanier.

L'huissier lui demanda son nom. Il lui fit même répéter.

— Inspecteur principal Fontanier, Victor Fontanier, et voici mon adjoint, Vacherin Auguste. Faut-il que j'épelle ! s'écria-t-il, hors de lui.

L'huissier disparut. Derrière la porte, ils entendirent la voix de Canelleri.

— Je n'ai pas le temps maintenant...

Fontanier pâlit.

— Et puis, si, faites-les entrer, se rétracta le directeur de la Sûreté. J'ai deux mots à leur dire, ce sera une affaire réglée.

L’huissier leur fit signe. Ils avancèrent les jambes flageolantes, agrippés à leurs chapeaux. Canelleri, affalé sur ses dossiers, les regardait, l’œil sévère, la bouche méprisante.

— Eh bien, les amis ! On a pris du bon temps, on voyage aux frais de la princesse...

Ils en restèrent bouche bée.

Quelques jours plus tard, ils apprenaient qu’ils étaient versés dans la brigade de surveillance des jardins, gardiens de squares en quelque sorte. Le plus difficile était de se faire respecter des marmots qui marchaient sur les pelouses, arrachaient les fleurs, leur jouaient des tours et leur faisaient des grimaces.

Or, ce jour-là, comme ils allaient et venaient sous les marronniers du jardin du Palais-Royal, Vacherin attira l’attention de Fontanier.

— Regardez, Chef !

Bien que Fontanier eût perdu son grade de principal et fût devenu simple inspecteur comme lui, Vacherin continuait à l’appeler ainsi, ce qui lui faisait plaisir.

— Que se passe-t-il, Vacherin ?

— Là, Chef, ne voyez-vous pas ?

— Ah ! mon Dieu ! Ayez pitié de nous ! s’écria Fontanier, se détournant pour ne pas voir Tom et Martial qui passaient devant eux sous la galerie et entraînant Vacherin dans une autre direction.

Avant de quitter ces deux hommes, somme toute méritants, qui avaient suivi, avec une conscience professionnelle au-dessus de tout éloge, Tom et Martial comme leurs ombres, laissez-moi vous dire ce qu’il advint d’eux. Une forme de justice existant dans ce bas monde, leur carrière ne s’arrêta pas là. Leur disgrâce fut même leur chance. Une quinzaine de jours plus tard, le 16 juin exactement, la France s’engageait, sans l’Egypte, dans la conquête de l’Algérie. Le roi y avait cru trouver une manière de renforcer son régime et, pourtant, un mois et demi plus tard, le 27 juillet, éclatait la révolution qui mit à bas en trois jours, les Trois Glorieuses, Charles X de son trône. Canelleri fut chassé. Fontanier et Vacherin, se présentant comme victimes du précédent régime, firent allégeance au nouveau roi, Louis-Philippe. Comme tout nouveau pouvoir a besoin d’hommes sûrs, on les employa. Fontanier fut promu sous-directeur de la Sûreté, chargé de la surveillance des fêtes, des foires et des marchés, activité dans laquelle on avait souvenir de sa grande compétence. Appelant le dévoué Vacherin à ses

côtés comme adjoint, avec le grade d'inspecteur principal, Fontanier sut donner, à ce poste, toute la mesure de son talent et satisfaire à loisir son goût du déguisement. Ils vécurent dans leurs nouvelles fonctions d'innombrables aventures. La réputation de Fontanier ne fit que croître au point qu'il ne tarda pas à rentrer vivant dans la légende, à l'égal des plus grands policiers. Une partie de sa gloire, comme il le lui avait prédit, retomba sur Vacherin. Après tout, ce n'étaient pas de mauvaises gens.

Tom qui avait quitté Paris le soir même pour Boulogne était arrivé le 3 juin à Londres. Il avait établi la liaison avec Bombay en moins de trois mois et le *Hugh Lindsay* avait regagné les Indes sans encombre. Devant une démonstration aussi éclatante, on pouvait penser que les adversaires de la nouvelle route des Indes se seraient inclinés. Réduire de moitié les délais de voyage, n'était-ce pas un événement historique digne de ce siècle de la vitesse où l'homme se déplace à une rapidité jamais atteinte et toujours croissante, sur mer avec le bateau à vapeur, sur terre avec le chemin de fer ? Il n'en fut rien, et Tom dut encore durant de longues années de sa vie payer de sa personne.

L'opinion publique, alertée par les journaux de ses performances, informée par la brochure qu'il publia quelques mois après son retour en Angleterre et qu'il adressa aux ministres, aux parlementaires, aux directeurs de la Compagnie des Indes, grâce aussi aux protestations multipliées des comités pour le développement de la navigation à vapeur de Calcutta, de Madras, de Bombay, il parvint à faire lever l'interdiction des expériences dans l'océan Indien et en mer Rouge. Le *Hugh Lindsay* put reprendre la mer. Tom accomplit lui-même trois autres voyages, en trois ans. A chacun d'eux, à travers l'Europe, la Méditerranée, l'Egypte, il transporta le courrier en des temps record. En 1835, la Compagnie envisagea à nouveau de suspendre les essais, estimant décidément trop coûteuses les livraisons de charbon aux escales de la mer Rouge depuis l'Inde. Pour parer à cette nouvelle menace, Waghorn prit les choses en main. Il fit livrer une cargaison de combustible venue d'Angleterre à Alexandrie. Une caravane de cinq cents chameaux la transporta jusqu'à Suez. Le coût de la tonne tomba de dix livres à trois. Les expériences se poursuivirent.

Le principal obstacle restait cependant la méfiance à l'égard de Mehemet Ali. Pour éviter que la route des Indes ne passât par l'Egypte, le gouvernement et la Compagnie encouragèrent la recherche d'autres voies

par l'Empire ottoman, jugé plus faible, et donc plus docile. En 1834, une expédition jouissant d'appui officiel prit pied à Alexandrette avec deux bateaux à vapeur en pièces détachées, le *Tigre* et le *George Canning*. Transportés à dos de chameaux à travers le désert de Syrie, les deux navires furent remontés sur les rives de l'Euphrate. Malgré ses importants moyens, ce fut une catastrophe. Les bateaux attaqués par des bédouins, il n'y eut que neuf survivants sur les vingt ingénieurs, ouvriers et marins partis de Londres.

Une autre tentative n'eut pas plus de chance, celle organisée par Taylor...

— Par Taylor, sursautai-je.

— Oui, monsieur, me confirma mon hôte, le même qui après quelques semaines de prison, une amende payée, quitta Bombay. Vit-il un moyen de porter tort à Waghorn, toujours est-il qu'il se fit le champion d'un autre itinéraire, à travers le Sinaï. La nouveauté consistait à embarquer pour Bombay à Akaba, dépendance turque plutôt qu'à Suez, égyptien. Il débarqua donc sur les bords de la Méditerranée. Fut-il victime d'une erreur de son guide ou de quelque Pilleur ? Il disparut dans le désert et jamais on n'eut plus trace de lui.

A la suite de ces divers échecs qui provoquèrent l'émotion de l'opinion, une commission d'enquête parlementaire se réunit pour étudier les avantages et les inconvénients des divers itinéraires proposés pour se rendre en Inde. Elle conclut à l'unanimité en faveur de la route de Suez. Waghorn qui avait été appelé à témoigner, triomphait. La Compagnie des Indes n'osa plus tergiverser. Une ligne régulière fut établie pour la première fois entre Suez et Bombay

Le temps du repos et de la gloire n'était pas pourtant venu pour Waghorn. Tom qui avait épousé la douce Virginia n'estima pas sa tâche achevée. Il restait à faciliter au courrier et aux voyageurs le passage de l'isthme, entre Suez et Alexandrie. Revenu en Egypte, il obtint de Mehemet Ali, un *firman* de concession et il organisa au nom de la *Globe Express Company* une chaîne d'hôtels et de relais. Les voyageurs étaient transportés dans des carrioles blanches de six à huit places tirées par quatre chevaux et étaient accueillis avec un minimum de confort dans cinq stations construites dans le désert entre Le Caire et Suez. Ce fut aussi à Waghorn que la *British Post Office* confia le transport du courrier à travers l'isthme.

La nouvelle route des Indes entrait dans les mœurs. De grandes compagnies maritimes se constituèrent, comme la *Peninsular and Oriental Company.* Des vapeurs, toujours plus nombreux et plus sûrs avec l'invention de l'hélice et la construction métallique des navires, relièrent Alexandrie aux ports d'Europe. Sur le continent, les chemins de fer gagnaient chaque année du terrain. En Egypte même, les travaux pour la construction d'un chemin de fer entre Suez et Alexandrie commencèrent en 1848.

Le creusement d'un canal à travers l'isthme de Suez redevint à l'ordre du jour. Les saint-simoniens, Enfantin à leur tête, se crurent tout désignés pour cette œuvre. Martial débarqua avec eux en Egypte, où il retrouva Tom. Ils se lièrent d'amitié avec le jeune consul de France, Ferdinand de Lesseps. Mehemet Ali refusa de se lancer dans les grands travaux de percement. Ce ne fut que des années plus tard que devait se créer une Société d'études pour le canal présidée par Ferdinand de Lesseps, et dont Martial devint le vice-président.

Mais au fur et à mesure que le succès de la nouvelle route des Indes se confirmait, l'activité de Waghorn ne cessait de se restreindre. Jamais, de son vivant, il ne touchera les dividendes de son invention, ni aucune récompense. En Egypte, des concurrents apparurent qui lui livrèrent une farouche bataille. On vit ses rivaux refuser de l'eau dans le désert à des voyageurs que sa compagnie transportait ou louer d'inutiles chevaux et chameaux. Pour le gêner. En 1843, Mehemet Ali devant l'importance que prenaient les passages de voyageurs à travers l'Egypte décida d'annuler tous les *firmans* de concession et d'en faire une entreprise d'Etat. Il « nationalisa » compagnies de transport et relais.

Tom n'avait plus de raison de demeurer en Egypte. Il tenta d'abord de transporter le courrier par les voies les plus rapides à travers le continent, mais avec les progrès du chemin de fer, ses efforts avaient de moins en moins de raison d'être. Il finit par s'associer avec un agent de frêt et de voyage qui se chargeait des envois de marchandises et de la préparation des déplacements des clients. Il mourut deux ans plus tard en janvier 1850, endetté, oublié. Il avait cinquante ans. Seul geste de gratitude à son endroit, la *Peninsular and Oriental Company* versa à Virginia une petite rente jusqu'à la fin de ses jours.

— Ce que je ne comprends toujours pas, indiquai-je, reprenant la première question que j'avais posée à Mr. Pentwick, la veille, devant le monument érigé en sa mémoire, c'est comment Waghorn mort oublié, nos compatriotes se sont souvenus de lui trente-huit ans plus tard et pourquoi ils ont tenu à lui rendre hommage ?

— Oublié, il faut dire que Tom ne l'était pas partout ni par tout le monde ! Il ne l'était pas en France, ni en Egypte, grâce au culte fidèle que lui portait son ami Martial de Sassenage, qui participa de très près aux côtés de Ferdinand de Lesseps à la réalisation du canal de Suez. Le souvenir de Tom resta d'autant plus vivant dans sa mémoire que les mêmes arguments, les mêmes moyens employés contre Lesseps l'avaient été contre Waghorn.

« Ferdinand de Lesseps lui-même aimait à évoquer la figure de Waghorn : « Le lieutenant Waghorn a fondé la navigation entre l'Angleterre et les Indes en traversant la route des terres, rappellera-t-il. C'est lui qui en a fait la démonstration et le courage que je lui ai vu déployer, me servant d'exemple, avait laissé dans mon esprit une profonde impression. »

« Fidèles à son souvenir, Lesseps et Sassenage, l'œuvre achevée en 1869, firent dresser à Port Thewfik, à l'entrée du canal, avenue Hélène, un buste en bronze. Sur le piédestal, on lisait : « A Waghorn. » Lesseps déclara lors de l'inauguration, lisant un texte rédigé de la main de Martial : « Lorsque les navigateurs anglais passeront devant le monument de Waghorn dressé par la France, ils se rappelleront l'alliance intime qui doit toujours exister entre les deux nations policées à la tête de la civilisation du monde, non pour le ravager mais pour l'éclairer et le pacifier. Voilà quelle a été notre pensée en érigeant ce souvenir qui nous a paru comme la préface nouvelle de l'œuvre accomplie avec le canal de Suez. »

« Pourtant il fallut encore attendre quinze ans après l'ouverture du canal pour que nos compatriotes acceptent de rendre hommage à Waghorn. Son nom leur revint en mémoire à l'occasion d'un événement qui aurait pu passer inaperçu : le décès de la sœur cadette de Tom morte à l'hospice, et vous savez ce que sont nos hospices si vous vous avez lu Charles Dickens, dans le plus complet dénuement. Il se produisit alors un curieux phénomène. L'Angleterre fut prise de remords d'avoir fait preuve à son égard de tant d'ingratitude. Dans la presse, on se mit à évoquer son œuvre et son destin, à se déchaîner en autocritique et je dois dire que je participais avec énergie à cette campagne. « Honte, honte, honte aux

Anglais », lisait-on dans le Daily Telegraph. *On fit même appel au fantôme de Tom à qui l'on attribua un pamphlet vengeur dans lequel étaient évoqués Macbeth, symbole du remords, Galilée et Newton, inventeurs, comme lui maltraités. Toute l'Angleterre entendait la nuit tinter les chaînes de Tom. Lorsque nous ouvrîmes une souscription, les dons affluèrent et nous pûmes envisager d'édifier le monument que vous avez vu inaugurer hier.*

Je sentais une certaine réserve de la part de Mr. Pentwick.

— Justice a été rendue, réparation a été faite à la mémoire de Mr. Waghorn, vous devez être satisfait ? l'interrogeai-je.

Mon hôte grimaça.

— Certes, satisfait, je le suis, d'une certaine manière mais pour tout vous dire, je ne le suis pas entièrement. La mémoire des peuples, de tous les peuples, comme celle des hommes est habilement faite. Les souvenirs ne surgissent pas dans l'esprit par hasard mais seulement lorsque l'on en a besoin. C'est le cas ici. Au fur et à mesure que, malgré elle, la nouvelle route des Indes par Suez s'imposait davantage, l'Angleterre s'est adaptée à la réalité à défaut d'avoir pu empêcher son évolution, agissant toujours au nom de principes, eux, intangibles. En 1838, nous nous étions installés en Aden ; en 1840, par le Traité de Londres, nous écartions Mehemet Ali de Syrie ; en 1878, nous faisions l'acquisition de Chypre, face à l'ouverture du canal en Méditerranée ; un an plus tard, nous rachetions au vice-roi d'Egypte ses parts dans la Compagnie universelle du canal de Suez ; en 1882, nous en venions à occuper l'Egypte. Bref, nous avons fait tant et si bien que nous sommes aujourd'hui maîtres de cette nouvelle route des Indes dont nous ne voulions pas, comme nous contrôlions précédemment de bout en bout la route du Cap.

« Or, monsieur, un an plus tard, en 1883, le souvenir du lieutenant Waghorn est revenu subitement à la mémoire collective de nos compatriotes. La réconciliation a été totale, Tom a pris place dans le panthéon national. Nos gouvernants, nos compatriotes, en revendiquant un héritage longtemps refusé, n'auraient-ils pas senti le moyen de satisfaire leur bonne conscience, et de justifier leur mainmise sur cette nouvelle route des Indes ?

Trois coups de heurtoir furent frappés à la porte. Margaret se précipita. On entendit une voix grave et légèrement zézayante. La servante parut.

— Monsieur, on vous demande.

— Qui est-ce ?

— Je n’ai pas bien compris son nom, Monsieur.

Un homme brun, jeune, le teint hâlé, souriant, s’avança derrière elle.

— Mon oncle, je suis Lindsay Pentwick.

Mon hôte pâlit, saisi par l’émotion. Il se leva, un peu titubant, et tendit les bras vers le jeune homme, incapable de prononcer une parole.

— Lindsay !

Ils s’embrassèrent chaleureusement. Une larme perla sur la joue ridée du vieillard qui tenta de se ressaisir.

— Es-tu arrivé par Aberdeen ?

La question parut surprendre le jeune homme.

— Non, mon oncle, je viens directement de Rio.

— Oui, bien sûr, suis-je bête, pourquoi Aberdeen ? Comme je suis heureux de te voir. Ton père m’avait parlé d’une surprise pour l’été et je ne voyais rien venir. Quelle belle surprise !

— Mon bateau a eu du retard à cause de la tempête qui soufflait sur l’Atlantique. Je le regrette car il voulait absolument que j’assiste à l’inauguration de la statue de votre ami commun, Mr. Waghorn, que vous lui aviez annoncée pour le 10 août.

— C’était une bonne idée. Mais le principal est que tu sois là. Comment va-t-il ?

— Bien, mon oncle, très bien ; je l’ai même quitté plus heureux qu’il ne m’a jamais semblé être, plus serein. Il m’a confié une lettre pour vous. La voici.

Mr. Pentwick contempla un instant l’enveloppe blanche sur laquelle étaient inscrits deux mots d’une grande écriture penchée : « A Donovan. »

— Excusez-moi, monsieur Douglas, permettez-moi de vous présenter mon neveu. Assieds-toi, Lindsay. Tu prendras bien une tasse de thé ? Margaret, s’il vous plaît...

Margaret qui avait assisté à toute la scène les yeux écarquillés de surprise, partit raide comme un automate.

— Si vous le voulez bien, poursuivit Mr. Pentwick, s’asseyant à son tour, chaussant ses lunettes et décachetant l’enveloppe, je voudrais...

Il n’acheva pas sa phrase et ses yeux parcoururent avec vivacité la lettre. Il blêmit au point que je craignis un malaise et sans doute Lindsay eut-il la même impression.

— Que se passe-t-il, mon oncle ?

Mr Pentwick relut la lettre à haute voix, non pas pour nous mais pour lui, comme s'il était seul.

— ... « Aussi l'heure est-elle venue que tu connaisses toute la vérité et que tu partages un secret. En dépit de toutes les prescriptions qui me mettent à l'abri de la justice des hommes, et bien que je n'aie éprouvé, et n'éprouve, aucun regret mais plutôt le sentiment du devoir accompli, il a été pour moi lourd à porter, ne serait-ce que parce qu'il nous a longtemps séparés. Tu trouveras... »

Mon hôte se leva et, d'un pas, décidé se dirigea vers le hall. Il en rapporta le perroquet vert. D'un coup de canif, il l'entailla à la hauteur de l'aile gauche et, y plongeant deux doigts, il retira un papier roulé comme cigarette. Le dépliant, il lut fébrilement.

« Chatham, le 12 novembre 1829. Moi, Flinders Pentwick, âgé de 17 ans, reconnais m'être introduit au domicile de Hudson, l'associé de mon père et lui avoir brisé le crâne d'une décharge de pistolet tirée à bout portant. J'écris ces aveux pour qu'ils soient remis à la justice au cas où un innocent se trouverait accusé de ce crime. J'en ferai connaître la cachette d'où je serai, en temps voulu, si les circonstances m'y obligent. Signé : Flinders Pentwick. »

Les larmes ruisselaient des yeux de Mr. Pentwick. Son neveu le regardait pétrifié.

— C'était donc bien lui. Il a été plus courageux que moi. Il a été jusqu'au bout. Cher Flinders ! Tu peux être fier de ton père, Lindsay, et, moi, je retrouve un frère.

Le vieillard et son jeune neveu se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

J'étais à la fois profondément ému et fort embarrassé de partager, en étranger, ces instants bouleversants de leur vie familiale. Me levant, je m'apprêtais à demander à mon hôte la permission de me retirer.

— Restez, monsieur Douglas. J'avais évoqué devant vous l'énigme du perroquet vert. Vous en connaissez en même temps que moi le dénouement qui marque aussi pour moi le véritable achèvement du voyage de Waghorn. Durant cinquante-neuf ans, le rêve a été l'antidote d'un cauchemar. Tom est entré en moi au moment où les êtres qui m'étaient les plus chers s'en échappaient. Pendant tout ce temps, il m'a tenu compagnie. Il me semble que tout à coup, ma vie, après un si long détour, reprend son cours normal. Je vous confie le souvenir de Tom, dont peut-être vous n'auriez pas connu l'histoire telle que je vous l'ai racontée, si Lindsay était arrivé un jour plus

tôt. Ne l’oubliez pas. Vous qui êtes jeune et qui subirez votre lot d’épreuves, il pourra vous aider. Vous verrez, il peut faire des miracles.

Margaret entra portant un plateau.

— Monsieur, avec tout ça, il ne faudrait pas manquer Virginia !

Nous n’eûmes pas le temps de boire une tasse de thé.

— Margaret, ordonna en partant Mr. Pentwick, demandez donc à nos enfumeurs d’aller chercher les malles de Lindsay au port.

— Vos enfumeurs ? releva le neveu.

— Deux voisins, siciliens ou napolitains, je n’ai jamais su, Giuseppe et Enrico, qui font à tout heure une cuisine à l’huile d’olive qui empeste.

Nous retraversâmes la place où se dressait la statue de Waghorn que nous contemplâmes quelques instants dans une sorte de recueillement.

— Je le connais bien, il ne restera pas longtemps en place, plaisanta Mr. Pentwick en nous entraînant d’un pas alerte.

Il se retourna, souleva son chapeau.

— Adieu, monsieur Tom, et bon voyage !

Le train de Virginia entrait en gare et le mien partait bientôt. Je n’eus que le temps de remercier mon hôte et de les saluer, lui et Lindsay. J’aperçus de loin Virginia qui s’avançait radieuse, le visage poupin, les pommettes hautes, de longs cheveux dorés tombant en boucles sur ses épaules, des « yeux profonds comme les mers », dont l’éclat n’était qu’à peine atténué par la voilette de son chapeau de paille enrubanné. Il me sembla l’avoir déjà vue quelque part.

Oui, je comprenais, c’était le portrait de l’autre Virginia, celle de Tom. En un instant, il me vint à l’esprit d’autres correspondances, toutes aussi évidentes, les deux Misses, sœurs jumelles qui nous avaient salués la veille, l’œil perçant, le major qui aimait la pluie après avoir connu le désert, les Siciliens, les deux policiers qui avaient martyrisé le père de mon hôte. Puis je songeais à une autre série de correspondances auxquelles Mr. Pentwick s’était référé lui-même : Thackeray, Lawrence Sterne, Gérard de Nerval, etc. Je me sentis pris de vertige. Pourtant ne m’avait-il pas assuré de la véracité de son récit ? Je décidais de m’en tenir à sa parole. Le reste n’était que pures coïncidences.

Les balancements du train ne tardèrent pas à m’endormir. Je galopais en compagnie de Sassenage, poursuivis par Taylor et ses sbires parfumés à l’huile d’olive. Soudain Fontanier et Vacherin, déguisés en bédouins, nous coupaient le chemin. Nous obliquâmes vers la falaise et, sans hésiter,

plongeâmes à la mer avec nos chevaux. Le choc me réveilla. Le train venait de s'arrêter en gare de Londres. J'étais trempé de sueur. Oui, je le sentais bien, à mon tour, Waghorn m'habitait.

Epilogue

Obligé de tenir compte des exigences d'une abondante actualité, la reine Victoria souffrait d'une indisposition et un grand élan de sympathie s'était aussitôt manifesté parmi ses sujets et dans la presse, le *News Chronicle,* faute de place, n'avait pu publier que quelques extraits du récit de Douglas. Phileas Fogg s'était procuré auprès du journaliste le manuscrit intégral. Sa lecture avait provoqué chez l'illustre voyageur, alors âgé de cinquante-sept ans, une impression profonde qui modifia pour un temps son comportement et le conduisit à prendre une singulière initiative.

Pour la seconde fois depuis son engagement qui remontait au 2 octobre 1872, jour même où ils étaient partis pour accomplir le tour du monde en quatre-vingts jours, Passepartout, le valet de chambre français de Fogg, avait entendu son maître rentrer à une heure imprévue. Se souvenant du précédent départ, seize ans auparavant, il avait conclu que Mr. Fogg avait lancé encore un pari plus fort. Sans attendre d'être sonné, il était monté dans la chambre et avait découvert son maître dans un état inaccoutumé. Lui, cet homme décrit comme « calme, flegmatique, la paupière immobile... qui ne perdait pas un regard au plafond, ne se permettait aucun geste superflu », lui, dont toute l'existence était réglée comme du papier à musique, faisant « mathématiquement tous les jours la même chose », ne se déplaçant qu'à pas comptés, par le chemin le plus court, plaçant cinq cent soixante-quinze fois son pied droit devant son pied gauche, cinq cent soixante-seize fois son pied gauche devant son pied droit pour se rendre de sa maison de Saville Row au *Reform Club,* cet homme que « l'on n'avait jamais vu ni ému ni troublé », regardait le mur les yeux dans le vague, le visage anxieux et mélancolique, l'air songeur. Passepartout resta stupéfait.

— Monsieur est-il souffrant ? l'interrogea-t-il à voix basse, se demandant aussi s'il ne se serait pas ruiné dans quelque fâcheuse partie de whist.

Fogg n'avait paru d'abord ni le voir ni l'entendre, puis avait tourné lentement son visage vers lui et l'avait regardé, l'œil humide.

— Souffrant ? Non, Passepartout. Je vais bien. Nous partons. Préparez les bagages.

Compte tenu du précédent, le serviteur ne fut pas autrement surpris.

— Un nouveau tour du monde, comme il y a seize ans, Monsieur ? demanda-t-il l'air enjoué, espérant communiquer à son maître, qui paraissait

soudain las et accablé, un peu de son entrain.

Mais Phileas Fogg ne répondit pas. Au moment où Passepartout sortait, il le rappela et précisa :

— Deux sacoches suffiront.

Il tendit l'épais manuscrit de Douglas.

— Vous y mettrez ceci.

Phileas Fogg ajouta qu'ils prendraient le vapeur à Douvres pour la France. Jusque-là, Passepartout n'avait pas eu de raison de s'inquiéter. Il en fut tout autrement lorsqu'ils débarquèrent à Boulogne et que son maître réclama le manuscrit de Douglas, qu'il se mit à consulter comme on le fait d'un guide. S'arrêtant au chapitre II, il indiqua qu'il leur fallait trouver des chevaux.

— Des chevaux ! s'exclama le serviteur interloqué.

— Des chevaux, répéta Fogg sur un ton qui n'admettait pas la réplique.

Les relais de poste étaient fermés depuis que le réseau des chemins de fer enserrait les campagnes. Un marchand leur vendit deux montures.

— En route pour Paris, lança alors Phileas Fogg au grand étonnement de Passepartout dont le trouble s'accrut encore et qui s'interrogea sur l'état de son maître, lorsqu'il l'entendit évoquer avec une apparente satisfaction les éventuelles rencontres, au cours de leur voyage, de dames accueillantes et dévouées à l'égard desquelles il importait de se montrer obligeants, de compagnons chevaleresques et chaleureux qui partageraient leurs aventures, de brigands sans scrupules auxquels il ne faudrait pas hésiter à rompre l'échine.

Ils s'engagèrent à travers la campagne. C'était dans les premiers jours de novembre 1888. Il tombait une petite pluie fine qui cinglait le visage et transperçait les vêtements. Au loin dans la brume, ils virent passer un train filant vers le sud. Phileas Fogg avançait en silence, droit sur son cheval, impassible. Passepartout, derrière lui, un peu empâté par l'âge, ne quittait pas des yeux sa longue silhouette mince et se demandait bien comment tout cela finirait.

A l'heure du déjeuner, ils s'arrêtèrent dans un ancien relais de poste. La tenancière les servit dans la grande salle de l'auberge, déserte et glacée. Elle se nommait Rose-Marie et avait bien la soixantaine. Il ne se produisit aucun événement notable durant l'après-midi et ils arrivèrent le soir à Abbeville, chevaux et cavaliers exténués. Ils ne trouvèrent à se loger que place de la Gare. Dans la vaste salle à manger au décor Henri II, éclairée de

monumentales lampes à pétrole accrochées au plafond, les voyageurs, assis par petites tables espacées, mangeaient en parlant bas, avec des airs cérémonieux.

Phileas Fogg gagna sa chambre, plus raide et plus morne que jamais. Le lendemain matin, il avait changé d'idée. Une heure plus tard, grâce à la liaison ferroviaire, ils débarquaient à Amiens et sonnaient rue Charles-Dubois au domicile de M. Jules Verne.

— Toute ma vie, lui confia-t-il, je me suis efforcé à une rigueur mathématique, écartant tout ce qui pouvait compromettre la régularité de mes mouvements ; j'ai refusé de me laisser aller à tout ce qui aurait pu déranger le va-et-vient du balancier que je portais en moi, amour, amitié, fantaisie, rêve ; j'ai vécu seul, en dehors de toute relation sociale et « comme les frottements retardent, je ne me suis frotté à personne ». Ainsi ai-je fait le tour du monde en quatre-vingts jours en « sautant mathématiquement des *railways* dans les paquebots et des paquebots dans les chemins de fer ». J'ai vécu dans la paix et dans la sérénité que donnent l'ordre et la ponctualité. Mais aujourd'hui, soudain, je me demande si je ne me suis pas trompé et si, à trop vouloir bannir le hasard, je ne me suis pas réduit à n'être qu'un chronomètre parfait.

Sortant le manuscrit de Douglas de la sacoche, Fogg avoua alors à son biographe que le récit du voyage de Thomas Waghorn lui avait donné envie de se rendre de Londres à Bombay en renonçant aux chemins de fer et aux paquebots pour découvrir un autre monde, celui de Waghorn, qu'il avait trouvé, somme toute, attrayant. Passepartout trembla en pensant à ce à quoi il avait échappé. Jules Verne, bouleversé, voulut savoir ce qui avait provoqué un tel choc dans l'esprit de son héros. Il demanda à prendre connaissance du texte. Ils se revirent le lendemain.

— Allons, Phileas ! Ne nous renions pas ! Notre rêve a été la machine. Nous l'avons parée de toutes les vertus. Nous avons fait de sa précision, de son exactitude, de sa rigueur, de son impassibilité, de sa force, de sa froideur un modèle jusque pour l'homme. Lorsque le rêve sera devenu réalité, il faudra bien inventer d'autres rêves. Mais nous, nous sommes trop vieux, nous sommes trop raides, nous sommes trop serrés dans nos redingotes bourgeoises, dans nos corsets de principes pour respirer à pleins poumons, pour chevaucher et galoper par monts et par vaux, pour nous goberger et nous esbaudir au hasard des rencontres, en bonne et chaude compagnie. C'était hier. Ce sera pour demain, dans un lointain avenir, que

nous ne pouvons percevoir, dans des temps que nous imaginons plus difficilement qu'un voyage au centre de la terre, à vingt mille lieues sous les mers ou autour de la lune. Nous sommes venus trop tôt ou trop tard. Qui sait d'ailleurs à quelles extrémités nous nous livrerions, nos imaginations soudainement libérées de toute entrave, nous qui n'avons pas l'habitude d'être libres ? J'en frémis. Continuez à vivre votre vie régulière, cher Phileas, chronomètre vous êtes, chronomètre, vous resterez.

Le voyage de retour fut triste et mélancolique comme la résignation.

Comme Phileas Fogg avait suggéré à son biographe d'écrire l'histoire d'un homme auquel il donnerait son nom, personnage du temps des chemins de fer et des grands paquebots qui aurait fait le pari d'accomplir le trajet de Londres à Bombay sans employer d'autres moyens que ceux que Waghorn avait eus à sa disposition en 1829 et en 1830, Jules Verne avait conservé le manuscrit de Douglas. Sans doute l'idée de l'illustre voyageur ne lui parut-elle pas inintéressante puisqu'il demanda une traduction du récit. Il semble cependant qu'il n'en fit rien.

Le manuscrit dans sa version française, accompagnée d'indications concernant les circonstances de la visite de Phileas Fogg et d'une lettre de Jules Verne au traducteur, fut découvert, à Amiens, il y a peu, dans une caisse d'ustensiles de cuisine hétéroclites, à l'occasion d'une vente aux enchères, après le décès d'une vieille dame sans héritier.

Michel-Christian Davet, journaliste, est également historien et scénariste.

Parallèlement à ce roman, Michel-Christian Davet a écrit et adapté le scénario de* La nouvelle malle des Indes, *co-production internationale réalisée par Christian-Jaque pour TF1.

Notes

1
Dans le manuscrit de Douglas, ce dialogue était transcrit sur une feuille à part, sans doute pour ne pas être présenté, on comprend aisément pourquoi, à la direction du *News Chronicle* avec l’ensemble du texte *(N. du T.)*.

ISBN 2-85956-227-3

Participant d’une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d’accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu’alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l’exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d’un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l’exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782402076890) le 25 avril 2016.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d’une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l’Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

